UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01886411 6

TRANSFERRED
ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

Bl. Lauson
Cté
ST. BASIL'S SEM
LIBRARY
2

VIE ET ŒUVRES

DE LA BIENHEUREUSE

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE

PROPRIÉTÉ RÉSERVÉE

MONASTÈRE DE LA VISITATION DE PARAY-LE-MONIAL

où vécut et mourut en odeur de sainteté la B^se Marguerite-Marie Alacoque.

BLANCHE-LANDE
COMMUNAUTÉ

VIE ET ŒUVRES

DE LA BIENHEUREUSE

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE

TOME SECOND

COMPRENANT

SES LETTRES, SA VIE ÉCRITE PAR ELLE-MÊME
SES AVIS AUX NOVICES, SES PRIÈRES ET SES CANTIQUES
AVEC TABLE ANALYTIQUE

> Jeune encore j'ai cherché la sagesse dans ma prière, et je l'ai vue fleurir en moi comme une vigne précoce : venez à moi, vous qui ne savez point, recueillez mes enseignements comme un trésor précieux. (*Ecclésiastique*, chap. LI.)

PUBLICATION
DU MONASTÈRE DE LA VISITATION DE PARAY-LE-MONIAL

DEUXIÈME ÉDITION
AUGMENTÉE DE PLUSIEURS DOCUMENTS

PARAY-LE-MONIAL (Saône-et-Loire)
AU MONASTÈRE DE LA VISITATION

PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
27, RUE CASSETTE, 27

1876

ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY
DEC 14 1953

VIVE † JÉSUS

AVANT-PROPOS

« Mon divin Sauveur m'a fait connaître que les « grâces qu'il avait à me faire n'étaient pas tant pour « moi que pour ceux qu'il m'enverrait, auxquels je « devrais répondre simplement ce qu'il me mettrait en « pensée, parce qu'il y attacherait l'onction de sa grâce, « par laquelle il attirerait beaucoup de cœurs à son « amour. » (B^se M.-M.)

Telle est l'idée la plus précise que nous puissions nous former des lettres de la bienheureuse Marguerite-Marie. Pour s'en convaincre, il suffit de les parcourir. Il y a dans ces humbles lignes tant de lumière et de beauté, avec si peu d'étude et de combinaisons; tant de force et d'onction, unies à tant d'aimable simplicité; l'amour divin surtout brille tellement à travers ces paroles, qu'il est impossible de n'y pas sentir le souffle inspirateur du Cœur de Jésus.

Mais, si cette correspondance porte le cachet irrécusable de la sainteté, elle garde aussi l'empreinte du caractère de la Bienheureuse, et ce caractère est plein

d'amabilité. Elle est affectueuse, délicate, expansive; un tact parfait lui dicte comment il faut dire ce qui lui est insinué surnaturellement pour chaque âme. Ces lettres, en un mot, dépeignent bien l'ange des saints conseils, la très-douce maîtresse, la violette du jardin de François de Sales, la tourterelle gémissante, l'apôtre du sacré Cœur[1].

Avec la mère Marie-Françoise de Saumaise, c'est la fille la plus tendre, la plus confiante; elle ne lui cache rien; ses secrets les plus intimes sont tous dévoilés à *sa bonne mère*. Avec la mère Péronne-Rosalie Greyfié, c'est la même ouverture; mais, des lettres qu'elle lui écrivit, quelques-unes seulement sont parvenues jusqu'à nous. Envers la mère Louise-Henriette de Soudeilles, supérieure de la Visitation de Moulins, c'est un respect plein de cordialité, un zèle ardent et doux, une humilité suave et gracieuse, ainsi qu'avec la mère Marie-Félice Dubuysson. A sœur Félice-Madeleine de la Barge, simple religieuse du même monastère, ce sont des conseils d'amie, des avis spirituels, un exposé clair et complet de la perfection d'une visitandine. Pour sœur Jeanne-Madeleine Joly, ardente zélatrice de la gloire du divin Cœur au monastère de Dijon, Marguerite-Marie n'a que des encouragements, des félicitations; son âme se dilate en lui parlant. Ses deux lettres à sœur de Thélis, professe du premier monastère de Lyon, ont un tout autre caractère; une vive énergie d'expression, une sainte sévérité les distingue : c'est que la Bienheureuse s'adresse à une âme appelée à une grande

[1] Litanies de la bienheureuse Marguerite-Marie, approuvées par Monseigneur l'évêque d'Autun.

perfection, mais qui semble craindre de s'engager trop avant, qui redoute les divines exigences de la grâce; aussi, rien n'est oublié pour déterminer en elle une entière et généreuse fidélité. Dans sa correspondance de famille se révèlent la tendre affection d'une sœur et la pieuse sollicitude d'une sainte ; loin de briser les liens qui l'attachent aux siens, elle veut, au contraire, s'en servir pour unir ces êtres chéris au centre de son amour, le Cœur de Jésus. D'autres âmes encore réclament ses conseils, et, dans sa réponse, elle semble lire jusque dans ce sanctuaire de la conscience, où l'œil de Dieu peut seul pénétrer.

Si parfois la fermeté du style tient de celui de notre sainte mère de Chantal, çà et là aussi des jets gracieux rappellent le charme des écrits de saint François de Sales. Mais on voit bien que c'est l'apôtre du Cœur de Jésus qui tient la plume. Jamais elle ne se lasse de parler de lui, et, si nous en croyons nos propres impressions, jamais aussi on ne se lasse de l'entendre. La correspondance de Marguerite-Marie, surtout dans les cinq dernières années, présente l'historique de la diffusion du culte du sacré Cœur; chaque lettre, en quelque sorte, révèle un nouveau progrès, et, malgré les lacunes irrémédiables que doit causer l'absence d'un bon nombre de pièces, on peut suivre facilement la marche de ce culte béni.

Venons au matériel de notre publication. Notre Bienheureuse, dans ses lettres, comme dans ses autres écrits, n'écrivait ni pour le public ni pour la renommée. Elle était loin de se douter qu'on dût jamais attacher à ses

écrits la moindre importance. Elle redoutait même qu'ils vinssent seulement à tomber sous les regards de quelque personne étrangère. Aussi, on la verra plus d'une fois en demander avec une vive instance la destruction immédiate, surtout lorsqu'il y aura quelque circonstance capable de donner d'elle une bonne opinion. Elle a donc écrit rapidement, avec réflexion sans doute, mais sans se relire jamais. Avec cela, si on se rappelle le peu de temps qu'elle a été en pension, on sera surpris de lui trouver tant de facilité, d'abondance, et si peu d'incorrection.

Les incorrections qui s'y rencontrent sont de deux sortes. Les unes tiennent à l'état de la langue française, et consistent dans des locutions alors généralement usitées, et qui aujourd'hui ne seraient pas tolérées. Nous n'en citerons que deux exemples : *la vôtre dernière,* pour *votre dernière lettre*[1]; et : *méchante pécheresse comme je la suis*[2]. Nous les avons religieusement respectées.

Les autres incorrections sont l'absence d'orthographe dans les mots comme dans la ponctuation, l'omission d'un mot de loin en loin, quelques répétitions. Nous avons dû faire disparaître ces défauts autant que possible. Mais, par respect pour le texte original, nous mettons toujours entre crochets les mots ajoutés, et nous reportons au bas des pages les mots supprimés, qui se réduisent à quelques prépositions et conjonctions.

Les écrits dont nous n'avons pu retrouver et indiquer

[1] Lettre LVII.
[2] Lettre LI.

les autographes sont tirés des plus anciens manuscrits faits par les Contemporaines.

Le recueil des lettres de notre Bienheureuse publié jusqu'à ce jour n'a jamais dépassé le nombre de trente et une. Et encore étaient-elles placées sans ordre, avec des changements nombreux et des suppressions regrettables. Dans cette édition, elles sont plus que quadruplées; le texte est conforme aux originaux ou bien aux plus anciennes copies; elles sont disposées dans l'ordre chronologique, s'éclairent et s'expliquent l'une l'autre.

Nous avouerons qu'avant d'étudier la correspondance de notre Sœur bien-aimée, nous n'avions d'elle qu'une connaissance incomplète. Ses lettres seules la font voir dans l'intimité; c'est son portrait peint par elle-même. Si ses autres écrits révèlent l'âme héroïque, la vierge privilégiée, la confidente du Cœur de Jésus, ses lettres nous montrent la sœur dévouée, la fille aimante et bonne, la religieuse enfin toute simple dans la pratique de sa Règle, dans l'exercice de ses emplois, et telle que la veulent nos saints Fondateurs. Qu'il nous a été doux de la reconnaître à cette aimable et chère ressemblance ! Mais pouvait-il en être autrement, puisqu'elle retraçait l'image de son Jésus, doux et humble de cœur? La contemplation de cet adorable Maître, de ses mystères, de son amour, est l'unique et délicieuse occupation de son esprit. Pour elle, pas d'autre horizon que le Calvaire, l'Eucharistie, le Cœur de Jésus. Elle s'abrite au pied du Tabernacle, et c'est de là qu'elle exerce son mystérieux apostolat. Aussi ses lettres, qui parlent aux âmes de sacrifice, d'immola-

tion, d'anéantissement, d'amour, deviennent l'instrument de la grâce et le canal des miséricordes du Rédempteur. Puissent-elles renouveler les impressions qu'elles produisirent dans celles qui les lurent la première fois !

Les lettres de la bienheureuse Marguerite-Marie auront plus de charme encore lorsqu'on connaîtra les religieuses auxquelles elles sont adressées. Nous allons donc donner quelques notices historiques qui en seront le meilleur commentaire. Mais nous ne reproduirons point celles des mères de Saumaise et Greyfié, qu'on a lues au premier volume de cette publication.

SŒUR LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES

Issue d'une ancienne famille du Languedoc, où la vertu ne le cédait en rien à la noblesse, sœur Louise-Henriette était digne de ses aïeux; et la pieuse éducation qu'elle reçut au couvent des Ursulines de Tulle perfectionna les heureux dons de la nature et de la grâce dont elle avait été favorisée. Admise au banquet des anges à l'âge de onze ans, la jeune fille se sentit enflammée d'un tel amour pour le Dieu qui s'était donné à elle, qu'en retour elle se consacra pour jamais à lui par le vœu de virginité. Dès lors, sans avoir parlé à personne de son engagement, elle tourna tous ses désirs vers la vie religieuse, et crut devoir se fixer dans la communauté où s'était abritée son enfance. Mais le céleste Époux avait sur cette âme d'autres desseins, et sa divine volonté ne tarda pas à se manifester.

La duchesse de Montmorency, qui s'était retirée à la Visitation de Moulins, témoigna à M. de Soudeilles le désir d'avoir une de ses filles auprès d'elle. Ce gentilhomme gardait au fond du cœur la mémoire du prince infortuné qu'il avait aimé et servi avec une fidélité à toute épreuve; il ne put refuser à la noble veuve cette nouvelle marque d'attachement, et s'apercevant de l'inclination que Louise-Henriette avait pour le cloître, il lui fit part de ce projet, auquel elle consentit.

Le monastère de Moulins s'ouvrit donc pour la recevoir.

Elle avait quinze ans, et joignait aux charmes extérieurs les plus attrayants des qualités beaucoup plus précieuses. Aussi l'affection générale lui fut-elle bien vite acquise. Mais pour contre-balancer ce qui aurait pu lui être préjudiciable en cela, la Directrice eut soin de la prémunir par d'adroites et fortes humiliations, qui enracinèrent profondément en cette belle âme les vertus d'humilité et d'abnégation. Son noviciat s'écoula dans une ferveur et une générosité qui présagèrent tout ce qu'on en devait attendre pour la suite. La maison était alors extrêmement pauvre, car la Bienheureuse mère de Chantal, sur son lit de mort, avait supplié si instamment madame de Montmorency de ne pas enrichir le monastère, qu'on n'avait osé contrevenir à sa dernière volonté. Cette circonstance, loin de déconcerter la jeune novice que Dieu appelait à lui, ne fut qu'un attrait nouveau vers cette fervente solitude.

L'heure mille fois désirée de sa profession sonna enfin : ce fut le premier jour d'avril 1646. En plaçant sur sa poitrine la croix symbolique des Filles de Sainte-Marie, cette chère sœur en accepta toutes les réalités; elle ne tarda pas à les connaître. De terribles épreuves torturèrent son âme, mais rien au dehors ne vint trahir ce martyre intérieur; toute dévouée au service de ses sœurs, elle ne cessa pas un seul instant d'apporter dans les relations de la vie commune la plus gracieuse aménité. Envers elle-même c'était bien différent : ses peines spirituelles réclamant des secours particuliers, la haire, les bracelets, les jarretières de fer armées de rosettes lui étaient d'un fréquent usage, et la place où elle prenait la discipline restait arrosée de sang. Huit ans s'écoulèrent ainsi. Enfin, dans sa retraite de 1654, le Seigneur la délivra de toutes ses angoisses, et fit succéder à tant d'orages une tranquillité si grande qu'elle ne se reconnaissait plus. Remplie de tendres affections envers Jésus-Christ, son aimable Libérateur, elle n'avait plus d'autre

souffrance qu'un brûlant désir d'avancer dans les voies de la sainteté, en sorte qu'elle ne pouvait se pardonner les moindres négligences, les plus légères infidélités. L'obéissance de sœur Louise-Henriette était proverbiale dans le monastère; on disait communément qu'elle était *à la main de ses supérieures;* et son respect pour l'autorité atteignit parfois, si nous l'osons dire, jusqu'à l'héroïsme.

Une religieuse de cette trempe était éminemment propre à diriger les novices; aussi cet emploi important lui fut-il confié. Déjà on avait fait l'essai de sa capacité dans la charge de maîtresse des pensionnaires; les élèves qu'elle forma furent son plus bel éloge. Aux yeux même du monde sœur L.-H. de Soudeilles était une personne accomplie; les plus hauts personnages ne se trouvaient pas déplacés auprès d'elle. Si nous tenions à faire ressortir les circonstances que le siècle estime plus que les actes de vertus, nous rapporterions, à l'occasion des visites royales que reçut la Visitation de Moulins, ses entretiens intimes avec les deux reines d'Angleterre, Catherine de Bragance et Marie de Modène, qui la nommaient leur bonne amie et lui écrivaient de leur propre main; mais, à son exemple, nous n'envisageons ceci que comme accessoire. Et si nous disons quelques mots des honneurs qui marquèrent diverses époques de sa vie, c'est pour admirer l'esprit profondément religieux qui toujours faisait à tout cela un contraste aussi admirable que touchant. Ses relations avec l'humble sœur Marguerite-Marie lui parurent infiniment préférables. Le soin avec lequel sœur Louise-Henriette a fidèlement conservé les lettres de notre Bienheureuse prouve avec quelle vénération elle les accueillait, comme les mêmes lettres attestent l'affection qui les a dictées.

Dès que la mère Marie-Françoise de Saumaise eut apporté au monastère de Moulins les premières étincelles de la dévotion au sacré Cœur, et qu'elle eut fait connaître l'âme

privilégiée qui recevait les communications célestes, on vit dans la Communauté un élan général de ferveur et d'amour. Mais sœur Louise-Henriette ne pouvait en demeurer là : Assistante et Directrice, elle avait de trop fréquents rapports avec la Supérieure pour ne pas pénétrer mieux que les autres dans de si édifiants secrets. Heureuse d'en être instruite, et profitant de la correspondance que la mère de Saumaise entretenait avec Paray, elle obtint de cette bonne Mère la permission de réclamer une union de prières avec l'apôtre du Cœur de Jésus. C'est ainsi que se nouèrent les liens sacrés qui devaient unir pour jamais ces deux âmes.

Élue supérieure après la mère de Saumaise, sœur Louise-Henriette provoqua une correspondance plus active de la part de son amie de Paray. Le culte du sacré Cœur s'organisa à la Visitation de Moulins avec un merveilleux succès; au moyen des livres du P. de La Colombière, la Bienheureuse y fit parvenir des explications que son humilité ne lui permettait pas de donner. De plus, elle envoya à la mère de Soudeilles deux images en peinture représentant le divin objet qu'elle voulait honorer. Cette chère Mère garda la plus petite pour la porter toujours sur son cœur, et exposa l'autre à la vénération de la Communauté, dans la chambre où était morte notre sainte mère de Chantal, et où se conservait la précieuse relique de son cœur. Depuis que la sainte image du Cœur de Jésus y fut déposée, ce lieu devint doublement vénérable. Tous les premiers vendredis du mois la Supérieure y conduisait les sœurs pour faire l'amende honorable, l'acte de consécration et d'autres prières; et en attendant que la fête fût solennisée publiquement au jour marqué par le Seigneur, on la célébrait dans cette petite chapelle.

Mais quelque fervents que fussent les hommages rendus au divin Cœur dans la pieuse Communauté de Moulins, le zèle ardent de sœur Louise-Henriette ne pouvait s'en

contenter. Aussi chercha-t-elle à répandre au loin les opuscules qui traitaient de cette dévotion; elle en fit imprimer et distribuer un nombre considérable, et les envoya jusqu'en Canada. Enfin, elle couronna sa belle vie par la construction d'une chapelle du sacré Cœur dont les travaux touchaient à leur terme lorsque le Seigneur l'appela à lui. Depuis longtemps Marguerite-Marie l'avait précédée dans l'éternité; près d'un quart de siècle s'était écoulé entre les deux départs, et la vénérée mère Louise-Henriette avait dépassé quatre-vingt-quatre ans. L'humilité la plus profonde inspira ses dernières pensées, dirigea ses derniers mouvements : « J'ai détruit par mes actions ce que j'ai enseigné par mes paroles, disait-elle. Si vous saviez le déshonneur que j'ai fait à l'Ordre! Mon Dieu, je vous en demande pardon; ayez pitié de moi! » Ensuite prenant le cœur de la sainte mère de Chantal, elle le mit sur le sien en faisant cette prière : « Ma sainte Mère, offrez au divin Cœur de Jésus les ardeurs du vôtre pour suppléer aux froideurs du mien. » Quelques heures après cette vierge fidèle allait offrir à son céleste Époux l'hommage de soixante-huit années de profession religieuse; elle quittait la terre le 24 avril 1714.

SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE

Sœur Félice-Madeleine de La Barge fut du nombre de ces âmes choisies que le Seigneur cache de bonne heure dans le secret de son tabernacle, et dont il ne permet pas au monde d'approcher, de peur que sa malice ne corrompe leur innocence. Elle était fille de la dame d'honneur de la duchesse de Montmorency, et n'avait que cinq ans lorsque cette illustre affligée, ayant congédié toute sa maison, l'emmena avec elle dans le cloître pour y être élevée sous ses yeux. A cet âge elle était si indocile et si volontaire que la pieuse duchesse, toute contristée, communiqua sa peine à la bienheureuse mère de Chantal, et lui présenta sa jeune protégée, en sollicitant pour elle ses prières et sa bénédiction. Notre sainte Mère ne l'eut pas plutôt aperçue qu'elle rassura Mme de Montmorency, et lui prédit même que cette chère enfant, objet de tant de sollicitudes, serait un jour une excellente religieuse. Cette prédiction fut vraie en tout point, car aussitôt que la jeune fille fut en âge d'entrer au noviciat, elle le réclama avec tant d'instance qu'on fut obligé de renoncer au dessein de lui faire voir le monde auparavant. Elle s'adonna aux exercices monastiques d'une manière très-joyeuse et très-fervente. Dès lors on put juger de la vérité de ce qu'elle disait plus tard : « Ou je suis née pour la Visitation, ou la Visitation est née pour moi. » Extrêmement austère pour ce qui la concernait, sœur

Félice-Madeleine, malgré sa faible complexion, était toujours la première au travail commun, faisait volontiers le plus pénible, et ne recevait qu'avec beaucoup de peine les soulagements indispensables, « trop difficile en ce point, disait-on, quoiqu'en tout le reste elle se fût rendue fort souple. »

Mais ce que l'œil de ses sœurs ne pouvait constater aussi aisément, c'était le travail intérieur; et sur ce point, la tâche était considérable. Rien ne lui était plus difficile à combattre que l'inclination d'aimer et d'être aimée. Dans les premiers temps de sa vie religieuse, elle ne résista pas à ce penchant; il ne l'entraînait pas, il est vrai, à manquer à ses devoirs essentiels, mais le Seigneur était trop jaloux de son cœur pour y souffrir le moindre partage. Ses reproches intimes ne se firent pas attendre : elle en eut de si forts, de si pressants, de si fréquents, qu'il fallut se rendre à l'Époux céleste. « Elle entendait souvent ses « semonces intérieures, par diverses paroles; tantôt : *Je « suis le Seigneur.* — D'autres fois : *Il n'y a que Dieu, il « n'y a plus de créatures: ni ciel, ni terre, ni tout ce qu'ils « contiennent ne vous peut satisfaire.* — Mais celle qui lui fit « le plus d'impression, et qui lui était plus ordinaire, fut « celle-ci : *Demeurez en moi.* » Une maladie dangereuse acheva de lui donner l'intelligence des desseins de Dieu sur elle; d'abondantes lumières lui furent communiquées, et une grâce puissante l'attira si suavement vers Celui qui est seul digne de notre amour, que son cœur, percé de douleur, ne pouvait se consoler de lui avoir dérobé un instant quelque chose de sa tendresse. Il semblait que la contrition de sainte Madeleine, sa patronne, se fût réfugiée tout entière dans cette âme candide. « Faites donc, ô mon Dieu! « disait-elle, que les créatures n'aient que du rebut et du « mépris pour moi, qu'elles m'abandonnent quand je les « cherche, qu'elles me trompent quand je m'y appuie,

« qu'elles ne me servent que d'épines et de tourments, « qu'elles me paient d'indifférence et d'ingratitude quand « je leur témoigne mes tendresses et mes affections, et « qu'enfin elles prennent votre parti contre moi! »

« Depuis ce temps, ajoutent ses sœurs, elle entra dans ce « sacré commerce avec le divin Époux, dont il est difficile « de s'exiler. »

Les charmes de l'adorable Enfant de Bethléhem eurent d'abord ses plus intimes prédilections; mais quand elle connut son divin Cœur, quand elle eut pénétré dans cette fournaise d'amour, elle n'en voulut plus sortir. Pour répondre à sa demande, Marguerite-Marie lui en avait indiqué l'entrée; alors ces deux âmes se trouvèrent unies dans ce saint asile, mais elles avaient besoin de se parler; et leurs entretiens, grâce à la distance matérielle, se trouvent reproduits sur bon nombre de pages de ce recueil. Ce sont peut-être celles où la vie intérieure recueillera le miel le plus exquis et le plus abondant. Saintement avide des choses spirituelles, sœur Félice-Madeleine faisait comprendre son désir à sa bienheureuse amie de Paray; et puis les confidences complètes attirent des réponses analogues. « Elle lui écrivait avec une grande simplicité et confiance « tout ce qu'elle croyait en elle de plus mauvais et désa- « gréable à Dieu, et toutes les difficultés qu'elle rencontrait « à la pratique des vertus, pour en recevoir lumière et in- « struction. »

Le principal obstacle à vaincre était toujours ce cœur aimant, qu'il fallait déprendre de tout ce qui l'approchait, pour satisfaire aux saintes délicatesses de la grâce, à l'ineffable jalousie de son Dieu. Aussi la Bienheureuse ne cesse-t-elle de l'exhorter à l'anéantissement, au renoncement, à l'oubli d'elle-même et des créatures. Elle la suit, la dirige, lui parle, sans s'en apercevoir, comme à sa novice, puis tout à coup se rappelant ce qu'elle vient d'écrire, une

extrême confusion la saisit, elle n'ose se relire, termine promptement sa lettre, et l'envoie toute remplie des paroles qu'elle y a mises à son insu. Sœur de La Barge recevait ces messages comme s'ils fussent venus du ciel : ils répondaient si bien pour elle aux touches secrètes de la grâce! La réalisation de ce qu'ils contenaient en confirmait la vérité. Ainsi la Bienheureuse lui annonce comme des dons du Cœur de Jésus certains déboires, certaines humiliations : tout cela se vérifie à la lettre. Dans ses divers emplois, elle rencontre ces mille petites épines, ces petites croix presque sans nom, qui sont pour certaines natures le plus riche gain de la vie religieuse. Affectueuse et sensible comme elle l'était, ces sortes de mécomptes ne passaient pas inaperçus; mais soutenue par les encouragements de son amie, elle continuait sa course, n'évitant pas l'abjection, ne refusant pas la souffrance, et s'abandonnant à la merci de l'amour divin.

Sa fidélité fut récompensée par d'insignes faveurs, dont plusieurs lui furent accordées le jour de saint Jean l'évangéliste, qu'elle honorait d'un culte tout spécial. Un jour qu'on faisait à vêpres la commémoration de ce saint, saisie d'un mouvement intérieur qui la recueillit tout en elle-même, il lui sembla que Notre-Seigneur et sa sainte Mère le lui donnaient pour maître et pour guide en la vie spirituelle, afin qu'il la conduisît jusque dans le sein de la divinité par le Cœur de Jésus, où elle choisit son repos et son lieu de retraite, ou, pour parler avec elle, son tombeau.

A partir de ce moment sa vie ne fut plus qu'un mystérieux trépas, un continuel anéantissement. Elle avait demandé de mourir « d'une mort languissante pour avoir plus de loisir « de se préparer au dernier passage » : son désir fut accompli; une fièvre lente qui la minait sourdement dissolvait peu à peu son être, et son âme s'élevait vers le ciel.

Il en était de même pour notre Bienheureuse Marguerite-

Marie. En commençant cette dernière année 1690, dont elle savait ne devoir pas atteindre le terme, elle s'était sentie tellement pressée de cesser toute communication au dehors, qu'elle n'avait pu résister à ce mouvement intérieur. Au mois de janvier, dans une lettre adressée à la mère Dubuysson, supérieure de Moulins, elle la pria d'agréer ses adieux, et de les faire agréer à sœur Félice-Madeleine.

La mère Dubuysson crut devoir respecter une résolution où elle reconnut sans doute la volonté divine. Quant à sœur de La Barge, elle ne put accepter un silence qui l'eût privée de tant d'encouragements et de tant de lumières dont elle avait besoin pour le travail de sa perfection. Elle écrivit le sujet de sa peine à sa chère directrice, et la pressa si fortement d'acquiescer à son désir, que la cordiale charité de Marguerite-Marie n'osa s'y refuser, lui envoya une longue lettre, et promit de lui écrire encore.

Mais ces promesses ne devaient pas recevoir leur accomplissement. Le 17 octobre, notre Bienheureuse s'envolait dans le sein de son Dieu. Sœur Félice-Madeleine la suivait un mois plus tard : elle était âgée de cinquante-neuf ans, dont quarante-deux de profession.

Ses derniers moments furent très-touchants. Après s'être épuisée en actes de contrition et d'amour : « N'est-il pas « temps de partir? » dit-elle. On lui répondit qu'il fallait encore quelques moments pour consommer la victime, lui rappelant, comme elle l'avait demandé, le *consummatum est* de Notre-Seigneur. — Elle se soumit, attendit avec douceur que son divin Époux vînt la chercher, et dans un calme céleste exhala son dernier soupir.

SŒUR MARIE-GABRIELLE MORANT

Fille d'un conseiller au présidial de Moulins, elle méprisa dès sa jeunesse une position flatteuse selon le monde, préférant l'humble gloire des servantes de Jésus-Christ, et trouva à la Visitation le centuple promis. Peu de temps après sa profession, une maladie de langueur sembla lui montrer le terme de sa course. Cet espoir la remplit de joie, car son cœur soupirait après le Bien-Aimé. Cependant les prières de la Communauté furent plus efficaces que les siennes; et le Seigneur la conserva encore à l'affection de ses sœurs. Toutes s'accordent à dire que c'était une religieuse exemplaire, remplie d'ardeur pour sa perfection. « Mais sa dévotion incomparable a été envers la personne « sacrée de Jésus-Christ. Elle espérait tout de ses bontés, elle « ne comptait que sur ses mérites infinis, et voulait tout « devoir à ses miséricordes. Étant sujette à de grandes in- « somnies, elle passait la meilleure partie de la nuit à s'en- « tretenir avec lui. » La dévotion au sacré Cœur correspondait trop bien aux attraits de son âme pour qu'elle ne l'accueillît pas avec bonheur; aussi écrivait-elle à la sainte amie de Jésus de vouloir bien la compter au nombre de ses compagnes. La réponse de la Bienheureuse, seule lettre à son adresse, prouve bien que toutes deux s'étaient comprises : elle ne lui parle que des amabilités et de l'amour de Notre-Seigneur.

Comme à notre bienheureuse Marguerite, l'Esprit-Saint inspira à sœur Marie-Gabrielle Morant de faire à la divine Justice une cession entière de ses satisfactions, de ses souffrances et de ses bonnes œuvres, en faveur des âmes du purgatoire, se soumettant elle-même à brûler à leur place, si Dieu le voulait, jusqu'au jour du jugement. Cette offrande fut-elle acceptée dans toute son étendue, et notre chère Sœur dut-elle en subir les rigoureuses conséquences? Il ne nous appartient pas de scruter les décrets divins; mais il est bien permis d'espérer que les ardeurs de la charité furent un feu purifiant d'où son âme s'élança triomphante vers le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

LA MÈRE MARIE-FÉLICE DUBUYSSON DE BEAUREGARD

Le nom de madame de Montmorency a jeté sur les premières années de la Visitation de Moulins un grand éclat, qui se reflète d'une manière spéciale sur quelques-unes des religieuses ; ce sont précisément celles dont nous traçons les notices.

Sœur Marie-Félice eut la princesse pour marraine : c'était un honneur dont la famille Dubuysson était digne, soit par son rang, soit par ses vertus. Sur ce dernier point, il y aurait des traits touchants à rapporter : par exemple, celui du bon aïeul, véritable patriarche, qui, par un sentiment de vénération pour la sainte mère de Chantal passant à Moulins, lui présenta tous ses petits-enfants pour être bénis par elle. De ce nombre était Marie-Félice, alors âgée de quatre ans. Cette bénédiction lui porta bonheur, et développa si bien les germes de dévotion dans son cœur innocent, qu'à peine dans sa septième année, elle aidait son digne grand-père à réciter l'office canonial, car ce vénérable vieillard rendait tous les jours à Dieu ce devoir de piété.

Marie-Félice se crut un instant appelée à être fille de Saint-Bernard ; cette pensée lui fut suggérée par la vue des Révérendes Mères Bernardines, qui, venant fonder un établissement à Moulins, avaient trouvé une généreuse hospitalité dans la maison de son père. A huit ans elle essayait leur règle : mais quand elle eut grandi, et qu'elle eut beaucoup

prié, elle comprit que Dieu ne la destinait pas à cet ordre, et se détermina pour la Visitation.

Cette chère Sœur se donna à Dieu avec une ferveur qui ne se ralentit jamais : ce fut le caractère distinctif de sa vertu. Elle avait pris pour devise ces mots si étendus dans leur brièveté :

Rien ne m'arrête !

Tout favorisait son progrès dans la sainteté, les grâces dont elle avait été prévenue, une éducation pieuse, un caractère des plus heureux ; mais elle enrichit cette terre naturellement fertile par un travail constant qui lui fit produire des fruits pleins de saveur. La communauté de Moulins les recueillit en bénissant le Seigneur, toujours libéral dans ses dons.

Sœur Marie-Félice s'était engagée par vœu à faire toujours ce qu'elle connaîtrait de plus parfait. Un grand serviteur de Dieu, comprenant qu'elle était capable de quelque chose d'héroïque, lui avait permis de contracter cet engagement. Bien loin d'en être embarrassée, notre fervente Sœur se sentit animée d'un désir si efficace pour la pratique de la vertu, que rien ne lui était difficile. Le Révérend Père Vaubert, de la compagnie de Jésus, a attesté la fidélité avec laquelle elle garda ce vœu pendant quarante-sept ans.

Le divin Époux se communiquait délicieusement à elle. Il lui dit un jour une de ces paroles qui portent grâce et force : « Abandonne-toi à moi, et me laisse faire. » Bientôt ces mots lui furent confirmés par l'intime confidente du Cœur de Jésus ; les lettres que Marguerite-Marie lui adresse sont toutes en ce sens. Cette précieuse correspondance ne remonte pas au delà de 1688 ; ce fut à l'occasion de son élection, après la supériorité de la mère de Soudeilles, que la mère Marie-Félice reçut, par l'entremise de sœur de La Barge, les premiers respects de notre Bienheureuse.

La nouvelle Supérieure, saisissant l'à-propos, en profita pour lier des rapports réciproques ; dès lors elle eut une place de choix dans les affections de Marguerite-Marie. Mais elle n'en devait pas jouir longtemps ici-bas : deux années seulement s'écoulèrent jusqu'à la mort de la servante de Dieu.

La digne mère Marie-Félice avait reçu de Dieu des talents remarquables pour la conduite des âmes. Notre-Seigneur la gouvernait à son gré, et par elle toutes les personnes qui suivaient sa direction. Dès qu'elle était déposée de la supériorité, on lui remettait la charge de Maîtresse des novices, de sorte qu'à la fin de sa longue carrière, il n'y avait autour d'elle que des sœurs formées de sa main. Plusieurs monastères de l'Ordre ambitionnant un pareil bonheur, la demandèrent pour Supérieure; mais la vénérée mère Louise-Henriette de Soudeilles, qui la regardait comme le trésor de la maison, s'opposa toujours à sa sortie. « Je vous assure « qu'elle est sainte, disait-elle un jour, et plus sainte qu'on « ne peut comprendre. »

A ce témoignage d'un si grand poids s'ajoute celui plus imposant encore de sa Communauté reconnaissante; nous n'en citons qu'un mot. « Pendant les neuf années de son « gouvernement, disent les Sœurs de Moulins, nous éprou- « vâmes combien il est avantageux d'être conduite par une « Supérieure qui n'agit que par l'esprit de Dieu. Celles « d'entre nous qui avaient eu le bonheur de voir notre vé- « nérable mère de Chantal, et qui vivaient encore pendant « la première supériorité de la mère Marie-Félice, trou- « vaient en elle beaucoup de rapports avec notre sainte « Fondatrice. »

Riche de vertus et de mérites, il était temps que la couronne de justice vînt récompenser ses travaux. Depuis plus d'un an elle avait vu partir sa chère compagne, son inséparable amie, sa bonne mère Louise-Henriette; c'était pour son cœur un grand sacrifice. Il dut lui être d'autant plus

amer que le Seigneur avait alors placé son âme dans le creuset purifiant qui devait lui donner un dernier éclat. Cette séparation en fut le complément; mais bientôt une paix profonde remplaça l'épreuve. La soixante-dix-neuvième année de sœur Marie-Félice s'écoula dans des souffrances mêlées de calme, d'espoir et de joie. Enfin le 7 décembre 1715, toutes les ombres d'ici-bas s'effacèrent, et après soixante-deux ans de profession religieuse, un acte d'amour parfait sembla terminer sa vie.

SŒUR FRANÇOISE-LUCRÈCE DE THÉLIS

Du 1er monastère de Lyon.

Le chef de la famille de Thélis occupait à Lyon la charge de trésorier de France ; il voyait grandir autour de lui trois jeunes filles qui reçurent chacune en partage le trésor inestimable de la vocation religieuse. Elles allèrent successivement prendre possession de ce lot précieux au monastère de la Visitation de Bellecour à Lyon, où une de leurs tantes les avait devancées.

Celle dont nous rappelons la vie était la plus jeune. Dès son bas âge ses inclinations s'étaient tournées vers la piété ; elle fut heureuse d'atteindre sa quinzième année pour obtenir l'entrée du noviciat, et fit profession en 1650. Les commencements de sa vie religieuse se distinguèrent par un grand esprit de pénitence. Après avoir exercé divers emplois dans le monastère, et avoir même rempli dans une maison de Pénitentes l'emploi de Directrice, elle fut élue Supérieure à la Visitation de Charolles, près Paray. C'était en 1674. Là commencèrent sans doute ses premières relations avec notre Communauté et avec notre bienheureuse Marguerite-Marie. Ce fut peut-être par l'entremise du père de La Colombière, car ce grand serviteur de Dieu l'initia aux pratiques de la dévotion au sacré Cœur.

Les six années de supériorité de la mère de Thélis furent des jours heureux pour cette maison. « Son gouvernement, « disent les sœurs, y fut réglé par la prudence, la charité et

« la parfaite droiture qui a toujours fait le fond de son ca-
« ractère. » Après sa déposition, elle se dirigea vers le monastère de Montluel, où l'appelait l'obéissance, y séjourna deux ans, et revint à celui de Bellecour en 1681. La conduite qu'on tenait à son égard montre l'estime qu'on faisait de sa capacité ; le divin Maître fit voir aussi qu'il la jugeait digne de souffrir pour son amour, et de boire son calice : elle passa par l'épreuve de la calomnie, d'où sa vertu sortit plus humble et plus solide. Mais la nature repousse toujours l'ignominie, et la victoire s'achète souvent par des blessures. Il en fut peut-être ainsi pour sœur Françoise-Lucrèce de Thélis ; et dès lors on conçoit que Marguerite-Marie, qui comprenait si bien le mérite et la gloire de l'humiliation, dut encourager cette âme par des paroles pleines de force, et l'exhorter à une fidélité complète. « Surtout point de fautes volontaires, lui répète-t-elle avec instance. » Cela nous prouve que la Sœur lui avait rendu compte de ses résistances, de ses luttes et de ses défaites, en un mot, qu'elle lui avait montré tout ce qu'il y avait en elle de mauvais, afin de le rendre meilleur. Néanmoins ces fautes n'étaient ni bien considérables ni très-apparentes, puisqu'elle remplissait l'emploi de Maîtresse des novices, et, au témoignage des Sœurs, « leur insinuait
« les bons sentiments dont elle était animée, étant fort inté-
« rieure et fort savante en la vie spirituelle. »

Les deux lettres qu'on trouvera à son adresse datent de 1687 ; elle dut en recevoir plusieurs autres, car celles-ci indiquent une ancienne connaissance, et non de premières relations ; mais ce sont les seules qui nous soient parvenues. Il est à croire que les conseils de sa fidèle amie de Paray produisirent des résultats précieux, puisque sœur Françoise-Lucrèce édifia toutes ses Sœurs par la patience, la ferveur et l'abandon qu'elle fit paraître dans sa longue et dernière maladie. Purifiée par la souffrance, elle rendit paisiblement son âme à Dieu, le 31 juillet 1693.

SŒUR JEANNE-MADELEINE JOLY

Religieuse du monastère de Dijon

Cette humble servante de Dieu fut préparée de bonne heure à sa belle mission. Dès sa plus tendre jeunesse le divin Maître lui donna un ardent désir de se dévouer à son service dans la vie religieuse; la seule pensée de ne vivre que pour Dieu la comblait de joie. Cependant ces mouvements de ferveur furent un peu ralentis par le séjour qu'elle dut faire encore au milieu du monde. Elle convient dans un de ses écrits qu'à cette époque elle avait beaucoup chancelé, et avait pris quelque goût à la vanité. Dieu la rappela à lui par la crainte de ses jugements, et lui inspira de si grandes frayeurs de risquer son salut dans le siècle, qu'elle se hâta d'obtenir de sa mère la permission d'en sortir. Remarquons en passant que les écarts signalés par son humilité ne furent ni bien longs ni bien sérieux, puisqu'elle était alors si jeune qu'on dut la laisser parmi les pensionnaires en attendant qu'elle eût l'âge requis. On a lieu de croire que le Dieu des âmes pures commença dès lors à se communiquer à elle et à la faire entrer dans son sacré Cœur par le goût qu'il lui donna pour ses divins abaissements et pour l'exercice de l'oraison. Avant même d'entrer au noviciat elle se lia par le vœu de chasteté perpétuelle, et par ceux d'obéissance et de pauvreté, dans le cas où l'on voudrait bien la recevoir.

Admise à quinze ans, elle entreprit d'abord de ne rien refuser à Dieu, de découvrir toujours son âme avec une en-

tière simplicité à ses Supérieures, et d'obéir avec exactitude et persévérance en tout ce qui lui serait enjoint. Elle eut occasion de pratiquer ces trois résolutions dans des circonstances bien exceptionnelles; car s'étant offerte dès le commencement de son noviciat pour les âmes du purgatoire, d'inconcevables peines intérieures l'assaillirent; l'épreuve devint terrible; enfin elle s'en vit délivrée par l'intercession de la très-sainte Vierge. Si les saintes âmes souffrantes furent soulagées par le dévouement de sœur Jeanne-Madeleine, ses Sœurs constatèrent aussi les progrès de sa vertu.

« Nous ne doutons pas, ajoutent ses contemporaines, que « ce ne soit en retour d'une fidélité si constante que le divin « Époux l'ayant fait entrer dans son Cœur adorable, la « choisit pour en publier les attraits. »

Après six ans de supériorité à Paray, la mère Marie-Françoise de Saumaise était revenue à Dijon, portant la précieuse semence qui devait être communiquée par ses mains à cette ville. Le germe sacré acquit une croissance qui dépassa tout espoir, après avoir affermi ses racines dans le sol de la Visitation. Sœur Jeanne-Madeleine recueillit avec soin les récits venus de Paray, et quand l'élection du monastère de Moulins éloigna de nouveau la mère de Saumaise, les paroles qu'elle avait dites fructifièrent en silence.

Au bout de trois ans cette digne Mère rentra dans sa maison de profession (mai 1682); elle y retrouva sœur Jeanne-Madeleine Joly de plus en plus embrasée d'amour pour le Cœur de Jésus, et ne soupirant qu'après le bonheur de le faire connaître et aimer. Cette chère Sœur, dont la foi était capable de transporter les montagnes, sortit alors de son silence, et crut ne point blesser la résolution qu'elle avait prise de se borner aux seules occupations de Marie. Elle entra dans un saint empressement de servir Notre-Seigneur et de contribuer à sa gloire. Les lettres de notre bienheureuse Marguerite-Marie indiqueront quelques-unes des

œuvres bénies du Ciel qui en furent le résultat. Nous dirons seulement ici que ce fut sœur Jeanne-Madeleine qui composa en français (car elle ne connaissait point d'autre langue) la messe, l'office et les litanies du sacré Cœur. Le tout fut traduit en latin par M. Charollais, aumônier de la Communauté, bien digne par sa piété de comprendre ce culte salutaire.

Encouragée par les succès dont Dieu couronnait ses travaux, la pieuse zélatrice sentait croître sa sainte ardeur. Elle s'était préparée à beaucoup de difficultés ; mais les plus grandes de toutes vinrent de la part de personnes recommandables qui traitaient cette dévotion de nouveauté et qui ne pouvaient en goûter la propagation. Cependant l'approbation des Supérieurs fut obtenue ; et, en vertu d'une autorisation du Saint-Siége, sollicitée par le monastère de Dijon, le Cœur de Jésus reçut dans cette ville de solennels hommages en 1689. La digne Supérieure Marie-Dorothée Desbarres, dont le nom est cité plus d'une fois avec éloge dans la correspondance de notre Bienheureuse, reçut alors une douce récompense de son zèle. En sa considération l'autorité diocésaine devança l'époque fixée pour la fête, afin que cette digne Mère, qui, d'après nos règles, devait être déposée de sa charge à l'Ascension, eût la joie d'inaugurer cette précieuse dévotion. Le premier vendredi de février fut choisi à cet effet. Par une coïncidence remarquable, ce jour concourait avec l'octave de saint François de Sales, comme si ce grand saint eût voulu se joindre à ses filles pour rendre hommage au divin Cœur, qu'il avait honoré avec tant de piété ici-bas. La messe composée par sœur Jeanne-Madeleine Joly fut célébrée avec pompe, et chantée plus solennellement encore après Pâques par MM. les chanoines de la sainte Chapelle. Ainsi commencèrent les honneurs publics rendus au Cœur adorable de Jésus. La ville de Dijon possède en cela une glorieuse priorité.

Il faut voir les lettres de Marguerite-Marie qui corres-

pondent à cette époque pour connaître les sentiments de reconnaissance dont elle était pénétrée pour la Communauté de Dijon. Notre-Seigneur lui montra plusieurs fois sous des images sensibles combien lui étaient chères les âmes qui lui procuraient ces hommages. Quant à notre chère sœur Joly, elle ne cessait de bénir Celui qui accomplissait ses désirs au delà de ses espérances; mais comme les amants de la Croix ne sont récompensés de leurs peines que par de nouvelles épreuves, elle passa, aux yeux de certains esprits, pour une téméraire et une orgueilleuse qui voulait se distinguer dans la maison, et avoir des relations au dehors. Ses Supérieures même, tout en honorant sa vertu, étaient portées à lui refuser une partie de ce qu'elle souhaitait. Sans se déconcerter, elle allait se prosterner devant le saint Sacrement pour demander à Notre-Seigneur d'inspirer ce qui serait conforme à sa volonté; puis elle revenait exposer avec confiance et humilité son désir : la cause se trouvait gagnée, et on l'autorisait à suivre les inspirations de son zèle.

Après un premier livre sur la dévotion au sacré Cœur, imprimé en 1686, notre fervente Sœur composa *le Divin Rendez-vous,* qui fut reçu avec applaudissement et distribué par milliers d'exemplaires. Elle fit aussi une exposition du Cantique des cantiques en l'appliquant au sacré Cœur de Jésus : cet ouvrage eut l'approbation de plusieurs personnes savantes; mais, pour ne pas froisser la modestie de son auteur, il ne fut pas donné au public.

Dieu ne voulait pas que cette âme ardente s'appropriât ce qu'il lui donnait : pendant que ses pieux écrits allumaient l'amour divin dans les cœurs, elle se trouvait souvent réduite à un complet délaissement intérieur, et devenait cette terre déserte, sans voie et sans eau, dont parle le prophète. Mais ni les souffrances cachées, ni les contradictions extérieures ne rebutaient son courage : pourvu que le cœur de Jésus fût glorifié, son but était rempli. Elle était fortifiée dans ces sen-

timents par son incomparable amie de Paray. « Estimons-« nous heureuses, lui écrivait celle-ci, quand ce divin Cœur « nous jugera dignes de souffrir, je dis même toutes sortes « de peines, contradictions, calomnies et douleurs. » Lorsque Marguerite-Marie eut quitté ce lieu d'exil, elle sembla vouloir se survivre en notre chère sœur Joly, qui devint en quelque sorte la principale promotrice de la dévotion au sacré Cœur. Pendant dix-huit ans on la vit, toujours infatigable, « avaler « l'eau très-amère des contradictions et humiliations, où « elle était ravie de se voir comme submergée. »

« Mais enfin, disent ses Sœurs, tous ses travaux furent « pesés au poids du sanctuaire, et les larmes qu'elle répandait « souvent pour un si digne sujet obtinrent leur récompense. » Elle eut avant sa mort la consolation de voir cette dévotion briller du plus vif éclat, un grand nombre de chapelles érigées en l'honneur du sacré Cœur de Jésus, plusieurs excellents ouvrages composés par des auteurs pieux et savants, et une multitude de personnes s'associant pour rendre jour et nuit leurs adorations à ce divin Cœur. La Confrérie de l'Adoration perpétuelle du sacré Cœur fut établie à Dijon en 1692.

On s'adressait à cette chère Sœur de toutes les parties du monde pour faire dire des messes, ou pour obtenir le secours de ses prières. Aussi, pendant les quinze dernières années de sa vie, n'eut-elle d'autre occupation que de prier et d'écrire pour répondre à toutes les demandes. Enfin ayant achevé l'œuvre qui lui avait été confiée, elle s'achemina vers sa bienheureuse patrie, le 19 octobre 1708. Elle était âgée de soixante-cinq ans, et en comptait quarante-neuf de profession religieuse.

« Oh! qu'il est doux de mourir après avoir eu une con-« stante dévotion au sacré Cœur de Celui qui doit nous « juger! » (B^se^ MARGUERITE-MARIE.)

LETTRES

DE LA

BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

LETTRE I

A la mère Marie-Françoise de Saumaise, à Dijon [1].

La bienheureuse exprime à son ancienne supérieure la reconnaissance et l'affection filiales qu'elle lui conservera toujours, et lui parle des grâces, c'est-à-dire des épreuves dont elle est favorisée.

VIVE † JÉSUS! Fin de juin 1678.

Ma très-honorée et chère Mère,

Ce n'était pas par mortification, ni par un défaut d'amitié que je me voulais priver de la douce consolation de vous écrire, et de vous dire que je serai toujours la même en estime pour votre Charité, puisque, comme vous le savez bien, notre bon Maître a uni mon cœur si étroitement avec le vôtre, que je ne crains point qu'il en soit séparé. Et comme je n'ai point de termes pour vous exprimer la reconnaissance que j'ai de vos bontés maternelles, il me suffira

[1] La mère de Saumaise termina sa supériorité à Paray au mois de mai 1678, et retourna à son monastère de Dijon. L'année suivante, à l'Ascension, on l'élut supérieure à Moulins, où elle gouverna trois ans.

Cette digne mère, qui appréciait tout le mérite de sa chère fille de Paray, avait été jusqu'alors dépositaire de ses plus intimes secrets; en s'éloignant elle n'aurait pu consentir à un silence doublement regrettable. Elle fut la première à le rompre, comme on le voit par les humbles explications de Marguerite-Marie.

de vous dire que j'en conserverai un éternel souvenir devant Notre-Seigneur. Je le supplie de vous faire part de ses plus précieuses grâces et amoureuses caresses dans cette aimable solitude, dont je partage les délices avec vous. Mais pour vous dire un mot de celles dont sa bonté me gratifie pour le présent, je ne le peux exprimer qu'en vous disant qu'il me semble n'être qu'une croix au corps et à l'esprit sans que je m'en puisse plaindre, ni désirer de consolation autre que celle de n'en avoir jamais en ce monde, et de vivre toute cachée en Jésus crucifié, inconnue dans ma souffrance, afin qu'aucune créature n'ait compassion et souvenir de moi, que pour augmenter mon tourment. Je me flatte encore dans la pensée que vous prenez trop de part dans mes intérêts, pour ne vous en pas réjouir, et en remercier notre bon Dieu, qui n'a rien de plus précieux après lui que son amour et sa croix. Il est vrai que par miséricorde il m'en fait part; car je suis très-indigne d'un si précieux don, aussi bien que de celui qu'il nous a fait en la personne de notre très-honorée Mère, pour laquelle je ne vous peux exprimer mon estime et affection. J'ai une entière confiance en sa charité, que j'ai déjà expérimentée bien des fois; et je vous puis assurer que je crois que le bon Dieu accomplira en elle sa promesse[1]. Je souhaite qu'il en reçoive toute la gloire qu'il en attend. C'est elle qui nous a dit de vous écrire par cette occasion; je me réservais pour une autre à cause d'une légère incommodité, et que vous serez accablée de lettres cette fois. Mais ne vous pressez pas de me répondre; de quelle manière que vous en usiez, je ne dou-

[1] La mère Péronne-Rosalie Greyfié était arrivée au monastère de Paray depuis le 17 juin. — On se rappelle que Notre-Seigneur avait promis à la Bienheureuse d'inspirer lui-même à ses supérieures ce qui serait conforme à sa plus grande gloire et à ses desseins sur elle. C'est à cette divine promesse que Marguerite-Marie fait allusion; le détail du gouvernement de la mère Greyfié, rapporté dans le mémoire des contemporaines, prouve qu'elle l'a réalisée.

terai jamais de votre affection pour celle qui sera vôtre pour le temps et l'éternité, en l'amour sacré de Jésus.

Votre séparation, quoiqu'elle ne soit grande que de corps, m'a été plus sensible que je ne vous le peux dire; mais ma consolation ou affliction ne me sont pas considérables, pourvu que vous soyez contente. Et comme je crois que vous l'êtes, il me suffit.

Votre très-humble et indigne fille et servante en Notre-Seigneur.

SŒUR MARGUERITE-MARIE ALACOQUE,
De la Visitation Sainte-Marie.

Dieu soit béni[1].

LETTRE II

A la mère de Saumaise, à Dijon.

(Sentiments d'affectueux respect. — Amour des humiliations. — Depuis longtemps on n'a point de nouvelles du père de La Colombière, qui est en Angleterre.)

VIVE † JÉSUS! 10 juillet 1678.

Ma très-honorée Mère,

Je souhaite que le feu sacré consomme[2] nos cœurs sans obstacle, et en fasse des trônes dignes du saint amour. J'ai trop d'expérience de vos bontés, pour croire que mon

[1] L'autographe de cette lettre est perdu, ainsi que ceux de la plupart des lettres adressées par la Bienheureuse, soit à la mère de Saumaise, soit à sœur Jeanne-Madeleine Joly, professe de Dijon. Mais il en existe de très-anciennes copies conservées dans notre monastère et dans celui de Dijon. C'est sur ces copies collationnées ensemble que nous reproduisons les textes dans leur intégrité.

[2] Notre Bienheureuse semble avoir une prédilection pour le mot *consommer*. L'emploi en est très-fréquent dans ses écrits. Comme synonyme de consumer, c'est une expression vicieuse. Mais en sa consonnance et dans sa signification naturelle, il répond merveilleusement aux idées d'immolation et d'holocauste, aux aspirations à la vie parfaite en Dieu qui remplissaient l'âme de Marguerite-Marie, et qu'elle désirait répandre dans tous les cœurs.

silence vous mette dans le doute de mon affection et respectueuse amitié pour votre Charité. Vous m'y avez engagée par tant de manières, que je ne puis m'en exprimer davantage; mon silence vous en dira plus, ma chère Mère, que mes paroles. Je crois que vous aurez appris l'occupation où l'obéissance nous a mise. Le bon Dieu soit béni de toute chose, puisque rien ne nous peut empêcher d'être tout à lui! Oui, ma chère Mère, ce Seigneur est bien bon, d'avoir toujours les mêmes bontés et miséricordes pour son indigne esclave, n'ayant nul égard à mes infidélités et misères, qui ne vous sont pas inconnues. Aidez-moi à l'en remercier et de ses autres bienfaits; celui que je chéris le plus, après lui-même, c'est le précieux trésor de sa croix, qui m'accompagne partout, tant intérieurement qu'extérieurement. C'est là l'unique consolation que j'aie dans la longueur de la vie, qui n'est aimable que pour souffrir, surtout les précieuses humiliations qui nous attirent l'oubli et le mépris des créatures. Qu'heureuses sont les âmes ainsi gratifiées en servant le Seigneur, lequel je supplie accomplir en vous ses desseins. Je ne vous oublie pas devant sa bonté, non plus que la très-honorée mère Boulier, pour laquelle je conserve une amitié et une estime toutes particulières [1].

Je vous prie de recommander à Notre-Seigneur les pauvres demoiselles de Bisfrand, qui sont dans une grande affliction de ne plus apprendre de nouvelles du R. Père de la Colombière. Je ne sais si vous vous êtes oubliée de nous marquer dans vos lettres ce que vous nous avez promis, ou si vous n'avez pas jugé à propos de le faire. De quelle manière que vous en usiez avec moi, je serai toujours contente et la même pour votre Charité. Soyez-en persuadée, et me croyez toute à vous dans l'amour sacré de Jésus.

[1] La mère Anne-Séraphine Boulier, autrefois consultée par la mère de Saumaise, l'avait rassurée sur les voies extraordinaires de notre Bienheureuse sœur.

LETTRE III

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle la félicite agréablement du bon accueil que cette digne Mère a fait à la croix, et lui annonce les peines qui l'attendent.

VIVE † JÉSUS! Mai 1679.

Je vous avoue, ma chère Mère, que j'ai reçu une extrême consolation du plaisir que vous avez donné à Notre-Seigneur, embrassant sa croix avec joie et soumission. Il est vrai qu'il l'a toute couverte de roses, crainte qu'elle ne vous fît peur; mais ce n'est pas là ce qui vous doit le plus réjouir, mais oui bien lorsque vous sentirez les piqûres des épines qui sont cachées dessous. Ce sera alors que le Seigneur se complaira en vous, pour vous rendre conforme à lui, et vous fera voir qu'il n'est pas moins aimable dans les amertumes du Calvaire que dans les douceurs du Thabor [1].

[1] Cette croix est celle de la supériorité de Moulins, où la mère de Saumaise fut appelée au mois de mai de 1679. *Les roses* pour elle étaient la consolation d'aller habiter ce monastère, témoin de l'heureux trépas de notre sainte fondatrice, et qui, après celui d'Annecy, gardait les traditions les plus chères à une fille de la Visitation. *Les épines* inséparables de la charge devaient s'accroître par les longues et dangereuses infirmités qui attendaient la nouvelle supérieure, et qui l'accompagnèrent pendant les trois années de son gouvernement. La mère de Saumaise étant destinée à porter au monastère de Moulins les premières notions du culte du sacré Cœur, il fallait que son œuvre fût fécondée par la vertu de la croix.

LETTRE IV

A sœur Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins[1].

L'autographe est au monastère de la Visitation de Nevers.

La Bienheureuse consent avec humilité à une spéciale union de prières et d'affection.

VIVE † JÉSUS! Septembre 1679.

Ma très-honorée Sœur,

Je prie le sacré [Cœur][2] de Jésus vouloir consommer les nôtres dans les ardeurs de son saint amour, lequel, je crois, vous a incité à procurer l'honneur de votre connaissance à une personne dont les grandes misères la pressent incessamment de vivre inconnue et oubliée de toutes les créatures. Mais si la volonté de notre divin Maître en dispose autrement, je tiens à grande faveur d'avoir une petite part dans votre souvenir devant Notre-Seigneur, qui me donne un retour d'affection bien particulière à celle que votre Charité me témoigne, dont je suis bien indigne. Mais Dieu peut, quand il veut, tirer sa gloire de nos moindres actions, comme j'espère qu'il fera du désir qu'il vous donne que nous entrions en particulière société de biens. Je vous peux dire que je n'en fais point; mais Dieu est si bon qu'il nous laisse approprier le trésor des vrais pauvres qui est le sacré Cœur de Jésus, dont la céleste abondance peut contenter sans défaut notre nécessiteuse indigence. C'est de ce bien précieux duquel il faut faire notre association, met-

[1] La mère de Saumaise fit bientôt partager ses sentiments à sa nouvelle famille sur le compte de Marguerite-Marie. Plusieurs des religieuses de Moulins recherchèrent comme une faveur l'amitié de la disciple du Cœur de Jésus. Un échange de lettres ne tarda pas à s'établir. La directrice du noviciat, sœur Louise-Henriette de Soudeilles, le provoqua la première, et reçut de la Bienheureuse cette réponse.

[2] Les mots placés entre deux crochets sont ceux que nous ajoutons, lorsque la Bienheureuse les a omis par mégarde.

ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY

tant dans ce sacré Cœur tout le bien que nous pourrons faire avec sa grâce, pour l'échanger avec les siens que nous offrirons au Père éternel en place des nôtres.

Voilà, mon intime Sœur, notre vraie société et notre délicieuse retraite, ce Cœur adorable, où nous vivrons à l'abri de tous les orages, et où nous nous verrons et apprendrons à nous connaître. Je vous avoue que je vous y ai déjà rendu quelques visites, car il me semble que l'amour vous y a placée bien avant. Pour moi, il est vrai que j'y aspire; mais je n'ai pas ce qu'il faut pour y entrer, qui est un cœur pur, vide de tout désir et de toute affection, humble et abandonné à tout le bon plaisir du pur amour qui en veut être le seul possesseur pour en disposer à son gré. Je [le] supplie qu'il ne permette pas que nous lui fassions de résistance, et que notre amitié soit tout en lui et pour lui.

J'espère, ma très-honorée Sœur, que vous aurez la bonté de m'excuser si je vous parle ainsi. Je ne saurais faire autrement que de dire simplement mes pensées, qui sont toutes pleines d'estime et d'affection pour votre Charité, à laquelle je suis sans réserve en l'amour sacré.

Pour ce que votre Charité me dit de recommander à Notre-Seigneur, j'espère qu'il en sera autant glorifié que vous y aurez de soumission et d'abandon, pour cette occasion, à son bon plaisir, qui nous doit dépouiller de tout propre intérêt; et il nous doit suffire que Dieu soit content. Je suis sûre que vous ne voulez rien que cela, ni moi non plus. Aimons donc le Seigneur, et lui donnons tout sans réserve. Et c'est par ce même amour que je vous conjure, ma très-aimée Sœur, de vous détromper envers moi, et de ne me plus croire ce que je ne suis pas.

LETTRE V

A la mère de Saumaise, à Moulins.

Desseins de Dieu dans les grâces départies à la Bienheureuse. — Souffrances qui marquent pour elle le progrès de la dévotion au sacré Cœur.

VIVE † JÉSUS! Vers 1680.

Ma très-chère Mère,

J'appréhende que par mes résistances continuelles je ne sois un obstacle à la gloire du sacré Cœur. Il me semble qu'il me fit entendre combien il me faudrait souffrir pour ce même amour, et que les grâces qu'il avait à me faire n'étaient pas tant pour moi que pour ceux qu'il m'enverrait, auxquels je devais répondre simplement ce qu'il me mettrait en pensée, puisqu'il y attacherait l'onction de sa grâce, par laquelle il attirerait beaucoup de cœurs à son amour. Dans toutes mes résistances je ne vous oublie pas devant le Seigneur. Il m'ôte le pouvoir d'écrire comme je voudrais, en telle sorte que lorsque je tiens la plume je demeure sans intelligence pour écrire; ainsi je le laisse et m'abandonne à lui. La vie m'est une croix si pesante qu'il n'y a aucune consolation pour moi que celle de voir régner le Cœur adorable de mon Sauveur, lequel me gratifie toujours de quelques souffrances extraordinaires lorsque cette dévotion prend quelque accroissement. Mais il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela. Toutes les plus amères amertumes ne sont que douceur dans cet adorable Cœur où tout est changé en amour. Je voudrais pouvoir venger sur moi toutes les injures qui sont faites à mon Seigneur Jésus-Christ au saint Sacrement; — étant, comme vous le savez, tout à vous dans le sacré Cœur de Jésus.

LETTRE VI

A la mère de Saumaise, à Moulins.

Elle recommande aux prières de la mère de Saumaise le père de La Colombière, dont la santé, très-gravement compromise, ne s'est pas rétablie depuis son retour d'Angleterre. — Vision du jour de l'Ascension. — Encouragement à étendre le culte du sacré Cœur.

VIVE † JÉSUS! Juin 1680.

Ma très-honorée Mère,

Ce m'est une douce consolation de recevoir de vos nouvelles, bien qu'il me semble être indifférente pour les autres. Mais vous êtes toujours ma bonne mère, pour laquelle le Seigneur me donne ce que je ne peux exprimer.

Je ne peux vous oublier devant Dieu, que je supplie vouloir consommer en nous tous ses desseins. Et qu'il en soit de même de Mme N***, qui est parmi nous à présent pour être religieuse[1], par l'ardent désir qu'elle a d'accomplir la volonté de Dieu. Je la recommande à vos saintes prières, avec le R. Père de La Colombière, dont vous nous demandez des nouvelles. Sa santé n'est pas encore rétablie, comme il le marque à Mme de L***, car pour moi je n'en ai point reçu de lettres. Ce n'est pas que je ne me sois donné l'honneur de lui écrire, mais il n'a pas jugé à propos de me faire réponse. Mais de quelle manière qu'il en use, je suis toujours contente, parce que je sais que nous ne voulons que la volonté de Dieu, à laquelle il est très-soumis. Voilà ce que je vous en peux dire pour le présent[2].

[1] Le nom de cette dame reste inconnu, et ne figure pas sur le registre des vêtures, ce qui prouve qu'elle ne persévéra point.

[2] Revenu en France au commencement de 1679, le père de La Colombière avait vu, non sans regret, la palme du martyre lui échapper des mains. Mais par une mort lente et journalière, le confesseur de la foi acheva de composer sa couronne de gloire; il ne fit plus que languir jus-

Pour les communions, je ferai par obéissance ce que votre Charité souhaite; et je voudrais pouvoir vous témoigner la part que je prends en tout ce qui vous regarde, pour les intérêts du Seigneur, que je sais vous être chers par-dessus tout le reste. Je laisse prendre la consolation aux autres de vous mander les nouvelles, car pour moi je ne le sais pas faire, mais je prie le Seigneur qu'il me rende digne d'accomplir en tout sa volonté, et que nous puissions l'aimer par-dessus tout.

Je vous dirai que le jour de l'Ascension [30 mai], étant allée au chœur avant midi, Notre-Seigneur me parut dans une lumière ardente, me disant ces paroles : « J'ai choisi ton âme pour m'être un ciel de repos sur la terre; et ton cœur sera un trône de délice à mon divin amour; » comme vous voyez, il continue toujours ses miséricordes à son indigne esclave.

Ne vous étonnez point, ma chère Mère, de toutes les contradictions que vous rencontrerez pour établir le règne de cet aimable Cœur. Je le prie de toute l'affection du mien que vous ne désistiez point de votre sainte entreprise; car les difficultés sont une marque plus assurée que la chose est de Dieu et qu'il en doit être beaucoup glorifié. C'est dans son saint amour que je suis tout à vous.

qu'en 1682. Pendant les trois années précédentes, ses supérieurs lui confièrent, à Lyon, un emploi compatible avec l'épuisement de ses forces : la conduite spirituelle des jeunes scolastiques de la Compagnie. C'est de cette résidence qu'il écrivait, de fois à autre, à quelques-unes de ses filles spirituelles de Paray.

LETTRE VII

A sœur Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Le Cœur de Jésus source et centre de leur mutuelle affection. — (Cette lettre peut donner une idée de tout ce que Dieu avait mis de suave et de délicat dans le cœur de Marguerite-Marie.)

VIVE † JÉSUS! 6 juin 1680.

Ma très-honorée et bien-aimée Sœur,

Je prie ce divin Esprit d'amour vouloir remplir votre chère âme de ses plus précieuses faveurs, et nos cœurs de ses plus vives ardeurs, afin que nous n'agissions plus que par ses mouvements. Il m'en donnerait un bien grand de correspondre à vos cordiales bontés, ma très-aimée Sœur, si mon indignité ne me mettait dans un continuel rebut de moi-même, ne pouvant comprendre comme l'on se peut souvenir d'une si chétive créature, qui vous chérit pourtant et vous aime dans le sacré Cœur de Jésus plus que je ne vous peux dire. Mais comme je ne vous peux être utile à rien, je croyais que vous ne pensiez plus à moi, qui ne vous oublie pas devant Notre-Seigneur, auquel je me plaindrais volontiers de ce que tous les jours vous venez de si loin pour me visiter entre les deux élévations de la Messe; je vous trouve présente à mon esprit, et quand nous avons dit à notre divin Maître ce que vous souhaitez, vous vous retirez doucement, en me disant comme dans votre chère lettre « de ne me pas fâcher ». Mais comme le pouvoir faire avec vous, ma très-aimée Sœur? puisque vous savez si bien gagner les cœurs, que, si je n'étais assurée que c'est pour les rendre tout à Dieu, vraiment je le prierais de me défendre de vous. Mais il n'y a rien à craindre en cette union de nos cœurs, puisque le Seigneur en est l'auteur. En puisse-t-il être à jamais glorifié!

J'ai recommandé à sa bonté cette chère Sœur dont votre Charité me parle. Ne vous en faites point de peine, car j'espère que si vous en priez notre souverain Maître, il ne permettra pas que cette plante prenne racine dans son parterre, la sainte religion, si son Père céleste ne l'y a pas plantée. Il est vrai que la charge de conduire les âmes à Dieu est plus à craindre que l'on ne peut dire, à cause de son importance; mais que craignez-vous? puisque Celui qui vous l'a donnée est tout-puissant pour nous faire agir selon sa sainte volonté, laquelle ne puisse jamais trouver de résistance en nous, de quelle manière qu'elle en veuille disposer. Mais il faut tout donner pour avoir tout; l'amour divin ne peut souffrir aucun mélange. Intéressez-vous donc pour moi sur ce sujet; puisque votre charité m'honore de son amitié, que ce soit pour me procurer l'amour de mon Dieu, par vos saintes prières. Visitons-nous souvent, chère Sœur, pour cet effet, dans le sacré Cœur de Jésus-Christ; et quand vous ne m'y trouverez pas, importunez-le jusqu'à ce que sa miséricorde m'y aura mise; et là, nous ferons nos petits entretiens spirituels sans crainte, et les plus intimes communications de notre véritable dilection pour cet adorable Cœur, dans lequel je suis toute à vous avec respect.

Nos chères Sœurs Marie-Aimée et de Lyonne vous présentent leur plus cordial respect et plus intime affection. — C'est à votre très-honorée mère (Marie-Françoise de Saumaise) que ces saluts s'adressent, je me suis méprise.

Adieu, ma tout aimable Sœur; il me semblerait que je ne vous aurais rien dit, si la croix de Notre-(Seigneur) ne trouvait quelque place en notre entretien. Oh! que vous êtes heureuse si vous la savez bien porter, chérir et caresser pour l'amour de Celui qui l'a tant aimée pour l'amour de nous, qu'il a voulu mourir entre ses bras! Ne nous étudions

donc plus qu'à aimer et à souffrir dans cet amour; et quand nous aurons acquis cette science parfaitement, nous saurons et ferons tout ce que Dieu veut de nous.

LETTRE VIII

A la mère de Saumaise, à Moulins.

(Elle exprime avec beaucoup d'humilité ses sentiments passionnés pour la croix, qui est son trésor. — Remercîment pour un cadeau.)

VIVE † JÉSUS! 1680.

Ma très-honorée et bien-aimée Mère,

Je ne saurais plus longtemps refuser à mon cœur la douce satisfaction qu'il prend à s'entretenir avec votre Charité, qui m'assure que Notre-Seigneur le veut bien; et je n'en doute nullement, puisqu'il vous fait continuer pour moi les mêmes bontés et charités que vous avez toujours exercées en mon endroit depuis que j'ai l'honneur d'être votre indigne fille, qui voudrais pouvoir satisfaire au désir de votre cœur maternel à savoir de mes nouvelles. Jamais mon Dieu n'exerça plus de miséricorde et d'amour envers moi, et jamais je n'ai été plus ingrate, infidèle et méchante que je la suis, n'étant rien qu'un composé d'orgueil et de malice qui s'oppose continuellement à sa bonté, par mes résistances à ses divines volontés et ma froideur à son amour, qui me rend si lâche à son service, que j'ai horreur de moi-même lorsque je considère la vie que je mène, qui est toute sensuelle et remplie de péchés. Mon Dieu! ma chère Mère, que j'ai besoin de vos saintes prières, afin que sa bonté ne se lasse pas de m'attendre à pénitence; mais surtout qu'il ne me prive pas de l'aimer pour une éternité, pour ne l'avoir pas aimé dans le temps! Voilà le rigoureux châtiment que j'appréhende; tout le reste ne fait nulle impression sur mon esprit. Mais que Dieu est bon, ma chère Mère! encore que

ma vie lui soit injurieuse, il ne me prive pas du riche trésor de sa croix. Bien que ce ne soit qu'en qualité de criminelle, c'est pourtant ce qui adoucit la longueur de la vie, où il ne peut y avoir de plaisir qu'à aimer Dieu, et souffrir dans cet amour. Mais, hélas! que ferais-je si la croix s'éloignait de moi, puisque c'est elle qui me fait espérer en la miséricorde de mon Sauveur! Elle est mon trésor dans l'adorable Cœur de Jésus; elle y fait tout mon plaisir, toute ma joie et tout mon désir. Mais si vous saviez le mauvais usage que je fais d'un si grand bien, surtout de ces chères et précieuses humiliations et abjections, accompagnées de pressures de cœur, délaissements et angoisses, presque de toute manière!... Il me semble quelquefois que mon âme est réduite comme à l'agonie et dans la dernière extrémité, nonobstant le plaisir qu'elle prend de nager dans cet océan d'amertume, que j'estime être des plus tendres caresses de notre divin Époux. C'est pourquoi je me vois très-indigne de cette faveur inestimable; mais demandez pour moi que j'en profite mieux à l'avenir, n'apportant plus d'obstacle au bon plaisir divin.

Je vous prie de me pardonner, si mon amour-propre m'a fait chercher cette petite consolation auprès de ma bonne Mère, qui excusera bien, s'il lui plaît, l'ennui que lui donne celle qui ne l'oublie pas devant notre souverain Seigneur. Que j'ai besoin de sa force pour me soutenir moi-même! Je recommande à vos prières la pauvre sœur N..., son ennemi lui livre de rudes combats. Dieu la veuille rendre victorieuse aussi bien que notre chère sœur de N...[1], deux bonnes âmes que Notre-Seigneur me rend tou-

[1] Il n'est pas possible d'indiquer le nom de la première ; mais la seconde pourrait bien être sœur de Lyonne. On trouve, en effet, la date de sa prise d'habit au mois de mai de cette même année; et nous savons que ce fut malgré les répulsions d'une nature ennemie de la contrainte et de l'abaissement, que le divin amour conserva sa conquête. Marguerite-Marie avait été la coopératrice et l'interprète des volontés du Cœur de Jésus dans la

jours plus chères, aussi bien que votre Charité, ma très-aimée Mère. Je voudrais pouvoir vous témoigner la reconnaissance que mon cœur conservera toujours pour vous; et si je meurs ingrate, c'est parce que j'ai vécu impuissante. Au reste, je vous remercie des beaux ciseaux que j'ai reçus de votre Charité; je les porte pour l'amour de vous, bien qu'ils soient trop beaux pour moi, qui vous prie de croire qu'il n'y a personne au monde qui soit à votre charité avec plus de respect et d'affection, dans le sacré Cœur de Jésus-Christ.

Un petit mot, je vous prie, à votre indigne fille, comme Notre-Seigneur vous l'inspirera. En vérité, ma chère Mère, je ne sais que dire à ceux que j'aime, si je ne leur parle de la croix de Jésus-Christ; et lorsque l'on me demande les grâces que Notre-Seigneur me fait à moi, indigne pécheresse, je ne saurais parler que du bonheur qu'il y a de souffrir avec Jésus-Christ, car je ne vois rien de plus précieux en cette vie, pour ceux qui l'aiment, que de souffrir pour son amour.

LETTRE IX

A la mère de Saumaise, à Moulins.

Guérison miraculeuse. — La croix est seule capable de lui adoucir la longueur de la vie. — Instante prière de brûler tous ses écrits.

VIVE † JÉSUS! 10 juillet 1680.

Je vous avoue, ma très-honorée Mère, que c'est avec plaisir que je m'acquitte de ce que la nôtre très-aimée nous a ordonné, qui est de vous dire les nouvelles dont vous avez la bonté de vous informer, vers sa Charité, touchant l'état de ma santé. Je vous dirai que le jour de la fête du Très-Saint-

vocation de sœur Marie-Rosalie; elle la soutenait de ses conseils et de ses prières, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'elle l'eût recommandée à celles de la mère de Saumaise.

Sacrement (20 juin 1680), Notre-Seigneur me fit la grâce de me retirer tout d'un coup de l'extrême faiblesse où j'étais réduite ; car, après la sainte communion, je me trouvai autant de force et de santé que j'en avais avant d'être arrêtée au lit, où il y avait un mois que j'étais ; et dès lors j'ai eu le bonheur de suivre la communauté [1].

Je vous ai bien voulu dire cela, ma chère Mère, pour vous exciter à réparer mes ingratitudes, qui sont plus grandes que jamais envers notre bon Dieu, dont la conduite est si pleine de douceur et d'amour envers une si indigne créature qui l'a tant offensé. Je confesse qu'il me traiterait justement en m'abandonnant à toutes les rigueurs de sa divine justice ; mais il me veut laisser encore quelque temps pour exercer la charité de nos Sœurs, et me donner le moyen de pleurer mes péchés, et commencer tout de nouveau à souffrir, si l'on peut appeler souffrance le bonheur de participer à la croix du Sauveur. Ah ! que l'état d'infirmité et d'humiliation m'est avantageux et précieux ! Je ne vois rien de plus utile ni de plus nécessaire pour moi ; c'est tout ce qui m'adoucit la longueur de la vie, dans le désir qui me persécute continuellement d'en sortir ; quoique en vérité je l'accepte pour tout le temps qu'il plaira à mon Souverain, ne voulant rien, sinon qu'il accomplisse en tout sa sainte volonté, qui n'est pas moins aimable dans l'affliction que dans la consolation. Ce m'en serait une bien sensible, ma chère Mère, si vous m'assuriez que ce que votre Charité m'a promis de brûler, sera consommé sans réserve, en telle sorte que jamais rien n'en soit vu ni su, dans le lieu d'où c'est sorti ; car je n'ai pas moins de passion de demeurer ensevelie dans le mépris et l'oubli après ma mort, comme je l'ai de l'être pendant ma vie. Je fais tant de fond sur votre amitié pleine de bonté pour moi, que je ne saurais croire que vous me re-

[1] Cette guérison est un fait saillant dans la vie de la Bienheureuse ; nous en avons donné les détails dans le mémoire des contemporaines.

fusiez cette grâce, non plus que celle d'être persuadée que personne ne vous peut chérir et aimer plus fortement et sincèrement que moi, dans le sacré Cœur de l'adorable Jésus, qui m'unit si étroitement au vôtre. Je le supplie de faire continuer cette sainte union pendant toute l'éternité; si je vous oubliais devant sa divine bonté, il faudrait que j'oubliasse tout ce qui m'est le plus cher. Je vous dis comme à ma bonne Mère, que j'ai un extrême besoin de vos saintes prières, pour m'obtenir la force d'aller jusqu'au bout, dans l'accomplissement des desseins de Dieu sur moi, qui suis à vous de la plus tendre affection de mon cœur, dans l'amour de celui de Jésus et de Marie.

LETTRE X

A la mère de Saumaise, à Moulins.

Elle parle des faveurs singulières qu'elle reçoit. — Réponse de Notre-Seigneur au sujet du père de La Colombière.

VIVE † JÉSUS! Novembre 1680.

Ma très-honorée Mère,

Vous êtes toujours la chère Mère de mon cœur, qui vous chérit dans celui de notre aimable Sauveur, de toute l'affection dont je suis capable; et je me flatte que vous n'en doutez pas, puisque je n'ai point de secrets pour vous, à qui je prendrai un singulier plaisir de raconter les miséricordes de notre Souverain envers la plus ingrate de toutes les créatures. Ses libéralités sont si grandes en mon endroit qu'elles m'ôtent le moyen de m'en exprimer à votre Charité. Je vous dirai pourtant qu'il en use à mon égard comme un père enivré de l'amoureuse tendresse qu'il porte à son petit enfant. Surtout dans ma solitude[1], il semblait prendre plaisir à me remplir

[1] Sa retraite annuelle qu'elle venait de faire.

de ses douceurs. Mais je ne me saurais résoudre à les goûter en cette vie, n'y trouvant de contentement que dans celui qu'il prend à me faire du bien, puisque la croix, les mépris, le douleurs et les afflictions sont les vrais trésors des amants de Jésus-Christ. Priez-le, ma chère Mère, qu'il ne me laisse jamais un moment sans cela dans l'accomplissement de sa sainte volonté. Cette divine volonté est aussi dans les souffrances du R. Père de La Colombière; car, l'ayant recommandé à sa bonté, il me fut dit une fois : « Que le serviteur « n'était pas plus grand que son maître, et qu'il n'y avait « rien de plus avantageux pour lui que la conformité avec « son cher maître. » Et bien que, selon l'œil humain, il semble que sa santé fût plus à la gloire de Dieu, sa souffrance lui en rend incomparablement plus; car il y a temps pour toute chose. Il y a temps pour souffrir et il y a temps pour agir; il y a un temps pour semer, l'autre pour arroser et cultiver. C'est ce qu'il fait à présent; car le Seigneur prend plaisir de donner un prix inestimable à ses souffrances, par l'union avec les siennes, pour les répandre après, comme une rosée céleste, sur cette semence qu'il a répandue en tant de lieux, et pour la faire croître et profiter en son saint amour. Soumettons-nous donc, ma chère Mère, avec joie aux ordres de notre Souverain, et confessons, malgré tout ce qui nous semble rude et affligeant, qu'il est bon et juste en tout ce qu'il fait, et qu'il mérite en tout temps louange, amour et gloire. Si vous saviez combien il me presse de l'aimer d'un amour de conformité à sa vie souffrante! Me voulant dans le continuel acte de sacrifice, il m'en fournit lui-même les moyens, par l'occupation où il m'a mise, où je regarde avec plaisir que chaque action m'est un nouveau supplice, par les répugnances qu'il me fait la grâce d'y ressentir; ce qui donne un tel contentement à cet Esprit, maître du mien, qu'il m'oblige souvent à dire, malgré toutes les oppositions naturelles, qu'il fait bon marcher par la force de son amour,

en sens contraire de ses inclinations, sans autre plaisir ni contentement que celui de n'en avoir point. Il nous doit suffire que notre bon Dieu se contente lui-même en la manière qu'il lui plaira[1].

J'aurais bien plus de joie à vous parler qu'à vous écrire; il me semble que je vous exprimerais mieux les sentiments de mon cœur, qui reçoit beaucoup de consolation par la lecture des vôtres très-chères; et bien que je souhaite que l'on ne pense plus à moi, il me semble pourtant que Notre-Seigneur veut que vous y pensiez, et que jamais je ne vous oublie. Voyez quelquefois, pour l'amour du sacré Cœur, le petit écrit que vous gardez, car il y prend plaisir.

Que je vous serais obligée, ma bonne Mère, si vous me faisiez la grâce de brûler tous ceux que vous avez de moi!... Faisons tout notre possible pour procurer de l'honneur et de l'amour au sacré Cœur de notre unique Époux, qui me rend pour toujours toute à vous en sa sainte dilection.

LETTRE XI

A la mère de Saumaise, à Moulins.

Souhaits de nouvel an. — Craintes de son humilité tempérées par l'amour. — Ineffable bonheur de souffrir.

VIVE ✝ JÉSUS! 16 février 1681.

Ma chère Mère,

Après vous avoir souhaité, à cette nouvelle année, la plé-

[1] Pour la seconde fois Marguerite-Marie fait allusion à l'emploi que lui a confié l'obéissance. Le préciser serait difficile; on sait qu'à l'exception de celui de portière, elle les exerça tous à diverses reprises. Soit pour éprouver sa vertu, soit pour offrir à ses sœurs un modèle d'édification, les supérieures lui faisaient indifféremment quitter, reprendre, changer ses offices. L'histoire de sa vie signale les traits héroïques qui en marquèrent le souvenir, mais la date n'en fut pas toujours consignée. Cependant il est certain que, sous la mère Greyfié, elle fut nommée seconde infirmière et maîtresse des pensionnaires. Il ne serait pas surprenant que le petit mot de cette lettre eût trait à l'une de ces charges.

nitude du pur amour divin, qui par ses saintes ardeurs nous puisse transformer en lui-même, je vous dirai que c'est bien malgré moi que je me suis privée si longtemps de la consolation que Notre-Seigneur me donne à vous écrire, encore qu'il m'y fasse toujours sentir la même peine. Mais mes douleurs de tête ne me permettent pas de beaucoup écrire. Je ne laisse pas de me flatter que votre Charité me sera toujours la même en affection et en bonté. Il me semble que, quand je voudrais, je ne pourrais perdre le souvenir de ma très-aimée mère devant Notre-Seigneur, qui me fait toujours la miséricorde de me gratifier de sa croix. Hélas! il est vrai que c'est le partage des élus en cette vie, mais j'ai bien sujet de craindre que je n'en fasse celui d'une réprouvée, par le mauvais usage que j'en fais. Je sais pourtant que c'est le plus grand bien que nous devons souhaiter, que d'être conforme à Jésus-Christ souffrant, puisque nous ne devons souhaiter de vivre que pour avoir le bonheur de souffrir, par amour, mais non jamais de notre choix.

Mon Dieu! ma chère Mère, que j'ai besoin du secours de vos prières, pour m'abandonner entièrement à sa sainte volonté et à tout ce qu'elle voudra faire de moi, à qui la vie est un martyre, bien que je vous puisse assurer que je possède à présent tout ce qui peut me la rendre douce, et qui est l'habitation de notre cellule où je trouve tant de délices que j'ai bien sujet de craindre que Notre-Seigneur ne me réserve des supplices pour l'éternité. Je n'appréhende que d'être privée de l'aimer; mais il le faut tant aimer en cette vie que nous soyons faits une même chose avec lui, afin que nous n'en puissions jamais être séparés. C'est ce que je lui demande de tout mon cœur; et pour vous, de vous bien acquitter de la charge qu'il vous a donnée.

J'aurais été bien aise de vous satisfaire sur ce que vous me demandiez par la vôtre dernière; mais, hélas! que pouviez-vous attendre d'une chétive et misérable pécheresse

comme moi, qui vous ferais horreur et pitié tout ensemble si vous me connaissiez à présent ; et vous diriez que Dieu est bien excessif en miséricorde envers moi qui vous supplie, ma très-aimée Mère, de l'en remercier et de lui demander pardon de mes infidélités. J'espère que sa bonté ne vous refusera pas ce que vous souhaitez pour sa gloire, pourvu qu'avec confiance vous le cherchiez et attendiez tout de lui seul.

Il faut que je vous dise pour votre consolation que Dieu m'a donné une vraie mère, toute de bonté et charité pour moi[1]. Si j'avais le temps, ce me serait aussi une douce satisfaction de vous exprimer ma pensée sur ce sujet et sur les grâces que Notre-Seigneur me fait, de m'enfoncer de plus en plus dans ces voies humiliantes qui sont si chères à mon esprit, que j'estimerais un rigoureux châtiment d'en être privée, et d'être un moment sans souffrir. J'estime que toutes les heures passées sans souffrir sont perdues pour moi ; aussi vous puis-je assurer, comme à ma bonne Mère, que je ne souhaite plus de vivre que pour avoir le bonheur de souffrir. Voilà tout ce qui est capable de réjouir mon cœur et mon esprit que de m'en entretenir avec ceux que j'aime ; je n'ai point d'autres nouvelles à raconter ; car tous les autres discours me sont des supplices, et toutes les autres grâces ne sont pas comparables à celle de porter la croix par amour avec Jésus-Christ. Dites-moi pour ma consolation si sa bonté vous gratifie à présent de ce bien. Mais ne croyez pas qu'encore que je parle ainsi de la souffrance, je souffre beaucoup. Hélas! non, je n'ai encore rien souffert, et par conséquent rien fait pour mon Dieu. C'est dans son saint amour que je suis et serai toujours avec respect.

[1] La mère Péronne-Rosalie Greyfié.

LETTRE XII

A notre très-chère sœur Marie-Bernarde Payelle, religieuse de la Visitation Sainte-Marie, à Charolles.

L'autographe appartient à M. Carles, Lazariste, supérieur des Missionnaires du diocèse de Saint-Flour[1].

En quoi consiste l'amour de conformité. — Avantages des maladies et de la répugnance même que la nature éprouve en les supportant. — Promesses de prières.

VIVE † JÉSUS! 22 juillet 1681.

Ma très-honorée et bien-aimée Sœur,

Comme il n'y a que l'amour qui produit en nous le désir de conformité avec notre souverain Maître, aussi n'y pouvons-nous parvenir qu'en l'aimant souverainement par le mépris de tout le reste, comme a fait sa véritable et parfaite amante Madeleine, laquelle je supplie vouloir enflammer nos cœurs du même feu qui consommait le sien aux pieds de son Sauveur, afin qu'il ne trouve plus en nous de résistance à sa très-adorable volonté en toutes les dispositions où il lui plaira nous mettre. Car c'est tout un à un cœur qui aime que l'affliction ou la consolation, la santé ou la maladie; pourvu que notre bon Dieu se contente, cela nous doit suffire, puisque nous ne voulons que lui plaire; et vous savez bien mieux que moi, ma très-aimée, que, comme il ne peut rien trouver de grand hors de lui-même, il prend plaisir d'abaisser sa grandeur à notre petitesse, pour se glorifier dans nos infirmités; et je vous avoue que quand je prie Dieu pour

1 « Nous, protonotaire apostolique, vicaire général d'Autun et de « Saint-Flour, attestons avoir transcrit avec la plus scrupuleuse exacti- « tude la copie ci-dessus sur l'autographe qui nous avait été confié par « M. Carles, pendant notre séjour à Aurillac.

« G. Bouange,
« Prot. apost., vic. général. »

votre charité, ce que je fais ordinairement à la sainte Messe, je ne saurais demander que vous soyez délivrée de la croix, car il me semble que ce serait vouloir vous frustrer du plus grand bien que nous puissions avoir en cette vie, qui est la conformité à Jésus-Christ souffrant. Je ne saurais non plus lui demander qu'il vous ôte cette répugnance que vous sentez à la maladie, puisque je crois que c'est ce qui fait notre mérite, d'autant que où il y a moins de nous-mêmes il y a plus de Dieu. Mais il faut que je die simplement, comme à mon intime, la pensée qui me vient quand je vous offre à son Cœur adorable : soumission aveugle à toutes les dispositions où il vous mettra et à tout ce qu'il lui plaira faire de vous ; et si je ne me trompe, en cela est compris tout ce qu'il veut de vous.

Je suis extrêmement confuse de parler ainsi à votre charité, et je ne le pourrais faire qu'à une âme que sa bonté m'aurait rendue aussi chère que la vôtre, pour laquelle je m'intéresse plus que vous ne pensez. Faites-en de même pour moi en la présence de notre bon Maître, qui sait que j'ai un extrême besoin du secours de vos saintes prières, comme étant nue et vide de tout bien.

Au reste je suis bien éloignée de me fâcher de ce que notre chère sœur Marie-Lucrèce[1] vous fait voir nos lettres ; elle me fait plaisir, comme aussi de conserver pour votre charité un particulier respect et reconnaissance à tant de bontés que vous avez toujours eues pour elle ; je vous supplie les lui vouloir continuer, et je vous en serai redevable.

Quant au désir que vous me témoignez avoir d'obtenir de Notre-Seigneur une véritable soumission et abandon aux ordres de sa divine Providence, je vous promets, avec l'agrément de notre très-aimée Mère, de dire à votre intention, pendant un mois, les litanies du très-amoureux Sacrement

[1] De Thélis. Elle est nommée ailleurs Françoise-Lucrèce, mais c'est la même. On a vu plus haut sa notice.

de l'autel, et je commencerai le premier jour d'août par la sainte communion. Je vous prie donc de vous joindre avec moi, car nous n'obtiendrons rien que par votre confiance; et croyez, mon aimable, qu'en ce rencontre et tout autre, je me ferai un plaisir de vous pouvoir prouver combien véritablement je vous aime dans le sacré Cœur de l'adorable Jésus, qui, par son saint amour, nous unisse à lui pour le temps et l'éternité.

Votre très-humble et indigne sœur et servante en Notre-Seigneur,

Sœur Marguerite-Marie,
De la Visitation Sainte-Marie.

Dieu soit béni.

Ma très-aimée Sœur,

Je vous suis doublement obligée de l'estime et affection que vous me témoignez avoir pour notre très-uniquement aimée Mère, et même plus que si c'était à moi-même. Je ne m'oserais exprimer là-dessus que par mon silence, qui, je crois, vous en fera plus connaître que mes paroles ne pourraient faire; elle vous salue d'une sincère dilection, et moi, je vous prie avoir la bonté de présenter à la vôtre très-honorée mes plus affectionnés et respectueux saluts, et que je l'aime d'une véritable et sincère dilection [1].

[1] L'année 1681 ne présente que ces deux lettres. Quoique les fréquentes maladies de la servante de Dieu aient dû restreindre à cette époque sa correspondance, il est naturel de penser que plusieurs de ses précieux messages se sont perdus.

LETTRE XIII

A la mère de Saumaise, à Moulins.

Sentiments de la Bienheureuse sur les croix et les faveurs qu'elle reçoit de Dieu. — Comparaisons qui expriment l'état de son âme. — Paroles de Notre-Seigneur. — Dernières nouvelles du père de La Colombière.

VIVE † JÉSUS! 20 janvier 1682.

Ma toute chèrement aimée Mère,

Je vous souhaite cette nouvelle année heureusement remplie des grâces et des trésors du pur amour divin, qui, par ses saintes ardeurs, purifie et unisse de plus en plus nos cœurs. Le mien reçoit toujours une nouvelle consolation de se voir dans l'honneur de votre souvenir; car il est sûr, mon intime Sœur, que celui qui a fait notre union se plaît aussi à augmenter mon affection pour votre Charité. Je la sens plus grande que jamais, et je ne saurais douter de la vôtre malgré mon indignité. Il est vrai que ce me serait une douce satisfaction de vous pouvoir raconter mes misères, qui vous feraient mieux comprendre la grandeur des miséricordes de notre Souverain Maître à mon égard, entre lesquelles je mets l'état de maladie comme une des plus précieuses faveurs et des plus utiles pour moi. Oui, il est assuré que la croix des infirmités continuelles et des humiliations m'est si nécessaire, que sans cela mon Souverain Maître m'a fait voir que je n'en aurais pu éviter une autre très-périlleuse pour moi, selon ma pensée. Mais je n'ai plus rien à voir sur moi-même, ni en tout ce qu'il plaira à mon Souverain faire de moi et en moi; car il m'a appris que jamais il ne me refuserait son soin que quand je me mêlerai de moi; ce que j'ai expérimenté souvent par mon infidélité, qui me faisait voir le renversement de mes désirs. Mais je ne

m'en sens plus, sinon de faire ce qu'il m'a dit tant de fois : « Laisse-moi faire. »

De plus il a mis dans mon âme trois persécuteurs qui me tourmentent continuellement. Le premier, qui produit les deux autres, c'est un si grand désir de l'aimer, qu'il me semble que tout ce que je vois devrait être changé en des flammes d'amour, afin qu'il fût aimé dans son divin Sacrement. Ce m'est un martyre de penser qu'il est si peu aimé, et qu'il y a tant de cœurs qui refusent son pur amour, qui le mettent en oubli et le méprisent. Du moins, si je l'aimais, mon cœur serait soulagé dans sa douleur; mais je suis la plus ingrate et infidèle de toutes les créatures; car je mène une vie toute sensuelle par l'amour de moi-même. Je me sens continuellement pressée de souffrir, avec des répugnances effroyables de la partie inférieure; ce qui me rend mes croix si pesantes et si douloureuses que je succomberais mille fois, si l'adorable Cœur de mon Jésus ne me fortifiait et assistait en tous mes besoins. Et toujours mon cœur demeure altéré de souffrir parmi mes souffrances continuelles; et mon âme souffre des angoisses très-grandes de ne pouvoir encore être séparée de son corps. Je n'ai point de plus rigoureux sacrifice à faire que celui de la vie; je l'accepte pourtant pour jusqu'au jour du jugement si mon Dieu le veut ainsi, quoique le souvenir de la séparation de mon souverain Bien me soit plus dur que mille morts. Tout m'afflige et me tourmente, à cause que je ne peux aimer purement mon unique amour, lequel me gratifie toujours de son amoureuse présence. Il m'apprend lui-même à vous l'exprimer ainsi. C'est comme si un puissant monarque, pressé d'exercer sa charité, jetait les yeux sur tous ses sujets, pour choisir le plus pauvre et misérable, et destitué de tous biens; afin que, l'ayant trouvé, il l'enrichît par la profusion de ses libéralités et faveurs, dont la plus grande serait si ce puissant monarque voulait s'abaisser à marcher toujours à côté de cette pauvre misé-

rable, portant un flambeau, et tout éclatant de sa pourpre royale; et, qu'après s'être laissé voir il cachât cette lumière dans l'obscurité de la nuit, pour donner plus de confiance à cette pauvre de s'approcher de lui, pour l'entendre et lui parler confidemment, recevoir ses caresses et lui en faire de son côté; ayant soin de pourvoir à tous ses besoins et prenant tout le soin de ce qui la concerne. Oh! si, parmi tout cela, cette créature venait à se détourner de son bienfaiteur, et à lui être infidèle; et que lui, pour la punir, ne se servît d'autre moyen que de faire paraître la lumière qu'il tenait cachée, pour lui faire voir ce qu'il est et ce qu'elle est: lui, tout éclatant de beauté, et elle toute couverte de fange, de plaies et d'ordures; et qu'elle vît en même temps la grandeur de sa malice et ingratitude, opposée à la bonté de ce souverain... Je ne sais si je m'exprime suffisamment pour vous faire comprendre ce que je vous dis.

Voilà à peu près la manière dont notre Souverain en use avec son indigne esclave. Il est vrai que cette divine présence fait sur moi diverses impressions. Quelquefois elle m'élève au comble de tout bien, dont la jouissance surpasse toute expression, n'ayant d'autres paroles que celles-ci: « Mon Amour, ma Vie et mon Tout! Vous êtes tout pour moi, et je suis toute pour vous!... » — D'autres fois il m'abîme jusque dans le centre de mon néant, où je souffre des confusions étranges de voir cet abîme de toute misère proche de l'abîme de toute grandeur et de toute perfection. — D'autres fois il s'imprime en moi d'une manière telle, ce me semble, qu'il ne me reste plus d'autre être ni d'autre vie que lui-même; ce qui se fait quelquefois d'une manière très-douloureuse qui me fait dire incessamment: « Je veux tout souffrir sans me plaindre, puisque le pur amour m'empêche de rien craindre. »

D'autres fois il me semble être une eau tranquille où le soleil prend plaisir à se regarder. — Mais je serais trop ennuyeuse si je vous racontais ces choses par le menu, vu que

Dieu est un abîme incompréhensible de tout bien. Toute ma gloire doit être, comme il me l'a appris, de ne me regarder plus que comme le jouet du bon plaisir de son Cœur adorable, qui est tout mon trésor; car je vous confesse, comme à ma bonne Mère, que je n'ai rien que mon Seigneur Jésus-Christ. Aussi me dit-il souvent : « Que ferais-tu sans Moi? Tu serais bien pauvre! »

Pour les autres grâces et faveurs que je reçois de sa libérale bonté, j'avoue qu'elles sont bien grandes; mais le Donneur vaut mieux que tous ses dons; et mon cœur ne peut aimer ni s'attacher qu'à lui-même. Tout le reste n'est rien, et ne sert bien souvent qu'à empêcher la pureté de l'amour, et à faire un « entre-deux » entre l'âme et son Bien-Aimé, qui veut être aimé sans mélange et sans intérêt.

Voilà, ma chère Mère, un petit mot que je vous dis pour satisfaire le désir de votre cœur maternel, qui veut bien participer aux intérêts de votre première fille[1]. Je vous prie de remercier pour moi Notre-Seigneur de la grandeur de ses miséricordes. Il me reste à vous dire que je me suis acquittée de la commission que vous me donniez dans votre dernière, pour le R. Père de La Colombière, dont il m'a témoigné bien de la joie, surtout d'apprendre de vos nouvelles, m'assurant qu'il ne vous oubliait pas. Il est toujours bien mal; lorsqu'il sera un peu mieux, il vous écrira. Je l'ai vu deux fois; il a bien de la peine à parler; ce que peut-être Dieu fait ainsi pour avoir plus de plaisir et de loisir pour parler à son cœur[2]. Le mien est tout à vous dans celui de l'aimable Jésus.

[1] La Bienheureuse avait été reçue à la profession par la mère de Saumaise, l'année de son élection 1672.

[2] Le père de La Colombière, miné par la maladie qui le conduisait au tombeau, était revenu à Paray au mois d'août 1681. Il y décéda au mois de février 1682. (1er volume.)

LETTRE XIV

A la mère Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins[1].

L'autographe est au monastère de Nevers.

La Bienheureuse répond à la lettre que lui avait adressée cette Mère récemment élue.

VIVE † JÉSUS! Le 1er juillet 1682.

Il est vrai, ma très-honorée Mère, que si j'étais devant Dieu ce que la charité vous fait croire, je me ferais un plaisir de vous prouver selon toute l'étendue de mon affection l'estime que je fais de votre Charité, que je chéris tout particulièrement. Mais je ne suis propre qu'à arrêter le cours des miséricordes du Seigneur. Ne vous y trompez plus; car, pour dire tout en un mot de vérité, je ne suis qu'un composé de toute misère, impuissante à tout bien et très-indigne des grâces de Dieu, quoique j'espère que sa bonté ne nous refusera pas celles qui nous sont nécessaires pour nous acquitter de notre obligation. Il est vrai, ma chère Mère, que la vôtre est très-grande maintenant, et que le poids n'en peut être adouci que par Celui qui a promis de rendre sa charge légère; mais cela s'entend lorsqu'il nous l'impose de sa pure élection : il en supporte lui-même la pesanteur, en se rendant notre force et notre soutien; et même, comme un père débonnaire, il excuse souvent notre

[1] Initié par la mère de Saumaise à l'aimable dévotion du Cœur de Jésus, le fervent monastère de Moulins progressait de jour en jour dans cette nouvelle voie ouverte aux filles de la Visitation. Mais le mauvais état de santé de cette digne mère obligea le monastère de Dijon à réclamer son retour dès que le premier triennal fut terminé.

La Providence le voulut ainsi parce qu'un double apostolat devait en résulter.

Sœur Louise-Henriette de Soudeilles lui succéda. Son union avec notre Bienheureuse en devint plus intime et leur correspondance plus suivie. La nouvelle supérieure, comprenant tout le poids de sa lourde charge, qui se compliquait de pénibles difficultés, demanda promptement à sa sainte amie le double secours de ses conseils et de ses prières.

fragilité; nous ne devons rien craindre entre ses sacrés bras, pourvu qu'en nous défiant de nous-même, nous attendions tout de lui. Tout ce qui vient de la créature est à craindre : il ne nous y faut pas fier.

Je suis bien aise que notre divin Maître vous fasse voir ces circonstances qui aggravent le poids de votre charge, parce qu'il veut qu'elle vous soit une occasion de recourir plus souvent à sa bonté, qui fera tourner toutes ces choses à sa gloire et pour votre bien, si vous secondez ses desseins, comme je crois que vous le faites; et d'autant plus que cet emploi y donne, comme votre Charité sait, une plus étroite obligation; et il me semble que ce mot de « supérieure » ne veut dire autre chose sinon une image vivante de Jésus-Christ, qui le doit représenter en tout; et lorsqu'il élève à cette dignité il veut un entier dépouillement de tout propre intérêt en lui laissant le soin de nous-même, pour ne penser qu'à se bien acquitter de son œuvre, ne regarder en tout que sa plus grande gloire, n'aimer que par l'amour du sacré Cœur de Jésus-Christ, et n'agir que dans son esprit, le laissant vivre, régner et agir lui-même autant qu'il est à notre pouvoir, d'autant qu'il me semble qu'il n'y a rien tant à craindre, ni de plus difficile, que de rendre compte d'autrui.

Mais, mon Dieu! ma chère Mère, je ne sais pourquoi votre humilité fournit à mon orgueil cette occasion de se produire. Hélas! à quoi vous peux-je être utile, non plus que nos lettres, où je dis par ignorance et inconsidération tout ce qui me vient en pensée, sans pouvoir faire autrement. Le Seigneur sait combien je vous aime, et le désir que j'ai qu'il remplisse votre cœur de l'abondance de ses grâces et de son pur amour, dont je crois qu'il vous sera très-libéral après que suivant les lumières qu'il vous donnera, vous aurez adouci l'amertume que son Cœur adorable a reçue. Il vous le fera bien connaître; faites ce qu'il vous

inspirera. Pardonnez, ma très-aimée Mère, à ma trop grande liberté qui est cause que jamais je ne voudrais écrire. Assistez-moi du secours de vos saintes prières, et je vous peux assurer que je ne vous oublierai pas devant Celui que je supplie vouloir unir nos cœurs pour toujours dans le sien tout aimable.

LETTRE XV

A la mère Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

La mère de Soudeilles n'oubliait rien pour resserrer les liens qui unissaient son âme à celle de Marguerite-Marie. — Confuse de ces pieuses avances, la Bienheureuse reprend encore la plume six jours après. — Elle promet une neuvaine, expose sa pensée sur les vocations religieuses qui affluent au monastère de Moulins, et parle de sa joie d'avoir revu la mère de Saumaise.

VIVE † JÉSUS! 7 juillet 1682.

Je ne peux, ma très-honorée Mère, me retirer de la confusion où me jette l'honneur que vous me faites, dont je suis si indigne, que je confesse qu'il ne faudrait pas avoir moins de bonté et d'humilité que votre Charité en a, pour me gratifier de votre amitié, à laquelle je voudrais pouvoir correspondre autant que vous le méritez. Mais du moins ce sera autant que Notre-Seigneur Jésus-Christ m'en rendra capable, puisqu'elle ne tend qu'à nous unir à son Cœur adorable, auquel je vous présente souvent afin qu'il accomplisse en vous tous ses desseins, et qu'il se rende lui-même votre force et votre soutien, pour vous aider à porter courageusement le poids de votre charge. Et pour cet effet, avec la permission de l'obéissance, je vous ferai une neuvaine au très-saint Sacrement, de ses litanies; mais il faut y joindre vos prières, car les miennes sont toutes impuissantes par mon peu d'amour pour Dieu. Demandez-lui pour moi, ma toute chère Mère, qu'il m'apprenne à l'aimer par l'oubli de

moi-même, suivant l'ardent désir qu'il m'en donne; mais je n'y corresponds pas.

Vous avez bien raison de craindre le choix des filles pour la vocation; car, en vérité, c'est une chose si difficile, qu'à moins que Notre-Seigneur ne le fasse lui-même, il est très-dangereux de s'y tromper. Mais il le faut laisser agir dans les esprits qui s'y présentent, et n'y contribuer de notre part qu'autant qu'il nous fait connaître être nécessaire à sa gloire sans se mettre en peine des difficultés, car quand c'est un vrai appel de Dieu il sait bien leur faire surmonter les obstacles, comme il l'en faut prier fortement. Et il me semble que quand nous ne regardons que Dieu, et ne cherchons que sa gloire, nous ne devons rien craindre, puisqu'il n'a d'égard qu'à la bonne volonté d'un cœur qui l'aime. Je souhaite que le vôtre, que je chéris infiniment dans le sien, mille et mille fois se consomme dans les ardeurs de cet amour qui me rend tout à vous avec respect.

J'ai eu le bien de parler un petit moment à votre chère Sœur [tourière], qui m'a fait mille amitiés de votre part; et je ne sais comment, ma très-honorée Mère, vous en pouvoir témoigner ma gratitude, non plus que la part que votre Charité prend à ma joie de voir notre très-honorée Sœur la déposée[1]. Mais, hélas! qu'est-ce que c'est que les joies de la vie où il n'y a rien de solide? Tout y passe comme un songe; et je ne peux comprendre qu'un cœur qui veut aimer son Dieu et qui le cherche, puisse goûter quelque plaisir hors de lui seul. Encore faut-il que ce « nous-même » n'y soit plus; et je ne vois point d'autre bonheur dans la vie que d'y toujours demeurer caché dans son néant, souffrant et aimant en silence, embrasser nos croix, louer et remercier Celui qui nous les donne.

[1] La mère de Saumaise, qui retournait à son monastère de Dijon, en passant par Paray, accompagnée, selon l'usage, d'une sœur tourière.

LETTRE XVI

A la mère de Saumaise, à Dijon[1].

La Bienheureuse lui demande la continuation de son affection maternelle. — Sentiments fervents sur la croix et sur l'amour de Jésus-Christ.

VIVE † JÉSUS! 25 août 1682.

Ma très-honorée et toute chère Sœur,

C'est avec plaisir que je profite de cette occasion pour vous confirmer la véritable et respectueuse affection de mon cœur, qui est plus à vous que jamais dans celui de Jésus-Christ, qui veut bien que le vôtre continue son affection et ses bontés toutes maternelles envers moi. Je ne vous oublie pas en sa sainte présence, où je vous fais mille souhaits de bénédictions dans le doux repos que je me persuade que vous possédez à présent, où vous pouvez, tout à loisir, jouir des amoureux entretiens et des caresses de notre cher Époux. Ah! ma chère Mère, qu'il fait bon l'aimer seul pour l'amour de lui-même!... Je vous avoue que mon chétif cœur brûle sans cesse de ce désir, sans qu'il en ait encore pu venir aux effets; c'est ce qui me rend la vie si amère : car la vie sans cet amour n'est qu'une dure mort. Jésus-Christ est le seul vrai ami de nos cœurs, qui ne sont faits que pour lui seul; aussi ne peuvent-ils trouver de repos, de joie ni de plénitude qu'en lui seul. Aimons-le donc de toutes nos forces, en souffrant tout en silence pour son amour, qui adoucit toutes les amertumes de la vie, et qui est toute notre

[1] En rentrant dans sa maison de profession, la vertueuse sœur Marie-Françoise de Saumaise reprit avec bonheur le joug de l'obéissance. Elle retrouva pour supérieure sa vénérable amie, la mère Anne-Séraphine Boulier.

Pour éviter toute équivoque dans l'intitulé des lettres, nous ne changerons pas le nom de la *mère* de Saumaise en celui de *sœur*.

force dans les combats qu'il faut avoir continuellement contre nos ennemis, dont le plus grand est nous-même.

Ah! qu'heureuses sont les âmes qui se sont si parfaitement oubliées qu'elles n'ont plus d'amour, de regard ni de pensées que pour cet unique Ami de nos cœurs! Demandez-lui cette grâce pour moi, mon intime Sœur; j'ai beaucoup de confiance en vos saintes prières, et je vous assure que j'en ai un très-grand besoin dans les dispositions de souffrance où sa bonté me tient continuellement. Je n'en souhaite pas la délivrance; ô Dieu, nenni! puisque la croix est le trône des vrais amants de Jésus-Christ. Il est vrai que je n'y suis pas de cette façon, puisque ce n'est que pour mes péchés, mais il n'importe; pourvu que nous souffrions avec Jésus-Christ, pour l'amour de lui et selon ses desseins, cela doit suffire.

Je crois que l'on vous aura mandé comme il nous a visitées par la maladie de notre très-honorée Mère, dont elle n'est pas encore quitte, quoiqu'elle soit un peu mieux, Dieu merci. Priez Notre-Seigneur pour le parfait rétablissement de sa santé, et qu'il nous la conserve; car vous savez combien elle nous est chère, et à moi en particulier, qui ne peux vous exprimer combien tendrement je vous aime dans l'aimable cœur de Jésus, en l'amour duquel je suis toute à vous de la plus sincère affection de mon cœur[1].

[1] A propos de cette maladie, voici ce que disait la mère Greyfié à sa Bienheureuse fille : « Je suis comme il plaît à Dieu, dans le repos sans « vigueur; mais pourvu qu'il gouverne, tout est bon de sa main. Ne de- « mandez pas ma santé, ni qu'il vous transporte mon mal, je vous le « défends. Mais priez-le qu'il me fasse la miséricorde d'établir mon âme, « pour jusqu'à mon dernier soupir, sous le règne de la parfaite contri- « tion... Avec ce seul bonheur je vivrai et mourrai contente. »

L'obéissance interdisant à Marguerite-Marie de solliciter pour elle-même la croix de sa bonne Mère, elle ne put que prier humblement... Le Seigneur entendit son désir, et la supérieure de Paray se rétablit bientôt.

LETTRE XVII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Reproche aimable que lui adresse la Bienheureuse au sujet de la compassion qu'elle a témoignée à son égard. — Réponse concernant une personne pour qui elle était consultée.

VIVE † JÉSUS! 1682.

Ma très-honorée et uniquement aimée Sœur,

J'ai à me plaindre de quoi, pour me trop aimer, vous ne m'aimez pas bien, puisque vous me dites être fâchée d'un des plus précieux dons que j'aie reçus de l'amour libéral de notre bon Dieu. Il a bien daigné me donner une petite part à sa couronne d'épines, qui m'est d'autant plus précieuse qu'elle est continuelle et m'empêche souvent de dormir, ne pouvant seulement demeurer sur le chevet, ce qui me fait passer des nuits fort délicieuses en la compagnie de mon Jésus souffrant par amour. Je vous dis ceci afin que, votre Charité prenant part à mon bonheur, vous m'aidiez à en remercier Notre-Seigneur, qui me continue toujours ses faveurs et miséricordieuses libéralités; je ne vous en dirai pas davantage là-dessus[1].

Je crois qu'il me serait inutile de vouloir vous exprimer les sentiments de mon cœur pour votre Charité. Il me semble que vous n'en doutez pas, non plus que je fais des vôtres; mais tout en Dieu et pour Dieu, qui m'a donné une si bonne Mère, que je n'en pouvais trouver une mieux comme il me la fallait, et qui eût plus de charité et de support pour mes défauts; et il me la fallait telle

[1] Cette participation à la divine couronne, promise d'abord à la Bienheureuse dans une extase, s'effectua par les accidents réitérés qui atteignirent sa tête. Jusqu'à la fin de sa vie ces précieuses douleurs lui furent un souvenir de son Époux.

pour adoucir la perte que je faisais de ma véritable Mère de Dijon[1].

Pour la personne dont vous me parlez, vous voulez que je vous dise ma pensée. Vous avez tout pouvoir sur ma chétive personne; c'est pourquoi je vous dirai simplement que Dieu veut de cette âme une perfection plus relevée que du commun; et ceux qui la conduisent ne doivent pas craindre pour cela de mettre obstacle aux desseins de Dieu, mais seulement s'adresser à lui pour en recevoir conseil. Et puis tout simplement, il faut qu'elle se soumette aux avis de ceux qui la dirigent, se démettant de ses propres lumières, qu'elle mêle souvent avec celles de la grâce. Mais elle en doit laisser le discernement à ceux qui la conduisent; car ces fausses lumières apportent beaucoup de retardement à sa perfection, et font obstacle aux desseins de Dieu, qui demande une entière démission et soumission de cette âme. C'est de toute la mienne que je présente mes indignes prières à notre bon Dieu, pour votre très-honorée Mère, que je chéris uniquement, et pour votre Charité particulièment, à qui je suis toute en l'amour sacré.

LETTRE XVIII

A la mère Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Un mot d'adieu avant la retraite, joint à quelques conseils spirituels.

VIVE † JÉSUS! Date probable : octobre 1682.

Je n'ai pas voulu entrer en solitude sans avoir répondu à votre obligeante lettre, et vous demander en même temps, ma très-honorée Mère, le secours de vos prières. J'en ai

[1] Les nombreux avis de la mère Greyfié, cités dans l'histoire de la Bienheureuse, confirment bien authentiquement ces touchants éloges. La sainte affection de Marguerite-Marie s'exprime en toute occasion, parce que la vérité ne peut rester muette dans son cœur reconnaissant.

une extrême nécessité, je vous en assure, et souhaiterais que Notre-Seigneur vous le fît connaître, ou que, du moins, il me rendît telle que la charité vous fait croire que je suis, qui n'est rien moins que ce que vous pensez. Je voudrais pourtant vous pouvoir témoigner combien véritablement je vous chéris et honore dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel je supplie de verser de plus en plus ses bénédictions sur votre conduite, afin qu'elle soit dans son esprit et selon ses desseins. Je sais qu'il ne vous refuse pas ses lumières, parce qu'il veut que vous y cheminiez sans détour; et si vous voulez engager sa bonté d'avoir un soin particulier de vous, abandonnez-vous toute à son Cœur adorable, quittant tous vos intérêts propres pour vous employer toute de cœur et d'affection à l'œuvre qu'il vous a donnée à faire, afin que vous puissiez dire que sa très-sainte volonté y a été accomplie en tout ce qu'il vous l'a fait connaître. C'est de quoi je le prie de tout mon cœur, ma très-aimée Mère, et qu'il nous donne la pureté de son saint amour, qui nous unisse pour le temps et l'éternité.

Ma très-uniquement aimée Mère, ne doutez jamais de la sincérité de mon affection ni de la part que vous avez dans mes indignes prières.

LETTRE XIX

A la mère Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

La Bienheureuse console et encourage la nouvelle supérieure, que les avis précédents avaient sans doute jetée dans un sentiment de crainte et d'inquiétude.

VIVE † JÉSUS! Novembre 1682.

La paix de l'adorable Cœur de Jésus-Christ soit pour jamais la plénitude des nôtres, ma très-honorée Mère, afin que rien ne soit capable de troubler leur tranquillité. C'est

donc pour répondre à celle dont votre Charité nous a honorée, où j'ai vu la peine où celle que je m'étais donné l'honneur de vous écrire m'a mise. Or, sus! je vous conjure, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de demeurer en paix de tout cela, et de ne point faire de fond sur ce que je vous écris; puisque je mets, sans prudence ni considération, tout ce qui me vient en l'esprit. Ne vous en troublez donc plus, ma toute chère Mère, et n'en souhaitez pas de ma part d'autre éclaircissement; suffit que je vous dise que le Seigneur se contente de la bonne volonté de votre cœur. J'espère que le sien ne vous refusera jamais les grâces nécessaires pour accomplir parfaitement tout ce qu'il vous a imposé. C'est ce que je lui demande pour votre Charité, ma très-aimée Mère, à laquelle je fais mille souhaits de bénédiction en sa divine présence, où vous m'êtes très-chère, et vos intérêts très-avant dans mon chétif cœur, qui conservera toujours pour votre Charité toute l'estime et le respect dont une sincère affection peut être câpable. Soyez persuadée de cette vérité, ma très-chère Mère, et n'oubliez pas mes misères en la présence de Notre-Seigneur, dans le Cœur duquel je désire que les nôtres demeurent unis dans le temps et l'éternité par son divin amour, qui me rend toute à vous avec respect [1].

[1] Ce billet fut écrit à la fin des retraites, comme l'indiquent les lignes suivantes que la mère Greyfié traça sur la même feuille. On peut donc en fixer la date du 15 au 20 novembre.

« Je souhaite mille bonjours à votre Charité, mon intime et très-ho-
« norée Sœur, espérant que nos dernières lettres vous auront accusé
« réception de la vôtre. Voici la saison que les occasions sont rares pour
« vos côtés, mais cela ne vous rend pas moins chère et présente en notre
« souvenir devant Notre-Seigneur, qui nous a visitée doublement pendant
« nos solitudes par ses saintes grâces et lumières dans nos chères Sœurs,
« et par les maladies qui ont arrêté toutes nos Sœurs domestiques presque
« à la fois. Mais grâce à Notre-Seigneur, nous voilà en disposition d'aller
« toutes faire nos saints renouvellements au chœur, sans aide de per-
« sonne ni même de bâtons. Après cela tout se portera, Dieu aidant, de
« bien en mieux; et je suis et serai toujours invariablement toute à votre
« Charité, mon intime et chère Sœur, de tout le chétif cœur de votre
« indigne. « Sœur Péronne-Rosalie. »

LETTRE XX

A la mère Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Souhaits de nouvel an tels que l'Esprit-Saint les lui inspire. — Naïf aveu au sujet de ses lettres.

VIVE † JÉSUS! 6 janvier 1683.

Ma très-chère et honorée Mère,

Le devoir, joint à l'amitié pleine d'estime et de respect que Notre-Seigneur me donne pour votre Charité, m'engage à ne pas entrer plus avant dans cette nouvelle année, sans venir vous la souhaiter remplie de grâces et de bénédictions, qui vous sont nécessaires pour accomplir parfaitement la très-sainte volonté de Dieu dans tout ce qu'il désire de votre Charité; puisqu'en vérité il me semble que tout le bonheur d'une âme consiste à se rendre conforme à cette adorable volonté. C'est là où notre cœur trouve sa paix, notre esprit sa joie et son repos, puisque celui qui adhère à Dieu est fait un même esprit avec lui. Et je crois que c'est là le vrai moyen de faire notre volonté; car son amoureuse bonté se plaît de contenter celle où il ne trouve point de résistance. Au contraire, ceux qui lui résistent, il leur rend toutes choses contraires; il ferme l'oreille à leurs demandes, il les regarde sans compassion, et son sacré Cœur se rend insensible à leurs nécessités. Mais je ne sais pourquoi je vous dis tout cela, sinon parce que le Seigneur veut que nous prenions tout notre plaisir en lui seul, afin qu'il nous donne tout ce que notre cœur désire.

Mon Dieu, ma chère Mère, que j'ai de confusion de parler ainsi à votre Charité! Mais c'est d'un cœur qui vous honore et qui voudrait pouvoir vous le témoigner, et correspondre à tant de cordiales bontés qui me rendent extrêmement con-

fuse ; surtout de ce que votre Charité nous dit trouver de la consolation dans nos lettres. C'est donc le Seigneur qui vous la donne, car je puis assurer votre Charité que bien souvent je n'oserais pas écrire, si je n'espérais que par là on apprendra à me connaître pour se dégoûter d'une chétive et méchante pécheresse; mais le Seigneur fasse sa volonté et non la mienne! C'est en son saint amour que je suis avec respect, ma très-honorée Mère, votre, etc.

LETTRE XXI

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Souhait sur les fêtes de Pâques. — Elle raconte une guérison miraculeuse que Dieu a opérée à son égard après l'avoir demandée par obéissance, et parle des âmes du purgatoire.

VIVE † JÉSUS! Avril 1683.

Ma très-chère et honorée Sœur,

Jésus-Christ ressuscité soit à jamais triomphant de nos cœurs. Le mien trouve encore de la consolation de se faire une loi de rendre ce juste devoir, par obéissance, au désir que votre bonté nous témoigne, que je vous fasse par des miséricordes que le Seigneur continue plus abondamment que jamais sur la plus indigne et méchante de toutes les créatures, ne vous pouvant exprimer jusqu'où va mon ingratitude et infidélité envers un Dieu si bon, qui ne se venge de moi que par des excès d'amour. Mais tout soit à sa plus grande gloire!

Pour vous dire donc un mot de la libéralité de cet amour, la veille de Saint-Thomas [21 décembre 1682], notre très-aimée Mère me commanda en vertu de la sainte obéissance de demander ma santé à Notre-Seigneur, lequel allait toujours augmentant mes infirmités. Étant pour lors alitée à

l'infirmerie et si malade, que j'aurais eu peine à subsister longtemps comme j'étais [1]...

Puisque la véritable affection de mon cœur pour ma bonne Mère m'oblige à lui parler confidemment, malgré l'extrême répugnance que vous savez que j'aurais à le faire à une autre que Notre-Seigneur m'aurait rendue moins chère, voici la manière qu'elle me fit ce commandement : — Qu'il fallait demander à Notre-Seigneur que si tout ce qui se passait en moi était de lui, il en donnât pour marque de suspendre tous mes maux corporels pendant cinq mois, en sorte que je n'aie besoin pendant tout ce temps d'aucun remède ou soulagement qui me retirât tant soit peu du train commun de la Communauté ; mais, au contraire, si tout cela venait de quelque autre esprit que du sien, il me laissât dans mes misères ordinaires qui me réduisaient à de si grandes extrémités que je ne savais plus que faire de moi-même. — Mais Celui qui a voulu mourir par obéissance, m'a bien fait connaître combien il la chérit, puisque, m'étant levée dans le moment pour aller au chœur lui faire ma demande, que mes péchés me rendaient indigne d'obtenir, j'ai toujours été depuis en si parfaite santé qu'il me semble que rien n'est capable de l'altérer ; et ma croix fut changée en une intérieure, de laquelle je vous avoue, ma bonne Mère, que je ne pourrais longtemps soutenir le poids, si la même main qui m'afflige ne se rendait ma force ; car il me semble que sa sainteté de justice m'a fait sentir un petit échantillon de l'enfer, ou plutôt du purgatoire, car je n'avais pas perdu le désir d'aimer Dieu. Je ne saurais m'exprimer là-dessus, ne pouvant dire ce que je sentais en moi, sinon en vous disant que j'étais comme une personne à l'agonie que l'on traînerait avec des cordes, pour la rendre présente aux lieux de ses devoirs qui sont nos exercices. Je ne sentais en moi

[1] Ici la Bienheureuse fut interrompue par quelque devoir. De là le nouveau préambule par lequel elle continue.

ni esprit, ni volonté, ni imagination, ni mémoire; tout s'était éloigné de moi, qui n'avais plus aucune vigueur; et toutes mes peines s'imprimaient si vivement en moi qu'elles me pénétraient jusqu'à la moelle des os. En un mot, tout souffrait en moi, qui ne sentais plus rien qu'une entière soumission à la sainte volonté de mon Dieu, duquel j'adore les desseins. Mais comme il me serait difficile de vous dire toute la suite de cette disposition, ni tout ce qui s'y est passé, je vous dirai seulement qu'elle me fut représentée comme une petite réverbération et participation de ce que Notre-Seigneur souffrit au jardin des Olives. Oh! qu'elles sont grandes, ma chère Mère, les miséricordes du Seigneur envers la plus misérable et indigne de toutes les pécheresses!

Comme je faisais la prière que vous savez que je fais la nuit du jeudi au vendredi, il me fut représenté une sainte âme du purgatoire pour laquelle j'avais été gratifiée de cette souffrance. Louez le Seigneur de ce que par la multitude de mes péchés je ne suis pas déjà abîmée au profond de l'enfer! Je vous dirai, ma chère Mère, que cette disposition m'est donnée de temps en temps pour participer à ce qu'il souffrit dans le jardin des Olives, où je dis avec mon Sauveur : « Non ma volonté, mais la vôtre, ô mon Dieu, s'accomplisse, quoi qu'il m'en coûte, » étant résolue de souffrir jusqu'à la fin avec le secours de sa grâce. Mais si vous saviez combien ma malice est grande et rend ma vie injurieuse à sa bonté, vous lui en demanderiez pardon. Faites-le, je vous en conjure, et le remerciez de m'avoir donné une si bonne Mère[1], qui ne se lasse point d'exercer la charité envers moi. C'est une vraie mère, c'est tout dire. Elle me donna aux âmes du purgatoire la nuit du Jeudi saint [15 avril], me permettant de la passer devant le très-saint Sacrement, où je fus une partie du temps comme toute environnée de ces pauvres

[1] La mère Péronne-Rosalie Greyfié.

souffrantes avec lesquelles j'ai contracté une étroite amitié; et Notre-Seigneur me dit qu'il me donnait à elles toute cette année pour leur faire tout le bien que je pourrais. Depuis elles sont souvent avec moi, et je ne les nomme plus que mes amies souffrantes. Mais il y en a une qui me fait bien souffrir, et je ne la puis soulager autant que je le souhaiterais. Il ne m'est pas permis de vous la nommer, mais oui bien de vous demander du secours pour elle. Procurez-lui-en, je vous en conjure, ma bonne Mère; elle n'en sera pas ingrate. Vous l'avez connue, du moins de nom. Et le secours que je vous demande, c'est neuf pratiques tous les jours, d'ici à l'Ascension : quatre de charité et cinq d'humilité, pour honorer l'ardente charité du sacré Cœur de Jésus, et les cinq pratiques d'humilité, pour réparer les humiliations principales qu'il a eues dans sa Passion. Que je vous serai obligée si vous me procurez ce secours de quelques bonnes âmes de votre Communauté!

Vous voyez, ma bonne Mère, que mon cœur continue à ne vouloir rien céler au vôtre, puisque notre très-honorée Mère non-seulement y donne son agrément, mais elle m'y invite, ayant toujours bien de l'estime pour votre Charité, à laquelle je voudrais pouvoir témoigner combien je vous souhaite ardemment d'être toute consommée dans le pur amour.

Vous voyez que je vous parle sans façon et confidemment; c'est pourquoi je vous prie de brûler cette lettre, car je sais que vous me faites la grâce de m'aimer. Faites-moi, s'il vous plaît, un petit mot de réponse, selon que Notre-Seigneur l'inspirera à votre cœur charitable.

LETTRE XXII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Révélation au sujet des saintes âmes délivrées du purgatoire le dimanche du Bon-Pasteur.

VIVE † JÉSUS! 2 mai 1683.

Mon âme se sent pénétrée d'une si grande joie, que j'ai peine à la contenir en moi-même. Permettez-moi, ma bonne Mère, de la communiquer à votre cœur, qui ne fait qu'un avec le mien en celui de Notre-Seigneur. Ce matin, dimanche du Bon-Pasteur, deux de mes bonnes amies souffrantes, à mon réveil me sont venues dire adieu, parce que c'était aujourd'hui que le souverain Pasteur les recevait dans son bercail éternel, avec plus d'un million d'autres, en la compagnie desquelles elles s'en allaient avec des chants d'allégresse inexplicables. L'une est la bonne mère Philiberte-Emmanuel de Monthoux, l'autre ma sœur Jeanne-Catherine Gâcon [1], qui me disait et répétait sans cesse ces paroles : « L'amour triomphe, l'amour jouit, l'amour en Dieu se réjouit. » L'autre disait : « Bienheureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur, et les religieuses qui vivent et meurent dans l'exacte observance de leurs Règles ! » Elles veulent que je vous dise de leur part que « la mort peut bien séparer les amis, mais non les désunir ». — Ceci est de la bonne Mère. — Et ma sœur Jeanne-Catherine « vous sera aussi bonne fille dans le ciel que vous lui avez été bonne mère sur la terre. »

Si vous saviez combien mon âme a été transportée de joie!

[1] La mère de Monthoux était décédée le 5 février au monastère d'Annecy, dont elle était supérieure.

Sœur Jeanne-Catherine Gâcon appartenait à ce monastère de Paray, où, après sept ans de profession religieuse, elle rendit son âme à Dieu, le 18 janvier de cette même année 1683. (Voir au 1er vol.)

car en leur parlant je les voyais peu à peu noyées et abîmées dans la gloire, comme une personne qui se noie dans un vaste océan. Elles vous demandent en action de grâces à la très-auguste Trinité un *Te Deum,* un *Laudate,* et trois *Gloria Patri.* Et comme je les priais de se souvenir de nous, elles m'ont dit, pour dernières paroles, « que l'ingratitude n'est jamais entrée dans le ciel. »

Mais si vous saviez la douleur de cette autre que vous savez... cela ne se peut exprimer. Hélas! donnez-moi quelques gouttes d'eau pour la rafraîchir, car je brûle avec elle, et je ne sais comment la soulager[1].

LETTRE XXIII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle parle de la mort de la vertueuse mère Boulier, survenue le 7 septembre. — Pensées sur le pur amour.

VIVE † JÉSUS! 4 novembre 1683.

Ma très-chèrement aimée Sœur,

Je crois que je dois plutôt me réjouir avec vous du bonheur que vous avez d'avoir une si puissante avocate dans le ciel en la personne de feu votre très-honorée mère Anne-Séraphine Boulier, que de prendre part à la douleur que vous a fait ressentir la séparation d'une si sainte amie. Je vous avoue, ma très-unique Sœur, que sans avoir le bien de la connaître particulièrement, je l'aimais et l'estimais plus que je ne peux dire; sans que pour cela je puisse m'en attrister, la croyant jouissante de son souverain Bien, qui la rend toute-puissante à nous donner des marques d'une vraie amitié.

[1] Il n'est pas possible de désigner d'une manière précise cette âme souffrante.

Celle que Notre-Seigneur m'a donnée pour votre Charité me ferait trouver de la consolation à répandre mon cœur dans le vôtre, malgré la répugnance que vous n'ignorez pas que j'ai à parler de moi. Ma peine serait moindre si cela se pouvait sans écrire, me flattant que ce serait au cœur d'une bonne mère, à laquelle j'avoue de bonne foi que ma vie et mes actions sont si peu conformes aux grâces que mon Dieu me fait, que je frémis d'horreur quand j'y pense, et encore plus quand je l'écris. Aussi ne m'y puis-je plus résoudre, car il me semble que toutes mes actions démentent ce que je dis, et que tout cela n'est qu'illusion. C'est ce qui fait ma peine, et qui m'a fait résoudre de tout ensevelir dans l'oubli, autant que je le pourrai à l'avenir sans manquer à la sainte simplicité et sincérité d'une âme qui veut être toute à son Dieu, ne s'attacher qu'à lui, et ne faire état que de lui seul, qui vaut plus que tous ses dons. Celui de son pur amour surpasse tous les autres; c'est le seul qui nous doit posséder, faire agir et souffrir, car il n'est jamais oisif dans un cœur. Livrons donc sans réserve les nôtres à ses ardeurs, afin que nous l'aimions de tout l'être qu'il nous a donné; que tout soit soumis, que tout fléchisse, que tout obéisse à ce divin amour. C'est là le plus pressant désir qu'il m'a donné en solitude, où sa bonté m'a obligée de lui dire souvent que si ses douceurs et libéralités sont si grandes envers les pauvres misérables qui n'ont qu'un désir sans effet de l'aimer, que fait-il donc à ceux qui, d'un cœur dégagé et vide de tout, l'aiment purement pour l'amour de lui-même!... C'est ainsi que je crois que vous faites, et que je désire de faire. Mais par cet amour qui nous unit dans son Cœur adorable, demandez-lui cette grâce pour moi et pour tous les cœurs capables de l'aimer. Le mien chétif est rempli d'une si tendre affection de respect et d'estime pour votre Charité, qu'il ne vous oubliera jamais en sa divine présence, où je fais de vos intérêts les miens propres. Cela me fait ré-

jouir que le Seigneur vous ait laissée dans le repos, afin que vous ayez plus de loisir pour vous entretenir avec ce Bien-Aimé de nos âmes, et que plus doucement vous reposiez sur sa poitrine amoureuse, que je souhaite nous consommer de ses plus pures flammes, par lesquelles nous soyons si étroitement jointes et transformées en lui, que rien ne soit capable de nous en séparer. C'est en ce saint amour que je suis toute à vous de cœur et d'affection [1].

LETTRE XXIV

A une personne de piété (Mlle de Chamberland, à Moulins).

CONSEILS SPIRITUELS

La généreuse franchise de cette lettre montre la force d'esprit de la Bienheureuse, et, à défaut d'autres renseignements, dépeint caractère de la personne qui l'a consultée.

VIVE † JÉSUS! 4 février 168

Je prie Notre-Seigneur d'être lui-même votre force pour arriver à la perfection de ses vraies épouses crucifiées, qui, pour cela, se doivent offrir sans réserve, de cœur et d'affection, pour lui être des servantes toutes dédiées et sacrifiées. Mais, mon Dieu, ma sœur, que veux-je vous dire par ces paroles? Aurez-vous assez de courage pour les mettre en pratique, c'est-à-dire pour mourir continuellement à vos inclinations, passions et satisfactions : en un mot, à tout ce qui est de la nature immortifiée, pour faire vivre Jésus-Christ en vous par sa grâce et son amour? Non content de cette crucifixion que vous ferez de vous-même, il agréera beaucoup plus celle que les autres feront de vous, en vous corrigeant, mortifiant et humiliant; et souvent il prend

[1] La charge de supérieure ne fut pas imposée à la mère de Saumaise; la mère Marie-Séraphine Boulier étant décédée, ce fut la mère Marie-Dorothée Desbarres qui lui succéda.

plaisir de le faire lui-même en nous affligeant intérieurement et extérieurement. Mais qu'importe à une âme qui a autant de bons désirs que vous en faites paraître de vouloir être toute à Dieu, de quelle manière et par quelle voie il la conduit? Pourvu qu'il soit content, cela nous devrait suffire, sans nous mettre en peine de nos petits mécontentements, qui ne viennent ordinairement que de ce que nous ne travaillons pas assez à nous mortifier et simplifier, par le retranchement des retours et réflexions d'amour-propre, ce qui fait qu'on ne veut souffrir que ce qu'on « veut », et qu'on use mal des occasions que la divine Providence nous fournit sans que nous les ayons recherchées et prévues.

Vous souhaitez, ma chère sœur, que je vous dise ma pensée sur le choix de votre vocation. Je ne vous en peux dire autre chose sinon de suivre le conseil de celui qui vous conduit. Vous me dites qu'il ne vous connaît pas : c'est ce qui me surprend fort, parce que nous devons plus faire connaître la vérité de nos bons désirs par les œuvres que par les paroles, qui sont suspectes si notre conduite ne les vérifie.

Pensez-y bien. Quand il s'agit de faire des vœux il y va du salut; d'autant que cela donne un nouveau mérite ou démérite à nos actions, vous le savez bien. Mais à vous parler franchement, je ne puis accorder ces deux choses ensemble dans une âme, qu'elle veuille être toute à Dieu, et qu'elle puisse commettre souvent et volontairement des manquements de sincérité et vraie simplicité, et sans en avoir la vue; cherchant certains détours et déguisements dans ses paroles et ses actions, n'allant pas le droit chemin de ceux qui n'envisagent que Dieu dans tout ce qu'ils font, et qui sans autre finesse prennent pour devise : « Je ne ferai ni plus ni moins étant seul comme à la vue des créatures, puisque mon Dieu me voit partout et qu'il pénètre les plus secrets replis de mon cœur. »

Je ne veux pourtant pas croire, ma chère sœur, que vous

tombiez dans ces manquements dont je viens de parler; parce qu'ils me paraissent si horribles et si incompatibles avec l'esprit de Dieu et son amour, que non-seulement une âme ne pourra jamais faire aucun progrès dans la perfection ni acquérir aucune vertu; mais encore, c'est que par ces défauts de simplicité on donne tout pouvoir à l'ennemi de nous rendre comme son jouet, et de nous tromper comme il le voudra. Car il est assez fort pourvu que nous lui gardions le secret; puisque rien ne le confond tant et ne le rend plus impuissant à notre égard que la sincère accusation de nos fautes, manifestant simplement notre bien et notre mal à ceux qui nous conduisent; le tout sans exagération ni dissimulation, afin qu'ils nous connaissent, pour nous conduire à la perfection que Dieu demande de nous, écoutant avec humilité et sommission ce qu'ils nous disent, pour l'accomplir avec simplicité, en quoi que ce soit, hors de l'offense de Dieu. Voilà, ma chère amie, ce qu'il m'est venu en pensée de vous dire à présent.

Je ne sais pourquoi Dieu a permis que je ne vous aie parlé que de cette sainte simplicité, si ce n'est parce qu'il me semble avoir tant d'horreur du contraire, que quand je verrais dans une âme toutes les autres vertus sans celle de sincérité, et quand même elle serait favorisée de plusieurs autres grâces, tout cela, dis-je, ne me semblerait que tromperies et illusions. Mais c'est assez dit là-dessus. Suivez en tout ce que ce bon Père vous ordonne, car il désire votre vrai bien pour la gloire de Dieu.

Tout à vous dans le sacré Cœur de Jésus.

LETTRE XXV

A la mère Péronne-Rosalie Greyfié, à Semur [1].

Première lettre que lui adresse la Bienheureuse après son départ.

VIVE † JÉSUS! Juillet 1684.

Ma très-honorée Mère,

Comment se peut-il faire qu'avec tant de défauts et de misères, mon âme soit toujours si affamée de souffrances et de mortifications?... Et quand je pense que vous lui faisiez la charité de la soutenir de ce pain délicieux quoique amer à la nature, et que maintenant je m'en vois privée à cause sans doute du mauvais usage que j'en ai fait, cela me comble de douleur. Je puis bien vous dire que rien ne m'a tant liée à votre Charité que cette conduite à laquelle je ne saurais penser qu'avec une tendre reconnaissance pour vous, qui ne me pouviez donner de plus effectives marques d'une parfaite amitié qu'en m'humiliant et me mortifiant. Quoique vous ne l'ayez que très-peu fait à l'égard des sujets que je vous en donnais, néanmoins ce peu me consolait et m'adoucissait les amertumes de la vie, et cette privation me la rend insupportable. Je ne saurais vivre sans souffrir; et depuis le temps que je souffre et que Notre-Seigneur me gratifie d'un si

[1] Six ans se sont écoulés depuis 1678; la déposition de la mère Greyfié coïncide avec son élection au monastère de Semur en Auxois. Elle quitte Paray au mois de mai 1684, et c'est la très-honorée mère Marie-Christine Melin qui est appelée à lui succéder.

Professe de ce monastère, et témoin des merveilles opérées à l'occasion de sœur Marguerite-Marie, la nouvelle supérieure n'apportait pas dans cette charge les sages défiances qui avaient procuré à la Bienheureuse tant d'épreuves diverses. Ce travail d'examen était accompli et parfaitement justifié. Il en résultait, dans l'appréciation de la mère Melin, un sentiment de profonde estime qui se traduisit nécessairement dans sa conduite. Sensiblement affligée de cette différence, l'humble Marguerite-Marie voulut du moins épancher sa peine dans le cœur de celle dont elle regrettait tant les maternelles rigueurs.

grand bien, je n'en sais pas faire un bon usage. Il n'y a rien que j'aie plus envie de bien faire et que je fasse plus mal, parce que je manque d'amour pour Dieu par le trop d'amour de moi-même. O ma chère Mère, qu'il est dur de vivre sans aimer le souverain Bien, et sans souffrir pour cet amour! L'amour veut des œuvres : et je n'ai que des paroles pour le bien et des œuvres pour le mal. Il me semblait que je vivais en assurance sous votre conduite, parce qu'elle me faisait toujours marcher à rebours de mes inclinations naturelles; et c'est ce qui faisait plaisir à cet Esprit duquel je crois être conduite, qui me voudrait toujours voir abîmée dans toutes sortes d'humiliations, souffrances et contradictions; autrement il ne me donne point de repos. La nature ne trouve pas son compte à tout cela; mais cet Esprit qui gouverne le mien ne peut souffrir que j'aie aucun plaisir que celui de n'en avoir point.

Quelquefois tout sert d'instrument à m'affliger, sans pourtant me troubler. Le désir de mourir me presse plus que jamais; je ne saurais me résoudre à demander à Dieu les années de vie que vous m'aviez dit, à moins que ce ne fût à cette condition, qu'elles seraient toutes employées à aimer le sacré Cœur de mon Jésus dans le silence et la pénitence, sans plus l'offenser, demeurant jour et nuit devant le saint Sacrement, où ce divin Cœur fait toute ma consolation ici-bas [1].

[1] Nous n'avons pas le texte complet de la lettre; ce fragment est seul parvenu jusqu'à nous. Autant qu'on en peut juger par la réponse de la mère Greyfié (du 30 avril 1684), citée au 1er volume, la partie supprimée traitait de quelques petites confidences de cœur.

Les lettres à la mère Greyfié appartiennent à peu près toutes aux deux ou trois années qui vont suivre. Le nombre n'en est pas considérable, et la Mère nous en donne elle-même la raison.

« Il est vrai, dit-elle, que feu notre chère sœur Maguerite-Marie Ala-« coque m'a fait l'honneur et la grâce de me vouloir du bien, et d'avoir « pour moi une confiance dont je me reconnais indigne; mais il est vrai « aussi que j'y ai répondu par une trop grande condescendance à son hu-« milité, qui a exigé de moi un grand secret et un grand soin de brûler

LETTRE XXVI

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Estime et amour de la Bienheureuse pour la croix et les humiliations. — Elle parle de la dévotion au sacré Cœur, et dit un mot de consolation sur la mort de M. Chaudot.

VIVE † JÉSUS! 10 août 1684.

Je ne saurais plus longtemps me priver de la consolation d'écrire à ma bonne Mère, tant pour m'informer de vos chères nouvelles, que pour vous donner des miennes, qui sont très-méchantes en toutes manières, par mes grandes infidélités envers Dieu, lequel me presse toujours de l'aimer et de souffrir, en m'abandonnant toute à lui; mais mon cœur semble insensible à tous les mouvements de la grâce. Celle que j'estime davantage après lui-même, c'est le don de sa précieuse croix. O ma chère Mère! si l'on en connaissait bien le prix, elle ne serait pas tant fuie et rejetée d'un chacun; mais au contraire, elle serait tellement chérie et aimée, que l'on ne pourrait trouver de plaisir qu'en la croix, de repos que sur la croix, et on n'aurait point d'autre désir que de mourir entre ses bras, méprisée et abandonnée de tout le monde. Mais il faut, pour cela, que le pur amour soit le sacrificateur et le consommateur de notre cœur, comme il l'a été de celui de notre bon Maître. Demandons cette grâce l'une pour l'autre, ma toute chère Mère, car je me sens toujours fort intéressée en tout ce qui vous regarde;

« les écrits qu'elle m'adressait. » Même pendant son gouvernement dans ce monastère la bonne supérieure se conformait si exactement à la demande de sa bienheureuse fille, qu'elle brûlait parfois un peu trop tôt les billets qui lui étaient remis, et ne s'en souvenait plus pour y répondre.

Selon sa remarque, la mère de Saumaise « fut plus avisée ». En effet, malgré les recommandations qui ne lui manquèrent pas, elle conserva, pour notre bonheur, les Mémoires et les Lettres.

et il me semble qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour vous prouver la sincérité de mon affection, et que c'est de l'intime de mon cœur que je vous aime, et que je suis toute à vous dans celui de notre adorable Maître. Devant lui je vous demande un petit souvenir pour une affaire qui, selon toute apparence, est pour sa gloire.

Mais pour me consoler un peu auprès de ma bonne Mère de la longueur de cet exil, je lui dirai que la vie m'est un continuel martyre. Je désire mourir, et je n'ai pas vécu un seul moment pour Dieu... Mais il faut commencer tout de bon à ne vivre que pour lui et dans lui. C'est pour cela, ma très-aimée Mère, qu'il me semble que vous feriez chose fort agréable au sacré Cœur de Notre-Seigneur de lui faire un entier sacrifice du vôtre, un vendredi après la sainte communion, pour ne vouloir plus vous en servir à d'autre usage qu'à celui de son pur amour, en lui procurant tout l'honneur et la gloire qui seront en votre pouvoir. Je ne vous en dis pas davantage, parce qu'il me semble que vous avez déjà fait tout cela; mais je crois qu'il prendra un singulier plaisir que vous le renouveliez souvent et le pratiquiez fidèlement pour parfaire votre couronne. Si vous saviez combien de mérite et de gloire il y a à honorer cet aimable Cœur de l'adorable Jésus, et quelle sera la récompense qu'il donnera à ceux qui, après s'y être tout consacrés, ne chercheront qu'à l'honorer!... Oui, il me semble que cette seule intention donnera plus de mérite et d'agrément à leurs actions devant Dieu, que tout ce qu'ils pourraient faire en tout le reste, sans cette application.

Je me ferais un plaisir de vous dire mes pensées là-dessus, mais le papier ne m'est pas fidèle, il m'a déjà trompée plusieurs fois. Il faudrait parler cœur à cœur, et vous verriez que le mien est toujours dans le même sentiment d'amitié, d'estime et de reconnaissance, que lorsque j'avais le bonheur d'être sous votre direction, de laquelle j'ai toujours

regret d'avoir si mal profité; mais j'ose bien me flatter qu'en qualité de votre fille aînée, vous m'aimerez toujours, et vous vous souviendrez de moi dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel je voudrais que tous les autres fussent consacrés.

Tâchons d'en attirer autant que nous pourrons à notre petite association, demandons-lui-en la grâce. Il ne tient qu'à moi d'y travailler, puisque j'ai le bonheur de jouir de notre cellule, qui me semble un paradis anticipé pour l'âme religieuse. Que la mienne a sujet de craindre de n'en avoir point d'autre, puisque je ne fais rien pour l'acquérir! Mais j'ai toute mon espérance et mon appui dans les mérites du Cœur de mon Seigneur Jésus-Christ, qui a bien voulu se rendre ma caution, me faisant espérer qu'il paiera et répondra pour moi.

Depuis cette lettre écrite, j'ai appris la mort du bon M. Chaudot[1]. Il est vrai, ma très-aimée Mère, que Dieu ne vous dépouille de toutes ces consolations et appuis humains que parce qu'il veut être lui-même l'unique et le vrai ami de votre cœur, lequel il veut posséder seul sans mélange et sans obstacle. Pour vous être tout en toute chose, il ne veut pas que vous ayez d'autre soutien que lui. Son saint Nom soit béni, sa sainte volonté soit faite. Je vous avoue que je suis toujours sensible à ce qui vous touche; mais ces saintes âmes vous seront de puissantes avocates devant Dieu. C'est ce qui me console et doit vous réjouir.

[1] Aumônier de la Communauté de Dijon.

LETTRE XXVII

A la mère de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Idée pratique de la dévotion au sacré Cœur adaptée à toutes les dispositions de l'âme et à tous les actes de la vie. — Conseils donnés par la Bienheureuse avec un grand mépris d'elle-même.

VIVE † JÉSUS! 3 novembre 1684.

Béni et aimé soit éternellement le Seigneur, ma très-honorée et toute chère Mère, qui n'a pas permis que nous ayons eu plus tôt la consolation de vous répondre. Cela n'empêche pas qu'il ne vous ait mis dans mon chétif cœur, de sorte que très-rarement je vous oublie en sa sainte présence, quoique je vous avoue que je suis peut-être la cause qu'il ne fait peut-être pas sentir à votre chère âme les effets de son saint amour, selon l'étendue de vos désirs. Car, hélas! ma chère Mère, c'est la vérité que je ne suis qu'un obstacle à tout bien, et un composé de toutes misères au corps et à l'esprit. Et le soutien de ma faiblesse, c'est que le Seigneur prend son plaisir de glorifier son infinie miséricorde sur les sujets les plus misérables.

Mais pour en revenir à votre Charité, je vous dirai simplement comme à une vraie amie dans l'adorable Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que lorsque je le prie pour vous cette pensée me vient, que, si vous désirez vivre toute pour lui, et arriver à la perfection qu'il désire de vous, il faut faire à son sacré Cœur un entier sacrifice de vous-même et de tout ce qui dépend de vous, sans réserve, pour ne plus rien vouloir que par la volonté de cet aimable Cœur, ne rien affectionner que par ses affections, n'agissant que par ses lumières, n'entreprenant jamais rien sans lui demander premièrement son conseil et son secours; lui donnant la gloire de tout, et lui rendant même action de grâces dans les mau-

vais succès de nos entreprises comme dans les bons, demeurant toujours contentes sans nous troubler de rien; car, pourvu que ce divin Cœur soit content, aimé et glorifié, cela doit nous suffire. Et si vous désirez d'être du nombre de ses amies, vous lui offrirez donc ce sacrifice de vous-même, un premier vendredi du mois, après la sainte communion, que vous ferez à cette intention, vous consacrant toute à lui, pour lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera en votre pouvoir; et tout cela en la manière qu'il vous l'inspirera. Après quoi, vous ne vous regarderez plus que comme appartenante et dépendante de l'adorable Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, y ayant recours en toutes vos nécessités, et y établissant votre demeure, autant que vous le pourrez. Il réparera ce qu'il pourrait y avoir d'imparfait dans vos actions et sanctifiera les bonnes, si vous vous unissez en tout à ses desseins, qui sont grands sur vous, pour se procurer beaucoup de gloire par vous si vous le laissez faire. Mais pardonnez, ma chère Mère, à cette orgueilleuse qui vous dit si librement ses pensées. Ne vous en fâchez pas, puisque tout cela ne vient que d'un cœur qui a pour votre Charité toute l'amitié, l'estime et le respect possible, mais qui ne vous sait pas bon gré de la pensée que votre Charité prend si souvent que je vous oublie. Peut-on oublier ce que le Seigneur nous a rendu si cher? Quittez donc cette pensée, et ayez toujours un petit souvenir de celle qui est toute à vous dans l'amour de son sacré Cœur, qui unit et transforme les nôtres en lui pour le temps et l'éternité.

LETTRE XXVIII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Sentiments d'humilité sur ce qui la regarde. — Réflexions que lui suggère la mort d'une Sœur. — Effusion de reconnaissance envers le divin Cœur.

VIVE † JÉSUS! 1er février 1685.

Je ne sais, ma toute chère et bien-aimée Mère, si le Seigneur aura pour agréable le sacrifice que je lui ai fait en me privant si longtemps de la consolation de vous écrire. J'ai été assez souvent prête de succomber à la tentation de le faire, vous avouant, mon unique Mère, que mon chétif cœur vous aime et vous estime plus fortement, dans celui de Jésus-Christ, que je ne vous le peux exprimer, non plus que le désir que j'ai de vous en donner des preuves. Mais je ne suis riche qu'en bonne volonté, qui me fait vous souhaiter la plénitude des grâces du Seigneur, pour accomplir en tout sa très-sainte volonté, en consommant tous les desseins qu'il a sur vous. O ma chère Mère! qu'il fait bon l'aimer ce Seigneur plein d'amour! Et pour peu qu'il fasse concevoir à un cœur combien il est bon et aimable, est-il possible que ce cœur se pût empêcher de l'aimer et de quitter tout pour s'abandonner à la puissance de cet amour! Je vous avoue simplement, comme à ma bonne Mère, que jamais je n'en ai senti de si pressants désirs, sans effets pourtant; car ce maudit amour de moi-même ruine tout. Il faut pourtant l'aimer cet unique Ami de nos cœurs, quoi qu'il nous en puisse coûter, puisque tout notre bonheur et félicité consistent en cet amour; et il me semble que toute autre pensée et occupation ne sont que perte de temps, dont je n'avais jamais mieux compris l'importance que depuis la mort de notre chère sœur N...[1]. Depuis ce temps-là, il me semble que chaque

[1] La dernière défunte de la Communauté était sœur Marie-Félice-Madeleine de Cyrot, décédée au mois de décembre 1684.

moment va être le dernier de ma vie, et que j'ai tout perdu mon temps, n'ayant pas encore commencé d'aimer mon Dieu.

Ah! ma chère Mère, que cela me fait souffrir, et que je suis lasse de servir ce misérable corps, qui est mon plus cruel ennemi, et qui me fait une continuelle guerre! Si je vous pouvais découvrir toutes mes infidélités et ingratitudes, je suis sûre que, par compassion, vous ne me refuseriez pas le secours de vos prières, pour que je corresponde aux mouvements de la grâce du Seigneur, dont son sacré Cœur m'est toujours si libéral, que je ne me regarde que comme un composé de ses miséricordes, vous avouant, comme à ma bonne Mère, que cet aimable Cœur me presse sans cesse de l'aimer, et qu'il est à présent toute mon occupation, soit à l'oraison ou ailleurs [1]. J'y trouve un paradis de paix et de délices, qui me rend indifférente à tout le reste, qui me semble méprisable en comparaison de ce bien.

Voilà, mon unique Mère, un petit mot de mon mal et des biens du Seigneur; car il me semble que vous aimant autant que je le fais, mon plus doux plaisir serait de vous parler à cœur ouvert. Mais il ne faut plus chercher de consolation en cette vie de privation, que celle de n'en avoir point, pour l'amour de Celui qui s'en est bien voulu priver pendant tout le cours de sa vie souffrante, pour notre amour. C'est dans le sien que je suis toute à vous, de toute l'affection dont mon cœur est capable.

[1] A cette occupation si douce à son âme, la Bienheureuse en joignait alors une autre adaptée à son zèle; mais les deux n'en formaient qu'une seule : c'était la direction du noviciat. La mère Marie-Christine Melin le lui avait confié à la fin de 1684, et l'avait déchargée des fonctions d'assistante. Notre humble Marguerite résume toutes ses œuvres dans l'*amour du Cœur de Jésus :* ses nouveaux devoirs, l'apostolat qu'elle exerce, sa vigilance de sainte et de mère, tout cela n'a qu'un nom, l'amour de ce divin Cœur.

LETTRE XXIX

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Révélations très-instructives au sujet d'une âme du purgatoire qu'elle avait assistée pendant son agonie. — Gloire éminente dont jouit la mère Boulier. — Un mot des dispositions intérieures de la Bienheureuse.

VIVE † JÉSUS! 24 avril 1685.

C'est en ce saint temps des visites amoureuses de notre divin Maître[1] que je viens, ma toute chère Mère, donner à mon cœur la consolation de vous en rendre une, pour vous assurer qu'il est toujours de plus en plus sensible à la véritable et sincère amitié qu'il a pour votre Charité, dans le sacré Cœur de Jésus-Christ; lequel je supplie de nous consommer dans les ardeurs de son amour, non-seulement dans le temps, mais pour toute l'éternité. Et c'est dans la confiance que votre bonté et amitié me donnent, que je ne fais pas difficulté de vous ouvrir mon cœur pour implorer votre secours pour une chose qui me fait bien de la peine. C'est au sujet de notre pauvre sœur J... F...[2], laquelle il me semble s'être adressée à moi par deux fois. Dans la première, elle me dit plusieurs particularités tant à son égard qu'à celui de quelques personnes que je ne peux dire, mais que, pour elle, il s'en était bien peu manqué qu'elle n'ait été damnée, et qu'elle ne tient son salut que de la sainte Vierge; que dans le temps de son agonie Satan lui livra de si furieux assauts, par trois fois, qu'elle fut quelque temps qu'elle ne savait si elle était perdue ou sauvée, jusqu'à ce que la très-sainte Vierge la vînt arracher d'entre les pattes du démon. Et Dieu permit que j'aidai à la servir, à cause que l'aide de

1 Allusion aux fréquentes visites de Notre-Seigneur aux saintes Femmes et aux Apôtres après sa Résurrection, qui venait d'être célébrée le 22 avril.

2 Sœur Jeanne-Françoise Del. de S., morte le 26 novembre 1684.

l'infirmerie était malade. Elle vous aurait fait pitié dans les violentes peines qu'on voyait qu'elle souffrait : tout son corps en tremblait, et elle se jeta par trois fois à terre de son lit; on entendit qu'une fois elle disait : « Je suis perdue... » Elle avait pourtant toujours l'esprit présent et attentif à Dieu.

La première fois que je la vis après sa mort elle me dit : « Ah! que je souffre de cruelles peines, et que cinq années seront bien longues en de si rigoureux tourments! » Je lui demandai ce qu'elle souhaitait; et elle me demanda des messes et plusieurs autres choses dont notre très-honorée Mère s'est acquittée charitablement; et je lui remis pour six mois tout ce que je ferais et souffrirais. Depuis ce temps-là, je vous avoue que je n'ai pas manqué de souffrances, le Seigneur m'en ayant donné autant que j'en ai pu porter, et de toute manière. Dans ce même temps il m'est venu mal à un doigt; c'était au commencement du carême [1]; — il me l'a fallu fendre avec un rasoir jusqu'à l'os, et il n'est pas encore guéri tout à fait. Mais le Seigneur soit béni qui me fait tant de grâce que de me gratifier de sa croix, qui est ma gloire.

Et pour la seconde fois que cette bonne Sœur m'apparut; elle me fit voir le pitoyable état où elle était, en disant : « Ah! « ma pauvre Sœur, que je souffre de rigoureux tourments!!! « Et bien que je souffre pour plusieurs choses, il y en a trois « qui me font plus souffrir que tout le reste. La première est « mon « vœu d'obéissance », que j'ai si mal observé, que je « n'obéissais qu'en ce qui me plaisait : et telles obéissances « ne sont qu'à condamnation devant Dieu. La seconde est « mon « vœu de pauvreté », ne voulant pas que rien me « manquât, donnant à mon corps plusieurs soulagements « superflus... Ah! que je paie bien maintenant le trop de « caresses que j'ai fait à mon corps! et que les religieuses « qui veulent avoir plus que la vraie nécessité, et qui ne sont

[1] Le carême de 1685 avait commencé le 7 mars.

« pas parfaitement pauvres sont odieuses aux yeux de Dieu.
« — Et la troisième chose, c'est « pour les manquements de
« charité », et pour avoir causé la désunion et en avoir eu
« avec les autres; et pour cela les prières que l'on fait ici ne
« me sont pas appliquées, et le sacré Cœur de Jésus me voit
« souffrir sans compassion, parce que je n'en avais point de
« ceux que je voyais souffrir. »

Elle me dit de m'adresser à vous pour vous prier de lui faire dire trois messes, votre chapelet et toutes les pratiques d'observances pendant neuf jours, et une communion générale, disant que cela adoucirait beaucoup ses peines, et qu'elle n'en serait point ingrate. Voilà, ma chère Mère, tout ce que je peux vous en dire.

Pour notre pauvre sœur Marie-Félice, je crois qu'elle n'a plus que six mois de purgatoire, et puis elle jouira de son souverain Bien.

Quant à ce que votre Charité me demande au sujet de feu la bonne mère Boulier[1], elle n'est plus, ce me semble, dans la nécessité; et je la crois bien haute dans la gloire, et dans le rang de ces Séraphins destinés à rendre un continuel hommage au sacré Cœur de Jésus, pour réparer les amères amertumes que ce divin Cœur a souffertes et souffre encore au très-saint Sacrement, par l'ingratitude et la froideur des nôtres. Elle a bien du pouvoir pour nous aider, voilà tout ce que je vous en peux dire. Ah! ma toute chère et bonne Mère, que je vous serais obligée si vous m'aidiez à soulager mes « bonnes amies souffrantes » en purgatoire! C'est ainsi que j'appelle ces pauvres âmes, pour lesquelles il me semble qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir; et je vous assure qu'elles n'en seront pas ingrates.

Et pour vous dire un mot de moi-même, le Seigneur me fait toujours bien des grâces, tout indigne que j'en suis;

[1] La mère Anne-Séraphine Boulier, supérieure de la Visitation de Dijon, décédée le 7 septembre 1683.

mais celle que je prise davantage, c'est la conformité qu'il me donne avec sa vie souffrante et humiliée. Il me tient, ce me semble, dans un état d'indifférence si grande à son bon plaisir, que je ne me soucie plus en quel état il me mette; pourvu qu'il se contente et que je l'aime, cela me suffit. Et voici, je crois, ce qu'il a mis dans mon esprit pour occupation : « La croix est ma gloire, l'amour m'y conduit, l'amour me possède, l'amour me suffit. »

Vous voyez, ma chère Mère, comme je vous parle à cœur ouvert; mais je vous conjure au nom de Notre-Seigneur de brûler cette lettre quand vous l'aurez lue, et qu'elle ne soit vue que de vous. C'est la grâce que vous demande votre indigne fille et servante.

Je ne sais si je me trompe ou non en tout ce que je vous dis ici; je prie Notre-Seigneur de vous le faire connaître, afin que vous m'en disiez ce qu'il vous inspirera, car je n'ai pas le désir de tromper personne. Je sais bien que ce ne peut être des songes, car je ne dormais pas, ni n'étais au lit; mais je me défie de moi-même et de tout ce que je vous dis, étant aussi méchante que je la suis. Mais jamais rien n'a tant fait d'impression sur moi. page 18

LETTRE XXX

A la mère de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Elle venait d'être réélue de 1685 à 1688 1.

La Bienheureuse lui envoie d'aimables et consolants encouragements pour l'animer à reprendre le fardeau et à le porter sans défaillir.

VIVE † JÉSUS! 30 juin 1685.

Je croyais, ma très-honorée Mère, que votre Charité m'avait

1 L'intervalle de 1685 à 1688 fut pour le monastère de Moulins, comme pour ceux de Dijon, de Semur et de Paray, l'ère du triomphe du Cœur de

entièrement oubliée; mais votre bonté me fait voir le contraire, par la lettre de notre chère sœur Marie-Anne Cordier[1]. Et vous devez être persuadée que Notre-Seigneur m'a donné une si forte inclination à vous aimer et estimer dans son sacré Cœur, que je ne vous oublierai jamais en sa divine présence, quand même vous m'auriez tout à fait effacée de votre mémoire, comme indigne d'y tenir aucune place. J'ai appris avec plaisir votre réélection. Je ne vois pas, ma très-aimée Mère, qu'il y ait de quoi vous tant affliger, puisque c'est la volonté de Dieu, duquel le bras n'est pas raccourci, ni la puissance diminuée pour vous soutenir à l'avenir comme il l'a fait par le passé. Eh! qu'avez-vous donc à craindre, puisqu'il ne demande que votre confiance en sa bonté, pour vous faire éprouver la douceur et la force de son secours dans vos besoins, « mais toujours à la mesure de votre confiance. » La mienne est que votre Charité m'obtiendra par vos saintes prières le pardon du mauvais usage que j'ai fait jusqu'à présent de ma sainte vocation, et la grâce de m'y rendre fidèle, et à tout ce qu'elle demande de moi, qui vous peux assurer que si je n'étais aussi méchante que je la suis, vous sentiriez l'effet de mes prières. Mais, hélas! elles sont trop froides pour parvenir jusqu'à la source d'amour, où

Jésus. Depuis sept ans la correspondance de la Bienheureuse préparait insensiblement les voies à ce divin règne par tous les moyens et en toute rencontre. La confiance, qui n'a été jusqu'ici qu'un sentiment caché dans les âmes, se dilate et devient la dévotion proprement dite; le moment est venu où ce culte béni achève de se développer dans une succession d'épreuves qui nous sont révélées par les lettres suivantes.

[1] Sœur Marie-Anne Cordier était professe de Paray; née à Moulins, d'une honorable famille, elle se trouvait tout naturellement en relation avec la mère de Soudeilles et avec plusieurs de ses filles. C'était une fervente religieuse qui, après quelques hésitations, s'était consacrée tout entière au Seigneur. La direction du père de La Colombière avait porté en elle des fruits abondants; et il est probable que son âme était unie assez spécialement à la bienheureuse directrice du noviciat. La correspondance qui est sous nos yeux prouve qu'une cordiale liberté existait entre elles, puisqu'il leur arrive parfois d'écrire sur la même feuille, ainsi qu'on le verra plus loin.

je vous souhaite tout abîmée et consommée, pour ne jamais cesser de l'aimer de toute la capacité de nos cœurs. C'est de tout le mien que je suis, d'un respect sincère, toute à vous.

LETTRE XXXI

A la mère Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins [1].

L'autographe est au monastère de Nevers.

La Bienheureuse félicite la mère de Soudeilles de ses ferventes dispositions.

VIVE ✝ JÉSUS! 17 août 1685.

Je ne vous peux exprimer, ma très-honorée Mère, le plaisir que j'ai eu lorsqu'en lisant la vôtre dernière, j'ai vu le désir que votre Charité témoigne d'être toute au sacré Cœur de Notre [Seigneur] Jésus-Christ, car il me semble que c'est par là que nous mettons notre salut en assurance, lequel est si fort en hasard dans cette vie misérable et pleine de corruption. Mais lorsque nous nous sommes toutes consacrées et dévouées à ce Cœur adorable, pour l'aimer et l'honorer de tout notre pouvoir, en nous abandonnant tout à lui, il prend soin de nous, et nous fait arriver malgré tous les orages au port de salut. Hélas! ma chère Mère, priez le Seigneur que je puisse faire le mien pour n'être pas privée éternellement de l'aimer! Ah! que plutôt il m'accable ici-bas de toutes sortes de tourments, que de me priver un seul moment de l'aimer! Oui, je le veux aimer, quoi qu'il m'en puisse coûter; et je souhaite que vous l'aimiez avec tant d'ardeur que votre cœur s'en puisse consommer. Et puisque celui qui aime est tout-puissant, aimons donc, et rien ne nous paraîtra difficile.

[1] La divine étincelle s'était communiquée presque simultanément à Moulins et à Paray. Lorsque les jeunes novices de Marguerite-Marie viennent, à l'occasion de sa fête (20 juillet 1685), d'offrir les premiers hommages à l'adorable Cœur, la mère de Soudeilles, pressée du même désir, le dévoile à son amie, et celle-ci, ravie de bonheur, lui adresse cette réponse.

Mais cet amour ne règne que dans la souffrance et ne triomphe que dans la vraie humilité, et on n'en peut jouir qu'en l'unité. C'est dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous la trouverons, et que nous nous aiderons l'une l'autre à y parvenir. Votre Charité doit être sûre que je ne l'y oublierai pas, m'ayant donné une incliclination toute particulière à vous y aimer et estimer. Tout pour sa gloire et son amour, dans lequel je suis toute à vous de cœur et d'affection.

LETTRE XXXII

Billet remis par la Bienheureuse à sœur Marie-Madeleine des Escures, religieuse de la Communauté de Paray.

Elle lui demande conseil relativement à une révélation sur la maladie de la jeune sœur Françoise-Rosalie Verchère.

VIVE † JÉSUS!

Date probable : vers la fin d'août 1685.

Ne soyez pas surprise si je m'adresse à vous comme à ma chère amie dans le sacré Cœur de Jésus-Christ, lequel veut que je le fasse ainsi pour vous dire l'extrême peine que je souffre au sujet de ma sœur Verchère. C'est que, ce matin, en me levant, il m'a semblé entendre ces paroles : « Dis à ta « supérieure qu'elle m'a fait un grand déplaisir de ce que, « pour plaire à la créature, elle n'a point eu de crainte de « me fâcher, en te retranchant la communion que je t'avais « ordonné de faire le premier vendredi de chaque mois, afin « de satisfaire (en offrant à mon Père éternel les mérites de « mon sacré Cœur) à sa divine justice pour les fautes qui se « commettent contre la charité, car je t'ai choisie pour en « être la victime. Et en même temps qu'elle t'a défendu « d'accomplir ma volonté en cela, je me suis résolue de me « sacrifier cette autre victime qui souffre maintenant[1]. »

[1] Les Sœurs anciennes avaient désapprouvé la nouvelle dévotion et se

Voilà, ma chère Sœur, ce qui me tourmente et persécute continuellement, sans que je m'en puisse distraire, parce qu'il me presse de le dire à notre Mère; et je crains de le faire, à vous parler naturellement, parce que je crois que tout cela n'est qu'une ruse de l'ennemi qui me veut rendre singulière par cette communion, ou bien que tout cela n'est qu'imagination et illusion, parce que ce n'est pas à une misérable hypocrite comme moi que Notre-Seigneur ferait semblable grâce. Je vous conjure, ma chère Sœur, de me dire votre pensée là-dessus, pour me tirer de la peine où je suis, puisqu'il veut que je vous la demande. Faites-moi cette grâce sans me flatter, car je crains de résister à Dieu, ne vous pouvant exprimer ce que je souffre de cela... Demandez-lui qu'il vous fasse connaître la vérité et ce qu'il veut que vous me répondiez. Après quoi je tâcherai de n'y plus penser.

Et la grâce que je vous demande encore, c'est de nous garder le secret et de brûler cet écrit; car si vous me connaissiez aussi méchante que je suis, vous n'auriez pas peine à me répondre que cela ne vient pas de Dieu. Ma pensée est telle. Mais il faut vous aimer autant que je le fais pour vous la pouvoir communiquer; mais c'est dans le secret du Cœur de Jésus, qui vous rendra, comme je l'espère, la charité que vous me ferez; car je n'ai « pas assez de jugement ni de discernement » pour moi-même. En ce qui me regarde j'aimerais mieux suivre la volonté d'un autre que la mienne, n'ayant nulle peine à croire ce que l'on dit de moi, hors le bien, parce que je suis très-méchante et remplie de défauts [1].

troublaient de la petite solennité célébrée au noviciat. La mère Melin, alors, pour calmer les esprits, en interdit toutes les pratiques extérieures, et retrancha à la Bienheureuse la communion des premiers vendredis.

[1] Sœur Marie-Madeleine des Escures était l'une des plus opposées à l'introduction de ces saintes pratiques, encore inconnues, qui lui semblaient contraires à la règle. Mais sa vertu inspirait une telle confiance à notre humble Bienheureuse qu'elle lui voua la plus sincère estime; la divergence

LETTRE XXXIII

A la mère de Saumaise, à Dijon[1].

Promesse de Notre-Seigneur aux âmes dévouées à son sacré Cœur. — Projet de tableau. — Un mot sur les âmes du purgatoire et sur une autre personne. — Désir pressant d'être inconnue. — Sacrifice qui lui a été demandé en faveur d'une malade.

VIVE ✝ JÉSUS! 24 août 1685.

Je vous avoue, ma toute chère Mère, que l'état de souffrance où je me vois comme accablée et anéantie me rend méconnaissable à moi-même et impuissante à tout bien. Toute la liberté qui me reste, c'est de parler du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, duquel cette indigne créature vous dira un petit mot, touchant quelques grâces particulières qu'elle croit en avoir reçues. Il lui a donc fait connaître derechef le grand plaisir qu'il prend d'être honoré de ses créatures, et il lui sembla qu'alors il lui promit « que « tous ceux qui seraient dévoués à ce sacré Cœur ne péri- « raient jamais, et que, comme il est la source de toutes « bénédictions, il les répandrait avec abondance dans tous « les lieux où serait posée l'image de cet aimable Cœur, « pour y être aimé et honoré; et par ce moyen il réunirait « les familles divisées; qu'il protégerait celles qui seraient

de vues semblait l'engager même à la consulter. Sa réponse fut bien simple; elle l'encouragea à tout exposer à la supérieure. On connaît assez le résultat de ce conseil : les communions rendues, selon l'ordre de Notre-Seigneur, conservèrent à sœur Françoise-Rosalie Verchère une vie destinée à faire connaître un jour les vertus et les écrits de Marguerite-Marie. Nous avons consigné le détail de ces faits au 1er volume.

[1] Cette lettre fut écrite un mois environ après la fête du noviciat, source de si douces consolations et de si amères épreuves pour la Bienheureuse. Ce rapprochement en explique les premières lignes. Mais le bruit de l'orage n'empêchait pas notre Sœur bien-aimée d'entendre les importantes confidences du divin Cœur, et d'en faire part, comme toujours, à la mère de Saumaise.

« en quelque nécessité ; qu'il répandrait la suave onction de
« son ardente charité dans toutes les Communautés où serait
« honorée cette divine image ; qu'il en détournerait les coups
« de la juste colère de Dieu, en les remettant en sa grâce
« lorsque par le péché elles en seraient déchues ; et qu'il
« donnerait une grâce spéciale de sanctification et de salut
« à la première personne qui lui ferait ce plaisir de faire
« faire cette sainte image. »

Mais le peu de fond que cette pauvre et chétive pécheresse doit faire et fait en effet de tout ce qui se passe en elle à cause de sa grande indignité, ne lui donne pas l'assurance d'en rien produire, sinon par obéissance. Cependant se sentant fort pressé là-dessus, et ne sachant sur quoi s'excuser, sinon sur son impuissance, il suscita un jeune homme qui venait de Paris, et qui est parent d'une de nos Sœurs novices, laquelle le lui ayant dit, il s'offrit avec une ardeur admirable de faire faire ce tableau, tant beau qu'on le voudrait ; il n'y a plus qu'à lui en donner le dessin. Je recommande le tout à vos saintes prières, afin qu'il réussisse à sa gloire ; car il s'y présente une multitude d'obstacles, et il suffit que cette chétive pécheresse s'en mêle pour en faire fourmiller de de toutes parts.

Voilà, ma chère Mère, un petit mot que mon cœur jette en passant dans le secret du vôtre. Et je vous dirai simplement qu'il me semble que vous feriez une chose bien agréable à Dieu de vous consacrer et sacrifier à ce sacré Cœur, si vous ne l'avez déjà fait. Il faut communier, un premier vendredi du mois, et, après la sainte communion, lui faire le sacrifice de vous-même, en lui consacrant tout votre être pour vous employer à son service et lui procurer toute la gloire, l'amour et la louange qui sera en votre pouvoir. Voilà, ma bonne Mère, une chose que je pense que le divin Cœur demande pour perfectionner et consommer l'œuvre de votre sanctification.

Et pour ce qui concerne mes « bonnes amies » souffrantes en purgatoire, il est vrai que je vous ai plus d'obligation du bien que vous leur avez procuré que si vous me l'eussiez fait à moi-même. Ne croyez pas qu'elles en soient ingrates, non, je vous assure; et quoique la pauvre sœur J... F... souffre beaucoup encore, néanmoins elle n'oubliera pas votre bienfait.

J'ai recommandé au sacré Cœur de Jésus la personne que vous me marquez. Je crois que si elle peut faire ce coup généreux et se donner parfaitement à Dieu en se consacrant tout à lui, elle accomplira ce qu'il demande d'elle, et mettra son salut en assurance. Si vous saviez, ma bonne Mère, combien toutes ces choses me sont difficiles à dire, pour la peine que me fait souffrir la pensée que je ne suis qu'une hypocrite, qui trompe les créatures par une fausse apparence de dévotion! Je vous peux assurer que je me vois si éloignée de la pureté d'intention que Dieu demande de moi qu'il me semble que toutes mes actions me condamnent. C'est ce qui me fait vous prier de tout mon cœur de brûler tous mes écrits, parce que je ne veux pas qu'il reste d'une aussi méchante pécheresse rien qui en puisse donner aucun souvenir après sa mort, voulant demeurer anéantie et ensevelie dans un éternel oubli.

Et, puisque je vous parle à cœur ouvert, je vous avoue de bonne foi que le désir dont je me sens pressée de me voir oubliée et méprisée des créatures me fait souffrir un continuel martyre dans les emplois de la sainte religion, ainsi qu'à écrire et à aller au parloir, qui me semble être un enfer. Ce qui augmente encore plus ma peine sur ce point, c'est que je crois ne pouvoir plus témoigner les répugnances que je sens pour ces choses, sans offenser Notre-Seigneur, à cause de la promesse que je lui ai faite au sujet d'une de nos petites Sœurs qui, étant à l'extrémité et dans un sommeil léthargique, ne pouvait recevoir les derniers sacrements, ce

qui affligeait beaucoup notre chère Mère, laquelle me fit communier pour cet effet. Comme je demandais instamment cette grâce, il me sembla que l'on me dit distinctement ces paroles : « Elle aura la consolation de recevoir tous les sacrements requis à cette dernière heure, si tu te veux sacrifier à ne plus témoigner de repugnances aux emplois, à écrire pour répondre à ceux que je t'adresserai, et de même pour le parloir. » — Et d'abord je me sacrifiai à tout cela, dans le désir que j'avais que ce que nous demandions nous fût accordé; et en même temps je fis une promesse à mon Souverain de ne pas même témoigner la répugnance que j'y sentirais. Mais elle est devenue si violente depuis cette promesse, que j'y fais des fautes à toutes les occasions, et avec ce reproche intérieur qu'ayant reçu ce que je demandais, je ne m'acquitte pas de ma promesse. Jugez, ma chère Mère, si cela ne doit pas me faire bien de la peine.

Eh! que je m'estimerais heureuse si j'étais inconnne à toutes les créatures et ensevelie dans un éternel oubli, sans pourtant vous oublier jamais devant Notre-Seigneur, pour l'amour duquel je vous prie de me dire votre pensée sur ce que je vous marque, avec quelques mots d'encouragements dans un chemin où il n'y a ni appui ni consolation. Ce n'est pas que je n'aie une bonne Mere, autant bonne et charitable qu'on la peut désirer. Mais Dieu le veut, son saint Nom soit béni éternellement [1].

[1] Il a été parlé dans le 1er volume de cette *petite sœur du pensionnat:* c'est Antoinette-Rosalie de Sénecé. A peine âgée de treize ans, elle avait quitté la terre, emportant le beau lis qu'elle avait déjà consacré à l'Époux divin.

Ce n'est point comme un fait récent que Marguerite-Marie rappelle la promesse qu'elle fit en cette circonstance. Tout ceci s'était passé le 26 avril 1684, c'est-à-dire depuis plus d'un an, et sous le gouvernement de la mère Greyfié Mais jusqu'à la fin le sacrifice fut nouveau pour elle. Le Bien-Aimé de son âme, pour lui donner un mérite complet, voulut que l'immolation accompagnât constamment sa fidélité.

LETTRE XXXIV

A la mère Greyfié, à Semur.

La Bienheureuse lui communique aussi les promesses du sacré Cœur.

VIVE † JÉSUS! 1685.

Si vous saviez, ma bonne Mère, combien je me sens pressée d'aimer le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Il me semble que la vie ne m'est donnée du tout que pour cela, et cependant je fais tout le contraire; il me fait de continuelles faveurs, et je ne le paie que d'ingratitude. Il m'a « gratifiée d'une visite » qui m'a été extrêmement favorable pour les bonnes impressions qu'elle a laissées dans mon cœur. Alors il m'a confirmé que le plaisir qu'il prend d'être aimé, connu et honoré de ses créatures est si grand, que, si je ne me trompe, il m'a promis que tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés ne périront jamais; et que, comme il est la source de toutes bénédictions, il les répandra avec abondance dans tous les lieux où sera posée et honorée l'image de son divin Cœur; qu'il réunira les familles divisées, et protégera et assistera celles qui seraient en quelque nécessité et qui s'adresseront à lui avec confiance; qu'il répandra la suave onction de son ardente charité sur toutes les Communautés qui l'honoreront et se mettront sous sa spéciale protection: qu'il en détournera tous les coups de la divine Justice pour les remettre en grâce lorsqu'elles en seront déchues. Il m'a donné à connaître que son sacré Cœur « est le Saint des saints, le Saint d'amour! » qu'il voulait qu'il fût connu à présent pour être le « Médiateur » entre Dieu et les hommes, car il est tout-puissant pour faire leur paix, en détournant les châtiments que nos péchés ont attirés, et pour nous obtenir miséricorde.

LETTRE XXXV

A la mère Greyfié, à Semur[1].

Joie et reconnaissance de la Bienheureuse en recevant la miniature du sacré Cœur.

VIVE † JÉSUS! Janvier 1686.

Je m'attendais, ma chère Mère, que vous m'alliez dire de ne plus penser à introduire cette dévotion du sacré Cœur, non plus que si c'était une vaine chimère de mon imagination, et par avance je m'y tenais soumise, si peu je donne créance à tout ce qui vient de moi. Mais lorsque j'ai vu la représentation de cet unique objet de notre amour, que vous m'avez envoyée, il m'a semblé reprendre une nouvelle vie. J'étais plongée dans une mer d'amertume et de souffrance, qui fut changée en une si grande paix et soumission à toutes les dispositions de la céleste Providence à mon égard, qu'il me semble depuis que rien n'est capable de me troubler. Mon désir n'est plus que de procurer de la gloire au sacré Cœur. Que je m'estimerais heureuse si, avant de mourir, je pouvais lui faire quelque plaisir! Vous pouvez beaucoup m'aider en rassurant mon pauvre et faible courage. Lorsqu'il me faut être vue et connue des créatures, ce m'est toujours une nouvelle mort, et c'est pire que jamais. Plus je me veux enfoncer dans mon néant pour vivre dans cet abîme, pauvre,

[1] Un trait vainqueur avait été lancé dans la lettre précédente; la mère Greyfié n'y put résister. Si, autrefois, elle avait dû éprouver la bienheureuse *disciple du Cœur de Jésus*, maintenant elle n'ambitionnait plus que de partager ce titre, et de le procurer à toutes ses filles de la Communauté de Semur. On lui avait mandé ce qui s'était fait au noviciat le jour de Sainte-Marguerite; c'en fut assez pour exciter son zèle. Un tableau fut exécuté et un oratoire dédié en l'honneur du sacré Cœur. Mais de plus, voulant donner à sa chère fille de Paray une marque d'amitié qui lui fût agréable, elle fit faire par une main habile une miniature convenablement encadrée, et y joignant douze petites images, lui envoya ce présent pour étrennes.

inconnue tout à fait au monde, plus il me suscite de nouvelles connaissances. Mais, hélas! comme ai-je fait pour tromper ainsi les créatures?... Je ne trouve point de plus rudes croix; et si Notre-Seigneur par sa douce bonté ne mettait au dedans ce qui m'est justement dû, qui est l'humiliation et la contradiction, je me désolerais!

Mais je m'écarte sans y prendre garde de ce que je vous disais touchant la dévotion du sacré Cœur, et le dessein de le faire honorer. Il me semble qu'il m'a fait voir que plusieurs noms y étaient écrits, à cause du désir qu'ils ont de le faire honorer; et que, pour cela, il ne permettra jamais qu'ils en soient effacés. Mais il ne me dit pas que ses amis n'auront rien à souffrir, car il veut qu'ils fassent consister leur plus grand bonheur à goûter ses amertumes. Voilà en passant un petit mot pour vous exprimer les bontés et les volontés de notre souverain Maître. Ah! serait-il bien possible que nous ne voulussions pas l'aimer de toutes nos forces et puissances, malgré toutes les contradictions qui ne manquent pas, comme vous savez! Mais je suis résolue de mourir ou de vaincre ces obstacles avec le secours de cet adorable Cœur de Jésus-Christ!

Je ne vous puis dire la consolation que vous m'avez donnée, tant en m'envoyant la représentation de cet aimable Cœur, comme aussi en voulant bien nous aider à l'honorer avec toute votre Communauté. Cela me cause des transports de joie mille fois plus grands que si vous me mettiez en possession de tous les trésors de la terre.

Je ne saurais plus m'occuper d'autre chose que du sacré Cœur de mon Jésus, et je mourrai contente si je lui ai procuré quelque honneur, quand même il m'en devrait coûter une peine éternelle pour récompense. Pourvu que je l'aime et qu'il règne, il me suffit. La contradiction m'a mise souvent sur le point de cesser d'en parler, mais j'étais si fort reprise

de mes vaines craintes par lesquelles Satan tâchait de m'intimider, et ensuite tellement fortifiée et encouragée, que j'ai résolu, quoi qu'il m'en coûte, de poursuivre jusqu'au bout, ce que je ne puis faire à présent qu'avec nos Sœurs du Noviciat qui s'y portent avec affection. Encore si l'obéissance ne le permettait pas, je quitterais tout, parce que je lui défère toutes mes vues et sentiments.

LETTRE XXXVI

A la mère Greyfié, à Semur.

La Bienheureuse lui rend compte d'une extase où lui furent proposées les délices du ciel et les souffrances de la terre. — Choix sublime qu'elle fit.

VIVE † JÉSUS! Environ février 1686.

Je ne puis vous exprimer ma joie de l'accroissement de la dévotion au sacré Cœur de mon Sauveur. Il me semble ne respirer que pour cela, et il s'allume quelquefois dans mon cœur un désir si grand de le faire régner dans tous les cœurs, qu'il me semble qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela; même les peines de l'enfer, sans le péché, me seraient douces.

Une fois, pressée de cette ardeur en présence du très-saint Sacrement, il me fut montré l'ardeur dont les Séraphins brûlent avec tant de plaisir, et j'ouïs ces paroles: « N'aimerais-tu « pas bien mieux jouir avec eux que de souffrir, être humiliée « et méprisée, pour contribuer à l'établissement de mon « règne dans les cœurs des hommes? » — A cela, sans hésiter, j'embrassai la croix toute hérissée d'épines et de clous qui m'était présentée, et je disais sans cesse : « Ah! mon « unique Amour, oh! qu'il m'est bien plus doux selon mon « désir, et que j'aime bien mieux souffrir pour vous faire « connaître et aimer, si vous m'honorez de cette grâce,

« que d'en être privée pour être un de ces ardents Séra-
« phins ! »

Cette disposition m'a toujours continué depuis, avec des agréments et des tendresses si grandes de la part de cet adorable Cœur, que je ne le puis exprimer [1].

LETTRE XXXVII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

De la part de Notre-Seigneur elle prie la mère de Saumaise de faire dessiner et graver des images du sacré Cœur. — Vision du jour de saint François de Sales.

VIVE † JÉSUS! 2 mars 1686.

Ma toute chère et bien-aimée Mère,

Je n'aurais pas tant différé à me donner l'honneur de vous écrire, si j'avais pu satisfaire au désir que vous me témoigniez d'avoir un dessin pour faire un tableau du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ; comme notre pauvre sœur N... N... n'est plus dans le pouvoir de faire ces sortes de choses, je me suis adressée à ma sœur la Supérieure de Semur pour en avoir un, afin de vous donner cette satisfaction, qui me serait, à la vérité, encore plus grande si je n'avais la mortification de n'en avoir pu recevoir aucune nouvelle depuis que je le lui ai demandé; et de plus, l'on m'a assuré que vous en aviez fait faire un. Je serais bien aise de le savoir de vous, comme aussi si vous pouviez faire une chose que le sacré Cœur de notre bon Maître vous a destinée

1 L'aimable dévotion accueillie au monastère de Semur était encore contredite dans celui de Paray, mais elle y devait bientôt triompher. Notre-Seigneur voulut préparer son épouse à cette consolation par de nouvelles épreuves. En les lui dévoilant d'avance il daigna provoquer de sa part un plus généreux dévouement, et ajouter à ses souffrances le mérite d'un grand amour.

et réservée. Il me l'a fait connaître visiblement, parce que d'autres personnes s'y sont offertes, et on a fait tout ce qu'on a pu pour cela, sans que l'on ait rien avancé; ce qui m'oblige donc de m'adresser à vous pour vous dire simplement ce que je crois être de la volonté de ce divin Cœur, laquelle il m'a manifestée en cette manière : c'est que, comme vous avez été la première à qui il a bien voulu que je dise l'ardent désir qu'il avait d'être connu, aimé et glorifié des créatures (je ne sais si vous vous souviendrez de ce que je vous en ai dit), je me sens encore entièrement pressée de vous dire de sa part, qu'il désire que vous fassiez faire une planche de l'image de ce sacré Cœur, afin que tous ceux qui voudront lui rendre quelques hommages particuliers en puissent avoir des images dans leurs maisons, et des petites pour porter sur eux. Il me semble que ce serait un grand bonheur pour vous si vous lui procuriez cet honneur, dont vous seriez plus récompensée que d'aucune chose que vous ayez faite en votre vie. Car, puisqu'il n'y aurait en cela que le pur intérêt de sa gloire, à mesure qu'il en serait glorifié il augmenterait le degré de gloire qu'il vous a préparé; de plus, votre nom serait écrit dans ce sacré Cœur d'un caractère ineffaçable. Mais parce qu'il veut que si vous lui pouvez faire ce plaisir vous le fassiez sans intérêt, purement pour l'amour de lui-même, il ne me permet pas de vous exprimer le reste de ce qu'il vous réserve si vous lui donnez ce contentement. Et comme un bon Père Jésuite s'était bien voulu charger de faire faire cette planche, à cause que les personnes qui s'étaient offertes pour la payer l'en pressaient beaucoup, ce bon Père en a donné la commission à Lyon; mais je crois qu'il n'y a rien de fait, et qu'il ne s'y fera rien qu'à votre refus. C'est pourquoi je vous supplie, ma chère Mère, de me faire savoir au plus tôt ce que vous jugerez le plus à propos. Mais ne vous faites pas une peine de ce que je vous dis, vous exposant simplement mes pensées, au-des-

sus desquelles vous pouvez faire passer votre jugement et faire tout ce que Notre-Seigneur vous inspirera.

Vous savez, ma bonne Mère, que vous avez une grande part en cette dévotion, et que vous devez vous y intéresser de tout votre pouvoir. Pour moi, je vous confesse que je mourrai contente pourvu que le sacré Cœur de Jésus soit connu, aimé et glorifié, à quoi je ne sers que d'obstacle. Qu'heureuses sont les âmes qui sont toutes à lui, en lui et pour lui!

Comme je n'ai point de secrets pour vous, je vous dirai, ma bonne Mère, que le jour de la fête de notre saint Fondateur, il me sembla que ce grand saint me fit connaître fort sensiblement le grand désir qu'il avait que ce sacré Cœur fût connu, aimé et glorifié dans tout son Institut, disant que c'était là le moyen le plus efficace qu'il a pu obtenir pour le relever de ses chutes, et l'empêcher de succomber sous les artifices d'un esprit étranger, plein d'orgueil et d'ambition, qui ne cherche qu'à ruiner l'esprit d'humilité et de simplicité qui est le fondement de l'édifice, que Satan ne cherche qu'à renverser. Il ne le pourra faire si nous avons ce sacré Cœur pour protecteur, pour défenseur et pour soutien. Employez donc tout votre pouvoir pour le faire aimer. Je vous envoie une petite consécration à ce divin Cœur pour la faire chacune en son particulier; il y en a encore une générale. Si vous la désirez avec d'autres petites oraisons, je prendrai la confiance de vous les envoyer, n'ayant point de plus grand plaisir que de le voir régner dans tous les cœurs.

LETTRE XXXVIII

A la mère Greyfié, à Semur.

Comment la Bienheureuse reçoit les calomnies dirigées contre elle[1].

VIVE † JÉSUS! Dans le carême 1686.

Je me sens tourmentée et persécutée en bien des manières, dont une des plus rudes est de me regarder comme un jouet de Satan, qui m'a toujours menée et trompée par ses fausses illusions; et je ne vois rien en moi qui ne soit digne d'un châtiment éternel, puisque non-seulement j'ai été trompée, mais j'ai été assez malheureuse pour tromper les autres par mon hypocrisie, sans le vouloir pourtant. Ce qui me confirme dans ces sentiments contre moi-même, c'est que tel est celui de ce bon serviteur de Dieu. J'ai sujet de bénir mille fois la bonté du Seigneur de me l'avoir amené, pour éteindre cette fausse opinion qu'on avait de moi. Rien ne me donne plus de contentement que de voir par là les créatures détrompées, et de me mettre en état de satisfaire en quelque chose à la divine Justice, mettant au jour mes misères, faisant voir ce que je suis, afin qu'après cela je demeure ensevelie dans un éternel oubli dans le monde. Cette pensée me flatte d'une douce complaisance. Je me vois un grand besoin de m'humilier; mais je ne sais comment le pouvoir faire, « ne voyant rien au-dessous de moi qui ne suis qu'un néant criminel. » Demandez ma conversion parfaite au sacré Cœur de notre aimable Sauveur.

[1] Cette lettre est un monument de la profonde humilité de Marguerite-Marie. Un religieux de haute réputation la taxait d'hypocrisie et décriait ouvertement sa personne, sa conduite et ses vertus. Loin de s'en irriter, elle partage aussitôt ces sentiments, et dans sa simplicité ordinaire les expose à son ancienne supérieure.

LETTRE XXXIX

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Sentiments fervents sur les croix et sur l'amour de Jésus-Christ.

VIVE † JÉSUS! Mars 1686.

J'espère, ma chère Mère, que puisque vous prenez part à mes intérêts, vous bénirez notre souverain Maître de la part qu'il me fait de sa croix. O ma chère Mère! qu'il fait bon vivre et mourir accablée sous son poids, dans la privation de toute consolation! C'est là toute la prétention du pur amour qui ne donne jamais de repos à l'âme qui s'est tout abandonnée à son pouvoir; et il me semble que je voudrais avoir mille corps pour souffrir, et des milliers de cœurs et d'esprits pour l'aimer et l'adorer. Priez sa bonté que je n'abuse pas de ces moments précieux qu'il me donne pour faire pénitence, et que je ne sois pas privée de l'aimer éternellement. Je ne vous peux exprimer la consolation que je sens de l'ardeur que vous témoignez pour le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Continuez, ma chère Mère, il vous en sait bon gré, et j'espère qu'il règnera malgré ceux qui s'y opposent. Pour moi, je ne puis rien que souffrir et me taire; car je vous avoue que je ne fus jamais réduite en tel état d'humiliation et de contrariétés du côté des créatures; et à tout moment il me semble devoir succomber sous la pesanteur de cette croix dont Dieu me gratifie. Mais jamais je n'ai trouvé mon Dieu si bon à mon égard; il ne se retire pas de moi malgré mes grandes infidélités; aussi n'ai-je point d'autre recours qu'à son Cœur adorable, qui partout se rend ma caution et mon défenseur. Priez-le bien pour moi, et croyez que je ne vous oublie pas.

LETTRE XL

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle la presse de faire faire la planche des images du sacré Cœur, et parle de l'établissement de cette dévotion dans la Communauté de Semur. — Sa joie dans l'augmentation de ses souffrances.

VIVE † JÉSUS! 20 mars 1686.

Je crains, ma très-aimée Mère, de ne m'être pas bien expliquée au sujet du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, duquel il me semble vous avoir dit que l'image qu'il désirait que votre Charité lui fît faire pour sa gloire et votre bien, fût bien imprimée en taille douce, afin que chacun en puisse acheter selon sa dévotion, n'y ayant en cela d'autre intérêt que sa gloire, pour laquelle il désire ardemment que cette dévotion s'étende dans tous les cœurs, afin qu'il y règne absolument. Voilà donc, ma chère Mère, ce que j'ai cru qu'il demandait de vous, et dont je crois qu'il vous récompenserait abondamment, et tous ceux qui contribueront à lui donner ce plaisir, par des grâces de sanctification et de salut. Je vous avoue que je ne vous en aurais pas parlé si je ne m'en étais sentie fortement pressée, d'autres personnes nous ayant déjà mis l'argent entre les mains; mais je n'ai rien osé faire qu'à votre refus. Peut-être aussi que l'argent que votre sainte Communauté a dessein de fournir est pour en faire faire un par un peintre, pour le mettre dans un cadre, comme ma sœur la Supérieure de Semur en a fait faire un pour sa Communauté, qui a une dévotion admirable à ce sacré Cœur [1]. Elles lui ont fait un autel et lui rendent beaucoup d'honneurs, avec de grands fruits, ayant pris cette dévotion en entendant lire la Retraite du R. P. de La Colombière.

[1] Cette phrase fait comprendre que la mère de Saumaise n'avait pas encore répondu à la lettre du 2 mars qui traite du même sujet.

Notre très-honorée Mère prétend que notre Communauté fera faire plus tard aussi une chapelle avec un beau tableau de ce sacré Cœur; c'est pourquoi elle n'a pas voulu se presser d'employer les libéralités que ce jeune Monsieur dont je vous ai parlé lui a faites[1]. Et comme la très-honorée Mère de Semur a envoyé céans une petite ébauche de leur tableau, notre chère sœur Marie-Louise a fait ce qu'elle a pu pour le tirer afin de vous l'envoyer. Il est vrai qu'il y a encore quelque chose de plus dans le leur, comme quatre têtes de Chérubins aux quatre coins, et des cœurs entrelacés dans la couronne d'épines. Ils représentent ceux qui l'aiment dans la souffrance, et ceux qui sont dans les liens d'amour, ceux qui l'aiment dans la jouissance.

Faites-moi savoir au plus tôt ce que vous pouvez et désirez faire, je vous en conjure, ma bonne et chère Mère, avant que le R. Père fasse rien faire... Tout ce que je vous dis ne vous oblige à rien; mais seulement je prends la liberté de vous dire ma pensée comme vous me témoignez le désirer. Et pour ce qui est de moi, hélas! ma chère Mère, que vous en pourrai-je dire, sinon qu'il plaît au Seigneur de me tenir dans un état de souffrances continuelles où je ne me connais plus moi-même, avec un épuisement de forces qui me donne une extrême peine à traîner cette misérable chair de péché; et lorsque je vois augmenter mes souffrances, il me semble sentir en moi à peu près la même joie que les plus avares et ambitieux en voyant accroître leurs trésors. Il me semble que ces souffrances sont quelquefois pour quelqu'une des saintes âmes du purgatoire; je ne sais pas si je me trompe en cela non plus qu'au reste. Je voudrais bien m'étendre davantage avec vous, mais je ne le peux pas, ne faisant pas ce que je

[1] On peut constater l'heureuse influence produite par l'exemple de la supérieure de Semur. Au premier abord, Paray semble moins disposé que jamais à accepter les pensées de la Bienheureuse; et cependant la mère Melin, qui seule peut connaître la tendance des esprits, commence à pressentir la possibilité d'ériger un sanctuaire au sacré Cœur.

voudrais. Le Seigneur soit béni de tout! (sa bonté) ne me laisse d'autre plaisir dans cette misérable vie que celui de n'en avoir point, ne trouvant de consolation ni même de pouvoir à parler, sinon lorsqu'il s'agit des intérêts de son sacré et tout aimable Cœur, qui fait toute mon occupation et entretien.

Et pour ce qui est d'être associée à notre dévotion, vous n'en devez pas douter, puisque vous serez sa bienfaitrice si vous pouvez faire ce que nous vous avons proposé ci-devant. J'attends votre réponse, en vous priant d'avoir un particulier souvenir dans vos saintes prières de cette pauvre chétive pécheresse, qui ne vous oubliera jamais dans les siennes très-indigne et languissantes, priant le divin Consolateur nous consommer en son saint amour.

LETTRE XLI

A la mère Greyfié, à Semur.

La Bienheureuse lui parle de la situation où elle se trouve. — Secours providentiel que lui a envoyé le Cœur de Jésus.

VIVE † JÉSUS! Mars 1686.

Il est vrai, ma très-honorée Mère, que le sacré Cœur de mon Jésus continue toujours d'exercer ses miséricordes envers moi, sa chétive esclave, nonobstant mes continuelles ingratitudes et infidélités, lesquelles seront en quelque façon réparées, selon que je l'espère, par la dévotion de votre chère Communauté à l'honorer, à quoi il prend un singulier plaisir. Et s'il n'a pas permis qu'en introduisant cette dévotion vous y ayez rencontré la croix que son amour m'a fait la grâce de me destiner, il veut que je la porte pour nous deux, car il m'a faite pour cela, et je ne lui peux servir de rien autre. Il me fait toujours trouver de nouvelles consolations parmi les « fouets et les épines, entre lesquelles il me tient à

présent attachée à la croix ». Priez que je n'abuse pas d'un si grand bien, mais que j'en fasse l'usage qu'il attend de moi.

Je vous demande le secret, et la grâce de me dire si je me dois affliger de toutes les suites fâcheuses que produit cette croix, à cause que Dieu y est beaucoup offensé[1]. C'est là toute ma douleur. Tout le reste ne m'ôte pas un brin de ma paix, bien qu'il me semble d'être comme enfermée dans une obscure prison, environnée de croix que j'embrasse tour à tour. Voilà tout mon exercice présent, pendant lequel le sacré Cœur de mon Jésus m'a voulu donner un secours que je n'attendais pas. C'est qu'un grand serviteur de Dieu m'a écrit que depuis peu, disant la sainte Messe, il s'est senti pressé fortement de l'offrir tous les samedis de cette année pour moi, ou selon mon intention, pour en disposer selon mon désir, qui est que vous l'aurez un samedi, et moi l'autre; et nous aurons encore part à tous les sacrifices qu'il célèbrera. Voilà le présent que j'ai à vous faire, et qui ne vous désagréera pas. Mais n'admirez-vous pas avec moi les miséricordes du Seigneur, et les douceurs de son adorable Cœur envers sa chétive esclave, de m'avoir envoyé ce ferme soutien depuis le premier samedi de carême[2], qui fut le temps auquel il commença à redoubler la multitude des croix dont il me gratifie, sous le poids desquelles je succomberais s'il ne se rendait ma force, par l'entremise des saintes âmes qui le prient pour moi? Ce bon religieux qui me fait cette charité ne me connaît point, ni moi lui, que de nom. Je ne me suis jamais senti plus de paix. Bénissez-en le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans lequel je suis, etc.

[1] Encore allusion à l'effet produit par le renvoi de la postulante, et par les dispositions et les discours du religieux de grande renommée.

[2] Le 2 mars.

LETTRE XLII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

La Bienheureuse explique son sentiment sur le retard de la planche des images dont on avait promis la commande. — De là, selon elle, le peu de succès dans l'apostolat auprès des hérétiques de Paray.

VIVE † JÉSUS! 23 avril 1686.

Ma très-honorée Sœur et bien-aimée Mère,

Je suis sensiblement mortifiée de n'avoir pu faire réponse à votre dernière, parce que j'espérais toujours parler à ce bon Père, qui m'avait promis que cette planche se ferait après Pâques; mais il est tellement occupé par Monseigneur d'Autun qui est ici pour travailler à la conversion des hérétiques, qu'il n'a point de temps ni de loisir pour travailler à cette œuvre que l'adorable Cœur de notre divin Maître désire avec tant d'ardeur. Vous ne sauriez croire, ma très-aimée Mère, combien ce retardement m'afflige et me fait souffrir de douleur, parce qu'il faut que je vous avoue confidemment que je crois que c'est la cause qu'il se convertit si peu d'infidèles en cette ville; car il me semble entendre continuellement ces paroles : « Que si ce bon Père s'était acquitté premièrement de ce qu'il avait promis au sacré Cœur de Jésus, il aurait changé et converti les cœurs de ces infidèles, par le plaisir qu'il aurait de se voir honoré dans cette image qu'il désire; mais puisqu'on préfère d'autres choses, quoique à sa gloire, à celle de lui donner ce contentement, qu'il endurcira le cœur de ces infidèles, et que leurs travaux seront sans beaucoup de fruits [1]. »

[1] Les calvinistes, fort nombreux à Paray à l'époque de la fondation du Monastère, n'étaient pas tous revenus à l'unité catholique. La mémoire de Mgr Gabriel de Roquette, évêque d'Autun, est restée en bénédiction pour

Voilà, ma chère Mère, ce qui me tourmente plus que je ne vous peux exprimer, et c'est une peine qu'il faut souffrir sans y pouvoir apporter de remède, ne la pouvant faire savoir à celui qui en pourrait mettre. J'espère pourtant que la chose se fera au plus tôt, c'est-à-dire, quand ce bon Père sera un peu débarrassé; et nous vous en enverrons autant que vous en souhaitez.

En vérité, ce m'est une grande consolation de vous voir si prompte à faire ce que vous croyez que le sacré Cœur désire de vous; car je vous l'avais proposé sans penser que vous voulussiez y donner aucune créance, à cause de mon indignité qui ne vous est pas inconnue. Mais quel bonheur pour vous d'avoir donné les deux louis d'or, lesquels nous avons reçus, et que la très-honorée Mère gardera jusqu'à ce que la chose soit faite; car il me semble pouvoir vous assurer, comme je me sens pressée de le faire, que jamais argent n'a été mieux récompensé qu'il le sera à votre égard. Et je pense que vous avez donné plus de plaisir à ce sacré Cœur, par cette libéralité qui s'adresse directement à Lui, que vous n'avez fait en tout ce que vous avez pu faire en toute votre vie. Enfin, ma chère Mère, nous serions bien heureuses de pouvoir donner nos vies pour procurer la gloire de cet aimable Cœur. C'est en lui que je suis toute vôtre, etc.

D'abord que la planche de cette sainte image sera faite, vous en aurez les premières nouvelles. Ce sera le plus tôt que nous pourrons, car je n'aurai point de repos que cela ne soit fait.

le zèle qu'il mit à les instruire et à les ramener. Nous tenions à rendre cet hommage au pontife sous l'épiscopat duquel s'est écoulée toute la vie religieuse de Marguerite-Marie.

LETTRE XLIII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle répond au sujet de deux personnes pour lesquelles on l'avait consultée.

VIVE ✝ JÉSUS! 12 mai 1686.

En vérité, ma très-honorée Mère, cela me donne bien de la confusion de penser qu'une méchante pécheresse comme je la suis, puisse avoir la science des saints et vous parler leur langage. Ce serait bien vous tromper et moi aussi que de donner quelque créance à mes pensées, lesquelles je vous dis simplement comme votre Charité témoigne le désirer. Celle qui m'est venue au sujet dont vous me parlez, c'est que, si cette personne accepte ce qu'on lui présente, et qu'elle fasse attention d'en bien user, Dieu en sera glorifié et son âme sanctifiée; mais que le tout soit sans autre vue que de plaire à Dieu, devant lequel je n'oublie pas l'autre personne dont vous m'avez parlé. Mais le sacré Cœur de Notre-Seigneur difficilement règnera-t-il dans le sien, à cause qu'il y fait régner le plaisir; mais il faut tout espérer de la bonté de notre Dieu.

Priez bien le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous puissions bientôt accomplir son désir en ce que vous savez. Je n'en attribue le retardement qu'à mes péchés; car je vous avoue de bonne foi qu'il ne faut que me mêler de quelque chose pour y faire naître des contradictions et des obstacles. Mais je ne laisse pas d'espérer que la chose se fera bientôt avec l'aide de la grâce du sacré Cœur, en l'amour duquel je suis tout à vous.

LETTRE XLIV

Second billet à sœur Marie-Madeleine des Escures [1].

VIVE † JÉSUS! 21 juin 1686.

C'est pour obéir à l'adorable Cœur de Jésus, ma chère Sœur, que je vous dis que vous êtes heureuse d'avoir été choisie pour rendre ce service au Cœur de notre bon Maître, par le courage que vous avez eu d'être la première à le vouloir faire aimer, honorer et connaître dans un lieu qui semblait quasi pour lui inaccessible. Il veut l'amour et les hommages de ses créatures d'une libre, amoureuse et franche volonté, sans contrainte ni dissimulation. Et il me semble que le grand désir que Notre-Seigneur a que son sacré Cœur soit honoré par quelque hommage particulier, est afin de renouveler dans les âmes les effets de sa Rédemption, en faisant de ce divin Cœur comme un second [2] Médiateur entre Dieu et les hommes, dont les péchés se sont multipliés si fort, qu'il faut toute l'étendue de son pouvoir pour leur obtenir miséricorde et les grâces de salut et de sanctification qu'il a tant d'envie de leur départir abondamment; et particulièrement sur notre Institut, qui a un si grand besoin de ce secours, que je pense cela lui être un des plus efficaces moyens

[1] Cette fervente religieuse, surnommée *la Règle vivante,* n'avait pas compris jusqu'alors dans son vrai sens la dévotion du sacré Cœur; mais un changement merveilleux s'étant opéré dans son âme, elle suivit l'impulsion de la grâce, et inaugura dans la Communauté le culte si cher à notre Bienheureuse : ce fut au jour même désigné par Notre-Seigneur, c'est-à-dire le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement [21 juin]. Transportée de reconnaissance et de joie, l'amie du Cœur de Jésus traça ce billet.

[2] Cette expression peut paraître hardie. Il n'y a qu'un Médiateur proprement dit, Notre-Seigneur, conçu du Saint-Esprit, apparaissant dans notre chair à Bethléhem, et enfin nous présentant son Cœur à Paray. Aussi la Bienheureuse l'a-t-elle atténuée en disant : *comme un second Médiateur,* pour exprimer une nouvelle manifestation de notre unique Médiateur.

pour le relever de ses chutes et lui être comme un fort imprenable contre les assauts que l'ennemi lui donne continuellement, pour le renverser par un esprit étranger d'orgueil et d'ambition qu'il veut introduire à la place de celui d'humilité et de simplicité, qui est le fondement de tout l'édifice. Et je vous avoue qu'il me semble que c'est notre saint fondateur qui désire et qui sollicite que cette dévotion s'introduise dans son Institut, parce qu'il en connaît les effets. Voilà un petit mot que je vous dis comme à ma chère amie dans ce Cœur adorable.

LETTRE XLV

A la mère Greyfié, à Semur.

Sentiments de Marguerite-Marie après avoir été témoin du triomphe du Cœur de Jésus dans la Communauté. — Témoignage remarquable donné de la part de Notre-Seigneur au monastère de Semur. — Médiatrice et réparatrice. — Communication surnaturelle reçue le jour de saint François de Sales.

VIVE † JÉSUS!

Fin de juin ou commencement de juillet 1686.

Ma très-honorée et très-chère Mère,

Je mourrai maintenant contente, puisque le sacré Cœur de mon Sauveur commence à être connu et moi inconnue; car il me semble que, par sa miséricorde, me voilà presque entièrement éteinte et anéantie d'estime et de réputation dans l'esprit des créatures, ce qui me console plus que je ne puis dire. Je vous ressouviens de ce que vous m'avez promis sur ce sujet, qui est d'empêcher autant que vous le pourrez qu'il ne soit fait aucune mention de moi après ma mort, que pour demander des prières pour la plus nécessiteuse et méchante religieuse de l'Institut qui ait jamais été dans la sainte Communauté où j'ai l'honneur d'être, et où l'on exerce un continuel support et charité à mon égard de toutes les

manières. Je n'en perdrai jamais le souvenir devant le sacré Cœur de mon Jésus, non plus que de ce que je vous dois.

Sœur N... vous salue, et m'a chargée de vous assurer de sa plus sincère amitié. Elle se faisait de la peine de ne pouvoir être utile à rien au sacré Cœur; mais il lui a donné son office, la faisant sa Médiatrice pour demander au Père éternel de faire connaître ce sacré Cœur, au Saint-Esprit de le faire aimer, et à la sainte Vierge d'employer son crédit afin qu'il fasse sentir les effets de son pouvoir à tous ceux qui s'y adresseront. — Il désire qu'il y en ait une chez vous qui lui rende le même service; mais il veut qu'elle soit tirée au sort, disant que bienheureuse sera celle sur qui le sort tombera, car il sera de même son Médiateur. Vous pourrez la changer tous les ans.

De plus il demande encore une Réparatrice, qui demandera très-humblement pardon à Dieu de toutes les injures qui lui sont faites au très-saint Sacrement de l'autel. Et elle se pourra confier humblement qu'il obtiendra grâce et pardon pour elle; et vous la changerez de même que la précédente.

Et pour vous, votre office sera d'offrir à cet aimable Cœur tout ce qui se fera de bien à son honneur et selon ses desseins. Il veut que je vous dise encore que votre Communauté a tellement gagné son amitié, en lui rendant ses premiers devoirs, qu'elle s'est rendue un objet de ses complaisances; et il ne veut plus qu'en priant pour elle je la nomme autrement que « la Communauté bien-aimée de son Cœur ». Il prend tant de complaisance à l'honneur qu'il en reçoit, que cela lui fait oublier toutes les amertumes qui lui viennent d'ailleurs. Il m'a encore montré un trésor de grâce et de salut pour elle, à cause du grand plaisir que Notre-Seigneur Jésus-Christ prend à l'honneur qu'on rend chez vous à son sacré Cœur; mais je ne crois pas, à vous parler simplement, que ces grâces et bénédictions qu'il vous promet

consistent en l'abondance des choses temporelles, car il dit que c'est ce qui nous appauvrit de sa grâce et de son amour, et c'est de quoi il veut enrichir vos âmes et vos cœurs.

Je ne puis me dispenser de vous dire encore ce mot du jour de la Fête de notre saint Fondateur, lequel me fit connaître qu'il n'y avait point de plus efficace moyen de réparer les déchets de son Institut que d'y introduire la dévotion du sacré Cœur, et qu'il désirait que ce remède y fût employé.

LETTRE XLVI

A la mère Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

La communauté de Paray ayant adopté cette précieuse dévotion, la Bienheureuse, peu de jours après, écrit à la mère de Soudeilles, lui proposant de l'établir dans son monastère. — Elle lui offre une petite image du sacré Cœur pour la porter sur le sien, et lui parle du livre de la Retraite du père de La Colombière.

VIVE † JÉSUS! 4 juillet 1686.

Je prie le sacré Cœur de mon adorable Sauveur de vouloir unir si étroitement les nôtres par les liens de son pur amour, qu'ils n'en puissent jamais être séparés un seul moment, vous assurant, ma très-aimée Mère, qu'il m'a donné tant d'estime et d'amitié pour votre Charité, qu'il me semble que vous me faites une grosse injure lorsque vous m'en témoignez quelque doute, par la pensée que vous avez que je vous oublie. Mais comment le pourrais-je faire, puisque vous êtes si chère à l'aimable Cœur de Jésus, que vous l'aimez et voulez être tout à lui, pour lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui sera en votre pouvoir. C'est là ce que je pense qu'il désire le plus de vous, pour ensuite vous faire sentir avec abondance les effets de ses libéralités.

Je ne sais, ma chère Mère, si vous comprendrez ce que c'est que la dévotion au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont je vous parle, laquelle fait un grand fruit et changement en tous ceux qui s'y consacrent et adonnent avec ferveur. Je souhaite ardemment que votre Communauté soit de ce nombre. Je ne sais si vous ne désagréerez point mon désir et ma trop grande liberté, mais c'est l'affection de mon chétif cœur qui m'en fait user ainsi avec un dont il se flatte d'être aimé; et bien plus, j'aurais encore pris la confiance de vous envoyer une petite image de ce sacré Cœur pour porter sur le vôtre. Nous avons trouvé cette dévotion dans le livre de la Retraite du R. Père de La Colombière, que l'on vénère comme un saint. Je ne sais si vous en avez connaissance, et si vous avez le livre dont je vous parle, car je me ferais un grand plaisir de vous le faire avoir. C'est pourquoi obligez-moi, mon intime Mère, de me dire simplement votre pensée sans façon ni compliment, afin que je fasse le même, en vous parlant à cœur ouvert de la dévotion et de l'amour de ce divin Cœur, qui est tout ce que je prétends et désire pour moi et pour celles qui me font l'honneur de m'aimer. C'est en lui que je suis tout à vous avec respect.

Ma toute chère et bien-aimée Mère, je vous demande le secours de vos saintes prières afin que Notre-Seigneur me convertisse et ne m'abandonne pas à moi-même, comme je l'y oblige par une vie criminelle et remplie de péchés. Et toute méchante que je la suis, je ne vous oublierai pas en sa sainte présence, « car l'on n'oublie pas ce que l'on aime. »

LETTRE XLVII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

La Bienheureuse la prie de lui communiquer son avis pour la planche des images du sacré Cœur, dont elle attribue le retard à son indignité. — Paix et souffrances de son âme.

VIVE † JÉSUS! 20 juillet 1686.

C'est avec une extrême douleur, ma très-chère Mère, que je souffre le retardement de ce que je crois être le désir du sacré Cœur de notre bon Maître; mais je ne vois point d'apparence pour cette année, car, alors que nous croyions la chose presque faite, on a mandé à ce bon Père que cela ne se pouvait, pour je ne sais quels obstacles qu'il me serait difficile de vous exprimer. Il en est dans un si grand chagrin qu'il n'osait plus me venir voir. Et après avoir demeuré fort longtemps, il me vit hier, veille de Sainte-Marguerite, et il me témoigna sa peine; et il me dit que si nous voulions attendre l'année prochaine, il la ferait faire lui-même en la manière que je lui avais témoigné le désirer; mais comme il m'a ajouté qu'on l'avait destiné pour aller à Aix et qu'il la ferait mieux faire là qu'ailleurs, je ne sais que lui répondre là-dessus, et je vous prie de m'en dire franchement votre pensée, puisque c'est votre affaire et votre intérêt. Et je dois m'en tenir à ce que vous souhaiterez; c'est-à-dire que, si vous aimez mieux, nous laisserons la chose sans accomplissement, et nous vous renverrons l'argent, plutôt que de le hasarder si loin.

Quoi qu'il en soit, je crois que le sacré Cœur récompensera bien votre bonne volonté et le premier désir que vous avez eu de vouloir accomplir la sienne; mais je vous avoue de bonne foi que je crois qu'il n'en faut accuser que moi; car mes péchés me rendent indigne de tout bien. Pour peu

que je me mêle d'une chose, c'est assez pour y faire fourmiller des obstacles, suivant la menace de Satan, qu'il en ferait naître en tout ce que j'entreprendrais, et qu'il tâcherait de me nuire partout. — Mais tout cela ne m'abat point le courage; car plus je vois de difficultés, plus je me sens fortifiée à poursuivre, dans la pensée que Dieu en sera glorifié, puisque ses œuvres ne s'accomplissent que parmi les contradictions.

Et pour vous dire un petit mot de ma disposition, jamais son amoureuse bonté ne m'a gratifiée de tant de croix, composées de toutes les manières. Car, en vérité, ma bonne Mère, si je vous les pouvais exprimer, vous connaîtriez le grand besoin que j'ai du secours de vos saintes prières, lesquelles je vous demande de tout mon cœur, afin qu'il ne m'abandonne pas au pouvoir de mes ennemis, comme je l'y contrains sans cesse par mes péchés. Je ne vois rien en moi qui ne soit capable d'attirer son courroux, bien que sa miséricorde me fasse sentir une paix inaltérable, ne se lassant pas de l'exercer à départir abondamment ses grâces sur un sujet si pauvre et si misérable; aidez-moi à l'en remercier, car je suis impuissante à tout bien.

Il est vrai, ma chère Mère, que je me sens toujours un grand désir de l'aimer; mais je vois bien que je ne le fais pas parce que je m'aime trop moi-même. Je suis pourtant résolue à tout perdre pour acquérir cet amour; son sacré Cœur me presse incessamment pour cela, et m'attache souvent à la croix, dénuée de tout. Je me fais bien du plaisir de vous ouvrir un peu mon cœur, qui vous honore et vous aime toujours très-sincèrement et tendrement dans Celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, devant lequel nous ne vous oublions pas, nos chères Sœurs novices et nous, non plus que les intentions pour lesquelles vous désirez que nous priions. Si j'étais bonne, vous en sentiriez les effets, puisqu'il n'y a personne qui soit avec plus de respect et d'affection que je suis, toute à vous dans l'amour divin.

LETTRE XLVIII

A sœur Jeanne-Madeleine Joly, à Dijon[1].

Félicitations sur l'heureux résultat de son entreprise.

VIVE † JÉSUS! 1686.

Il est vrai, ma très-chère Sœur, que votre lettre que je viens de recevoir devant le très-saint Sacrement, me confirme encore davantage que vous êtes du nombre des vraies amies du sacré Cœur de notre aimable Jésus, tant par l'humilité que vous pratiquez en vous adressant à la plus chétive et indigne de ses esclaves, que par l'ardeur et le zèle que vous témoignez avoir pour l'avancement de sa gloire, pour laquelle vous me dites vous être oubliée. Ah! ma chère Sœur, l'heureux oubli, qui vous procurera un souvenir éternel de cet aimable Cœur, lequel, comme je l'espère, ne s'oubliera point de tout ce que vous avez fait et ferez pour lui.

Ne vous lassez donc pas, mais tenez à grand bonheur lorsque votre travail s'augmentera et vous procurera quelque croix d'humiliation et mortification. Ce sont les vraies marques qu'il l'agrée; et nous devons lui rendre actions de grâces, également du mauvais succès comme du bon; demeurant contentes et soumises à son bon plaisir, lorsque nos entreprises ne réussiront pas et que toutes nos peines paraîtront inutiles, comme lorsqu'elles réussiront selon nos

[1] Dans cette première diffusion des lumières et des grâces du Cœur de Jésus, nulle âme peut-être ne les reçut avec plus d'abondance, et ne les accepta avec plus de ferveur, de correspondance et de zèle que l'humble sœur Jeanne-Madeleine Joly. Elle se sentit intérieurement pressée de composer un livre qui servît à répandre le culte de ce divin Cœur, et on lui permit de suivre son inspiration. Mais avant de faire imprimer le manuscrit, elle fit part de son travail à l'insigne Promotrice de cette dévotion, qui lui envoya cette réponse.

désirs; puisqu'il se plaît plus dans notre soumission et conformité à sa sainte volonté, que dans tout ce que nous pourrions faire sans cela. Il sait bien les personnes qu'il a destinées particulièrement à l'établissement de son règne. Je vous crois du nombre; et ce serait en vain que d'autres l'entreprendraient, parce que, ne répandant pas l'onction de sa grâce, elles ne pourraient réussir.

LETTRE XLIX

A la mère Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Envoi des objets proposés dans la lettre du 4 juillet. — Encouragements pleins de ferveur et d'humilité. — Détails sur les communautés de Paray et de Semur.

VIVE † JÉSUS! Le 15 septembre 1686.

Je me fais un grand plaisir, ma très-aimée Mère, de pouvoir faire ce petit dépouillement en votre faveur, en vous envoyant, avec l'agrément de notre très-honorée Mère, le livre de la Retraite du R. Père de La Colombière, et ces deux images du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont on nous a fait un présent. La plus grande sera pour mettre au pied de votre Crucifix ou autre lieu pour l'honorer; et la petite, vous pourrez la porter sur vous, avec cette petite Consécration que je prends la liberté de vous envoyer, vous avouant, ma chère Mère, qu'il faut vous aimer autant que je le fais, et être aussi persuadée de vos bontés que je la suis, pour en user ainsi à votre égard. Mais je ne me saurais empêcher de le faire, dans la pensée que ce divin Cœur veut être le maître absolu du vôtre, afin que vous le fassiez honorer, aimer et glorifier dans votre Communauté, sur laquelle j'espère qu'il prétend par ce moyen verser avec plus

d'abondance ses grâces et ses bénédictions d'amour et d'union dans vos cœurs, et de sanctification dans vos âmes; car c'est la source inépuisable de tous biens qui ne cherche qu'à se répandre et se communiquer, surtout à des âmes fidèles comme sont celles qui composent votre Communauté. Et, de plus, je vous avoue que je ne saurais croire que les personnes consacrées à ce sacré Cœur périssent, ni qu'elles tombent sous la domination de Satan par le péché mortel; c'est-à-dire si, après s'être données tout à lui, elles tâchent de l'honorer, aimer et glorifier de tout leur pouvoir, en se conformant en tout à ses saintes maximes.

Et vous ne sauriez croire les bons effets que cela produit dans les âmes qui ont le bonheur de le connaître, par le moyen de ce saint homme (le P. de La Colombière) qui lui était lui-même tout dédié, et ne respirait que pour le faire aimer, honorer et glorifier. Aussi est-ce là ce que je pense qui l'a élevé à une si haute perfection, et en si peu de temps. Ha! ma chère Mère, que vous me faites de plaisir de vouloir rendre un particulier hommage à cet adorable Cœur, lequel « a tant aimé les hommes qu'il s'est tout consommé » sur l'arbre de la Croix pour leur témoigner son amour, et continue de le faire au très-saint Sacrement. Mais votre Charité sait mieux tout cela que moi, qui avoue ingénument que je suis bien orgueilleuse de vous parler ainsi, étant aussi méchante et misérable pécheresse que je la suis en effet, n'étant qu'un composé de toute sorte de misère, capable d'attirer la colère de Dieu et d'arrêter le cours de ses miséricordes. Voyez donc combien j'ai besoin du secours de vos saintes prières devant ce Cœur adorable qui fait toute mon espérance; ne me les refusez donc pas, je vous en conjure en vous assurant que je ne vous oublierai pas en sa présence. Et si vous voulez que notre union et notre amitié y continuent, ne pensez pas à envoyer de l'argent pour le livre ni les images, car ce serait là le moyen de tout rompre avec moi qui me trouve assez

récompensée de savoir que vous voulez aimer et être toute au sacré Cœur de Jésus-Christ.

Pour ces petites images dont je vous ai parlé, dont on veut faire faire une planche ou imprimé en taille-douce, sur du papier seulement, si cela réussit et que vous en souhaitiez, alors vous pourrez les acheter, car je suis pauvre de toute manière, Dieu merci! et ne désire être riche que du pur amour de ses souffrances, mépris et humiliations. En un mot, Jésus, son amour et sa croix, font tout le bonheur de la vie; et je me sens un si grand besoin que la mienne demeure ensevelie dans un éternel oubli, que cela me fait demander instamment à notre chère Mère de ne plus écrire à personne, sinon quelquefois à votre Charité; aussi peux-je vous dire que vous êtes presque la seule qui êtes importunée de nos lettres.

Il faut vous dire une chose qui me donne bien de la joie. c'est que notre Communauté a pris dévotion de se mettre particulièrement sous la protection de l'adorable Cœur de Jésus, et on lui fait édifier une chapelle toute dédiée à son honneur [1]. Vous ne sauriez croire la grande dévotion que nos Sœurs de Semur-en-l'Auxois témoignent y avoir pris par la lecture de ce livre (du P. de La Colombière). Elles ont fait faire un tableau par un peintre et lui ont érigé un autel; et la très-honorée Mère de ce lieu [2] nous marquait que leur

[1] Ce précieux monument, qui s'élève dans le jardin du monastère, a traversé intact les mauvais jours du siècle dernier; la vénération qui s'attachait à ses touchants souvenirs fut, contre la coutume de ce temps, sa meilleure garantie. C'est en réalité le *premier édifice* élevé dans l'univers à la gloire du Cœur de Jésus.

Les oratoires dont les lettres font mention étaient de simples petits autels choisis pour cet usage dans l'intérieur des monastères de Semur, de Moulins et de Dijon, au lieu que ce sanctuaire fut bâti et dédié solennellement en 1688 sous le vocable du sacré Cœur. Cette construction avait été résolue unanimement pour la communauté de Paray, le jour même où l'initiative de la sœur des Escures provoqua la consécration de tous les cœurs à celui du divin Maître.

[2] La mère Péronne-Rosalie Greyfié.

Communauté en a ressenti des effets admirables. Et ceux qui s'affectionnent à honorer ce sacré Cœur prennent, pour cet effet, tous les premiers vendredis du mois pour lui rendre quelques honneurs particuliers, chacun selon sa dévotion; et je crois, ma chère Mère, que pour cela vous ne désagréerez pas que nous vous fassions part de quelques-unes de ces oraisons que l'on nous a données ; non pas toutes, crainte de vous ennuyer. Je crois, ma chère Mère, et je ne me saurais empêcher de vous le dire, qu'il aura une protection particulière d'amour et d'union sur les Communautés qui lui rendront quelques hommages particuliers. Je vous avoue que j'ai confusion de vous dire si simplement mes pensées; mais ne faites de fond que [sur] ce que Notre-Seigneur vous inspirera.

Je ne sais si vous avez les sermons de ce bon père [de] La Colombière, qui sont en quatre tomes. Tous ceux qui les lisent en sont charmés.

Enfin je vous souhaite toute au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour ne vivre plus que de sa vie, n'aimer que par son pur amour, n'agir et pâtir que dans ses saintes intentions, en le laissant faire, en nous et de nous, selon notre bon plaisir. Je ne m'aperçois [pas] que je me rends bien importune proche de vous, mais cela n'arrivera pas souvent... et puis il me semble que tout est pardonnable à un cœur qui vous aime autant que le mien chétif le fait dans celui de notre aimable Jésus, dans l'amour duquel je vous souhaite toute consommée.

Je ne peux m'empêcher de croire que l'envie dont je me suis sentie pressée de vous envoyer ce sacré Cœur, venait de ce qu'il a désir d'établir son empire dans votre Communauté, et son règne d'amour dans nos cœurs. Ceux, ma chère Mère, qui sont dans la couronne d'épines qui environne cet aimable Cœur, sont ceux qui l'aiment et le suivent par les

souffrances ; et ceux qui sont dans les lacs d'amour sont ceux qui l'aiment de l'amour de jouissance [1].

Notre très-honorée Mère (Marie-Christine Melin) vous présente ses respects.

Suscription : Pour ma très-chèrement aimée Mère de Moulins.

[1] Une semblable image avait été aussi envoyée à la mère de Saumaise, comme on l'a vu précédemment.

Des deux que la Bienheureuse adressait le 15 septembre à la mère de Soudeilles, une seule s'est conservée jusqu'à nos jours : c'est le monastère de Nevers, héritier des traditions et des pieux trésors de celui de Moulins, qui la possède, ainsi que la petite consécration dont il est parlé. Nous ne transcrirons pas ici cette dernière pièce, parce qu'on la trouvera reproduite dans la lettre qui va suivre.

« Cette image précieuse à tant de titres, disent nos chères Sœurs de « Nevers, est peinte en miniature sur une feuille de vélin ; elle forme un « rond dont le diamètre est de treize centimètres ; les marges ont été « coupées. Au centre est le sacré Cœur entouré de huit jets de flammes, « percé de trois clous autour desquels jaillissent aussi des flammes, et « surmonté d'une croix. La plaie béante de ce divin Cœur, découpée ho- « rizontalement, laisse échapper des gouttes de sang et d'eau dont le mé- « lange forme, du côté gauche, un nuage sanglant. On lit au milieu de la « plaie le mot *Charitas* écrit en lettres d'or. Autour de cet aimable Cœur, « règne une première couronne de *nœuds* entrelacés, anciennement ap- « pelés *lacs d'amour,* et autour de celle-ci, une autre couronne d'épines « très-mince et très-déliée. Des cœurs sont enlacés dans ces deux cou- « ronnes. La couronne de *nœuds* en renferme quinze, mais celle d'épines « n'en a pas plus de huit. Oh ! qu'elles sont peu nombreuses, les âmes « vraiment éprises d'amour pour les souffrances ! »

Cette image envoyée et écrite si clairement par la Servante de Dieu est donc très-précieuse, quoiqu'elle n'ait pas été peinte par elle. Aussi l'a-t-on fait reproduire exactement par une chromo-lithographie qui la représente à moitié de sa grandeur ; au-dessous et au *verso* de l'image se trouve le fac-simile de la Consécration composée et écrite par notre Bienheureuse. Elle est éditée par Bouasse-Lebel depuis 1864.

LETTRE L

A sœur Félice-Madeleine de La Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Elle répond au désir de cette chère Sœur en lui parlant du Cœur de Jésus [1].

VIVE † JÉSUS!

Vous ne pouviez, ma très-aimée Sœur, m'engager à une plus étroite union avec votre Charité qu'en aimant le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel je ne doute point qu'il n'ait bien agréable le sacrifice que vous lui voulez faire de vous-même, pour être toute à lui, et faire et souffrir tout pour son amour, afin que vous puissiez vivre toute en lui-même, selon son désir, d'une vie de sacrifice, d'abandon et d'amour : de sacrifice de tout ce qui vous est le plus cher et qui vous coûtera le plus ; d'abandon total de vous-même aux soins de son amoureuse conduite, le prenant pour votre conducteur dans la voie du salut; et vous ne ferez rien que vous ne lui en demandiez son secours et sa grâce, laquelle j'espère qu'il vous donnera, autant que vous vous confierez en lui. De plus il nous faut vivre de cette vie d'amour, qui nous unira à lui par celui de notre abjection et anéantissement de nous-même, pour nous conformer entièrement à ses états de sacrifice, d'abandon et d'amour au très-saint Sacrement, où l'amour le tient, là, comme une victime tout abandonnée à être continuellement sacrifiée pour la gloire

[1] Malgré toute sa répugnance à écrire des lettres, notre Bienheureuse ne put refuser d'entrer en relation avec deux autres Visitandines de Moulins, sœur Félice-Madeleine de La Barge et sœur Marie-Gabrielle Morant. Cette amitié s'établit sur les solides bases de la dévotion au sacré Cœur. La correspondance très-intime qui s'échangea entre Marguerite-Marie et sœur Félice-Madeleine, débuta probablement par l'envoi d'une Consécration à ce Cœur adorable, au bas de laquelle la Bienheureuse traça ce premier billet.

de son Père et notre salut. Unissez-vous donc à lui en tout ce que vous ferez; référez tout à sa gloire; établissez-y votre demeure, dans cet aimable Cœur de Jésus, et vous y trouverez une paix inaltérable et la force d'effectuer tous les bons désirs qu'il vous donne, et de ne point faire de fautes volontaires. Portez-y toutes vos peines et amertumes, car tout ce qui vient de ce sacré Cœur est doux, et il change tout en amour.

Aimons-le donc, ma chère Sœur, de toutes nos forces et puissances, et soyons tout à lui sans réserve, car il veut tout ou rien. Et après nous être une fois toutes données, ne nous reprenons plus, et il aura soin de nous sanctifier à mesure que nous prendrons celui de le glorifier. C'est pour l'amour de lui, ma très-aimée Sœur, que je vous prie de pardonner à cette orgueilleuse et méchante pécheresse, la liberté que votre humilité vous fait témoigner désirer, par notre chère sœur Cordier [1], que je vous dise simplement ma pensée. La voilà sans façon, suppliant cet adorable Cœur de Jésus de vous consommer de son pur amour et de vous accorder ma parfaite conversion, laquelle je vous conjure de tout mon cœur de lui demander.

Dieu soit béni, aimé et glorifié.

(Jointe à la lettre :)

PETITE CONSÉCRATION AU SACRÉ CŒUR DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Je N... N... Félice-Madeleine me donne et consacre au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ma personne et ma vie, mes actions, peines et souffrances, pour ne plus vouloir me servir d'aucune partie de mon être que pour l'honorer, aimer et glorifier. C'est ici ma volonté irrévocable d'être toute à lui et faire tout pour son amour, en renonçant

1 En écrivant à sœur M.-A. Cordier, ce désir avait été exprimé par sœur F.-M. de La Barge.

de tout mon cœur à tout ce qu'il lui pourrait déplaire. Je vous prends donc, ô sacré Cœur! pour l'unique objet de mon amour, le protecteur de ma vie, l'assurance de mon salut, le remède de ma fragilité et de mon inconstance, le réparateur de tous les défauts de ma vie et mon asile assuré à l'heure de ma mort. Soyez donc, ô Cœur de bonté! ma justification envers Dieu votre Père, et détournez de moi les traits de sa juste colère. O Cœur d'amour, je mets toute ma confiance en vous, car je crains tout de ma malice et de ma faiblesse, mais j'espère tout de votre bonté. Consommez donc en moi tout ce qui vous peut déplaire ou résister! Que votre pur amour vous imprime si avant dans mon cœur que jamais je ne vous puisse oublier, ni être séparée de vous. Je vous conjure, par toutes vos bontés, que mon nom soit écrit en vous, puisque je veux faire consister tout mon bonheur et toute ma gloire vivre et à mourir en qualité de votre esclave. Ainsi soit-il!

LETTRE LI

A sœur Marie-Gabrielle Morant, à Moulins.

Humilité aimable de la Bienheureuse. — Quelques mots fervents sur l'unique objet de son amour[1].

VIVE † JÉSUS!

Ma très-honorée Sœur,

Je supplie l'adorable Cœur de Jésus d'être le sanctificateur et le consommateur des nôtres, par les saintes ardeurs de son pur amour. Le mien aurait bien de la peine à vous pardonner, ma très-aimée Sœur, tous les sentiments d'estime que votre Charité a conçus si injustement d'une chétive et très-méchante pécheresse comme je la suis, qui ne désire et ne de-

[1] A cette lettre comme à la précédente on ne trouve pas de date positive; mais selon toute probabilité elles durent être écrites vers la fin de 1686.

vrait être connue que pour être humiliée et méprisée de tous; mais je vous le pardonne, parce que vous ne connaissez pas que je ne suis qu'un composé de toutes sortes de misères, sur lequel je vous prie de demander à notre souverain Maître de continuer d'exercer ses miséricordes. Car son sacré Cœur en est une source inépuisable qui ne cherche qu'à se répandre dans les Cœurs humbles, vides et qui ne tiennent à rien, pour être toujours prêts à se sacrifier à son bon plaisir, quoi qu'il en puisse coûter à la nature. On ne peut aimer sans souffrir; il nous l'a bien montré sur la Croix, où il s'est consommé pour notre amour, et il le fait encore tous les jours au très-saint Sacrement de l'autel, où il a un ardent désir que nous conformions notre vie à la sienne, qui est toute cachée et anéantie aux yeux des créatures. Et puisque l'amour conforme les amants, si nous aimons, formons notre vie sur le modèle de la sienne. C'est ce que je lui demande pour vous, que je souhaite être tout à l'aimable Cœur de Jésus, pour ne plus vivre qu'en lui, pour lui et par lui. C'est dans son amour que je suis toute à vous d'une sincère affection.

LETTRE LII

Billet à la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle lui envoie des reliques du père de La Colombière.

VIVE † JÉSUS! 1686 ou 1687.

Ma très-chère Mère,

Je me fais un plaisir de celui que vous aurez des reliques de notre saint père de La Colombière, le corps duquel les Révérends Pères Jésuites ont fait transporter dans leur nouvelle église. L'on nous a fait présent d'un petit os de ses côtes, et de sa ceinture, mais en grand secret. Je veux bien partager avec vous, sachant que vous en ferez l'état qui con-

vient par rapport à l'estime que vous avez pour ce grand serviteur de Dieu.

Je ne puis vous exprimer la consolation que j'ai de l'ardeur que vous témoignez avoir pour le sacré Cœur de notre divin Époux. Si vous tenez la place de ce saint Père sur la terre, il tient la vôtre dans le ciel pour l'aimer et honorer, selon que je le crois [1].

LETTRE LIII

A la sœur Félice-Madeleine de La Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Riom.

Cordiales assurances de son affection.

VIVE † JÉSUS! 2 janvier 1687.

Vous ne devez plus douter, ma très-chère Sœur, que vous ne soyez très-avant dans mon chétif cœur. Pour vous, je ne me saurais empêcher de croire que si Notre-Seigneur vous fait persévérer dans les bons désirs qu'il vous donne, d'aimer et honorer son sacré Cœur, vous y serez placée très-avant, et il prendra soin de vous perfectionner autant que vous en aurez à lui témoigner votre amour, par conformité à ses

[1] On pourrait être étonné que le père de La Colombière n'étant décédé que depuis le 15 février 1682, il ait pu être exhumé à un intervalle aussi rapproché. Mais le mode d'inhumation alors en usage pouvait le permettre sans inconvénient. La chaux vive, répandue en quantité considérable sur le corps, avant de fermer le cercueil, consumait rapidement les chairs, et ne laissait, au bout de peu d'années, que les seuls ossements. On usa de ce procédé à l'égard du serviteur de Dieu, ainsi que l'attestent les traces de chaux qui se remarquent sur son chef et sur quelques parties de ses ossements conservés au monastère de la Visitation de Paray. Disons en passant que la distribution de ses pieuses reliques ne se borna pas à notre seule Bienheureuse; beaucoup d'autres durent y participer, soit au moment de cette première exhumation, soit dans les années qui s'écoulèrent depuis; car on a pu constater dans la vérification qui en fut faite, le 3 juillet 1765, par Mgr Bouange, protonotaire apostolique et vicaire général d'Autun, l'absence de tous les petits os, de toutes les côtes, et de plusieurs vertèbres.

vertus. Votre lettre m'a bien consolée d'y voir les bons sentiments qu'il vous donne. C'est bon signe pour vous, de vous y porter avec tant d'affection. Continuez, ma toute chère Sœur, afin que vous soyez des vraies disciples de cet aimable Cœur, qui ne laissera rien périr de ce qui lui sera vraiment tout consacré et dédié; et je ne vous peux exprimer la joie que je sens du plaisir que je pense qu'il prend à l'honneur que votre sainte Communauté lui rend. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

Adieu, ma chère Sœur, toute au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'amour duquel je vous souhaite toute consommée!

Notre chère sœur Cordier présente ses très-humbles respects à votre très-honorée Mère[1], et à vous, ma chère Sœur, qu'elle aime très-sincèrement. Et moi, je vous conjure de demander à Dieu ma véritable conversion, vous assurant que vous n'êtes pas oubliée dans mes indignes prières. Vous ne serez peut-être pas fâchée que je vous envoie ce petit billet de l'aspiration qu'une sainte âme nous a laissée[2].

LETTRE LIV

A son frère, curé au Bois-Sainte-Marie.

A l'occasion de sa guérison inespérée, la Bienheureuse lui donne d'importants conseils spirituels.

VIVE † JÉSUS! 22 janvier 1687.

Ce m'est une douce consolation, mon très-cher frère, de ce que la bonté du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ daigne bien accorder sa volonté avec celle que nous avions de vous garder encore un peu ici-bas, dans ce lieu de misères

[1] La mère L.-H. de Soudeilles.
[2] Billet qu'on n'a pas retrouvé.

et de larmes, où il faut confesser avec l'Apôtre que tout est vanité, affliction d'esprit, hors d'aimer et servir Dieu seul. C'est ce que je lui ai promis que vous feriez, s'il vous laissait encore quelque temps de vie. Car, voyez-vous, mon cher frère, j'ai bien fait des promesses au sacré Cœur de Notre-Seigneur pour la pouvoir obtenir, croyant que vous ne me démentirez pas et que vous les effectuerez. Autrement il n'y faudrait plus retourner, car Dieu ne peut être moqué. Voilà donc tout simplement à quoi je vous ai obligé, suivant la liberté que vous m'en donniez par la vôtre, et pour accomplir ce que je crois que Notre-Seigneur veut de vous sur l'assurance de quelque personne fort gratifiée des dons de Dieu, et qui vous affectionne beaucoup. Demandant donc à Notre-Seigneur de vous donner encore quelques années de vie, si c'était sa volonté, pour pouvoir effectuer les bons désirs qu'il vous donnait d'être tout à lui, en lui consacrant tous les moments de votre vie, en ne vous employant plus qu'à son service, selon la pureté et sainteté que demande votre ministère, — il sembla à cette personne qu'on lui répondit : « Oui, je te l'accorde, à cette condition que tu me « proposes; et je voudrais en faire un saint, s'il voulait cor- « respondre à mes desseins et aux grâces que je lui ferai « pour cela. »

Mais il faut absolument retrancher trois choses. La première, l'attache aux choses terrestres, et surtout l'amour sensuel du plaisir des sens, où est compris le jeu. — La seconde, retrancher toute superfluité aux habits et en tout ce qui regarde votre personne; et s'il y a quelque épargne, le donner aux pauvres. — En troisième lieu, ne vous mêler des choses du monde que le moins que vous pourrez, ne vous laissant aller à aucune promptitude volontaire. Tout cela a été promis au sacré Cœur de Jésus pour vous, au cas que vous y vouliez bien donner votre consentement, et que vous vous consacriez tout à ce Cœur adorable, pour lui rendre et

lui procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera en votre pouvoir, tant par vous-même que par ceux qui seront à votre charge.

Je crois vous avoir déjà parlé de cette dévotion qui s'établit tout nouvellement; mais comme vous ne me répondîtes rien, je ne sais si vous aviez agréé ce que je vous en avais dit; mais il me semble qu'il n'y a point de plus court chemin pour arriver à la perfection, ni de plus sûr moyen de salut que d'être consacré à ce divin Cœur, pour lui rendre tous les hommages d'amour, d'honneur et de louange dont nous sommes capables. C'est à quoi on vous a encore engagé, et j'espère de vous en parler plus particulièrement quand j'aurai le plaisir de vous voir, si Dieu me veut donner cette consolation.

De plus, nous avons promis que vous prendriez pendant neuf jours les billets que je vous envoie, un chaque jour à jeun, et que vous diriez ou feriez dire neuf messes, durant neuf samedis, à l'honneur de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, et autant de la Passion, neuf vendredis, à l'honneur du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Voilà, mon très-cher Frère, votre engagement, sans ceux que j'ai faits de ma part, non-seulement pour demander à Notre-Seigneur votre santé, mais de faire un an de pénitence pour vous, s'il vous avait retiré de cette vie sans avoir accompli celle que vous vous êtes proposé de faire pendant votre maladie. Regardez jusqu'où va la sainte amitié d'union que le sacré Cœur de Jésus-Christ a faite de nos cœurs, puisqu'en oubliant les péchés d'une vie aussi criminelle que celle que j'ai toujours menée, je pensais à faire pénitence de vos péchés. Mais voyez la bonté de notre bon Maître, qui, sachant bien que j'en ai encore plus besoin que vous, vous a laissé pour m'aider à satisfaire pour les miens, qui sont si grands que je tremble d'y penser. Mais j'espère tout du sacré Cœur

de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel a tant de tendresse pour vous qu'il veut que vous vous fassiez saint, à quelque prix que ce soit, et c'est pour cela qu'il vous laisse encore en ce monde et qu'il vous a envoyé cette maladie, pour vous réveiller et vous faire redoubler le pas. Ah! quel regret pour moi si vous ruiniez les desseins de ce sacré Cœur sur vous, ne faisant pas ce qu'ils vous fait connaître vouloir de vous!

Aimez-le donc, si vous voulez que je vous aime, car je ne veux aimer que ce qu'il aime. Ah! si vous pouviez comprendre comme il fait bon l'aimer et être aimé de lui!... car je crois que nul ne périra de ceux qui lui seront particulièrement dévoués et consacrés. Je ne pourrais jamais me lasser de vous parler sur ce sujet. Enfin, soyons donc tout à Dieu, tout pour Dieu et tout en Dieu; et vous souvenez qu'il veut de vous une vie exemplaire, qui soit pure et tout angélique. Si aujourd'hui nous entendons la voix du Seigneur, n'endurcissons pas nos cœurs, ne différons pas d'un moment à donner plein pouvoir à la grâce.

Pardonnez, mon cher Frère, si je vous dis tout cela, qui ne provient que d'un cœur qui vous aime et qui désire ardemment que vous soyez saint. C'est ce que je demande au sacré Cœur de notre bon Maître, pour qu'il vous consomme des plus vives flammes de son pur amour, qui me rend toute à vous.

LETTRE LV

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Prédiction bien consolante au sujet de la dévotion du sacré Cœur, spécialement pour l'Ordre de la Visitation. — Pourquoi Notre-Seigneur n'a pas fait choix de personnes illustres selon le monde pour établir et accréditer ce culte.

VIVE † JÉSUS! 17 février 1687.

Il faut vous avouer, ma chère Mère, que Notre-Seigneur me veut bien mortifier par le retard de nos images de son

sacré Cœur, bien qu'il me semble ne rien épargner de tout ce qui est en mon pouvoir, qui n'est qu'impuissance et misère. Mais aussi n'avancé-je rien; car le bon Père qui s'en est chargé, ayant été envoyé à Riom, et la planche se faisant à Lyon, je crains fort que son absence ne la fasse négliger, quoiqu'il me mande qu'il y veille, et tient la main à ce qu'elle se fasse au plus tôt; qu'il faut avoir patience. Mais depuis le temps que cela dure, je ne sais à quoi attribuer ce retardement, sinon à mes péchés, qui me rendent un sujet d'obstacles et de contradictions à toute bonne entreprise. Et de plus, il me semble que le démon craint extrêmement l'accomplissement de cette bonne œuvre, pour la gloire qu'elle doit donner au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le salut de tant d'âmes que la dévotion à cet aimable Cœur opèrera en faveur de ceux qui se consacreront tout à lui pour l'aimer, honorer et glorifier. Ah! ma chère Mère, que ses miséricordes viennent bien à propos sur tant de pauvres cœurs ingrats et infidèles qui périraient sans lui! Mais j'espère que son ardente charité les sauvera et répandra partout la suavité de son pur amour, lequel veut que je vous parle sans façon, à cœur ouvert, comme une fille à sa bonne Mère, laquelle, comme je le pense, a bien su gagner la sacrée tendresse de ce divin Cœur, par l'ardent zèle que vous avez de lui procurer de l'honneur; car, en lisant votre chère lettre, je sentais s'imprimer dans mon cœur tout plein de bons sentiments à votre égard, à mesure que je lisais ce qui parlait de lui. Et voici ce qui me vient en pensée au sujet de notre institut : Que notre père saint François de Sales, ce grand ami de Dieu, voyant les fondements de son édifice se démolir, a demandé un soutien capable de le défendre et de le soutenir. Et le sacré Cœur de Jésus lui a été accordé pour le relever de ses chutes, pour lui servir d'asile contre les attaques de ses ennemis, et de soutien afin qu'il ne succombe à l'avenir,

Et c'est par l'entremise de la sacrée Vierge qu'il a obtenu ce puissant protecteur. Celles qui se mettront sous son adorable protection, il leur répandra abondamment du trésor de ses grâces sanctifiantes, par l'onction de sa charité et la suavité de son saint amour.

Mais, mon Dieu ! ma chère Mère ! qu'il est grand cet amour et plein de miséricorde ! Et celui qu'il exerce envers cette chétive et méchante pécheresse, la jette dans des étonnements d'où elle ne peut revenir ; car, hélas ! je ne suis qu'un abîme de toutes sortes de misères et d'infidélités. L'ardent désir qu'il me donne de voir aimer et honorer son sacré Cœur m'a fait quelquefois plaindre à lui de ce qu'il ne se servait pour cela que de sujets si impuissants, puisqu'il pouvait y employer des personnes d'autorité et de science, qui auraient beaucoup avancé cette dévotion par leur crédit. Mais il me semble m'avoir fait entendre qu'il n'a que faire pour cela des puissances humaines, parce que la dévotion et le règne de son sacré Cœur ne s'établira que par des sujets pauvres et méprisés ; et que, parmi les épines des contradictions, il règnera et se fera connaître ; et qu'il attendait au passage tous ceux qui s'y opposeraient. Vous voyez, ma chère Mère, comme mon chétif cœur vous découvre simplement ses pensées, pour lesquelles je vous demande le secret, car je ne souhaite pas que l'on donne aucune créance à mes pensées, ni à ce que je dis, qui n'est ni révélation ni vision.

Enfin, ma bonne mère, je ne saurais finir avec vous, encore que je sois stérile pour tout le reste. C'est dans l'amour du sacré Cœur de Jésus que je suis toute à vous.

LETTRE LVI

A la mère Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Elle lui envoie, au *verso* d'une lettre de sœur M.-A. Cordier, un petit mot d'affection, et lui annonce l'achat des livres demandés.

VIVE † JÉSUS! 28 février 1687.

Je me sers avec plaisir de l'offre que notre chère sœur Cordier [me fait] de ce vide, pour vous assurer de la continuité de ma sincère et respectueuse amitié, qui vous rend très-présente à mon esprit, devant le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui me semble vous regarder comme un objet de ses complaisances, pour l'ardent zèle que vous avez de l'aimer et d'être toute à lui, en lui procurant tout l'honneur et la gloire que vous pouvez. Cela me donne une grande consolation, et je me réservais de vous la témoigner lorsque nous vous enverrions les livres des sermons du Révérend Père [de] La Colombière, que nous faisons venir par l'entremise d'une bonne demoiselle de cette ville, qui nous a bien voulu faire ce plaisir. Je crois qu'ils coûteront six livres dix sols sans le port, les quatre tomes; je souhaite que vous les trouviez autant à votre gré que nous. Et croyez, ma très-honorée Mère, que je n'ai point de plus douce satisfaction que de vous obliger, et [soyez] persuadée que je suis toute à vous, dans l'amour du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LETTRE LVII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

La Bienheureuse lui parle avec une filiale confiance de ses dispositions et de ses souffrances, particulièrement dans le temps du carnaval. — Elle encourage le zèle des sœurs de Dijon, et s'unit à leurs prières pour le succès de leur requête adressée à Rome [1].

VIVE † JÉSUS! Mars 1687.

Je profite, ma toute chère Mère, de la liberté que vous me donnez de vous écrire, pour vous ouvrir mon cœur lorsque j'en aurai la facilité, espérant que vous ne me refuserez pas la douce consolation de me faire réponse lorsque Notre-Seigneur vous l'inspirera, me disant franchement vos pensées sans façon. La vôtre dernière m'a été bien utile dans l'état pitoyable où je me suis vue réduite depuis environ les Rois. Il me semblait qu'on m'attachait à une croix très-douloureuse, où j'ai souffert ce qu'il me serait bien difficile d'exprimer, car je ne me connaissais pas moi-même, surtout les trois derniers jours de carnaval, où il me semblait être proche de ma fin. Mais comme la pensée me venait toujours que mes peines seraient adoucies en Carême, je m'abandonnais à la volonté de mon Sauveur, qui voulait que je lui tinsse compagnie sur la Croix, où il demeurait tout seul dans ce temps de divertissements. Il n'y en avait point pour moi, ni de consolation ou soulagement à mes maux, ne pouvant dormir ni manger; et je ne pouvais parler qu'avec une extrême violence. Mais, hélas! ma chère Mère, jamais plus de miséricorde et de bonté du sacré Cœur à mon égard. Il produit en moi une paix inaltérable, quoique jamais je n'aie été plus lâche, ingrate et infidèle à mon souverain Maître,

[1] C'était pour obtenir du Saint-Siége l'approbation de la fête, de la messe et de l'office du sacré Cœur.

à qui je fais des résistances effroyables dans les choses même où il me manifeste plus clairement sa volonté, comme en celle d'écrire, où il me fait connaître qu'il y a de l'intérêt de sa gloire, en répondant à ceux qui s'adressent à sa chétive esclave, au sujet de la dévotion du sacré Cœur, ou bien lorsqu'on nous demande au parloir. J'y ai tant de peine que je fais toutes les résistances possibles pour m'empêcher d'y aller; après quoi je sens des reproches étranges de ne pas faire ce que je crois que Dieu demande de moi; car, sous le prétexte de vouloir vivre inconnue, je mets obstacle aux grâces qu'il avait dessein de faire à ces personnes-là, par mon moyen. Cela me fait souffrir plus que je ne vous peux dire, d'autant qu'on nous écrit très-fréquemment; et si j'y répondais ce serait faire continuellement de nouvelles connaissances, en quoi mon amour-propre me fait estimer malheureuse d'avoir ainsi trompé les créatures, qui me croient tout autre que je ne suis; car, hélas! ma bonne Mère, si vous me connaissiez, vous auriez horreur et pitié de moi tout ensemble, ne voyant rien en mes actions qui ne soit digne d'un éternel châtiment. Et le fondement de ma peine c'est que, lorsque Notre-Seigneur me donna un engagement particulier à l'amour de son sacré Cœur, il me montra en même temps combien il me faudrait souffrir pour ce même amour, et que les grâces qu'il me ferait n'étaient pas tant pour moi que pour ceux qu'il m'enverrait, auxquels je devais répondre simplement ce qu'il me mettrait en pensée, puisqu'il y attacherait l'onction de sa grâce, par laquelle il attirerait beaucoup de cœurs à son amour. Cela m'est présent dans toutes mes résistances, et c'est ce qui me rend doublement coupable. Jugez après cela de mon infidélité, et s'il ne vaudrait pas mieux que je fusse morte que de mener une vie si criminelle. Je vous prie, ma chère Mère, de me dire votre sentiment, et ce que je dois faire, car la vie m'est une espèce de martyre continuel. Je fais un très-mauvais usage de mes

croix, qui pourtant me semblent si précieuses, que je ne peux être un moment sans souffrir que je ne me croie en même temps perdue. Priez le sacré Cœur qu'il m'ôte le pouvoir de lui résister.

Je ne vous oublie pas en sa sainte présence, ni toutes les intentions que vous me marquez; et je ne peux m'empêcher de vous témoigner la joie que mon cœur a du plaisir que M. votre Confesseur[1], votre très-honorée Mère[2], et votre Charité donnent à mon Seigneur Jésus-Christ, par le zèle que vous avez de le faire connaître et aimer. Continuez, ma chère Mère, car, par ce moyen, vous vous rendrez, devant ce sacré Cœur, un parfum de suavité.

Pour répondre à ce que vous me dites dans votre dernière, — celle-ci étant commencée avant que nous l'ayons reçue, — il me semble que toutes mes prières et tout ce que je peux faire ne tend qu'à ce seul but, d'établir le règne du sacré Cœur; et maintenant d'obtenir l'entérinement de la requête que vous avez à Rome pour ce sujet. Je ne manque pas d'y intéresser la très-sacrée Vierge, et notre bienheureux père [de] La Colombière, lequel, j'espère, nous y sera d'un très-grand secours; car si vous tenez sa place sur la terre, je crois qu'il tient aussi la vôtre dans le ciel, pour aimer et glorifier ce divin Cœur. J'espère toujours que nous obtiendrons ce que nous souhaitons pour la gloire de cet aimable Cœur, à moins que mes grandes infidélités n'y mettent obstacle. Si la chose ne réussit pas, n'en attribuez la cause qu'à mes péchés, nonobstant lesquels je ne laisse pas de vous offrir souvent au sacré Cœur. Priez-le aussi pour moi, je vous en conjure, ainsi que de me croire toute à vous dans l'amour de ce sacré Cœur.

1 M. Charollais.
2 La mère Marie-Dorothée Desbarres.

LETTRE LVIII

A son frère, curé du Bois-Sainte-Marie.

Elle le fortifie dans ses bons désirs, l'anime dans ses essais de plus grande perfection, et se recommande elle-même avec respect à ses prières.

VIVE † JÉSUS! Mars 1687.

Je n'ai pu, mon très-cher frère, me mortifier jusqu'à ce point que de laisser passer une occasion si favorable, sans vous assurer qu'il me semble que le Seigneur va toujours augmentant et fortifiant la véritable amitié qu'il m'a donnée pour vous, surtout depuis votre dernière lettre. Vous avez si entièrement gagné mon cœur par l'ouverture que vous m'avez faite du vôtre, qu'il me semble qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour votre avancement au saint amour, et pour vous faire correspondre parfaitement aux desseins que Dieu a sur vous, qui sont, si je ne me trompe, de vous faire arriver à une haute perfection. C'est pourquoi, voyez-vous, mon cher frère, il ne vous faut pas flatter : il ne se contentera pas pour vous d'une vertu médiocre, parce qu'il a beaucoup de grâces à vous faire, et à d'autres personnes par votre moyen. Ne le frustrez donc pas de ce qu'il attend de vous, qui est une vie conforme à la sainteté de votre ministère. Oh! que vous auriez de regret à l'heure de la mort, de vous voir frustré de la couronne qui est préparée à votre fidélité à suivre généreusement les lumières que le Seigneur vous donne! Je sais bien que ce ne sera pas sans vous faire bien des violences; mais c'est en cela même, et dans la victoire de ces répugnances que vous sentez parfois si violentes, que Dieu a attaché le plus grand prix de votre couronne, et dans le dépouillement de toutes ces choses périssables, dans la privation de tous ces faux plaisirs qui vous

laissent mille remords de conscience, avec une certaine altération d'en prendre toujours davantage. Et à vous dire la vérité, vous ne trouverez de paix ni de repos que lorsque vous aurez tout sacrifié à Dieu. Je lui demande même cette grâce, par l'ardent désir que j'ai que vous soyez tout à lui par le mépris de tout le reste. Vous aurez bien à souffrir pour en venir là, mais la grâce ne vous manquera pas, ni la force et le secours du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Si vous saviez, mon cher Frère, la consolation qu'il me fait sentir du changement qu'il me semble me faire connaître que vous avez fait depuis peu! Je ne vous puis exprimer ma joie sur ce point, puisque je crois qu'il commence à être content de vous ; et je le supplie de tout mon cœur de vouloir achever ce qu'il a commencé en vous, et vous donner une sainte persévérance. Je vous parle peut-être trop librement, mais prenez-vous-en à la tendresse de mon cœur, lequel serait moins sensible à votre vrai bien s'il vous aimait moins ; mais je ne veux pas en user autrement avec vous, que je ne considère plus que comme un autre moi-même. Je vous conjure d'en agir ainsi à mon égard, et de ne me point celer ce que le Seigneur vous fera connaître nécessaire pour ma parfaite conversion, dont j'ai un si grand désir, mais sans nul effet, étant bien éloignée de ce que Dieu veut de moi, qui n'ai encore rien fait pour lui. Aidez-moi par vos saints sacrifices, afin du moins que je puisse apprendre à bien souffrir, puisqu'il me semble que c'est là tout ce qu'il veut de moi, et de l'aimer en souffrant, et qu'il ne m'a mise en cette vie que pour cela ; aussi ne suis-je pas un moment sans souffrir, sans que pour cela je m'en ennuie, et, par sa miséricorde, il me rend toujours plus affamée de sa croix. Priez-le, mon cher frère, que je n'abuse pas d'un si grand bien, car la Croix est un trésor inestimable. L'on m'a ouvert ces jours passés un doigt avec un rasoir jusqu'à l'os. La douleur me semble

un précieux gage de l'amour de Notre-Seigneur, devant lequel je suis toute à vous [1].

LETTRE LIX

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle lui expose les lenteurs qui entravent l'exécution de la planche des images, et lui propose de s'en charger elle-même. — Envoi d'un petit livre du sacré Cœur, imprimé à Moulins, par les soins de la mère de Soudeilles.

VIVE † JÉSUS! 1687.

Il semblait, ma toute chère Mère, qu'il manquait quelque chose à ce que notre souverain Maître exige de son indigne esclave, s'il n'y avait encore ajouté le sacrifice du silence auprès de votre Charité, n'osant plus vous écrire à cause de la grande confusion que je ressens du retardement de la planche des images de son adorable Cœur. Vous ne sauriez croire combien cela m'a fait et me fait encore souffrir. Je n'en attribue la cause qu'à mes péchés, qui me rendent indigne de rendre aucun service à ce divin Cœur, auteur de toute sainteté. Je ne sais donc plus que vous en dire, sinon peut-être que non-seulement il veut que vous les payiez, mais que vous les fassiez faire vous-même, selon qu'il vous l'inspirera. Et j'ai pris cette pensée dans la peine que je souffre de n'en pouvoir apprendre aucune nouvelle, ce Père qui m'avait promis d'y faire travailler étant fort éloigné. Mandez-moi, s'il vous plaît, votre pensée, et si vous la pouvez faire faire; nous vous renverrions l'argent. Que j'aurais de joie si cela se pouvait! Et je vous avoue qu'il n'y a point

[1] Ses maux de doigt se renouvelèrent fréquemment. Nous en constatons trois : le premier en 1665; elle souffrait alors pour une religieuse décédée. En cette année 1687, ce fut comme une expiation des coupables plaisirs du carnaval. L'année suivante, un troisième panaris fut guéri par l'intercession du père de La Colombière.

de peines ni de tourments qui ne me semblent doux pour le faire régner, selon son désir, dans tous les cœurs de ses créatures ; et pour cela j'embrasserais de tout mon cœur les supplices de l'enfer, ôté la privation de l'aimer. Ce m'est une douce consolation de parler à un cœur qui l'aime, et qui en est aimé si tendrement que je ne puis m'empêcher de le regarder comme celui d'une de ses plus fidèles amies, à laquelle nous présentons ce petit livret que la mère de Soudeilles a fait imprimer, après que quelques personnes de considération, et que je ne connais pas, lui eurent fait présent des litanies de ce sacré Cœur, de l'amende honorable, et le reste, qui m'a donné ce qui m'est dû, qui est des confusions effroyables. En le lisant vous comprendrez bien ce que je veux dire, sans qu'il vous soit besoin que je m'en explique davantage, et dont j'aurais sujet en quelque façon de vous accuser ; mais la volonté de Dieu soit faite. Mon cœur se sent indifférent à l'humiliation comme à la consolation, ne faisant pas d'attention ni de réflexion sur cela ; il me suffit qu'il se contente par la continuelle destruction de moi-même. Et n'ai-je pas trop de plaisir, parmi mes amertumes, de voir cette dévotion se soutenir et s'insinuer d'elle-même, malgré les contradictions que Satan y suscite pour s'y opposer. Il règnera malgré ses ennemis, et se rendra le maître et le possesseur de nos cœurs, car c'est sa principale fin dans cette dévotion que de convertir les âmes à son amour. Continuez, ma bonne Mère, à y contribuer de tout votre pouvoir, comme il le désire de vous, à qui j'espère qu'il fera goûter combien ce service est agréable [1].

[1] L'opuscule de sœur Jeanne-Madeleine Joly, imprimé à Dijon depuis quelques mois, inspira à la mère de Soudeilles de faire reproduire à Moulins les litanies et autres prières qu'il contenait. Apparemment on y joignit certaines indications sur l'origine de cette dévotion, circonstances compromettantes pour l'humilité de notre Bienheureuse. Voilà les *confusions effroyables* qu'il lui a fallu subir ; la mère de Saumaise n'en était pas tout à fait innocente. Mais en compensation de ce méfait, elle voulut réa-

LETTRE LX

A la mère de Saumaise, à Dijon.

L'autographe est au monastère de la Visitation de Rennes.

La Bienheureuse l'encourage à travailler à l'établissement de la dévotion au sacré Cœur, et en particulier à obtenir l'approbation à la Messe.

VIVE † JÉSUS! 1687.

Je ne voulais pas vous écrire, ma très-aimée Mère, que je ne vous eusse renvoyé tout ce qu'il faut pour notre planche. J'ai écrit déjà plusieurs fois pour cela à ce bon Père qui s'en est chargé; mais il a un si grand déplaisir de n'y avoir pas réussi, qu'il diffère toujours de nous renvoyer tout ce qu'il faut pour cela. Mais j'espère de vous envoyer bientôt le tout, pour que vous en disposiez comme [le][1] sacré Cœur vous l'inspirera, c'est-à-dire, de la faire faire ou non, quoique vous lui feriez un grand plaisir de la faire faire; néanmoins, comme il sait que [cela][2] n'a pas tenu [à][3] vous, il est [content,] comme je le pense, comme de tout ce qu'il vous plaira en faire. Et pour mon compte, elle m'a été profitable par le bien de plusieurs humiliations.

Et pour vous, ma bonne Mère, je vois l'effet d'une pensée qu'il m'a donnée dès longtemps : — qu'il vous a substituée en la place de notre bon saint P. [de] La Colombière pour l'établissement de la dévotion à son sacré Cœur, qui est l'une des plus grandes grâces qu'il vous pouvait faire. Et je vois en cela l'accomplissement d'une parole que votre Charité me dit une fois, comme l'on commençait à parler de cette dévotion. — Vous dîtes que vous vous estimeriez bien heureuse, si ce sacré Cœur vous daignait choisir pour être la « sollici-

liser le désir de Marguerite-Marie; et, le monastère de Dijon s'en chargeant volontiers, sa réponse demanda qu'on lui transmît le plus tôt possible tous les éléments de l'œuvre, afin que l'image fût gravée sans retard.

[1] Le texte porte : Ce. — [2] Il. — [3] En.

teuse » de cette affaire. — Mais vous êtes encore plus; et vous vous en acquittez tellement bien à son gré, que je vous assure n'y pouvoir penser sans consolation; et vous lui faites un plaisir qui vous en procurera de grands pour l'éternité.

Je ne manquerai [pas] de lui bien recommander tout ce que votre Charité me dit.

L'on me presse, c'est pourquoi je finis, en vous assurant que vous m'êtes, dans cet aimable [Cœur], tout ce que l'on peut être à un cœur qui aime dans lui aussi tendrement que le mien fait, lequel a bien souvent besoin d'être encouragé dans l'œuvre dont nous parlons, puisque rien ne se fait de ma part que parmi les peines, contradictions et humiliations. Bénissez-en sa bonté, laquelle me fait toujours de grandes miséricordes.

Faites tout ce que vous pourrez pour que cette Messe du sacré [Cœur] se dise à son honneur; et, si vous pouvez avoir des indulgences pour le jour de sa fête, cela avancera beaucoup notre entreprise, à laquelle je vous conjure de vous intéresser. Travaillons de tout notre pouvoir; car pour moi, je vous le dis avec douleur, je n'y sers que d'obstacle à cause de la vie criminelle que j'ai toujours menée. Cela me fait quelquefois désirer de sortir de la vie afin que ce divin Cœur soit plus connu, aimé et glorifié.

LETTRE LXI

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle lui renvoie l'argent destiné pour la planche des images du sacré Cœur, et l'exhorte à persévérer dans son zèle à ce sujet.

VIVE † JÉSUS! 1687.

Voilà, ma chère Mère, l'argent [ainsi que] le crayon que ce bon Père nous a renvoyé avec un déplaisir sensible de n'avoir pu achever l'œuvre. Mais Dieu, qui fait tout pour le

mieux, fera que l'image en sera mieux faite, car ce dessin dont il nous a envoyé le crayon n'est pas joli ni à mon gré. C'est pourquoi vous m'obligerez infiniment de le changer, suivant l'idée que Notre-Seigneur vous donnera, le tout étant laissé à votre jugement. Persévérez, ma bonne Mère, dans votre zèle à faire honorer ce sacré Cœur, vous et toutes ces bonnes âmes dont vous me parlez qui s'y intéressent, pour lesquelles je vous parlerai à la première occasion, ne pouvant à présent vous rien dire sur ce sujet, sinon qu'elles sont bien heureuses, et vous aussi, d'être employées à une si glorieuse entreprise, dans laquelle il ne faut point s'étonner des contradictions, qui sont une des marques les plus infaillibles que Dieu en sera glorifié par le règne du sacré Cœur de son divin Fils. Une autre fois j'en dirai davantage [1]. Dieu soit béni!

LETTRE LXII

A sœur Jeanne-Madeleine Joly, à Dijon.

La Bienheureuse répond à cette chère Sœur qui lui avait soumis l'esquisse qu'elle venait de faire.

VIVE † JÉSUS! 1687.

Je ne puis vous exprimer les doux transports de ma joie en recevant votre image, qui est telle que je la désirais. La consolation que j'éprouve de l'ardeur que vous témoignez pour le sacré Cœur est au-dessus de toute expression. Con-

[1] La mère de Saumaise communiqua cette lettre à sœur Jeanne-Madeleine Joly, en lui exprimant le désir qu'elle essayât une autre esquisse qui répondît mieux à la pensée de la Bienheureuse. Sa supérieure, la mère Desbarres, le lui commanda. Encore que la sœur Joly ignorât les premiers éléments du dessin, elle obéit avec simplicité, et Dieu bénit son aveugle soumission, car l'artiste à qui on envoya son travail n'eut presque rien à y retoucher. Le dessin fut remis à nos sœurs du premier monastère de Paris; et c'est par leurs soins que fut gravée la planche attendue depuis si longtemps.

tinuez, ma chère Sœur ; j'espère qu'il règnera ce divin Cœur, malgré tout ce qui s'y oppose; pour moi, je ne puis que souffrir et me taire.

LETTRE LXIII

A son frère, curé du Bois-Sainte-Marie.

Conseils pleins d'humilité. — Témoignages de tendre affection.

VIVE † JÉSUS!

Vers le mois d'avril 1687 [1].

Je prie l'adorable Cœur de Jésus, mon très-cher frère, d'établir à jamais dans les nôtres son règne d'amour et de paix. Vous me faites confusion de vous intéresser comme vous faites à ma santé, qui est si inutile à la gloire de Dieu, auquel ma vie, jusqu'à présent, a été si injurieuse, que je mets au nombre des plus grandes miséricordes qu'il exerce sur mon âme celle qu'il me fait de me faire souffrir ici-bas en terre, en me donnant quelque conformité à sa vie souffrante. Par ce moyen, j'espère acquitter quelque chose de cette grosse dette que j'ai encourue par mes péchés, si vous m'aidez toujours du secours de vos saints sacrifices, sur lesquels je fais grand fond. Continuez-moi donc cette charité, car c'est où se fonde toute mon espérance, vous assurant que je ne vous oublie pas lorsque j'ai le bonheur d'y assister. J'ai bien remercié le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ des grâces qu'il vous fait, le suppliant de vous les continuer, et vous faire celle d'y correspondre fidèlement, et de persévérer constamment dans les saints désirs qu'il vous

[1] Cette lettre se rattache évidemment à celle du mois de mars, dans laquelle la Bienheureuse faisait allusion à ses souffrances. Son bon frère dut s'en informer, comme l'indiquent les premières lignes qui répondent sur ce sujet. Elle semble donc naturellement placée vers cette époque; la lettre suivante pourrait y avoir été jointe.

donne de l'aimer et glorifier, en le faisant connaître. Vous ne pouvez me faire un plus sensible plaisir, dans la pensée que j'ai que vous ne pouvez rien faire de plus salutaire à votre chère âme, pour laquelle j'avoue que je m'intéresse fortement. Et vous avez raison de dire qu'elle ne fait qu'une avec la mienne dans le sacré Cœur. C'est pourquoi je prends la liberté de vous dire si franchement mes pensées, ce que je ne ferais pas si je vous aimais moins.

Vous me donnez une consolation extrême lorsque j'apprends que vous vivez conformément à votre état de vocation, et aux promesses que vous avez faites au Seigneur. Pensez-y souvent, mon cher frère, car il ne faut pas recevoir la grâce en vain, puisqu'il est autant terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, comme il est doux de se jeter maintenant entre les bras d'un Dieu mourant pour notre amour [1], lequel ne cherche qu'à nous faire part de ses miséricordes. Priez-le qu'il les répande sur ma pauvre âme, qui en a un si grand besoin; mais il nous faut confier en sa bonté, en tâchant de correspondre à ses desseins.

LETTRE LXIV

A son frère, le maire.

Elle lui témoigne une vive satisfaction, l'engage à ne pas se désister de sa généreuse entreprise, et le félicite de son bonheur [2].

VIVE † JÉSUS! 1687, vers le mois d'avril.

Vous ne me pouviez plus sensiblement obliger, mon très-cher frère, que de me donner de si heureuses nouvelles sur les bons sentiments que le sacré Cœur conserve dans le vôtre. Je craignais qu'il ne se fût refroidi à son égard, ce qui m'au-

[1] Allusion au vendredi saint. Cette circonstance confirme la date approximative donnée à la lettre.

[2] Chrysostome, de son propre mouvement, avait proposé d'ériger au Bois-Sainte-Marie une chapelle du Sacré-Cœur de Jésus.

rait causé une sensible douleur; et je n'osais plus vous en parler, parce que les dévotions ne sont jamais bien solides si elles ne viennent du mouvement de la grâce. Je ne doute pas que la vôtre, qui produit de si saintes intentions, ne vienne de ce côté-là. Et il me semble même que j'avais senti quelque envie que la chose fût comme vous me la proposez. Mais ne croyant pas que votre amour pour ce Cœur adorable voulût s'étendre à une telle dépense que celle que vous me dites, c'est pourquoi je n'aurais osé vous en rien témoigner, et je me tournais alors du côté du lieu que je vous avais dit, pensant que le nombre des personnes étant plus grand, cela suppléerait au reste. Mais nous voyons donc bien maintenant qu'il faut exécuter ce que vous m'avez proposé, sans jamais vous en dédire; et vous me donnerez une des plus grandes consolations que je puisse recevoir en cette vie mortelle, puisque rien ne m'y peut réjouir que de voir aimer, honorer et glorifier ce divin Cœur de mon Seigneur Jésus-Christ, et le bonheur de m'y pouvoir consommer en souffrant pour son amour. O mon cher frère, que vous serez heureux s'il vous fait une si grande grâce que de pouvoir venir à bout de votre entreprise!

Soyez donc ferme, je vous en conjure, dans l'exécution des sentiments qu'il vous communique, afin que vous ne trompiez pas les desseins qu'il a de vous faire saint. Ses grâces ne vous manqueront pas pour cela; mais il attend de vous et de moi une fidèle correspondance, par retour au grand amour qu'il a pour nous. Mais je ne vous peux exprimer à présent mes sentiments sur ce sujet. J'espère que mon frère le prêtre ne refusera pas de contribuer de tout son pouvoir à un dessein si à la gloire de ce divin Cœur, comme est le vôtre, et qui attirera sur vous et sur votre famille beaucoup de grâces.

LETTRE LXV

A la mère Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Elle lui fait parvenir les sermons du père de La Colombière, et demande combien on désire encore d'exemplaires de sa Retraite [1].

VIVE † JÉSUS!

De notre monastère de Paray, ce 8 avril 1687.

Ma très-honorée Mère,

Si je me fais bien du plaisir de vous envoyer les livres que vous souhaitez, je n'en ai pas moins de voir l'estime que vous en faites. Je crois que quand votre Charité les aura vus, ces bons sentiments ne diminueront pas. Mais j'espère que vous en saurez mieux profiter que moi, qui suis si infidèle à la grâce que je ne sais comme la bonté du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne se lasse [pas] de mes ingratitudes. Je vous avoue, ma chère Mère, que je me sens pourtant une sensible joie de savoir que ce divin Cœur est aimé et honoré dans votre Communauté, pour laquelle j'ai une estime et une affection toutes particulières; [2] je m'estimerais heureuse d'avoir quelque part en leur souvenir devant ce sacré Cœur; et je vous suis bien obligée de l'assurance que votre Charité me donne de ne m'y pas oublier, et de vouloir bien continuer l'union qu'il a faite de nos cœurs. C'est de tout le mien que je suis toute à vous dans son saint amour.

1 La dévotion au sacré Cœur se développe de jour en jour dans le monastère de Moulins. La Bienheureuse en favorise de tout son pouvoir les consolants progrès, surtout au moyen des livres du père de La Colombière, auxquels son humilité eût voulu attribuer tout le succès d'une si glorieuse mission. Cinq lettres paraissant toutes écrites dans le courant de cette même année 1687 n'ont pas d'autre but que les envois de ces ouvrages, ou les félicitations adressées à la mère de Soudeilles par l'humble apôtre du Cœur de Jésus.

2 Et.

Vous aurez la bonté de nous marquer combien vous voulez de livres de la Retraite du R. P. [de] La Colombière; car de ce que vous nous marquez d'argent, je crois que peu s'en manquera qu'il n'y en ait pour en avoir trois.

Si je n'ai pas l'honneur de répondre à la chère sœur de La Barge, ce sera à la première occasion [1].

LETTRE LXVI

A sœur F.-M. de La Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Riom

Conseils spirituels. — Le Cœur de Jésus, oratoire sacré. — Utilité de l'examen particulier.

VIVE † JÉSUS! 8 avril 1687.

Je bénis Dieu en lisant votre lettre, mon intime Sœur, de ce qu'il vous donne des preuves sensibles d'un véritable amour, par la voie des anéantissements. Ainsi comme il vous en donne la vue, suivez-la sans rien craindre, et je crois que vous ferez ce qu'il veut de vous pour établir son règne dans votre cœur. Je pense qu'il en veut bannir les créatures, et puis vous-même. C'est pourquoi réjouissez-vous lorsque vous en recevrez quelque oubli ou mépris, et pensez que c'est afin que vous les bannissiez de votre cœur, lequel il ne faut plus répandre au dehors, mais lui retrancher l'affection aux choses extérieures, afin qu'il s'applique tout à aimer son Dieu résidant [en] [2] lui-même. Et je pense qu'il vous fera de grandes grâces si vous avez le courage de le suivre par un entier oubli de vous-même, abandon à sa providence et une grande pureté d'intention, vous unissant toujours à celles du Cœur de Notre-Seigneur, aimant par son amour et vou-

[1] La Bienheureuse n'attendit pas cette autre occasion; le même jour elle put écrire à son amie, comme le prouve la date de la lettre suivante.

[2] Dans.

lant par sa volonté. Enfin choisissez-le pour votre oratoire sacré où vous ferez vos prières et oraisons, afin qu'elles soient agréables à Dieu.

Il me semble qu'un des meilleurs moyens pour l'avancement à notre perfection, c'est l'examen particulier sur le défaut que nous avons entrepris de détruire, et sur la vertu contraire que nous désirons acquérir, et marquer nos fautes sur un petit livret, pour nous en imposer toujours quelque pénitence à la fin du jour.

Je vous demande pardon, ma très-aimée Sœur, de la liberté que je prends de vous dire si simplement mes pensées ainsi comme votre humilité vous le fait désirer. Ce n'est pas que je ne sache que vous faites encore plus que tout cela, mais je pense [que][1] Dieu veut que vous avanciez de plus en plus dans les voies de son pur amour, suivant les désirs qu'il vous en donne. Contentez-vous des occasions qu'il vous fournira, soit d'humiliations ou contradictions; et ne les cherchez pas, mais profitez-en en silence. C'est le souhait de votre indigne sœur.

LETTRE LXVII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Joie que fait éprouver à la Bienheureuse la publication du petit livre de Dijon. — Élans d'amour et de zèle. — Grande faveur touchant la sainte Eucharistie, le jour du vendredi saint. — Autres paroles de Notre-Seigneur.

VIVE † JÉSUS!

Commencement d'avril 1687.

Hé bien! ma chère Mère, que dirons-nous du sacré Cœur de notre tout aimable Jésus?.... Jamais je n'y ai découvert tant de miséricorde et me suis moins sentie capable de les exprimer, non plus que ma joie à la vue de ce cher livre

[1] Et.

qui, comme je l'espère, ne contribuera pas peu à l'amplification de son règne [1]. Je vous félicite de vos heureux succès dans les entreprises que vous faites pour sa gloire. Il vous fait connaître par là le plaisir qu'il y prend et le désir qu'il a que vous continuiez son œuvre jusqu'à sa perfection. Ne vous lassez donc pas, car il me semble que c'est par là qu'il veut retirer beaucoup d'âmes de la perdition éternelle. Ce divin Cœur est une forteresse et un asile assuré à ceux qui s'y voudront réfugier pour éviter la divine Justice, dont le courroux inonderait les pécheurs avec leurs péchés, à cause du grand nombre qui s'en commet à présent et qui irritent sa juste colère. Ce divin Cœur est un abîme de toutes sortes de biens où il nous faut perdre pour ne plus rien goûter des choses de la terre.

Je ne me puis empêcher de vous dire, ma chère Mère, la grâce que je reçus le jour du vendredi saint [28 mars]. Me trouvant dans un désir ardent de recevoir Notre-Seigneur, je lui dis avec beaucoup de larmes ces paroles : « Aimable Jésus, je me veux consommer en vous désirant, et ne vous pouvant posséder en ce jour, je ne cesserai de vous désirer ! » Il vint me consoler de sa douce présence en disant : « Ma fille, ton désir a pénétré si avant dans mon Cœur, que « si je n'avais pas institué ce Sacrement d'amour, je le ferais « maintenant pour me rendre ton aliment. Je prends tant de « plaisir d'y être désiré, qu'autant de fois que le cœur « forme ce désir, autant de fois je le regarderai amoureuse- « ment pour l'attirer à moi. » Cette vue s'imprima si vivement en moi, que je souffrais une grande peine de voir mon Jésus

[1] Le petit livre avait été soumis à l'examen de Mgr l'évêque de Langres, duquel dépendait la ville de Dijon. Le prélat chargea de cet examen M. Amat, son vicaire général, qui, trouvant cet ouvrage rempli de l'esprit de Dieu, y donna son approbation. Avant la fin de l'année 1686, il était imprimé et envoyé dans presque tous les monastères de l'Ordre; partout on le reçut avec action de grâces. Il ne paraît pas vraisemblable que l'expansion de la reconnaissance de notre Bienheureuse ait tardé jusqu'ici. Probablement quelques lettres se sont perdues.

si peu aimé et désiré dans cet auguste Sacrement, surtout lorsqu'on s'en retirait, ou qu'on en parlait avec cette certaine froideur et indifférence qui m'est une peine insupportable.

Une fois il me dit d'une voix pleine d'autorité : « Je te ren-« drai si pauvre, si vile et abjecte à tes yeux, et je te dé-« truirai si fort dans la pensée de ton cœur, que je pourrai « m'édifier sur ce néant. » Ces paroles eurent tant d'effet en moi que je n'y pouvais penser qu'avec horreur, tant je me voyais de misères. Priez pour moi, s'il vous plaît, et croyez que je suis tout à vous.

LETTRE LXVIII

A son frère, curé du Bois-Sainte-Marie.

Humbles sentiments d'elle-même. — Elle dit un mot de la fondation de la chapelle, et s'étend un peu plus sur des avis adaptés aux besoins spirituels.

VIVE † JÉSUS! Ce 14 avril 1687.

Je n'ai garde, mon très-cher frère, de perdre cette occasion sûre, puisque vous le souhaitez, me faisant un plaisir de ce qui peut vous donner quelque satisfaction. Vous me dites que vous appuyez votre salut sur ce faible roseau. Hélas! que je m'affligerais si cela était, pour le danger où vous vous exposeriez de vous perdre, vu que je pense que personne n'a plus sujet de craindre pour le sien que moi, tant je me vois méchante et infidèle à mon Dieu. Mais il nous y faut travailler tous deux sans nous lasser, puisque, comme vous le savez, la couronne de gloire ne sera donnée qu'aux vainqueurs qui auront persévéré jusqu'à la fin. Je prie notre divin Maître que nous soyons de ce nombre.

Vous ne me marquez rien de la fondation dont mon frère m'avait parlé. Vous ne sauriez croire le plaisir que vous me faites d'avoir du zèle pour la gloire du sacré Cœur de notre divin Sauveur. C'est là, comme je pense, un des plus courts

moyens pour obtenir notre sanctification. Je désire la vôtre comme la mienne propre, vous n'en devez pas douter. Mais, hélas! mon cher frère, il nous faut faire violence pour arriver à la perfection que Dieu demande de vous, qui n'est pas petite, puisqu'il veut faire de vous un saint. Oui, il en veut faire un saint, si vous voulez correspondre à ses desseins, suivant les lumières qu'il vous en donne; et j'espère qu'il ne vous refusera pas les grâces nécessaires pour cela. Et ne croyez pas que pour travailler au salut des âmes qu'il a confiées à votre soin, ce soit un empêchement au vôtre; au contraire, c'est par ce moyen que vous obligerez sa bonté à vous donner de plus grand secours pour l'opérer avec moins de dangers. Veillez donc soigneusement sur votre petit troupeau, et leur soyez un charitable père qui pourvoit à tous leurs besoins spirituels; et surtout, faites que votre vie leur soit un exemple de vertu et de bonne odeur, et le Seigneur vous comblera de ses saintes bénédictions. Ne soyez point intéressé, ni attaché aux choses de la terre, mais tenez-en votre cœur libre autant que vous le pourrez. Point de respect humain lorsqu'il s'agira de la gloire de Dieu. Soyez doux et patient envers tous, afin de donner la confiance à un chacun, et surtout aux pauvres, de s'adresser à vous dans leurs besoins. Ayez tout le monde pour ami, et nul pour ennemi, tant qu'il se pourra selon Dieu.

Mais sur toute chose, mon cher frère, tenez toujours votre âme nette de tout péché, fuyant toutes les conversations dangereuses. Excusez la liberté que je prends de vous parler ainsi; vous devez être persuadé que cela ne vient que d'un cœur qui vous chérit tendrement dans celui de Notre-Seigneur, qui me fait ressentir autant de joie de votre avancement dans son saint amour comme du mien propre. Et ma consolation sera entière lorsque j'apprendrai que vous n'oubliez rien de tout ce qui est propre à contribuer à votre avancement dans la perfection. C'est ce que je vous souhaite.

LETTRE LXIX

A la mère Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Envoi des livres du père de La Colombière.

VIVE † JÉSUS! Ce 1er mai 1687.

Ma très-honorée Mère,

Vous ne me sauriez donner plus de joie que de me donner des nouvelles de l'amplification de la dévotion du sacré Cœur de Jésus-Christ; et je crois qu'elle ne sera pas inutile à ce bon Monsieur, non plus qu'à tous ceux qui y auront recours avec confiance. [Je][1] supplierai de tout mon cœur notre adorable Jésus de les remplir de ses grâces et de son amour.

Nous vous envoyons les cinq tomes des livres du R. Père de La Colombière, et lorsque vous aurons fait venir ceux de ses Retraites, nous vous les enverrons. Cependant je vous souhaite tout embrasée de plus en plus de l'amour de cet aimable Cœur, dans lequel je suis tout à vous.

Notre très-honorée Mère vous assure de ses respects, et notre chère sœur Cordier en dit le même à votre Charité.

[1] J'en.

LETTRE LXX

A la mère Greyfié, à Semur.

Amour passionné de la Bienheureuse pour les souffrances. — Perfection de ses vues sur ce point [1].

VIVE † JÉSUS! Mai 1687.

Ma très-honorée Mère,

Je vous avoue que je ne me sens point de plus doux plaisir que lorsque vous me parlez de ce divin amour dans la pure souffrance, et que je m'estime malheureuse de n'avoir encore rien pu souffrir dans la pureté de l'amour. Je crois que c'est en punition de mes péchés que je ne saurais avoir la moindre croix qu'on ne la publie, et que le plus souvent Dieu y soit offensé. C'est ce qui m'afflige et me fait croire que toutes les créatures doivent avoir une extrême horreur de moi, et que toutes ont droit de se venger des péchés que je commets et dont je suis la cause; aussi puis-je vous dire que j'ai le bonheur de n'avoir autres caresses ni consolations de la part des créatures que celles des croix et humiliations; et jamais je n'en fus plus riche. Ce petit mot vous soit dit en passant pour vous exciter à rendre grâces pour moi au sacré

[1] Une lettre de la mère Greyfié avait entretenu la Bienheureuse sur le sujet préféré de son cœur, l'amour souffrant. Mais comme elle y joignit quelques mots de commisération pour ce douloureux panaris, qui avait duré tout l'hiver, Marguerite-Marie se trouva beaucoup plus à plaindre d'être plainte que d'avoir souffert; et en toute sincérité elle communiqua ses réflexions à son ancienne Mère : « Jamais, dit-elle, je ne fus plus riche d'humiliations. » Quoique cette année-là n'ait pas été signalée par des contradictions aussi apparentes que 1685 et 1686, l'ensemble de la lettre donne à entendre qu'il y avait beaucoup d'épines autour de la Bienheureuse; en particulier, ses épreuves relatives à la postulante renvoyée eurent un long retentissement, et se compliquèrent parfois d'une manière très-pénible. Ainsi peuvent s'expliquer certaines expressions de cette lettre, en admettant toujours les *humiliations spirituelles* et les *souffrances intérieures*, qui surpassaient de beaucoup tout ce qui venait du dehors.

Cœur, et le prier qu'il me donne celle de faire profit d'un si précieux trésor. Quand il serait en mon pouvoir que les choses fussent autrement, j'en ôterais seulement ce qui peut offenser Dieu, et pour tout le reste je voudrais toujours ce qu'il permet pour mon humiliation, et j'en fais toute ma joie auprès de l'adorable Cœur de mon Jésus.

Mais croyez, ma chère Mère, que la nature se contente tellement quand elle se voit flattée et compatie, que cela m'empêchait de pouvoir compter pour une souffrance mon mal de doigt, parce qu'on me disait sans cesse que je souffrais beaucoup. Il me semblait qu'on me le devait dire pour se moquer de moi de me voir si sensible à une si légère douleur; ce qui n'a pas laissé de donner lieu à l'expérience que j'ai faite combien il est agréable à la nature d'avoir de tels soulagements, car elle ne se peut résoudre à souffrir sans appui, parmi les humiliations, mépris et délaissements des créatures. C'est pourtant ce que le pur amour demande; et, hors de là, nos souffrances n'en méritent pas le nom.

Je serai toujours toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus, de quelle manière qu'il vous inspire d'en user à mon égard, de même qu'à notre très-honorée Mère [1], pour laquelle je vous puis assurer avoir tout le respect, l'estime et la confiance qu'on peut avoir pour une aussi bonne et aussi charitable Mère qu'elle est. J'expérimente continuellement son soin et ses bontés, en quoi je crois qu'elle excède à mon égard. C'est tout ce dont j'aurais sujet de me plaindre de sa Charité, ne me voulant pas croire aussi méchante qu'en effet je la suis, toujours infirme et languissante, et toujours toute à vous dans le Cœur adorable de notre divin Maître.

[1] La mère Marie-Christine Melin.

LETTRE LXXI

A la mère Louise-Henriette de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Nouvel envoi de livres. — Encouragement à son zèle.

VIVE † JÉSUS! 25 juillet 1687.

Ma très-honorée Mère,

Je prie l'aimable Cœur de Jésus de consommer les nôtres des pures flammes de son saint amour, afin qu'ils ne vivent et ne respirent que pour l'aimer, honorer et glorifier. Je profite avec plaisir de cette occasion, ma très-honorée Mère, tant pour vous assurer de la continuité de ma sincère et respectueuse amitié, que pour vous envoyer les deux livres de la Retraite du R. Père [de] La Colombière, que l'on nous a fait venir de Lyon, en nous assurant que c'était là tout le surplus de votre argent.

Je vous avoue, ma chère Mère, que je ne saurais penser qu'avec plaisir au zèle ardent que ce sacré Cœur vous donne de le faire aimer et connaître. Je vois en cela une grande marque de son amour pour votre Charité, laquelle ne se doit jamais lasser en ce saint œuvre qui vous sera, comme je le pense, d'un [grand] prix devant Dieu, en la présence duquel je ne vous oublie pas dans mes indignes prières, vous suppliant de ne pas refuser le secours des vôtres à celle qui est tout à vous dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LETTRE LXXII

A sœur de Thélis, à Lyon

L'autographe est au monastère de Paray.

CONSEILS SPIRITUELS

Les deux lettres suivantes, pleines d'une sainte énergie, s'adressent à une âme qui alors hésitait entre la nature et la grâce. — La Bienheureuse lui parle de manière à fixer ses irrésolutions, et, par les motifs les plus sérieux et les plus pressants, l'exhorte à ne pas contrister davantage le Cœur de Jésus.

VIVE † JÉSUS! Septembre 1687.

Je prie l'adorable Jésus, ma très-honorée Sœur, [de] vous faire sentir les puissants effets de sa miséricordieuse charité, et de vous donner lui-même ce que vous cherchez et ne pouvez trouver dans la plus méchante et indigne pécheresse qui puisse être; ce qui m'obligerait à garder le silence à votre égard comme j'ai désir de le faire envers tout autre, si l'obéissance, qui m'est une loi inviolable, ne m'ordonnait de vous répondre simplement mes pensées, ce que je vais faire sans façon, puisque vous le souhaitez.

Premièrement, dans tout ce que votre Charité nous dit, c'est cette forte persécution de la grâce que vous sentez parmi tant de rechutes que je trouve de meilleur, parce que cela marque l'ardent désir que Dieu a de sauver votre âme; ce qu'il ne fera pourtant pas sans votre coopération. C'est pourquoi il ne nous faut pas flatter; car si nous pensons de lui toujours résister, elle se lassera enfin de nous poursuivre, et se retirera tout doucement de nous, et nous demeurerons comme insensibles à notre perte. C'est pourquoi, si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur, et tâchez de profiter de cette retraite que vous allez faire pour cet effet, par une forte et efficace volonté de vous vaincre en vous faisant une continuelle violence, soit

pour vous détacher de vous-même, ou des autres pierres d'achoppement qui ne vous sont pas inconnues. Mais il ne faut plus de fautes volontaires, si vous désirez rentrer dans les bonnes grâces de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Autrement c'est en vain que vous le chercherez, car il se jouera de nous comme nous nous sommes joué de sa grâce. Sa bonté nous veuille garder de ce mal, qui est plus grand qu'on ne le peut exprimer : car quel bien pourrait avoir une âme qui a perdu son Dieu ?

Je ne doute pas que ce ne soit par l'esprit de Dieu que ce vertueux ecclésiastique en use ainsi à votre égard, car je le crois un saint homme. Mais nous n'avons pas besoin de médecin si nous ne voulons pas guérir ou user des remèdes qu'il nous ordonne, ou nous abstenir de ce qui nous rend malade. Mais comme un mal connu est à moitié guéri, il ne faut donc plus qu'un bon : « je le veux, » et tout ira bien. Enfin il s'agit du salut de votre âme, très-chère à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pour laquelle je vous puis assurer qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir, — ôté le péché, — pour la rendre toute à Celui qui l'a créée pour sa gloire. Mais nul n'y peut mieux travailler que vous, en vous servant des lumières qu'il vous donne pour faire le bien et éviter le mal. Ne disputez donc plus avec la grâce, je vous en conjure par tout l'amour du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; de la dévotion duquel, lorsque je vous en ai parlé, j'entendais plutôt une dévotion d'une parfaite conformité à ses saintes vertus que non pas de prières. Seulement, pour le regard de vos communions, ou il faut qu'elles produisent en vous quelques bons effets pour ne plus tomber volontairement, ou il faut suivre en cela l'avis qui vous est donné. Pour ce qui est de la crainte, je crois que vous feriez plaisir à Notre-Seigneur d'aller à lui avec les dispositions de l'enfant prodigue, en sorte que la crainte ne vous ôtât pas la confiance ; mais il n'est pas dit que cet enfant, après être retourné à son père,

le quitta pour une seconde fois... Mais, mon Dieu ! que direz-vous de la liberté que votre humilité fait prendre à mon orgueil ? Ne vous en fâchez pas, s'il vous plaît, car je ne saurais à présent vous dire autre chose, sinon que vous aurez une bonne part dans mes indignes et faibles prières ; mais je suis trop méchante, c'est ce qui vous les rend inutiles.

Je souhaiterais bien que ce bon ecclésiastique voulût recevoir la confession de votre solitude, et je crois que peut-être il le ferait si vous lui promettiez d'être fidèle à ses avis, car ce sera un grand mal pour vous de le perdre. [1] Il me semble que, quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître, je vous peux dire : Suivez ses conseils sans crainte. Voilà donc simplement mes pensées, auxquelles vous n'êtes nullement obligée de croire, et encore moins de les suivre qu'autant que Notre-Seigneur vous l'inspirera. Je le supplie de tout mon cœur de vous rendre constamment fidèle à faire le bien qu'il demande de vous, en lui faisant des sacrifices de tout ce qui vous coûte le plus, selon qu'il vous fera connaître, car il n'y a point de milieu : il veut tout ou rien. Et si vous saviez les grâces que vous recevriez de lui, vous ne lui refuseriez pas ce qu'il vous demande, car toute votre paix et tout votre bonheur ne consistent qu'en cela. Mais allez en votre solitude en esprit de pénitence. Souffrez et vous contentez. Dieu soit béni !

Hélas ! ma chère Sœur, si nous pouvions comprendre le grand tort que nous faisons à notre pauvre âme en la privant de tant de grâces, et l'exposant à un péril si évident par ces fréquentes chutes volontaires qui lui font perdre l'amitié de son Dieu, lequel ne la peut écouter, ni même ceux qui le prient pour elle, tandis qu'elle refuse elle-même de l'entendre et de se convertir toute à lui Il lui ferme l'entrée de son

1 Car.

sacré Cœur, parce qu'elle l'a chassé du sien. Profitons du temps qu'il nous donne, et ne différons plus; mais ne nous troublons pas, car tous les troubles ne servent qu'à augmenter notre mal. L'Esprit de Dieu fait tout en paix. Recourons à lui avec amour et confiance, et il nous recevra entre les bras de sa miséricorde; mais après cela, tâchons de ne nous en plus retirer, car tant de rechutes volontaires sont bien dangereuses, surtout à une âme religieuse[1].

LETTRE LXXIII

A sœur de Thélis, à Lyon.

L'autographe est au monastère de Paray.

Après la retraite de la sœur de Thélis, la Bienheureuse revient à la charge, et n'omet rien pour déterminer le triomphe complet de la grâce. — Un mot de la direction des novices. — Efficacité de l'oraison des trente jours.

VIVE † JÉSUS!

De notre monastère de Paray, ce 11 octobre 1687.

Il est vrai, ma très-honorée Sœur, que si le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ m'avait moins donné d'affection pour votre chère âme, je ne me sentirais pas si sen-

[1] Cette lettre et la suivante semblent convenir à une âme très-imparfaite. Cependant les notes qui nous retracent la vie de sœur Françoise-Lucrèce de Thélis en donnent une autre idée; il est à croire que ses infidélités, qui n'étaient qu'intérieures, blessaient le regard divin sans offusquer celui des créatures. Ayant sous les yeux les notices de ses deux sœurs, également religieuses du monastère de Bellecour, à Lyon, nous avons constaté l'impossibilité de leur attribuer les lettres en question. L'aînée, sœur Marie-Laurence, mourut en 1680, c'est-à-dire sept ans avant. La seconde, sœur Anne-Marie de Thélis, fut une âme suréminente, favorisée de révélations célestes, de dons extraordinaires, et tellement éloignée des fautes volontaires qu'on ne saurait s'arrêter même à cette pensée. Quant à la sœur Françoise-Aimée de Thélis, leur tante, elle était en Pologne. Il paraît donc évident que ces deux lettres furent adressées à sœur *Françoise-Lucrèce de Thélis*, dont la Bienheureuse a omis les initiales, mais que d'autres indications font reconnaître d'une manière très-sûre. (Notice au commencement de ce livre.)

siblement touchée de son retardement dans la voie de la perfection. Puisque vous m'engagez de vous dire librement mes pensées, je vais le faire simplement, car je ne sais pas flatter ni dissimuler. Vous savez qu'il n'y a point de milieu, et qu'il s'agit de se sauver ou de se perdre pour une éternité. L'un et l'autre dépend de nous; [il faut][1] choisir d'aimer Dieu éternellement dans le ciel avec les saints, après nous avoir fait violence, en nous mortifiant et crucifiant ici-bas en terre comme ils ont fait, — ou bien il nous est permis de renoncer à leur bonheur en donnant à la nature tout ce qu'elle désire. Pourquoi tant de raisons et de disputes pour observer des résolutions qui me paraissent si utiles à votre perfection, que, sans la pratique d'icelles, vous n'y ferez pas grand progrès? — Mais c'est parce qu'elles tiennent la nature contrainte et gênée, dites-vous. — C'est pour cela même qu'il les faut pratiquer plus fidèlement; car la nature et la grâce ne peuvent subsister ensemble dans un même cœur: il faut toujours que l'une fasse céder la place à l'autre. Et à quoi bon, ma chère Sœur, de faire des résolutions lorsque nous sommes en solitude, si, après, nous ne voulons pas les mettre en pratique dans les occasions? Et qu'est-ce faire cela, sinon écrire notre propre condamnation qui nous sera montrée au jour du jugement, où l'on dira : — Voilà ce qu'elle a écrit, et voilà ce qu'elle a fait? — Mais j'en ai assez dit là-dessus, puisqu'en un mot je ne crois pas que vous en deviez faire d'autres, mais garder inviolablement celles-là, quelque répugnance que la nature y ait. Et je vous en ai déjà assez dit ma pensée. Mais vous n'êtes pas obligée de la suivre, n'étant comme je suis qu'une méchante pécheresse.

Et pour ce point d'aller dire à votre supérieure les fautes volontaires que vous faites, je croyais que ce serait là le plus fort moyen pour vous empêcher d'en commettre; mais l'amour

[1] Pour.

divin suffit pour nous empêcher de rien faire avec vue qui puisse déplaire au Bien-Aimé de nos âmes ; car je ne puis comprendre qu'un cœur qui est à Dieu, et qui le veut véritablement aimer, le puisse offenser de propos délibéré. [1] Je vous avoue que les fautes volontaires me sont insupportables, parce qu'elles blessent le Cœur de Dieu. Gardez-vous donc, mon intime Sœur, d'en commettre, je vous en conjure, car elles vous privent de bien des grâces, la perte desquelles allentit votre cœur et affaiblit beaucoup votre âme dans le chemin de la perfection. Allez donc à Dieu courageusement par la voie qu'il vous a tracée, en vous rendant constante à embrasser les moyens qu'il vous présente. Pour rudes qu'ils paraissent à la nature, ne les changez jamais en d'autres qui seront de votre choix. Appuyez-vous fortement en Dieu avec une entière confiance en sa bonté, [qui] n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui en se défiant d'eux-mêmes. Ne laissez jamais plus le bien commencé, que par l'ordre de ceux qui vous conduisent. Mais vous en savez assez; tâchons seulement, ma bien-aimée Sœur, de faire ce que nous savons, et me pardonnez la liberté que votre humilité fait prendre à mon orgueil de vous parler ainsi; mais je ne puis faire autrement, à moins que de ne rien répondre du tout à ce que votre Charité me dit; car je connais par là que le Seigneur vous aime et voudrait vous voir avancer à grands pas dans les voies de son amour, quoique crucifiantes à la nature. Ne marchandez donc plus avec lui, mais [donnez] lui [tout], et il vous fera tout retrouver en son divin Cœur. Bon signe, quand la grâce nous poursuit et nous presse; mais craignons qu'elle ne se lasse et ne nous abandonne.

Et pour vous répondre un mot sur le sujet de la novice... [2] et de toutes les raisons qui vous empêchent d'en exposer ce

1 Et.

2 Lacune de quatre lignes qui sont raturées dans l'original par une main étrangère.

que vous en savez..... Nous devons toujours nous défier de nous-mêmes dans ces occasions si importantes, pour ne point trahir notre conscience ni la sainte religion. Il faut avoir recours à la très-sainte Vierge, notre bonne mère et avocate, laquelle ne vous refusera pas son secours, comme je l'espère de sa bonté. C'est pourquoi vous lui offrirez, pendant un mois, l'*Oraison des trente jours* pour lui demander que, si elle ne vous est pas propre, elle lui empêche d'être reçue et de faire la sainte profession. Et vous la ferez dire à la fille pour la même intention, sans que pourtant vous la lui disiez. Je vous assure que cette Oraison a produit des effets tout merveilleux sur ce même sujet, en cette Communauté, depuis douze ou treize ans qu'elle nous a obtenu de cette Mère de bonté que point de fille ne s'y engagera qu'elle ne soit propre à notre manière de vie; car l'on voit manifestement que, lorsque l'on est prêt à les recevoir, ou elles demandent leur sortie quand elles ne nous sont pas propres, ou il se rencontre [quelque] obstacle qui les empêche d'être reçues. Enfin le sujet est plus important qu'on ne pense, et votre charge est bien chargeante devant Dieu, quand on ne s'en acquitte pas selon son esprit. Mais je crois que vous n'oubliez rien pour vous en bien acquitter. Enfin, ma bien-aimée Sœur, travaillons courageusement, car je me sens un grand désir de votre salut comme du mien propre, et je vous puis assurer que, hors le péché, il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela; mais, hélas! la créature dit, mais c'est au Créateur de donner la force de faire. Mais donnez-moi cette consolation que la première fois que vous m'honorerez de vos lettres, vous m'y assuriez de votre fermeté et constance à suivre les mouvements de la grâce, et de n'avoir point fait de fautes de propos délibéré, et vous réjouirez infiniment celle qui est tout à vous en l'amour du sacré Cœur de Jésus.

Je n'ai pas manqué de faire la communion et les autres prières que vous désirez; mais, hélas! je suis trop méchante pour que vous en sentiez des effets. Demandez à Dieu instamment qu'il me convertisse toute à lui, je vous en conjure, car je m'en sens un grand besoin et un désir fort pressant.

LETTRE LXXIV

A sœur F.-M. de la Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Lettre très-instructive sur l'esprit d'humilité et sur les avantages qui en reviennent à l'âme religieuse. — Le Cœur de Jésus, directeur incomparable. — Félicitations pour le zèle que déploie la mère de Soudeilles.

VIVE † JÉSUS! Ce 15 octobre 1687.

Cet adorable Cœur de Jésus, qui dispose toute chose doucement et suavement, mais fortement et puissamment, n'a pas permis que j'aie pu satisfaire plus tôt votre désir, soit parce qu'il se réservait de vous donner des lumières plus pures que celles que vous exigez d'une pauvre misérable pécheresse, ou soit par d'autres raisons. Il nous doit suffire de suivre à l'aveugle sa très-sainte volonté; et puisque vous me faites croire que je la fais en vous disant simplement mes pensées, je le vais faire sans façon en sa sainte présence.

Premièrement, les lumières et sentiments que vous me dites avoir eus sur le sujet de la statue qui doit être disposée et rendue propre à nicher dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils sont d'autant meilleurs qu'il vous fait connaître que vous n'y pouvez arriver qu'en passant par les sentiers de l'amour à votre abjection. C'est la voie sûre pour vous; et j'estime qu'il vous fait une très-singulière faveur de vous en donner la vue et le désir, car il n'y a point de plus efficace moyen pour entrer et se conserver dans l'amitié du sacré Cœur. C'est une eau cordiale qui est capable

de donner la vie de la grâce à votre âme, et celle du pur amour à votre cœur et à toutes vos bonnes actions. Enfin, c'est tout dire en disant que c'est la vertu du sacré Cœur de Jésus, qui n'abaisse en nous sa grandeur qu'autant qu'il nous trouve anéanti dans l'amour à notre petitesse; et il prendra soin de vous élever à l'union avec lui, autant que cette sainte vertu vous désunira d'affection de tout ce qui a de l'éclat devant la créature et dans vous-même, pour chérir amoureusement les occasions d'humiliation qu'il vous présentera, soit par l'entremise des créatures ou de vous-même sans les chercher; mais profiter de toutes celles qui vous seront présentées par sa divine Providence, sans vous amuser à réfléchir sur vous-même, car il me semble que cela lui déplaît.

Il vous doit suffire de lui avoir remis tout le soin de vous-même, et qu'à mesure que vous vous oublierez, il prendra un soin tout particulier de vous perfectionner, purifier et sanctifier; mais le trop de réflexion sur nous-même empêche l'effet de ses desseins sur nous. Oubli et silence donc pour nous-même et sur tout ce qui nous concerne. Aimez et chérissez tout ce qui vous anéantira au dedans de vous-même et devant les créatures. Retranchez à votre esprit toute autre recherche, tenez-vous là, jusqu'à ce que sa bonté vous attire ailleurs. Mon Dieu! ma chère amie, le grand trésor que l'amour à la bassesse et à notre propre abjection! Que ne devrions-nous pas faire et souffrir pour le pouvoir posséder; car l'âme qui en jouit est comme en assurance, et et rien ne lui peut manquer, parce que le Tout-Puissant prend son plaisir et son repos en elle. [1] Je vous avoue de bonne foi que je m'estimerais assez riche et croirais d'avoir assez profité si, depuis seize ou dix-sept ans que cette indigne pécheresse y travaille, elle en avait acquis le moindre degré.

[1] Et.

Demandez-la donc pour moi instamment au sacré Cœur de notre bon Maître, à la direction duquel je vous renvoie afin qu'il soit lui-même votre directeur et conducteur. Il y est très-savant, et quand nous nous abandonnons bien à sa conduite et que nous le laissons faire, il nous fait bien faire du chemin en peu de temps sans que nous nous en apercevions, sinon par les combats que sa grâce livre continuellement à notre nature immortifiée : — c'est pour répondre à ce mot de « direction [1] ». Dieu me garde, ma chère Sœur, de m'en vouloir jamais mêler; ne sachant pas moi-même ce que c'est; me contentant de vous répondre simplement, non mes pensées sur ce que vous me dites, sans ordre ni mesure, mais comme il me vient dans l'esprit, sans qu'il soit en mon pouvoir de me ressouvenir après de ce que j'ai dit ou écrit. Ainsi je n'y peux pas réfléchir pour voir s'il est bon ou mauvais; mais recevez tout à la bonne foi ce que le Seigneur vous y fera trouver propre à votre disposition, et ne vous faites nulle peine du reste.

Je prends bien part aux visites crucifiantes que notre bon Dieu fait si souvent à votre très-honorée Mère [2]. C'est là une des plus sensibles marques de son amour. Je prie sa divine bonté lui faire la grâce d'en faire tout le bon usage qu'il demande de sa soumission et conformité à son bon plaisir et très-sainte volonté. Assurez-la, cette très-honorée Mère, que je conserverai toujours pour sa Charité toute l'estime, l'affection et le respect dont mon chétif cœur est capable dans celui de notre bon Maître, Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel, comme je pense, a [pour] très-agréable l'affection et l'ardent zèle qu'elle a de le faire connaître, aimer et glorifier. Ses peines ni ses soins ne seront pas perdus. Je ne peux vous exprimer la consolation qu'elle me donne de s'insinuer,

[1] Il paraît que la sœur de La Barge avait eu l'aimable abandon d'appeler la Bienheureuse *sa chère directrice.*

[2] La mère Louise-Henriette de Soudeilles.

comme je crois, par ces moyens, si avant dans les bonnes grâces et l'amitié de cet aimable Cœur, en la présence duquel je ne l'oublie pas, non plus que votre Charité, mon intime Sœur. Et je me ferai donc l'honneur d'écrire à cette chère Mère pour la remercier de la demi-douzaine des petits livres du sacré Cœur qu'elle nous a encore envoyés, dont [je] lui reste infiniment obligée, et dont je vous prie lui témoigner ma reconnaissance, car elle m'a fait un très-grand plaisir; et elle aura la bonté d'en agréer mes très-humbles remerciments par votre entremise, craignant que nos trop fréquentes lettres ne lui soient importunes. Et pour vous, ma chère Sœur, tâchez de bien profiter et cultiver les bons sentiments que vous recevez de la souveraine Bonté; rendez-vous-y attentive, car l'Esprit-Saint souffle où il lui plaît; la grâce vient, et ne retourne jamais. C'est pourquoi profitons-en; car le Seigneur en nous inspirant le bien nous donne la force de le faire, mais il n'en est pas ainsi de la créature. Suivez donc ses lumières sans vous lasser, jusqu'à ce que vous l'ayez rendu le Maître absolu de votre cœur.

Ne soyez pas en peine de vos lettres, le secret vous est gardé fidèlement de ma part. Dans les visites du très-saint Sacrement, votre demande sera l'amour à votre abjection, pour honorer les anéantissements d'un [Dieu] caché et humilié pour notre amour; et dans vos oraisons et communions, desquelles vous ne devez point perdre, vous ferez la même demande; — et dans votre retraite, où vous ferez tout tendre à l'oubli et mépris de vous-même, afin de vous y perdre toute en Dieu pour ne plus vous souvenir, chercher, ni voir que lui en toute chose, et son seul bon plaisir, qui doit éteindre tous nos désirs.

LETTRE LXXV

A la mère de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Elle lui témoigne sa vive satisfaction de l'accroissement du culte du sacré Cœur, et y joint un mot consolant sur son état actuel de souffrance.

VIVE † JÉSUS! Vers la fin de 1687.

Il est vrai, ma très-honorée Mère, que vous renouvelez et augmentez ma joie autant de fois que vous m'apprenez de nouveaux progrès de la dévotion du sacré Cœur de notre bon Maître, lequel, comme j'espère, ne laissera pas votre zèle à le faire connaître, aimer et honorer, sans récompense; et puis j'estime qu'on est toujours assez [récompensé], lorsqu'il nous juge digne de lui rendre quelque service, puisque c'est la source inépuisable de tout bien dans laquelle l'amour nous fait trouver tout ce que nous avons besoin. Je crois, ma très-aimée Mère, qu'il vous y fait souvent puiser le trésor de la croix, par les visites douloureuses qu'il vous fait pour vous unir de plus en plus à lui, qui est tout ce que nous devons prétendre dans le temps et dans l'éternité. Mon Dieu! ma chère Mère, qu'il y a de bonheur de souffrir ici-bas avec cet amour! Je ne laisse pourtant [pas] de lui demander le rétablissement de votre santé, dans l'accomplissement de sa volonté, et de le prier pour votre conservation, puisqu'il vous a rendue utile à sa gloire. Continuez, ma chère Mère, à étendre son règne, et ne m'oubliez pas en sa présence, puisque c'est la vérité que j'en ai un extrême besoin, parmi lequel je ne laisse de conserver pour votre Charité tous les sentiments d'estime, de respect et d'affection dont je suis capable dans le sacré Cœur de notre bon Maître, dans l'amour duquel je suis toute à vous.

LETTRE LXXVI

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle lui exprime l'allégresse de son âme à la réception des images du sacré Cœur, et lui parle de quelques personnes.

VIVE † JÉSUS! 17 janvier 1688.

Il n'y aurait point d'excuse qui pût justifier mon silence proche de vous, ma bonne Mère, si notre souverain Maître ne le faisait lui-même; et, comme je vais sans façon avec votre Charité, en vous exposant tout simplement mes pensées, sur lesquelles je ne fais aucun fond, je vous demande aussi de n'y en point faire et de me garder le secret, afin qu'une si misérable pécheresse ne puisse plus tromper personne. Espérant cette grâce de votre bonté, je vous parlerai à cœur ouvert sur le sujet du sacré Cœur, qui me continue toujours ses miséricordes, nonobstant mes infidélités. Je ne vous peux exprimer le doux transport de joie que ressentit mon cœur à la vue de ces saintes images, qui m'excitèrent à vous donner mille bénédictions en mon âme, qui estime la vôtre heureuse dans un si heureux succès, lequel vous était réservé avec toutes les grâces qu'il attirera sur votre chère âme. Et pour cette bonne Sœur[1], je crois, si je ne me trompe, qu'elle lui a donné plus de plaisir par ce qu'elle a fait en son honneur, qu'elle n'avait encore pu faire par toutes les actions de sa vie; et je pense que le sacré Cœur la rendra un monument éternel de ses miséricordes, car il me semble qu'il l'aime tendrement, et que réciproquement il veut être aimé d'elle uniquement et constamment. Ah! ma chère Mère, qu'il fait bon faire plaisir à ce divin Cœur, qui récompensera ces plaisirs par des biens éternels et incompréhensibles!

[1] Sœur Jeanne-Madeleine Joly.

Je n'ai pas manqué, selon votre souhait, de m'y adresser pour N... N... Mais la vérité est que je suis si méchante, que je craignais d'être un obstacle, qui empêcherait même que les saintes âmes qui prieraient pour lui ne fussent exaucées; car à l'abord je me sentis fort rebutée dans ma demande, et il me semblait même avoir un combat avec ce divin et tout aimable Cœur, de qui l'amour me fit enfin remporter la victoire, entendant ces paroles, si je ne me trompe : — « Demeure en paix. Je te promets que s'il veut correspondre à ma grâce, je ne retirerai jamais ma miséricorde de son âme. Qu'il se dévoue à rendre un particulier hommage à mon Cœur par la vertu de patience et de charité; et tous les premiers vendredis du mois faisant dire une Messe, ou en entendant une pour se mettre, lui et tout ce qui lui appartient, sous sa protection, disant tous les jours la petite consécration. » — Mais je vous avoue que je crois que c'est en votre faveur qu'il l'a regardé d'un regard d'amour.

Ne vous lassez donc pas, ma bonne Mère, de lui procurer de l'honneur et de lui recommander mes misères; car, hélas! si vous saviez l'état où je me trouve souvent réduite, vous auriez compassion de moi, qui suis si pauvre et défectueuse en mon intérieur que j'ai horreur de moi-même, ayant peine à me supporter, et étant souvent réduite dans des peines si grandes, et sans trouver aucun secours, que je me vois quelquefois sur le point d'y succomber. Et sans le secours de ce divin Cœur, je l'aurais déjà fait mille fois. Dites donc, ma bonne Mère, quelques mots d'avis et de consolation à cette pauvre souffrante; sa bonté le veut bien; mais le tout selon qu'il vous l'inspirera, car il me semble qu'il fasse servir toutes choses d'instruments à sa divine justice, pour tourmenter cette pauvre criminelle qui, après vous avoir fait mille souhaits de bénédictions à cette nouvelle année, vous vient remercier de la chère et sainte image

que vous avez eu la bonté de nous envoyer. J'aurais bien désiré de la garder, mais il m'en a fallu dépouiller en faveur de mon frère, à qui elle fait beaucoup de grâces. Faites-moi celle de m'aimer toujours un peu dans cet aimable Cœur, dans l'amour duquel je suis toute à vous d'une sincère et respectueuse affection.

LETTRE LXXVII

A sœur de La Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

La Bienheureuse lui découvre les divins stratagèmes de l'amour de Notre-Seigneur. — Pourquoi il permet et dispose les petits mécomptes de l'amour-propre, de la sensibilité, etc. — Réponse à quelques difficultés spirituelles. — Aveu remarquable au sujet de ses lettres.

VIVE † JÉSUS! Mars 1688.

Je prie le sacré Cœur de notre aimable Jésus d'établir à jamais dans les nôtres son règne d'amour et de paix. Le mien, ma très-aimée Sœur, l'a béni de toute l'affection dont il est capable, lorsqu'en lisant votre chère lettre, il m'a fait découvrir tant de miséricorde et de grâces dont il prévient votre chère âme; car, bien loin d'avoir rien aperçu de mauvais dans tout ce que vous me dites, je n'y vois que des sujets de louer sa bonté de l'amoureuse conduite qu'il tient à votre égard, pour vous faire parvenir au but qu'il prétend, qui est, si je ne me trompe, d'établir en votre cœur l'empire de son pur amour, pour vous faire régner, comme je l'espère, éternellement dans le ciel. Et cela ne se peut que par cette voie humble, anéantie et abjecte; et toutes ces occasions qu'il vous présente, vous doivent être infiniment précieuses, car ce sont là des coups d'ami, et qui partent d'un cœur vraiment amoureux du vôtre, dont il est extrêmement jaloux. C'est pourquoi il se presse de ruiner tout ce qu'il y a de

terrestre et d'humain, pourvu que vous le laissiez faire, en correspondant suivant ses lumières à ses desseins adorables.

Ah! mon intime Sœur, si vous connaissiez l'honneur et la faveur que le Roi du ciel vous fait, de daigner ainsi s'abaisser jusque dans votre cœur, où souvent peut-être vous le laisseriez seul, s'il ne vous faisait demeurer ainsi courte dans vos discours et malheureuse dans vos entreprises, afin de vous faire connaître que vous ne devez plus chercher de plaisir ni de consolation dans ces choses passagères, mais en lui seul, qui, vous voulant être toute chose, veut que vous receviez ces sortes d'occasions d'humiliation comme un signal qu'il vous donne, qu'il vous attend dans le plus intime de votre cœur, et qu'il faut tout quitter pour lui aller tenir compagnie en la manière qu'il lui plaira, soit en rendant hommage à sa toute-puissance par votre impuissance, en le laissant agir en vous et pour vous; soit par de nouvelles humiliations qu'il vous fera trouver au dedans de vous-même, qui sont [1] autant d'escaliers pour vous faire descendre dans l'abîme de votre néant, afin de prendre là son plaisir avec vous, car ce Souverain de nos âmes ne se plaît que dans les âmes anéanties! Et pour être toute dans lui, il ne faut plus rien être en soi-même. Regardez donc, ma chère amie, cette voie humble comme la vraie qu'il vous a tracée, et la plus sûre pour parvenir à lui. Cheminez-y droitement, avec paix et action de grâces, sans vous soucier de voir ce que vous y faites, ni si vous avancez; mais abandonnez-vous à l'aveugle, pleine de foi et de confiance, au soin de son amoureuse providence, sans retourner sur vos pas; car, par le trop de soin de vous-même, vous empêchez celui qu'il voudrait prendre de vous, pour vous faire avancer, sans que vous vous en aperceviez, plus dans un mois que vous ne pourriez faire à l'ordinaire. Et que craignez-vous dans une voie si sûre comme

1 Comme.

est celle des humiliations, dont la meilleure est celle que nous n'apercevons pas? car l'humilité a cela de propre, qu'elle disparaît du moment qu'on l'aperçoit dans soi-même.

Pour les peines que vous me dites sentir contre la foi, vous n'avez qu'à vous en détourner simplement en faisant des actes contraires, autant que vous le pourrez. Et elles vous serviront de moyens pour la purifier en vous. Mais, mon Dieu! ma chère amie, faut-il que je vous dise qu'une seule chose m'afflige en votre écrit? C'est que je n'y aperçois pas assez d'abandon et de confiance, qui est pourtant, si je ne me trompe, ce que je crois que notre bon Maître demande le plus de vous. Laissez-vous conduire; et pensez souvent que l'enfant ne saurait périr entre les bras d'un Père tout-puissant.

Il ne faut pas laisser d'aller visiter le très-saint Sacrement, pour la répugnance que vous y sentez; mais il la faut offrir à Notre-Seigneur pour honorer celle qu'il a bien voulu ressentir au jardin des Olives; et vous tromperez votre ennemi, qui voudrait par là vous détourner du bien. De même [1], lorsqu'il suscite tous ces troubles et ces tempêtes dans votre intérieur, allez dans ce temps chercher votre paix dans le sacré Cœur par des actes d'amour et d'abandon, sans vous amuser à regarder ce qui se passe en vous, qui devez toujours refuser votre consentement à ces sortes de sentiments, ne vous troublant jamais de rien.

Voilà, ma très-aimée Sœur, simplement ce qui m'est venu devant l'image du sacré Cœur, pour réponse à ce que votre cœur me dit. Mais ce qui me fait peine, il vous le faut dire confidemment, c'est que, m'oubliant de ce que j'écris, et ne pouvant relire mes lettres par la peine que j'en souffre, qui m'excite à les brûler, cela fait que l'obéissance m'ayant dit de ne les pas relire, je demeure toujours dans la peine

[1] Que.

d'avoir redit la même chose. Mais si cela est, prenez-vous en à vous-même, qui vous procurez ces trop fréquentes lettres dans lesquelles, s'il y a quelque chose qui vous soit utile, rendez en grâce au sacré Cœur. (Je ne sais) ce qui donne à votre humilité de vous adresser et confier ainsi à la plus chétive et indigne de toutes les pécheresses, qui ne fait rien de tout le bien qu'elle dit. C'est pourquoi ne vous y fiez pas, je vous le dis en amie, afin de n'y pas être trompée. Priez le Seigneur qu'il me convertisse, et soyez sûre que je ne vous oublie pas en sa présence.

[1] Je vous avoue, ma chère amie, que quand je me serais étudiée à vous dire mon inclination pour la petite image, je n'aurais pas si bien rencontré à mon gré; et j'en étais si (contente) que je la montrais à toutes nos sœurs, qui en avaient bien de l'envie, mais je l'ai gardée avec permission; ce qui est bien contre mon ordinaire, n'ayant point de plus grand plaisir que de ne rien avoir du tout. Je vous remercie de bon cœur, mais c'est tout ce que vous en devez prétendre.

Pour les lettres dont votre Charité nous parle, je ne les ai pas reçues, n'ayant pas laissé de vous en écrire deux fois; et je ne sais si vous les aurez reçues. Adieu, ma toute chère et bien-aimée Sœur, mais toute à Dieu sans réserve! Et que tout ce qui est en nous soit purifié par son amour crucifié dans lequel je suis toute à vous, de la plus sincère affection de mon cœur, (qui vous) chérit véritablement dans celui de notre bon Maître.

1 Et.

LETTRE LXXVIII

A son frère, curé du Bois-Sainte-Marie[1].

Satisfaction que lui font éprouver sa conduite édifiante et ses pieux projets pour la gloire du Cœur de Jésus. — Conseils et réflexions.

VIVE † JÉSUS! 1688.

Vous ne pouviez me donner une plus sensible joie, mon très-cher frère, qu'en me témoignant le zèle dont l'adorable Cœur de Jésus vous anime à l'aimer et à le faire connaître, aimer et honorer, en tâchant d'établir de tout votre pouvoir le règne de son pur amour dans les âmes. Ah! il est vrai que vous m'avez prise par tout ce qui est plus capable de toucher mon chétif cœur, qui n'est sensible qu'à cela, qui ne désire et ne respire que pour voir régner celui de notre bon Maître dans tous les cœurs capables de l'aimer. C'est maintenant que je ne peux plus douter de la sainte union que son pur amour a faite dans nos cœurs, puisqu'il vous a donné un désir que je n'avais jamais osé vous proposer; le sacré Cœur ne me le permettant pas, que vous n'eussiez fait la première ouverture de votre libre volonté, par laquelle il veut que je lui rende, comme par un autre moi-même, ce qu'il désire recevoir de vous et de moi. C'est donc maintenant que je reconnais votre amitié véritable, puisqu'elle commence à me donner les preuves que je souhaitais. Que de consolation pour moi de vous voir si libéral envers cet aimable Cœur de Jésus! Il me semble voir là une forte preuve qu'il veut détacher entiè-

[1] Les prières et les avis de la Bienheureuse portèrent des fruits abondants au Bois-Sainte-Marie. De concert avec son frère le maire, M. Jacques Alacoque organise dans sa paroisse le culte perpétuel du Cœur de Jésus; une chapelle commence à s'élever par les libéralités de la pieuse famille; le bon prêtre y fonde des messes et n'attend plus que le moment où il pourra les célébrer dans le nouvel édifice. Les lettres de son heureuse Sœur témoignent d'un redoublement d'affection bien facile à concevoir.

rement le vôtre des choses de la terre, parce qu'il veut que vous soyez saint.

Oui, mon cher frère, je l'espère, il ne tiendra qu'à vous de vous faire saint par les grandes grâces qu'il vous fera, si vous voulez y correspondre, en suivant fidèlement les saintes inspirations et bons mouvements qu'il vous donne pour cela. Il vous en coûtera, il est vrai, de la part de la nature, qui craint sa propre destruction et tout ce qui la fait souffrir. Mais, hélas! la pourrait-on faire mourir sans souffrir beaucoup, puisque tout s'y oppose en nous; car nos passions se révoltent continuellement, ce qui nous fait souvent tomber. Il ne nous faut pas troubler pour cela, ni nous laisser abattre ou décourager; mais nous faire violence en tirant profit de nos propres chutes pour nous animer au combat par l'exemple des saints qui ont senti des faiblesses comme nous. Il nous faut donc comme eux combattre contre nous-mêmes jusqu'à la fin, et mourir les armes en main; car la couronne n'est donnée qu'aux victorieux.

Vous voyez bien, mon cher frère, que je n'entends pas par là vous inviter à de grandes austérités, mais oui bien à une généreuse mortification de vos passions et inclinations; à détacher votre cœur et le vider de tout le terrestre; à être charitable envers le prochain, libéral à l'égard des pauvres; ne regarder que Dieu en tout ce que vous faites, et le chercher en simplicité, pureté et humilité de cœur, ne cherchant qu'à lui plaire et lui attribuant la gloire de tout, sans nous soucier d'acquérir aucune estime ni réputation parmi les créatures. Ah! mon cher frère, faisons que notre vie ne déshonore pas la sainte vocation à laquelle nous sommes appelés, qui demande que nous vivions d'une vie tout angélique. Vous voyez la liberté que me donne notre sainte union de vous dire sans façon tout ce qui me vient en pensée, sachant qu'une véritable amitié du sacré Cœur excuse tout.

Courage donc, mon cher frère, achevez ce que vous

avez commencé en faveur de ce divin Cœur, et croyez qu'il vous rendra au centuple tout ce que vous ferez pour son amour.

LETTRE LXXIX

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Remercîments pour une image. — Sa joie à la vue du tableau exécuté par les soins de la mère de Saumaise pour la grande chapelle du jardin, qu'on achevait de construire.

VIVE † JÉSUS! 1688.

Je vous remercie, ma très-chère Mère, de l'image que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Je ne peux vous exprimer le doux transport de joie que ressentit mon cœur à la vue de notre tableau, que je ne me lasserais jamais de regarder, tant je le trouve beau; et je vous donnerai mille et mille bénédictions. Prions, ma bonne Mère, cet aimable Cœur de soutenir cette dévotion et de remplir de l'onction de ses grâces et de son ardente charité tous ceux qu'il nous adressera. Ce me serait un doux plaisir d'être anéantie pour le faire régner. Ne vous lassez pas d'y travailler, je vous en conjure.

LETTRE LXXX

A sœur F.-M. de La Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Paray.

Avis spirituels pour se disposer aux visites de Notre-Seigneur. — La Bienheureuse avoue ingénument les petites manœuvres de son humilité par rapport à sa charge d'assistante.

VIVE † JÉSUS! Mars ou avril 1688.

La perte de ces lettres est bien fâcheuse, et notre très-honorée Mère[1] a eu bien du chagrin du paquet qui s'est

[1] La mère Marie-Christine Melin.

perdu par la voie de Bourbon; pour moi je suis dans le dessein de ne plus écrire que le moins que je pourrai. Et comme je pense que ce saint temps de carême sera passé quand vous recevrez celle-ci, je vous invite à bien tenir votre cœur disposé à recevoir les visites de Notre-Seigneur pendant cette autre quarantaine. Et pour cela il nous faut tenir tous nos sens en solitude par un saint recueillement intérieur, bannissant toutes réflexions inutiles et retours sur nous-même qui ne servent qu'à nous troubler et retirer notre âme de la paix, sans laquelle elle ne pourra jamais être le sanctuaire du Seigneur, de la main duquel il nous faut recevoir tout ce qui nous arrive, tant les emplois comme tout le reste, sans rien demander ni rien refuser. [1] Il faut vous avouer au sujet des charges, que vous ne sauriez croire combien j'ai senti ma faiblesse en ce rencontre, par mon peu de soumission qui m'a fait jouer bien des personnages pour me défaire de la nôtre, mais en vain. C'est pourquoi il nous faut abandonner, et, par un parfait oubli de nous-même, ne rien vouloir ni désirer : et nous trouverons tout en Dieu. Qu'il soit béni!

Maria concepta est sine peccato.

LETTRE LXXXI

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle témoigne son amour pour la croix, et son grand désir de vivre dans l'oubli et le mépris. — Description d'un nouveau tableau du sacré Cœur. — Nuit du jeudi saint.

VIVE † JÉSUS! Vers la fin d'avril 1688.

Il n'y a donc pas moyen de m'en défendre, ma chère Mère, il faut écrire malgré toutes mes résistances, que je vous avoue être si grandes qu'il me semble ne rien épargner

1 Car.

pour m'éteindre et m'effacer de la mémoire des créatures, afin de m'ensevelir dans l'oubli et le mépris, qui est tout ce qui m'est dû. Mais, hélas! Dieu permet souvent tout le contraire, ce que je reçois comme un châtiment dû à mes péchés. Je vous confesse que c'est une de mes plus grandes souffrances, quoique je me sente très-indifférente et abandonnée à toutes les dispositions de la divine Providence. Mais dites-moi comme il faut que je fasse, puisque la quantité de lettres que l'on m'écrit me dérobe tout mon temps, il me fait souffrir une espèce de martyre très-rigoureux de voir que j'ai ainsi trompé les créatures, quoique sans le vouloir. Et je pense que rien ne peut mieux les détromper que mon silence, vu que je m'y sens si fort tirée que je n'y peux plus résister qu'en me faisant d'extrêmes violences, soit pour le parloir, soit pour les lettres; en telle sorte que si l'obéissance ne m'y contraignait, je ne ferais jamais ni l'un ni l'autre, et tout ce qui me console en cela c'est que ce m'est une croix, et que la croix est bonne en tout temps et en tout lieu. Il importe peu de quel bois elle soit composée, il nous doit suffire que c'est une croix, et qu'elle nous est présentée de la part du sacré Cœur de Notre-Seigneur.

Je ne sais si je me trompe, je crois qu'il vous en gratifie à présent, aussi bien que Madame votre nièce, laquelle il me semble être une âme qui lui est fort chère. Je vous assure que je ne manque pas de prier pour elle, afin que si ce n'est pas la volonté de Dieu de la délivrer de ses peines, il lui donne du moins une parfaite conformité à sa très-sainte volonté. Je crois qu'il se servira de ces moyens pour la purifier et sanctifier, pourvu qu'elle en fasse un saint usage. Je vous estime heureuse, ma chère Mère, de quoi il vous donne en cela des preuves de son amour.

Je vous dirai que nous avons un second tableau du sacré Cœur, où il y a au bas, en place des deux anges, la sainte Vierge d'un côté et saint Joseph de l'autre, et entre les deux

une âme suppliante. C'est notre chère sœur de Farges qui l'a fait faire. Il est, comme je l'avais désiré, pour cette petite chapelle qui est la première qui a été érigée en l'honneur de ce divin Cœur [1], et notre chère sœur des Escures en a le soin : c'est un petit bijou tant elle l'ajuste bien. Elle vous salue et a toujours beaucoup d'estime et d'amitié pour votre Charité.

J'eus le bonheur de passer la nuit du Jeudi saint devant le très-saint Sacrement, où je ne vous oubliai pas, non plus que les intentions pour lesquelles vous souhaitez que je prie [2]. Et je vous avoue que quand je serais assez ingrate pour vous oublier, vous êtes trop chère à l'aimable Cœur de mon souverain Maître pour qu'il me permît de le faire. Quelquefois il m'ôte le pouvoir d'écrire comme je le voudrais, en telle sorte que lorsque je tiens la plume, je demeure sans intelligence pour écrire ; et aussi je la laisse et m'abandonne à lui. La vie m'est une croix si pesante qu'il n'y a aucune consolation pour moi que celle de voir régner le Cœur de mon adorable Sauveur, lequel me gratifie de quelque souffrance extraordinaire lorsque cette dévotion prend quelque accroissement. Mais, comme il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela, toutes les amères amertumes ne sont que douceurs dans cet adorable Cœur, où tout est changé en amour. Toute ma plus grande douleur est de croire que je lui suis un obstacle, ce qui me fait souvent désirer qu'il me retire de cette vie. Il me semble même que c'est par mes infidélités que j'attire toutes les calamités que je vois arriver, et cela m'est une espèce de martyre continuel. Mais ce qui me fait souffrir davantage, c'est que je ne peux venger sur moi les injures qui sont faites à mon divin Sauveur au très-saint Sacrement de l'autel. Vous voyez, ma chère Mère, com-

[1] Cette chapelle n'est pas l'édifice élevé au fond du jardin ; c'est simplement le petit oratoire où les sœurs novices avaient placé l'image du sacré Cœur au commencement de 1687, et dont il a été parlé au 1er volume.

[2] Le jeudi saint, en 1688, était le 15 avril.

bien j'ai besoin du secours de vos saintes prières pour m'aider à aller jusqu'au bout dans l'accomplissement des volontés de mon Dieu.

Adieu, ma tout aimable Mère, toute à vous dans l'amour du sacré Cœur.

LETTRE LXXXII

A la mère de Soudeilles, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Réponse de la Bienheureuse aux témoignages d'affection qu'elle a reçus[1].

VIVE † JÉSUS! Avril ou mai 1688.

Vous avez trop de bonté, ma très-honorée Mère, pour une personne si indigne de l'honneur de votre souvenir, lequel je vous prie de me continuer en la présence de notre divin Maître, qui seul peut connaître le désir que j'aurais de vous donner de véritables preuves de la sincère dilection qu'il me donne pour votre Charité, à laquelle j'aurais bien un surcroît d'obligation si vous me faisiez la grâce de perdre ces sentiments d'estime que votre Charité a conçus si injustement d'une misérable comme moi, qui n'est propre qu'à attirer la colère de Dieu et arrêter le cours de ses miséricordes. Mais je n'oserais m'étendre sur l'abîme de mes misères, crainte de m'y abîmer à n'en pouvoir sortir. Mais soyez persuadée, ma toute chère Mère, que, toute telle que je suis, je ne vous oublierai pas dans mes faibles prières, dont vous aurez toujours la meilleure part, puisque votre mérite ne s'effacera jamais de ma mémoire, devant le Seigneur.

[1] L'époque de la déposition de la digne mère de Moulins approchant, elle avait écrit à sa bienheureuse amie de Paray pour l'assurer de son inviolable attachement. En lui demandant la continuation de ses prières et de son bon souvenir, elle lui avait envoyé un petit présent en signe d'amitié. Cette lettre exprime à la hâte un aimable remercîment.

J'ai eu l'honneur de voir le très-digne monsieur que votre Charité nous a marqué dans sa lettre; mais ç'a été un bien petit espace de temps; ce qui ne m'a pas empêché de rester fortement persuadée de sa vertu et de son mérite. Et puis il venait de votre part, cela suffit pour me le rendre considérable. Ne me faites donc plus ce tort de croire que je vous oublie; mais puisque je n'ai le temps de vous en dire davantage, après vous avoir remercié des ciseaux que votre Charité nous envoie, [1] je prie le Seigneur d'être lui-même votre récompense, car tout ce que l'on me donne, je le reçois par amour et comme venant de sa main. Je prie la divine Bonté [de] vous remplir de ses plus précieuses grâces et de vous consommer dans les ardeurs de son sacré Cœur, dans lequel je suis toute à vous plus que personne, d'un profond respect.

LETTRE LXXXIII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle l'entretient sur les grâces que le sacré Cœur prépare à ceux qui travaillent à le faire honorer, sur les billets qu'on fait prendre aux malades et sur la dévotion des neuf vendredis. — Inspiration donnée à un saint religieux en sa faveur. — Vision d'une âme du purgatoire. — Souffrances et humilité de la Bienheureuse.

VIVE † JÉSUS! Mai 1688.

Si le sacré Cœur de notre bon Maître me fait trouver de la consolation, ma chère Mère, à recevoir de vos lettres et à vous donner des nôtres, aussi ne me laisse-t-il pas toujours la liberté de le faire autant que je le voudrais. C'est pourquoi je profite de ce moment pour vous parler à cœur ouvert en vous exprimant mes pensées au sujet du sacré Cœur, comme vous témoignez le désirer, quoique la chose

1 Dont.

me semble assez difficile, puisque toute méchante que je suis, je me sens néanmoins comme toute perdue dans ce divin Cœur, si je ne me trompe, comme dans un abîme sans fond, où il me découvre des trésors d'amour et de grâces, pour les personnes qui se consacreront et sacrifieront à lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui sera en leur pouvoir; mais ce sont des trésors si grands qu'il est impossible de m'en exprimer autrement, sinon de vous dire que vous êtes heureuse et toute votre Communauté, dans la pensée que j'ai que vous y aurez une bonne part, surtout monsieur votre Confesseur, votre très-honorée Mère et votre Charité; car, lorsqu'à la sainte communion je me voulus acquitter de la commission que vous m'aviez donnée de vous offrir tous trois à cet aimable Cœur, il me semble que distinctement il me fut répondu ces paroles : « Oui, je les reçois pour toujours dans l'unité de mon amour; » ce qui imprima dans mon âme des sentiments si pleins de suavité qu'elle en resta toute transportée de joie de vous savoir, ma chère Mère, du nombre de ses bien-aimés favoris.

Una autre fois, comme il s'entretenait avec sa chétive esclave, il lui montra et lui fit entendre qu'il se ferait une couronne de douze de ses plus aimés qui lui auraient procuré plus de gloire ici-bas, qu'il les tiendrait comme douze étoiles brillantes autour de son sacré Cœur. Il me semble que tous trois étiez de ce nombre bienheureux. Mais je ne vous en dirai pas les particularités, car dès que je m'aperçois que j'ai quelque part en ce que je dis, je me sens tomber dans un abîme de confusion où je souffre une espèce de martyre si douloureux que souvent je n'ai pas le courage de poursuivre. Ainsi, ma chère Mère, je vous invite à poursuivre l'œuvre du Seigneur, et à ne vous point lasser, puisqu'il agrée vos services. C'est être assez récompensé que de lui plaire.

Il me semble qu'il est dans votre Communauté comme dans

le lieu de ses délices, pour y répandre abondamment les profusions de son amour par des grâces sanctifiantes et salutaires. C'est l'ardent désir qu'il a de les répandre dans les âmes et les cœurs bien disposés qui lui fait désirer d'être connu, aimé et glorifié de ses créatures, dans lesquelles il veut établir son empire comme la source de tout bien, afin de pourvoir à tous leurs besoins. C'est pour cela qu'il veut qu'on s'adresse à lui avec une grande confiance, et il me semble qu'un des plus efficaces moyens d'obtenir ce qu'on lui demande c'est de le faire par l'entremise du saint sacrifice de la Messe, le vendredi, en faisant dire trois ou cinq messes en l'honneur des cinq Plaies. Plusieurs personnes réduites à l'extrémité en ont reçu des guérisons miraculeuses. Mon frère le prêtre est du nombre. On leur fait prendre, c'est-à-dire avaler cinq billets où l'on écrit d'un côté : « Le sacré Cœur de Jésus vous guérisse, » et de l'autre : « Louée soit à jamais la très-pure et immaculée Conception de Marie, Mère de Dieu, » le tout en abréviation si l'on veut.

Un jour de vendredi, pendant la sainte communion, il dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : « Je te promets dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, « que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui « communieront neuf premiers vendredis du mois, tout de « suite la grâce finale de la pénitence; ils ne mourront point « en sa disgrâce ni sans recevoir leurs sacrements, mon « divin Cœur se rendant leur asile assuré en ce dernier « moment. »

Vous avez bien raison, ma chère Mère, de désirer l'union avec les saintes âmes qui honorent ce divin Cœur, car il y en a bon nombre, entre lesquelles il faut que je vous spécifie un saint religieux qui, je crois, est à plus de deux cents lieues d'ici, lequel, sans m'avoir jamais vue, exerce une grande charité à mon égard. C'est de dire selon mon inten-

tion la sainte messe tous les premiers vendredis du mois pendant ma vie, après me l'avoir dite pendant un an tous les samedis, sans que personne l'ait excité à me faire cette charité, sinon le sacré Cœur de Jésus; car il me mande qu'en disant la sainte messe il s'était si fort senti inspiré de me faire ce bien que jamais il n'avait pu résister. Aussi était-ce dans un temps où j'en avais une si grande nécessité que jamais je ne m'étais trouvée réduite en tel état de souffrance[1]. Mais cette charité lui a été bien rendue de la part de ce divin Cœur, auquel j'ai remis tout le bien qu'on me fait, et qui prend soin lui-même de le compenser; ce qu'il a fait si libéralement, comme [le Père] l'a confessé lui-même, que jamais il n'avait reçu de si grandes faveurs. De plus, ce sacré Cœur a promis à sa chétive esclave, pour qu'elle s'applique totalement à l'aimer, qu'il priera lui-même Dieu son Père pour les personnes qui se recommanderont à ses prières. Enfin, ma chère Mère, je ne pourrais vous raconter là toutes les miséricordes de cet aimable Cœur; car jamais elles ne furent plus grandes à mon égard, nonobstant mes ingratitudes, qui font que je ne me regarde que comme un obstacle à l'amplification de sa gloire et de ses grâces dans les âmes, à cause de la vie lâche que je mène, qui me rend souvent l'objet de sa juste colère. En vérité je me fais horreur à moi-même.

Je vous demande encore comme à ma bonne Mère quelques secours particuliers pour notre pauvre sœur M.-H., pour laquelle, dès le commencement de l'année, j'ai offert tout ce que je pourrais faire et souffrir, ne m'ayant point donné de repos que je ne lui aie fait cette promesse de faire pénitence pour elle, me disant qu'elle souffrait beaucoup, particulièrement pour trois choses. La première, pour le trop de délicatesse et mollesse du corps. La deuxième, pour les rapports et manquements de charité. La troisième, pour certaines petites

[1] Il en a été question dans la lettre XLI, adressée à la mère Greyfié.

ambitions. Je vous demande pour elle quelque charité, et le secret, vous avouant que je ne me souviens pas d'avoir encore passé une semblable année pour le regard de la souffrance; car il me semble que tout sert d'instrument à la divine Justice pour me tourmenter. Rien ne me fait plus souffrir que cette « Sainteté de justice »; c'est un tourment toujours qui n'a point de remède que des croix, des humiliations, des douleurs, des peines de toutes parts, sous lesquelles je succomberais mille fois si sa bonté ne me soutenait extraordinairement. Je me suis donc abandonnée dans mes peines à la direction et conduite du sacré Cœur, lequel a bien voulu me faire cette charité; mais je vous assure qu'il ne m'épargne point, car en me corrigeant il m'impose et me fait souffrir en même temps la peine de mes fautes. Il ne veut pas même que je pense qu'on fasse aucun mal à me faire souffrir, m'imposant un rigoureux silence sur ce sujet. Je ne puis vous en dire davantage pour cette fois, sinon que, quelques contradictions que vous rencontriez en travaillant à établir le règne de ce sacré Cœur, vous ne vous désistiez point de votre sainte entreprise, car les contradictions et les oppositions sont une marque plus assurée que la chose vient de Dieu, et qu'il en doit être beaucoup glorifié.

Enfin, ma chère Mère, tout ce que je vous dis ne me doit pas faire croire meilleure, car je vous parle seulement des trésors et des secrets du sacré Cœur de notre aimable Maître. C'est à vous seulement, puisqu'il me le permet, vous priant de me garder le secret et de brûler cette lettre, afin que je vive, meure et reste inconnue après ma mort; car c'est là une des plus douces consolations qui puisse flatter mon esprit. Mais, hélas! je n'ai pas le plaisir de l'être pendant ma vie comme je le voudrais. La volonté de Dieu soit faite, rien de plus. Dieu soit béni éternellement! Je demeure entièrement à vous dans le sacré Cœur de Jésus.

LETTRE LXXXIV

A la mère de Saumaise, à Dijon.

La Bienheureuse parle des faveurs qu'elle reçoit du sacré Cœur, de son ardent désir d'être oubliée, et de sa reconnaissance envers le monastère de Dijon. — Grâces attribuées au père de La Colombière. — Envoi d'un petit office manuscrit.

VIVE † JÉSUS! 6 juin 1686.

J'ai reçu la vôtre, ma très-honorée Mère, et je l'ai lue en bénissant le Seigneur de vous avoir donné connaissance de ma misère et ingratitmde envers lui, et je souhaiterais de tout mon cœur qu'elle fût connue de tout le monde, afin que l'on ne se souvînt plus de cette misérable que pour lui rendre ce qui lui est dû, mépris et humiliations, dans lesquels je désire vivre et mourir ensevelie, priant Dieu de tout mon cœur que jamais on ne conçoive de moi une bonne pensée. Votre Charité me demande le nom de ce saint religieux auquel sa bonté a inspiré tant de charité pour moi; ayez la bonté de me dispenser de vous le dire pour le présent. Je vous dirai seulement que ce sera un second père de La Colombière[1]. Il nous a envoyé un petit office du sacré Cœur qu'il a composé dans la pensée qu'il croyait que ce divin Cœur désirait cela de lui. Nous vous l'envoyons pour voir si vous l'agréez pour le faire imprimer; et comme c'est l'original que nous vous envoyons, tant pour vous faire plaisir que pour que vous l'examiniez, si vous jugez à propos vous nous le renverrez, parce que je pense qu'il vient d'un saint auquel j'ai de grandes obligations, pour les secours spirituels que j'en ai reçus par le moyen de ses saints sacrifices et prières.

Ah! ma chère Mère, que Dieu est bon et miséricordieux

[1] Dans une autre lettre la Bienheureuse donne son nom : le P. Gette. Mais aucune autre lumière n'a encore pu éclairer nos recherches relativement à ce grand serviteur de Dieu.

envers moi !... Mais c'est presque tout ce que j'en peux dire, ne me sentant pas le pouvoir de vous satisfaire sur ce que vous désirez de moi, vous avouant sincèrement que j'aime plus mon Souverain et m'occupe plus de lui que de ses dons et bienfaits, que je n'estime que dans lui-même, et parce qu'ils viennent de lui. Et à moins que l'obéissance ne me l'ordonne je n'y réfléchis guère et j'en parle encore moins, ne le pouvant faire sans une extrême violence, à cause que ma vie est si criminelle qu'elle me fait gémir devant Dieu, auquel je ne manque pas d'offrir les personnes pour lesquelles vous souhaitez que je prie; dont je pense, si je ne me trompe, que quelques-unes se rendent insensibles aux mouvements de la grâce, car vous ne sauriez croire combien le sacré Cœur de Jésus fait de froid et de rebut lorsqu'on s'adresse à lui pour ces personnes. Mais il faut toujours espérer et toujours prier.

Pour ce qui est des grâces accordées en faveur du saint père de La Colombière, une de nos sœurs m'a promis de les écrire pour vous les envoyer [1]. Pour moi je puis assurer la guérison d'un doigt où j'avais le même mal qu'à un que l'on m'ouvrit l'année passée avec un rasoir en plusieurs endroits.

Mais de notre aimable et toujours adorable Cœur de Jésus, que dirons-nous, ma chère Mère? Il faut l'aimer, ce sacré Cœur, de toutes nos forces et de toute notre capacité. Oui, il faut l'aimer, et il établira son empire, et il règnera malgré tous ses ennemis et leurs oppositions. Je ne vous peux exprimer la reconnaissance que je sens dans mon cœur des peines et soins que vous prenez pour cela, de même que votre très-honorée Mère [2], monsieur votre Confesseur [3], et

1 On ignore si ce recueil a été fait, et si de remarquables faveurs durent y être enregistrées. La tradition nous transmet la vénération constante qui s'attacha toujours à cette glorieuse mémoire, sans y joindre le souvenir de faits éclatants.

2 La mère Marie-Dorothée Desbarres.

3 M. Charollais.

quelques-unes de vos Sœurs en particulier. Il me semble que ce divin Cœur y prend tant de plaisir qu'il vous destine des trésors de délices infinies.

Si vous jugiez que ce petit office fût propre pour mettre ensuite des litanies que vous voulez faire imprimer. Toutefois si cela n'est pas, ne vous en faites pas une peine, car je demeure contente de tout, quoique j'aurais un grand plaisir d'apprendre des nouvelles de Rome, dans l'attente desquelles je suis toute à vous dans ce divin Cœur.

LETTRE LXXXV

A sœur de La Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Cette lettre, écrite dans l'Octave du saint Sacrement, dépeint les caractères de l'amour de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie.

VIVE † JÉSUS! 11 juin 1688.

Vous voulez, ma très-aimée Sœur, que je vous fasse de grandes réponses dans un temps si précipité et si court; cela me serait assez difficile, puisque à vous parler confidemment comme à ma chère amie dans l'aimable Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous me prenez dans la sainte octave de la fête de ce divin Amour qui repose sur nos autels, qui ne nous prêche que l'amour, ne nous veut remplir que d'amour, afin que par lui-même nous lui puissions rendre tout l'amour qu'il attend de nous. Amour fort qui ne se laisse point abattre; amour pur qui aime sans mélange et sans intérêt; amour crucifié qui n'a de joie qu'en la souffrance pour se conformer à son Bien-Aimé; amour de préférence, d'oubli et d'abandon de soi-même, pour laisser agir le Bien-Aimé, pour lui laisser couper, brûler et anéantir en nous tout ce qui lui déplaît, le suivant à l'aveugle, sans nous amuser à regarder ni réfléchir sur nous-même, pour voir ce que nous faisons.

J'ai reçu la vôtre devant le très-saint Sacrement, et, la présentant à mon souverain Maître, voici ce qui m'est d'abord tombé dans l'esprit pour vous : amour, oubli et anéantissement dans votre cœur, et simplicité dans votre esprit pour entrer, si je ne me trompe, dans cette aimable simplicité d'enfant qu'il demande de nous. — J'espère qu'il vous donnera l'intelligence de tout cela à mesure que vous vous y appliquerez. Mais, de bonne foi, chère amie, à tout autre qu'à vous enverrais-je cette lettre, où je n'écris qu'avec une extrême violence? mon souverain Maître ne me laissant pas la liberté de le faire comme vous le souhaitez, et moi, pour vous contenter, je vous ai fait ce brouillon, que je vous prie de brûler.

Cheminez à l'aveugle, oubliez-vous vous-même, et le laissez faire, car il vous aime; mais pour vouloir trop faire, vous l'empêchez d'avancer l'œuvre de votre perfection.

Adieu, chère amie, je n'en peux dire davantage que devant le sacré Cœur, où j'achèverai le reste en votre faveur, car je ne vous oublie pas en sa présence. Agir, souffrir par amour et se taire, c'est le vrai secret des amants du Bien-Aimé, dans le Cœur sacré duquel je suis toute à vous.

Mille respectueuses amitiés et saluts à votre très-honorée Mère[1] et [à votre] chère [sœur] Déposée[2]. Faites, s'il vous plaît, mes excuses à mademoiselle de Chamberland de ce que je ne lui peux écrire, mais assurez-la que je tâcherai de faire ce qu'elle nous demande.

Je vous écris après matines du jour de saint Barnabé.

[1] La mère Marie-Félice Dubuysson, qui avait été élue en mai.
[2] Sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

LETTRE LXXXVI

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Vision admirable le jour de la Visitation. — La dévotion au sacré Cœur puissant secours aux âmes du purgatoire. — Dispositions de la Bienheureuse après de telles faveurs.

VIVE † JÉSUS! Juillet 1688.

C'est donc pour obéir à mon Souverain, ma chère Mère, que je tâcherai, lorsqu'il me le permettra, de satisfaire en toute simplicité aux demandes que vous nous faites sur la continuation de ses miséricordes et libéralités. Oh! qu'elles sont grandes, puisque souvent elles ne me laissent d'autre expression sinon de dire : *Misericordias Domini in æternum cantabo!* Car, hélas! que pourrais-je dire autre chose, puisque je m'en trouve tellement remplie que je ne puis les exprimer. Je m'en vois environnée de toute part, et je m'y sens abîmée sans en pouvoir sortir ni les distinguer. Il me semble être une petite goutte d'eau dans cet océan du sacré Cœur de notre divin Maître, qui est un abîme impénétrable de toutes sortes de biens, une source inépuisable de toutes sortes de délices, et plus l'on en prend, plus elle est abondante. C'est un trésor caché et infini qui ne demande qu'à se manifester à nous, à se répandre et distribuer pour enrichir notre pauvreté. Mais comme je le prise et l'aime mille fois plus que toutes ses grâces et bienfaits, je lui laisse faire en moi, de moi et pour moi selon son bon plaisir; sans regarder que lui seul, qui vaut un million de fois plus que tous ses dons hors de lui-même. C'est pourquoi, si vous ne m'obligiez de vous en dire quelque chose, je laisserais tout dans lui-même, puisqu'il me rend impuissante à m'expliquer qu'avec ceux qu'il lui plaît, dont vous êtes du nombre, car il veut bien que je vous manifeste les secrets de ce Cœur adorable en la manière que je le peux, mais aidez mon ignorance.

Je vous dirai donc qu'ayant eu le bonheur de passer tout le jour de la Visitation devant le très-saint Sacrement, mon Souverain daigna bien gratifier sa chétive esclave de plusieurs grâces particulières de son Cœur amoureux, lequel, me retirant tout au dedans de lui-même, me fit goûter ce que je ne puis exprimer. Il me fut, ce me semble, représenté un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté, au centre duquel il y avait un trône de flammes, dans lequel était l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie, laquelle jetait des rayons si ardents et lumineux que tout ce lieu en était éclairé et échauffé. La très-sainte Vierge était d'un côté, notre Père saint François de l'autre avec le saint père de La Colombière; et les Filles de la Visitation paraissaient dans ce lieu, leurs bons anges à leur côté, qui tenaient chacun un cœur en main. La sainte Vierge nous invitait par ces paroles maternelles : « Venez, mes filles « bien-aimées, approchez-vous, car je vous veux rendre « dépositaires de ce précieux trésor que le divin Soleil de jus- « tice a formé dans la terre vierge de mon cœur, où il a été « caché neuf mois; après lesquels il s'est manifesté aux « hommes, qui, n'en connaissant pas le prix, l'on méprisé « parce qu'ils l'ont vu mêlé et recouvert de leur terre dans « laquelle le Père éternel avait jeté toute l'ordure et cor- « ruption de leurs péchés, lesquels il a fait purifier pen- « dant trente-trois ans dans les ardeurs du feu de sa cha- « rité; mais voyant que les hommes, bien loin de s'enrichir « et se prévaloir d'un si précieux trésor, selon les fins pour « lesquelles il leur avait été donné, tâchaient au contraire « de le réduire à néant et l'exterminer, s'ils avaient pu, « de dessus la terre, le Père éternel, par un excès de misé- « ricorde, a fait servir leur malice pour leur rendre encore « plus utile cet or précieux, lequel, par les coups qu'ils lui « ont donné en sa Passion, en a fait une monnaie inappré- « ciable, marquée au coin de sa divinité, afin qu'ils en puis-

« sent payer leurs dettes et négocier la grande affaire de leur « salut éternel. »

Cette Reine de bonté continuant de parler aux Filles de la Visitation, leur dit en leur montrant ce divin Cœur : « Voilà « ce divin Trésor qui vous est particulièrement manifesté, « par le tendre amour que mon Fils a pour votre Institut, « qu'il regarde et aime comme son cher Benjamin, et pour « cela le veut avantager de cette possession par-dessus les « autres. Et il faut que non-seulement celles qui le compo- « sent s'enrichissent de ce Trésor inépuisable, mais encore « qu'elles distribuent cette précieuse monnaie de tout leur « pouvoir, avec abondance, en tâchant d'en enrichir tout le « monde sans craindre qu'il défaille, car plus elles y pren- « dront, plus il y aura à prendre. »

Et puis se tournant vers le bon père de La Colombière, cette Mère de bonté lui dit : « Et vous, fidèle serviteur de « mon divin Fils, vous avez grande part à ce précieux trés- « sor; car s'il est donné aux Filles de la Visitation de le faire « connaître, aimer et distribuer aux autres, il est réservé « aux Pères de la Compagnie d'en faire voir et connaître « l'utilité et la valeur, afin qu'on en profite, en le recevant « avec le respect et la reconnaissance dus à un si grand « bienfait. Et à mesure qu'ils lui feront ce plaisir, ce divin « Cœur, source féconde de bénédictions et de grâces, les « versera si abondamment sur les fonctions de leur minis- « tère, qu'ils produiront des fruits au delà de leurs travaux « et de leurs espérances, et même pour le salut et la perfec- « tion de chacun d'eux en particulier. »

Ensuite notre saint Fondateur parlant à ses Filles : « O « Filles de bonne odeur, venez puiser dans la source de « bénédiction les eaux de salut, dont il s'est déjà fait un « petit écoulement dans vos âmes, par le ruisseau de vos « Constitutions qui en est sorti. C'est dans ce divin Cœur « que vous trouverez un moyen facile de vous acquitter par-

« faitement de ce qui vous est enjoint dans ce premier article « de votre directoire, qui contient en substance toute la per- « fection de votre Institut : — « Que toute leur vie et exer- « cices soient pour s'unir avec Dieu. » — Il faut pour cela « que ce Cœur soit la vie qui nous anime, son amour notre « exercice continuel, qui seul peut nous unir à Dieu, « pour « aider par prières et bons exemples la sainte Église et le « salut du prochain. » Et pour cela, nous prierons dans le « Cœur et par le Cœur de Jésus, qui se veut rendre tout de « nouveau médiateur entre Dieu et les hommes. « Nos bons « exemples » seront de vivre conformément aux saintes « maximes et vertus de ce divin Cœur, et « nous aiderons « au salut du prochain » en leur distribuant cette sainte « dévotion. Nous tâcherons de « répandre la bonne odeur « du sacré Cœur de Jésus-Christ dans celui des fidèles », « afin que nous soyons la joie et la couronne de cet aimable « Cœur. »

Ensuite les bons anges s'approchèrent pour présenter à ce divin Cœur ceux qu'ils tenaient, dont les uns ayant touché cette plaie sacrée devenaient beaux, aimables et luisants comme des étoiles; d'autres devenaient tout noirs et horribles; mais il y en eut plusieurs dont les noms demeurèrent écrits en lettres d'or dans le sacré Cœur, dans lequel quelques-uns de ceux dont je parle s'écoulèrent et abîmèrent avec avidité et plaisir de part et d'autre, en disant : « C'est dans cet abîme d'amour où est notre demeure et repos pour toujours. » Et c'étaient les cœurs de ceux qui ont le plus travaillé à faire connaître et aimer celui de notre divin Maître, dont me semblait être du nombre celui de ma vraiment chère et bien-aimée mère Saumaise. — Pour les autres, je ne m'expliquerai pas de l'intelligence qui m'en fut donnée, car je suis déjà trop longue en cette lettre, et puis je pense que vous l'entendez assez. Je vous dirai seulement que ce divin Cœur vous récompensera, non-seulement en votre

personne, mais encore en celle de vos parents et de tous ceux qui vous intéressent, qu'il regardera d'un œil favorable et plein de miséricorde, pour les secourir et protéger en tout, pourvu qu'ils s'adressent à lui avec confiance, car il aura une éternelle mémoire de tout ce qu'ils font pour sa gloire. Pour M. de la Michaudière[1], j'espère que vous ne me refuserez pas la grâce de lui procurer encore quinze Messes en l'honneur du sacré Cœur de Notre-Seigneur, après lesquelles il me semble qu'il vous ira être auprès de lui un avocat puissant et à toute sa famille[2]. Si vous saviez avec combien d'ardeur ces pauvres âmes demandent ce remède nouveau, si souverain à leurs souffrances, car c'est ainsi qu'elles nomment la dévotion au divin Cœur, et particulièrement les Messes en son honneur. Demandez au sacré Cœur, ma chère Mère, que je vive et meure en son amour.

Vous voyez que je vous parle à cœur ouvert, et de plusieurs choses dont je ne parlerais pas à une autre, vous avouant de bonne foi que je demeure après dans des dispositions où je ne me connais pas moi-même; et il me serait comme impossible d'y pouvoir réfléchir, sinon lorsqu'on me l'ordonne. Je le fais donc pour vous obéir, et je vous crois assez bonne pour me dire votre sentiment sur toutes ces choses. La grande peine que j'ai d'en parler m'empêcherait bien de le faire si vous ne m'encouragiez; il me semble que je commets un grand crime en parlant de moi-même, me voyant si méchante, chétive et méprisable, que je m'étonne souvent de ce que la terre ne s'ouvre pas dessous mes pieds pour m'abîmer à cause de mes grands péchés. Demandez, je vous en conjure, au sacré Cœur qu'il m'accorde la grâce de l'aimer selon l'ardent désir qu'il m'en donne, et de vivre

[1] Neveu de la mère de Saumaise.

[2] Il ne peut être question ici de la Messe propre du sacré Cœur, qui n'était pas encore autorisée. Ce sera probablement la Messe des Cinq-Plaies dont elle parle en d'autres lettres, et qu'elle engageait à faire célébrer en l'honneur de la blessure du Cœur de Jésus.

et mourir avec lui sur la croix, pauvre, inconnue, méprisée et oubliée de toutes les créatures, accablée sous toute sorte de souffrances selon son choix et son désir, et non du mien. Remerciez sa bonté pour moi, et brûlez cette lettre quand vous l'aurez lue.

LETTRE LXXXVII

A sœur de La Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Paray.

Conseils spirituels ; remarquables enseignements.

VIVE † JÉSUS! 12 août 1688.

J'avoue, ma toute chère Sœur, que vous avez juste sujet de vous plaindre de mon peu de correspondance à tant de témoignages de bonté et d'une si cordiale amitié que je n'ai pas méritée, et dont je suis toute confuse, quoiqu'il me semble que mon chétif cœur s'efforce de tout son pouvoir de vous rendre tout le retour dont il peut être capable, dans celui de notre bon Maître, qui sait combien il a rendu votre âme chère à la mienne. Et sans me vouloir excuser, il faut vous dire que je crois que vous ne blâmerez pas tout à fait mon silence quand vous en saurez les justes causes, dont la première est que, me voyant accablée de lettres pour avoir malheureusement trompé les créatures, dont vous êtes du nombre, je n'ai point vu d'autre remède à ce mal que le silence, en telle sorte que je ne pensais plus à répondre à personne, puisqu'on ne peut pas être utile aux autres que l'on ne se soit premièrement réformé soi-même; car si vous saviez combien je me vois éloignée de ce que doit être une vraie fille de Sainte-Marie, qui doit mettre toute son attention à se rendre une véritable copie de son Époux crucifié!... Et je vois que tout nous peut servir de moyen pour cela; car, qu'importe de quel bois soit faite notre croix pourvu que ce

soit une croix et que l'amour de Celui qui y est mort pour notre amour nous y tienne attachées ; cela nous doit suffire ; et je vous estime heureuse que vos emplois vous en fournissent le moyen en vous faisant marcher à rebours de vos inclinations. Tout cela est bon, sinon le chagrin et le trouble qu'il faut rejeter bien loin de vous, car le Seigneur ne fait sa demeure que dans la paix d'une âme qui aime forcément de se voir détruire et anéantir pour demeurer comme toute perdue dans l'amour à son abjection. Et je me sens toujours plus confirmée, en lisant les vôtres, que c'est là la voie que le Seigneur vous a tracée, et dans laquelle vous devez faire votre plaisir de vous y avancer, soit qu'il vous y conduise lui-même, ou se serve des créatures ou de vous-même, il n'importe. Pourvu qu'il se contente c'est assez, laissez-le faire ; et que votre occupation soit de l'aimer, et votre attention de ne lui pas résister ni faire obstacle à ses desseins. Vous verrez qu'il vous fera faire beaucoup de chemin en peu de temps, sans que vous vous en aperceviez.

Et pour ce qui est d'entrer dans son sacré Cœur, allez, que devez-vous craindre, puisqu'il vous invite d'y aller prendre votre repos? N'est-il pas le trône de la miséricorde où les plus misérables sont les mieux reçus, pourvu que l'amour les présente dans l'abîme de leur misère?... Et si nous sommes lâches, froids, impurs et imparfaits, n'est-il pas une fournaise ardente où il nous faut perfectionner et purifier comme l'or dans le creuset, pour lui être comme une hostie vivante tout immolée et sacrifiée à ses adorables desseins? — Ne craignez donc point de vous abandonner sans réserve à son amoureuse providence, puisque l'enfant ne périra pas entre les bras d'un Père tout-puissant. Et il me semble vous avoir déjà dit que je crois qu'il n'agrée pas votre crainte comme il ferait une filiale confiance ; et puisqu'il vous aime, qu'avez-vous tant à craindre, sinon de ne lui pas rendre tout le retour d'amour qu'il veut de vous, qui con-

siste, si je ne me trompe, dans ce parfait abandon et oubli de vous-même? Quittez-vous vous-même, et vous trouverez tout. Oubliez-vous, et il pensera à vous. Abîmez-vous dans votre néant, et vous le possèderez. Mais qui fera tout cela? L'amour que vous trouverez dans le sacré Cœur, dans lequel il faut non-seulement tâcher de faire votre solitude, mais aussi le prendre pour votre guide et principal directeur afin qu'il vous apprenne ce qu'il veut de vous, et qu'il vous donne la force de l'accomplir parfaitement. Et si je ne me trompe, voici ce que je pense en être le principal en ce peu de mots : c'est qu'il veut vous apprendre à vivre sans appui, sans ami et sans plaisir. Et à mesure que vous vous occuperez de ces paroles il vous en donnera l'intelligence.

Encore une fois, ma chère amie, ne vous troublez point de vos fautes, mais quand vous en avez fait, dites tout confidemment au tout aimable Cœur de Jésus : « O mon unique amour! payez pour votre pauvre esclave et réparez le mal que je viens de faire. Faites-le retourner à votre gloire, à l'édification de mon prochain et [au] salut de mon âme. » Et de cette manière nos chutes nous servent quelquefois beaucoup pour nous humilier et nous apprendre ce que nous sommes, et combien il nous est utile d'être cachée, dans l'abîme de notre néant; mais l'amour-propre, qui voudrait partout se produire, être applaudi, aimé et bienvenu, ne veut entendre ni ne peut comprendre cette leçon. Mais il ne faut pas raisonner avec lui, car il se nourrit et s'engraisse de réflexions. Enfin, mon intime Sœur, tâchons de n'en avoir que pour apprendre à bien porter nos croix dans un amoureux silence; car c'est un précieux trésor que la croix, que nous devons tenir secret afin qu'on ne nous le dérobe. Et je ne vois [rien] qui adoucisse tant la longueur de la vie que de toujours souffrir en aimant. Souffrons donc amoureusement, sans nous plaindre, et tenons pour perdus les moments passés sans souffrir. Nous n'avons point de temps à

perdre; c'est pourquoi ne pensons qu'au moment présent, afin de le bien employer, et comme si c'était le dernier de notre vie, et qu'il nous fallût comparaître pour rendre compte devant le trjbunal de la divine Justice. — Mais de bonne foi, chère amie, n'en serez-vous pas ennuyée, de mes redites? Car de quoi est-ce que je vous entretiens si long, puisque vous savez mieux tout ce que je vous dis par la pratique que je ne peux vous l'exprimer de paroles? Mais vous le voulez d'un cœur qui ne vous peut rien refuser dans celui de notre bon Maître, devant lequel je vous conjure de ne pas oublier mes besoins particuliers, qui sont plus grands que je ne vous les peux exprimer, à cause de mes grands péchés, ingratitudes et infidélités.

Je ne vous oublie pas dans mes indignes prières non plus que votre très-honorée Mère [1], pour laquelle j'ai conçu tous les sentiments de respect, d'estime et d'affection dont mon chétif cœur peut être capable dans celui de notre bon Sauveur, lequel, comme je le pense, la regarde avec complaisance dans la place qu'elle vous tient, parce qu'il l'y a mise de son choix; c'est pourquoi j'espère qu'il en aura soin, pourvu qu'elle y mette toute sa confiance. Je lui suis bien obligée de l'honneur de son souvenir, et me serais donné celui de lui écrire; mais tout cela ne servirait qu'à lui être à charge. Et pour votre chère Déposée [2], Dieu sait combien il l'a mise avant dans mon cœur, qui me fait quelquefois désirer de pouvoir lui aider à porter sa croix; non pas que je lui en voulusse diminuer le mérite, non, car je l'aime trop et elle lui est d'un trop grand prix, — mais seulement pour la lui alléger. Je m'étais donné l'honneur de lui écrire il y a quelque temps, je ne sais si elle a reçu la lettre. Assurez-la de ma plus sincère affection, et croyez toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus.

[1] La mère Marie-Félice Dubuysson.
[2] Sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

LETTRE LXXXVIII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

La Bienheureuse console la mère de Saumaise du refus qu'on faisait à Rome touchant les bulles pour la dévotion du sacré Cœur, et parle de ses dispositions [1].

VIVE † JÉSUS! Août 1688.

Enfin, ma bonne Mère, votre bon cœur est tout affligé par le refus qu'on vous fait à Rome au sujet de celui de notre adorable Sauveur. Il me semble, si je ne me trompe, qu'il veut que je vienne vous en consoler de sa part, en vous disant ce qui m'a consolée moi-même. Après avoir reçu cette nouvelle, qui fut un glaive qui me perça le cœur d'une vive douleur, je m'en allai me prosterner devant son image pour lui en faire mes plaintes. Mais je reçus cette réponse : « Pourquoi « t'affliges-tu de ce qui sera à ma plus grande gloire? Car à « présent l'on se porte à m'honorer et aimer sans autre « appui que l'amour même, et cela me plaît beaucoup ; mais « comme cette ardeur se pourra refroidir, — ce qui serait « très-sensible à mon divin Cœur, qui, étant la fournaise « ardente du pur amour, ne le pourrait souffrir, — ce sera « alors que je rallumerai ce feu dans tous les cœurs, par « tous ces priviléges et encore de plus grands ; et je ne lais- « serai pas sans récompense les peines prises pour cela. « Demeure donc en paix. » — C'est ce que j'ai fait depuis, sans me troubler aucunement quoi que j'en puisse entendre

[1] La supplique adressée par le monastère de Dijon ne demandait rien moins que l'institution de la fête et du culte du sacré Cœur dans l'Église universelle ; mais la cour de Rome répondit qu'il fallait d'abord établir publiquement cette dévotion dans le diocèse, avec la permission de l'Ordinaire, et que, lorsqu'elle aurait ainsi subsisté quelque temps, on pourrait obtenir ce qui serait nécessaire pour son affermissement. Cette réponse était déjà une approbation ; cependant, comme elle donnait des bornes plus restreintes à la sainte entreprise, ce fut presque une déception pour ces ferventes adoratrices du Cœur de Jésus.

dire, et que de même je sois demeurée dans l'incertitude si j'aurais la consolation de le voir. Mais il n'importe, pourvu qu'il se contente, je le serai aussi dans son contentement, privée de tous les autres [1].

J'ai pris beaucoup de part aux pertes que vous avez faites. Ce sont des visites du Seigneur. Je le supplie de se rendre lui-même votre force pour vous conformer en tout à sa très-sainte volonté. Il y a bien du plaisir de voir en ces quartiers le progrès de la dévotion de cet aimable Cœur. C'est par votre moyen, mon intime Sœur. Ne vous découragez donc pas; car il me semble qu'il veut que vous en fassiez votre unique affaire, puisque c'est principalement cela qui composera votre couronne.

Il faut bien vous dire un petit mot de votre pauvre chétive fille qui vous chérit plus tendrement que jamais. Je la crois toute souffrance et toute peine; elle est sans remède, et sans secours ni recours sinon à ce divin Cœur. Je me suis rendue indigne de ses faveurs par mes ingratitudes et infidélités, quoiqu'il ne désiste pas de m'être aussi miséricordieusement libéral que jamais, et c'est ce qui augmente mon tourment; car je ne sais si c'est mon ennemi qui attaque mon pauvre cœur de cette douloureuse pensée, que c'est pour

[1] Marguerite-Marie ne devait pas être témoin sur la terre de ce triomphe éclatant, mais elle le contempla du haut du ciel. En 1693, c'est-à-dire trois ans après sa bienheureuse mort, un bref adressé au monastère de Dijon enrichissait d'indulgences plénières la fête du sacré Cœur, et en étendait le privilége à toutes les maisons de la Visitation. La grâce que le pape Innocent XII venait d'accorder, et dont tout l'Ordre fut bientôt instruit, donna lieu à l'établissement de la fête dans la plupart de ses monastères. Ce bref de 1693 devint un signal pour la chrétienté tout entière; des confréries se formèrent de tous côtés, et la ferveur des peuples sollicita bientôt en faveur de ces pieuses associations les largesses de la sainte Église, ainsi que de nouvelles bulles apostoliques. Des villes, des provinces, des royaumes réclamèrent progressivement les mêmes priviléges, et toujours les souverains pontifes favorisèrent ces pieuses suppliques. Mais à l'immortel Pie IX était réservée la complète réalisation des désirs de la vierge de Paray.

me perdre, et que Dieu ne fait pas tant de grâces à une si méchante créature qui a mené une vie si criminelle, et qui, par ses vaines hypocrisies, a trompé les créatures, particulièrement ceux qui la conduisent. Parmi toutes ces agitations ma vie m'est représentée comme dans un tableau si abominable, que, quoique je n'y puisse rien discerner de particulier, il me semble que je n'en pourrais soutenir longtemps la vue sans mourir de douleur, si je ne me sentais en même temps fortifiée et tout environnée d'une puissance invisible qui dissipe ces furies infernales qui ne cherchent qu'à m'ôter la paix du cœur, comme Notre-Seigneur me l'a fait connaître, si je ne me trompe. D'autres fois il me vient en pensée que c'est une fausse paix qui ne vient que de l'endurcissement du cœur, qui me rend insensible à mon propre malheur. Mais, hélas! ma bonne Mère, serait-il bien possible que cet aimable Cœur eût le courage de priver celui de son indigne esclave de l'aimer éternellement? Dites-moi, je vous en conjure, pour ma consolation, ce que vous en pensez, je me confie et arrête à ce que vous me dites. De grâce ne me flattez pas, car il me semble que j'en vais entraîner plusieurs à la perdition avec moi, parce qu'ils s'appuient trop sur ce que je leur dis; et me voyant accablée de lettres sans que l'obéissance veuille me dispenser d'y répondre, cela m'est un rude tourment, quoique j'en aie bien d'autres. Mais la crainte d'être trompée me désole, quoique je m'abandonne à tout sans réserve. Le sacré Cœur de Jésus donne souvent sa chétive victime aux âmes du purgatoire pour les aider à satisfaire à la divine justice; c'est dans ce temps que je souffre une peine à peu près comme la leur, ne trouvant de repos ni jour ni nuit.

Adieu, ma bonne Mère; je ne vous en peux dire davantage pour le présent; et je crois que vous ne désagréerez pas que je vous présente une version en vers de l'office du sacré Cœur, que l'on trouve admirablement beau. Tout soit à la gloire de ce divin Cœur, dans l'amour duquel je suis toute à vous.

LETTRE LXXXIX

A la mère Marie-Félice Dubuysson, à Moulins[1].

L'autographe est au monastère de Nevers.

Réponse de la Bienheureuse à une première lettre de cette nouvelle Mère.

VIVE † JÉSUS! 1688.

Je n'aurais pas attendu que votre Charité m'eût prévenue à mon devoir, ma très-honorée et toute chère Mère, n'avait été la crainte de vous être à charge et de vous attirer au nombre de ceux qui se laissent tromper et amuser à une misérable pécheresse et hypocrite comme moi, dont vous devez vous donner garde d'avoir aucun commerce, puisque je vous avoue que si vous me connaissiez telle que je suis, votre cœur charitable ne se pourrait empêcher d'avoir compassion de ma misère, et de demander fortement ma conversion au sacré Cœur de notre bon Maître auquel je ne manque [pas] de présenter vos désirs et intentions, le suppliant qu'il soit lui-même votre force et votre soutien dans l'emploi où il vous a mise, plutôt que les créatures. C'est pourquoi j'espère qu'il ne vous refusera pas les secours nécessaires pour vous en bien acquitter, et pour l'accomplissement de ses desseins sur vous, pourvu que vous vous confiiez au soin de son amoureuse Providence, et que tout votre désir soit d'aimer, honorer et glorifier ce divin et tout aimable Cœur. N'épargnez pour cela ni vos soins ni vos peines ; car c'est là le plus essentiel moyen pour entrer dans son amitié et attirer sur

[1] Dans sa première lettre du 12 août adressée à sœur de La Barge, Marguerite-Marie présentait ses affectueux respects à la nouvelle Supérieure, la mère Marie-Félice Dubuysson, qui, la première, s'était fait recommander à ses prières après son élection. C'était une favorable entrée; la bonne mère sut s'en prévaloir en provoquant par ses lettres une correspondance si justement appréciée; et, quelles que fussent les luttes de son âme, l'amie du Cœur de Jésus accepta encore cet apostolat.

vous et sur votre sainte Communauté l'abondance de ses grâces sanctifiantes, et le règne de son ardente charité, dont il répandra l'onction dans vos cœurs par la pureté de son saint amour. C'est là le souhait de votre, etc.

J'avais pris la liberté, ma très-aimée Mère, de vous présenter l'office du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je ne sais si vous l'aurez reçu, et si vous le pourrez lire tant il est mal écrit. Et je priais votre Charité de nous faire savoir si l'on imprimait encore des petits livres du sacré Cœur. Et si vous nous faisiez la grâce de nous en envoyer, en nous mandant sans façon ce qu'ils coûtent, nous vous enverrions l'argent à la première occasion ; et je vous en resterais infiniment obligée, car vous ne sauriez croire avec combien d'empressement on nous en demande. Pardonnez-moi, ma chère Mère, si j'en use si librement.

LETTRE XC

A sœur de La Barge, à Moulins [1].

L'autographe est au monastère de Paray.

Abandon, simplicité, union à Dieu.

VIVE † JÉSUS! Octobre 1688.

Après notre lettre écrite j'ai pensé que vous ne seriez pas contente si vous n'y trouviez un petit mot d'adieu avant que d'entrer en notre chère solitude, où je souhaite, ma chère amie, que nous nous puissions entièrement quitter et oublier nous-mêmes, pour ne voir et n'avoir plus que notre Unique Nécessaire qui désire cela de nous. C'est pour cela qu'il nous faut tâcher de tout notre pouvoir d'entrer dans son Cœur

[1] Cette lettre paraît avoir été jointe à la précédente ; et dans ce cas l'indication du mois d'octobre conviendrait à l'une et à l'autre.

adorable, en nous rendant bien petites par l'humble aveu de notre néant, dans lequel il nous faut tenir toujours tout abîmées. Il faut de plus nous établir un règne de paix dans ce sacré Cœur. Ce sera par la conformité à son bon plaisir, auquel il nous faut tellement abandonner, que notre particulier soin doit être de retrancher tout ce qui peut y apporter quelque obstacle ; lui laissant faire en nous, de nous et pour nous selon son désir, afin qu'il nous perfectionne à sa mode et nous façonne à son gré. Et pour nous maintenir dans ce divin Cœur pour toujours, il [le] faut aimer d'un amour de préférence, comme l'Unique Nécessaire à notre cœur, qu'il faut porter doucement au mépris et oubli de tout le reste. [Ah !][1] si l'on pouvait comprendre combien les âmes appelées à ce parfait dénûment et abandon d'elles-mêmes avancent, lorsqu'elles sont fidèles à correspondre par une entière mort à tout désir, satisfaction, curiosité et retour sur elles-mêmes, pour se laisser conduire à ce divin Pilote, dans la barque assurée de son Cœur amoureux, auquel je vous invite de faire une entière donation de tout votre être spirituel et corporel, et de tout ce que vous pourrez faire et avez fait ; afin qu'après y avoir purifié et consommé tout ce qui ne lui agrée pas, il en dispose selon son bon plaisir. Car il demande ordinairement cela de ses amis, dont je vous crois du nombre, afin que, lui ayant tout donné sans réserve, il les puisse enrichir de ses précieux trésors.

Voilà, chère amie, bien de la besogne, [non-seulement] pour notre retraite, mais encore pour toute notre vie, qui ne doit tendre qu'à cette unité, par un acte pur et simple, unité de volonté à celle de notre souverain Bien, pour ne vouloir que ce qu'il veut ; unité d'amour ; unité de cœur, d'esprit et d'opération, en vous unissant seulement à ce qu'il fait en vous. Mais, mon Dieu ! je crois que tout ceci

[1] Car.

n'est que des redites qui vous seront peut-être bien ennuyeuses et qui vous ôteront l'envie de demander de grandes lettres ; et c'est aussi pour le reste de cette année.

Dieu soit béni éternellement !

LETTRE XCI

A la mère M.-F. Dubuysson, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Remercîments aussi humbles qu'affectueux. — La plus excellente de toutes les prières, c'est l'amour. — Le Cœur de Jésus est satisfait de la communauté de Moulins.

VIVE † JÉSUS! 1689.

Je prie le sacré Cœur de notre souverain Maître, ma très-honorée et toute chère Mère, d'être lui-même ma reconnaissance à toutes les cordiales bontés que vous me témoignez. Je suis extrêmement confuse de voir que vous daignez bien, parmi toutes vos occupations, vous souvenir d'une chétive créature comme moi, qui ne suis propre qu'à souffrir dans le sacré Cœur de notre aimable Sauveur. Ah! que je vous sais bon gré de ce que vous l'aimez et voulez être toute à lui! — Vous demandez quelque courte prière pour lui témoigner votre amour : pour moi je n'en sais point d'autre, et n'en trouve point de meilleure que ce même amour, car tout parle quand on aime ; et même les plus grandes occupations sont des preuves de notre amour. Aimez donc, comme dit saint Augustin, et faites tout ce que vous voudrez. Et comme l'on ne peut aimer sans souffrir, aimons donc et souffrons tout ensemble, et n'en perdons pas un moment ; car toutes les croix sont précieuses à un cœur qui aime son Dieu, et qui veut être aimé de lui. Tâchons donc de nous rendre des véritables copies de notre Amour crucifié. Je [n'ai pas]

manqué de bien prier l'adorable Cœur de Jésus pour vous et votre sainte Communauté ; mais il me semble qu'il aura toujours une protection particulière pour votre maison, et qu'il en aura soin, comme je l'espère de son amoureuse bonté, et par l'ardent zèle que vous avez de le faire connaître, honorer et aimer, tant par le moyen de ces petits livres qu'autrement. Ils ont toujours tant de presse ici, qu'on n'en peut avoir à demi pour contenter la dévotion d'un chacun. Continuez donc, ma chère Mère, à l'aimer et le faire aimer, et ne craignez pas qu'il oublie rien de ce que vous faites pour lui, auquel je vous supplie de demander ma parfaite conversion, et qu'il consomme nos cœurs de son pur amour, dans lequel je suis toute à vous.

Millions de remercîments, très-honorée Mère, des livres que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Je voudrais pouvoir témoigner ma reconnaissance, puisqu'il me semble que vous ne me pouviez plus obliger ; aussi ne m'en oublierai-je pas devant le sacré Cœur de Notre-Seigneur, lequel je supplie vous [en] rendre la charité.

LETTRE XCII

A sœur de La Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Paray.

La croix, baume précieux. — Dénûment, abandon, pur amour.

VIVE † JÉSUS! 5 janvier 1689.

J'en suis contente, toute chère et bien-aimée Sœur, que nous nous écrivions, pourvu que ce ne soit que de l'amour et de la croix ; car je ne sais que vous dire autre chose, sinon qu'il nous faut tâcher de tout notre pouvoir de nous rendre des copies vivantes de notre Époux crucifié, en l'exprimant en nous par toutes nos actions. Ah! ma chère amie, qu'il

fait bon toujours souffrir, et mourir enfin sur la croix, accablée sous le poids de toutes sortes de souffrances, de misères et de mépris, de délaissements et d'humiliations! La croix est un baume précieux qui perd sa bonne odeur devant Dieu lorsqu'il est éventé; c'est pourquoi il la faut cacher et porter en silence autant que nous le pourrons. Ne perdons pas un moment de souffrir, puisqu'on ne peut aimer sans cela. Ah! que la croix est bonne en tout temps et en tout lieu! Embrassons-la donc amoureusement sans nous soucier de quel bois elle soit faite, ni de quel instrument elle soit fabriquée. Il nous doit suffire, puisque rien ne nous unit tant au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ que la croix, qui est le gage le plus précieux de son amour. Remerciez-le pour moi, ma chère amie, de ce qu'il m'en gratifie quelquefois; mais demandez-lui en même temps pardon du mauvais usage que j'en fais, qui me fait toujours demeurer pauvre dans la possession de ce précieux trésor sans lequel la vie me serait insupportable. Ce n'est pas qu'il faille demander la souffrance, car c'est le plus parfait de ne rien demander et ne rien refuser, mais s'abandonner au pur amour pour nous laisser crucifier et consommer selon son désir.

Je suis bien consolée de l'heureux progrès que ce divin amour fait en votre cher cœur, et je ne doute point que ce ne soit de lui que vous viennent tous ces saints mouvements, puisqu'ils donnent la paix à votre âme, la tenant dans le précieux anéantissement. Et qu'heureuses sont celles qui vivent toutes perdues et anéanties dans ce divin amour par un parfait oubli d'elles-mêmes! L'amour à notre abjection est un souverain remède pour guérir les plaies que l'amour-propre fait en notre cœur. Le mien est tout languissant de ce maudit amour. Mais demandons à l'aimable Cœur de notre bon Maître qu'il le consomme dans le feu sacré qu'il est venu apporter en terre, afin qu'il brûle sans cesse les cœurs de bonne volonté. Enfin, chère amie, il le faut donc aimer

quoi qu'il nous en puisse coûter; mais le pur amour veut tout ou rien. N'ayons donc plus de réserve avec lui; abandonnons-lui tout ce que nous sommes, sans nous mettre en peine de l'avenir, non plus que réfléchir sur nous-même ni sur notre incapacité. Il aura soin de pourvoir à tout pourvu que nous le laissions faire. Que craignez-vous pour lui disputer ainsi le sacrifice entier de votre cœur? Il est déjà à lui; mais il [le] veut posséder seul, c'est-à-dire vide de tout retour sur nous-même et libre, sans attache à quoi que ce soit, pour saint qu'il nous paraisse. Du moment qu'il nous l'ôte il faut demeurer contente et conforme à sa très-sainte volonté, dans la nudité et pauvreté de plaisir, d'ami, de consolation, de talent et même de vertu; demeurant ainsi soumise, à l'oraison et ailleurs, en l'accomplissement de son bon plaisir; nous réjouissant lorsqu'il se trouve en l'anéantissement de tout ce que nous sommes et de toutes nos satisfactions. Notre cœur est si petit qu'il ne peut contenir deux amours, et n'étant fait que pour le divin, il n'a point de repos lorsqu'on y fait quelque mélange.

Il faut, mon intime Sœur, vous aimer autant que je le fais pour m'entretenir si longtemps avec votre Charité, puisqu'à toute autre je craindrais [de] me rendre ennuyeuse. Mais votre bon cœur excusera tout, et ne se plaindra plus du silence de celle qui vous chérit tendrement en l'amour sacré.

C'est vrai que ma chère sœur [de] Saumaise nous a envoyé les litanies dont vous nous parlez; elles sont fort belles. Je vous suis obligée du souvenir que vous avez eu de moi en votre retraite; continuez-moi cette charité, car j'en ai un extrême besoin. La mienne s'est passée sur la croix; vous y avez eu part à ce que j'ai eu le bonheur de souffrir.

Mille saluts et amitiés à notre chère sœur Déposée[1], que

[1] Sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

le sacré Cœur rend toujours très-chère au mien chétif, aussi bien que vous, chère amie, que je souhaite toute consommée dans les feux du pur amour.

LETTRE XCIII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Souvenirs de la vision qu'avait eue la Bienheureuse en 1673, le jour de saint Jean l'évangéliste.

VIVE † JÉSUS! Janvier 1689.

O ma bonne Mère, que nous sommes heureuses de la grâce que le Seigneur nous a faite en nous employant à le faire connaître et aimer! Il me semblait que je devais me fondre de confusion et de reconnaissance, lorsque le jour de la fête du bien-aimé de notre cher Bien-Aimé (27 décembre 1688), il me revint à la mémoire que ce fut à pareil jour que ce divin Époux me fit la grâce incompréhensible, et dont je suis si indigne, de me faire reposer sur son sein avec son bien-aimé disciple, et de me donner son Cœur, sa croix et son amour : son Cœur pour être mon asile, mon secours et mon ciel de repos dans les tempêtes de cette mer orageuse; sa croix pour être mon trône de gloire, en laquelle je dois non-seulement me glorifier, mais encore me réjouir, puisqu'il n'y a rien de bon pour moi que Jésus, la croix et l'amour; de plus, il m'a donné son amour pour me purifier, me consommer et me transformer toute en lui. — Mais, mon Dieu! ma chère Mère, que j'ai mal correspondu à de si grandes grâces, lesquelles me devaient sanctifier, et ne serviront peut-être qu'à me condamner! Cependant j'espère tout de la bonté de ce Cœur charitable, surtout si je suis aidée du secours de vos saintes prières, auxquelles je me flatte avoir part, et que votre bon cœur me continue les bontés et amitiés que vous m'avez toujours témoignées. J'en ai des preuves

bien convaincantes dans le zèle ardent que vous faites paraître à procurer la gloire du Cœur sacré de notre doux Sauveur. Là sont tous mes intérêts et tout mon plaisir. Il me semble que je mourrais contente si vous pouviez obtenir l'autorisation de la Messe en l'honneur de l'adorable Cœur de Jésus [1]. Toutefois, je me résigne au bon plaisir divin, et je lui sacrifie tous mes désirs et contentements. Courage, ma chère Mère, ne désistez pas de vos bons desseins, malgré toutes les difficultés qui s'y opposent, car j'espère que nous réussirons. Satan demeurera confus, et le divin Cœur établira son empire malgré l'enfer. Je me réjouis et vous félicite du zèle ardent que vous avez à le faire connaître et aimer. C'est là tous mes souhaits et désirs, et ce qui est seul capable de me donner du plaisir en cette vie de misère, où, hors de cela, tout m'afflige et me tourmente.

LETTRE XCIV

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Miséricordieux desseins du Cœur de Jésus sur la France; intercession de la Bienheureuse pour les pécheurs. — Révélation sur les grands avantages que notre Institut doit recevoir de la dévotion au sacré Cœur. — Spéciales faveurs destinées à quelques âmes. — Apostolat mystérieux du père de La Colombière. — Souffrances de la Bienheureuse.

VIVE † JÉSUS! 23 février 1689.

Que pourrai-je vous dire, ma chère Mère, sur les merveilleuses opérations de cet unique amour de nos cœurs, qui ne me donne point de termes pour m'en exprimer, non plus que de la joie qu'il me fait ressentir de ces heureux succès pour le faire connaître, aimer et glorifier; à quoi je ne peux douter qu'il ne vous ait saintement destinée, par l'ardent

[1] Elle fut accordée pour le diocèse de Langres, et la fête s'y célébra avec solennité en cette même année 1689.

zèle qu'il vous donne pour vous y employer. Ah! que de bonheur pour vous et pour ceux qui y contribuent! car ils s'attirent par là l'amitié et les bénédictions éternelles de cet aimable Cœur de Jésus, et un « puissant protecteur pour notre patrie. » Il n'en fallait pas un moins puissant pour détourner le fiel et la sévérité de la juste colère de Dieu pour tant de crimes qui se commettent [1]. Mais j'espère que ce divin Cœur s'y rendra une source abondante et inépuisable de miséricorde et de grâce, ainsi qu'il me semble qu'il le promit à notre bon père de La Colombière, le jour de sa fête, — je veux dire le jour de sa mort — (15 février), que je fus célébrer à notre chapelle [2], depuis les dix heures du matin jusqu'à environ quatre heures du soir, par un grand privilége de l'obéissance, parce que l'on me voyait accablée de souffrances qui ne m'ont pas cessé depuis près de six semaines, mais d'une manière que je croyais à tout moment d'y succomber, bien que j'en aie été avertie auparavant par ce Cœur charitable, qui me fit, ce me semble, cette demande : si je ne voudrais pas bien lui tenir compagnie sur la croix dans ce temps où il est si délaissé, par l'empressement que l'on a pour le plaisir; et que, par les amères amertumes qu'il me ferait goûter, je pourrais en quelque façon adoucir celles que les pécheurs versent dans son sacré Cœur par leurs divertissements [3]; que je devais gémir sans cesse avec lui pour obtenir

[1] Dans une copie de Dijon, la même pensée est reproduite dans un sens plus restreint. Au lieu de parler de la France tout entière, la ville de Dijon en serait seule l'objet. Voici cette phrase : *Non-seulement vous vous attirez l'amitié et les bénédictions éternelles de cet aimable Cœur, mais encore vous gagnez un puissant protecteur à* VOTRE PATRIE; il n'en fallait pas un *moins puissant à* VOTRE VILLE *pour détourner,* etc... Ne possédant pas l'original, il n'a pas été possible de vérifier quelle est la bonne version; mais la pensée généralisée comme dans notre manuscrit, est plus douce au cœur, plus consolante pour la France et plus honorable en un sens pour la ville de Dijon.

[2] A la chapelle du sacré-Cœur, dont la dédicace avait eu lieu le 7 septembre 1688.

[3] La date de cette lettre coïncide avec le temps du carnaval.

miséricorde, afin que les péchés n'arrivassent à leur comble, et que Dieu pardonnât aux pécheurs en faveur de l'amour qu'il porte à cet aimable Cœur, qui ne cesse de se consommer de celui qu'il a pour nous, puisqu'il ne veut établir son nouveau règne parmi nous que pour nous accorder plus abondamment ses grandes miséricordes, et ses précieuses grâces de sanctification et de salut. « Mais à ceux, dit-il, qui n'en « profiteront pas, en ne les rendant pas victorieuses en eux- « mêmes elles leur seront ôtées ; » — parce que ceci est comme une précieuse potion qui nous est donnée de notre bon Père céleste pour dernier remède à nos maux. Et il me semble que notre saint Fondateur, ce vrai ami du cœur de Dieu, a été le principal moteur de ce don salutaire pour l'obtenir en faveur de notre cher Institut, parce que Satan voulait vomir sa rage pour en détruire l'esprit, et par ce moyen le renverser. Mais j'espère qu'il n'en viendra pas à bout si nous voulons, selon les intentions de notre saint Père, nous servir des moyens qu'il nous présente pour nous remettre, malgré Satan, dans la première vigueur de l'esprit de notre sainte vocation, vivant selon les maximes du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ah! ma chère Mère, que de bénédictions et de grâces il me semble qu'il s'est proposé de répandre sur ce cher Institut, et en particulier dans les maisons qui lui procureront plus d'honneur et de gloire, pourvu que nous soyons fidèles à ôter ce qu'il nous fera connaître lui empêcher la complaisance qu'il veut prendre à répandre la suave onction de son amour sur le général et le particulier de ces chères Communautés.

Il veut retirer beaucoup d'âmes de la perdition éternelle ; car ce divin Cœur est comme une forteresse et un asile assuré à tous les pauvres pécheurs qui s'y voudront réfugier pour éviter la divine justice dans son juste courroux, qui, comme un torrent impétueux, inonderait les pécheurs avec leurs péchés qui irritent la divine colère.

Une chose qui me console fort, c'est que j'espère qu'en échange des amertumes que ce divin Cœur a souffertes dans les palais des grands pendant les ignominies de sa Passion, cette dévotion s'y fera recevoir avec magnificence, avec le temps. Et quand je lui présentais mes petites requêtes sur toutes ces choses qui semblaient difficiles à obtenir, il me semblait entendre ces paroles : « Crois-tu que je le puisse « faire? Si tu le crois, tu verras la puissance de mon Cœur « dans la magnificence de mon amour. » — Et à mesure que je vois ces heureux progrès : « Ne t'ai-je pas bien dit que si « tu pouvais croire, tu verrais l'effet de tes désirs s'accomplir? » — Je n'y sers que d'obstacle; c'est pourquoi je souhaiterais être hors de cette vie, quoique je ne cesse d'appliquer à ce seul intérêt de la gloire de ce sacré Cœur tout le bien que je peux faire ou que l'on fait pour moi. Il me donne de tels mouvements de reconnaissance de ce qu'il se manifeste ainsi, que je me voudrais fondre d'actions de grâces. C'est un abîme de biens où il nous faut perdre pour ne plus rien goûter des choses de la terre.

Poursuivez courageusement ce que vous avez entrepris pour sa gloire dans l'établissement de son règne. Ce sacré Cœur règnera malgré Satan et tous ceux qu'il suscite à s'y opposer; mais c'est maintenant le temps d'opérer et souffrir en silence, comme il a fait pour notre amour. Vous devez croire qu'il aura mémoire et complaisance pendant toute l'éternité de ce que vous et cinq autres personnes ont fait pour lui. En sorte que vous direz un jour, que quand vous auriez souffert tous les tourments des martyrs vous vous trouveriez bien récompensée, quand ce ne serait que par ce grand nombre d'âmes que ce divin Cœur veut retirer par ce moyen de la perdition. Ce vous doit être une grande consolation d'avoir une si étroite union avec notre bon père de La Colombière, en sorte qu'il fait dans le ciel par ses intercessions ce qui s'opère ça-bas en terre pour la gloire de ce

sacré Cœur. Soutenez donc courageusement toutes ces petites contradictions, puisque vous tenez sa place dans un emploi si relevé. Pour moi, la croix est mon partage, puisqu'il m'a fait entendre que ce sacré Cœur voulait établir son règne sur la destruction et anéantissement de moi-même. Aussi fait-il bien son office, car je ne suis pas un moment sans souffrir, et souvent sa sainteté y met tant d'ouvriers, que si je n'étais aussi méchante que je la suis pour lui résister, la besogne serait bientôt faite.

Je vous avoue en confiance que si sa miséricordieuse bonté ne m'envoyait le secours charitable des saintes âmes qui prient pour moi, je ne pourrais pas subsister. Il est si bon qu'il ne me laisse manquer de rien, ayant inspiré à des saints religieux d'offrir le saint sacrifice de la messe à mon intention tous les vendredis, et cela à mon insu, si bien que j'aurai quatre messes par mois pendant ma vie, à moins qu'ils ne meurent avant moi. Il y en a que je n'ai point vus. Ils m'ont écrit que jamais ils n'ont tant reçu de grâces que dans l'exercice de cette charité. Le nom de celui qui a composé l'office, c'est le R. Père Gette[1].

Vous voyez, ma chère Mère, que je vous parle sans façon tout simplement, sur l'assurance que vous me donnez que tout ce que je vous dis ne sera vu que de vous; après quoi, je vous conjure de brûler nos lettres. Je ne sais le plus souvent ce que j'écris, et peut-être que je redis souvent la même chose, écrivant à plusieurs reprises faute de loisir; et je ne peux lire qu'avec une extrême peine ce que j'ai écrit, pour la grande humiliation où cela me jette. De plus, je ne saurais rien prévoir de ce que j'ai à dire, mais il faut dire et écrire simplement ce qui me vient en pensée. Hélas! si vous saviez combien ma vie est criminelle et peu conforme à ce que je dis, vous verriez que c'est avec justice que je désire d'être

[1] Le même qu'elle désignait sans le nommer dans une lettre précédente.

ensevelie dans un éternel oubli et mépris, comme une misérable pécheresse qui ai, quoique sans le vouloir, trompé les créatures. Mais vous en savez plus que je ne peux vous en dire sur ce sujet. Faites-moi donc la charité de brûler tous nos écrits, et de croire que je ne m'oublie pas de notre association et union dans l'adorable Cœur de Jésus, lequel, si je ne me trompe, fait ressentir des complaisances inconcevables à notre saint Fondateur de ce que sa dévotion s'établit dans notre Institut, parce qu'il s'en veut rendre le soutien et le défenseur pourvu que nous ne l'en empêchions pas par nos infidélités. Enfin je vous en dis trop sans penser que je dois vous ennuyer; mais pardon, ma bonne Mère, c'est un cœur qui vous aime tendrement dans Celui de notre bon Maître, qui me rend toute à vous.

LETTRE XCV

A son frère, curé du Bois-Sainte-Marie.

Elle lui envoie un petit livre du sacré Cœur, et lui parle d'un malade.

VIVE † JÉSUS! Vers le mois de mars 1689.

Mon très-cher frère,

Je profite avec plaisir de cette occasion sûre pour vous assurer de ma parfaite estime et pour vous dire que j'ai reçu la vôtre; mais vous ne m'y marquez point si vous avez reçu trois petits livres du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ que je vous envoyais. Je crains qu'ils ne soient perdus[1]. En voilà un de ceux qu'on imprime nouvellement à Dijon que je vous offre. Vous y trouverez la Messe du Sacré-

[1] Ces trois petits livres de l'édition de Moulins avaient été offerts par sœur de La Barge à notre Bienheureuse. Dans la lettre suivante elle lui dira l'usage qu'elle en a fait en faveur de son frère; mais, par une délicate réticence, elle ne mentionnera pas l'incertitude de leur perte ou de leur conservation.

Cœur ; mais il n'y a encore que le diocèse de Langres qui ait la permission du Saint-Siége apostolique d'en dire la sainte messe, le vendredi d'après l'Octave du Saint-Sacrement.

Vous vous plaignez, mon cher frère, de ce que je ne vous marque rien au sujet du bon monsieur des Ormes. Hélas! que pourrais-je vous en dire, sinon qu'il faut l'exhorter à la patience dans son mal, puisque ce n'est pas la volonté de Dieu de l'en délivrer pour le présent ; mais il faut qu'il tâche d'en faire un bon usage, puisque je pense que Notre-Seigneur ne le tient en cet état affligeant que pour la sanctification de son âme. Ainsi il faut se soumettre à la volonté de Dieu et baiser la main qui nous frappe, en pensant qu'il vaut beaucoup mieux souffrir en cette vie qu'en l'autre, puisque un moment de souffrance bien prise pour l'amour de Dieu vaut le prix d'une éternité bienheureuse, comme vous le savez. Enfin, mon cher Frère, la vie ne nous est donnée que pour souffrir, et l'éternité pour jouir.

LETTRE XCVI

A sœur de La Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

La Bienheureuse l'encourage dans la voie de l'anéantissement et du saint abandon, lui suggère une pratique de dévotion pour le Carême, et lui fait présent d'une des messes qui se célèbrent chaque vendredi selon ses intentions. — Souvenir affectueux pour la Supérieure et la sœur Déposée de Moulins.

VIVE † JÉSUS! Vers le mois de mars 1689.

Qu'à jamais soient rendus l'amour, la gloire et la louange au Cœur tout amour, tout aimant et tout aimable de notre adorable Sauveur, de tout le bien qu'il produira et opèrera dans les âmes par l'établissement du règne de son pur amour

dans les cœurs de bonne volonté. [1] Je crois le vôtre de ce nombre, ma toute chère et intime Sœur, par les bons désirs où je le vois de le suivre courageusement par la voie qu'il vous a tracée. J'en ai ressenti de la consolation en lisant la vôtre qui me confirme de plus en plus dans les sentiments qu'il me semble que ce divin Cœur m'a toujours donnés à votre égard, et que je vous ai tant de fois réitérés, que je crains de vous en ennuyer. Mais pardonnez-moi, chère amie, je ne peux vous dire autre chose, sinon que l'anéantissement de vous-même vous élèvera à l'union de votre souverain Bien. En vous oubliant de vous-même, vous le possèderez, et en vous abandonnant à lui, il vous possèdera.

Allez donc, pleine de foi et d'une amoureuse confiance, vous livrer à la merci de sa providence, pour lui être un fonds qu'il puisse cultiver à son gré, et sans résistance de votre part; demeurant dans une humble et paisible adhérence à son bon plaisir, toute cachée dans les sacrées ténèbres de l'amour à votre abjection; car je ne peux m'empêcher de croire toujours plus fortement que c'est là où il vous veut et où il vous regarde avec complaisance, surtout lorsque ces précieuses humiliations donnent de l'amertume à votre pauvre cœur. Mais, bon courage! les médecines les plus propres à la santé sont souvent les plus amères [au] goût. Enfin, Dieu, voulant tout posséder votre cœur, ne lui fera plus goûter que de l'amer dans les créatures et toutes les choses d'ici-bas, afin qu'en retirant toutes ses affections, il demeure tout abîmé dans lui par l'unité de l'amour à son abjection. Et l'amertume que vous y ressentez me réjouit, parce qu'elle vous est la matière d'une plus grande victoire.

[2] Dans le désir de satisfaire au vôtre d'avoir quelque pratique, j'ai voyagé dans notre chapelle du Sacré-Cœur pour vous; mais mes péchés me rendent indigne d'entendre sa

1 Dont. — 2 Et.

voix, et je n'eus autre pensée sinon qu'il chérit tendrement votre chère âme, et qu'il prendra plaisir que tous les jours de ce saint temps de Carême vous lui rendiez trois visites, soit devant son image, ou devant le très-auguste Sacrement. La première, pour lui demander que ce divin Cœur soit un canal par lequel le Père éternel découle continuellement ses miséricordes sur les cœurs endurcis des pécheurs, pour les attirer à son amour et connaissance. La seconde visite sera pour le prier d'établir son règne de charité et d'amour dans notre Institut. Et la troisième, pour vous offrir à lui comme une victime d'holocauste, pour être consommée sur la croix de votre abjection par les ardeurs de son pur amour; et vous pourrez faire tout cela en esprit. Et afin que sa bonté accomplisse ce qu'il désire par là, et vous fasse les grâces qu'il prétend, je me suis sentie pressée en venant du pèlerinage que j'ai fait pour vous, de vous donner et remettre à votre disposition une des messes qu'il a inspiré de saints Religieux de nous dire tous les vendredis, selon mon intention. C'est pour vous à la prendre le premier vendredi, après avoir reçu celle-ci.

Au reste, je vous remercie, chère amie, des deux chers livres que j'ai envoyés à mon frère le prêtre, aussitôt [après] les avoir reçus; car il m'en demandait avec tant de presse que j'avais été obligée de lui envoyer celui que j'avais réservé pour moi, après l'avoir copié. J'ai bien connu que votre chère Mère[1] n'a pas reçu celle que je m'étais donné l'honneur de lui écrire. Cela m'a un peu fâchée, et si je n'avais craint de lui être importune, je l'aurais réitérée; mais je vous conjure de suppléer au défaut, en l'assurant que je conserverai toujours pour sa Charité tous les sentiments d'estime, de respect et d'amitié que le sacré Cœur de notre divin Maître m'a donnés pour elle et pour votre très-chère Dé-

[1] La mère Marie-Félice Dubuysson.

posée[1]. Présentez-leur, s'il vous plaît, mes très-humbles obéissances, et mille remercîments à la très-honorée Mère, des petits livrets.

LETTRE XCVII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle lui montre les grands desseins de la divine sagesse dans la manifestation du sacré Cœur à l'Ordre de la Visitation. — Révélation très-importante au sujet de Louis XIV. — Mission spéciale, et grâces particulières réservées à la Compagnie de Jésus.

VIVE † JÉSUS!

Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, 17 juin.

Enfin, ma bonne Mère, ne sommes-nous pas encore toutes consommées des ardeurs de ce divin Cœur de notre adorable Sauveur, après tant de grâces reçues qui sont comme autant de flammes ardentes de son pur amour, qui nous doivent brûler sans cesse du désir d'une parfaite reconnaissance et fidèle correspondance à ses desseins. Il règnera cet aimable Cœur, malgré Satan et ses suppôts! Ce mot me transporte de joie et fait toute ma consolation. Mais de vous pouvoir exprimer les grandes grâces et bénédictions que cela attire sur notre Institut, et en particulier sur les maisons qui lui procureront le plus d'honneur et de gloire, c'est ce que je ne peux dire en la manière qu'il me l'a fait comprendre.

Il m'a donc fait voir la dévotion de son divin Cœur comme un bel arbre qu'il avait destiné de toute éternité pour prendre son germe et ses racines au milieu de notre Institut, pour étendre ensuite ses branches dans les maisons qui le composent, afin que chacune en pût cueillir les fruits à son gré et selon son goût, quoique avec inégale abondance qui sera mesurée au travail; de même que le profit, à la bonne dis-

[1] Sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

position de celles qui s'en nourriront. Mais ce sont des fruits de vie et de salut éternel, qui nous doivent renouveler dans l'esprit primitif de notre sainte vocation. Il me semble que jamais la gloire accidentelle de notre saint Père et fondateur ne s'est tant augmentée comme elle fait par ce moyen ; mais ce divin Cœur veut que les Filles de la Visitation distribuent les fruits de cet arbre sacré avec abondance à tous ceux qui désireront d'en manger, sans crainte qu'il leur manque ; parce qu'il prétend, comme il l'a fait entendre à son indigne esclave, de redonner par ce moyen la vie à plusieurs en les retirant du chemin de perdition, en ruinant l'empire de Satan dans les âmes, pour y établir celui de son amour, qui ne laissera périr aucune de celles qui lui seront consacrées pour lui rendre tous leurs hommages et amour d'une sincère et franche volonté, et lui en procurer selon toute l'étendue de leur pouvoir. Mais il ne veut pas s'en arrêter là : il a encore de plus grands desseins qui ne peuvent être exécutés que par sa toute-puissance, qui peut tout ce qu'elle veut.

Il désire donc, ce me semble, entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois, pour y être honoré autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en sa Passion, et qu'il reçoive autant de plaisir de voir les grands de la terre abaissés et humiliés devant lui, comme il a senti d'amertume de se voir anéanti à leurs pieds. Et voici les paroles que j'entendis sur ce sujet. « Fais savoir au « fils aîné de mon sacré Cœur, — parlant de notre roi, — « que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la « dévotion aux mérites de ma sainte Enfance, de même il « obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle par la « consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable, « qui veut triompher du sien, et par son entremise de celui « des grands de la terre. Il veut régner dans son palais, être « peint dans ses étendards et gravé dans ses armes, pour les « rendre victorieuses de tous ses ennemis, en abattant à ses

« pieds ces têtes orgueilleuses et superbes, pour le rendre « triomphant de tous les ennemis de la sainte Église. »

Vous aurez sujet de rire, ma bonne Mère, de ma simplicité à vous dire tout cela, mais je suis le mouvement qui m'en est donné au même instant. Vous m'en direz votre pensée, mais je vous demande toujours le secret pour tout ce que je vous dis.

Notre bon père de La Colombière a obtenu que la très-sainte Compagnie de Jésus sera gratifiée, après notre cher Institut, de toutes les grâces et priviléges particuliers de la dévotion du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ; leur promettant qu'il répandra abondamment, et avec profusion, ses saintes bénédictions sur les travaux du saint exercice de charité dont ils s'occupent pour le salut des âmes. Et ce divin Cœur me semble avoir un si ardent désir d'être connu, aimé et adoré particulièrement de ces bons Pères, qu'il leur promet, si je ne me trompe, de répandre tellement l'onction de son ardente charité sur leurs paroles avec des grâces fortes et puissantes, qu'ils seront comme des glaives à deux tranchants, qui pénètreront les cœurs les plus endurcis des plus obstinés pécheurs, pour en faire sortir la sainte source de pénitence qui purifie et sanctifie les âmes. Mais il faut pour cela qu'ils tâchent de puiser toutes leurs lumières dans la source inépuisable de toute la science et charité des saints.

J'aurais bien des choses à vous dire là-dessus, car il y a dans cette sainte Compagnie de grands amis et favoris de ce sacré Cœur de notre divin Maître. Ah! ma chère Mère, que de grâces de sanctification et de salut ce divin Cœur a répandues sur ses dévots à ce jour de sa fête, et avec quelle ardeur réitère-t-il toutes les promesses qu'il a faites en leur faveur de ne les point laisser périr!... Mais que vous êtes heureuse, ma chère Mère, de ce qu'il vous a rendue si utile à sa gloire et à l'avancement de son règne! Il vous aime

mieux dans cette occupation que dans celle du gouvernement d'une Communauté. Continuez donc ce saint exercice malgré toutes les contradictions et les obstacles qui s'y opposeront. Je ne puis m'empêcher de croire que votre nom est bien avant gravé dans cet aimable Cœur. Il prend ses délices dans votre sainte Communauté. Et pour monsieur votre Confesseur[1], je le crois être un de ses plus fidèles amis, d'autant que, lorsque je lui demandai la grâce de cette sainte union et association dont votre Charité nous avait parlé, je reçus cette réponse en sa faveur, allant à la sainte Communion : « Assure-le que mon pur amour vous unit en moi pour toujours. » — Et il me semblait voir beaucoup de grâces qui lui avaient été destinées.

Je vous avoue que je me sens incapable de pouvoir m'exprimer sur ce qu'il m'a fait voir et connaître de la profusion de biens et de grâces qu'il désire répandre sur notre cher Institut, qu'il veut rendre l'objet de ses délices pour y prendre ses complaisances. Mais, hélas! n'y aurait-il point quelque Communauté qui n'aurait que de la froideur pour lui, et où il a peine d'entrer dans les cœurs? C'est ce dont il se plaint. Mais, hélas! qu'il a bien plus de sujet de se plaindre de mes infidélités envers une abondance de grâces si grandes qu'elles m'ôtent tout moyen de m'en pouvoir expliquer, me contentant de les posséder dans cet abîme impénétrable d'où elles sortent, vous conjurant avec tous les saints du ciel et de la terre de l'en bénir pour moi!

Toute à vous dans ce sacré Cœur.

P.-S. Quelques personnes dévotes, ayant fait ériger une chapelle à l'honneur du sacré Cœur et fait faire un beau tableau comme le nôtre, ont fondé une Messe à perpétuité tous les vendredis de l'année. Elles souhaiteraient d'avoir une

[1] M. Charollais.

ou deux douzaines d'images. Si vous avez la bonté de nous les envoyer, en nous marquant ce qu'elles coûtent, nous vous enverrons l'argent à la première occasion.

Au reste, ma chère Mère, nous sommes charmées de la vie de cette sainte Religieuse. Dieu nous fasse la grâce d'imiter ses vertus afin que je me rende digne d'être toute à vous dans l'amour de Celui qui a consommé une si belle vie[1].

LETTRE XCVIII

A la mère Greyfié, à Semur.

Elle lui reproche affectueusement son silence et se réjouit à la pensée de la revoir au ciel. — Délices dont son âme a été inondée pendant une maladie. — Consolante extension de la dévotion au sacré Cœur. — La Bienheureuse voudrait s'effacer entièrement, et cesser toutes les relations extérieures. — Comment elle envisage les opinions humaines.

VIVE † JÉSUS! 1689.

Quoiqu'il semble, ma très-aimée Mère, que vous ne voulez plus interrompre votre silence pour me répondre, je ne laisse pas de hasarder cette troisième lettre pour vous assurer que de quelle manière que vous en usiez à mon égard, je serai toujours la même en estime, amitié et respect pour votre Charité, ne croyant pas que rien soit capable d'altérer tant soit peu l'union de nos cœurs dans Celui de notre souverain Maître. Il veut qu'elle dure dans le temps et l'éternité, où les vrais amis de Dieu se verront à plaisir et s'entretiendront sans plus de crainte d'être jamais séparés; mais il faut auparavant goûter les amertumes du Calvaire. Ah! ma chère Mère, je ne sais que vous dire, sinon qu'il fait bon vivre et mourir sur la Croix! Le Seigneur m'a gratifiée de celle d'une

1 La Bienheureuse veut parler de la vie si remarquable de la digne mère Anne-Séraphine Boulier, écrite par la mère Marie-Dorothée Desbarres, et imprimée en 1689.

assez longue maladie, pendant laquelle mon corps souffrait à la vérité, mais mon cœur et mon esprit jouissaient d'un paradis de délicieuse paix que je trouvais abondamment dans l'aimable Cœur de notre souverain Maître, qui ne m'a jamais donné de plus fortes preuves qu'il nous aime tendrement qu'en nous faisant part de ces amères amertumes. Mais un cœur qui aime en vérité se peut-il plaindre sur la Croix, ou plutôt dans le Cœur de Jésus-Christ, où tout est changé en amour?

Hélas! ma bonne Mère, si vous saviez combien je sens de consolation de voir augmenter avec tant de fruit la dévotion à ce divin Cœur, que chacun s'y porte avec ardeur et suavité, comme à la source du salut; et des personnes séculières lui ont fait bâtir des chapelles et fondé des messes à son honneur tous les premiers vendredis du mois. Je vous puis dire que la plus sensible douleur que je sente, c'est de me regarder comme un obstacle à cette aimable dévotion; car jamais je ne me suis vue plus méchante, pauvre de toutes vertus et de tout bien spirituel, dans une infidélité à Dieu si grande que je me fais horreur à moi-même. Cependant Notre-Seigneur ne laisse pas de me continuer ses grâces avec plus d'abondance et de profusion que jamais. Il me ferait grand bien de vous ouvrir un peu mon cœur comme à ma bonne Mère, mais je ne dirai rien pour avoir trop à dire, me sentant toujours plus pressée de vivre pauvre, inconnue, et méprisée des créatures; c'est ce qui m'oblige à toutes congédier mes connaissances, autant que l'obéissance m'en laisse le pouvoir, pour avoir plus de moyen de vivre cachée dans Dieu seul, lequel ne laisse de m'en faire de sensibles reproches de ce que je refuse souvent de parler ou d'écrire à ceux qu'il m'envoie, sous le prétexte de ne vouloir tromper personne, quoique, à la vérité, je ne me mets pas en peine que l'on ait bonne ou méchante estime de moi, puisque nous ne sommes bons ou méchants qu'autant que nous le sommes devant Dieu, en la présence duquel

votre pauvre chétif vaurien ne vous oubliera pas, mais me flattant d'un même retour du cœur de ma bonne Mère, à laquelle je suis sans réserve dans l'aimable Cœur de Jésus-Christ.

LETTRE XCIX

A sœur F.-M. de La Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Paray.

Elle confirme de plus en plus les avis qu'elle lui a toujours donnés sur l'humilité de cœur. — Quel est le mystère de la Passion que préfère la Bienheureuse.

VIVE † JÉSUS! Environ juin 1689.

Oui, ma toute chère et bien-aimée Sœur, je vous ai répondu, et fort amplement, à celle dont vous me parlez. Mais vous n'êtes pas la seule qui vous plaignez de la perte de nos lettres, et je vois bien que c'est donc le mieux de n'en plus écrire, puisque je pense que le Seigneur n'en permet la perte que parce qu'elles ne lui agréent peut-être pas à cause de mes péchés. Je vous avoue que ce n'est pas sans répugnance que j'écris, me voyant si éloignée de ce que je dis. Ce n'est pas que votre âme ne soit rendue, par le sacré Cœur de notre adorable Sauveur, de plus en plus chère à la mienne; mais je ne vous peux répéter ici ce que je vous marquai dans la précédente, mais seulement un mot sur ce que vous me marquez au sujet de l'amour de votre abjection. C'est ce qu'il me semble avoir déjà dit, de recevoir et souffrir en silence toutes les occasions que notre divin Maître vous en fournira, sans jamais dire : C'est assez, — quelque répugnance que la nature y puisse ressentir. — Voilà tout. Une seule chose nous est nécessaire, qui est le pur amour divin dans celui de notre abjection, nous abandonnant à l'amoureuse providence du sacré et aimable Cœur de Jésus, pour nous laisser conduire et gouverner à son gré. Il prendra

bien soin de fournir ce qui est nécessaire à notre sanctification, pourvu que nous nous appliquions à le bien recevoir selon ses desseins; cela suffit.

L'amour donc à notre chère abjection dans celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous suffit, même pour honorer les mystères de sa sainte Mort et Passion, qu'il désire que nous honorions; gardant ce sacré silence comme lui dans toutes les occasions d'humiliation et de souffrance, car je vous avoue que rien ne me charme tant que celui qu'il a gardé si exactement dans tout le cours de sa Passion. N'ouvrons la bouche à son imitation que pour prier pour ceux qui nous affligent.

Vous me demandez lequel des mystères de sa sainte Passion j'affectionne le plus. Je vous dirai simplement qu'après ce que je viens de vous dire, c'est le Crucifiement, et de me tenir avec la très-sainte Vierge au pied de la Croix, ou sous les pieds de la Croix, pour m'y attacher et unir à tout ce qu'il a fait pour nous. Mais enfin, chère amie, il nous faut maintenant toujours nicher dans son adorable Cœur, et n'en point sortir quoi qu'il arrive; c'est un fort assuré et notre asile. Il ne nous abandonnera pas, comme je l'espère et l'en prie de tout mon cœur. Mais que nous lui sommes redevables à ce tout aimable Cœur de Jésus, de nous conduire par une voie si sûre comme est celle des humiliations dans l'amour à notre abjection! Ne cherchons et ne désirons rien autre, puisque rien n'est plus propre à notre sanctification. C'est dans l'amour de ce sacré Cœur que je suis toute à vous.

Mille respectueux saluts à votre très-honorée Mère et à votre chère sœur la Déposée [1].

[1] La mère Marie-Félice Dubuysson et sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

REMARQUES SUR LA LETTRE SUIVANTE

Le *Messager du sacré Cœur* a le premier publié cette lettre, qui lui a été communiquée par le T.-R. P. Albini, supérieur général des Théatins. Il nous est permis de la classer dans notre Recueil.

Selon la pensée du R. P. Ramière, « cette lettre est un tableau fidèle et complet où la bienheureuse Marguerite-Marie a peint elle-même, sous l'impulsion de l'Esprit divin, les traits les plus saillants et les plus beaux de sa grande âme. Ce document, d'une authenticité incontestable, est un véritable trésor. »

Voici en quels termes l'atteste le T.-R. P. Albini :

« L'autographe est au monastère de la Visitation de Bologne. La lettre n'a ni adresse ni signature, mais le destinataire ne saurait être que le père Jean Croiset. Cela résulte clairement de quelques passages de la même lettre.

« Il est aussi hors de doute qu'elle est de la main même de la Bienheureuse. L'écriture, d'abord, est parfaitement identique à plusieurs fac-simile que j'ai vus. Ensuite voici ce qu'on lit au bas de la lettre :

« Nous, soussignés, avons confronté la présente lettre, et l'avons « reconnue pour originale de la vénérable mère Marguerite-Marie « Alacoque, de la Visitation. En foi de quoi nous avons apposé « notre sceau.

« Étienne Landot, docteur en théologie, et
« secrétaire intime de Son Altesse royale
« le Cardinal duc d'Yorck;
« Le ch. Baltasar Matthieu;
« D'Inguimbert Montaye. »

Place ✠ du sceau.

Rien n'est changé dans les locutions employées par la Bienheureuse et usitées alors. On n'a touché qu'à l'orthographe, et, comme dans les autres lettres, remplacé quelques mots omis qui sont entre crochets.

LETTRE C

La bienheureuse Marguerite-Marie au père Croiset, de la Compagnie de Jésus.

Cette lettre résume toutes les lumières que la Bienheureuse a reçues en qualité d'Apôtre du sacré Cœur, et parle de la Confrérie future qui doit être établie parmi les fidèles.

VIVE † JÉSUS! Ce 10 août 1689.

J'ai prié mon divin Maître que, puisqu'il ne me permettait pas de répondre à la vôtre précédente, il eût la bonté de le faire lui-même par l'abondance de ses grâces et les ardeurs de son pur amour, dont je souhaite nos cœurs toujours brûlants et consumants pour le temps et l'éternité. Je crois, si je ne me trompe, qu'il ne m'a différé la consolation de cette réponse que pour me la donner plus grande, lorsque vous lui auriez donné le plaisir qu'il attendait par ce petit ouvrage, qui n'est que le commencement de ce qu'il attend dans la suite et que vous avez bien fait de ne plus différer longtemps sous le prétexte de vos occupations; car elles ne vous auraient pas été en excuse légitime devant le sacré Cœur, après vous avoir donné des preuves si convaincantes de sa volonté sur ce sujet, qu'elle vous doit ôter les doutes qui vous pourraient arrêter à l'avenir.

Vous me demandez de vous répondre amplement. Je vous assure, mon très-cher frère dans le sacré Cœur de Jésus-Christ qui veut que je vous nomme ainsi, que je vous vais dire en sa sainte présence tout ce qu'il m'inspirera pour sa gloire, n'étant pas à mon pouvoir de le faire autrement ni de rien prévoir pour écrire; mais [je dois] dire tout simplement ce qu'il me [fait] mettre en papier, sans [me mettre] en peine du succès, cela étant remis à sa souveraine puissance qui fait tout ce qui lui plaît par des moyens même qui, selon

le raisonnement humain, paraissent plutôt des obstacles que des acheminements à ses desseins ; ce qui fait que je me regarde dans ceci comme la boue qu'il mit sur les yeux de l'aveugle-né, laquelle semblait être un moyen contraire au dessein qu'il avait de lui rendre la vue.

Il faut donc vous dire que la lecture de la vôtre, avec les livres que vous avez eu la bonté de nous envoyer, m'a fait sentir un si grand transport de joie, que je n'en pus contenir mes larmes, en me prosternant devant l'infinie grandeur de notre Souverain, pour le remercier de la grâce qu'il vous avait faite de vous choisir pour un dessein qui lui doit être si glorieux, par le grand nombre d'âmes que cette dévotion à son divin Cœur retirera de la voie de perdition pour les remettre dans celle du salut. C'est ce qui lui donne un si ardent désir d'être connu, aimé et honoré des hommes, dans le cœur desquels il a tant désiré d'établir par ce moyen l'empire de son pur amour, qu'il promet de grandes récompenses à tous ceux qui s'emploieront à le faire régner. Oh ! donc, que vous êtes heureux d'être de ce nombre, puisqu'il me semble vouloir que je vous assure de sa part que ce commencement lui a donné tant de plaisir, qu'il a fait dessein de vous donner les grâces qu'il avait destinées à un autre, lequel s'est voulu excuser, sur des occupations, de faire ce que vous avez fait et qu'il veut, si je ne me trompe, que vous fassiez à l'avenir, pourvu que vous ayez le courage de poursuivre, malgré les obstacles et contradictions que Satan pourra exciter, dans la suite de l'exécution de tout ce qu'il désire de vous. Il vous soutiendra et ne vous laissera manquer d'aucun moyen nécessaire, et cela pourvu qu'avec un parfait oubli et défiance de vous-même vous les attendiez de lui avec une humble et amoureuse confiance en sa bonté, de laquelle il me fait bien connaître la grandeur à cette rencontre, regardant comme une merveille les saintes dispositions de ces cœurs, d'avoir été si susceptibles de la dévotion

et amour de Celui de notre adorable Maître. Oh! que de grâces il a faites à ces chères âmes, de leur faire goûter si promptement une dévotion si propre à leur sanctification. Je les regarde toutes dans ce divin Cœur comme autant d'âmes qu'il s'est choisies et prédestinées à son amour éternel; mais surtout ce bon libraire qui s'y est porté d'une si bonne volonté et qui, par cette dépense, s'est acquis une place dans ce Cœur adorable, qui se rendra son asile assuré à l'heure de la mort. Il n'a jamais rien fait qui lui soit mieux récompensé; et vous m'avez fait un grand plaisir de m'avoir marqué toutes ces choses par le menu; car vous ne sauriez croire combien cet aimable Cœur m'en fait sentir de consolation, bien que je me sente toujours dans un abîme de confusion dans la vue continuelle de mon néant, dans lequel cette souveraine puissance me tient tellement anéantie, qu'il me semble m'être impossible d'en sortir un seul moment.

C'est là où je voudrais fondre d'actions de grâces et de reconnaissance envers ce divin Cœur pour les grandes grâces qu'il nous fait, en voulant bien se servir de nous pour aider à le faire connaître, aimer et honorer; à quoi il [attache] des biens infinis pour tous ceux qui s'emploieront de tout leur pouvoir, suivant son inspiration. Suivez donc courageusement celle qu'il vous donne du désir que vous me marquez, qui est tout ce que j'avais prétendu vous demander par ces méditations marquées dans la mienne, où peut-être ne m'étais-je pas exprimée juste, que c'était cette retraite spirituelle que ce divin Cœur demande avec ardeur, pour attirer les âmes à vivre selon ses saintes maximes, en se renfermant avec lui par amour. Faites donc sans différer ce qu'il désire de vous, car je ne peux m'empêcher de vous dire qu'il me presse ardemment pour cela, par le véhément désir, — qu'il découvre de plus en plus à son indigne esclave, — qu'il a d'être connu, aimé et honoré des hommes, pour réparer les grandes amertumes et humiliations qu'ils lui ont fait souf-

frir, et dont il veut, par ce moyen, leur appliquer les mérites.

Mais il fait connaître ce désir être si excessif, qu'il a promis à tous ceux qui se consacreront et dévoueront à lui pour lui donner ce plaisir, — qui est de lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera à leur pouvoir, suivant les moyens qu'il leur en donnera, — qu'il ne les laisserait jamais périr ; qu'il leur serait un asile assuré contre toutes les embûches de leurs ennemis, mais surtout à l'heure de la mort; qu'il les recevrait amoureusement dans ce divin Cœur, mettant leur salut en assurance, prenant soin de les sanctifier et de les [glorifier] devant son Père éternel, [autant] que l'on prendrait de peine d'agrandir le règne de son amour dans les cœurs ; et que, comme il est la source de toutes bénédictions, il les répandrait abondamment dans tous les lieux où serait honorée l'image de ce sacré Cœur, parce que son amour le presse de départir le trésor inépuisable de ses grâces sanctifiantes et salutaires dans les âmes de bonne volonté, cherchant les cœurs vides pour les remplir de la suave onction de son ardente charité pour les consumer et les transformer tout en lui. Il veut des esprits humbles et soumis sans [autre] curiosité que d'accomplir son bon plaisir.

De plus, il a promis qu'il réunirait les familles divisées et protégerait celles qui seraient en quelque nécessité ; qu'il répandrait cette suave onction de sa charité dans toutes les Communautés religieuses où il serait honoré et qui se mettraient sous sa particulière protection; qu'il en tiendrait tous les cœurs unis pour n'en faire qu'un seul avec lui ; qu'il en détournerait les traits de la divine Justice, en les remettant en grâce lorsqu'ils en seraient déchus.

O mon cher frère dans ce divin Cœur, s'il m'était permis de manifester les richesses infinies qui sont cachées dans ce précieux trésor, et desquelles il enrichit et met en jouissance ses fidèles amis ! Si nous les pouvions comprendre nous ne

nous épargnerions en rien pour lui procurer le plaisir qu'il désire avec [tant] d'ardeur, et pour [cela] je voudrais avoir des millions de vies pour les sacrifier par tous les tourments les plus effroyables qui se peuvent imaginer, même par tous [ceux] de l'enfer, sinon de haïr ce tout aimant et tout aimable Cœur, puisque tous les autres supplices me seraient un plaisir pour le faire régner. Il n'y a point de réserve, ce me semble, que cette privation de son amour, qui est un mal auquel je ne me peux rendre, ayant de l'horreur seulement de l'entendre. Enfin, à l'accomplissement de ses desseins, je sacrifierais tout sans réserve, mon cœur ne se sentant plus susceptible, ce me semble, que des intérêts de ce divin Cœur, en sorte que, depuis qu'il m'a fait la miséricorde de me consacrer lui-même à son amour et à sa gloire, je ne me soucie plus de quelle manière il me traite. Pourvu qu'il se contente, cela me suffit; soit qu'il m'élève ou qu'il m'abaisse, qu'il me console ou qu'il m'afflige, tout cela me rend également contente dans son contentement, hors duquel je ne peux en trouver dans la vie qui puisse contenter mon cœur, lequel après s'être entièrement abandonné à celui de mon souverain Maître, lui laisse encore le soin de le perfectionner à sa mode, n'en désirant pas plus qu'il ne m'en veut donner. Pourvu qu'enfin je le puisse aimer, cela seul me suffit.

Mais si vous saviez que je crains que cette insensibilité, dont je vous viens de dire un mot en passant, ne soit cet état déplorable d'endurcissement dont parle l'Apôtre, vous avouant de bonne foi qu'au reste je ne vois rien en moi ni en mes actions qui ne soit digne d'un châtiment; et, à vous parler franchement, comme vous me témoignez le désirer, je me sens, parmi tout ce que je vous viens de dire, une continuelle peine d'avoir trompé les créatures qui me croient meilleure que je ne suis, car on ne me pourrait souffrir, mais seulement telle que je me connais et que je me vois continuellement, on aurait autant d'horreur pour moi que

j'en sens moi-même; laquelle est si grande, que j'ai peine à me supporter. C'est ce qui me rend si confuse, lorsque ce divin Cœur permet que l'on donne quelque créance aux paroles d'une si méchante créature, laquelle cet adorable Cœur tient toujours comme toute noyée dans une mer d'amertume et un abîme d'humiliation et de confusion, pour rendre hommage, par conformité, à celle où la divine Justice l'a toujours tenu pour les intérêts de son divin Père, si bien que les mouvements de joie que l'établissement du règne de ce sacré Cœur donne quelquefois au mien, passent comme un éclair, retombant d'abord dans ces amères amertumes où je trouve une paix inaltérable, laquelle me rend indifférente au blâme ou à la louange des créatures, pensant que tout cela ne me peut rendre autre que ce qui en est et je suis devant Dieu. Je vous conjure, par tout l'amour que vous portez à son divin Cœur, de lui demander de vous faire connaître tout ce qu'il y a de mauvais dans cette disposition et ce qui lui déplaît en moi, et de me faire la miséricorde de me le dire sans façon, car je suis une pauvre aveugle en tout ce qui me regarde; et la crainte que j'ai d'être un obstacle aux desseins que ce sacré Cœur a de se faire connaître et aimer, me fait souvent souhaiter qu'il me retire de cette misérable [vie], où je ne trouve d'autre plaisir que celui de souffrir continuellement par conformité à ce Bien-Aimé de nos âmes; il en imprime en la mienne une si ardente faim, qu'un pauvre famélique ne pourrait recevoir la nourriture avec plus d'avidité que celle que mon cœur tend à se nourrir du pain délicieux des douleurs, mépris et humiliations, oubli des créatures et confusion; c'est là l'eau salutaire à mon mal, et la seule capable de donner quelque rafraîchissement à l'ardente soif qui me consomme.

Mais, hélas! je ne sais pourquoi mon Souverain permet que je vous aie dit tout cela, sinon afin que vous lui demandiez qu'il m'ensevelisse dans un éternel mépris et oubli des

créatures, lesquelles je souhaite n'avoir plus de souvenir de cette chétive misérable, que pour la mépriser et faire souffrir, et afin que ce divin Cœur établisse son empire sur mon entière destruction et anéantissement. Je me ferai un doux plaisir de me voir abaissée et ruinée d'estime, à mesure qu'il est honoré et élevé dans l'esprit des créatures, desquelles je voudrais être inconnue à mesure qu'il en est reconnu; car lui seul mérite tout l'amour, l'honneur, la gloire et la louange dans le temps et l'éternité. Et puisque vous voulez que je vous dise simplement mes [pensées], faites-moi donc la grâce que le tout demeure dans le secret du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel m'ôtant le moyen de réfléchir sur ce que je vous dis, je vous parle sans y penser, suivant les mouvements qu'il me donne. Mais faites-moi connaître tout ce qu'il y a de mal, vous assurant que je ne veux rien, en tout et partout, que l'accomplissement du bon plaisir divin, laissant à ce divin Cœur de vouloir et désirer en moi et pour moi selon qu'il lui plaira. Je me contente de l'aimer seul, et puis il aimera pour moi tout ce qu'il veut que j'aime.

Mais quoique ce trésor d'amour soit un bien propre à tout le monde, et en qui chacun a droit, il a néanmoins toujours été caché jusqu'à présent qu'il s'est particulièrement donné aux Filles de la Visitation, parce qu'elles sont destinées à honorer sa vie cachée, afin que, leur étant découvert, elles le manifestent et distribuent aux autres. Mais il est réservé aux révérends Pères de la Compagnie de Jésus de faire connaître la valeur et l'utilité de ce précieux trésor, où plus on prend plus il y a à prendre. Il ne tiendra donc qu'à eux de s'en enrichir avec abondance de toutes sortes de biens et de grâces; car c'est par cet efficace moyen qu'il leur présente, qu'ils pourront s'acquitter parfaitement, selon son désir, du saint ministère de charité auquel ils sont destinés. Car ce divin Cœur répandra tellement la suave onction de sa

charité sur leurs paroles, qu'elles pénètreront comme un glaive à deux tranchants les cœurs les plus endurcis, pour les rendre susceptibles à l'amour de ce divin Cœur, et les âmes les plus criminelles seront conduites par ce moyen à une salutaire pénitence [1].

Enfin, c'est par ce moyen qu'il veut répandre sur l'Ordre de la Visitation et sur celui de la Compagnie de Jésus l'abondance de ces divins trésors de grâces et de salut, pourvu qu'ils lui rendent ce qu'il en attend, qui est un hommage d'amour, d'honneur et de louange, et de travailler de tout leur pouvoir à l'établissement de son règne dans les cœurs.

Il attend beaucoup de votre sainte Compagnie pour ce sujet; il y a de grands desseins. C'est pourquoi il s'est servi du bon père de La Colombière pour donner commencement à la dévotion de cet adorable Cœur; comme j'espère que vous serez l'un de ceux dont il se servira pour l'introduire dans votre Ordre. Oh! quelle grâce pour vous, si cela est, et si vous secondez ses desseins! Mais le tout, doucement et suavement, suivant les moyens qu'il vous en fournira, en lui laissant le succès de tout, sans plus désirer ni vouloir faire que ce qu'il vous fera connaître, dans chaque occasion, qu'il veut que vous fassiez. Voilà le moyen, ce me semble, destiné à votre sanctification; car à mesure que vous travaillerez ce divin Cœur vous sanctifiera de sa sainteté même. Ne nous étonnons pas des contradictions et oppositions que le démon [nous suscitera], car soyez sûr que le Souverain de nos

[1] La Bienheureuse eut à ce sujet une admirable vision qu'elle raconte elle-même dans une de ses lettres à la mère de Saumaise.

Il est du reste bien évident que cette mission, confiée particulièrement aux Pères de la Compagnie de Jésus, n'a point du tout un caractère exclusif. Et c'est une grande joie pour les frères du père de La Colombière de voir leurs efforts partagés par des religieux de presque tous les Ordres, et par des prêtres séculiers de tout rang, et même par différentes Congrégations religieuses et Sociétés de fervents Missionnaires qui ont pris le sacré Cœur de Jésus pour vocable et ont été approuvés successivement par le Saint-Siége. (Note du R. P. Ramière.)

âmes soutiendra lui-même son œuvre, et qu'il sera plus puissant pour la défendre que ses ennemis pour l'attaquer. Enfin, je crois qu'il vérifiera cette parole qu'il faisait continuellement entendre à l'oreille du cœur de son indigne esclave parmi les difficultés et oppositions, qui ont été grandes dans les commencements de cette dévotion : « Je règnerai malgré « mes ennemis et tous ceux qui s'y opposent, » parole qui m'imprimait tant de consolation et d'espérance que la chose serait, que plus on m'ôtait les moyens sur lesquels je m'appuyais, en me défendant d'en plus parler, plus je me confiais et espérais que, Dieu étant fidèle dans ses promesses, il accomplirait la chose par lui-même, plutôt que de laisser la chose imparfaite; car il a toujours promis à son indigne esclave qu'il aurait soin de lui fournir tous les moyens nécessaires pour l'accomplissement de ses desseins et qu'il n'y laisserait manquer de rien; ce qu'il a toujours accompli, même au delà de ses promesses.

Or sus, vous voyez que mon Souverain veut que je vous parle simplement sur toutes ces choses qui sont comme un abîme pour moi, d'où je ne puis sortir, lorsqu'il me donne la liberté d'en parler, ce qui n'est pas toujours, mais rarement, comme il lui plaît; car hors de là je vous puis assurer que je suis si impuissante d'en parler ou écrire, qu'il me semble m'être impossible de le faire.

Mais encore une fois, que tout ceci demeure dans le secret de ce divin Cœur, c'est-à-dire que vous ayez la bonté de [ne pas] me nommer, ni faire connaître à personne, car il faut vous avouer la feinte que le désir d'être inconnue m'a fait faire sur ce sujet : c'est que ce Révérend Père, auquel vous avez adressé la précédente à la dernière de vos lettres, m'ayant fait l'honneur de m'écrire, [je] ne lui [fis point] de réponse, pour le motif que je viens de vous dire. Mais que je vous serais obligée, si vous aviez la bonté de brûler cette lettre, où il faut que je vous dise encore que, me sentant un

grand désir de reconnaissance des livres que vous avez eu la bonté de nous envoyer, et me trouvant sans moyen d'aucun retour, — car je suis entièrement pauvre, Dieu merci! — mon souverain Maître me donna à entendre qu'il lui fallait laisser le soin de cette reconnaissance, laquelle il ferait par des biens infinis. Ainsi j'espère que vous ne perdrez rien, et qu'il sera lui-même votre récompense. J'avais grand désir d'en garder un, mais sa bonté ne me l'a pas voulu permettre, me faisant voir que sa gloire demandait que je le donnasse à ceux à qui il me ferait connaître le désirer. L'un a été à notre très-chère Mère supérieure[1], l'autre à une personne qui n'épargne ni bien ni peine pour l'établissement de son règne, et le troisième à une autre qui lui a fait édifier une chapelle, comme nous l'avons fait céans, avec un fort beau et grand tableau. Mais cette personne séculière[2] lui a, plus que nous, fondé à perpétuité dans cette chapelle une messe tous les premiers vendredis de chaque mois, ce qui nous [doit] être d'une grande consolation.

Monseigneur de Langres a permis dans tout son diocèse de célébrer la fête de ce divin Cœur et de dire la messe; et les Messieurs de la Sainte-Chapelle la vinrent chanter en musique dans l'église de nos Sœurs de Dijon. Je vous dis cela pour vous [faire] voir les heureux progrès que sa bonté infinie donne à cette dévotion, afin que vous lui en rendiez grâce. Vous ne serez peut-être pas fâché que je vous envoie un des premiers livres qui ont été imprimés en l'honneur de ce divin Cœur, afin que, si vous le jugez à propos, vous y preniez les litanies du sacré Cœur de la sainte Vierge pour les ajouter au vôtre. Et comme je remarque que les dévotions courtes et enflammées donnent plus de goût et ont plus d'effet que les autres, c'est de

[1] La mère Marie-Christine Melin.

[2] Chrysostome Alacoque, frère de la Bienheureuse et maire du Bois-Sainte-Marie.

cette manière que je souhaiterais tout le projet de ce livre que vous voulez faire réimprimer, mais surtout les méditations, oraisons et pratiques, afin que le pauvre esprit humain y puisse trouver plus de goût et de plaisir que d'ennui; c'est-à-dire qu'il faut continuer comme vous avez commencé, car on agrée et goûte fort ceux que vous nous avez envoyés.

Pour le secret vous ne devez pas craindre que, de ma part, j'y manque. Mais, hélas! que j'appréhende qu'il n'en soit pas ainsi de tout le reste; ce qui m'affligerait sensiblement.

Si l'on pouvait faire « une association de cette dévotion, où les associés participeraient au bien spirituel les uns des autres, je pense que cela ferait un grand plaisir à ce divin Cœur », lequel il me semble désirer encore que l'on ait une particulière union et dévotion aux saints Anges, qui sont particulièrement destinés à l'aimer, honorer et louer dans le divin Sacrement d'amour; afin que, étant unis et associés avec eux, ils suppléent pour nous en sa divine présence, tant pour lui rendre nos hommages que pour l'aimer pour nous et pour tous ceux qui ne l'aiment pas, et pour réparer les irrévérences que nous commettons à sa sainte présence.

Je vous dis bien des choses, tant parce que vous m'en avez donné la confiance, que parce que plutôt je ne peux faire autrement, me sentant pressée de le faire par ce Souverain de mon âme, qui en veut peut-être être glorifié. Mais comme je n'ai pas l'intelligence de me savoir exprimer, je ne sais si vous pourrez comprendre ce que je vous dis, ni même lire cette lettre, qui est un vrai brouillon pour sa trop grande longueur, qui, comme je le pense, vous ôtera le courage d'en demander de longues. Mais pardonnez à l'abondance de cette source intarissable, qui prend plaisir de s'écouler avec affluence en faveur de ses amis; j'entends de

ce divin Cœur à votre égard, car il attend beaucoup de vous[1]

. . . . . .

aurez obtenu l'amour et l'humilité. Pour le premier, je ne suis pas en peine; il suffit qu'il connaisse ce que [vous faites] sur ce sujet. Et pour le second, je crois, selon qu'il m'en a fait connaître, qu'il ne veut pas vous ôter les mouvements contraires à cette vertu d'humilité, pour nous laisser en cela une matière de combattre, afin d'avoir lieu de récompenser vos victoires, et de plus afin que vous soyez continuellement sur vos gardes avec une grande défiance de vous-même[2].

Ne doutez donc pas plus que je ne prie pour vous, puisque vous savez que vous avez part dans l'adorable Cœur de notre Souverain en tout ce que je peux faire de bien et souffrir avec sa grâce, puisqu'il nous a unis par égalité de biens spirituels comme frère et sœur, suppléant de sa part ce qui manque de la mienne. C'est ce qui me fait vous nommer mon frère dans ce sacré Cœur; et de plus, je fais une communion tous les mois selon votre intention avec tout ce qu'il vous a déjà dit que je fais pour vous.

Mais, hélas! qu'est-ce que tout cela, vu le sujet qui le pratique, à l'égard de tout ce que vous faites pour moi, et dont je me sens impuissante à vous témoigner les sentiments de reconnaissance que ce Souverain en fait sentir à mon chétif cœur, lequel se sent continuellement pressé de faire connaître et aimer celui de notre divin Maître, ce qui me fait souffrir un martyre continuel.

Nous avons accru nos biens spirituels, car [un saint prêtre] s'est encore offert de lui-même à nous dire une messe tous les premiers vendredis du mois, et je lui ferai une commu-

1 Ici l'autographe a presque deux lignes d'effacées par l'humidité.

2 Ce passage répond aux sentiments exprimés par le P. Croiset dans sa lettre à la Bienheureuse, copiée par elle ci-après pour la mère de Saumaise. (Lettre CII.)

nion. Vous ne [le pensez] peut-être pas : ce qui me donne tant de consolation dans l'union de prières des saintes âmes, — outre que j'y fais un grand fonds pour obtenir par ce moyen ma sanctification et mon salut éternel, — c'est que, de plus, mon Souverain s'est consacré lui-même tout l'être de sa chétive esclave et tout ce qui en dépend, avec tout le bien qu'on lui fera. C'est pourquoi il lui promit, si je ne me trompe, de récompenser avec les trésors de son divin Cœur tout le bien [qu'on me] fera. C'est de cette manière que je crois qu'il récompensera tous ceux qui me feront ou livreront quelque bien spirituel, puisque ce n'est plus à moi, mais à cet aimable Cœur qui s'est tout attribué.

Je pensais succomber à la tentation que j'ai eue de vous envoyer un petit manuscrit d'une version de l'Office du sacré Cœur en vers, mais j'ai vu que cela vous coûterait peut-être trop de port pour vous être une chose inutile. Je me réjouis bien de voir l'image de ce saint Cœur dans les autres livres que vous nous faites espérer qui s'imprimeront. Vous ne devez pas douter que je ne fasse tout mon possible pour les faire connaître. Je vous envoie un des petits livrets que l'on fit imprimer dans le commencement de cette dévotion ; et comme vous marquez qu'il faut prier le bienheureux Louis de Gonzague pour l'obtenir [1], je voudrais bien que vous eussiez la bonté de nous en envoyer une image en taille douce, qui fût de la même grandeur que celle du R. P. La Colombière. C'est pour notre chapelle du sacré Cœur.

Vous voyez comme je me rends importune ! Votre lettre m'a été d'une grande consolation ; mais je vous avoue que je me sens une extrême peine à vous en envoyer, par la raison que, ne m'étant pas permis de lire mes lettres, je demeure dans l'ignorance de ce que j'y mets, car je l'oublie à mesure

[1] Il est à remarquer que le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, fut le jour où le père de La Colombière se consacra au divin Cœur, de concert avec la Bienheureuse, en 1675.

que je l'écris; et ne sachant pas si je redis toujours la même chose, cela me fait sentir de grandes confusions et de grands désirs de ne jamais écrire. Mais j'espère que votre bonté bonté excusera tout pour [l'amour] du sacré Cœur, lequel je supplie de vouloir conduire celle-ci entre vos mains, car je ne sais mettre l'adresse. Dieu soit béni éternellement!

LETTRE CI

Billet que la Bienheureuse adresse à une personne inconnue, et qui semble avoir été joint à la lettre qui le suit.

VIVE † JÉSUS!

Si vous vous souvenez qu'un prophète fut instruit par une ânesse, vous ne ferez pas difficulté de croire que Dieu se serve de la plus chétive et misérable de toutes les pécheresses pour vous dire de ne plus différer à lui faire le sacrifice qu'il vous demanda dès le moment de votre élévation. Si vous ne le faites, à l'heure de la mort vous en sentirez un grand repentir, mais inutile. Ne vous informez pas qui vous dit cette parole; mais recevez-la comme Dieu vous l'inspirera.

LETTRE CII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle répond au sujet d'une personne dont on lui a parlé, et marque sa peine d'écrire sur ce qui la regarde.

VIVE † JÉSUS! 12 août 1689.

J'ai fait ce que votre Charité souhaitait de moi, ma très-chère Mère, au sujet de la personne dont vous me parlez; mais je pense que la dureté de son cœur envers cette autre rendra tellement insensible le sacré Cœur de Notre-Seigneur à son égard, que non-seulement il lui refusera les grâces

qu'il avait dessein de lui faire pour l'unir à lui en la perfectionnant; mais de plus il retirera même celles qui sont les plus propres à son salut éternel, en l'abandonnant à elle-même. Pour empêcher ce mal, et réparer les fautes qu'elle y a commises, il faut qu'elle se fasse toute la violence dont elle est capable pour se réunir avec cette autre, laquelle doit aussi s'en faire, de son côté, pour contribuer de tout son pouvoir à cette réunion tant nécessaire à la sanctification de l'une et de l'autre; et le divin Cœur leur donnera alors par sa grâce tout le secours nécessaire, mais elles n'obtiendront rien sans peine. Voilà tout ce que je vous peux dire sur ce sujet, pour lequel je ne manquerai pas de continuer mes indignes prières.

Je vous avoue, ma chère Mère, que votre silence sur les deux grandes lettres que je m'étais donné l'honneur de vous écrire me fait un peu de peine, ne sachant à quoi l'attribuer, sinon que peut-être je vous ai marqué trop librement et simplement mes pensées, que j'aurais peut-être mieux fait de cacher sous un humble silence, ce que vous n'avez qu'à me témoigner, et je vous puis assurer qu'en cela je contenterai beaucoup l'inclination que j'ai à ne jamais parler de ces choses, mais plutôt les tenir ensevelies dans le secret du sacré Cœur de mon divin Maître, lequel m'est témoin de la violence qu'il faut que je me fasse pour en parler; à quoi même je ne pourrais me résoudre, s'il ne me faisait connaître qu'il y va de l'intérêt de sa gloire, pour laquelle je sacrifierais de bon cœur des millions de vies, si je les avais, pour le grand désir que j'ai de le faire connaître, aimer et glorifier. Mais peut-être n'avez-vous pas reçu nos lettres, ce qui me serait encore bien plus affligeant, car je vous avoue que je serais sensiblement mortifiée si elles venaient à tomber en d'autres mains que les vôtres, et, par ce moyen, à être vues d'autres que de votre Charité, puisque l'assurance que vous m'aviez donnée du contraire me fait vous parler à

cœur ouvert. Enfin je vous prie de nous dire si vous les avez reçues, à moins que mon souverain Maître ne vous inspire de me laisser souffrir cette peine pour son amour, à quoi je me soumettrai de bon cœur, puisque je ne veux ni ne désire que l'accomplissement de sa très-sainte volonté[1].

Agréez, ma chère Mère, que je vous présente un petit livre de la dévotion au sacré Cœur. Presque en même temps qu'on nous en a fait le présent j'ai eu le dessein de m'en dépouiller en votre faveur, espérant que les intérêts du sacré Cœur de notre divin Maître vous y feront trouver de la consolation. C'est un grand serviteur de sa divine majesté qui nous l'a envoyé, et qui a pris fort à cœur la gloire et les intérêts de Celui de notre souverain Maître auquel il veut tout sacrifier les siens; mais il ne veut point être nommé ni connu pour le moment. Et pour votre consolation, qui m'est plus chère que la mienne, je vous envoie la copie d'une partie de sa lettre qui vous donnera sujet aussi bien qu'à moi de rendre de continuelles actions de grâces à la souveraine bonté. L'on a mis, comme l'on nous l'a marqué, ces livres au prix de sept sols; et toute la première édition ayant été distribuée en moins de rien, en voilà déjà une seconde, et je ne pense pas qu'on s'en arrête là[2]. Mais il faut que tout se passe doucement et suavement, quoique forte-

[1] La Bienheureuse veut parler ici des deux lettres qui contiennent des révélations sur la France et le roi. Une réponse de la mère de Saumaise fit enfin cesser son anxiété; mais il paraît que cette réponse avait subi un retard en chemin, car elle était datée du 19 juillet, ainsi que le marque la Bienheureuse dans sa lettre suivante.

[2] Il ne s'agit encore que du Recueil de Dijon, auquel le père Croiset, alors régent du collége de Lyon, avait fait à la hâte quelques additions, ainsi que la chose se lit plus longuement expliquée ci-après, dans la lettre CV, à sœur de La Barge, de Moulins, et dans la suivante. Ce n'est qu'en 1691 que le P. Croiset fera imprimer pour la première fois son bel ouvrage qui conservera le même titre : *La Dévotion au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, dans lequel il fondra ses Instructions à la jeunesse lyonnaise, et qu'il fera suivre de la *Vie abrégée* de notre Bienheureuse.

ment et diligemment, suivant les moyens qu'il nous en fournira; car, enfin, ma chère Mère, il faut poursuivre l'œuvre de Dieu sans désister ni nous lasser, quelque obstacle et contradiction qui s'y puissent rencontrer, car il est assez fort et puissant pour les vaincre, et confondre ses ennemis; mais ce divin Cœur n'est que douceur, humilité et patience, c'est pourquoi il faut attendre; il saura bien faire chaque chose en son temps. Vous nous marquerez votre sentiment sur les livres. Soyez persuadée, ma chère Mère, que rien n'augmente plus les sentiments de reconnaissance que je dois à toutes vos bontés, que l'ardent zèle que vous avez pour faire connaître, aimer et honorer ce divin Cœur de notre bon Maître, lequel, comme je l'espère, en sera votre récompense lui-même. C'est dans son amour que je suis toute à vous.

COPIE DE LA LETTRE DU PÈRE JÉSUITE DONT IL EST PARLÉ DANS LA PRÉCÉDENTE

..... Un de nos Pères qui est un homme de grande vertu et excellent prédicateur, m'a prié de lui envoyer un de ces petits livres, parce qu'il a dessein de faire quelques sermons sur cette dévotion; c'est ce que j'ai fait; et comme il prêche dans une grande ville, et qu'il est fort suivi, je ne doute point qu'il ne réussisse dans le dessein qu'il a d'inspirer cette dévotion à tout le monde. Voilà donc la dévotion au sacré Cœur de Jésus répandue, prêchée, inspirée et florissante bientôt partout. Quelle consolation ne devez-vous pas avoir de cette heureuse nouvelle! Que le Seigneur, qui a fait cette merveille, en soit à jamais loué et béni! Voilà vos souhaits à demi accomplis. Soyez persuadée que je donnerais volontiers tout mon sang pour faire connaître mon aimable Sauveur, qui me comble avec tant de profusion de ses plus grandes faveurs, quoique je sois le plus infidèle de tous ses serviteurs.

Demandez-lui bien instamment pour moi, que, puisqu'il me donne un si ardent désir de l'aimer, il me donne son amour. Il faut que je sois tout feu divin, tout amour; et pour lors je pourrai embraser les autres. A la vérité, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que je suis destiné principalement de Dieu pour l'aimer, et pour vivre et mourir de son pur amour. Tout le reste, pour grand qu'il soit, n'en doit être qu'une suite; et il me semble que Dieu veut que mon caractère particulier soit son amour. Le désir de l'aimer me brûle, mais je ne puis pas dire que je l'aime encore en voyant mes imperfections. Je n'ai point d'humilité, et c'est la vertu qui m'est la plus nécessaire pour ce divin amour. J'ai beau faire, c'est un don de Dieu qu'une parfaite et sincère humilité telle que je vois que je dois avoir, et que j'expérimente bien que je n'ai pas. Je vous en prie, redoublez vos prières pour moi, faites quelque chose pour m'obtenir cette importante vertu. Dites à mon aimable Jésus, et sollicitez-le d'achever son ouvrage en moi au plus tôt, à quoi il a travaillé cette année plus encore qu'en toutes les autres, quoique j'y aie si mal répondu. Pour ma volonté, il me semble qu'elle est entièrement changée en celle de Dieu, les créatures n'ont presque plus d'attraits pour moi, je suis même comme insensible à tout ce qui n'est pas Dieu. Aimer, et n'aimer toujours mon Dieu que pour toujours l'aimer, c'est l'état où il me met. Tout le reste n'est rien. Les peines, les croix, la mortification continuelle, sont inséparables de cet état; mais vous savez bien qu'il n'y a rien de rude en tout cela que le nom, quand on souffre parce que l'on aime. Ne faire sans cesse que ce qui plaît à mon Dieu, n'aimer que mon Dieu, ne vivre que pour aimer et pour faire ce qui plaît à mon Dieu, c'est l'état où il me met assez souvent par son infinie miséricorde, et d'où je me retire bientôt par mes imperfections et mes infidélités. J'ai besoin de cette profonde humilité, d'un regard simple vers

Dieu, d'un oubli de tout ce qui n'est pas mon Dieu. Ce sont des grâces que je n'ai pas, et qui me sont absolument nécessaires. Je vous dis tout ceci avec confiance, parce qu'étant persuadé que vous prenez quelque part aux miséricordes que Dieu me fait et qu'il me veut faire, vous redoubliez vos prières pour m'obtenir ce que je n'ai pas.

Je m'abandonne entièrement à sa Providence, sans me mettre en peine que de l'aimer. Je ne sais pas si je serai prêtre au mois de septembre prochain, du moins ce sera dans quelques mois. C'est tout ce que j'espère en ce monde. Je vous en avertirai. Écrivez-moi un peu plus souvent si le bon Dieu le veut. Quoique cette lettre soit extraordinairement longue, je vais ajouter le dessein que j'ai, pour savoir votre sentiment. . . . . .

. . . . . .

LETTRE CIII

A la mère de Saumaise, à Dijon.

La Bienheureuse lui fait part de la consolation que lui donnent ses deux frères, et de leurs pieuses entreprises au Bois-Sainte-Marie.

VIVE † JÉSUS! Après le 12 août 1689.

Ma toute chère Mère,

La lecture de la vôtre du 19 juillet m'a causé des transports de joie inexplicables, voyant que vous n'épargnez rien pour contenter ce divin Cœur en ce qu'il vous fait connaître désirer, et même dans les choses où je ne voyais, en vous les disant, aucun moyen d'exécution.

Oui, ma très-chère Mère, c'est mon frère le séculier qui fait faire la chapelle dont je vous ai parlé, dans le Bois-Sainte-Marie; et il a commandé un tableau comme le nôtre de céans, pour l'y mettre. Et mon frère le prêtre y fonde une messe à perpétuité, tous les vendredis de l'année; et

(elle sera) chantée solennellement tous les premiers vendredis de chaque mois. Je vous dis cela pour répondre à la demande que vous m'en avez faite, et afin que vous bénissiez le sacré Cœur qui le leur a inspiré; car je ne leur en ai point parlé, quelque envie que j'en eusse, aimant beaucoup mieux que cela soit venu d'eux-mêmes. Et vous ne sauriez croire le changement que ce divin Cœur a fait en cette famille; ils m'ont assuré qu'ils seraient tous prêts à donner jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour soutenir et accroître cette sainte dévotion.

Je suis dans ce sacré Cœur toute à vous.

LETTRE CIV

A la mère de Saumaise, à Dijon.

La Bienheureuse réitère d'une manière plus explicite et plus précise ce qu'elle a dit dans sa lettre du mois de juin, par rapport à Louis XIV, et propose d'employer l'intermédiaire du R. P. de La Chaise, confesseur du roi.

VIVE † JÉSUS! Août 1689.

Le Père éternel voulant réparer les amertumes et angoisses que l'adorable Cœur de son divin Fils a reçues dans la maison des princes de la terre, parmi les humiliations et les outrages de sa Passion, veut établir son empire dans le Cœur de notre grand monarque, duquel il se veut servir pour l'exécution de ce dessein qu'il désire voir s'accomplir en cette manière, qui est de faire faire un édifice où serait le tableau de ce divin Cœur pour y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la cour. De plus, ce divin Cœur se veut rendre protecteur et défenseur de sa sacrée personne, contre tous ses ennemis visibles et invisibles, dont il le veut défendre, et mettre son salut en assurance par ce moyen. C'est pourquoi il l'a choisi comme son fidèle ami

pour faire autoriser la Messe en son honneur par le Saint Siége apostolique[1], et en obtenir tous les autres priviléges qui doivent accompagner la dévotion de ce divin Cœur, par laquelle il lui veut départir les trésors de ses grâces de sanctification et de salut, en répandant avec abondance ses bénédictions sur toutes ses entreprises, qu'il fera réussir à sa gloire, en donnant un heureux succès à ses armes, pour le faire triompher de la malice de ses ennemis. Heureux donc qu'il sera, s'il prend goût à cette dévotion, qui lui établira un règne éternel d'honneur et de gloire dans ce sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel prendra soin de l'élever et le rendre grand dans le ciel devant son Père, autant que ce grand monarque en prendra de relever devant les hommes les opprobres et anéantissements que ce divin Cœur y a soufferts; ce qui sera en lui rendant et lui procurant les honneurs, l'amour et la gloire qu'il en attend.

Mais comme Dieu a choisi le Révérend Père de La Chaise pour l'exécution de ce dessein, par le pouvoir qu'il lui a donné sur le cœur de notre grand roi, ce sera donc à lui de faire réussir la chose, en procurant cette gloire à ce divin Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ; secondant en cela l'ardent désir qu'il a de se faire connaître en se manifestant aux hommes, pour en être aimé et en recevoir un hommage tout particulier. Si donc sa bonté inspire à ce grand serviteur de sa divine Majesté d'employer le pouvoir qu'il lui a donné, pour lui donner le plaisir qu'il désire si ardemment, il peut bien s'assurer qu'il n'a jamais fait d'action plus utile à la gloire de Dieu ni plus salutaire à son âme, et dont il soit mieux récompensé, et toute sa sainte Congrégation, dont il se rendra par ce moyen l'honneur et la gloire, par les grands trésors de grâces et de bénédictions que ce sacré

[1] Cette messe n'était permise que pour le diocèse de Langres, et seulement par l'autorité de l'Ordinaire. C'est d'une autorisation apostolique et universelle que parle ici la Bienheureuse.

Cœur y répandra, lequel, s'étant communiqué premièrement aux Filles de la Visitation, auxquelles il a donné de le manifester et faire connaître par l'établissement de cette même dévotion de ce Cœur tout aimable, il veut que les RR. PP. Jésuites en fassent connaître l'utilité et la valeur, cela leur étant réservé. C'est pourquoi vous ferez bien, si vous en trouvez de bonne volonté, de les y employer, car par ce moyen la chose réussira plus facilement, quoique tout y paraisse très-difficile, tant pour les grands obstacles que Satan se propose d'y mettre, que pour toutes les autres difficultés. Mais Dieu est au-dessus de tout. Il se plaît souvent de se servir des moindres choses, et même des plus méprisables, pour l'exécution de ses plus grands desseins, tant pour aveugler et confondre le raisonnement humain, que pour faire voir sa puissance, qui peut tout ce qu'il lui plaît, quoiqu'il ne le fasse pas toujours, ne voulant pas violenter le cœur de l'homme, afin que, le laissant en liberté, il ait plus de moyens de le récompenser ou châtier. Il me semble, ma chère Mère, que vous ferez chose fort agréable à ce divin Cœur, de vous servir du moyen qu'il vous a inspiré, d'écrire à ma très-honorée sœur la Supérieure de Chaillot pour le dessein que votre Charité nous marque. Au reste, il faut beaucoup prier et faire prier pour cela. Je crois que vous ferez bien de lui envoyer un petit livre de Moulins, avec un des vôtres.

Voilà tout ce que je vous peux dire pour le présent, n'ayant pas d'autre intelligence que celle qui m'est donnée à moi pauvre pécheresse, l'indigne esclave et victime de l'adorable Cœur de mon Sauveur, qui se sert d'un sujet plus propre à détruire un si grand dessein qu'à le faire réussir; mais c'est afin que toute la gloire soit donnée au souverain Maître, et non à l'outil dont il se sert, lequel est de même que cette boue dont se servit ce divin Sauveur pour mettre sur les yeux de l'aveugle-né. Suivez donc courageusement

les vues qu'il vous donnera ; car pour moi je ne peux rien ajouter de moi-même, ni chercher d'ajustement à tout ce que je vous dis par obéissance, et de la part de ce sacré Cœur, qui veut que je vous manifeste tout simplement ce qu'il me fait connaître, car si j'en usais autrement, il rendrait inutile tout ce que je pourrais dire, d'autant qu'il en retirerait sa grâce. De plus, il me rend si ignorante que je ne peux rien ajouter. Suppléez donc à mon ignorance, et demeurons toujours en paix, de quelle manière qu'il fasse réussir nos peines. Je le prie de tout mon cœur qu'il bénisse vos saintes entreprises et vous donne le courage de supporter courageusement toutes les difficultés. Que nous serions heureuses, ma chère Mère, si nous pouvions sacrifier nos vies pour cela[1] !

LETTRE CV

A sœur F.-M. de La Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère d'Annecy.

Elle lui donne des conseils spirituels, expose avec franchise et simplicité ses propres impressions, et lui transmet d'intéressantes nouvelles relatives au sacré Cœur.

VIVE † JÉSUS! 21 août 1689.

Si notre lettre vous a taillé bien de la besogne, la vôtre, ma très-aimée Sœur, m'a donné bien de la consolation, et sujet de bénir le Seigneur qui vous a fait prendre d'un si bon biais pour en venir à bout avec sa grâce, laquelle j'espère qu'il ne vous refusera pas pour cela, d'autant que la vôtre m'a encore plus confirmée que c'est lui-même qui vous donne cet ouvrage, et non pas moi, qui ne suis capable que

[1] L'initiative si importante de la Bienheureuse n'eut pas de résultat, soit que la supérieure de Chaillot laissât tomber la chose, soit que le père de La Chaise ne jugeât pas le moment opportun pour en parler à Louis XIV, soit que le prince lui-même n'y ait pas prêté attention.

de tout gâter. Mais il ne nous faut pas arrêter là ; l'œuvre n'est pas encore faite, il la faut poursuivre jusqu'au bout, sans nous lasser ni décourager pour la peine que ce travail nous donnera, puisqu'il est à la gloire de Dieu, et dans la sanctification de votre âme, que le sacré Cœur de votre divin Maître rend toujours fort chère à la mienne, qui vous assure sans façon qu'elle vous aime sincèrement dans lui-même, hors duquel tout le reste n'est rien. Vous vous plaignez, chère amie, de quoi je ne vous parle pas assez confidemment. Je me suis donc bien trompée, car je pensais même que j'excédais de ce côté-là ; et si je ne le fais pas, ce n'est pas manque de bonne volonté ; mais à vous parler franchement, je ne fais pas tout ce que je veux en cela, puisque mon adorable Maître me tient, par l'excès de sa miséricordieuse bonté, si anéantie dans mon esprit par la vue d'un fonds entièrement ruiné et pauvre de tout bien spirituel, que je m'en fais pitié et horreur à moi-même, qui ne peux assez m'étonner non-seulement de ce que l'on daigne donner quelque croyance à ce que peut dire une si méchante créature, mais comme l'on se peut encore souvenir d'elle. Cela me fait sentir beaucoup de peine à répondre, comme l'obéissance me l'a ordonné, sur ce que l'on nous écrit ; car souvent je le fais sans penser ni prendre garde à ce que je dis, qui est plus quelquefois que je ne voudrais ; ce qui me donne de grandes confusions par la crainte que j'ai de tromper les créatures qui estiment souvent ce que Dieu condamne et rejette. Priez son infinie bonté que je ne sois pas de ce nombre, et qu'il m'ensevelisse dans un éternel mépris et oubli de toutes les créatures, dont je me sens un si grand désir ! Mais la volonté de mon Dieu soit faite et non la mienne.

Mais pour en revenir à vous, ah ! que vous êtes obligée au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous tirer à lui par une voie si sûre comme est celle de l'humble anéantissement de vous-même ! Tenez-vous-y fortement attachée,

mon intime Sœur, sans crainte ni curiosité de vouloir ni chercher ni savoir rien de plus que ce qui est propre à vous y conduire, et vous y établir si solidement que vous ne vous en puissiez jamais détourner, ni en sortir. Servez-vous pour cela des moyens qu'il vous présente, profitant courageusement des occasions, car il ne se plaît que dans les âmes anéanties, lesquelles sont toutes en lui et trouvent tout en lui, lorsqu'elles ne sont rien en elles-mêmes. Enfin cherchons donc cet unique et pur amour de nos âmes dans celui de notre propre abjection, qui est si précieuse aux yeux de notre souverain Maître, que si on la connaissait, l'on n'en perdrait pas une occasion pour rude qu'elle parût à la nature, laquelle craint tout ce qui l'anéantit. C'est pourquoi malgré ses répugnances il faut régaler souvent l'adorable Cœur de Jésus de ce mets si délicieux à son goût, je veux dire les précieuses humiliations, mépris et abjections, dont il nourrit ses plus fidèles amis ici-bas. Il ne les faut pas chercher, mais bien profiter de celles qu'il nous présente. De quel moyen qu'il se serve pour cela, nous devons être assurées qu'elles partent toujours de son Cœur tout aimable, qui ne nous les envoie que par l'ardent désir qu'il a de nous unir à lui par ce moyen si sûr et si court. Appliquons-nous-y donc sérieusement mais sans trouble et sans empressement. Il faut aimer ce souverain Bien et s'oublier soi-même, et tout ira bien : mais cela veut dire beaucoup.

Mais au reste, à quoi pensez-vous de me vouloir toujours faire de nouveaux bienfaits? Ne savez-vous pas que je suis une franche gueuse qui ne vous rend pour retour qu'un « grand merci »? Prenez garde que notre souverain Maître ne vous fasse des reproches de m'avoir trop enrichie, car vous me dites toujours de garder ce que vous nous donnez, « pour l'amour de vous, » ce que je fais, car j'ai encore la petite image; et puis voilà encore le petit chapelet, dont je vous remercie de tout mon cœur, qui, tout de bon, voudrait

vous pouvoir marquer le sentiment de reconnaissance qu'il a de toutes vos bontés et cordialités, dont je me sens confuse. Mais je prie le sacré Cœur de notre aimable Jésus, qui est tout mon trésor, de vous récompenser de l'abondance de son pur amour, car il en est la source inépuisable où plus l'on prend, plus il y a à prendre. Mais, chère amie, dites-moi, n'êtes-vous pas toute à ce divin Cœur, et ne sentez-vous pas bien de la consolation de lui voir étendre son règne? Oh! de cela j'en suis sûre! Et il faut que je vous fasse part d'un trait à sa gloire qui vous donnera sujet de le bénir.

C'est que j'ai donné à une personne de Lyon un des livres de Dijon. Elle le montra à un jeune Père[1], qui, l'ayant montré à ses jeunes écoliers de Lyon, ils y prirent tant de goût qu'ils en firent un grand nombre de copies, tant des litanies que des prières, lesquelles ils récitaient avec grande dévotion. Et ces enfants les ayant fait voir à d'autres, ils y prirent une si grande dévotion, que, comme l'on ne pouvait suffire d'en faire des copies, ils s'adressèrent à la personne qui avait ce livre, en priant qu'on leur donnât connaissance de la dévotion au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce qu'ils voulaient faire imprimer de ces livres, s'offrant à l'envi d'en payer la dépense. Et un jeune artisan s'y porta avec tant d'ardeur, qu'il fallut céder à sa dévotion. Et s'étant adressé à un des plus fameux libraires de Lyon[2] pour cela, celui-ci se sentit tellement touché de l'amour de ce divin Cœur, qu'il prit d'abord la dévotion d'en faire la dépense à ses frais, ce qui fit un pieux combat entre le jeune homme qui l'avait entrepris et lui; mais ayant enfin gagné sa cause, il demanda ce livre du sacré Cœur et s'en alla trouver un de ses amis pour y faire quelque augmentation. De

1 Le P. Croiset.

2 Horace Molin. C'est lui aussi qui obtiendra personnellement du roi le privilége d'imprimer le grand ouvrage du P. Croiset, sur la *Dévotion au sacré Cœur*, en 1691, comme on lit dans l'extrait qui est à la fin du volume.

quoi il le pressa si fort, qu'il n'y put résister; et c'est un très-saint religieux qui a fait cette augmentation [1]. Et l'on en a fait nouvellement imprimer qui sont très-beaux et bien reliés; et le débit en a été si grand, que pour la seconde fois que l'on les a imprimés depuis le 19 juin il n'y en a déjà plus, et l'on les va faire imprimer pour la troisième fois. C'est dans l'amour de ce divin Cœur que je suis toute à vous.

Enfin, ma chère amie, j'espère que ce divin Cœur règnera malgré Satan et tous ceux qui s'y voudront opposer. Je vous invite d'y faire votre solitude dans ce temps que nous y allons entrer. J'espère de vous y voir et entretenir à plaisir, car son amour m'unit toujours plus fortement à vous, que je supplie de présenter mes respects à votre très-honorée Sœur la Déposée, que j'estime et chéris toujours très-sincèrement dans le Cœur de notre bon Maître.

LETTRE CVI

A sœur J.-M. Joly, à Dijon.

Elle lui parle des consolants progrès de la dévotion au sacré Cœur, et du grand bonheur de travailler pour sa gloire.

VIVE † JÉSUS! 28 août 1689.

Il faut vous avouer, ma chère Sœur, que je ne sens mon cœur susceptible d'autre joie ni complaisance, que de celle que je reçois dans l'avancement de la gloire de cet aimable Cœur, qui me la rend parfois si excessive, qu'il me serait bien difficile de l'expliquer. J'en ai une toute particulière de ce que vous me dites, et surtout des nouvelles que vous me donnez, que ce bon Père capucin s'y emploie avec tant d'affection. Car (le Cœur de Jésus) prend plaisir aux ser-

[1] Le P. Croiset lui-même.

vices des petits et humbles de cœur, et donne de grandes bénédictions à leurs travaux. J'espère que tout ce que vous me marquez touchant la dévotion de ce divin Cœur se fera avec le temps; mais il faut attendre avec patience. Car sa grâce agit doucement et suavement, quoique fortement et efficacement. Il veut pourtant que nous soyons fidèles et promptes à suivre ses lumières et ses mouvements. Oh! que nous sommes heureuses, ma chère Sœur, et que nous sommes redevables à ce divin Cœur, de quoi il daigne bien se servir de nous pour l'exécution de ce grand dessein, car il réserve des trésors incompréhensibles pour tous ceux qui s'y emploieront selon tout le pouvoir qu'il leur en donne.

Vous ne sauriez croire combien cette dévotion s'accroît et répand de grâces et bénédictions. Il y a des curés de village qu'il l'ont établie dans leurs paroisses dès qu'ils en ont eu connaissance; et même des personnes de grande piété et doctrine, après s'y être fortement opposées, la prêchent en public, et font voir qu'il n'y a rien de si salutaire ni de plus saint. Vous en verrez un trait bien particulier dans la lettre que nous avons envoyée à ma sœur de Saumaise, avec un livre nouvellement imprimé dont on nous a fait présent [1]. Je me suis fait un plaisir de m'en dépouiller en sa faveur; et je ferais le même pour votre Charité si j'en avais un second; mais j'espère qu'elle vous en fera part; il vous donnera sujet de bénir le Seigneur dans la suite, car je crois que celui qui l'a composé n'en demeurera pas là, si je ne me trompe. Dieu veuille qu'il soit vrai! Tout votre livre est contenu dans le commencement; et je puis vous assurer que c'est un saint personnage qui l'a composé. Enfin, je me voudrais fondre d'actions de grâces pour tous ces heureux commencements qui font tant de progrès. C'est là toute ma joie et consolation, tous mes intérêts et prétentions. Il me semble

[1] Lettre du 12 août.

que je suis insensible à tout le reste; mais il me presse si ardemment pour l'aimer et le faire aimer, que, quand il faudrait souffrir pour cela tous les travaux, peines et douleurs, ce me serait des délices pour ce sujet; et il n'y a point de souffrance à quoi je ne me sacrifiasse avec plaisir. J'accepterais même, pour ainsi dire, les peines d'enfer[1] pour le faire régner, puisqu'il fait paraître un si grand désir de répandre abondamment le trésor de ses grâces sanctifiantes et salutaires sur les âmes, dont il se perd un si grand nombre; mais sa bonté, malgré les ruses de Satan, en retirera beaucoup de cette voie de perdition. Voyez donc, ma chère Sœur, que vous devez tenir à grand bonheur d'avoir été employée à ce saint œuvre. Ne craignez plus de vous oublier pour cela, car c'est la vraie disposition qu'il demande de ceux qu'il emploie, que cet oubli de soi-même et de tout son intérêt propre. Il n'a garde de vous oublier en ce temps où son amour vous regarde avec plaisir, et s'applique à vous purifier et sanctifier pour vous unir parfaitement à lui, pendant que vous vous emploierez à le glorifier. Il se plaît à votre travail, parce qu'il vous aime; mais si vous pouviez comprendre de quelle manière, vous ne garderiez plus de mesure en tout ce qui serait de votre pouvoir pour lui rendre quelque retour.

Ne vous plaignez plus de mon silence, puisqu'il ne procède ni d'oubli ni d'indifférence, mais du désir que j'ai toujours eu de vivre pauvre et inconnue des créatures. Je souhaiterais qu'elles ne se souvinssent de cette misérable pécheresse que pour la mépriser et humilier, tant pour me rendre ce qui m'est justement dû, que pour m'anéantir toujours davantage dans mon néant par l'amour de mon abjection, que j'ai sujet d'aimer en tout. Mais spécialement je me délecte dans cette douce pensée, que cet aimable Sauveur

[1] Ailleurs, la Bienheureuse a déjà exprimé le même sentiment, mais en y ajoutant le mot sous-entendu ici : *Si l'on pouvait l'y aimer*. C'est une hypothèse par impossible. Autrement ce serait le quiétisme.

n'ayant pu trouver un sujet plus pauvre, plus vil, plus chétif et plus indigne que moi pour cette œuvre qui lui doit procurer tant de gloire, il m'a choisie, avec le dessein de fournir tous les secours nécessaires. — Et lorsque Satan y suscitait des contradictions et oppositions plus grandes que je ne vous peux dire, surtout dans les commencements, sa bonté me relevait toujours le courage, et m'animait par cette amoureuse parole, qui me donnait une confiance et une assurance inébranlables : « Que crains-tu? Je règnerai malgré Satan et tous ceux qui s'y opposent. »

Mais, hélas! ma chère Sœur, que j'ai sujet de craindre que par mes grandes infidélités et ingratitudes je ne me sois rendue un obstacle à l'établissement de son règne! Cela me fait désirer, que plutôt mille fois il m'extermine de dessus la face de la terre sans avoir nul égard à mes intérêts, plutôt que de lui être le moindre empêchement à ses desseins. Mais je suis convaincue qu'il ne veut établir son règne que par la douceur et suavité de son amour, et non par les rigueurs de sa justice. C'est pourquoi, ne me voulant pas perdre, il m'unit lui-même en biens spirituels avec ses plus fidèles amis, — dont M. votre Confesseur[1] est du nombre, — afin qu'ils réparent par leur amour et fidélité les injures que je lui fais. Mais je vous avoue de bonne foi que si ces saintes âmes me connaissaient aussi méchante que je la suis, jamais elles ne consentiraient à cette union, crainte que je ne leur attire l'indignation et la colère de cet aimable Cœur, sans lequel la vie me serait un tourment insupportable. Il faut donc l'aimer ce divin Cœur, de toutes nos forces et puissances, quoi qu'il nous en doive coûter. Et nous serions bien heureuses s'il nous jugeait dignes de participer à ses amertumes, et de souffrir pour son amour les précieuses humiliations qui sont les mets délicieux de ce pur amour, dans les flammes

[1] M. Charollais.

duquel je souhaite que votre cœur soit toujours brûlant et ardent, jusqu'à ce qu'il en soit tout consommé et transformé en lui, pour ne plus faire qu'une même chose avec lui, qui seul sait combien il a rendu votre âme chère à la mienne. Je ne vous puis oublier en sa sainte présence, non plus que toutes ces saintes entreprises pour sa gloire, qui est l'unique objet et sujet de mes prières et gémissements. Il me semble que l'amour que vous portez à ce divin Cœur vous doit un peu intéresser à lui demander qu'il me consomme de ses plus vives ardeurs, afin que j'apprenne à l'aimer; car, hélas! j'ai confusion de dire que je l'aime, puisque je ne souffre rien, ou du moins si peu, que ce m'est un rude martyre. Vouloir aimer Dieu sans souffrir, ce n'est qu'illusion; mais aussi je ne puis comprendre qu'on dise que l'on souffre quand on aime véritablement le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'il change toutes les plus amères amertumes en douceur, et fait goûter des délices au milieu des plus grandes peines et humiliations. Mais, ma chère Sœur, si le seul désir d'aimer ardemment ce divin Cœur peut faire cet effet, quels seront ceux qu'il produira dans les cœurs qui l'aiment véritablement, et dont la plus grande souffrance est de ne pas assez souffrir, ou plutôt de ne pas assez aimer!... A la vérité, je crois que tout se change en amour pour une âme qui est une fois embrasée de ce sacré feu, et qui n'a plus d'autre exercice ni d'autre emploi que d'aimer en souffrant. Aimons donc notre divin Maître, mais aimons-le sur la croix, puisqu'il fait ses délices de trouver dans un cœur amour, souffrance et silence. Vous avez trouvé le secret, ma chère Sœur, de me le faire interrompre, en me parlant de l'aimable Cœur de notre divin Sauveur, pour lequel je ne puis garder de mesure; mais, hélas! ce n'est qu'en parole et sans effet! Priez-le qu'il ne se rebute pas de mes infidélités.

J'ai eu une grande consolation de savoir que votre très-

honorée Mère [1] et toute votre chère Communauté s'intéressent toujours fortement à la gloire de ce divin Cœur, lequel je supplie, en échange, de vous remplir des plus grands trésors de ses grâces, et de répandre abondamment ses bénédictions sur le général et le particulier.

J'espère que la longueur de cette lettre vous empêchera à l'avenir de vous plaindre de mon silence, et que vous me permettrez de le garder dans le Cœur de notre aimable Jésus, où je suis d'une respectueuse et sincère affection toute à vous.

LETTRE CVII

A la mère M.-F. Dubuysson, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Affection qu'elle lui témoigne. — Elle l'entretient avec beaucoup de ferveur et d'onction de l'amour du sacré Cœur. — Progrès de cette dévotion à Lyon, à Marseille et dans les établissements des PP. de la Compagnie de Jésus. — Humilité de la Bienheureuse.

VIVE † JÉSUS! 22 octobre 1689.

J'ai béni mille fois le sacré Cœur de notre adorable Maître, ma très-honorée et toute chère Mère, d'avoir donné le mouvement au vôtre de consoler le mien par une [de vos lettres] [2] très-chères; car je vous avoue que je me sentais à peu près dans la même peine que vous me dites, Notre-Seigneur m'ayant voulu mortifier non-seulement que vous n'ayez pas reçu celle que je m'étais donné l'honneur de vous écrire, mais que je n'aie point reçu des vôtres, ni pas un mot qui me donne la confiance de ne me plus rendre votre importune. Mais puisque votre bonté m'y invite, je prie Dieu que tout soit à sa plus grande gloire, et de vous faire connaître que les sentiments avantageux qu'il me donne de votre Charité

[1] La mère Marie-Dorothée Desbarres.
[2] Des vôtres.

et de votre chère Communauté sont bien éloignés de ceux que votre humilité vous a fait croire que j'en ai, puisque je la regarde comme l'objet des complaisances de cet aimable Cœur de notre bon Maître, et vous en particulier, mon unique Mère, comme une de ses plus fidèles amies. Et les sentiments d'amour et de zèle qu'il vous donne à son égard en sont des marques qui me confirment encore plus dans cette pensée.

Ah! quelle grâce, ma chère Mère! Faites-la valoir selon les desseins de ce sacré Cœur en continuant toujours de lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui sera en votre pouvoir, puisque je ne peux m'empêcher de vous croire du nombre de ses plus chéries. Mais il veut tout, sans réserve, de ceux qu'il aime : c'est-à-dire une entière conformité de vie à ses saintes maximes, un entier anéantissement et oubli de soi-même, en s'abandonnant avec une amoureuse confiance au soin de sa providence. Mon Dieu! ma chère Mère, que de plaisir d'être tout à lui, d'y faire sa demeure, et d'y établir tout le fondement de sa perfection! C'est là où l'âme goûte un règne de paix inaltérable, regardant toutes les vicissitudes et troubles de la vie sans s'émouvoir ni se troubler de ces choses qui passent comme un songe, et qui pourtant nous seront profitables à mesure que nous les mépriserons, par une entière conformité au bon plaisir divin, qui ne permettrait jamais les contradictions affligeantes qui nous arrivent, s'il n'avait dessein par ces moyens de nous détacher des créatures et de nous-même, pour nous unir plus fortement à lui comme à notre unique bien. Aimons-le donc, ma chère Mère, de toutes nos forces, et donnons tout à son amour, afin qu'il nous consomme et purifie de ses plus vives ardeurs. [1] Puissions-nous [en] brûler éternellement dans l'ardente fournaise de ce divin

1 Desquelles.

Cœur, duquel on nous a fait présent d'un livre en même temps que je vous écris celle-ci. D'abord, de toute mon affection, je vous l'ai destiné avec plaisir, pensant que je ne m'en pouvais servir plus utilement que dans votre chère personne, que je regarde comme une autre moi-même; mais notre chère sœur Marie-Anne [Cordier] m'a frustrée de ce plaisir en disant qu'elle vous en envoyait un. C'est pourquoi je le présente, avec votre agrément, à notre chère sœur de La Barge, à laquelle je m'étais réservé d'envoyer le premier que je pourrais avoir.

Enfin, ma chère Mère, il y a consolation d'entendre les heureux progrès de cette aimable dévotion. On nous mande de Lyon que cela tient du miracle de voir comme chacun s'y porte avec ardeur et empressement. On nous a nommé trois ou quatre villes où on va faire imprimer ces livres, dont Marseille en est une; et on en a pris mille pour ce seul endroit. Et de vingt-sept maisons religieuses qu'il y a en cette ville, il n'y en a point qui n'ait pris cette dévotion avec tant d'ardeur, que les unes lui érigent des autels, les autres lui font faire des chapelles; et que, sitôt qu'ils en eurent entendu parler [1], il faisaient de grandes instances aux prédicateurs de leur faire des exhortations, pour leur bien expliquer cette dévotion, laquelle en moins de quinze jours fut tellement répandue, qu'un nombre incroyable de personnes dévotes communient tous les premiers vendredis. Et on nous a dit qu'on la va établir dans toutes les maisons des RR. PP. Jésuites, qui font même communier tous les premiers vendredis de chaque mois les jeunes Pères qui ne disent pas [la] messe. Je vous ai bien voulu dire un mot de tous ces heureux progrès afin que vous en bénissiez notre souverain Maître, auquel je vous supplie de demander qu'il me retire plutôt de la vie que de lui être toujours un obstacle comme

[1] Les Marseillais.

je la suis à ses grands desseins par mes infidélités, ingratitudes et résistances, dont ma vie n'est qu'un tissu. Hélas! ma chère Mère, si je vous pouvais faire connaître l'état pitoyable d'une vie aussi remplie de tiédeur et de lâcheté que la mienne, vous en auriez compassion et demanderiez à ce divin Cœur, comme je vous prie de le faire, ma parfaite conversion, et que Dieu accomplisse parfaitement sa sainte volonté en moi et me donne son pur amour. C'est ce que je lui demande aussi pour votre Charité, à laquelle je suis de cœur et d'affection dans l'amour de ce Cœur adorable.

LETTRE CVIII

A sœur de La Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

Entretien sur le divin amour. — Comment la Bienheureuse sent et comprend l'amitié. — Extinction de voix depuis près de trois semaines.

VIVE † JÉSUS! Vers la fin d'octobre 1689.

Enfin c'est donc cette fois, chère amie, qu'il nous faut toute consommer, sans exception ni rémission, dans cette ardente fournaise du sacré Cœur de notre adorable Maître, dont il ne nous faut jamais sortir. Et après y avoir perdu notre cœur de corruption dans ces divines flammes du pur amour, il nous y en faut prendre un tout nouveau qui nous fasse désormais vivre d'une vie toute renouvelée, avec un cœur nouveau qui ait des pensées, des affections toutes nouvelles, et qui produise des opérations toutes nouvelles en pureté et ferveur dans toutes nos actions, c'est-à-dire qu'il ne faut plus de nous-même, mais qu'il faut que ce divin Cœur de Jésus soit tellement substitué en la place des nôtres que lui seul vive et agisse en nous et pour nous; que sa volonté tienne tellement la nôtre anéantie qu'elle puisse agir absolument, sans résistance de notre part; et enfin que ses

affections, ses pensées et ses désirs soient en la place des nôtres, mais surtout son amour, qui s'aimera lui-même en nous et pour nous. Et ainsi, cet aimable Cœur nous étant tout en toute chose, nous pourrons dire avec saint Paul que nous ne vivons plus, mais que c'est lui qui vit en nous.

C'est ainsi que je vous crois, chère amie, au sortir de cette sainte solitude, après laquelle il me semble que nous ne devons plus respirer que flammes et amour; pur amour crucifiant, et tout sacrifié, par une continuelle immolation de nous-mêmes au bon plaisir divin, afin qu'il s'accomplisse parfaitement en nous, nous contentant d'aimer et de le laisser faire, soit qu'il nous abaisse ou qu'il nous élève, qu'il nous console ou qu'il nous afflige. Tout nous doit être indifférent pourvu qu'il se contente, cela nous doit suffire. Aimons-le donc, cet unique amour de nos âmes, puisqu'il nous a aimées le premier, et qu'il nous aime encore avec tant d'ardeur qu'il en brûle continuellement au très-saint Sacrement. Il ne faut que l'aimer, ce Saint des saints, pour devenir sainte. Qui nous empêchera donc de l'être, puisque nous avons des cœurs pour aimer et des corps pour souffrir! Mais, hélas! peut-on souffrir quand on aime? Non, chère amie, il n'y a plus de souffrance à ceux qui aiment ardemment le sacré Cœur de notre aimable Jésus, parce que les douleurs, les humiliations, mépris, contradictions, et tout ce qu'il y a de plus amer en la nature, est changé en amour dans cet adorable Cœur, lequel veut être aimé sans mélange. Il veut tout posséder sans réserve, et il veut tout faire en nous, sans résistance de notre part. Livrons-nous donc à son pouvoir, confions-nous en lui, laissons-le faire, et nous verrons qu'il y emploiera immanquablement tous les ouvriers nécessaires à notre perfection; en telle sorte que la besogne sera bientôt faite, pourvu que nous n'y apportions point d'obstacles. Car souvent, pour vouloir trop faire nous gâtons tout, et nous le contraignons de nous laisser faire, et de se retirer fâché

contre nous. Ah ! que celui qui l'aime parfaitement n'a garde de lui résister!... Mais enfin, chère amie, que direz-vous de moi qui vous parle comme cela sans raison, mais non pas sans désir que nous aimions cet unique amour de nos âmes. Car je vous avoue que malgré tous les sentiments de la plus sincère et véritable affection qu'il m'a donnés pour vous, si vous me témoigniez de la froideur à aimer ce tout aimable Cœur de mon Jésus, ou que notre amitié fît quelque obstacle à son pur amour, ou qu'elle ne fût pas toute en lui et pour lui, je vous dis que je me retirerais si entièrement de vous qu'il n'y aurait plus aucun commerce ; ce qui ne vous pourrait être que très-avantageux, étant une aussi méchante et indigne pécheresse que je la suis. Mais nonobstant cela, je ne vous aime que parce que ce divin Cœur vous aime, et qu'il me semble vouloir que je vous aime ; car il n'y a que son pur amour qui nous fasse faire tout ce qui lui plaît, il n'y a que ce parfait amour qui nous le fasse faire de la manière qui lui plaît ; et il ne peut y avoir que cet amour parfait qui nous fasse faire toute chose quand il lui plaît.

Mais, mon Dieu, ma chère Sœur, je crois que ma langue s'est toute trouvée au bout de notre plume, lorsqu'il a fallu vous écrire, car ayant perdu la parole en retraite, il y a environ trois semaines que je ne parle pas ; mais avec un grand contentement de mon âme, qui chérit la vôtre infiniment dans l'aimable Cœur de mon Sauveur, duquel je vous prie d'agréer un des livres de Lyon que nous vous présentons en même temps que nous venons de le recevoir. Je ne m'étais proposé que de vous faire seulement un mot pour vous l'adresser, et cependant vous voyez comme mon cœur se répand dans le vôtre, lequel je souhaite être toujours ardent des flammes du pur amour. Je fais le même souhait à ma très-honorée et tout aimable sœur la Déposée [1], que je chéris

[1] Sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

et estime toujours singulièrement dans le sacré Cœur de notre divin Maître, en la présence duquel je ne l'oublie pas. Embrassez-la pour moi, je vous en conjure; et mon plaisir [aurait] [1] été entier si j'avais eu un livre pour lui offrir. Assurez aussi, s'il vous plaît, de ma sincère affection et parfaite amitié dans le sacré Cœur de notre adorable Sauveur, notre chère sœur Morant, que je souhaite aussi être toujours ardente des flammes du divin amour, dans lequel je suis toute à vous.

En voilà bien, chère amie, mais c'est pour le reste de l'année.

LETTRE CIX

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle lui demande conseil au sujet d'une correspondance, lui témoigne sa joie de voir s'affermir le culte du sacré Cœur par une nouvelle approbation diocésaine. — Petits détails sur sa retraite et sur les souffrances qui l'ont accompagnée.

VIVE † JÉSUS! 3 novembre 1689.

Comme je n'avais pas manqué, selon votre souhait, ma très-chère Mère, de parler de la Messe du Sacré-Cœur à ce saint religieux qui a fait le petit livre de Lyon [2], j'attendais sa réponse, laquelle je vous envoie pour votre consolation, quoiqu'elle ne marque rien à ce sujet. Vous aurez la bonté de me la renvoyer, et de me dire si je lui dois parler avec toute la confiance qu'il souhaite. Vous savez ma peine là-dessus. Je me sens pressée de vous demander votre avis, et je suis très-disposée à le suivre. C'est pourquoi répondez-moi le plus tôt qu'il se pourra, parce qu'il demande réponse. Il m'en a écrit une autre depuis que j'ai reçu celle que je vous en-

1 Serait.
2 Le P. Croiset.

voie, où il nous marque que ma sœur la Supérieure de notre premier monastère de Marseille lui a écrit une grande lettre, au nom de sa Communauté, au sujet de la dévotion à ce divin Cœur. Il faut vous avouer qu'il y a déjà quelque temps que je me sens fort pressée de faire cette connaissance, parce qu'Il[1] m'a fait connaître qu'il le désire, et qu'elle serait pour sa gloire, étant utile à cette aimable dévotion. Dites-moi si vous l'agréez. Mais, hélas! quelle peine pour moi s'il faut lui communiquer tous ces dons et grâces que j'ai reçus pour la gloire de mon divin Maître!... C'est un véritable ami de son sacré Cœur. Mais si vous saviez combien je crains de me tromper et de tromper les autres! Enfin, dites-moi vos pensées au plus tôt, je vous en conjure.

Je vous remercie, ma chère Mère, de la bonté que vous avez eue de nous envoyer cette seconde approbation[2]. Votre zèle pour la gloire de cet aimable Cœur me donne plus de consolation que je ne vous peux dire. Continuez; vos peines ne seront pas perdues. Jamais vous ne vîtes tant d'ardeurs que cette dévotion en répand dans les cœurs. Dieu en soit béni éternellement!

Je ne vous ai pas oubliée dans ma solitude, où notre sou-

[1] *Il*, signifie *le sacré Cœur*. — On voit que la Bienheureuse n'a pu faire encore la connaissance du P. Croiset. Ordonné prêtre depuis peu, il lui annonce sa prochaine visite avec le P. de Villette, dans la lettre communiquée à la mère de Saumaise. Le P. Croiset était donc attendu, mais l'autre ne l'était pas. Voilà la cause de l'embarras où elle fut au parloir quand ils y vinrent ensemble.

[2] C'était une nouvelle autorisation émanée de l'évêché de Langres, par rapport au culte du sacré Cœur. Lorsque les dépêches de Rome parvinrent à la Visitation de Dijon, l'évêque, étant gravement malade, chargea M. Amat, son grand vicaire, d'organiser toute chose. Les intentions du prélat furent largement et pieusement suivies, et la fête du Cœur de Jésus se célébra avec pompe et solennité, dès cette année 1689. Enfin Mgr de Langres ayant recouvré la santé ratifia et approuva tout ce qui s'était fait, notamment la Messe, l'office, les prières en l'honneur du sacré Cœur. Cette sanction imprimait un mouvement plus ferme et plus vif à la nouvelle dévotion. Ce fut pour la Bienheureuse, et ses ferventes amies, une consolation et un bonheur inexprimables.

verain Maître a départi ses grâces à son indigne esclave avec plus d'abondance et de profusion que jamais, ne se lassant point de faire du bien à cette ingrate. Et je vous avoue que je suis sortie de cette retraite si languissante, que j'ai demeuré près de trois semaines sans pouvoir parler; de quoi je n'étais nullement affligée, ayant par ce moyen plus de temps pour m'entretenir avec cet unique amour de mon âme, qui se sent toujours plus affamée de son pur amour, et plus dégoûtée des créatures. O ma chère Mère, il faut l'aimer de toutes nos forces, quoi qu'il nous en doive coûter. Il nous faut sanctifier à quel prix que ce soit; et puisqu'il est saint, il faut devenir saintes. Et s'il ne faut pour cela qu'aimer, que ne brûlons-nous sans cesse dans l'ardente fournaise de son pur amour, lequel nous purifiera et sanctifiera tout ensemble? Ah! si vous saviez combien il me presse pour cela, vous le prieriez afin que je puisse correspondre à ses désirs!

LETTRE CX

A la mère de Saumaise, à Dijon.

Elle parle avec beaucoup de ferveur de l'amour de Jésus-Christ, et de la souveraine puissance de son divin Cœur pour apaiser la colère de Dieu.

VIVE † JÉSUS! 22 décembre 1689.

Il est vrai, ma très-chère Mère, que j'ai reçu la réponse conformément à ce que je vous demandais. J'ai écrit à ce bon Père suivant son désir, autant qu'il m'a été permis, et j'attendais sa réponse, pour répondre à la vôtre, mais je ne l'ai point encore reçue. Pour ce que vous me dites, de vous parler confidemment, je vous peux assurer que je le fais sans façon, autant que je le puis; et il me semble que l'aimable Cœur de Jésus ne me permettrait pas d'en user autrement avec vous, puisqu'il me semble vous chérir trop

tendrement pour cela. N'en doutez pas, ma chère Mère, quoique pour le présent il ait tout anéanti et mis en silence chez moi, en telle sorte qu'il ne me laisse de vue ni de connaissance que pour l'aimer et adorer, tout anéantie, abîmée et perdue en lui-même. Voilà tout ce que je peux vous dire dans la disposition présente où il me met. Et pour les quinze messes que vous avez fait dire[1], je vous en remercie pour cette pauvre âme, que je crois à présent très-riche de gloire dans le ciel, où elle vous rendra bien toutes vos charités.

Et pour ce que vous vous proposiez d'écrire au sujet de la dévotion du sacré Cœur, notre très-honorée Mère (Marie-Christine Melin) a dit qu'il fallait attendre au commencement de l'année prochaine, que l'on pensera comme l'on pourra faire. Mais cependant je crois que ce divin Cœur ne laissera pas de vous savoir bon gré des soins et des peines que vous prenez à le faire connaître. Continuez, ma chère Mère, et ne vous lassez point, car j'espère qu'il fera réussir le tout à sa gloire, quand il en sera temps; car les affaires qui regardent immédiatement la gloire de Dieu sont bien différentes de celles du monde, dans lesquelles il faut beaucoup agir; mais dans celles de Dieu il faut souvent se contenter de suivre son inspiration, et puis laisser agir la grâce, et suivre ses mouvements de tout notre pouvoir, comme je vois que vous faites, grâce à sa bonté. Je vous en sais bon gré, comme aussi du petit chapelet fait à l'honneur de ce sacré Cœur, dont la dévotion ne veut pas être forcée, mais il veut s'insinuer doucement et suavement dans les cœurs, par la suave onction de sa charité, à la façon d'une huile ou plutôt d'un baume précieux dont l'odeur et la liqueur se répand doucement. Ne nous affligeons donc pas, ma bonne Mère, si nous ne voyons pas sitôt nos désirs s'accomplir pour

[1] Pour feu M. de La Michaudière, neveu de la mère de Saumaise.

la gloire de ce divin Cœur, lequel n'en permet le retardement que par le plaisir qu'il prend à voir augmenter nos ardeurs et nos empressements pour cela, et aussi afin que la ferveur de cette aimable dévotion dure plus longtemps, en nous accordant les choses peu à peu, quoique pourtant je vous avoue qu'il me presse continuellement pour le faire connaître et aimer; et je m'offre sans cesse à lui pour ce sujet, afin qu'il m'immole et me sacrifie comme sa victime, selon tous ses désirs et le bon plaisir de son amour.

Ah! ma chère Mère, pourquoi ne brûlons-nous pas de ce divin feu qu'il est venu apporter en terre? Oui, il nous faut consommer! Et je veux faire tout mon exercice d'aimer et de brûler dans ces saintes ardeurs; et ce sacré Cœur sera l'autel de nos sacrifices. Qu'il est puissant ce divin Cœur pour apaiser la colère de la divine Justice, que la multitude de nos péchés a irritée, en attirant sur nous toutes les calamités dont nous nous trouvons affligés! Mais il faut prier afin qu'il ne nous arrive pire. Les prières communes ont grand pouvoir auprès de ce sacré Cœur, lequel soutient et détourne les rigueurs de la divine Justice, se mettant entre elle et les pécheurs pour obtenir miséricorde. Ne m'oubliez pas, ma chère Mère, devant ce divin Cœur; et soyez persuadée que je ne vous oublierai pas, non plus que tout ce qui vous appartient, puisque rien n'est capable de diminuer les sentiments d'estime, d'affection et de tendresse qu'il m'a donnés pour votre Charité, de laquelle je suis d'un plein respect votre...

LETTRE CXI

A la mère Greyfié, à Semur.

La Bienheureuse lui fait part des consolants progrès de la gloire du sacré Cœur.

VIVE † JÉSUS! 1689 ou 1690.

Il faut vous dire, ma bonne Mère, une nouvelle qu'on m'a donnée touchant la dévotion du sacré Cœur de Jésus : c'est qu'elle se répand partout, par le moyen de la Retraite du R. P. de La Colombière, et que l'on a érigé une congrégation sous le titre du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je ne sais pas bien si c'est à Paris, mais je sais qu'il s'en fait encore une autre toute dédiée à l'honorer [1].

Voici une chose que cet adorable Cœur demande de ses amis : c'est la pureté dans l'intention, l'humilité dans l'opération, et l'unité dans la prétention. Je ne doute pas que vous ne compreniez cela mieux que moi.

Ce ne m'est pas une petite consolation de voir prendre accroissement à cette dévotion, qui visiblement se soutient et fait ses progrès d'elle même. Je ne m'en peux taire. Je ne saurais écrire une lettre, tant je suis stupide, si je ne parle de ce sacré Cœur. Je ne puis aimer personne qu'à cette condition qu'elle aimera le sacré Cœur de mon Jésus, ni affectionner que ce qu'il aime. Aimons-le, et ne nous mettons en

[1] La première confrérie érigée en l'honneur du sacré Cœur par bref pontifical est celle de Coutances. Le titre du saint Cœur de Marie y était uni. Il semblerait même, en lisant attentivement le P. de Gallifet (*Excellence de la dévotion au Cœur adorable de J.-C.*, t. II, p. 236-238. Paris, 1819), que le P. Eudes ne demandait que l'érection d'une confrérie en l'honneur du saint Cœur de Marie, et que Clément X y aurait, de sa propre initiative, uni le sacré Cœur de Jésus. Quoi qu'il en soit, le bref de ce pontife ne fut mis à exécution qu'après l'ordonnance épiscopale de Mgr l'évêque de Coutances, donnée le 25 janvier 1688. C'est évidemment de cette première confrérie que veut parler la Bienheureuse. Quant à la seconde qui se préparait en 1689, nous ignorons quelle elle est.

peine de rien autre. Il y a consolation de voir combien nos chères Sœurs de céans s'affectionnent à l'honorer, et l'ardeur qu'elles ont pour cela; même celles qui semblaient y avoir eu quelque opposition y sont les plus ardentes...

LETTRE CXII

A son frère le maire.

Elle prend une vive part aux souffrances de sa belle-sœur, Angélique Aumônier, femme de Chrysostome Alacoque. — Un mot sur la chapelle du Bois-Sainte-Marie. — Avis spirituels.

VIVE † JÉSUS! Janvier 1690.

J'ai reçu votre lettre si tard, mon très-cher frère, que je n'ai du temps que pour vous souhaiter une sainte et heureuse année, et vous témoigner combien je suis sensible à la maladie de ma chère sœur, laquelle, en vérité, fait tort à la sincère affection que j'ai toujours eue pour elle de croire que je la puisse oublier, puisque je veux bien qu'elle sache que je m'oublierais plutôt moi-même. Elle me tient fortement au cœur dans Celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel je vais commencer une neuvaine à son intention. Et je la prie de mettre toute sa confiance en ce divin Cœur, et de faire dire cinq Messes de la Passion le vendredi, à son honneur. Je l'embrasse mille fois, cette chère sœur, et je souffre de la savoir dans de si grandes douleurs. Faites-m'en savoir des nouvelles pour me sortir de peine, car je l'aime tendrement. Je la conjure de faire un saint usage de son mal afin qu'il la sanctifie en l'affligeant[1].

Pour votre chapelle il faut avoir patience. J'espère, mon cher frère, que tout réussira à la gloire de cet aimable Cœur, lequel je bénis et remercie de tout le mien, des grâces qu'il

[1] Voir tome I. (Maladie de Mme Alacoque.)

vous fait, le suppliant vous les continuer en vous donnant toute la fidélité et correspondance qu'il attend de vous. C'est à quoi je vous invite, et surtout à lui rendre amour pour amour, et de ne pas agir avec tant de crainte; car il me semble que vous craignez qu'il converse et agisse trop familièrement avec vous. Mais sachez qu'il veut de vous plus d'amour que de crainte. C'est pourquoi abandonnez-vous à son amour, et laissez faire en vous, de vous et pour vous, selon tous ses desseins et son bon plaisir, sans plus réfléchir sur vous-même.

LETTRE CXIII

A une religieuse de Sainte-Ursule [1].

Lettre de condoléance, terminée par quelques humbles conseils.

VIVE † JÉSUS! Ce 12 janvier 1690.

Ma très-révérende Mère,

Je puis vous assurer que je partage avec vous la perte que vous venez de faire, que j'ai ressentie vivement, par rapport à l'estime et considération que j'ai pour vous, que je chéris très-sincèrement dans le Cœur de notre adorable Sauveur. Votre lettre m'a donné lieu de bénir et remercier Notre-Sei-

[1] Madame de Montroüan, supérieure des Ursulines de Paray.

A coté de la Visitation s'élevait, depuis 1644, un monastère de l'ordre de Sainte-Ursule. Marguerite-Marie n'y était pas inconnue : plusieurs des religieuses qui le composaient ou qui l'augmentèrent plus tard, avaient été ses élèves, et toujours sa correspondance y était accueillie avec vénération.

Nos annales se plaisent à rappeler le charme religieux de cet agréable voisinage. Jusqu'au jour où l'orage révolutionnaire dispersa les humbles servantes de Jésus-Christ, les meilleures relations cimentèrent de part et d'autre la douce union des deux communautés. Mais les filles de Sainte-Ursule ne revinrent pas dans leur premier asile; elles sont remplacées par des sœurs du Saint-Sacrement.

Nous ne possédons pas l'autographe de cette lettre, qui fut mentionné dans les procédures canoniques de 1715; mais nous en avons trouvé dans nos anciens manuscrits le texte reproduit ci-dessus.

gneur de vous voir si soumise à sa très-sainte volonté, dans une occasion aussi sensible que celle-ci, où il n'y a que lui-même qui puisse vous adoucir cette affliction. Vous ne sauriez croire combien j'ai admiré la miséricorde de Dieu à l'égard de cette chère défunte, de lui avoir donné de si bons sentiments pour se préparer à la mort. La dernière fois que j'ai eu l'honneur de la voir, elle me dit qu'elle ne voulait plus s'appliquer qu'à la grande affaire de son salut, et qu'elle ne se souciait plus des choses de la terre. C'est ce qui vous doit bien consoler, et modérer votre juste douleur que je ressens vivement, par la part que je prends à tout ce qui vous touche, et par la tendre et sincère amitié que j'avais pour cette chère défunte. Vous ne sauriez croire combien le Seigneur l'avait mise avant dans mon Cœur. Consolons-nous, ma chère Mère, puisque j'espère qu'elle sera notre avocate dans le ciel. Hélas! qu'elle est heureuse d'être dehors de cette misérable vie, où il n'y a que peine et affliction d'esprit de se voir toujours dans le péril de son salut par le péché, qui est le plus grand mal de l'âme.

Vous avez bien raison, ma chère Mère, de ressentir la pesanteur de votre charge. A la vérité, si Celui qui l'impose n'aidait à la porter, il serait difficile de s'y pouvoir sauver; mais j'espère que le sacré Cœur de Jésus-Christ sera la force du vôtre, et que Dieu sera glorifié dans la peine que vous y prendrez. Travaillez donc courageusement dans la vigne du Seigneur, sans vous lasser, car c'est à cela qu'il a attaché le prix de votre couronne; et à vous oublier vous-même et tous vos intérêts, pour ne plus penser qu'à l'augmentation de sa gloire dans l'emploi qu'il vous a confié. Ne craignez pas pour cela qu'il vous oublie, non; parce qu'il prend un soin particulier des âmes qui s'abandonnent à lui avec confiance, comme vous le savez mieux que moi. C'est dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur où je vous vois souvent, votre âme étant très-chère à la mienne, qui vous de-

mande un peu de part dans vos saintes prières, et de lui recommander quelquefois mes misères intérieures, qui, à la vérité, sont plus grandes que je ne puis vous les exprimer. Je suis assurée que si elles vous étaient connues, la compassion que vous en auriez vous exciterait à demander miséricorde pour moi, et la grâce d'une parfaite conversion à Dieu, en la présence duquel je ne vous oublie pas, puisque je suis toute à vous en son saint amour.

LETTRE CXIV

A la mère F.-M. Dubuysson, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

La Bienheureuse lui écrit au sujet de la mort de deux de ses proches, et après avoir parlé des succès de la dévotion du sacré Cœur elle termine en lui faisant ses adieux, ainsi qu'à la sœur de La Barge, pour ne plus leur écrire jusqu'à sa mort.

VIVE † JÉSUS!

De notre monastère de Paray, ce 27 janvier 1690.

Ma très-honorée Mère,

Je supplie l'adorable Cœur de Jésus d'être à jamais notre amour et notre tout, et qu'il soit votre force dans les visites crucifiantes qu'il vous a faites au sujet de la mort de madame votre mère et de monsieur votre frère, desquelles j'ai été sensiblement touchée [1], par la part que je prends à vos intérêts dont je fais les miens propres dans le sacré Cœur de Jésus-

[1] L'abbé Dubuysson, frère de la mère Marie-Félice, mourut martyr de la charité. D'abord père spirituel de la Visitation de Moulins, il était devenu grand vicaire du cardinal de Noailles, pour lors évêque de Châlons. En 1689, on conduisit dans cette ville un si grand nombre de prisonniers de guerre, que les prisons en étaient remplies; une fièvre pestilentielle s'alluma parmi ces infortunés, et les décima rapidement. M. Dubuysson exposa généreusement sa vie, et eut le bonheur de la sacrifier dans l'exercice de son saint ministère.

Christ, devant lequel vous devez être persuadée que je ne les oublie pas, non plus que vous, ma chère Mère, à qui je souhaite une année saintement heureuse dans la plénitude des plus précieuses grâces de cet aimable Cœur de Jésus qui mortifie et vivifie quand et comment il lui plaît, sans qu'il nous soit loisible de demander pourquoi. Il nous doit suffire que c'est lui qui le fait, parce que tel est son bon plaisir, auquel il nous faut soumettre amoureusement, en baisant la main qui nous frappe en nous séparant des personnes qui nous sont les plus chères, afin de nous rendre plus parfaitement et uniquement siennes. C'est ainsi que je pense qu'il en use avec vous, parce que votre âme lui est singulièrement chère; et le zèle que vous témoignez avoir pour faire connaître et aimer le sacré Cœur de notre divin Maître, vous attirera de plus en plus le comble de son pur amour.

Je vous avoue, mon unique Mère, qu'il y a consolation pour tous ceux qui l'aiment de voir étendre cette dévotion partout. La très-honorée Mère de notre premier monastère de Lyon, l'a envoyée en Pologne, je veux dire le petit livre de Lyon, lequel on nous mande que l'on va faire traduire en italien [1]. Je prie Dieu de tirer sa gloire de tout et de rem-

[1] La mère Marie-Éléonore d'Apchon de Poncin était supérieure du monastère de Bellecour, où, depuis l'âge de quatorze ans, elle pratiquait la vie religieuse. Formée de la main de la mère Marie-Aimée de Blonay, elle se montra son émule par sa conduite; aussi fut-elle une des fermes colonnes de notre saint Institut. Voici ce que nous lisons dans la vie de cette vertueuse mère :

« Sa dévotion au Cœur de Jésus était incomparable; elle a eu pour ce « sujet de grandes relations avec la sœur Alacoque, de qui nous avons « trouvé une lettre dans laquelle elle lui marquait que Dieu voulait se « servir de sa personne pour procurer l'établissement de la dévotion à « ce sacré Cœur; ce qui a été vérifié par l'événement, puisque aussitôt « qu'elle eut écrit dans nos maisons pour cela, toutes nos Sœurs se por- « tèrent avec ardeur à lui rendre la vénération qu'on y voit à présent. Et « depuis cet heureux succès elle a continué un commerce de lettres avec « cette servante de Dieu. »

C'est à cette correspondance que la Bienheureuse elle-même fait allusion dans ses lettres à la mère de Saumaise et aux Sœurs de Moulins,

plir nos cœurs des ardeurs du sien adorable, afin que nous ne puissions désormais vivre qu'en lui et pour lui.

Je me réjouis que vous ayez reçu une si sainte âme dans votre maison; cela n'y peut qu'attirer beaucoup de bénédictions, surtout l'ayant reçue par charité. Le Seigneur saura bien vous [en][1] récompenser d'ailleurs.

Je n'ai pas manqué de m'acquitter de votre commission envers notre chère sœur Cordier, laquelle nous a dit n'avoir pas reçu celle que vous marquiez dans la nôtre. Elle vous assure de sa sincère et respectueuse amitié, et moi je vous conjure de ne pas oublier en la présence du sacré Cœur celle qui est tout à vous en son saint amour.

P.-S. Il faut vous avouer confidemment, ma très-aimée Mère, que je suis enfin contrainte de céder au mouvement pressant que je sens depuis si longtemps, de rompre tout commerce avec les créatures, soit de lettres ou autrement, pour bon et utile qu'il pourrait paraître, et sous quelque prétexte que ce puisse être, pour vivre anéantie et cachée dans l'adorable Cœur de Jésus, où je n'oublierai pas mes amies, me flattant que vous êtes du nombre [ainsi que][2] ma chère sœur de La Barge, à laquelle je vous conjure de le faire trouver [bon], afin que ses lettres ne lui donnent pas le déplaisir, et à moi aussi, de demeurer sans réponse, aussi

lorsqu'elle leur écrit : « On nous mande de Lyon, etc. » Malheureusement toutes ces lettres sont perdues.

La lettre de la Bienheureuse marque de plus que c'est par son entremise que pénétra en Pologne la dévotion au sacré Cœur. Cela ne surprendra pas quand on saura que le monastère de Varsovie, le premier qui naquit dans ces lointaines régions, dut le jour à un essaim sorti de Lyon, et duquel faisait partie la mère de Poncin. Au bout de quelques années, elle revint dans son premier monastère, où l'appelait, comme on vient de le voir, une mission providentielle. Ses relations avec la Pologne ne cessèrent jamais, des liens trop forts y rattachaient son cœur; et, grâce à d'heureuses circonstances, le divin foyer put échauffer ces glaciales contrées.

[1] Le. — [2] Et.

bien que plusieurs autres, l'assurant au reste que je serai toujours la même devant Dieu, avec lequel il est temps de négocier sérieusement les affaires de mon salut éternel.

Et c'est de tout mon cœur que j'embrasse d'une sincère affection cette très-aimée Sœur.

Au bas de cette lettre la mère Dubuysson a écrit ce qui suit :

J'ai prié aujourd'hui ma chère sœur Marguerite-Marie de me joindre à toutes ses prières et bonnes œuvres, pour m'obtenir de Notre-Seigneur la grâce de faire toujours ce qui lui plaît dans tous les moments de ma vie, et qu'il fasse de moi tout ce qui lui plaira; et je lui ai promis le réciproque autant que je le puis.

Sœur Marie-Félice.

Le 19 février 1690.

LETTRE CXV

A son frère le maire.

Malade elle-même, la Bienheureuse trace quelques mots de consolation pour les souffrances de sa belle-sœur.

VIVE † JÉSUS! Février 1690.

Je voudrais, mon très-cher frère, vous pouvoir témoigner la part que je prends à toutes les visites crucifiantes dont le Seigneur vous gratifie, surtout dans la maladie de ma chère sœur, qui m'est plus sensible que je ne vous le peux exprimer. Mais je crois que le divin Cœur de Jésus-Christ la veut sanctifier par là. C'est pourquoi, exhortez-la d'en faire un bon usage; car je suis bien mal en état de lui donner la consolation que vous désirez, étant si mal moi-même, qu'à peine vous puis-je écrire ce mot. Assurez-la cependant que je ne manque pas de faire tout mon possible auprès de Notre-

Seigneur pour elle; mais mes péchés me rendent indigne d'être exaucée. Voilà tout ce que je vous peux dire, pour cette fois, sinon que vous continuiez seul la chapelle du sacré Cœur[1]. Je suis toute à vous.

LETTRE CXVI

A sœur Jeanne-Madeleine Joly, à Dijon.

Elle compare le Cœur de Jésus à un roi qui distribue dans la paix les récompenses méritées dans la guerre. — Progrès toujours croissant, particularités intéressantes.

VIVE † JÉSUS! 10 avril 1690.

Vous ne pouvez croire, ma très-chère sœur, combien l'adorable Cœur de notre divin Maître me rend sensible à toutes les ardeurs que vous avez de le faire connaître et aimer, et à la peine que vous prenez pour cela, laquelle il n'oubliera jamais, comme je l'espère, mais il en veut être lui-même la récompense éternelle. Et enfin il règnera, ce divin Cœur, malgré tous ceux qui voudront s'y opposer, et Satan demeurera confus avec tous ses adhérents. Qu'heureux sont ceux dont il se sera servi pour lui aider à établir son règne! car il me semble qu'il est comme un roi qui ne pense pas à donner des récompenses tandis qu'il fait des conquêtes et qu'il triomphe de ses ennemis, mais oui bien lorsqu'il règne victorieux sur son trône. L'adorable Cœur de Jésus veut établir dans tous les cœurs le règne de son pur amour, en ruinant et détruisant celui de Satan; et il me semble qu'il en a un si grand désir, qu'il promet de grandes récompenses à tous ceux qui, de bonne volonté, s'y emploieront de tout leur pouvoir suivant les lumières et les moyens qu'il leur en donnera. Ne craignons donc pas la peine ni les souffrances

1 Quelques difficultés entravaient la construction du pieux édifice.

qui se rencontrent dans ce saint œuvre; mais plutôt, estimons-nous heureuses lorsqu'il nous jugera dignes de souffrir pour un si digne sujet : je dis même, toutes sortes de de peines, contradictions, calomnies et douleurs; car plus j'en trouve, plus je me sens encouragée, et plus j'ai d'espérance que tout réussira à la gloire de cet aimable Cœur, pour le salut de plusieurs âmes. Mais c'est une dévotion qui ne veut être ni forcée ni contrainte. Il suffit de la faire connaître, et puis laisser à ce divin Cœur le soin de pénétrer de l'onction de sa grâce les cœurs qu'il s'est destinés. Heureux ceux qui seront de ce nombre!

Il faut vous dire avec grande consolation qu'on y a grande dévotion en ces quartiers, et que plusieurs y font des neuvaines avec des cierges allumés, et reçoivent l'effet de leurs demandes; et même il y en a qui se mettent à genoux au dehors des murailles de notre chapelle [1].

Enfin, mon intime Sœur, il le faut aimer ce divin Cœur, en telle sorte que nous ne vivions plus, ni ne respirions plus que pour lui et par lui. Vous ne sauriez croire la consolation que j'ai de vous savoir unie avec ma chère sœur Saumaise pour lui procurer de la gloire; et, malgré la répugnance que j'ai à écrire, je ne peux me défendre de le faire lorsqu'il s'agit de parler du sacré Cœur de notre divin Maître, hors duquel, je vous l'avoue, tout le reste m'est un supplice. Mais dans ce sacré Cœur on jouit d'une paix inaltérable, et tout y est changé en amour jusqu'aux plus amères amertumes. Faisons-y notre demeure actuelle et continuelle, et rien ne nous pourra troubler, pourvu que nous lui soyons tout abandonnées, le laissant faire et agir en nous et pour nous selon son désir. Du reste, je vous suis bien obligée de la couronne et du livre que vous m'avez envoyés. Je la garderai avec congé de l'obéissance, chèrement, pour l'amour

[1] Il doit être ici question de la chapelle du Sacré-Cœur bâtie à l'extrémité du jardin, contre le mur de clôture.

que vous portez à cet aimable Cœur, lequel je supplie vous y faire part toutes les fois que je la dirai. Demandez-lui pour moi qu'il me cache si avant dans lui-même que je demeure ensevelie dans un éternel oubli et mépris, puisque tous les tourments les plus rigoureux, et la mort même, me seraient un plaisir pourvu qu'il règne. Je ne trouve aucune consolation dans la vie que dans le progrès et les heureux succès des intérêts de ce divin Cœur, et lorsque vous m'en apprenez des nouvelles. Mais ne me donnez cette consolation que lorsqu'il vous l'inspirera, et soyez persuadée qu'encore que quelquefois je ne vous réponde pas, je n'en ai pas moins d'estime, d'amitié et de souvenir pour vous en sa sainte présence; et c'est parce que je ne peux faire autrement; ce qui n'empêchera pas que notre union ne continue éternellement, puisque je suis toute à vous en son saint amour.

Je vous dirai que les RR. Pères Jésuites ont pris cette dévotion fort à cœur, et l'ont établie dans leurs colléges. Enfin, mon intime Sœur, je crois qu'il n'y a que moi qui lui sois un obstacle. Priez-le, je vous en conjure, qu'il me retire plutôt de la vie, laquelle ne me donne aucun plaisir que celui de voir aimer, honorer et glorifier cet aimable Cœur, dans lequel il nous faut renouveler souvent la sainte union qu'il a faite des nôtres, lui demandant sans cesse de se faire connaître et aimer, et de répandre ses miséricordes sur tous ceux qui auront recours à lui, en lui recommandant toutes les calamités publiques.

LETTRE CXVII

A son frère le maire.

Elle l'exhorte à la patience et à la résignation dans la maladie d'Angélique Aumônier, sa femme.

VIVE † JÉSUS! 1690 [1].

En vérité, mon très-cher frère, je ne sais plus que vous répondre, étant si sensiblement touchée moi-même de voir que toutes les prières que notre Communauté et toutes les bonnes âmes de ma connaissance font incessamment avec moi pour ma chère sœur et pour vous, ne vous ont encore pu obtenir seulement un moment de patience. J'en attribue, avec douleur, la cause à mes péchés. Mais cependant c'est là tout ce que Dieu veut d'elle et de vous, la soumission à sa volonté, et la patience pour porter ce mal avec douceur; et non pas vous laisser aller à ces sortes de curiosités qui ne lui plaisent pas. N'étant pas à mon pouvoir de vous satisfaire sur ce sujet, je pensais vous en avoir dit suffisamment par les deux précédentes si vous y aviez fait un peu de réflexion, pour vous faire connaître qu'étant la volonté de Dieu qu'elle souffre ce mal avec patience pour son salut, c'est en vain que vous y cherchez des remèdes humains, lesquels n'y serviront de rien; car qui peut aller contre la volonté de Dieu? Elle

[1] Cette lettre et la suivante, sans date dans nos copies, ont dû précéder de fort peu la mort de Mme Alacoque, qui fut malade treize mois, et put signer cependant l'acte de fondation de la chapelle du Bois-Sainte-Marie, le 18 juillet. Après avoir épuisé tous les remèdes, la famille ne voyant plus de ressource que dans les prières de sœur Marguerite-Marie, les réclamait avec d'autant plus d'instances qu'on en avait éprouvé l'efficacité dans la guérison de M. Jacques Alacoque. On aurait voulu savoir du moins si la malade guérirait, et si l'épreuve durerait encore longtemps. Avec une fermeté toute sainte, l'humble religieuse répond par cette lettre aux instances et aux questions qui lui sont adressées. Ces pieux conseils furent compris; ils produisirent sur la malade les consolants résultats exprimés dans le mémoire de Chrysostome, qui a été lu au 1er volume.

s'accomplira toujours, bon gré, malgré que nous en ayons. Et pour le dire tout en un mot, c'est que cette pauvre malade a dans son mal son salut renfermé, et elle en est comme l'arbitre pour en bien ou mal user, sans qu'elle doive s'informer s'il doit durer peu ou longtemps, laissant cela dans les secrets de Dieu, auquel il faut qu'elle fasse un sacrifice de sa vie, pour la lui rendre quand il lui plaira. C'est à quoi je l'exhorte de tout mon cœur, la larme à l'œil, puisque Dieu lui ayant donné cette maladie comme une marque de son amour qui la veut sauver, aussi ne lui pourrait-il point donner de plus grande marque de sa juste colère que de la guérir; parce que lorsqu'il s'agit du salut, il faut tout faire et tout souffrir, tout sacrifier et tout abandonner.

Voilà, mon très-cher frère, tout ce que la vive douleur et la part que je prends à votre sensible affection me permet de vous dire. Pour des prières, il me semble n'en pouvoir faire davantage, et même des communions. Encore présentement je communie dix vendredis de suite à son intention. Notre très-honorée Mère a fait faire des prières et des neuvaines à la sainte Vierge et à notre saint Fondateur. Elle vous salue, et prend beaucoup de part à votre juste douleur.

Pour moi je ne peux vous exprimer la surprise où je suis de votre peu de soumission et de patience. Cela me fait mourir toute vive. Vouez-la encore à saint François de Sales, et faites dire neuf messes en son honneur, pour obtenir à la chère malade la patience et le détachement des choses de la terre. Et pour cela qu'elle se souvienne que la dernière fois que je la vis, elle me dit de demander à Dieu qu'il la mît en l'état de faire son salut à quelque prix que ce fût. Or maintenant il n'est plus temps de se rétracter. Enfin, mon cher frère, encore que Dieu nous veuille sauver, il veut que nous y contribuions de notre part, autrement il ne fera rien sans nous. C'est pourquoi il faut se résoudre à souffrir. Je voudrais de tout mon cœur pouvoir

contribuer en quelque chose à sa consolation et sanctification, n'y ayant rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela, hors le péché. Voici le temps d'une semence fructueuse pour l'éternité, où la moisson sera abondante. Ne perdez pas courage! Vos peines souffertes avec patience valent mille fois plus que toute autre austérité. Voilà ce que Dieu demande de vous pour le présent. J'embrasse mille fois la chère malade, et vous prie de la consoler autant que vous le pourrez, sans vous laisser abattre par le chagrin.

LETTRE CXVIII

A son frère, curé du Bois-Sainte-Marie.

Après s'être recommandée à ses prières, elle l'engage à fortifier et à consoler sa famille.

VIVE † JÉSUS! 1690.

Vous ne sauriez croire, mon très-cher frère, combien le sacré Cœur de notre souverain Maître m'a fait sentir de consolation de notre entretien. Il me semble que depuis que j'ai eu la consolation de vous voir, mon cœur se sent de plus en plus uni au vôtre dans celui du Sauveur par les liens de son pur amour, dont je vous souhaite tout consommé et transformé, afin que nous n'en soyons jamais séparés un seul moment. Continuez-moi toujours, je vous prie, un peu de part à vos saints sacrifices, car vous êtes obligé de vous intéresser à mon salut. Hélas! mon cher frère, que je suis pauvre de biens spirituels! J'espère beaucoup de votre secours auprès du sacré Cœur, qui fait toute ma consolation et mon espérance, parmi les croix dont il continue de me gratifier, et dont je fais un si mauvais usage que je crains que ces souffrances ne m'en attirent des éternelles. Mais de tout cela je m'abandonne au sacré Cœur de notre bon Maître, lequel je vous invite de toujours bien aimer, en

lui procurant tout l'honneur et la gloire qui sera en votre pouvoir. Ne craignez pas d'y employer votre temps, car il est assez riche pour vous récompenser.

Je suis sensiblement touchée de tout ce que vous me dites au sujet de ma chère sœur. Je ne répète pas ici ce que j'en dis dans la lettre que j'écris à mon frère, vous le pourrez voir; mais seulement je vous dis qu'il faut que vous puisiez dans le sacré Cœur de notre divin Sauveur, par vos saints sacrifices, toute la consolation dont ils ont besoin. Car il faut que vous les souteniez pour qu'ils ne s'impatientent pas, puisqu'il n'y a point d'autres remèdes à vos maux que la patience et soumission à la volonté de Dieu, lequel je supplie les leur vouloir donner. C'est tout ce que je vous puis dire pour le présent dans la sensible douleur qui m'accable.

Je suis toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus.

LETTRE CXIX

A la mère de Saumaise, à Dijon.

L'autographe est au monastère de Turin.

Elle témoigne une parfaite soumission dans les contradictions qu'on suscite au sujet de la dévotion au sacré Cœur[1].

VIVE † JÉSUS! 7 mai 1690.

Je vois bien, ma chère Mère, que toutes ces petites contradictions qui s'opposent à notre aimable dévotion vous étonnent et vous font beaucoup souffrir, si je ne me trompe.

[1] Le bref de Clément X, de 1674, qui avait permis d'ériger à Coutances une confrérie des saints Cœurs de Jésus et de Marie, devait soulever une nouvelle tempête parmi les opposants à l'aimable dévotion, de la part des Jansénistes surtout. L'évêque de Coutances l'avait pressenti, et avait retardé l'exécution de ce bref jusqu'au 25 janvier 1688. L'explosion eut lieu : l'opposition devint furieuse; la colère produisit et propagea toutes sortes de bruits et de menaces. C'est dans cette grande crise que la Bienheureuse écrit cette lettre à la mère de Saumaise.

Mais pourquoi cela? puisqu'il me semble que vous avez déjà été avertie que Satan les suscite, enragé qu'il est de voir que par ce moyen salutaire il perdra bien des âmes qu'il croyait déjà tenir, et que ce moyen lui en a déjà ravi et lui en ravira bien davantage, par la toute-puissance de Celui qui, dans le temps qu'il s'est proposé, fera tourner toutes ses oppositions et contradictions à sa gloire et à la confusion de ses ennemis. Il se servira même de ces contradictions comme d'un solide fondement, pour établir cette sainte dévotion, pour laquelle il nous faut résoudre à soutenir généreusement toutes les difficultés et bourrasques de Satan. L'on dit même que tous les curés ont ordre de ne recevoir aucune dévotion nouvelle dans leurs paroisses, et que même celle de ce divin Cœur est déjà défendue particulièrement en quelques-unes. On dit de plus que l'on va faire défense à tous les libraires de ne rien imprimer sur ce sujet; et[1] plusieurs autres choses que l'on dit contre cette sainte dévotion. Mais tout cela ne m'étonne point. J'ai une si grande confiance que Notre-Seigneur achèvera ce qu'il a commencé, qu'il me semble que quand l'on en ferait encore plus, je n'en pourrais douter. Mais si ce n'est pas son bon plaisir que la chose passe plus avant, nous demeurerons contentes et soumises à la sainte volonté, puisque nous ne cherchons que de l'accomplir, en cela et au reste. Ainsi il lui faut tout abandonner.

Je vous avoue, ma chère Mère, que quoiqu'il me semble n'avoir rien au monde de plus cher et dont le mauvais succès me fût plus douloureux, néanmoins je m'abandonne à tout, disant à Notre-Seigneur : « Seigneur, c'est votre affaire. Je sais que si vous le voulez elle réussira infailliblement, malgré tous les obstacles que l'on pourrait former; si vous ne le voulez pas, en vain y travaillerons-nous, vous renver-

[1] Je passe.... Ce mot est évidemment la pensée de la Bienheureuse, et la correction de la phrase le réclame.

serez tous nos desseins. Mais si cette dévotion est pour votre gloire, disposez toutes choses pour qu'elle réussisse à votre honneur; et pour cela, rendez-vous maître des cœurs. »

Pour ce bon religieux de Lyon[1] qui travaille pour la gloire du sacré Cœur, je n'en ai point eu de nouvelles depuis longtemps. Il m'a écrit trois fois sans recevoir de moi aucune réponse. Je lui en ai fait une depuis peu par l'ordre de l'obéissance; je ne sais s'il aura reçu ma lettre. J'avoue, ma chère Mère, que vous avez bien raison de ne pas approuver mon procédé au sujet de l'écriture et du parloir; mais si vous saviez les raisons que j'ai d'en agir ainsi, je crois que vous me conseilleriez de le faire toujours. Dieu soit béni de tout! Prions continuellement, et agissez sans vous lasser pour les intérêts de cet aimable Cœur de Jésus, et croyez, ma très-chère Mère, que dans lui je regarde les vôtres comme les miens propres, et que tout ce qui vous appartient m'est trop cher pour le pouvoir oublier. Pour ce qui est de vous parler sur ce qui regarde mon intérieur, je vous prie de m'excuser si je ne le peux faire pour cette fois; je n'en suis pas moins toute à vous dans celui de notre divin Maître, auquel je vous conjure de m'offrir souvent, en lui demandant pour moi les forces nécessaires pour accomplir parfaitement sa très-sainte volonté en tout ce qu'il désire de moi, qui suis tout à vous en son saint amour.

[1] Le P. Croiset.

LETTRE CXX

A sœur de La Barge, à Moulins.

L'autographe est au monastère de Nevers.

La Bienheureuse consent à lui écrire encore, malgré l'adieu qu'elle lui avait fait. — Réponse aux demandes de cette sainte âme. — Conseils de haute perfection. — Elle parle de son extinction de voix dont s'était informée sœur de La Barge.

VIVE † JÉSUS! 27 mai 1690.

Enfin, ma très-chère amie, dans le Cœur sacré de notre adorable Maître, le mien ne peut refuser au vôtre ce que vous demandez, qui est de répondre à la vôtre dernière, et de vous écrire une fois l'année, vous avouant notre amitié et union être trop forte dans ce Cœur divin pour la pouvoir rompre, du moins de ma part; vous assurant que mon silence ne me donnera qu'un plus fréquent souvenir de vous, et fortifiera de plus en plus notre amitié et union. Mais je ne peux plus lui résister pour le présent et ne me sens pas même capable de le faire, c'est-à-dire qu'il me faut éteindre et anéantir pour vivre pauvre, inconnue, cachée dans le sacré Cœur de mon divin Maître; oubliée et méprisée des créatures, afin qu'il établisse son règne sur mon anéantissement.

Mais pour répondre à ce que vous me dites, je crois que vous ne ferez rien contre cet esprit d'abandon et de sacrifice dans lequel vous devez vivre et mourir, lorsque vous représenterez la faiblesse de votre corps à ceux qui vous conduisent; et puis demeurez en paix, tout abandonnée et sacrifiée au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel, — il me semble oser vous le dire, — ne vous abandonnera jamais, mais prendra un soin tout particulier de vous, à mesure que vous vous y confierez et abandonnerez, par une fidélité inviolable dans les occasions où il [s'agira de lui

témoigner votre amour, [1]] lequel il me semble vouloir que vous fassiez particulièrement consister dans le parfait oubli de vous-même, et l'amour du mépris qui sait tout souffrir en silence.

De plus, sur la peine que vous sentez d'une vie languissante au service de Dieu, voici ce qu'il me semble me mettre en pensée pour vous dire : de ne vous en point troubler, mais que, pour vous satisfaire sur ce sujet, vous n'avez qu'à vous unir en tout ce que vous ferez au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au commencement pour vous servir de dispositions, et à la fin pour satisfaction. Comme, par exemple, vous ne pouvez rien faire à l'oraison? contentez-vous d'offrir celle que ce divin Sauveur fait pour nous au très-saint Sacrement de l'autel, offrant ses ardeurs pour réparer toutes vos tiédeurs; et dites dans chacune de vos actions : « Mon Dieu, je veux faire ou souffrir cela dans le sacré Cœur de votre divin Fils, et selon ses saintes intentions que je vous offre pour réparer tout ce qu'il y a d'impur et d'imparfait dans les miennes. » Et ainsi de tout le reste. — Et lorsqu'il vous arrivera quelque peine, affliction ou mortification, dites-vous à vous-même : « Prends ce que le sacré Cœur de Jésus-Christ t'envoie pour t'unir à lui. » — Et tâchez surtout de conserver la paix du cœur, qui vaut plus que tous les trésors imaginables; et le moyen de la conserver, c'est de n'avoir plus de volonté, mais mettre celle de ce divin Cœur en place de la nôtre, pour la laisser vouloir pour nous tout ce qui lui sera le plus glorieux, nous contentant de nous soumettre et abandonner. Et en un mot, cet aimable Cœur suppléera à tout ce qui pourra manquer de votre part, car il aimera Dieu pour vous, et vous l'aimerez en lui et par lui. Mais n'en dis-je pas trop?... Ce n'est que pour satisfaire votre humilité, puisque la perfection ne con-

[1] Ces mots manquent dans le fac-simile de l'autographe ; mais le sens de la phrase semble les réclamer absolument.

siste, comme dit notre saint Fondateur, qu'à peu penser, peu parler, mais beaucoup faire et souffrir. Car, hélas! chère amie, je me confonds et me condamne moi-même en écrivant ceci, me trouvant si éloignée de ce que je dis, qui est la cause que je ne veux plus écrire, que premièrement je n'aie appris à faire ce que je dis. Car, comme dit Notre-Seigneur, que pourrait-il servir à l'homme de gagner tout le monde s'il fait la perte de son âme? Voilà, comme vous voyez, que je vais sans façon avec vous, qui êtes très-avant dans mon chétif cœur, dans toute l'affection duquel je vous puis assurer que lorsque vous jugerez, comme vous me le dites, que je vous pourrai être utile, vous n'aurez qu'à me le faire connaître, et vous verrez alors ce que je vous suis dans le sacré Cœur de Jésus; lequel, comme je le pense, n'aura pas désagréable la prière que vous souhaitez de faire à son bien-aimé disciple le glorieux saint Jean; mais que ce soit pour obtenir la parfaite conformité au bon plaisir divin.

Au reste, vous me demandez la cause de ce silence de trois semaines [1]. Je ne vous en peux dire d'autre que celle que je me trouvais entièrement impuissante à pouvoir seulement former une parole que l'on pût entendre, quoique je me fisse de grandes violences pour cela à cause de la charge où je suis [2]. Mais à Dieu ne plaise que je me fusse rendue singulière en voulant faire plus de retraite que les autres, qui n'en avaient que dix jours. Vous me demandez ce que je faisais dans ce silence : hélas! je n'ai qu'une seule affaire, qui est d'aimer, [3] m'oublier et m'anéantir, puisque tout consiste en l'amour de Dieu et la haine de nous-même. Et cette affaire me paraît de si grande importance, que jamais je n'ai assez de temps pour y employer. Aimons-le donc cet unique Époux

[1] Il en a été question dans sa précédente lettre à sœur de La Barge, fin d'octobre 1689.

[2] Assistante de la Communauté.

[3] Et.

de nos âmes, mais aimons-le dans toute chose et par-dessus tout : sans goût, sans sentiment ni plaisir, dans la souffrance et désolation comme dans la jouissance des consolations. Et ne me dites pas que vous n'avez point d'amour, je vous dis que si, que vous l'aimez, mais c'est que vous avez toujours trop de crainte, qui est ce qui lui déplaît, car il veut de vous une amoureuse confiance.

Présentez, s'il vous plaît, mes très-humbles et plus affectionnés respects à votre très-honorée Mère [1], laquelle j'estime et chéris sincèrement dans le sacré Cœur de notre adorable Maître, devant lequel je ne l'oublierai pas, non plus que votre chère sœur la Déposée [2], à qui j'en dis le même, et à vous, mon intime Sœur. Je vous supplie aussi de demander à ce divin Cœur pour moi son pur amour, qui me convertisse toute en lui. Je ferai le même pour vous, et je suis dans ce même Cœur toute à vous.

LETTRE CXXI [3]

A une religieuse Ursuline [4].

La Bienheureuse l'exhorte d'une manière pressante à réformer certains défauts et à se donner toute à Dieu.

VIVE † JÉSUS! 2 juin...

Je souhaiterais, ma très-chère Sœur, que Jésus triomphant le fût si parfaitement de nos cœurs qu'ils fussent hors du pouvoir de s'en départir jamais, non plus que de ses

[1] La mère Marie-Félice Dubuysson.

[2] Sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

[3] Cette lettre est la dernière où la date soit indiquée. Il n'a pas été possible d'en assigner à celles qui vont suivre. Toutefois les quatre lettres placées immédiatement ci-après, et qui s'adressent à une religieuse Ursuline, appartiennent aux dernières années de la Bienheureuse.

[4] Cette religieuse est sœur Marie de Saint-Étienne de Montroüan, nièce de la révérende Mère que nous avons précédemment nommée. Élevée au pensionnat de la Visitation, elle avait eu pour maîtresse la Bienheureuse Marguerite-Marie, qu'elle aimait et vénérait comme une sainte. De son

saintes lois et du devoir de ses vraies épouses dont nous avons le bonheur de porter la qualité, quoique très-indignement de ma part. Mais il faut vous avouer, chère amie, que je ne saurais plus longtemps vous dissimuler ma peine, puisqu'il vous faut aimer autant que je le fais dans le sacré Cœur de Jésus-Christ, pour entrer si avant dans vos intérêts et pour en être si sensiblement touchée. C'est ce qui me donne la confiance de hasarder cette lettre pour vous prier de me dire la vérité de votre disposition, car je n'en veux croire ni à ma pensée ni à tout ce qu'on m'en pourrait dire par mille petits discours que l'on fait de votre conduite. Je vous avoue que j'en ai le cœur pénétré de douleur; mais, ma chère Sœur, souffrez que je vous parle franchement et que je m'acquitte de la promesse que vous m'avez engagée de vous faire, qui est de vous dire simplement ma pensée à votre égard. Je crois que Notre-Seigneur n'est point content de votre procédé, et je crains bien qu'il ne se lasse de votre résistance, et qu'après avoir essayé en vain de gagner votre

côté la bonne, maîtresse avait conservé pour son élève un dévouement et une affection qui la suivirent en dehors de ce premier séjour. Lorsqu'elle se fut consacrée à Dieu, au couvent de Sainte-Ursule, contigu à celui de la Visitation, la jeune religieuse réclamait et recevait par écrit les conseils de sa digne amie. L'information juridique de 1715 exprime en ces termes les aveux de sœur Marie de Saint-Étienne :

« Que la vénérable sœur Alacoque, en qui elle avait une entière confiance, « lui a découvert les choses qui se passaient intérieurement en elle, et « dont elle n'avait point parlé à qui que ce soit. Que depuis qu'elle fut « sortie de la Visitation, et eut fait profession dans cette maison de Sainte-« Ursule, elle a consulté plusieurs fois la vénérable Sœur sur ses peines « intérieures et autres choses, et qu'elle se trouvait parfaitement bien de « ses avis. Souvent elle a compris que des choses qui regardaient son in-« térieur, et dont elle ne l'avait pas encore informée, lui étaient connues. « Surtout elle dit avoir reçu plusieurs lettres de la Vénérable, qui l'exhor-« taient à travailler à la perfection et à la sainteté de son état, à souffrir « avec patience les croix qui arrivent indispensablement, dans la religion « aussi bien qu'ailleurs. Enfin, ajoute la déposante, ces lettres sont rem-« plies de saints avis. »

On ne saurait définir plus clairement les lettres transcrites ici. Le procès de 1715 nous permet donc d'indiquer leur adresse en toute certitude. Mais il mentionne neuf lettres, et nous n'en retrouvons que cinq copies.

cœur en frappant sans cesse à la porte sans y pouvoir entrer, il ne se retire en l'abandonnant à ses ennemis; car vous savez bien qu'il ne veut point d'un cœur partagé. Il veut tout posséder ou tout quitter. Mais je sais bien que vous ne manquez pas de lumière sur tout ce qu'il veut de vous dans l'état où vous êtes engagée. Eh! quelle peine s'attirera le serviteur qui connaît la volonté de son Maître et ne l'accomplit pas! J'espère pourtant que votre bon cœur ne prendra point ceci en mauvaise part; mais plutôt vous y ferez un peu de réflexion afin de ne pas hasarder la couronne qui vous est destinée, et de ne pas vous priver de tant de grâces dont vous ne laisserez pas de remercier Dieu au jour de votre trépas, qui n'est pas toujours si éloigné que nous le pensons.

Mais commençons donc tout de bon à travailler à notre salut, car nul ne le fera pour nous, puisque celui-là même qui nous a fait sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. Et encore une fois, serait-il bien possible que vous eussiez le courage de lui refuser le vôtre? Non, je ne le saurais croire, puisqu'il ne faut qu'un bon « Je le veux » pour nous rendre tout à Dieu, lequel ne nous refusera pas, en sa miséricorde, les forces nécessaires pour vaincre nos répugnances au bien et surmonter nos petites faiblesses, qui nous éloignent si souvent de lui et de nos obligations religieuses. Mais recourez à son amoureuse bonté avec confiance, et il ne vous délaissera pas, car il a le désir de vous faire du bien, étant toujours prêt à vous recevoir, pourvu qu'humblement vous recouriez à lui, si par malheur vous vous en étiez tant soit peu écartée. Ne nous laissons point aller au découragement, mais recevons de bon cœur, chère amie, en esprit de soumission, les petites mortifications que sa douce Providence permettra nous arriver, et tâchons d'en faire bon usage. Étant aussi méchante que je la suis, j'ai bien envie de mieux faire; je l'espère si je suis aidée de vos prières. Vous ne serez pas oubliée dans les miennes faibles et languissantes, par les-

quelles je supplie le divin Sauveur de nos âmes de nous rendre à lui pour jamais. Qu'il soit éternellement béni et glorifié.

LETTRE CXXII

A une religieuse Ursuline.

Au sujet du trépas d'une personne qui lui était chère, elle l'engage de nouveau à ne s'attacher qu'à Dieu seul.

VIVE † JÉSUS!

J'ai été consolée, ma très-chère et bien-aimée Sœur, de voir par la vôtre la soumission et résignation au bon plaisir divin dans votre rude affliction. Je vois une grande bonté et amour de Dieu à votre égard, en vous ôtant tout ce que vous aviez de plus cher en cette vie, afin que vous ne vous attachiez plus à rien de terrestre, mais à lui seul qui veut posséder votre cœur sans partage, afin que vous l'aimiez d'un amour sans mélange de celui des créatures. Car, hélas! ma chère Sœur, puisque notre vocation nous y engage, et nous rend les épouses d'un Dieu crucifié, il nous faut aimer les croix et les recevoir comme des gages précieux de l'amour du divin Époux, qui veut, par ces moyens crucifiants, nous rendre semblables à lui en éprouvant notre amour, duquel il faut lui donner des marques en embrassant amoureusement la croix.

Je sais qu'il n'y a rien qui tienne plus en peine les trépassés que de ne pas accomplir ce qu'ils promettent : la défunte me dit qu'elle avait fait vœu de faire une bonne œuvre...; c'est pourquoi je vous ai avertie afin que la chose s'accomplisse. Elle vous sera plus utile dans le ciel que sur la terre, mais il faut lui aider à y entrer et l'assister de prières et bonnes œuvres. Pour cet effet il ne faut plus aimer ni vouloir que Dieu seul; c'est dans son saint amour que je suis toute à vous.

LETTRE CXXIII

A une religieuse Ursuline.

Encouragement à la fidélité et à la confiance. — Elle lui trace le type d'une vraie religieuse.

VIVE † JÉSUS! Mars...

Ma très-chère Sœur,

Après vous avoir souhaité la plénitude des grâces que Notre-Seigneur verse abondamment dans les cœurs bien disposés à recevoir, en ce saint temps, les impressions de son amour souffrant, pour un jour participer à celles de son amour jouissant, — dont je désire bien que nous soyons du nombre, — je voudrais vous pouvoir témoigner la sincère affection que j'ai pour vous. Et d'autant que vous me faites paraître un grand désir d'aimer Dieu, et de vous rendre toute à lui en remplissant partout les devoirs de votre sainte vocation, faisant exactement tout ce que le Seigneur vous fait connaître qu'il demande de vous, c'est là le moyen de gagner son sacré Cœur et d'en obtenir toutes les faveurs nécessaires à votre perfection. Confiez-vous en la bonté de Notre-Seigneur dans les croix qu'il nous envoie, et il ne vous délaissera pas; car il sait bien tirer les biens de nos maux, et sa gloire de nos afflictions. Je le prie qu'il nous rende telles qu'il nous désire dans notre sainte vocation, qui nous doit rendre soumise, dans l'affliction comme dans la consolation, à sa très-adorable volonté, qui est toujours également aimable en elle-même. Embrassons de bon cœur tout ce qu'elle ordonne, en disant en toute occasion : « Mon Dieu, votre volonté soit faite! »

Je ne pense pas que Dieu demande autre chose de vous, sinon de lui rendre fidèlement ce que vous lui avez promis par vos saints vœux, qui vous obligent à vivre conformément

à l'esprit de votre règle : car, hélas! quelle confusion aurions-nous à l'heure de la mort si on nous disait : « Quitte cet habit, qui n'a couvert qu'un fantôme de religion. » Pensons-y sérieusement, ma chère amie, et travaillons tout de bon à nous mettre dans le parfait dénûment où doit être une bonne religieuse, non-seulement des biens et commodités, mais encore de toutes consolations et plaisirs, tant intérieurs qu'extérieurs. Enfin une bonne religieuse doit être toute à Dieu et à sa Supérieure, de telle manière qu'elle en dispose et l'emploie indifféremment; vivant ainsi tout abandonnée à la céleste Providence et à la sainte obéissance, sans rien désirer ni rien refuser, mais se tenant toujours disposée à tout faire et souffrir sans se plaindre. Voilà le vrai paradis de l'âme religieuse.

Je suis toute à vous en Notre-Seigneur.

LETTRE CXXIV

A une religieuse Ursuline.

Elle lui montre l'étendue des obligations religieuses, l'engage à s'en pénétrer, et lui conseille de puiser force et secours dans le Cœur de Jésus.

VIVE † JÉSUS!

Ma très-chère Sœur,

Je ne vous oublie pas devant Dieu, et je le supplie de vous rendre une grande sainte. Il ne faut pour cela que vous rendre inviolablement fidèle en la pratique de toutes vos observances, et il ne faut pas être à Dieu à demi; car, comme il se donne tout à celui qu'il aime, aussi veut-il posséder tout son cœur. Et quel plus grand bien, chère amie, que de n'être plus rien au monde et à nous-mêmes, pour être possédées de Dieu et ne posséder que lui seul! Mais il ne nous faut pas flatter que nous puissions jouir d'un si grand bien

sans souffrir beaucoup et sans nous faire violence. Mais, bon courage! il n'y a que les violents qui ravissent le ciel, et vous savez qu'en la vie religieuse il s'en faut faire de continuelles, parce que c'est une vie tout opposée à la chair et aux sens, toute crucifiée, et qui, à bon droit, se peut appeler une vivante mort. Une bonne religieuse doit toujours être dans ce continuel exercice de mort à tous les plaisirs de la vie, par une vraie mortification de ses sens, une profonde humilité de cœur qui nous porte au mépris et oubli de nous-même. Je vous souhaite une fidèle correspondance à la grâce suivant les lumières que le Seigneur vous en donne. Nous ne devons tendre en tout ce que nous faisons qu'à nous unir à Dieu, et à nous conformer à notre Époux crucifié; mais il faut pour cela mettre à bas et sous les pieds tous ces respects humains qui font tant d'obstacles à notre perfection. Je vous conseille de vous adresser au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, si vous voulez être victorieuse de vos ennemis, et trouver la force et consolation qui vous est nécessaire, laquelle il ne vous refusera pas si vous la lui demandez. Croyez-moi toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus.

LETTRE CXXV

A une religieuse Ursuline.

Elle l'anime à la vertu et la console dans ses peines intérieures. — Conseils pour sa retraite.

VIVE ✝ JÉSUS!

Il faut vous dire, ma chère amie, qu'en priant pour vous cette pensée m'est venue, que, le sacré Cœur voulant établir son empire et le règne de son amour dans votre cœur, vous le ruinez pour établir celui de la créature; qu'il ne permettra pas que vous trouviez de vrai repos que dans le parfait détachement de cette même créature, ce que vous n'obtiendrez

pas en fuyant ; mais que vous serez victorieuse en combattant. Résistez donc courageusement à toutes les attaques que vous sentirez, car vous n'aurez rien sans peine, et le prix n'est donné qu'aux vainqueurs. Je prie le sacré Cœur de vous rendre de ce nombre.

Vous vous affligez de vos peines intérieures, et moi je vous assure que c'est de là même que vous devez tirer votre plus grande consolation, pourvu que vous les portiez avec paix, soumission et abandon au sacré Cœur de Notre-Seigneur, qui ne nous les donne que par un excès d'amour pour nous, lequel il veut bien que vous sachiez afin que vous en ayez de la reconnaissance. Premièrement, il prétend de vous purifier par ces peines de toutes les affections que vous avez eues pour les créatures, contraires à la pureté de son divin amour. Secondement, il veut vous faire mériter la couronne qu'il vous a destinée, en vous faisant cette petite part des amertumes qu'il a souffertes pendant tout le temps de sa vie mortelle ; et vous êtes bienheureuse, de quelle manière que soient vos peines, d'avoir cette conformité avec lui.

De plus, les douceurs intérieures ne produisent en nous que des amusements et vaines complaisances, et non jamais d'amour pur et solide. Regardez si vous ne lui êtes pas bien obligée de ce qu'il tient cette conduite sur vous. Il ne vous demande que cette parfaite soumission à sa sainte volonté, agissant avec une grande pureté d'intention et désir de lui plaire, sans respect humain. Et comme je vous l'ai déjà dit, il ne demande pas de vous d'autres marques que vous l'aimiez, sinon une profonde humilité d'esprit, la paix dans votre âme et dans votre cœur, et le désir de l'aimer, puisque en vérité il vous aime et ne vous laissera pas périr. N'ayez donc point de réserve pour lui, qui veut être au dedans de vous-même comme un germe de vie éternelle. Il y veut régner, régir, gouverner, et donner le mouvement à toutes vos opérations, et être l'objet de toutes vos affections.

Vous avez bien fait, ma chère amie dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur, de me dire de vos nouvelles, car depuis dimanche je me sentais pressée de vous donner cet écrit, qui depuis longtemps avait été fait pour vous; mais il me venait toujours en pensée d'attendre que vous fussiez en solitude, et qu'il servirait de réponse à ce que vous nous écrivez. C'est pourquoi, recevez-le donc non de moi, mais de Celui qui véritablement vous aime et ne vous abandonnera pas, car il me semble qu'il m'a pressée de vous le dire, et que vous ne craigniez donc pas de vous abandonner à lui sans réserve, et de lui donner tout votre temps et vos moyens, pour les employer à souffrir et à jouir, selon son désir, sans vous mettre en peine de rien autre que de l'aimer et le laisser faire, car vous ne pouviez pas destiner votre retraite à aucun dessein qui lui fût plus agréable. Persévérez, chère amie, à aimer ce sacré Cœur, car il vous réserve encore des libéralités autres que celles qu'il vous a déjà faites; mais il vous les fera connaître à mesure que vous lui serez fidèle et que vous vous confierez à lui parmi les contradictions et humiliations, lesquelles vous devez recevoir et embrasser comme des gages de son amour, sans en laisser perdre aucune occasion. C'est le moyen de contenter notre bon Maître. Tâchez, je vous en conjure, de bien comprendre ses divines leçons, et tout ce qu'il veut de vous, afin de l'exécuter dans la suite. Donnez-lui la gloire de tout; n'attribuez jamais rien à la créature, qui n'est capable que du mal. Pour la lecture de la Retraite du Révérend Père de La Colombière, n'en lisez que ce qui traite de l'aimable Cœur de Jésus-Christ, lequel seul doit être votre occupation, votre méditation, et votre entretien, et votre livre, et toute votre direction, celui qui doit remplir votre mémoire, éclairer votre entendement et enflammer votre volonté, afin que vous ne vous souveniez plus que de lui. Continuez à le bien prier pour moi, je le fais pour vous. Je m'en vais me reposer dans ce sacré Cœur, car

il est tard. Priez-le bien afin qu'il étende partout son amour et sa connaissance; présentez-lui particulièrement toutes les nécessités de cette Communauté.

LETTRE CXXVI

A une dame religieuse.

Réponse pleine d'humilité sur la manière de se disposer à la mort.— Combien elle s'intéresse à la conversion des hérétiques. — Envoi d'une image et d'une consécration au sacré Cœur.

VIVE † JÉSUS!

Madame,

Je prie le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'être la paix et la consolation de votre âme et tout l'amour de votre cœur. C'est de toute l'affection du mien que je voudrais vous pouvoir témoigner combien je vous chéris et honore dans ce Cœur adorable, et le désir que j'aurais de satisfaire à ce que vous souhaitez de sa chétive et indigne esclave, ce que je ne pourrai faire à raison de mon peu de mémoire, qui ne saurait se rappeler les choses passées, ne pouvant me souvenir de ce que je vous ai dit, pour vous en dire ma pensée. Et par le second article, qui regarde votre mort[1], abandonnez cela à la céleste Providence, sans vouloir pénétrer dans le secret de Dieu, car cela n'appartient pas à une chétive pécheresse comme moi. Vous voulez savoir ce qu'il faut faire, ma très-chère amie? C'est qu'il nous faut toujours tenir en la même disposition où nous voudrions paraître devant Dieu, et nous ne craindrons pas que la mort nous surprenne. Et que peut craindre une bonne religieuse, dont la vie ne doit être qu'une continuelle mort à soi-même

[1] La réputation de sainteté de la Bienheureuse était si bien accréditée, que certaines personnes venaient tout naïvement l'interroger sur l'heure de leur mort.

et à tous les plaisirs de la vie, pour n'en prendre point d'autre qu'à se crucifier avec ce cher Époux Jésus-Christ? Et en le faisant, nous trouverons la vie dans la mort, la douceur dans l'amertume, et Dieu dans le néant. Notre cœur n'est fait que pour Dieu. Malheur à lui s'il se contente de moins que de Dieu, ou s'il se laisse brûler de quelque autre feu que de celui de son pur amour, lequel, j'espère, vous animera de plus en plus à continuer vos soins et votre charitable zèle envers ces pauvres infidèles huguenots. N'y épargnez pas vos peines selon votre pouvoir. Le Seigneur vous en récompensera bien, de même que de la dévotion que vous aurez à son sacré Cœur, auquel je vous invite de vous toute consacrer et sacrifier après la sainte communion que vous ferez à cette intention. Et je vous envoie à cet effet une petite consécration pour porter sur votre cœur avec une image. Ayez-y votre recours en toute occasion, il vous consolera dans vos besoins et afflictions, se rendant la force de vos faiblesses, le souverain remède à tous vos maux, et enfin votre asile à l'heure de la mort, à laquelle il faut faire de votre vie une continuelle préparation, et faire tout le bien que nous pourrons tandis que nous en avons le temps. Vous voyez comme je vais librement avec vous, espérant que votre bonté excusera ma franchise, puisque je suis toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus-Christ,

Sœur Marguerite-Marie ALACOQUE,

qui vous prie de demander sa véritable conversion et la grâce de mourir dans une vraie contrition. Je ne vous oublierai pas dans mes chétives prières.

Dieu soit béni!

OBSERVATIONS

RELATIVES AUX LETTRES SUIVANTES

Entre tous les dons accordés par le Seigneur à notre bienheureuse Marguerite, l'un des plus précieux sans contredit est de lui avoir donné des directeurs tels que le père Claude de La Colombière et le père Ignace Rolin; tous deux éminents en vertu, en prudence, en sainteté; tous deux destinés à soutenir cette âme d'élite dans les luttes les plus difficiles, à la guider dans les sentiers les plus épineux.

Le premier vint à l'heure des grandes manifestations du Cœur de Jésus (1674-1676). L'histoire de la Bienheureuse nous a révélé tout ce qu'il y eut d'admirable et de providentiel dans les circonstances qui marquèrent son séjour à Paray. Mais aussi, dès que sa présence ne fut plus rigoureusement nécessaire, le Seigneur l'appela ailleurs : il alla conquérir des âmes en Angleterre. Ce qui le soutenait le plus au milieu des travaux, des persécutions et des calomnies, c'etait quelques courts et rares billets tracés de la main de sa fille spirituelle. Cette correspondance a disparu ; il n'en reste que le petit billet cité par le Père lui-même dans le Journal de ses Retraites, et peut-être une lettre que nous présentons sous toute réserve, car étant intitulée *Lettre à son Directeur,* on pourrait la supposer indifféremment soit au père de La Colombière, soit au père Rolin. Les divers mémoires ne sont pas exacts sur ce point. En la citant nous l'indiquerons spécialement.

Depuis la mort de ce premier guide (15 février 1682) jusqu'à l'arrivée du second à Paray, vers 1685, la dévotion de la Bienheureuse semble être toute remise aux mains de sa Supérieure, la mère Péronne-Rosalie Greyfié. Élue dans un autre monastère, au mois de mai 1684, elle continua de donner à sa vertueuse fille le

secours de ses conseils. Tant que Marguerite-Marie demeura dans la vie privée, cela pouvait suffire. Mais en 1685, placée à la tête du noviciat, elle se trouvait à la veille d'une longue et furieuse tempête. Aussitôt le Seigneur députa vers Paray un de ses anges visibles : le père Rolin y fut appelé en qualité de supérieur de la petite résidence que les Jésuites avaient dans cette ville.

Naturellement en garde contre les voies extraordinaires, ses dispositions était peu favorables à la Bienheureuse, qu'il ne connaissait que par des ouï-dire désavantageux. La première fois qu'il la vit, toutes ses préventions tombèrent, et quand elle lui eut ouvert son âme, il en fut dans l'admiration. Dès lors il s'efforça de l'aider de tout son pouvoir : d'un côté une entière et sainte confiance ; de l'autre un dévouement tout surnaturel, voilà ce qui constitua leurs rapports.

Pour conduire sûrement cette âme, le sage directeur avait besoin de la connaître à fond ; il exigea qu'elle lui manifestât par écrit ses dispositions passées et présentes, pour les examiner à loisir.

Les autographes restèrent évidemment en la possession de celui à qui ils furent adressés. Le monastère de Paray en eut des copies. Il faut même ajouter que nous n'avons pas trouvé en manuscrit le détail des grâces contenues dans les deux premières lettres. Sans doute les contemporaines, en ayant mis la substance dans leur récit, ne crurent pas nécessaire de les transcrire sous cette forme, et se contentèrent du commencement de ces deux lettres. En interrogeant l'ouvrage du P. Croiset nous avons retrouvé ce qui était supprimé dans nos copies.

Les détails contenus dans les lettres ne parurent pas suffisants au P. Rolin, il crut devoir commander à l'humble vierge d'écrire le Mémoire complet de sa vie. On le lira, transcrit avec une scrupuleuse exactitude, à la suite de ces lettres. Ce mémoire s'arrête à l'époque où le père Rolin quitta Paray, c'est-à-dire dans le courant de 1687. La Bienheureuse alors cessa d'écrire, et son humilité parvint à voiler les dernières faveurs du Cœur de Jésus.

LETTRES

DE LA BIENHEUREUSE AU R. P. IGNACE ROLIN

SON DIRECTEUR

De 1685 à 1690

LETTRE CXXVII

VIVE † JÉSUS!

L'ardent et le juste désir, mon Révérend Père, qui m'a toujours pressée dès ma tendre jeunesse de vivre pauvre, inconnue, oubliée, méprisée, m'empêcherait de jamais écrire ni de paraître au parloir, si l'obéissance, qui m'est une loi inviolable, n'en ordonnait autrement, ne me permettant pas de contenter mon inclination. Mais du moins ce qui me console, c'est que j'aurai le bonheur d'obéir en vous écrivant.

Je vous avoue que mon divin Maître me conduit par un chemin tout opposé à mes inclinations. J'ai une aversion étrange pour tous les emplois de la religion, j'en ai une aussi grande pour le parloir et pour écrire des lettres; et cependant il faut que je me sacrifie sans cesse à tout cela, mon Jésus ne m'ayant point laissé de repos jusqu'à ce que je me fusse engagée par un vœu exprès d'obéir aveuglément en toute chose, sans faire paraître mon extrême répugnance, autant qu'il me serait possible. Je ne laisse pas pour cela de ressentir encore plus de peine qu'auparavant; mais j'embrasse cette croix avec les autres dont il plaît à mon divin

Sauveur de m'honorer, vous avouant que si j'étais un seul moment sans souffrir, je croirais qu'il m'a oubliée et abandonnée.

Vous me demandez que je vous parle confidemment : hélas! il n'est pas en mon pouvoir de le faire comme vous voudriez, mais selon qu'il plaira à mon Souverain; car si vous saviez l'impuissance où il me met de dire plus qu'il ne veut, vous me conseilleriez de garder le silence plutôt que de penser à lui faire la moindre résistance. Mais, à vous parler sincèrement, je crains beaucoup, parmi toutes les grâces que je reçois de sa miséricorde, de me tromper et de tromper ceux à qui la charité aurait pu inspirer des pensées trop avantageuses pour moi, et bien éloignées de ce que je suis en effet. Ne soyez pas de ce nombre, mais, après avoir examiné devant Dieu tout ce que je vais vous dire dans le dernier secret, je souhaite que vous me mandiez si je ne suis point dans l'erreur; car, quoiqu'on m'ait déjà rassurée sur ce point, je ne puis me délivrer de la crainte que j'ai d'être dans l'illusion.

Pendant plusieurs années je n'ai point eu proprement d'autre directeur que mon souverain Maître : car, dès lors que je commençai à me connaître, il prit un empire si absolu sur ma volonté, qu'il m'obligeait de lui obéir en tout, sans que je pusse, pour ainsi dire, m'en défendre. Il me reprenait lui-même de mes fautes, pour petites qu'elles parussent, avec une douce sévérité. Je conçus dès lors une si grande horreur du péché, que je me cachais pour pleurer à loisir lorsque je m'apercevais d'avoir fait la moindre faute. Mon divin Maître m'apprit lui-même à faire l'oraison mentale, sans que j'en eusse jamais ouï parler. Tout mon plaisir était de passer les heures entières à genoux devant le très-saint Sacrement. Je ne soupirais plus qu'après la solitude où je pusse vivre pauvre, méprisée, inconnue; et je ne doutai plus, dès que j'entrai en religion, que je n'eusse trouvé le lieu de retraite

après lequel je soupirais depuis si longtemps. Mon aimable Sauveur répandit pour lors ses plus grandes grâces avec tant de profusion dans l'âme de son indigne servante, que j'avais peine à contenir la joie et les douceurs intérieures que je ressentais dans mon cœur. Cette joie cependant fut troublée quelque temps par la crainte que j'eus, que ces grandes faveurs ne me portassent insensiblement à me dispenser des plus petits devoirs ; mais cette crainte fut bientôt dissipée par la promesse que ce divin Sauveur me fit d'ajuster tellement les grandes grâces qu'il me ferait à l'esprit de ma règle, et à l'obéissance que je devais à mes Supérieures, que l'un ne serait point contraire à l'autre.

Je ne jouis pas longtemps de cette douce paix. Dieu permit que plusieurs personnes crussent que j'étais trompée par l'esprit qui me conduisait ; ils m'ordonnèrent de résister à toutes ces inspirations, ils me défendirent de suivre désormais ses mouvements. Je fis tous les efforts possibles pour obéir, croyant certainement d'être dans l'erreur ; mais tous mes efforts furent inutiles. Je ne doutai plus pour lors que je ne fusse abandonnée de Dieu et que je ne fusse du nombre des âmes réprouvées, puisqu'on me faisait accroire que ce n'était pas l'Esprit de Dieu qui me possédait, et que j'expérimentais cependant que, quelque effort que je fisse, il m'était impossible de résister à cet esprit.

Je fus en cet état, plus rigoureux qu'on ne peut s'imaginer, jusqu'à ce que mon souverain Maître m'envoya le Révérend Père de La Colombière, me faisant connaître que c'était un de ses plus fidèles serviteurs et de ses plus chers amis. Ce saint directeur fit cesser toutes mes peines, en m'assurant que c'était l'Esprit de Dieu qui me conduisait ; et il m'ordonna de marcher sans crainte par les voies où il lui plairait de me conduire. J'entrai pour lors dans cette grande tranquillité de cœur, et dans cette douce paix dans laquelle mon doux Sauveur m'a toujours depuis ce temps-là

conservée, parmi les croix, parmi les humiliations et les souffrances dont il n'a jamais cessé d'honorer son indigne esclave, et dans lesquelles seulement je puis trouver ma consolation, mon plaisir et mon repos.

LETTRE CXXVIII

VIVE † JÉSUS!

Mon Révérend Père,

Je suis donc obligée de déclarer à votre Révérence les grandes grâces que mon Sauveur m'a faites, et dont je ne voudrais jamais parler, puisque je n'y pense jamais que je ne souffre des peines étranges à la vue de mes ingratitudes, qui m'auraient sans doute précipitée dans l'enfer, si la miséricorde de mon divin Sauveur et l'intercession toute-puissante de la sainte Vierge ne désarmaient, pour ainsi dire, la justice de Dieu à mon égard. A vous dire ma pensée, je ne fais jamais réflexion à ces grandes grâces que je ne craigne extrêmement qu'après m'être trompée moi-même, je ne trompe encore ceux à qui je suis obligée de parler. Je demande sans cesse à Dieu qu'il me fasse la grâce d'être inconnue, anéantie et ensevelie dans un éternel oubli, et je regarde cette grâce comme la plus grande de toutes celles qu'il m'a faites. C'est pour cela que ce n'est que sous ces deux conditions que j'ai pu me résoudre d'écrire à votre Révérence tout ce qui suit : la première qu'elle brûlera ma lettre d'abord après l'avoir lue; la seconde qu'elle me gardera un inviolable secret sur ce que je lui écris. Mon divin Maître m'a fait connaître qu'il voulait ce sacrifice de moi, mais je ne pense pas qu'il veuille jamais qu'il reste sur la terre aucun souvenir d'une si méchante créature.

Je vous dis ceci une fois pour toutes; et la promesse que vous me ferez de garder inviolablement ces deux conditions

adoucira la peine que je sens à écrire, et conservera mon âme dans une grande paix. J'espère aussi que vous me direz votre sentiment, car je ne sais que penser lorsque je considère d'un côté tant de grâces, et de l'autre une vie si peu conforme à de si grands bienfaits.

Je vous dirai donc que ce divin Sauveur s'étant un jour apparu à son indigne esclave, il me dit : « Je cherche une victime pour mon Cœur, laquelle se veuille sacrifier comme une hostie d'immolation à l'accomplissement de mes desseins. » Et pour lors, me sentant toute pénétrée de la grandeur de cette souveraine Majesté, je me prosternai humblement à ses pieds, et je lui présentai plusieurs saintes âmes qui correspondraient fidèlement à ses desseins. — « Non, je n'en veux point d'autre que toi, me dit cet aimable Sauveur, et c'est pour cela que je t'ai choisie. » — Alors, fondant en larmes, je répliquai qu'il savait bien que j'étais une criminelle, et que les victimes devaient être innocentes; qu'à la vérité je n'avais point d'autre volonté que la sienne, mais que je ne pouvais me résoudre à faire autre chose que ce que ma Supérieure m'ordonnerait; à quoi il consentit. Je ne cessai cependant de résister à ses inspirations, par la grande crainte que j'avais que ces voies extraordinaires ne me retirassent de l'esprit simple de ma vocation. Mais c'était en vain que je résistais, car il ne me donna point de repos jusqu'à ce que, par l'ordre de l'obéissance, je me fusse immolée à tout ce qu'il désirait de moi, qui était de me rendre une victime immolée à toutes sortes de souffrances, d'humiliations, de contradictions, de douleurs et de mépris, sans autre prétention que d'accomplir ses desseins; à quoi m'étant offerte de tout mon cœur, il me dit qu'il savait quelles étaient mes craintes; mais qu'il me promettait (comme je crois vous l'avoir déjà dit), d'ajuster tellement ses grâces à l'esprit de ma règle, à l'obéissance due à mes Supérieures, à ma faiblesse et infirmité, que l'un n'empêcherait point l'autre.

Après cela, il me fit part de ses grâces avec tant de profusion, que je ne me connaissais pas moi-même. Tant de faveurs signalées et de si grands bienfaits augmentèrent encore la crainte que j'avais d'être connue, ce qui m'obligea de lui demander instamment de ne jamais laisser rien paraître en moi, que ce qui me rendrait plus vile et plus méprisable devant les créatures; ce qu'il me semble qu'il me promit.

Dans une retraite que je fis quelque temps après, mon aimable Sauveur me découvrit la plus grande partie des grâces qu'il avait dessein de me faire, principalement celles que je devais recevoir par la dévotion à son sacré Cœur. Sur quoi, m'étant prosternée à ses pieds, je le suppliai de vouloir donner ces grâces à quelque âme fidèle qui saurait y correspondre, sachant bien que je n'étais propre qu'à servir d'obstacle à ses desseins. Ce fut pour lors qu'il me fit entendre que c'était pour cela même qu'il m'avait choisie, afin qu'étant parfaitement persuadée de mon néant, je ne me pusse rien attribuer de tous les biens qu'il me ferait, me promettant de suppléer lui-même à tout ce qui me manquerait.

Une autre fois, ce Souverain de mon âme, qui se plaît souvent à faire éclater les trésors de sa miséricorde dans les sujets les plus faibles et les moins propres à ses grands desseins, ce divin Sauveur, dis-je, m'ayant honorée de sa visite, me dit, ce me semble, assez distinctement, qu'il venait m'apprendre combien j'aurais à souffrir le reste de ma vie pour son amour et pour l'exécution de ses desseins. Prosternée profondément en sa présence, je ne pouvais me persuader que Dieu daignât jamais me rendre capable de souffrir quelque chose pour son amour.

Cependant le désir de souffrir pour son amour s'augmentait en moi de telle sorte, que j'aurais voulu voir tous les instruments de supplice employés à me faire souffrir pour Jésus-Christ. Ce fut alors que ce divin Sauveur me décou-

vrit assez clairement, ce me semble, tout ce qui me devait arriver d'humiliant et d'affligeant jusqu'à l'heure de ma mort ; mais ce qui me consola davantage, c'est qu'il me découvrit cela avec des impressions si fortes que toutes ces souffrances, qui n'étaient alors que dans l'imagination, s'imprimèrent en moi d'une manière aussi sensible que si effectivement je les eusse toutes souffertes. Sur quoi il me dit que je ne devais rien craindre, parce qu'il voulait me faire une nouvelle grâce encore plus grande que toutes celles qu'il m'avait déjà faites, qui était de faire en sorte que je ne le perdrais jamais de vue, l'ayant toujours intimement présent : faveur que je regarde comme le comble de toutes celles que j'ai reçues jusqu'ici de sa miséricorde infinie, puisque depuis ce temps-là j'ai eu sans cesse ce divin Sauveur intimement présent ; il m'instruit, il me soutient, il m'avertit de mes fautes, et il ne cesse de faire croître en moi, par sa grâce, le désir ardent de l'aimer parfaitement et de souffrir pour son amour. Cette divine présence inspire en moi tant de respect, que, lorsque je suis seule, je suis obligée de me prosterner la face contre terre, et de m'anéantir, pour ainsi dire, en présence de mon Sauveur et de mon Dieu, surtout lorsque je pense à ce que je suis, c'est-à-dire la plus indigne et la plus chétive de toutes ses esclaves, et qui assurément ne mérite pas même cette qualité de servante de Jésus-Christ. J'expérimente encore que toutes ces grâces sont accompagnées d'une paix inaltérable, d'une joie intérieure, et surtout d'un désir toujours plus ardent d'être humiliée, méprisée, anéantie et accablée de toutes sortes de souffrances, pour devenir un peu moins indigne d'être la plus petite des servantes de Jésus-Christ. Mais, mon Révérend Père, comment se peut-il faire que la pauvreté, les mépris, les douleurs, les humiliations aient tant d'attrait pour moi que je les regarde comme des mets délicieux dont mon âme est sans cesse affamée ; comment, dis-je, se peut-il faire que cela soit

vrai, que ce soient là des marques de l'esprit de Jésus-Christ, et que cependant je souffre si peu que je ne souffre même rien, ce me semble?

Au reste, je vous avoue, mon Révérend Père, que ce Souverain de mon âme a pris un tel empire sur moi, que si ce n'est pas là l'esprit de Dieu qui me possède, je serai bien damnée au plus profond de l'enfer. Je vous dis tout ceci comme il me semble que je l'expérimente; mais, hélas! ne me trompé-je point? Car je puis vous assurer que, lorsque je fais quelque réflexion sur moi-même, j'y découvre tant d'imperfections et tant de misères, si peu de fidélité et de reconnaissance pour tant de bienfaits, que je ne puis m'ôter la pensée que toutes ces grandes grâces dont je vous ai parlé, et celles que je serai obligée par obéissance de vous découvrir dans la suite, ne soient qu'erreur et illusion. Mandez-moi, je vous prie, mon Révérend Père, ce que vous en croyez, et ce que je dois faire.

Pour ce qui est des faveurs signalées que mon Sauveur m'a faites au sujet de la dévotion de son sacré Cœur, je ne saurais entreprendre d'en faire le détail. Voici tout ce que je puis vous en dire pour satisfaire aux ordres de mes Supérieures. C'est qu'un jour de saint Jean l'Évangéliste, après avoir reçu de mon divin Sauveur une grâce à peu près semblable à celle que reçut le soir de la Cène ce disciple bien-aimé, ce divin Cœur me fut représenté comme sur un trône tout de feu et de flammes, rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil, et transparent comme un cristal. La plaie qu'il reçut sur la Croix y paraissait visiblement. Il y avait une couronne d'épines autour de ce sacré Cœur, et une croix au-dessus, et mon divin Sauveur me fit connaître que ces instruments de sa Passion signifiaient que l'amour immense qu'il a eu pour les hommes avait été la source de toutes les souffrances et de toutes les humiliations qu'il a voulu souffrir pour nous; que, dès le premier instant de son

incarnation, tous ces tourments et ces mépris lui avaient été présents, et que ce fut dès ce premier moment que la croix fut, pour ainsi dire, plantée dans son Cœur; qu'il accepta dès lors, pour nous témoigner son amour, toutes les humiliations, la pauvreté, les douleurs que sa sacrée humanité devait souffrir pendant tout le cours de sa vie mortelle, et les outrages auxquels l'amour devait l'exposer jusqu'à la fin des siècles sur nos autels dans le très-saint et très-auguste Sacrement.

Il me fit ensuite connaître que le grand désir qu'il avait d'être parfaitemen aimé des hommes lui avait fait former le dessein de leur manifester son Cœur, leur ouvrant tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de salut qu'il contient, afin que tous ceux qui voudraient lui rendre et lui procurer tout l'amour et tout l'honneur qui leur serait possible, fussent enrichis avec profusion de ces divins trésors dont ce sacré Cœur est la source, m'assurant qu'il prenait un plaisir singulier d'être honoré sous la figure de ce Cœur de chair, dont il voulait que l'image fût exposée en public, afin, ajouta-t-il, de toucher par cet objet le cœur insensible des hommes : me promettant qu'il répandrait avec abondance dans le cœur de tous ceux qui l'honoreraient, tous les dons dont il est plein; et que, partout où cette image serait exposée pour y être singulièrement honorée, elle y attirerait toutes sortes de bénédictions; qu'au reste, cette dévotion était un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les chrétiens en ces derniers siècles, leur proposant un objet et un moyen en même temps si propre pour les engager à l'aimer, et à l'aimer solidement.

Après cela, ce divin Sauveur me dit à peu près ces paroles : « Voilà, ma fille, le dessein pour lequel je t'ai choisie; c'est pour cela que je t'ai fait de si grandes grâces et que j'ai pris un soin si particulier de toi dès le berceau. Je ne me suis rendu moi-même ton Maître et ton Directeur que

pour te disposer à recevoir toutes ces grandes grâces parmi lesquelles tu dois compter celle-ci comme une des plus signalées, par laquelle je te découvre et je te donne le plus grand de tous les trésors, en te montrant et en te donnant en même temps mon Cœur. » Alors, me prosternant la face contre terre, il me fut imposible d'exprimer mes sentiments d'une autre manière que par mon silence, que j'interrompis bientôt par mes larmes et par mes soupirs.

Dans ce temps-là les grâces de mon souverain Maître devinrent plus abondantes, ce qui fit que, ne pouvant contenir les sentiments de l'ardent amour que je sentais pour Jésus-Christ, je tâchais de les répandre par mes paroles en toute occasion, dans la pensée que j'avais que les autres, recevant les mêmes grâces que moi, étaient dans les mêmes sentiments. Mais j'en fus dissuadée, tant par le Révérend Père de La Colombière que par les grandes oppositions que j'y trouvai. Tout le plaisir du moins que j'eus en ceci, et l'avantage que je tirai de ces petits excès de zèle et de ferveur, c'est qu'ils me procurèrent quelques humiliations, et une petite épreuve qui a duré quelques années.

1re retraite après sa profession.

Le temps que mon divin Sauveur avait destiné pour cet ouvrage n'était pas encore venu. Cependant il prit soin lui-même de me disposer selon son désir, comme il me l'avait promis, aux grâces qu'il voulait me faire, mais ce ne fut qu'en me faisant des grâces encore plus grandes que celles qu'il m'avait déjà faites. La première fut qu'après une confession générale de toute ma vie très-criminelle, d'abord après l'absolution, il me fit voir une robe plus blanche que la neige, qu'il appelait la robe d'innocence, dont il me revêtit me disant, ce me semble, à peu près ces paroles : « Ma fille, désormais les fautes que tu commettras t'humilieront beaucoup, mais elles ne m'obligeront pas de m'éloigner de toi. » Ensuite m'ouvrant pour la seconde fois son Cœur adorable : « Voici, ajouta-t-il, le lieu de ta demeure éternelle,

où tu pourras conserver sans tache la robe d'innocence dont j'ai revêtu ton âme. » — Depuis ce temps-là, il ne me souvient pas d'être jamais sortie de cet aimable Cœur. Je m'y trouve toujours, mais d'une manière et avec des sentiments qu'il ne m'est pas permis d'exprimer : tout ce que je puis dire, c'est que, pour l'ordinaire, je m'y trouve comme dans une fournaise ardente du pur amour.

Testament spirituel fait le dernier jour de l'année 1678.

Une autre fois, ce divin Sauveur me commanda de lui faire une donation de tout ce qui était en moi capable de lui plaire, de tout ce que je pouvais faire ou souffrir jusqu'à la fin de ma vie, et de tous les biens qu'on pourrait faire pour moi. Comme l'obéissance a toujours été la règle de ma conduite, je ne crus pas devoir faire cette donation, que je regardais comme une espèce de vœu, sans en avoir obtenu la permission. Cet acte d'obéissance lui plut autant que l'acte de donation que je fis après qu'on me l'eut permis. Mais ce souverain Maître de mon âme récompensa libéralement le présent que je lui faisais de ses propres biens, m'assurant que le sacré Cœur me serait toujours ouvert en faveur de tous ceux qui le prieraient pour moi, et je le priai en même temps de n'être pas moins libéral en faveur de ceux qui me donneraient occasion de souffrir quelque chose pour lui. . . . . .

. . . . . .

LETTRE CXXIX

Au père Rolin.

VIVE † JÉSUS!

Non, mon Révérend Père, je ne saurais vivre un moment sans souffrir. Il est vrai que je succomberais souvent si Notre-Seigneur ne me soutenait d'une grâce particulière, et c'est, ce me semble, pour obtenir cette grâce que mon

divin Sauveur me commanda de communier tous les premiers vendredis de chaque mois, ou plutôt afin de réparer, autant qu'il m'est possible, les outrages qu'il a reçus pendant le mois devant le très-saint Sacrement. Voici cependant ce qui me causa une espèce de supplice qui fut encore plus sensible que toutes les peines dont j'ai parlé, c'est lorsque cet aimable Cœur me fut représenté avec ces paroles : « J'ai une soif ardente d'être aimée des hommes dans le « très-saint Sacrement, et je ne trouve presque personne qui « s'efforce selon mon désir de me désaltérer, en usant envers « moi de quelque retour. »

Une autre fois, il m'a semblé de voir cet aimable Cœur comme un soleil qui jetait ses rayons de toute part, et sur chaque cœur, mais d'une manière bien différente selon les différentes dispositions de ceux sur lesquels ces rayons tombaient; car les âmes des réprouvés s'endurcissaient encore davantage, comme la boue s'endurcit aux rayons du soleil, et, au contraire, le cœur des justes en devenait plus pur et se ramollissait comme la cire. Cependant je ne recevais aucune de ces grâces que je ne me sentisse pressée intérieurement de faire connaître ce divin Cœur, sans que je pusse en trouver les moyens, jusqu'à ce que le père de La Colombière fut envoyé ici, et que dans l'octave du Saint-Sacrement, comblée des plus grandes faveurs, ne pouvant plus résister aux secrets reproches que me faisait mon divin Maître, qui se plaignait amoureusement de mon peu de fidélité à ses ordres, et de ma timidité, qui n'était proprement qu'un effet de mon amour-propre, il fallut enfin me rendre et découvrir malgré moi à ce Père ce que j'avais toujours tenu caché avec tant de soin, parce qu'il me fut dit distinctement que ce grand serviteur de Dieu avait été destiné en partie pour l'exécution de ce grand dessein.

Je suis obligée de vous avouer, mon Révérend Père, que je ne saurais vous en dire davantage; car, si vous saviez les

rigoureux supplices que je souffre en vous écrivant ceci, quoique vous m'ayez fait connaître que cela est nécessaire à la gloire du sacré Cœur de mon adorable Maître, auquel je suis toute sacrifiée, et que l'obéissance m'en ait fait un commandement exprès; si vous saviez, dis-je ce que je souffre, peut-être eussiez-vous eu d'autres pensées. Je vous ai dit ceci tout simplement et comme il me semble qu'il s'est passé. Mais, hélas! encore une fois, ne me suis-je point trompée jusqu'ici? ne me trompé-je point encore? Je sais que Dieu se plaît quelquefois à faire ses libéralités à ceux qui le méritent le moins; mais enfin, mes imperfections me donnent grand sujet de craindre que tout ceci ne soit que vanité et illusion.

En tout ce qui se passe en moi, je ne trouve rien de si solide que les humiliations que cela peut me procurer, et le bonheur que j'ai de souffrir.

LETTRE CXXX

Au père Rolin.

VIVE ✝ JÉSUS!

Il me semble, mon Révérend Père, que je ne serai jamais en repos que je ne me voie dans des abîmes d'humiliations et de souffrances, inconnue à tout le monde et ensevelie dans un éternel oubli; ou, si l'on se souvient de moi, que ce ne soit que pour me mépriser davantage, et pour me donner quelque nouvelle occasion de souffrir quelque chose pour Dieu. Voilà, mon Révèrend Père, ce que je demande sans cesse à mon divin Sauveur, et je ne sais s'il y a en ceci quelque illusion, mais je puis vous assurer qu'à son amour près, je ne puis demander autre chose, ou, pour mieux dire, je ne sais demander pour moi qu'une seule chose, à savoir, un ardent amour de Jésus-Christ crucifié, et par conséquent un amour souffrant.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que mon plus grand plaisir serait d'aimer mon aimable Sauveur d'un amour aussi ardent que l'est celui des séraphins; mais je ne serais pas fâchée, ce me semble, que ce fût dans l'enfer même que je l'aimasse. La pensée que j'ai, qu'il y aura un lieu dans le monde où pendant toute l'éternité un nombre infini d'âmes rachetées par le sang précieux de Jésus-Christ, n'aimeront nullement cet aimable Rédempteur; cette pensée, dis-je, m'afflige quelquefois jusqu'à l'excès. Je voudrais, mon divin Sauveur, si c'était votre volonté, souffrir tous les tourments de l'enfer, pourvu que je vous aimasse autant qu'auraient pu vous aimer dans le ciel tous les malheureux qui souffriront toujours, et qui ne vous aimeront jamais. Eh quoi! est-il raisonnable[1] qu'il y ait un lieu dans le monde où pendant toute l'éternité Jésus-Christ ne soit pas aimé? En vérité, si l'on savait le désir que j'ai de souffrir et d'être méprisée, je ne doute pas que la charité ne portât tout le monde à me satisfaire en ce point.

LETTRE CXXXI

Au père Rolin.

VIVE † JÉSUS!

Non, mon Révérend Père, rien n'est capable de me plaire en ce monde que la croix de mon divin Maître, mais une croix toute semblable à la sienne, c'est-à-dire, pesante, ignominieuse, sans douceur, sans consolation, sans soulagement. Que les autres soient assez heureux pour monter avec mon divin Sauveur sur le Thabor, pour moi je me contenterai de ne savoir point d'autre chemin que celui du

[1] On comprend cette expression de notre Bienheureuse et la pensée de son cœur. Ce n'est point à Dieu qu'elle s'en prend, s'il y a un enfer, mais à la déraison et à la malice de l'homme pécheur.

Calvaire. Aussi ne trouvé-je point d'attrait que dans la croix. Mon partage sera donc d'être sur le Calvaire jusqu'au dernier soupir, parmi les fouets, les clous, les épines et la croix, sans consolation ni plaisir que celui de n'en point avoir. Quel bonheur de pouvoir toujours souffrir en silence, et mourir enfin dans toutes sortes de misères au corps et en l'esprit, parmi l'oubli et le mépris! car l'un ne me saurait plaire sans l'autre. Bénissez donc, mon Révérend Père, et remerciez pour moi notre souverain Maître de ce qu'il m'honore si amoureusement et si libéralement de sa précieuse croix, ne me laissant pas un moment sans souffrir. Ah! que ferais-je sans cela dans cette vallée de larmes, où je mène une vie si criminelle, que je ne me regarde que comme un égout de misères? Et c'est ce qui me fait craindre que je ne me rende indigne du bonheur infini de porter la croix, pour me rendre semblable à mon Jésus souffrant. Je vous conjure, si vous avez quelque charité pour moi, priez cet aimable Sauveur de ne se pas rebuter du mauvais usage que j'ai fait jusqu'à présent de ce précieux trésor de la croix, en me privant du bonheur de souffrir; car c'est là tout l'adoucissement que je trouve à la longueur de mon exil; ne nous lassons donc jamais de souffrir en silence. La croix est bonne en tout temps et en tout lieu, pour nous unir à Jésus-Christ souffrant et mourant. On ne peut l'aimer véritablement sans souffrir; et je puis dire que je ne l'aime point du tout, puisqu'il me semble que je souffre si peu, que ma plus grande souffrance est de ne pas assez souffrir. Je me fais un plaisir de savoir que les autres sont comblés des douceurs de l'amour jouissant; pour moi je n'en veux point ici d'autre que de me voir abîmée dans les douleurs du pur amour souffrant. Mais je sens bien que je me satisfais trop en vous parlant des souffrances, et je ne saurais faire autrement, car l'ardente soif que j'en ai m'est un tourment que je ne puis vous exprimer, et cependant je connais bien que je ne sais ni aimer

ni souffrir ; ce qui me fait voir que tout ce que j'en dis n'est qu'un pur effet de mon amour-propre et d'un orgueil secret qui vit en moi. Ah! que je crains que tous ces désirs de souffrir ne soient que des artifices du démon pour m'amuser par des sentiments vains et stériles ! Mandez-moi ce qu'il vous en semble.

LETTRE CXXXII

Au père Rolin.

VIVE † JÉSUS !

Notre souverain Maître m'a mise dans un état souffrant, en ce temps de carnaval, où tant de pécheurs l'offensent et l'abandonnent. Il me semble que c'est tellement un temps de douleur et d'amertume pour moi, que je ne puis voir ni goûter que mon Jésus souffrant, en compatissant à ses douleurs. Ce divin Sauveur m'en pénètre si vivement, que je ne me reconnais pas moi-même. Tout sert à sa divine justice d'instrument propre à tourmenter cette victime criminelle, en telle sorte que je ne puis faire autre chose que de me sacrifier comme une victime d'immolation à sa divine justice. Il me semble que je souffre d'une manière si étrange, que je vous avoue que, si sa miséricorde infinie ne me soutenait à mesure que sa justice me fait sentir le poids de sa rigueur, il me serait impossible de le soutenir un moment. Cependant tout cela se passe dans une paix inaltérable, me contentant d'acquiescer à son bon plaisir ; pourvu que mon divin Sauveur se contente, cela me suffit. Je ne croyais pas vous pouvoir écrire, car je ne voudrais dire autre chose, dans l'état où je suis, que ces paroles de mon aimable Sauveur : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ; » ou ces autres : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Cependant je puis vous assurer que plus je souffre, plus

je sens la soif ardente que j'ai de souffrir. Je crains même que je ne prenne trop de satisfaction à souffrir. Enfin le parti que j'ai résolu de prendre en tout ceci, c'est de m'abandonner et de me soumettre parfaitement à la bonté infinie de mon souverain Maître, modérant même cet ardent désir que j'ai des souffrances, en lui laissant le soin de tout faire.

LETTRE CXXXIII

Au père Rolin.

VIVE † JÉSUS!

Mon très-cher Père,

Il m'a pris un désir de conférer avec vous des choses spirituelles et de vous faire part du désir que j'ai de m'embarquer plus avant, ou plutôt de me submerger dans cette sublime mer de l'amour de Dieu; et comme je connais que celui qui en est le conducteur est le Saint-Esprit, je vous conjure de m'obtenir de lui qu'il me reçoive dans son navire. Mais comme il ne faut pas s'embarquer dans un voyage si important sans armes pour combattre, je vous serai obligée si par votre entremise je puis avoir en pratique ce que je ne connais encore que par spéculation, qui est le pur amour de Dieu pour faire et souffrir chaque jour toute chose en perfection, marcher en sa présence, blesser souvent le Cœur de l'Époux par des oraisons jaculatoires, tenir mon cœur attentif à celles qu'il m'adressera, puisque par ce moyen j'enrichirai mon cœur d'un trésor qui croîtra insensiblement, comme l'argent dans le tronc, jusqu'à la mort, après laquelle je voudrais bien en avoir fait davantage.

LETTRE CXXXIV

Lettre à son directeur.

Voici la lettre qu'on suppose avoir été adressée au R. P. de La Colombière. Cependant la manière si précise dont s'exprime la Servante de Dieu, par rapport à la Compagnie de Jésus, ferait croire que ses paroles se rattachent aux connaissances très-spéciales qu'elle reçut à ce sujet vers 1686, et plus encore en 1689; et dans ce cas, la lettre serait bien au père Rolin.

VIVE † JÉSUS!

Mon Révérend Père,

Que ne puis-je raconter tout ce que je sais de cette aimable dévotion au sacré Cœur de Jésus, et découvrir à toute la terre les trésors de grâces que Jésus-Christ renferme dans ce Cœur adorable, et qu'il a dessein de répandre avec profusion sur tous ceux qui la pratiqueront! Je vous conjure, mon Révérend Père, n'oubliez rien pour l'inspirer à tout le monde. Jésus-Christ m'a fait connaître d'une manière à n'en point douter que c'était principalement par le moyen des Pères de la Compagnie de Jésus qu'il voulait établir partout cette solide dévotion, et par elle se faire un nombre infini de serviteurs fidèles, de parfaits amis, et d'enfants parfaitement reconnaissants. Les trésors de bénédictions et de grâces que ce sacré Cœur renferme sont infinis; je ne sache pas qu'il y ait nul exercice de dévotion dans la vie spirituelle qui soit plus propre pour élever en peu de temps une âme à la plus haute perfection, et pour lui faire goûter les véritables douceurs qu'on trouve au service de Jésus-Christ. Oui, je le dis avec assurance, si l'on savait combien cette dévotion est agréable à Jésus-Christ, il n'est pas un chrétien, pour peu d'amour qu'il ait pour cet aimable Sauveur, qui ne la pratiquât d'abord. Faites en sorte, surtout,

que les personnes religieuses l'embrassent, car elles en retireront tant de secours qu'il ne faudrait point d'autre moyen pour rétablir la première ferveur et la plus exacte régularité dans les Communautés les moins bien réglées, et pour porter au comble de la perfection celles qui vivent dans la plus exacte régularité.

Mon divin Sauveur m'a fait entendre que ceux qui travaillent au salut des âmes auront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis, et travailleront avec un succès merveilleux, s'ils sont pénétrés eux-mêmes d'une tendre dévotion à son divin Cœur.

Pour les personnes séculières, elles trouveront, par le moyen de cette aimable dévotion, tous les secours nécessaires à leur état, c'est-à-dire la paix dans leur famille, le soulagement dans leurs travaux, les bénédictions du Ciel dans toutes leurs entreprises, la consolation dans leurs misères ; et c'est proprement dans ce sacré Cœur qu'elles trouveront leur refuge pendant toute leur vie, et principalement à l'heure de leur mort. Ah ! qu'il est doux de mourir après avoir eu une constante dévotion au Cœur de Celui qui doit nous juger ! Enfin il est visible qu'il n'est personne au monde qui ne ressentît toutes sortes de secours du Ciel, s'il avait pour Jésus-Christ un amour reconnaissant, tel qu'est celui qu'on lui témoigne par la dévotion à son sacré Cœur.

LETTRE CXXXV

Dernière lettre au père Rolin.

VIVE † JÉSUS !

Je ne sais, mon Révérend Père, ce que je dois penser de de l'état où je me trouve présentement. J'ai eu jusqu'ici trois désirs si ardents, que je les regardais comme trois tyrans, qui me faisaient souffrir un continuel martyre, sans

me donner un seul moment de repos. Ces trois désirs étaient d'aimer parfaitement mon Dieu, de souffrir beaucoup pour son amour, et de mourir dans cet ardent amour. Mais à présent, je me trouve dans je ne sais quelle tranquillité de cœur, et dans une cessation de désirs qui m'étonne. Je crains que cette prétendue paix, ne soit un effet de cette insensibilité où Dieu laisse quelquefois les âmes infidèles; et j'ai peur que par mes grandes infidélités à ses grâces je ne me sois attiré cet état, qui peut être une espèce d'abandon et de réprobation. Car je vous avoue que je ne peux plus rien vouloir ni désirer en ce monde, quoique je voie bien qu'en matière de vertu tout me manque. Je voudrais quelquefois m'en affliger, mais je ne puis pas, n'étant plus en mon pouvoir, pour ainsi dire, d'agir; je sens seulement un parfait acquiescement au bon plaisir de Dieu, et un plaisir ineffable à souffrir.

La pensée qui me console de temps en temps, c'est que le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ fera tout pour moi si je le laisse faire; il voudra, il aimera, il désirera pour moi, et suppléera à tous mes défauts.

VIE

DE LA BIENHEUREUSE

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE

Tirée textuellement d'un manuscrit écrit par elle-même

D'APRÈS L'ORDRE DU P. ROLIN, SON DIRECTEUR

VIVE † JÉSUS!

C'est donc pour l'amour de vous seul, ô mon Dieu, que je me soumets d'écrire ceci par obéissance, en vous demandant pardon de la résistance que j'y ai faite. Mais comme il n'y a que vous qui connaissiez la grandeur de la répugnance que j'y sens, aussi n'y a-t-il [que] vous seul qui me puissiez donner la force de la surmonter, ayant reçu cette obéissance comme de votre part, voulant punir par là le trop de joie et de précaution que j'avais prise pour suivre la grande inclination que j'ai toujours eue de m'ensevelir dans un éternel oubli des créatures; et une fois, après avoir tiré des promesses des personnes que je croyais y pouvoir contribuer, et brûlé les écrits que j'avais faits par obéissance, c'est-à-dire, ceux qu'on m'avait laissés, cette ordonnance m'a été faite. O mon souverain Bien! que je n'écrive rien que pour votre plus grande gloire, et ma plus grande confusion.

O mon unique Amour! combien vous suis [-je] redevable de m'avoir prévenue dès ma plus tendre jeunesse, en vous rendant le maître et le possesseur de mon cœur, quoique vous

connussiez bien les résistances qu'il vous ferait! Aussitôt que je me sus connaître, vous fîtes voir à mon âme la laideur du péché, qui en imprima tant d'horreur dans mon cœur, que la moindre tache m'était un tourment insupportable; et pour m'arrêter dans la vivacité de mon enfance l'on n'avait qu'à me dire que c'était offenser Dieu : cela m'arrêtait tout court, et me retirait de ce que j'avais envie de faire.

Et sans savoir ce que c'était, je me sentais continuellement pressée de dire ces paroles : O mon Dieu, je vous consacre ma pureté et je vous fais vœu de perpétuelle chasteté. [1] Je les dis, une fois, entre les deux élévations de la sainte Messe, que, pour l'ordinaire, j'entendais les genoux nus, quelque froid qu'il fît. Je ne comprenais point ce que j'avais fait, ni que voulait dire ce mot de vœu, non plus que celui de chasteté. [2] Toute mon inclination n'était que de me cacher dans quelque bois, et rien ne m'empêchait, que la crainte de trouver des hommes.

La très-sainte Vierge a toujours pris un très-grand soin de moi, qui avais [en elle] mon recours en tous mes besoins; et elle m'a retirée de très-grands périls. Je n'osais point du tout m'adresser à son divin Fils, mais toujours à elle, à laquelle je présentais la petite couronne du Rosaire, les genoux nus en terre, ou en faisant autant de génuflexions en baisant la terre, que d'*Ave Maria.*

Je perdis mon père fort jeune, et comme j'étais unique de fille et que ma mère, s'étant chargée de la tutelle de ses enfants, qui étaient au nombre de cinq, demeurait très-peu au logis, par ce moyen j'ai été élevée jusqu'à l'âge d'environ huit ans et demi sans autre éducation que des domestiques et villageois.

1 Et. — Les mots mis ainsi au bas des pages écrites par notre Bienheureuse sont ceux qu'il suffit de retrancher pour rendre la phrase correcte et intelligible.

2 Mais.

On me mit dans une maison religieuse, où on me fit communier que j'avais environ neuf ans, et cette communion répandit tant d'amertume pour moi sur tous les plaisirs et divertissements, que je n'en pouvais plus goûter aucun, encore que je les cherchais avec empressement; mais lors même que j'en voulais prendre avec mes compagnes, je sentais toujours quelque chose qui me tirait et m'appelait en quelque petit coin, et ne me donnait point de repos que je ne l'eusse suivi; et puis, il me faisait mettre en prières, mais presque toujours prosternée, ou les genoux nus, ou faisant des génuflexions, pourvu que je ne fusse pas vue, mais ce m'était un étrange tourment lorsque j'étais rencontrée.

J'avais grande envie de faire tout ce que je voyais faire aux religieuses, les regardant toutes comme des saintes, pensant que, si j'étais religieuse, je la deviendrais comme elles; cela m'en fit prendre une si grande envie, que je ne respirais que pour cela, quoique je ne les trouvasse pas assez retirées pour moi; et n'en connaissant point d'autres, je pensais qu'il fallait demeurer là.

Mais je tombai dans un état de maladie si pitoyable que je fus environ quatre ans sans pouvoir marcher. Les os me perçaient la peau de tous côtés; ce qui fut la cause qu'on ne me laissa que deux ans dans ce couvent, et on ne put jamais trouver aucun remède à mes maux, que de me vouer à la sainte [Vierge], lui promettant que si elle me guérissait, je serais un jour une de ses filles. Je n'eus pas plutôt fait ce vœu, que je reçus la guérison, avec une nouvelle protection de la très-sainte Vierge, laquelle se rendit tellement maîtresse de mon cœur, qu'en me regardant comme sienne, elle me gouvernait comme lui étant dédiée, me reprenant de mes fautes et m'enseignant à faire la volonté de mon Dieu; et il m'arriva une fois que m'étant assise en disant notre rosaire, elle se présenta devant moi, et me fit cette réprimande qui ne s'est jamais effacée de mon esprit, quoique je fusse encore

bien jeune : « Je m'étonne, ma fille, que tu me serves si négligemment ! » Ces paroles laissèrent une telle impression dans mon âme, qu'elles m'ont servi toute ma vie.

Ayant recouvré la santé, je ne pensai plus qu'à chercher du plaisir dans la jouissance de ma liberté, sans me soucier beaucoup d'accomplir ma promesse. Mais, ô mon Dieu ! je ne pensais pas alors, ce que vous m'avez fait connaître et expérimenter du depuis, qui est que votre sacré Cœur, m'ayant enfantée sur le Calvaire, avec tant de douleurs, [1] la vie que vous m'y aviez donnée ne pouvait s'entretenir que par l'aliment de la Croix, laquelle serait mon mets délicieux. Voici comment : sitôt que je commençai à respirer l'air de la santé, je me portai à la vanité et à l'affection des créatures, me flattant que la tendresse que ma mère et mes frères avaient pour moi, me mettait en liberté de prendre mes petits divertissements, en me donnant du bon temps autant que je voudrais. Mais vous me fîtes bien voir, ô mon Dieu, que j'étais bien éloignée de mon compte, lequel j'avais fait suivant mon inclination, naturellement portée au plaisir, mais non selon vos desseins, qui se trouvèrent bien éloignés des miens.

[2] Ma mère s'était dépouillée de son autorité dans sa maison, pour la remettre à quelqu'autres qui s'en prévalurent de telle manière, que jamais, elle, ni moi, ne fûmes en si grande captivité ; non que je veuille blâmer ces personnes en ce que je vais dire, ni croire qu'elles fissent mal en me faisant souffrir (mon Dieu ne me permettait pas cette pensée), mais seulement de les regarder comme instruments dont il se servait pour accomplir sa sainte volonté. Nous n'avions donc plus aucun pouvoir dans la maison, et n'osions rien faire sans permission. C'était une continuelle guerre, et tout était fermé sous la clef, en telle sorte, que souvent je ne me

[1] Que. — [2] Car.

trouvais pas même de quoi m'habiller pour aller à la sainte Messe, [à moins] que je n'empruntasse coiffe et habits. Ce fut pour lors que je commençai à sentir ma captivité, à laquelle je m'enfonçai si avant, que je ne faisais rien, et ne sortais point sans l'agrément de trois personnes.

Ce fut dès lors que toutes mes affections se tournèrent à chercher tout mon plaisir et consolation dans le très-saint Sacrement de l'autel. Mais me trouvant dans un village éloigné de l'église, je n'y pouvais aller qu'avec l'agrément de ces personnes ; et il se trouvait que quand l'une le voulait, l'autre ne l'agréait pas; et souvent lorsque j'en témoignais ma douleur par mes larmes, l'on me reprochait que c'était que j'avais donné quelque rendez-vous à quelques garçons, et qu'il m'était bien sensible de ne les pouvoir aller trouver, sous le prétexte de vouloir aller à la sainte Messe, ou bénédiction du saint Sacrement. Et moi qui me sentais dans mon cœur une si grande horreur de tout cela, que j'aurais plutôt consenti à voir déchirer mon corps en mille pièces que d'avoir telle pensée! C'était pour lors que, ne sachant où me réfugier, sinon en quelque coin de jardin, ou d'étable, ou autre lieu secret, où il me fût permis de me mettre à genoux pour répandre mon cœur par mes larmes devant mon Dieu, par l'entremise de la très-sainte Vierge, ma bonne Mère, à laquelle j'avais mis toute ma confiance, [1] je demeurais là des journées entières, sans boire ni manger. Mais cela était ordinaire, et quelquefois quelques pauvres gens du village me donnaient par compassion un peu de lait ou de fruit sur le soir. Et puis, lorsque je retournais au logis, c'était avec une si grande crainte et tremblement, qu'il me semblait être une pauvre criminelle qui venait recevoir sa sentence de condamnation ; et je me serais estimée plus heureuse d'aller mendier mon pain, que de vivre comme cela, car souvent je n'en

[1] Et.

osais prendre sur table. Car du moment que j'entrais à la maison, la batterie recommençait plus fort, sur ce que je n'avais pas pris soin du ménage et des enfants de ces chères bienfaitrices de mon âme ; et sans qu'il me fût loisible de dire un seul mot, je me mettais à travailler avec les domestiques. Ensuite de quoi, je passais les nuits comme j'avais passé le jour, à verser des larmes, au pied de mon crucifix, lequel me fit voir, sans que j'y comprisse rien, qu'il voulait se rendre le maître absolu de mon cœur, et qu'il voulait me rendre en tout conforme à sa vie souffrante ; que c'était pourquoi il se voulait rendre mon maître, en se rendant présent à mon âme, pour me faire agir comme il agissait parmi ses cruelles souffrances, qu'il me faisait voir avoir souffert pour mon amour.

Et dès lors mon âme en demeura si pénétrée, que j'aurais désiré que mes peines n'eussent pas cessé d'un moment. Car depuis il m'était toujours présent, sous la figure du crucifix ou d'un *Ecce homo* portant sa croix ; ce qui imprimait en moi tant de compassion et d'amour des souffrances, que toutes mes peines me devinrent légères en comparaison du désir que je sentais d'en souffrir pour me conformer à mon Jésus souffrant. Et je m'affligeais de voir que ces mains qui se levaient quelquefois pour me frapper, étaient retenues, et ne déchargeaient pas sur moi toute leur rigueur. Je me sentais continuellement pressée de rendre toutes sortes de services et bons offices à ces véritables amies de mon âme, qui se serait sacrifiée de bon cœur pour eux ; n'ayant de plus grand plaisir que de leur faire du bien, et en dire tout celui que je pouvais. Mais ce n'était pas moi qui faisais tout ce que j'écris et écrirai bien malgré moi, mais c'est mon souverain Maître, qui s'était emparé de ma volonté, et ne me permettait pas même de former aucune plainte, murmure ou ressentiment contre ces personnes ; ni même [de] souffrir qu'on me plaignît et portât compassion, disant qu'il en avait usé ainsi, et qu'il voulait que, lorsque je ne pourrais empêcher

que l'on n'en parlât, [1] [je] leur donnasse tout le bon droit et à moi tout le tort, disant, comme c'est la vérité, que mes péchés en méritaient bien d'autres.

Mais dans l'extrême violence qu'il me faut faire en écrivant ceci, que j'avais toujours tenu caché avec tant de soin et de précaution pour l'avenir, tâchant même de n'en conserver aucune idée dans ma mémoire, afin de tout laisser dans celle de mon bon Maître, [2] je [lui] fis mes plaintes dans la grande répugnance que je sens; mais il m'a fait entendre et dit : « Poursuis, ma fille, poursuis, il n'en sera ni plus ni moins « pour toutes tes répugnances; il faut que ma volonté s'ac- « complisse. — Mais, hélas! mon Dieu, comment me sou- « venir de ce qui est passé depuis plus d'environ vingt-cinq « ans? — Ne sais-tu pas que je suis la mémoire éternelle de « mon Père céleste qui ne s'oublie jamais de rien, et dans « laquelle le passé et le futur sont comme le présent? Écris « donc sans crainte tout suivant que je te dicterai, te pro- « mettant d'y répandre l'onction de ma grâce, afin que j'en « sois glorifié.

« Premièrement, je veux cela de toi pour te faire voir que « je me joue, en rendant inutiles toutes les précautions que « je t'ai laissé prendre pour cacher la profusion des grâces « dont j'ai pris plaisir d'enrichir une aussi pauvre et chétive « créature que toi, qui n'en dois jamais perdre le souvenir, « pour m'en rendre de continuelles actions de grâces.

« En second lieu, pour t'apprendre que tu ne te dois point « approprier ces grâces, ni être chiche de les distribuer aux « autres, puisque je me suis voulu servir de ton cœur comme « d'un canal pour les répandre selon mes desseins dans les « âmes, dont plusieurs seront retirées par ce moyen de l'a- « bîme de perdition, comme je te le ferai voir dans la suite.

« Et en troisième lieu, pour faire voir que je suis la Vérité

1 Que. — 2 Auquel.

« éternelle, qui ne peut mentir, je suis fidèle à mes pro-
« messes, et que les grâces que je t'ai faites peuvent souffrir
« toutes sortes d'examens et d'épreuves. » Après ces paroles, je me suis sentie tellement fortifiée, que, malgré la grande [peine] que je sens que cet écrit ne soit vu, je suis résolue de poursuivre quoi qu'il m'en coûte, pour accomplir la volonté de mon souverain Maître.

La plus rude de mes croix était de ne pouvoir adoucir celles de ma mère, qui m'étaient cent fois plus dures à supporter que les miennes, quoique je ne lui donnais pas la consolation de m'en dire un mot, crainte que nous n'offensassions Dieu en prenant plaisir à parler de nos peines. Mais c'était dans ses maladies où ma souffrance était extrême, car, étant tout abandonnée à mes petits soins et services, elle souffrait beaucoup; d'autant que tout se trouvait quelquefois fermé à clef, il me fallait aller mendier jusqu'aux œufs et autres choses nécessaires aux malades. Ce n'était pas un petit tourment à mon naturel timide, encore chez des villageois qui m'en disaient souvent plus que je n'aurais voulu. Et dans un mortel érésipèle qu'elle eut à la tête, d'une grosseur, rougeur et dureté épouvantables, où on se contenta de lui faire faire une saignée par un petit chirurgien de village qui passait, lequel me dit qu'à moins que d'un miracle elle n'en pouvait revenir; sans que personne s'en affligeât, ni [se] mît en peine que moi, qui ne savais où recourir, ni à qui m'adresser, sinon à mon asile ordinaire, la très-sainte Vierge et mon souverain Maître.

[Dans] les angoisses ou j'étais continuellement plongée, [1] ne recevant parmi tout cela que des moqueries, injures et accusations, je ne savais où me réfugier. Étant donc allée à la messe, le jour de la Circoncision [de] Notre-Seigneur, pour lui demander d'être lui-même le médecin et le remède

[1] Qui.

de ma pauvre mère, et de m'enseigner ce que je devais faire, [1] il [le] fit avec tant de miséricorde, qu'étant de retour, je trouvai sa joue crevée, avec une plaie large d'environ la paume de la main, qui jetait une puanteur insupportable, et personne n'en voulait approcher. Je ne savais point panser les plaies, et même ne les pouvais voir ni toucher auparavant celle-ci, pour laquelle je n'avais autre onguent que ceux de la divine Providence; j'y coupai tous les jours beaucoup de chair pourrie. Je me sentais tant de courage et de confiance en la bonté de mon Souverain, qui semblait être toujours présent, qu'enfin elle fut guérie dans peu de jours, contre toute apparence humaine.

Et pendant tous les temps de ses maladies, je ne me couchais ni ne dormais presque point; et ne prenais presque point de nourriture, passant souvent des jours sans manger. Mais mon divin [Maître] me consolait et substantait d'une parfaite conformité à sa très-sainte volonté, ne me prenant qu'à lui de tout ce qui m'arrivait, lui disant : « O mon sou-« verain Maître! si vous ne le vouliez, cela n'arriverait pas; « mais je [vous] rends grâces de quoi vous le permettez « pour me rendre conforme à vous. » Parmi tout cela, je me sentais si fortement attirée à l'oraison, que cela me faisait beaucoup souffrir de ne savoir ni pouvoir apprendre comme il la fallait faire, n'ayant aucune conversation des personnes spirituelles; et je n'en savais autre chose que ce mot d'oraison, qui ravissait mon cœur. Et m'étant adressée à mon souverain Maître, il m'apprit comme il voulait que je la fisse; ce qui m'a servi toute ma vie. Il me faisait prosterner humblement devant lui, pour lui demander pardon de tout [ce] en quoi je l'avais offensé, et puis, après l'avoir adoré, je lui offrais mon oraison, sans savoir comme il m'y fallait prendre. Ensuite il se présentait lui-même à moi dans le mystère où

1 Ce qu.

il voulait que je le considérasse : et il appliquait si fort mon esprit en tenant mon âme et toutes mes puissances englouties dans lui-même, que je ne sentais point de distractions, mais mon cœur se sentait consommé du désir de l'aimer, et cela me donnait un désir insatiable de la sainte communion et de souffrir. Mais je ne savais comme faire. Je n'avais pas de temps que celui de la nuit ; [1] j'en prenais ce que je pouvais, et quoique cette occupation me fût plus délicieuse que je ne le peux exprimer, je ne la prenais pas pour une oraison, et me sentais continuellement persécutée de la faire ; lui promettant qu'aussitôt qu'il me l'aurait apprise j'y emploierais tout le temps que je pourrais. Néanmoins, sa bonté me tenait si fort dans l'occupation que je viens de dire, qu'elle me dégoûta des prières vocales ; lesquelles je ne pouvais faire devant le saint Sacrement, où je me sentais tellement tout appliquée, que jamais je ne m'y ennuyais. Et j'y aurais passé des jours et des nuits entières, sans boire ni manger, et sans savoir ce que je faisais, sinon de me consommer en sa présence comme un cierge ardent, pour lui rendre amour pour amour. Et je ne pouvais demeurer au bas de l'église, et quelque confusion que j'en sentisse dans moi-même, je ne laissais pas de me mettre tout le plus proche que je pouvais du très-saint Sacrement. Je n'estimais heureuses, et ne portais envie qu'à celles qui pouvaient communier souvent, et qui avaient la liberté de pouvoir demeurer devant le très-saint Sacrement, bien qu'il soit vrai que j'y employais très-mal mon temps, et que je crois que je ne faisais que le déshonorer. Je tâchais de gagner l'amitié des personnes dont j'ai parlé ci-dessus afin d'obtenir quelques moments pour le saint Sacrement. Il arrivait, en punition de mes péchés, [que] je ne pouvais point dormir les veilles de Noël, et le curé de [la] paroisse criant tout haut à son prône, que ceux

[1] Que.

qui n'auraient pas dormi ne devaient point communier qu'ils ne l'eussent fait, et moi ne le pouvant, je n'osais pas communier. Ainsi ce jour de réjouissance m'en était un de larmes, lesquelles me servaient de nourriture et de tout plaisir. Mais aussi avais-je commis de grands crimes! Car une fois, dans un temps de carnaval, étant avec d'autres filles, je me déguisai, par vaine complaisance, ce qui m'a été un sujet de douleur et de larmes pendant toute ma vie; aussi bien que la faute que je commettais, en prenant des ajustements de vanité, par ce même motif de vaine complaisance aux personnes citées ci-dessus, [1] lesquelles Dieu a fait servir d'instruments à sa divine justice, pour se venger des injures que je lui ai faites par mes péchés, bien que ce fussent [des] personnes vertueuses, lesquelles ne pensaient point faire de mal en tout ce qui s'est passé à notre égard; et je croyais de même qu'elles n'en faisaient point, puisque c'était mon Dieu qui le voulait ainsi, et je ne leur en savais point mauvais gré[2].

Mais, hélas! mon Seigneur, ayez pitié de ma faiblesse, dans l'extrême douleur et confusion que vous imprimez si vivement en moi, en écrivant ceci, de vous avoir si longtemps résisté à le faire. Soutenez-moi, mon Dieu, afin que je ne succombe sous la rigueur de ces justes reproches. Non, je proteste, moyennant votre grâce, de ne jamais résister, quand il m'en devrait coûter la vie et m'attirer tous les mépris des créatures et armer contre moi toutes les fureurs de l'enfer, pour vous venger de mes résistances, dont je vous demande pardon, et la force d'achever ce [que] vous désirez de moi, quelque répugnance que mon amour-propre m'y fasse sentir.

1 Et.

2 Ailleurs, la Bienheureuse se plaint de ces personnes, qui l'obligèrent à emprunter des habits décents pour aller devant le très-saint Sacrement : c'était au temps de la première persécution. Ici, on l'oblige à revêtir la vanité; c'est le temps de la seconde, quand on veut l'établir, et elle va en parler quelques lignes plus bas.

Pour donc poursuivre, à mesure que je croissais, mes croix s'augmentaient. Le diable suscitait plusieurs bons partis pour le monde, à me rechercher, pour me faire manquer au vœu que j'avais fait. Cela attirait beaucoup de compagnie, qu'il me fallait voir, ce qui ne m'était pas un petit supplice. Car d'un côté mes parents, et surtout ma mère, me pressait pour cela, pleurant sans cesse en me disant qu'elle n'avait plus d'espérance qu'en moi pour sortir de sa misère, par la consolation qu'elle aurait de se retirer avec moi sitôt que je serais logée dans le monde. Et d'autre part, Dieu poursuivait si vivement mon cœur, qu'il ne me donnait point de trêve; car j'avais toujours mon vœu devant les yeux, auquel si je venais à manquer, je serais punie de tourments effroyables. Le démon se servait de la tendresse et amitié que j'avais pour ma mère, me représentant sans cesse les larmes qu'elle versait, et que si je venais à me faire religieuse, je serais cause qu'elle mourait d'affliction, et que j'en répondrais à Dieu, car elle était toute abandonnée à mes soins et services. Ceci me causait un tourment insupportable; car je l'aimais si tendrement, et elle, moi, que nous ne pouvions vivre sans nous voir. D'autre part, le désir d'être religieuse me persécutait sans cesse, et l'horreur que j'avais de l'impureté. Tout cela me faisait souffrir un martyre; je n'avais point de repos, et je me fondais en larmes. N'ayant personne à qui m'en découvrir, je ne savais quel parti prendre. Enfin la tendre amitié de ma bonne mère commença à prendre le dessus, pensant que n'étant qu'une enfant quand je fis ce vœu, l'on m'en pourrait bien dispenser, ne comprenant pas, en le faisant, ce que c'était. De plus, je craignais fort d'engager ma liberté, me disant que je ne pourrais plus faire de jeûnes, d'aumônes et de disciplines comme je voudrais; que la vie religieuse demandait une si grande sainteté de ceux qui s'y engageaient, qu'il me serait impossible d'y atteindre jamais, et que je m'y damnerais.

[1] [Je] commençai donc à voir le monde et à me parer pour lui plaire, cherchant à me divertir le plus que je pouvais. Mais vous, mon Dieu, seul témoin de la grandeur et longueur de cet effroyable combat que je souffrais au dedans de moi-même, et auquel j'aurais mille et mille fois succombé sans un soutien extraordinaire de votre miséricordieuse bonté, qui avait bien d'autres desseins que ceux que je projetais dans mon cœur, [2] vous [me] fîtes bien connaître en ce rencontre, aussi bien qu'en plusieurs autres, qu'il lui serait bien dur et difficile de regimber contre le puissant aiguillon de votre amour, quoique ma malice et mon infidélité me fît employer toutes mes forces et industries pour lui résister et éteindre en moi tous ses mouvements. Mais en vain; car, au milieu des compagnies et divertissements, il me lançait des flèches si ardentes, qu'elles perçaient et consommaient mon cœur de toutes parts; et la douleur que je sentais me rendait toute interdite. Et cela n'étant pas encore assez, pour un cœur aussi ingrat que le mien, pour lui faire quitter prise, je me sentais comme liée et tirée à force de cordes, si fortement, qu'enfin j'étais contrainte de suivre celui qui m'appelait en quelque lieu secret, et il me faisait de sévères réprimandes; car il était jaloux de [mon] misérable cœur, qui souffrait des persécutions épouvantables. Et après lui avoir demandé pardon, la face prosternée contre terre, il me faisait prendre une rude et longue discipline; et puis je retournais tout comme devant dans mes résistances et vanités. Et puis le soir, quand je quittais ces maudites livrées de Satan, je veux dire ces vains ajustements, instruments de sa malice, mon souverain Maître se présentait à moi, comme il était en sa flagellation, tout défiguré, me faisant des reproches étranges : que c'était ma vanité qui l'avait réduit en cet état, et que je perdais un temps si précieux et dont il me demanderait un

[1] Mais. — [2] Auquel.

compte rigoureux à l'heure de la mort; que je le trahissais et persécutais, après qu'il m'avait donné tant de preuves de son amour, et du désir qu'il avait que je me rendisse conforme à lui. Tout cela s'imprimait si fortement en moi, et faisait de si douloureuses plaies dans mon cœur, que je pleurais amèrement, et il me serait bien difficile d'exprimer tout ce que je souffrais et ce qui se passait en moi.

Ne sachant ce que c'était que la vie spirituelle, pour n'en avoir été instruite, ni ouï parler, [je] [1] n'en savais que ce que mon Maître m'enseignait et me faisait faire avec son amoureuse violence. Pour me venger, en quelque façon, sur moi des injures que je lui faisais, et reprendre cette ressemblance et conformité avec lui, en soulageant la douleur qui me pressait, je liais ce misérable corps criminel de cordes avec des nœuds, et le serrais si fort, qu'à peine pouvait-il respirer et manger. [2] [Je] laissais si longtemps ces cordes, qu'elles étaient comme tout enfoncées dans la chair, laquelle venant à croître dessus, je ne pouvais les arracher qu'avec de grandes violences et cruelles douleurs; et de même [quant] [3] aux petites chaînettes dont je serrais mes bras, lesquelles emportaient la pièce en sortant. Et puis je couchais sur un ais, ou sur des bâtons avec des nœuds pointus, dont je faisais mon lit de repos; et puis je prenais la discipline, tâchant de chercher quelque remède à mes combats et douleurs que je souffrais au dedans de moi-même, au regard desquelles tout ce que je pouvais souffrir au dehors (bien que toutes les humiliations et contradictions, dont j'ai parlé ci-devant, fussent toujours continuelles et s'augmentassent plutôt que de diminuer), tout cela, dis-je, ne me semblait qu'un rafraîchissement auprès de mes peines intérieures, lesquelles je me faisais tant de violence pour les porter en silence et les tenir cachées, comme mon bon Maître me l'enseignait, qu'il n'en

1 Et. — 2 Et. — 3 Qu'.

paraissait rien au dehors, sinon que l'on me voyait pâlir et dessécher.

Les craintes où j'étais d'offenser mon Dieu me tourmentaient encore plus que tout le reste, car il me semblait mes péchés être continuels; et [ils] me paraissaient si grands, que je m'étonnais comme l'enfer ne s'ouvrait pas sous mes pieds pour ensevelir une si misérable pécheresse. J'aurais voulu me confesser tous les jours, et cependant je ne [le] pouvais que rarement. J'estimais comme saints ceux qui demeuraient beaucoup en confession, pensant qu'ils n'étaient pas comme moi, qui ne savais pas m'accuser de mes fautes. Cela me faisait verser beaucoup de larmes.

Ayant passé plusieurs années parmi toutes ces peines et combats et beaucoup d'autres souffrances, sans autre consolation que de mon Seigneur Jésus-Christ, qui s'était rendu mon maître et mon gouverneur, le désir de la vie religieuse se ranima si ardemment dans mon cœur, que je me résolus de l'être à quelque prix que ce fût. Mais, hélas! cela ne se put encore accomplir de plus de quatre ou cinq ans après, pendant lequel temps mes peines et combats redoublèrent de toutes parts, et je tâchais aussi de redoubler mes pénitences, selon que mon divin Maître me le permettait.

Car il changea bien de conduite, me faisant voir la beauté des vertus, surtout des trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, me disant qu'en les pratiquant l'on devient saint, et il me disait cela, parce qu'en le priant je lui demandais de me faire sainte. Et comme je ne lisais guère d'autres livres que la *Vie des Saints*, je me disais en l'ouvrant : il m'en faut choisir une bien aisée à imiter, afin que je puisse faire comme elle a fait, pour devenir sainte comme elle ; mais ce qui me désolait, c'était de voir que j'offensais tant mon Dieu ; et je pensais que les saints ne l'avaient pas offensé comme moi, ou que du moins si quelques[-uns] l'avaient fait, ils avaient ensuite toujours été dans la pénitence : ce qui me

donnait de grandes envies d'en faire ; mais mon divin Maître imprimait en moi une si grande crainte de suivre ma propre volonté, que je pensais dès lors, que, quoi que je pusse faire, [1] il ne l'agréerait [2] que lorsque je le ferais par amour et par obéissance. Cela me mit dans de grands désirs de l'aimer et de toutes faire mes actions par obéissance. [3] Je ne savais comme il fallait pratiquer ni l'un ni l'autre ; et je pensais que c'était un crime de dire que j'aimais [Dieu], parce que je voyais mes œuvres démentir mes paroles. Je lui [demandai] de m'apprendre, et de me faire faire ce qu'il voulait que je fisse pour lui plaire et l'aimer, ce qu'il fit en cette manière :

Il me donna un si tendre amour pour les pauvres que j'aurais souhaité n'avoir plus d'autres conversations [que la leur] ; et il imprimait en moi une si tendre compassion de leurs misères, que, s'il avait été en mon pouvoir, je ne me serais rien laissé ; et lorsque j'avais de l'argent, je le donnais à de petits pauvres pour les engager de venir vers moi, pour apprendre leur catéchisme et à prier Dieu. Et cela faisait qu'ils me suivaient, et quelquefois il y en avait tant, que je ne savais où les mettre l'hiver, [4] sinon dans une grande chambre, d'où l'on nous chassait quelquefois. Cela me causait beaucoup de mortification, car je ne voulais pas que l'on [vît] rien de ce que je faisais ; et l'on pensait que je donnais aux pauvres tout ce que je pouvais attraper, mais je ne l'aurais pas osé faire, crainte de dérober, et je ne donnais que ce qui était à moi ; encore ne l'osais-je plus faire sans obéissance, ce qui m'obligeait de caresser ma mère, afin qu'elle me permît de donner ce que j'avais ; et comme elle m'aimait beaucoup, elle m'accordait assez facilement. Lorsqu'elle me refusait, je demeurais en paix, et après un [peu] de temps, je retournais l'importuner ; car je ne pouvais plus rien faire

1 Qu'. — 2 Point. — 3 Et. — 4 Et.

sans permission, et non-seulement de ma mère, mais je m'assujettissais à ceux avec lesquels je demeurais, ce qui m'était un continuel supplice. Mais je pensais qu'il me fallait soumettre à tous ceux à qui j'avais plus de répugnance, et leur obéir, pour essayer si je pourrais être religieuse. [1] Toutes ces permissions que j'allais continuellement demander m'attiraient de grands rebuts et captivité, car cela donna une si grande autorité sur moi, qu'il ne pouvait y avoir de religieuse plus captive; mais l'ardent désir que je sentais d'aimer Dieu me faisait surmonter toutes les difficultés, et me rendait attentive à faire tout ce qui contrariait le plus mes inclinations et à quoi je sentais le plus de répugnance, et je m'en sentais tellement pressée, que je m'en confessais lorsque j'avais manqué de suivre ces mouvements.

Je me sentais une extrême répugnance de voir des plaies; mais il fallut d'abord me mettre à les panser et baiser pour me vaincre, et je ne savais comme il m'y fallait prendre. Mais mon divin Maître savait si bien suppléer à toutes mes ignorances, qu'elles se trouvaient guéries dans peu de temps, sans autre onguent que ceux de sa providence, encore que ces plaies fussent très-dangereuses; mais j'avais plus de confiance en sa bonté qu'aux remèdes extérieurs.

J'étais naturellement portée à l'amour du plaisir et divertissements. Je n'en pouvais plus goûter aucun, encore que souvent je faisais ce que je pouvais pour en chercher; mais cette douloureuse figure, qui se présentait à moi, comme de mon Sauveur qui venait d'être flagellé, m'empêchait bien d'en prendre; car il me faisait ce reproche qui me perçait jusqu'au cœur : « Voudrais-tu bien ce plaisir? Et moi, qui « n'en ai jamais pris aucun et me suis livré à toutes sortes « d'amertumes, pour ton amour et pour gagner ton cœur! « Et cependant tu voudrais encore me le disputer! » Tout

[1] Et.

cela faisait de grandes impressions en mon âme; mais j'avoue de bonne foi que je ne comprenais rien à tout cela, tant j'avais l'esprit grossier et peu spirituel, et que je ne faisais aucun bien que parce qu'il m'y pressait si fort, que je n'y pouvais résister; ce qui m'est un grand sujet de confusion dans tout ce que j'écris ici, où je voudrais pouvoir faire connaître combien je suis digne du plus rigoureux châtiment éternel, par mes continuelles résistances à Dieu et oppositions à ses grâces, et faire voir aussi la grandeur de ses miséricordes, car il semblait qu'il avait entrepris de me poursuivre et d'opposer continuellement sa bonté à ma malice, et son amour à mes ingratitudes, qui ont fait toute ma vie le sujet de ma plus vive douleur : de quoi je ne savais pas reconnaître mon souverain libérateur, qui avait pris un soin si amoureux de moi, dès le berceau, et me l'a toujours continué.

Et comme, une fois, j'étais [1] dans un abîme d'étonnement, de ce que tant de défauts et d'infidélités que je voyais en moi n'étaient pas capables de le rebuter, il me fit cette réponse : « C'est que j'ai envie de te faire comme un composé de mon « amour et de mes miséricordes. » Et une autre fois, il me dit : « Je t'ai choisie pour mon épouse et nous nous sommes pro- « mis la fidélité, lorsque tu m'as fait vœu de chasteté. C'est « moi qui te pressais de le faire, avant que le monde [2] eut « aucune part dans ton cœur; car je le voulais tout pur, et « sans être souillé des affections terrestres, et pour me le « conserver comme cela, j'ôtais toute la malice de ta volonté « afin qu'elle ne le pût corrompre. Et puis je te mis en dépôt « aux soins de ma sainte Mère, afin qu'elle te façonnât selon « mes desseins. » Aussi m'a-t-elle servi d'une bonne mère, et ne m'a jamais refusé son secours. J'y avais tout mon recours, dans mes peines et besoins, et avec tant de confiance,

1 Comme. — 2 Y.

qu'il me semblait n'avoir rien à craindre sous sa protection maternelle. Aussi, je lui [fis] vœu dans ce temps-là de jeûner tous les samedis, et de lui dire l'office de son Immaculée Conception quand je saurais lire, et [de faire] sept génuflexions tous les jours de ma vie, avec sept *Ave Maria*, pour honorer ses sept douleurs, et me mis pour être toujours son esclave, lui demandant de ne pas me refuser cette qualité. [1] Comme une enfant, je lui parlais simplement, tout comme à ma bonne Mère, pour laquelle je me sentais dès lors un amour vraiment tendre. Mais elle me reprit sévèrement, lorsqu'elle me vit derechef prête à succomber au terrible combat que je sentais dans moi. Car, ne pouvant plus résister aux persécutions que mes parents me faisaient, et [aux] larmes d'une mère que je chérissais si tendrement, me disant : qu'[une] fille doit prendre parti à vingt ans, je commençai à donner dans [ces] [2] sentiments.

Car Satan me disait continuellement : « Pauvre misérable, « que penses-tu faire en voulant être religieuse? Tu vas te « rendre la risée de tout le monde, car jamais tu n'y persé- « vèreras ; et quelle confusion de quitter un habit de reli- « gieuse et sortir d'un couvent! Où pourras-tu te cacher « après cela? » Je me fondais en larmes parmi tout cela, car j'avais une horreur pour les hommes, épouvantable, et ne [savais] [3] plus à quoi me résoudre; mais mon divin [Maître], qui tenait toujours mon vœu devant mes yeux, eut enfin pitié de moi.

Et une fois, après la communion, si je ne me trompe, il me fit voir qu'il était le plus beau, le plus riche, le plus puissant, le plus parfait et accompli de tous les amants; et que, lui étant promise depuis tant d'années, d'où venait donc que je voulais tout rompre avec [lui] pour en prendre un autre : « Oh ! apprends que si tu me fais ce mépris, je t'aban-

[1] Il y a dans le texte : Mais une enfant, et parlais sans respect. — [2] Les. — [3] Sachant.

« donne pour jamais ; mais si tu m'es fidèle je ne te quitterai « point, et me rendrai ta victoire contre tous tes ennemis. « J'excuse ton ignorance, parce que tu ne me connais pas « encore ; mais si tu m'es fidèle et me suis, je t'apprendrai « à me connaître et me manifesterai à toi. » En me disant cela, il imprimait un si grand calme dans mon intérieur, et mon âme se trouva dans une si grande paix, que je déterminai dès lors de mourir plutôt que de changer. Il me semblait alors que mes liens étaient rompus, et que je [n'avais] plus rien à craindre, pensant que quand la vie religieuse serait un [purgatoire], il me serait plus doux de m'y purifier le reste de ma vie, que de me voir précipitée dans l'enfer, que j'avais tant de fois mérité par mes grands péchés et résistances.

M'étant donc déterminée pour la vie religieuse, ce divin Époux de mon âme, crainte que je ne lui échappasse encore, me demanda de consentir qu'il s'emparât et se rendît le maître de ma liberté, parce que j'étais faible. Je ne fis point de difficultés à son consentement, et dès lors il s'empara si fortement de ma liberté, que je n'en ai plus [eu] de jouissance dans tout le reste de ma vie ; et il s'insinua si avant dans mon cœur dès ce moment, que je renouvelai mon vœu, commençant à le comprendre. Je lui [dis] que quand il m'en devrait coûter mille vies, je ne serais jamais autre que religieuse ; et je m'en déclarai hautement, priant de congédier tous ces partis, quelque avantageux[1] qu'on me les représentât. Ma mère, voyant cela, ne pleurait plus en ma présence, mais elle le faisait continuellement avec tous ceux qui lui en parlaient, qui ne manquaient pas de me venir dire que je serais la cause de sa mort si je la quittais, et que j'en répondrais à Dieu, car elle n'avait personne pour la servir ; et que je serais aussi bien religieuse après sa mort que pendant

[1] Il y a dans le texte : qu'ils me les représentassent.

sa vie. Et un frère qui m'aimait beaucoup fit tous ses efforts pour me détourner de mon dessein, m'offrant de son bien pour me loger dans le monde. Mais à tout cela mon [cœur] était devenu insensible comme un rocher, quoiqu'il me fallût encore rester trois ans dans le monde, parmi tous ces combats.

Et l'on me mit chez un de mes oncles qui avait une fille religieuse, laquelle sachant que je la voulais être, n'oublia rien pour m'avoir avec elle, et ne me sentant point de penchant à la vie des Ursules, je lui disais : « Voyez, que si « j'entre en votre couvent, ce ne sera que pour l'amour de « vous, et je veux aller dans un où je n'aurai ni parente ni « connaissance, afin d'être religieuse pour l'amour de Dieu. » Mais comme je ne savais où ce serait, ni quelle religion je devais embrasser, ne les connaissant pas, je pensai encore succomber à ses importunités ; d'autant que j'aimais beaucoup cette cousine, laquelle se servait de l'autorité de mon oncle, auquel je n'osais résister, parce qu'il était mon tuteur, et qu'il me disait qu'il m'aimait comme un de ses enfants, que c'était pourquoi il me voulait avoir proche de lui ; et il ne voulut jamais permettre à mon frère de me remmener, disant qu'il entendait être le maître de moi. Et mon frère, qui n'avait point encore voulu consentir que je fusse religieuse, fut fort fâché contre moi, pensant que j'étais consentante de tout cela, pour me jeter à Sainte-Ursule malgré lui, et sans le consentement de mes parents. Mais j'en étais bien éloignée; d'autant que, plus l'on m'en pressait, jusqu'à me vouloir faire entrer, plus je m'en sentais de dégoût. Une secrète voix me disait : « Je ne te veux point là, mais à « Sainte-Marie. »

Cependant on ne me permettait pas de voir la [Visitation], bien que j'y eusse plusieurs parentes, et l'on m'en disait des choses capables d'en rebuter les esprits les mieux déterminés ; mais plus l'on tâchait de m'en détourner, et plus je

l'aimais et sentais accroître mon désir d'y entrer, à cause de ce nom tout aimable de sainte Marie, lequel me faisait comprendre que c'était là ce que je cherchais. Et une fois regardant un tableau du grand saint François de Sales, il sembla me jeter un regard si paternellement amoureux, en m'appelant sa fille, que je ne le regardais plus que comme mon bon Père. Mais je n'osais rien dire de tout cela, et ne savais comme me dégager de ma cousine et de toute sa Communauté, laquelle me témoignait tant d'amitié, que je ne m'en pouvais plus défendre.

Et comme on était prêt de m'ouvrir la porte, je reçus la nouvelle que mon frère était fort mal, et ma mère à l'extrémité. Ce qui m'obligea de partir tout à la même heure, pour me rendre près d'elle, sans que l'on pût m'en empêcher, quoique je fusse malade plus de regret que d'autre chose, de me voir comme forcée d'entrer dans un couvent où je croyais que Dieu ne m'appelait pas. Je m'en allai toute la nuit, bien qu'il y eût près de dix lieues : et voilà comme je fus délivrée, pour reprendre une très-rude croix, laquelle je ne spécifierai pas, en ayant assez dit sur ce sujet; suffit de dire que toutes mes peines redoublèrent. L'on me faisait voir que ma mère ne pouvait vivre sans moi, puisque le peu de temps que je l'avais quittée était la cause [de] son mal, et que je répondrais à Dieu de sa mort; et cela m'étant dit par des personnes ecclésiastiques, me causait de rudes peines, par la tendre amitié que j'avais pour elle, dont le démon se servait pour me faire croire que cela serait cause de ma damnation éternelle.

D'autre part, mon divin Maître me pressait si fort de tout quitter pour le suivre, qu'il ne me donnait plus de repos; et il me donnait un si grand désir de me conformer à sa vie souffrante, que tout ce que je souffrais ne me semblait rien, ce qui me faisait redoubler mes pénitences. Et quelquefois, me jetant aux pieds de mon crucifix, je lui disais : « O mon

« cher Sauveur, que je serais heureuse si vous imprimiez en « moi votre image souffrante ! » Et il me répondait : « C'est « ce que je prétends, pourvu que tu ne me résistes pas, et « que tu y contribues de ton côté. » Et pour lui donner quelques gouttes de mon sang, je me liais les doigts, et puis j'y plantais des aiguilles ; et puis je prenais la discipline tous les jours, tant que je pouvais, en carême, pour honorer les coups de fouets de sa flagellation. Mais quelque long temps que je me la donnasse, je n'en pouvais guère avoir de sang pour offrir à mon bon Maître, pour celui qu'il avait répandu pour mon amour. Et comme c'était sur les épaules que je me la donnais, il me fallait bien du temps. Mais les trois jours de carnaval, j'aurais voulu [me] mettre en pièces, pour réparer les outrages que les pécheurs faisaient subir à sa divine Majesté. Je les jeûnais tant que je pouvais, au pain et à l'eau, donnant aux pauvres ce que l'on me donnait pour ma nourriture.

Mais ma plus grande joie de quitter le monde était de penser que je communierais souvent. Car on ne me le voulait permettre que rarement, et j'aurais cru être la plus heureuse du monde si je l'avais pu faire souvent, et passer les nuits, seule, devant le saint Sacrement. [1] Je me sentais là une telle assurance, qu'encore que je fusse extrêmement peureuse, je n'y pensais plus dès que j'étais en ce lieu de délices. [2] Les veilles de communion, je me sentais abîmée dans un si profond silence, que je ne pouvais parler qu'avec violence, pour la grandeur de l'action que je devais faire ; et lorsque je l'avais faite, je n'aurais voulu ni boire, ni manger, ni voir, ni parler, tant la consolation et paix que je sentais étaient grandes. [3] Je me cachais autant que je pouvais, pour apprendre à aimer mon souverain Bien, qui me pressait si fort de lui rendre amour pour amour. Mais je ne

1 Car. — 2 Et. — 3 Et.

croyais pas de jamais pouvoir l'aimer, quoi que je pusse faire, si je n'apprenais à faire l'oraison; car je n'en savais que ce qu'il m'en avait appris, qui était de m'abandonner à tous ses saints mouvements, lorsque je pouvais me renfermer en quelque petit coin avec lui; mais l'on ne m'en laissait pas assez de loisir. Car il me fallait travailler, tant que le jour durait, avec les domestiques; et puis le soir, il se trouvait que je n'avais rien fait qui eût contenté les personnes avec qui j'étais. L'on me criait de telle manière, que je n'avais pas le courage de manger; et je me retirais où je pouvais, pour avoir quelques moments de paix, de laquelle j'avais un grand désir.

Mais comme je me plaignais sans cesse à mon divin Maître de ce que je craignais de ne lui pouvoir plaire en tout ce que je faisais, — d'autant qu'il y avait trop de ma volonté qui [faisait] les mortifications à mon gré, et je n'estimais que ce qui était fait par obéissance : — « Hélas! mon Seigneur, « lui disais-je, donnez-moi donc quelqu'un pour me con- « duire à vous. — Ne te suffis-je pas? me répondit-il; que « crains-tu? Un enfant autant aimé que je t'aime, peut-il « périr entre les bras d'un Père tout-puissant? »

Je ne savais pas ce que c'était que direction; mais j'avais un grand désir d'obéir, et sa bonté permit que, dans le temps d'un jubilé, il vînt au logis un religieux de Saint-François, et il y coucha pour nous donner loisir de faire nos confessions générales. [1] Il [y] avait plus d'environ quinze jours que j'étais après écrire la mienne; car encore que j'en fisse toutes les fois que j'en trouvais l'occasion, il me semblait toujours que je n'en pouvais assez faire, à cause de mes grands péchés. [2] Je me sentais pénétrée d'une si vive douleur, que non-seulement j'en versais beaucoup de larmes, mais j'aurais de toute mon âme, dans l'excès de ma douleur,

1 Et. — 2 Desquels.

voulu les publier à tout le monde. Et mes plus grands gémissements venaient de ce que j'étais si aveugle que je ne les pouvais connaître, ni exprimer aussi énormes qu'ils étaient. Cela était la cause que j'écrivais tout ce que je pouvais trouver dans les livres qui traitent de la confession; et je mettais quelquefois des choses que j'avais horreur même de prononcer. Mais je disais en moi-même : « Je les [ai] peut-« être faites, et je ne le connais pas, ni ne m'en souviens « pas; mais il est bien juste que j'aie la confusion de le dire, « pour satisfaire à la divine justice. » Bien est-il vrai que si j'avais cru d'avoir eu fait la plupart des choses dont je m'accusais, j'aurais été inconsolable. Je l'aurais été du depuis, de ces sortes de confessions, si mon souverain Maître ne m'avait assurée qu'il pardonnait tout à une volonté sans malice. [1] Je fis donc celle-ci, où ce bon Père me fit passer plusieurs feuillets, sans me vouloir permettre de les lire. Je le priai de me laisser satisfaire ma conscience, puisque j'étais une plus grande pécheresse qu'il ne pensait.

Cette confession me mit fort en paix. Je lui dis quelque [chose] de la manière dont je vivais; sur quoi il me donna plusieurs bons avis. Mais je n'osais pas tout dire, car je croyais que c'était une vanité, de laquelle j'avais de grandes craintes, parce que mon naturel y était fort porté, et que je pensais que ce que je faisais était tout par ce motif, ne sachant pas discerner le sentiment d'avec le consentement. Cela me faisait beaucoup souffrir, car je craignais beaucoup le péché à cause qu'il éloignait Dieu de mon âme. Ce bon Père me promit des instruments de pénitence. [2] Je lui dis comme mon frère me retenait toujours dans le monde, depuis quatre ou cinq ans que je poursuivais pour être religieuse; de quoi il lui donna si grand scrupule, qu'après il me demanda si j'avais toujours le dessein de l'être; et lui ayant

1 Et. — 2 Et.

répondu que plutôt mourir que de changer, [1] il me promit de me satisfaire là-dessus. [2] Il alla donc pour faire le marché de ma dot, proche de cette bonne cousine qui ne cessait de me poursuivre. Et ma mère et mes autres parents voulaient que je fusse religieuse en ce couvent. Je ne savais donc plus comme m'en défendre; mais pendant qu'il y alla, je m'adressai à la très-sainte Vierge, ma bonne maîtresse, par l'entremise de saint Hyacinthe, auquel je fis plusieurs prières. [3] [Je fis] dire [aussi] beaucoup de messes à l'honneur de ma sainte Mère, laquelle me dit amoureusement en me consolant : « Ne crains rien, tu seras ma vraie fille, et je « serai toujours ta bonne Mère. » Ces paroles me calmèrent si fort, qu'elles me laissèrent sans aucun doute que cela s'accomplirait malgré les oppositions. Mon frère étant donc de retour, me dit : « On veut quatre mille livres, c'est à vous « de faire ce qu'il vous plaira de votre bien, car la chose « n'est pas encore arrêtée. » En même temps je lui dis résolûment : « Jamais elle ne se conclura. Je veux aller aux « Saintes-Maries, dans un couvent bien éloigné, où je « n'aurai ni parente ni connaissance; car je ne veux être reli- « gieuse que pour l'amour de Dieu. Je veux quitter le monde « tout à fait, en me cachant dans quelque petit recoin, « pour l'oublier et en être oubliée, et ne le plus voir. »

On me proposa plusieurs monastères auxquels je ne pouvais me résoudre; mais aussitôt qu'on me nomma Paray, mon cœur se dilata de joie, et j'y consentis d'abord. Mais il me fallut encore aller voir ces religieuses où j'avais demeuré à l'âge de huit ans, ce qui me fut encore un rude combat à soutenir. Car elles me firent entrer, en me disant que j'étais leur enfant, et pourquoi je les voudrais quitter, puisqu'elles m'aimaient si tendrement; qu'elles ne pouvaient me voir entrer à Sainte-Marie, sachant bien que je n'y persévèrerais

1 Et. — 2 Et. — 3 Et.

pas. Je dis que je voulais essayer. Elles me firent promettre de retourner chez elles lorsque j'en sortirais; car elles savaient bien, disaient-elles, que je ne m'y pourrais jamais accoutumer. Et quoi qu'elles m'en purent dire, mon cœur était insensible, et s'affermissait tant plus en sa résolution, disant toujours : « Il faut mourir ou vaincre. » Mais je laisse tous les autres combats que j'eus à soutenir, pour venir vitement au lieu de mon bonheur, le cher Paray.

[1] D'abord que j'entrai au parloir, il me fut dit intérieurement ces paroles : « C'est ici que je te veux. » Ensuite de quoi je dis à mon frère qu'il fallait s'accorder, d'autant que je ne serais jamais ailleurs. Ce qui le surprit d'autant plus, qu'il ne m'y avait menée que pour me faire voir des religieuses de Sainte-Marie, sans faire semblant que je la voulusse [être]; car je lui avais promis tout cela : mais je ne m'en voulus point retourner que tout ne fût arrêté. Après quoi il me semblait que j'avais pris une nouvelle vie, tant je me sentais de contentement et de paix. Ce qui me rendait si gaie, que ceux qui ne savaient pas ce qui se passait, disaient : « Voyez-la, qu'elle a bien les façons d'une religieuse ! » Et, en effet, je portais plus d'ajustements de vanité que jamais je n'avais fait, et me divertissais de même, pour la grande joie que je sentais, de me voir bien toute à mon souverain Bien : lequel, en écrivant ceci, me fait souvent [un][2] amoureux reproche par ces paroles : « Regarde, ma fille, si tu « pourras trouver un père blessé d'amour pour son fils « unique, qui ait jamais tant pris soin de lui, et qui lui pût « donner des témoignages d'amour si tendres comme sont « ceux que je t'ai donnés et te veux donner du mien, lequel « a eu tant de patience et de peine à te cultiver et ajuster à « ma mode dès ta plus tendre jeunesse, t'attendant douce- « ment, sans me rebuter, parmi toutes tes résistances. Sou-

[1] Où. — [2] Cet.

« viens-toi donc que si jamais tu t'oubliais de la reconnais-
« sance envers moi, [ne] me référant [pas] la gloire de tout,
« ce serait le moyen de faire tarir pour toi cette source iné-
« puisable de tout bien. »

Enfin ce jour tant désiré étant venu pour dire adieu au monde, jamais je ne sentis tant de joie ni de fermeté dans mon cœur, qui était comme insensible, tant à l'amitié comme à la douleur que l'on me témoignait, surtout ma mère ; et je ne versai pas une larme en les quittant. Car il me semblait être comme une esclave qui se voit délivrée de sa prison et de ses chaînes, pour entrer dans la maison de son Époux, pour en prendre possession, et jouir en toute liberté de sa présence, de ses biens et de son amour. C'était ce qu'il disait à mon cœur, qui en était tout hors de lui-même. Et je ne savais rendre autre raison de ma vocation pour Sainte-Marie, sinon que je voulais être fille de la sainte Vierge. Mais j'avoue que dans le moment qu'il fallut entrer, qui était un samedi, toutes les peines que j'avais eues, et plusieurs autres, me vinrent assaillir si violemment, qu'il me semblait que mon esprit allait se séparer de mon corps en entrant. Mais aussitôt il me [fut] montré que le Seigneur avait rompu mon sac de captivité et qu'il [me] revêtait de son manteau de liesse [1]; et la joie me transportait tellement, que je criais : « C'est ici où Dieu me veut. » Je sentis d'abord gravé dans mon esprit que cette maison de Dieu était un lieu saint; que toutes celles qui l'habitaient devaient être saintes; que ce nom de Sainte-Marie me signifiait qu'il la fallait être à quel prix que ce fût, et que c'était pourquoi il fallait s'abandonner et sacrifier à tout, sans aucune réserve et ménagement. Cela m'adoucissait tout ce qui me paraissait

[1] Ce langage est tout à fait biblique, plein d'énergie et de grâce. Il rappelle le *saccus obsecrationis* d'Esther (IV, 4) et le *vestimentum lætitiæ* de Judith (XVI, 9). Quand on lit les écrits de la Bienheureuse, on est étonné de l'usage qu'on lui voit faire fréquemment des divines Écritures.

le plus rude dans ces commencements. [1] Tous les matins, pendant quelques jours, l'on me réveillait avec ces paroles que j'entendais distinctement sans les comprendre : *Dilexisti justitiam*, et le reste du verset ; et d'autres fois : *Audi filia et vide*, etc. Et encore celles-ci : « Tu as reconnu ton sentier « et ta voie, ô ma Jérusalem, maison d'Israël ! mais le Sei- « gneur te gardera en toutes tes voies et ne t'abandonnera « jamais. » Je disais tout cela à ma bonne maîtresse sans le comprendre. Je la regardais, et ma supérieure aussi, comme mon Jésus-Christ en terre. Et comme je ne savais et n'avais jamais eu de conduite ni direction, j'étais si aise de m'y voir assujettie afin de pouvoir obéir, qu'il me semblait être des oracles tout ce qu'elles me disaient, et que je n'aurais plus rien à craindre en le faisant par obéissance.

Et comme je la priais de m'apprendre à faire l'oraison, dont mon âme sentait une si grande faim, elle ne voulut point croire qu'étant venue en la religion à l'âge de vingt-trois ans, je ne la susse point faire ; et après l'en avoir assurée, elle me dit pour la première [fois] : « Allez vous « mettre devant Notre-Seigneur comme une toile d'attente « devant un peintre. » J'aurais voulu qu'elle m'eût expliqué ce qu'elle me disait, ne le comprenant pas, et je ne [le] lui osais pas dire ; mais il me fut dit : « Viens, je te l'appren- « drai. » Et d'abord que je fus à l'oraison, mon souverain Maître me fit voir que mon âme était cette toile d'attente, sur laquelle il voulait peindre tous les traits de sa vie souffrante, qui s'est tout écoulée dans l'amour et la privation, [dans la] séparation, dans le silence et le sacrifice [jusqu'à] [2] sa consommation ; qu'il ferait cette impression [dans mon âme], après l'avoir purifiée de toutes les taches qui lui restaient, tant de l'affection aux choses terrestres que de l'amour de moi-même et de la créature, pour lesquelles mon naturel complaisant avait beaucoup de penchant.

[1] Mais. — [2] Dans.

[1] Il me dépouilla de tout en ce moment, et après avoir vidé mon cœur et mis mon âme toute nue, il y alluma un si ardent désir de l'aimer et de souffrir, qu'il ne me donnait point de repos; me poursuivant de si près, que je n'avais de loisir que pour penser comme c'est que je le pourrais aimer en me crucifiant; et sa bonté a toujours été si grande à mon égard, que jamais il n'a manqué de m'en fournir les moyens.

Et quoique je ne cachais rien à ma maîtresse, j'avais pourtant formé le dessein de faire étendre ses permissions sur les pénitences plus loin que son intention. De quoi m'étant mise en devoir, mon saint Fondateur me reprit si fortement, sans me laisser passer outre, que jamais depuis je n'ai eu le courage d'y retourner. Car ces paroles sont toujours demeurées gravées dans mon cœur : « Eh quoi ! ma fille, penses-tu « pouvoir plaire à Dieu en passant les limites de l'obéis- « sance, ce qui est le principal soutien et fondement de cette « Congrégation, et non pas les austérités ? »

Ayant passé mon essai avec un ardent désir de me voir toute à Dieu, [il][2] me fit la miséricorde de me poursuivre continuellement, pour me faire arriver à ce bonheur. Étant donc revêtue de notre saint habit, mon divin Maître me fit voir que c'était là le temps de nos fiançailles, lesquelles lui donnaient un nouvel empire sur moi, qui recevais aussi un double engagement de l'aimer d'un amour de préférence. Ensuite il me fit comprendre qu'à la façon des amants les plus passionnés, il ne me ferait goûter pendant ce temps que ce qu'il y avait de plus doux dans la suavité des caresses de son amour. [3] En effet, [elles] furent si excessives, qu'elles me mettaient souvent toute hors de moi-même, et me rendaient incapable de pouvoir agir. Cela me jetait dans un si profond abîme de confusion que je n'osais pas paraître; de quoi l'on me reprit, en me faisant entendre que cela n'était

1 Mais — 2 Qui. — 3 Qu'.

pas l'esprit des filles de Sainte-Marie, qui ne voulait rien d'extraordinaire, et que si je ne me retirais de tout cela, [1] on ne me recevrait pas.

Cela me mit dans une grande désolation, dans laquelle je fis tous mes efforts et n'épargnais rien pour me retirer de cette voie; mais tous mes efforts furent inutiles. Et notre bonne maîtresse y travaillait de son côté, sans que pourtant je le comprisse; car comme elle me voyait beaucoup affamée de faire l'oraison et de l'apprendre à faire, ne pouvant, quelque effort que je fisse, suivre les méthodes que l'on me donnait pour cela, et [qu'il] fallait toujours revenir à celle de mon divin Maître, quoique je fisse tout mon possible pour tout oublier et me détourner de lui, l'on me donna pour aide à une officière, laquelle me faisait travailler pendant l'oraison. Après quoi, allant demander à ma maîtresse pour la reprendre, elle me corrigeait fortement, me disant de la faire en faisant notre ouvrage, parmi les exercices du noviciat : ce que je faisais sans que cela me pût distraire de la douce joie et consolation de mon âme, qui la sentait toujours augmenter. L'on m'ordonna d'aller entendre les points d'oraison du matin, après quoi je sortirais pour aller balayer le lieu qu'on me dirait, pour jusqu'à prime, après laquelle on me faisait rendre compte de mon oraison, ou plutôt de celle que mon souverain Maître faisait en moi et pour moi, qui n'avais d'autre vue en tout cela que d'obéir; en quoi je sentais un plaisir extrême, quelque peine que souffrît mon corps en le faisant. Je chantais après :

Plus l'on contredit mon amour,
Plus cet unique bien m'enflamme,
Que l'on m'afflige nuit et jour,
On ne peut l'ôter à mon âme.
Plus je souffrirai de douleur,
Plus il m'unira à son Cœur.

[1] Qu'.

Je me sentais une faim insatiable des humiliations et mortifications, bien que mon naturel sensible les ressentît vivement. Mon divin Maître me pressait sans cesse d'en demander, ce qui m'en procurait de bonnes; car quoiqu'on me refusât celles que je demandais, comme indigne de les faire, on m'en donnait d'autres que je n'attendais pas, et si opposées à mes inclinations, que j'étais obligée de dire à mon bon Maître, dans l'effort de la violence qu'il me fallait [faire] : « Hélas! venez à mon secours, puisque vous en êtes la « cause. » Ce qu'il faisait, en me disant : « Reconnais donc « que tu ne peux rien sans moi, qui ne te laisserai point « manquer de secours, pourvu que tu tiennes toujours ton « néant et ta faiblesse abîmés dans ma force. »

[1] Je ne dirai qu'une de ces sortes d'occasions mortifiantes au-dessus de mes forces, et où il me fit vraiment éprouver l'effet de sa promesse. C'est une chose pour laquelle toute notre famille avait une si grande aversion naturelle, que mon frère retint, en passant le contrat de ma réception, que l'on ne me contraindrait jamais à faire cela : ce que l'on n'eut pas [de] peine d'accorder, la chose étant si indifférente d'elle-même. [C'est][2] à cela même qu'il me fallut rendre, car l'on m'attaqua si fortement là-dessus de toutes parts, que je ne savais plus à quoi me résoudre : d'autant que ma vie me semblait mille fois plus facile à sacrifier, et si je n'avais plus chéri ma vocation que ma vie, je l'aurais alors bien plutôt quittée, que de me résoudre à faire ce que l'on désirait de moi; mais c'était en vain que je résistais, puisque mon Souverain voulait ce sacrifice, duquel en dépendaient tant d'autres. Je fus trois jours à combattre avec tant de violence que j'en faisais compassion, surtout à ma maîtresse, devant laquelle je me mettais d'abord en devoir de faire ce qu'elle me disait; et puis le courage me manquait et je mourais de

1 Et. — 2 Mais.

douleur de ne pouvoir vaincre mon naturel, et je lui disais : « Hélas ! que ne m'ôtez-vous la vie plutôt que de me laisser « manquer à l'obéissance ! » Sur quoi elle me repoussa : « Allez, dit-elle ; vous n'êtes pas digne de la pratiquer, et « je vous défends maintenant de faire ce que je vous com- « mandais. » Ce m'en fut assez. Je dis d'abord : « Il [faut] « mourir ou vaincre. » Je m'en allai devant le très-saint Sacrement, mon asile ordinaire, où je demeurai environ trois ou quatre heures à pleurer et gémir, pour obtenir la force de me vaincre. « Hélas ! mon Dieu, m'avez-vous abandonnée ? « Eh quoi ! faut-il qu'il y ait encore quelque réserve dans « mon sacrifice, et qu'il ne soit pas tout consommé en par- « fait holocauste ! » Mais mon Seigneur voulant pousser à bout la fidélité de mon amour envers lui, comme il me l'a fait voir du depuis, il prenait plaisir de voir combattre en son indigne esclave l'amour divin contre les répugnances naturelles. Enfin, il fut victorieux ; car sans autre consolation ni armes que ces paroles : « Il ne faut point de réserve à « l'amour, » je m'allai jeter à genoux devant ma maîtresse, lui demandant par miséricorde de me permettre de faire ce qu'elle avait souhaité de moi. Et enfin je le fis, quoique je n'aie jamais senti une telle répugnance ; laquelle recommençait toutes les fois qu'il me fallait le faire, ne laissant de le continuer pendant environ huit ans.

Ce fut après ce sacrifice que toutes les grâces et faveurs de mon Souverain se redoublèrent et inondèrent tellement mon âme, que j'étais contrainte de dire souvent : « Suspendez, « ô mon Dieu, ce torrent qui m'abîme, ou étendez ma capa- « cité pour le recevoir ! » Mais je supprime toutes ces prédilections et profusions du pur amour, qui étaient si grandes, que je [ne] pourrais pas bien m'en exprimer.

Sur quoi l'on m'attaqua encore, proche le temps de ma profession, me disant que l'on voyait bien que je n'étais pas propre à prendre l'esprit de la Visitation, qui craignait toutes

ces sortes de voies sujettes à la tromperie et illusion. Ce que je représentai d'abord à mon Souverain en lui faisant mes plaintes : « Hélas! mon Seigneur, vous serez donc la cause « que l'on me renverra? » Sur quoi il me fut répondu : « Dis « à ta Supérieure qu'il n'y a rien à craindre pour te recevoir, « que je réponds pour toi, et que si elle me trouve solvable « je serai ta caution. » Et [lui ayant] fait ce rapport, elle m'ordonna de lui demander, pour marque de sûreté, qu'il me rendît utile à la sainte religion par la pratique exacte de toutes ses observances. Sur quoi son amoureuse bonté me répondit : « Eh bien! ma fille, je t'accorde tout cela, car « je te rendrai plus utile à la religion qu'elle ne pense, mais « d'une manière qui n'est encore connue que de moi; et dé- « sormais j'ajusterai mes grâces à l'esprit de ta règle, à la « volonté de tes supérieures et à ta faiblesse; en sorte que tu « tiennes suspect tout ce qui te retirera de l'exacte pratique « de ta règle, laquelle je veux que tu préfères à tout le reste. « De plus, je suis content que tu préfères la volonté de tes « supérieures à la mienne, lorsqu'elles te défendront de faire « ce que je t'aurai ordonné. Laisse-les faire tout ce qu'elles « voudront de toi : je saurai bien trouver le moyen de faire « réussir mes desseins, même par des moyens qui y semblent « opposés et contraires. Et je ne me réserve que la conduite « de ton intérieur, et particulièrement de ton cœur, dans « lequel ayant établi l'empire de mon pur amour, je ne le « cèderai jamais à d'autres. » Notre Mère et [notre] Maîtresse demeurèrent contentes de tout cela, dont les effets parurent si sensiblement, qu'elles ne pouvaient plus douter que ces paroles ne vinssent de la vérité; car je [ne] sentais point de trouble en mon intérieur et je ne m'attachai qu'à faire l'obéissance, quelque peine qu'il me fallût souffrir pour cela. Mais l'estime et la complaisance [qu'on avait pour moi] m'étaient un martyre insupportable, et je les regardais comme un juste châtiment de mes péchés, qui me paraissaient si

grands, que tous les tourments imaginables m'auraient été doux à souffrir pour les expier et satisfaire à la divine justice.

Étant donc enfin parvenue au bien tant désiré de la sainte profession, c'est en ce jour que mon divin Maître voulut bien me recevoir pour son épouse, mais d'une manière que je me sens impuissante d'exprimer. [1] Seulement je dirai qu'il me parait et traitait comme une épouse du Thabor; ce qui m'était plus dur que la mort, ne me voyant point de conformité avec mon Époux, que j'envisageais tout défiguré et déchiré sur le Calvaire. Mais il me fut dit: « Laisse-moi faire chaque chose « en son temps, car je veux que tu sois maintenant le jouet « de mon amour, qui se veut jouer de toi selon son bon « plaisir, comme les enfants font de leurs poupées. Il faut « que tu sois ainsi abandonnée, sans vues ni résistances, « me laissant contenter à tes dépens, mais tu n'y perdras « rien. » Il me promit de ne me plus quitter, en me disant : « Sois toujours prête et disposée à me recevoir, car je veux « désormais faire ma demeure en toi, pour converser et m'en- « tretenir avec toi. »

[2] Dès lors il me gratifia de sa divine présence, mais d'une manière que je n'avais encore point expérimentée; car jamais je n'avais reçu une si grande grâce, pour les effets qu'elle a opérés toujours en moi depuis. Je le voyais, le sentais proche de moi, et l'entendais beaucoup mieux que si c'eût été des sens corporels, par lesquels j'aurais pu me distraire pour m'en détourner; mais je ne pouvais mettre d'empêchement à cela, n'y ayant rien de ma participation. Cela imprima en moi un si profond anéantissement, que je me sentis d'abord comme tombée et anéantie dans l'abîme de mon néant, d'où je n'ai pu sortir depuis, par respect et hommage à cette grandeur infinie, devant laquelle j'aurais toujours voulu être la face prosternée contre terre ou à genoux : ce que j'ai fait

[1] Et. — [2] Et.

depuis, autant que les ouvrages et ma faiblesse l'ont pu permettre. Car il ne me laissait point de repos dans [une] posture moins respectueuse, et [je] n'osais m'asseoir que lorsque j'étais en la présence de quelqu'un, pour la vue de mon indignité, qu'il m'a toujours fait voir si grande que je n'osais plus paraître qu'avec des confusions étranges, qui me faisaient désirer que l'on n'eût plus eu de souvenir de moi que pour me mépriser, humilier et me dire des injures, puisque rien ne m'est dû que cela. [1] Cet unique amour de mon âme prenait tant de plaisir que l'on en usât ainsi à mon égard, que, malgré la sensibilité de mon naturel orgueilleux, il ne m'en laissait plus trouver aucun parmi les créatures que dans ces occasions de contradiction, d'humiliation et d'abjection, lesquelles étaient ma nourriture délicieuse, laquelle il ne m'a point laissée manquer, ni ne disait : C'est assez. Mais, au contraire, il faisait lui-même ce qui manquait de la part des créatures ou de moi-même ; mais, mon Dieu, c'était d'une manière bien plus sensible quand vous vous en mêliez, et je serais trop longue à m'en exprimer.

Il m'honorait de ses entretiens quelquefois comme un ami ou comme un époux le plus passionné d'amour, ou comme un père blessé d'amour pour son enfant unique, et en d'autres qualités. [2] Je supprime les effets que cela produisait en moi. Seulement je dirai qu'il me fit voir en lui deux saintetés, l'une d'amour et l'autre de justice, toutes deux très-rigoureuses en leur manière, et lesquelles s'exerceraient continuellement sur moi. La première me ferait souffrir une espèce de purgatoire très-douloureux à supporter, pour soulager les saintes âmes qui y étaient détenues, auxquelles il permettrait, selon qu'il lui plairait, de s'adresser à moi. Et pour sa sainteté de justice, si terrible et épouvantable aux pécheurs, elle me [ferait] sentir le poids de sa juste rigueur

1 Et que. — 2 Dont.

en me faisant souffrir pour les pécheurs et « particulière-« ment, [dit-il], pour les âmes qui me sont consacrées, pour « lesquelles je te ferai voir et sentir dans la suite ce qu'il te « conviendra souffrir pour mon amour. » Mais, mon Dieu, qui connaissez mon ignorance et impuissance à m'exprimer de tout ce qui s'est passé depuis entre votre souveraine Majesté et votre chétive et indigne esclave, par les effets toujours opérants de votre amour et de votre grâce, donnez-moi le moyen de [1] pouvoir dire quelque peu de ce qui est le plus intelligible et sensible, et qui puisse faire voir jusqu'à quel excès de libéralité [votre amour s'est porté] [2] envers un objet si misérable et indigne.

Mais comme je ne cachais rien à ma Supérieure et maîtresse, quoique souvent je ne comprenais pas ce que je leur disais, et comme elles m'eurent fait connaître que cela était des voies extraordinaires qui n'étaient pas propres aux filles de Sainte-Marie, cela m'affligea fort, et fut cause qu'il n'y a sortes de résistances que je n'aie [faites] pour me retirer de cette voie. Mais c'était en vain, car cet Esprit avait déjà pris un tel empire sur le mien, que je n'en pouvais plus jouir, non plus que de mes autres puissances intérieures, que je sentais toutes absorbées dans lui. Je faisais tous mes efforts pour m'appliquer à suivre la méthode d'oraison que l'on m'enseignait avec les autres pratiques; mais rien ne demeurait dans mon esprit. J'avais beau lire mes points d'oraison : tout s'évanouissait, et je ne pouvais rien apprendre ni retenir que ce que mon divin Maître m'enseignait, ce qui m'a fait beaucoup souffrir. Car on détruisait autant que l'on pouvait toutes ses opérations en moi, et on m'ordonnait de le faire, et je combattais contre lui autant que je le pouvais, suivant exactement tout ce que l'obéissance m'ordonnait pour me retirer de sa puissance, laquelle rendait la mienne inutile.

[1] En. — [2] L'a porté son.

Et je me plaignais à lui : « Eh quoi ! lui disais-je, ô mon « souverain Maître ! pourquoi ne me laissez-[vous pas] dans « la voie commune des filles de Sainte-Marie? M'avez-vous « amenée dans votre sainte maison pour me perdre? Donnez « ces grâces extraordinaires à ces âmes choisies qui y auront « plus de correspondance et vous glorifieront plus que moi, « qui ne vous fais que des résistances. Je ne veux rien que « votre amour et votre croix, et cela me suffit pour être une « bonne religieuse, qui est tout ce que je désire. » Et il me fut répondu : « Combattons, ma fille, j'en suis content, et « nous verrons lequel remportera la victoire, du Créateur « ou de sa créature, de la force ou de la faiblesse, du tout-« puissant ou de l'impuissance; mais celui qui sera vain-« queur le sera pour toujours. » Cela me jeta dans une extrême confusion, dans laquelle il [me] dit : « Apprends « que je ne me tiens point offensé de tous ces combats et « oppositions que tu me fais par obéissance, pour laquelle « j'ai donné ma vie; mais je te veux apprendre que je suis « le maître absolu de mes dons et de mes créatures, et que « rien ne pourra m'empêcher d'accomplir mes desseins. « C'est pourquoi, non-seulement je veux [que tu fasses ce] « que tes supérieures te diront, mais encore que tu ne fasses « rien de tout ce que je t'ordonnerai sans leur consentement. « Car j'aime l'obéissance, et sans elle on ne peut me plaire. » Cela plut à ma Supérieure, laquelle me fit abandonner à sa puissance, ce que je fis avec une grande joie et paix que je sentis d'abord dans mon âme, laquelle souffrait une cruelle tyrannie.

Il me demanda, après la sainte communion, de lui réitérer le sacrifice que je lui avais déjà fait de ma liberté et de tout mon être; ce que je fis de tout mon cœur. « Pourvu, « lui dis-je, ô mon souverain Maître! que vous [ne] fassiez « jamais rien paraître en moi d'extraordinaire que ce qui « me pourra le plus causer d'humiliation et d'abjection

« devant les créatures, et me détruire dans leur estime : car « hélas ! mon Dieu, je sens ma faiblesse, je crains de vous « trahir, et que vos dons ne soient pas en sûreté dans moi. » « — Ne crains rien, ma fille, me dit-il, j'y mettrai bon « [ordre], car je m'en rendrai le gardien moi-même et te « rendrai impuissante à me résister. — Eh quoi ! mon Dieu, « me laisserez-vous toujours vivre sans souffrir ? » Il me fut d'abord montré une grande croix, dont je ne pouvais voir le bout, mais elle était toute couverte de fleurs : « Voilà le lit « de mes chastes épouses où je te ferai consommer les dé- « lices de mon amour : peu à peu ces fleurs tomberont, et [il] « ne te restera que les épines qu'elles cachent à cause de ta « faiblesse; mais elles te feront si vivement sentir leurs « piqûres que tu auras besoin de toute la force de mon « amour pour en supporter la douleur. » Ces paroles me réjouirent beaucoup, pensant qu'il n'y aurait jamais assez de souffrances, d'humiliations ni de mépris, pour désaltérer l'ardente soif que j'en avais, et que je ne pourrais jamais trouver de plus grande souffrance que celle que je sentais de ne pas assez souffrir, car son amour ne [me] laissait point de repos ni jour ni nuit. Mais ces douceurs m'affligeaient. Je voulais la croix toute pure, et j'aurais voulu pour cela toujours voir mon corps accablé d'austérités ou de travail, duquel je prenais autant que mes forces pouvaient porter, car je ne pouvais vivre un moment sans souffrance. Plus je souffrais, et plus je contentais cette sainteté d'amour qui [avait] allumé trois désirs dans mon cœur, qui me tourmentaient incessamment : l'un de souffrir, l'autre de l'aimer et communier, et le troisième de mourir pour m'unir à lui.

Je ne me souciais plus ni du temps ni du lieu, depuis que mon Souverain m'accompagnait partout. Je me trouvais indifférente à toutes les dispositions que l'on pût faire de moi, étant bien sûre que s'étant ainsi donné à moi sans aucun

[1] mérite de ma part, mais par sa pure bonté, et que, par conséquent, on ne me le pourrait pas ôter, cela me rendait contente partout. Ce que j'expérimentai lorsque l'on me fit faire la retraite de ma profession en gardant une ânesse avec son petit ânon dans le jardin, laquelle ne me donnait pas peu d'exercice, car on ne me permettait pas de l'attacher, et on voulait que je la retinsse dans un petit coin que l'on m'avait marqué, crainte qu'elle ne fît du mal; et ils ne faisaient que courir. Je n'avais point de repos jusqu'à l'*Angelus* du soir, que je venais souper : et puis je retournais pendant une partie de Matines dans [l'] [2] étable pour la faire manger. [3] Je me trouvais si contente dans cette occupation, que je ne me serais point souciée quand elle aurait duré toute ma vie; et mon Souverain m'y tenait une si fidèle compagnie, que toutes ces courses qu'il me fallait faire ne m'empêchaient point; car ce fut là que je reçus de si grandes grâces, que jamais je n'en avais expérimenté de semblables; surtout ce qu'il me fit connaître sur le mystère de sa sainte mort et passion; mais c'est un abîme à écrire, et la longueur me fait tout supprimer. [Je dirai] [4] seulement que c'est ce qui m'a donné tant d'amour pour la croix, que je ne peux vivre un moment sans souffrir : mais souffrir en silence, sans consolation, soulagement ni compassion; et mourir avec ce Souverain de mon âme, accablée sous la croix de toutes sortes d'opprobres, d'humiliations, d'oublis et de mépris. Ce qui m'a duré toute ma vie, laquelle par sa miséricorde s'est toute passée dans [ces] sortes d'exercices, qui sont ceux du pur amour, qui a toujours pris soin de me fournir abondamment de ces sortes de mets si délicieux à son goût que jamais il ne dit : C'est assez.

Mon divin Maître me fit une fois cette leçon : « Apprends, » me dit-il, sur quelque faute que j'avais faite, « que je suis

1 Mien. — 2 Son. — 3 Et. — 4 Mais.

« un Maître saint et qui enseigne la sainteté. Je suis pur, et « ne puis souffrir la moindre tache. C'est pourquoi il faut « que tu agisses en simplicité de cœur, avec une intention « droite et pure en ma présence. Car je ne peux souffrir le « moindre détour, et je te ferai connaître que [1] l'excès de « mon amour m'a porté à me rendre ton Maître, pour t'en- « seigner et te façonner à ma mode et selon mes desseins; « que je ne peux supporter les âmes tièdes et lâches, et que « si je suis doux à supporter tes faiblesses, je ne serai pas « moins sévère et exact à corriger et punir tes infidélités. » C'est ce qu'il m'a bien fait expérimenter toute ma vie. Car je puis dire qu'il ne me laissait pas passer la moindre faute où il y eut tant soit peu de volonté ou de négligence, sans qu'il m'en reprît et punît, quoique toujours dans sa miséricorde et bonté infinie. Je confesse pourtant que rien ne m'était plus douloureux et terrible que de le voir tant soit peu fâché contre moi. Toutes les autres douleurs, corrections et mortifications ne m'étaient rien en comparaison. C'est ce qui me faisait aller demander promptement pénitence de mes fautes, car il se contentait de celles que l'obéissance me donnait.

Et ce qu'il reprenait [le plus] sévèrement était le manquement de respect et d'attention devant le très-saint Sacrement, surtout dans le temps de l'office et de l'oraison, les défauts de droiture et de pureté en ses intentions, la vaine curiosité. Et quoique ses [yeux] purs et clairvoyant découvrent jusqu'aux moindres défauts de charité et d'humilité pour les reprendre sévèrement, néanmoins rien n'est comparable au manquement d'obéissance, soit aux supérieures, ou aux règles; et la moindre réplique avec témoignage de répugnance aux supérieures lui est insupportable dans une âme religieuse. « Tu te trompes, me disait-il, en « pensant me pouvoir plaire par ces sortes d'actions et mor-

[1] Si.

« tifications dont la propre volonté ayant fait élection, fait « plutôt plier celle des supérieures que d'en démordre. Oh! « sache que je rejette tout cela comme des fruits corrompus « par la propre volonté, laquelle m'est en horreur dans une « âme religieuse; et j'agréerais plus qu'elle prît toutes ses « petites commodités par obéissance, que de s'accabler d'aus- « térités et de jeûnes par sa propre volonté. » Et lorsqu'il m'arrive de faire par mon choix et sans son ordre ou [celui] de ma Supérieure, de ces sortes de mortifications et pénitences, il ne me permet pas même de les lui offrir, et m'en corrige en m'en imposant la peine de même que pour mes autres manquements, tout chacun desquels trouve la sienne particulière dans le purgatoire, où il me purifie pour me rendre moins indigne de sa divine présence, communication et opération; car il faisait tout en moi. Et [1] une fois ayant fini un *Ave maris stella* de discipline que l'on m'avait donné, il me dit : « Voici ma part; » et comme je poursuivais : « Voilà celle du démon que tu fais maintenant; » ce qui me fit cesser bien vite. Et une autre fois, pour les âmes du purgatoire, du moment que j'en voulus faire [plus] que je n'avais permission, elles m'environnèrent en se plaignant [de] ce que je frappais sur elles. Cela me fit résoudre de mourir plutôt que d'outre-passer tant soit peu les limites de l'obéissance : [car] [2] après cela il m'en faisait faire la pénitence. Mais je ne trouvais rien de difficile, parce qu'il tenait encore en ce temps-là toute la rigueur de mes peines et souffrances absorbée dans la douceur de son amour, laquelle je le suppliais souvent de retirer de moi, pour me laisser goûter avec plaisir les amertumes de ses angoisses, dérélictions, agonies, opprobres et autres tourments; mais il me répondait que c'était à moi de me soumettre indifféremment à toutes ses différentes dispositions, et non point à lui donner

1 Comme. — 2 Et.

des lois, « et je te ferai comprendre dans la suite que je suis « un sage et savant directeur, qui sais conduire les âmes « sans danger, lorsqu'elles s'abandonnent à moi en s'ou- « bliant d'elles-mêmes. »

Une [fois] donc étant devant le saint Sacrement, me trouvant un peu plus de loisir, car les occupations que l'on me donnait ne m'en laissaient guère, [je] me [trouvai] [1] tout investie de cette divine présence, mais si fortement, que je m'oubliai de moi-même et du lieu où j'étais, et je m'abandonnai à ce divin Esprit, livrant mon [cœur] à la force de son amour. Il me fit reposer fort longtemps sur sa divine poitrine, où il me découvrit les merveilles de son amour, et les secrets inexplicables de son sacré Cœur, qu'il m'avait toujours tenus cachés, jusqu'alors qu'il me l'ouvrit pour la première fois, mais d'une manière si effective et sensible qu'il ne me laissa aucun lieu d'en douter, pour les effets que cette grâce produisit en moi, qui crains pourtant toujours de me tromper en tout ce que je dis se passer en moi. Et voici comme il me semble la chose s'être passée :

Il me dit : « Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour « les hommes, et pour toi en particulier, que ne pouvant plus « contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, « il faut qu'il les répande par ton moyen, et qu'il se manifeste « à eux pour les enrichir de ses précieux trésors que je te « découvre, et qui contiennent les grâces sanctifiantes et « salutaires nécessaires pour les retirer de l'abîme de per- « dition ; et je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et « d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein, « afin que tout soit fait par moi. » Après il me demanda mon cœur, lequel je le suppliai de prendre, ce qu'il fit, et le mit dans le sien adorable, dans lequel il me le fit voir comme un petit atome qui se consommait dans cette ardente four-

[1] Trouvant.

naise, d'où le retirant comme une flamme ardente en forme de cœur, il le remit dans le lieu où il l'avait pris, en me disant : « Voilà, ma bien-aimée, un précieux gage de mon « amour, qui renferme dans ton côté une petite étincelle de « ses plus vives flammes, pour te servir de cœur et te con- « sommer jusqu'au dernier moment, et dont l'ardeur ne « s'éteindra, ni ne pourra trouver de rafraîchissement que « quelque peu dans la saignée, dont je marquerai tellement « le sang de ma croix, qu'elle t'apportera plus d'humiliation « et de souffrance que de soulagement. C'est pourquoi je « veux que tu la demandes simplement, tant pour pratiquer « ce qui vous est ordonné [par la règle], que pour te donner « la consolation de répandre ton sang sur la croix des hu- « miliations. Et pour marque que la grande grâce que je te « viens de faire n'est point une imagination, et qu'elle est « le fondement de toutes celles que j'ai encore à te faire, « quoique j'aie refermé la plaie de ton côté, la douleur t'en « restera pour toujours, et si jusqu'à présent tu n'as pris que « le nom de mon esclave, je te donne celui de la disciple « bien-aimée de mon sacré Cœur. »

Après une faveur si grande, et qui dura un si long espace de temps, pendant lequel je ne savais si j'étais au ciel ou en terre, [1] je demeurai plusieurs jours comme tout embrasée et enivrée, et tellement hors de moi que je ne pouvais en revenir pour dire une parole qu'avec violence, et [il] m'en fallait faire une si grande pour me récréer et pour manger, que je me trouvais au bout de mes forces pour surmonter ma peine. Ce qui me causait une extrême humiliation et je ne pouvais dormir, car cette plaie, dont la douleur m'est si précieuse, me cause de si vives ardeurs, qu'elle me consomme et me fait brûler toute vive. Et je me sentais une si grande plénitude de Dieu, que je ne pouvais m'exprimer à ma Supé-

1 Et.

rieure comme je l'aurais souhaité et fait, quelque peine et confusion que ces grâces me fassent ressentir en les disant, pour ma grande indignité, laquelle m'aurait fait choisir mille fois plutôt de dire mes péchés à tout le monde ; et ce m'eût été une grande consolation, si l'on m'avait permis de le faire et de dire tout haut ma confession générale au réfectoire, pour faire voir le grand fonds de corruption qui est en moi, afin que l'on ne m'attribuât rien des grâces que je recevais.

Celle dont je viens de parler au sujet de ma douleur de côté m'était renouvelée les premiers vendredis du mois en cette manière : ce sacré Cœur m'était représenté comme un soleil brillant d'une éclatante lumière, dont les rayons tout ardents donnaient à plomb sur mon cœur, qui se sentait d'abord embrasé d'un feu si ardent, qu'il semblait m'aller réduire en cendres, et c'était particulièrement en ce temps-là que mon divin Maître m'enseignait ce qu'il voulait de moi, et me découvrait les secrets de cet aimable Cœur. Une fois, entre les autres, que le saint Sacrement était exposé, après m'être sentie retirée toute au dedans de moi-même par un recueillement extraordinaire de tous mes sens et puissances, Jésus-Christ, mon doux Maître, se présenta à moi, tout éclatant de gloire avec ses cinq plaies, brillantes comme cinq soleils, et de cette sacrée humanité sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine, qui ressemblait [à] une fournaise ; et s'étant ouverte, me découvrit son tout aimant et tout aimable Cœur, qui était la vive source de ces flammes. Ce fut alors qu'il me découvrit les merveilles inexplicables de son pur [amour], et jusqu'à quel excès il l'avait porté, d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitudes et méconnaissances. « Ce qui m'est beaucoup « plus sensible, me dit-il, que tout ce que j'ai souffert en ma « passion ; d'autant que s'ils [me] rendaient quelque retour « d'amour j'estimerais peu tout ce que j'ai fait pour eux, et « voudrais, s'il se pouvait, en faire davantage ; mais ils n'ont

« que des froideurs et du rebut pour tous mes empressements « à leur faire du bien. Mais, du moins, donne-moi ce plaisir « de suppléer à leur ingratitude autant que tu en pourras « être capable. » Et lui remontrant mon impuissance, il me répondit : « Tiens, voilà de quoi suppléer à tout ce qui te « manque. » Et en même temps ce divin Cœur s'étant ouvert, il en sortit une flamme si ardente que je pensai en être consommée ; car j'en fus toute pénétrée, et ne pouvais plus la soutenir, lorsque je lui demandai d'avoir pitié de ma faiblesse. « Je serai ta force, me dit-il, ne crains rien, mais sois « attentive à ma voix et à ce que je te demande pour te dis- « poser à l'accomplissement de mes desseins. Premièrement, « tu me recevras dans le saint Sacrement autant que l'obéis- « sance te le voudra permettre, quelques mortifications et « humiliations qui t'en doivent arriver, lesquelles tu dois « recevoir comme des gages de mon amour. Tu commu- « nieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois ; « et toutes les nuits du jeudi au vendredi, je te ferai parti- « ciper à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au « jardin des Olives ; [1] laquelle tristesse te réduira, sans que « tu la puisses comprendre, à une espèce d'agonie plus rude « à supporter que la mort. Pour m'accompagner dans cette « humble prière que je présentai alors à mon Père parmi « toutes mes angoisses, tu te lèveras entre onze heures et « minuit, pour te prosterner pendant une heure avec moi, « la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère, en « demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adou- « cir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'aban- « don de mes apôtres, qui m'obligea à leur reprocher qu'ils « n'avaient pu veiller une heure avec moi, et pendant cette « heure tu feras ce que je t'enseignerai. Mais, écoute, ma « fille, ne crois pas légèrement à tout esprit et ne t'y fie pas ;

1 Et.

« car Satan enrage de te décevoir; c'est pourquoi ne fais « rien sans l'approbation de ceux qui te conduisent, afin « qu'ayant l'autorité de l'obéissance, il ne te puisse tromper; « car il n'a point de pouvoir sur les obéissants. »

Et pendant tout ce temps je ne me sentais pas, ni ne savais plus où j'en étais. Lorsqu'on me vint retirer de là, [1] voyant que je ne pouvais répondre, ni même me soutenir qu'avec grande peine, l'on me mena à notre Mère; laquelle me trouvant comme tout hors de moi-même, toute brûlante et tremblante, je me jetai par terre à genoux, où elle me mortifia et humilia de toutes ses forces; ce qui me faisait un plaisir et me donnait une joie incroyable. Car je me sentais tellement criminelle et remplie de confusion, que, quelque rigoureux traitement qu'on m'eût pu faire, il m'aurait semblé trop doux. [2] Après lui avoir dit, quoiqu'avec une extrême confusion, ce qui s'était passé, elle se prit encore à m'humilier davantage, sans me rien accorder pour cette fois de tout ce que je croyais que Notre-Seigneur me demandait de faire, et ne traitant qu'avec mépris tout ce que je lui avais dit. Cela me consola beaucoup, et je me retirai avec une grande paix.

Et le feu qui me dévorait me jeta d'abord dans une grande fièvre continue; mais j'avais trop de plaisir à souffrir pour m'en plaindre, n'en parlant point jusqu'à ce que les forces me manquèrent. Le médecin connut qu'il y avait fort longtemps que je la portais; et elle me dura encore plus de soixante accès. [3] Jamais je n'ai tant senti de consolations; car tout mon corps souffrant d'extrêmes [douleurs], cela soulageait un peu l'ardente soif que j'avais de souffrir. [4] Ce feu dévorant ne se nourrissait ni contentait que du bois de la croix, de toutes sortes de souffrances, mépris, humiliations et douleurs, et jamais je ne sentais de douleur qui pût égaler

1 Et. — 2 Et. — 3 Et. — 4 Car.

celle que j'avais de ne pas assez souffrir : l'on croyait que j'en mourrais.

Mais Notre-Seigneur me continuant toujours ses grâces, je reçus celle incomparable qu'il me sembla, pendant une défaillance qui m'avait pris, que les trois Personnes de l'adorable Trinité se présentèrent à moi, [et][1] firent sentir de grandes consolations à mon âme. Mais ne pouvant m'expliquer [sur][2] ce qui se passa alors [je n'en dirai rien], sinon qu'il me sembla que le Père éternel, me présentant une fort grosse croix tout hérissée d'épines, accompagnée de tous les autres instruments de la Passion, il me dit : « Tiens, ma « fille, je te fais le même présent qu'à mon Fils bien-aimé. « Et moi, me dit mon Seigneur Jésus-Christ, je t'y atta- « cherai comme j'y ai été attaché, et je t'y tiendrai fidèle « compagnie. » La troisième de ces adorables Personnes me dit : « Que lui qui n'était qu'amour, m'y consommerait en « me purifiant. » Mon âme demeura dans une paix et joie inconcevable, car l'impression qu'y firent ces divines Personnes ne s'est jamais effacée. Elles me furent représentées sous la forme de trois jeunes hommes vêtus de blanc tout resplendissants de lumière, de même âge, grandeur et beauté. Je ne compris pas alors, comme je l'ai fait dans la suite, les grandes souffrances que cela me signifiait.

Et comme l'on m'ordonnait de demander la santé à Notre-Seigneur, je le faisais, mais avec crainte d'être exaucée. Mais l'on me dit que l'on connaîtrait bien si tout ce qui se passait en moi venait de l'Esprit de Dieu, par le rétablissement de ma santé; après quoi l'on me permettrait ce qu'il m'avait commandé, tant au sujet de la communion des premiers vendredis, que pour veiller l'heure qu'il souhaitait la nuit du jeudi au vendredi. Ayant représenté toutes ces choses à Notre-Seigneur par obéissance, je ne manquai pas de recou-

[1] Qui. — [2] De.

vrer aussitôt la santé. Car la très-sainte Vierge, ma bonne Mère, m'ayant gratifiée de sa présence, me fit de grandes caresses, et me dit après un assez long entretien : « Prends « courage, ma chère fille, dans la santé que je te donne de « la part de mon divin [Fils,] car [tu as] encore un long et « pénible chemin à faire, toujours dessus la croix, percée de « clous et d'épines, et déchirée de fouets; mais ne crains « rien, je ne t'abandonnerai [pas] et te promets ma protec- « tion. » Promesse qu'elle m'a bien fait sentir depuis dans le grand besoin que j'en ai eu.

Mon souverain Seigneur [continuait] [1] toujours à me gratifier de sa divine présence actuelle et sensible, comme je l'ai dit ci-dessus, m'ayant promis que ce serait pour toujours; et, en effet, il ne m'en privait pas pour aucune faute que je commisse. Mais comme sa sainteté ne peut souffrir la moindre tache, et qu'il me fait voir jusqu'à la plus petite imperfection, [je] ne [pouvais] [2] supporter la plus légère imperfection où il y ait tant soit peu de volonté ou de négligence; et comme je suis si imparfaite et misérable que de commettre beaucoup de fautes, quoique involontaires, je confesse que ce m'est un tourment insupportable de paraître devant cette Sainteté, lorsque je me suis laissée aller à quelque infidélité; et il n'y a sortes de supplices auxquels je ne me sacrifiasse plutôt que de supporter la présence de ce Dieu saint, lorsque mon âme est tachée par quelque faute : il me serait mille fois plus [doux] de m'abîmer dans une fournaise ardente.

Et une fois m'étant laissée aller à quelque mouvement de vanité en parlant de moi-même, ô mon Dieu! combien de larmes et de gémissements me causa cette faute! Car lorsque nous fûmes seul à seule, il me reprit en cette manière et d'un visage sévère : « Qu'as-tu, ô poudre et cendre, de quoi te « pouvoir glorifier, puisque tu n'as rien de toi que le néant

[1] Continuant. — [2] Pouvant.

« et la misère, que tu ne dois jamais perdre de vue, non « plus que sortir de l'abîme de ton néant? Et afin que la « grandeur de mes dons ne te fasse méconnaître et oublier « de ce que tu es, je t'en veux mettre le tableau devant les « yeux. » Et aussitôt me découvrant cet horrible tableau, [il me fit voir][1] un raccourci de tout ce que je suis; ce qui me surprit si fort avec tant d'horreur de moi-même, que s'il ne m'avait soutenue j'en serais pâmée de douleur, ne pouvant comprendre l'excès d'une si grande bonté et miséricorde, de ne m'avoir pas encore abîmée dans l'enfer et de me supporter, vu que je ne pouvais me supporter moi-même. [2] C'était là le supplice dont il punissait en moi les moindres mouvements de vaine complaisance; ce qui m'obligeait quelquefois de lui dire : « O mon Dieu! hélas! ou faites-moi « mourir, ou cachez-moi ce tableau, je ne peux vivre en « le voyant. » Car il imprimait en moi des peines insupportables de haine et de vengeance contre moi-même; et l'obéissance ne me permettant pas d'exécuter sur moi les rigueurs que cela me suggérait, je ne peux exprimer ce que je souffrais. Et comme je savais que ce Souverain de mon âme se contentait de tout ce que l'obéissance m'ordonnait et qu'il prenait un singulier plaisir de me voir humiliée, cela me rendait très-fidèle à m'accuser de mes fautes pour en recevoir pénitence, puisque, quelque rude qu'elle pût être, elle ne me semblait qu'un doux rafraîchissement auprès de celle qu'il m'imposait lui-même, qui voyait des défauts en ce qui me semblait le plus pur et parfait. C'est ce qu'il me donna à connaître un jour de Toussaint, qu'il me fut dit intelligiblement :

Rien de souillé dans l'innocence;
Rien ne se perd dans la puissance;
Rien ne passe en ce beau séjour;
Tout s'y consomme dans l'amour.

[1] Où était. — [2] Et comme.

L'explication qui me fut donnée de ces paroles m'a servi longtemps d'occupation. Rien de souillé dans l'innocence; c'est-à-dire qu'il ne fallait souffrir aucune tache dans mon âme ni dans mon cœur. Rien ne se perd dans la puissance; c'est-à-dire que je lui devais tout donner et abandonner, et qu'il était la puissance même; que l'on ne pouvait rien perdre en lui donnant tout. Pour les deux autres, elles s'entendaient du paradis, où rien ne passe, car tout y est éternel et s'y consomme dans l'amour; et comme il me fut montré en même temps un petit échantillon de cette gloire, ô Dieu! dans quels transports de joie et désir cela ne [me] mit-il pas! [1] Comme j'étais en retraite, je passai tout le jour dans ces plaisirs inexplicables, desquels il me semblait qu'il n'y avait plus rien à faire que d'aller promptement [en] jouir. Mais ces paroles qui me furent dites me firent bien connaître que j'étais bien loin de mon compte; les voici :

C'est en vain qué ton cœur soupire,
Pour y entrer comme tu crois;
Il ne faut pas qu'on y aspire,
Que par le chemin de la croix.

Ensuite de quoi mettant [devant] moi tout ce que j'aurais à souffrir pendant tout le cours de ma vie, tout mon corps en frémit, quoique je ne le comprisse pas alors par cette peinture, comme j'ai fait depuis par les effets qui s'en sont ensuivis.

Et comme je me préparais à faire ma confession annuelle avec une grande anxiété pour trouver mes péchés, mon divin Maître [me dit :] « Pourquoi te tourmentes-tu? Fais « ce qui est en ton pouvoir, je suppléerai à ce qui manquera « au reste. Car je ne demande rien tant dans ce sacrement « qu'un cœur contrit et humilié, qui, d'une volonté sincère

[1] Et.

« de ne me plus déplaire, s'accuse sans déguisement; et « pour lors je pardonne sans retardement, et de là il s'ensuit « un parfait amendement. »

[1] Cet esprit souverain qui opérait et agissait en moi indépendamment de moi-même, avait pris un empire si absolu sur tout mon être spirituel et même corporel, qu'il n'était plus en mon pouvoir d'exciter en mon cœur aucun mouvement de joie ou de tristesse que comme il lui plaisait, non plus que d'occupation à mon esprit, qui n'en pouvait prendre d'autre que celle qu'il lui donnait. [Cela] [2] m'a toujours tenue dans une étrange crainte d'être trompée, quelque assurance que j'aie pu recevoir du contraire, tant de sa part que des personnes qui me conduisaient, qui étaient mes supérieures; ne m'ayant jamais donné de directeur que pour examiner sa conduite sur moi, leur donnant toute liberté de l'approuver ou désapprouver. Et ma douleur était qu'au lieu de me retirer de la tromperie où je croyais d'être effectivement, ils m'y renfonçaient encore plus avant, tant mes confesseurs que les autres, en me disant de m'abandonner à la puissance de cet Esprit, et sans réserve m'y laisser conduire; et quand même il me rendrait un jouet du démon, comme je le pensais, il ne fallait pas laisser que de suivre ses mouvements.

Je fis donc ma confession annuelle, après laquelle il me semblait me voir et sentir dépouillée et revêtue en même temps d'une robe blanche, avec ces paroles : « Voici la robe « d'innocence dont je revêts ton âme, afin que tu ne vives « plus que de la vie d'un Homme-Dieu, c'est-à-dire que tu « vives comme ne vivant plus, mais me laisser vivre en toi. « Car je suis ta vie, et tu ne vivras plus qu'en moi et par « moi, qui veux que tu agisses comme n'agissant plus, [que « tu] me laisses agir et opérer en toi et pour toi, me remet- « tant le soin de tout. Tu ne dois plus avoir de volonté, [ou

1 Comme. — 2 Ce qui.

« tu dois être][1] comme n'en ayant plus, en me laissant « vouloir pour toi en tout et partout. »

Une fois cet unique amour de mon âme se présenta à moi portant d'une main le tableau d'une vie la plus heureuse qu'on se la puisse figurer pour une âme religieuse, toute dans la paix, les consolations intérieures et extérieures, une santé parfaite jointe à l'applaudissement et estime des créatures, et autres choses plaisantes à la nature. De l'autre main il portait un autre tableau d'une vie toute pauvre et abjecte, toujours crucifiée par toutes sortes d'humiliations, mépris et contradictions; toujours souffrante au corps et en l'esprit. [En][2] me présentant ces deux tableaux, il me [dit] : « Choisis, « ma fille, celui qui t'agréera le plus, je te ferai les mêmes « grâces au choix de l'un comme de l'autre. » [Je][3] me prosternai à ses pieds pour l'adorer, en lui disant : « O mon « Seigneur, je ne veux rien que vous et le choix que vous « ferez pour moi. » Et après m'avoir beaucoup pressée de choisir : « Vous m'êtes suffisant, ô mon Dieu! Faites pour « moi ce qui vous glorifiera le plus, sans nul égard à mes « intérêts ni satisfactions. Contentez-vous, et cela me suffit. » Alors il me dit qu'avec Madeleine j'avais choisi la meilleure part, qui ne me serait point ôtée, puisqu'il serait mon héritage pour toujours. Et me présentant ce tableau de crucifixion : « Voilà, me dit-il, ce que je t'ai choisi et qui m'agrée « le plus, tant pour l'accomplissement de mes desseins que « pour te rendre conforme à moi. L'autre est une vie de « jouissance, et non de mérites : c'est pour l'éternité. » J'acceptai donc ce tableau de mort et de crucifixion en baisant la main qui me le présentait; et quoique la nature en frémît, je l'embrassai de toute l'affection dont mon cœur était capable, et en le serrant sur ma poitrine je le sentis si fortement imprimé en moi, qu'il me semblait n'être plus qu'un composé de tout ce que j'y avais vu représenté.

[1] Que. — [2] Et. — [3] Et.

Et je me trouvai tellement changée de disposition, que je ne me connaissais pas. Mais je laissai le jugement de tout à ma Supérieure, à laquelle [je] ne pouvais rien celer ni rien omettre de tout ce qu'elle m'ordonnait, pourvu que cela me vînt immédiatement d'elle-même. [Car] [1] cet Esprit qui me possédait me faisait sentir des répugnances effroyables, lorsqu'elle m'ordonnait quelque chose et me voulait conduire par le conseil de quelques autres ; parce qu'il m'avait promis de lui donner toujours les lumières nécessaires pour me conduire conformément à ses desseins.

[2] Les plus grandes grâces que [je] recevais de sa bonté, c'était dans la sainte communion et la nuit, surtout celle du jeudi au vendredi que je recevais des faveurs inexplicables. Il m'avertit donc une fois que Satan avait demandé de m'éprouver dans le creuset des contradictions et humiliations, tentations et dérélictions, comme l'or dans la fournaise, et qu'il lui avait tout permis à la réserve de l'impureté ; [3] qu'il ne voulait pas qu'il me donnât jamais aucune peine là-dessus, parce qu'il la haïssait si fort, qu'il ne lui avait jamais voulu permettre de m'en attaquer dans la moindre chose ; mais pour toutes les autres tentations il me fallait être sur mes gardes, surtout celles d'orgueil, de désespoir et de gourmandise, de laquelle j'avais plus d'horreur que de la mort. Mais il m'assura que je ne devais rien craindre, puisqu'il serait comme un fort imprenable au dedans de moi-même, qu'il combattrait pour moi et se rendrait le prix de mes victoires, et qu'il m'environnerait de sa puissance afin que je ne succombasse ; mais qu'il me fallait veiller continuellement sur tout l'extérieur, et qu'il se réservait le soin de l'intérieur. Je ne tardai guère ensuite d'entendre les menaces de mon persécuteur. Car s'étant présenté à moi en forme d'un More épouvantable, les yeux étincelants

1 Mais. — 2 Et comme. — 3 Mais.

comme deux charbons et me grinçant les dents contre, [il] me dit : « Maudite que tu es, je t'attraperai, et si je te peux « une fois tenir en ma puissance, je te ferai bien sentir ce « que je sais faire, je te nuirai partout. » Et quoiqu'il me fît plusieurs autres menaces, je n'appréhendais pourtant rien, tant je me sentais fortifiée au dedans de moi-même ! Il me semblait même que je n'aurais pas craint toutes les fureurs de l'enfer, pour la grande force que je sentais au dedans de moi-même, [grâce à][1] la vertu d'un petit crucifix auquel mon souverain Libérateur avait donné la force d'éloigner toutes ces fureurs infernales de moi. Je le portais toujours sur mon cœur, la nuit et le jour, et j'en ai reçu beaucoup de secours.

L'on me mit à l'infirmerie. [2] Dieu seul peut connaître ce que j'y ai eu à souffrir, tant de la part de mon naturel prompt et sensible, que de celle des créatures et du démon, lequel me faisait souvent tomber et rompre tout ce que je tenais entre les mains, et puis se moquait de moi, en me riant quelquefois au nez : « Oh ! la lourde ! tu ne feras jamais rien qui « vaille ; » ce qui jetait mon esprit dans une tristesse et abattement si grands, que je ne savais que faire. Car souvent il m'ôtait le pouvoir de le dire à notre Mère, parce que l'obéissance abattait et dissipait toutes [ses] forces. Une fois il me poussa du haut d'un escalier, tenant une pleine terrasse de feu, sans qu'il s'en répandît, et [je] me trouvai au bas, sans m'être fait aucun mal, bien que ceux qui me virent tomber crurent que je m'étais cassé les jambes ; mais je sentis mon fidèle gardien qui me soutint ; car j'avais le bonheur de jouir souvent de sa présence, et d'être souvent reprise et corrigée par lui. [3] Une fois, m'étant voulu mêler de parler d'un mariage d'une parente, il me fit voir cela si indigne d'une âme religieuse et m'en reprit si sévèrement, qu'il dit

[1] Qui avec. — [2] Où. — [3] Et.

que si je retournais à me mêler de ces sortes d'intrigues, [1] il me cacherait sa face. Il ne pouvait souffrir la moindre immodestie ou manquement de respect en la présence de mon souverain Maître, devant lequel je le voyais prosterné contre terre, et [il] voulait que j'en fisse de même; ce que je faisais le plus souvent que je pouvais, et je ne trouvais point de posture plus douce à mes continuelles souffrances et de corps et d'esprit, parce qu'elle était la plus conforme à mon néant, lequel je ne perdais point de vue, m'y sentant toujours abîmée, soit que je fusse dans la souffrance ou dans la jouissance, dans laquelle je ne pouvais goûter aucun plaisir.

Car cette sainteté d'amour me pressait si fort de souffrir pour lui rendre du retour, que je ne pouvais trouver de plus doux repos que de sentir mon corps accablé de souffrances, mon esprit dans toutes sortes de dérélictions, et tout mon être dans les humiliations, mépris et contradictions. [Elles] [2] ne me manquaient pas, par la grâce de mon Dieu, qui ne pouvait me laisser un moment sans cela, ou au dedans de moi-même, ou au dehors. Et lorsque ce pain salutaire diminuait, il m'en fallait chercher d'autre par la mortification; et mon naturel sensible et orgueilleux m'en fournissait beaucoup de matière. [Mon souverain Maître] [3] ne voulait pas que j'en laissasse perdre une occasion; et, lorsqu'il m'était arrivé de le faire, pour la grande violence qu'il me fallait faire pour surmonter mes répugnances, il me le faisait bien payer au double. Et lorsqu'il voulait quelque chose de moi, il me pressait si vivement, qu'il m'était impossible d'y résister; ce qui m'a fait beaucoup souffrir pour l'avoir souvent voulu faire. [4] Il me prenait par tout ce qui était de plus opposé à mon naturel et contraire à mes inclinations, à rebours desquelles il voulait que je marchasse sans cesse.

[1] Qu'. — [2] Qui. — [3] Il. — [4] Et comme.

J'étais si fort douillette que la moindre saleté me faisait bondir le cœur. Il me reprit si fortement là-dessus qu'une fois, voulant nettoyer le vomissement d'une malade, je ne pus me défendre de le faire avec ma langue et le manger, en lui disant : « Si j'avais mille corps, mille amours, mille « vies, je les immolerais pour vous être asservie. » [Dès] [1] lors je trouvai tant de délices dans cette action, que j'aurais voulu en rencontrer tous les jours de pareilles, pour apprendre à me vaincre et n'avoir que Dieu pour témoin. Mais sa bonté, à qui seule j'étais redevable de m'avoir donné la force de me surmonter, ne laissa pas de me témoigner le plaisir qu'il y avait pris. Car la nuit ensuite, si je ne me trompe, il me tint bien environ deux ou trois heures la bouche collée sur la plaie de son sacré Cœur. Et il me serait bien difficile de pouvoir exprimer ce que je sentis alors, ni les effets que cette grâce produisit dans mon âme et dans mon cœur. Mais cela suffit pour faire connaître les grandes bontés et miséricordes de mon Dieu sur un sujet si misérable.

[2] Il ne voulait point diminuer ma sensibilité ni mes grandes répugnances, tant pour honorer celles qu'il avait bien voulu ressentir au jardin des Olives, que pour me fournir des matières de victoires et d'humiliations. Mais, hélas ! je ne suis pas fidèle et je tombe souvent : à quoi quelquefois il semblait prendre plaisir, tant pour confondre mon orgueil, que pour m'établir dans la défiance de moi-même ; voyant que sans lui je ne pouvais que le mal et faire de continuelles chutes sans m'en pouvoir relever. [3] Alors ce souverain bien de mon âme venait à mon secours, et comme un bon Père me tendait les bras de son amour, en me disant : « Tu connais donc bien que tu ne peux rien sans moi : » ce qui me faisait fondre de reconnaissance envers son amoureuse bonté. [4] J'étais touchée jusqu'aux larmes de voir qu'il ne se

[1] Et. — [2] Mais. — [3] Et. — [4] Laquelle me faisait fondre en.

vengeait [1] de mes péchés et continuelles infidélités que par des excès d'amour par lesquels il semblait combattre mes ingratitudes. [2] Il les exposait quelquefois devant mes yeux, avec la multitude de ses grâces, me mettant dans l'impuissance de lui parler que par mes larmes, souffrant alors plus que je ne peux dire. C'est ainsi que ce divin amour se jouait de son indigne esclave.

Et une fois que j'avais fait quelque soulèvement de cœur en servant une malade qui avait la dyssenterie, il m'en reprit si fortement, que je [me] vis contrainte, pour réparer cette faute... (*La délicatesse du siècle ne saurait supporter le récit que l'obéissance fait écrire ici à notre Bienheureuse. Il faut que Notre-Seigneur intervienne lui-même pour l'arrêter dans l'excès de sa mortification. C'est alors qu'elle continue :*) « O mon Seigneur ! je le fais pour vous plaire, et « pour gagner votre divin Cœur ; j'espère que vous ne me « le refuserez pas. Mais vous, mon Seigneur, que n'avez-« vous pas fait pour vous gagner celui des hommes, et ce-« pendant ils vous le refusent et vous en chassent bien « souvent. — Il est vrai, ma fille, que mon amour m'a fait « tout sacrifier pour eux, sans qu'ils me rendent du retour ; « mais je veux que tu supplées, par les mérites de mon sacré « Cœur, à leur ingratitude. Je te le veux donner, mon Cœur. « Mais auparavant, il faut que tu te rendes sa victime d'im-« lation, pour [que], avec son entremise, tu détournes les « châtiments que la divine justice de mon Père armé de « colère veut excercer sur une communauté religieuse, [qu'il « va] reprendre et corriger en son juste courroux. » Et me la faisant voir à la même heure avec les défauts particuliers qui l'avaient irrité, et tout ce qu'il me fallait souffrir pour apaiser sa juste colère, ce fut alors que tout frémit en moi ; et [je] n'eus pas le courage de me sacrifier. [3] Je dis que

1 Pas. — 2 Lesquelles. — 3 Mais.

n'étant pas à moi, je ne pouvais le faire sans le consentement de l'obéissance, [et][1] la crainte que j'avais qu'on ne me le fît faire, me fit négliger de le dire; mais il me poursuivait sans cesse et ne me donnait point de repos. Je me fondais en larmes, et me [vis][2] enfin contrainte de le dire à ma Supérieure; laquelle voyant ma peine, me dit de me sacrifier à tout ce qu'il désirait de moi, sans réserve. Mais, mon Dieu, ce fut alors que ma peine se redoubla encore plus fort, car je n'avais point le courage de dire oui, et je résistais toujours.

Mais la veille de la Présentation, cette divine Justice me parut armée d'une manière si terrible que j'en demeurai tout hors de moi; et ne pouvant me défendre, il me fut dit [3] comme à saint Paul : « Il t'est bien dur de regimber contre les traits de ma justice! mais puisque tu m'as tant fait résistance pour éviter les humiliations qu'il te conviendra souffrir par ce sacrifice, je te les donnerai au double; car je ne te demandais qu'un sacrifice secret, et maintenant je le veux public et d'une manière et dans un temps hors de tout raisonnement humain, et accompagné de circonstances si humiliantes, qu'elles te seront un sujet de confusion pour le reste de ta vie, et dans toi-même, et devant les créatures, pour te faire comprendre ce que c'est que de résister à Dieu. »

Hélas! je le compris bien en effet, car jamais je ne me vis en tel état : en voici quelques petites choses, mais non pas tout. Après donc l'oraison du soir je ne pus sortir avec les autres, et je demeurai au chœur jusqu'au dernier coup du souper dans des pleurs et des gémissements continuels. Je m'en allai faire collation, car c'était la veille de la Présentation; et, m'étant traînée à vive force à la Communauté, je m'y trouvai si fortement pressée de faire ce sacrifice tout haut, en la manière que Dieu me faisait connaître le vouloir de moi, que je fus contrainte de sortir pour aller trouver ma

[1] Mais. — [2] Voyant. — [3] Il.

Supérieure, qui était malade pour lors. Mais je confesse que j'étais tellement hors de moi, que je me voyais comme une personne qui aurait pieds et mains liés, et à qui il ne resterait plus rien de libre en l'intérieur et pour l'extérieur que les larmes que je versais en abondance, pensant qu'elles étaient la seule expression de ce que je souffrais; car je me voyais comme la plus criminelle du monde, traînée à force de cordes au lieu de mon supplice. Je voyais cette sainteté de Dieu, armée des traits de sa juste colère, prête à les lancer pour m'abîmer, ce me semblait, dans cette gueule béante de l'enfer que je voyais ouverte, prête à m'engloutir. Je me sentais brûlée d'un feu dévorant qui me pénétrait jusqu'à la moelle des os, et tout mon corps [était] dans un tremblement étrange; et [je] ne pouvais dire autre chose, sinon : « Mon [Dieu], ayez pitié de moi selon la grandeur de « vos miséricordes. » Et tout le reste du temps, je gémissais sous le poids de ma douleur, sans pouvoir trouver le moyen de me rendre vers ma Supérieure que sur les huit heures, qu'une sœur m'ayant trouvée, me conduisit vers elle; et elle fut bien surprise de me voir en cette disposition, laquelle je ne pouvais pour lors exprimer; mais je croyais, par surcroît de peine, que l'on la connaissait en me voyant, ce qui n'était pas. Ma Supérieure, qui savait qu'il n'y avait que la seule obéissance qui eût tout pouvoir sur cet esprit qui me tenait en cet état, m'ordonna de lui dire ma peine; et aussitôt je lui dis le sacrifice que Dieu voulait que je lui fisse de tout mon être, en présence de la Communauté, et le sujet pour quoi il me le demandait; lequel je n'exprimerai point, crainte de blesser la sainte charité et en même temps le Cœur de Jésus-Christ, dans lequel cette chère vertu prend sa naissance; c'est pourquoi il ne veut point qu'on l'intéresse tant soit peu sous quel prétexte que ce puisse être. Enfin, ayant fait et dit ce que mon Souverain désirait de moi, on en parlait et jugeait diversement; mais je laisse toutes ces circonstances à la misé-

ricorde de mon Dieu. Et je puis assurer, ce me semble, que je n'avais jamais tant souffert, non pas même quand j'aurais pu rassembler toutes les souffrances que j'avais eues jusqu'alors, et toutes celles que j'ai eues depuis; et quand toutes ensemble m'auraient été continuelles jusqu'à la mort, cela ne me semblerait pas comparable à ce que j'endurai cette nuit, de laquelle Notre-Seigneur voulut gratifier sa chétive esclave, pour honorer la nuit douloureuse de sa passion, quoique ce n'en fût qu'un petit échantillon. L'on me traînait[1] de lieu en lieu, avec des confusions effroyables.

Cette nuit s'etant donc passée dans les tourments que Dieu connaît et sans repos, jusqu'environ la sainte messe, [2] il me semble que j'y entendis ces paroles : « Enfin la paix est « faite, et ma sainteté de justice est satisfaite par le sacrifice « que tu m'as fait, pour rendre hommage à celui que je fis « au moment de mon incarnation dans le sein de ma Mère; « le mérite duquel j'ai voulu joindre [au tien] et renouveler « par celui que tu m'as fait, afin de l'appliquer en faveur de « la charité, comme je te l'ai fait voir. C'est pourquoi tu ne « dois plus rien prétendre en tout ce que tu pourras faire et « souffrir, ni pour accroissement de mérite, pour satisfac- « tion de pénitence ou autrement, tout étant sacrifié à ma « disposition pour la charité. C'est pourquoi, à mon imita- « tion, tu agiras et souffriras en silence, sans autre intérêt « que la gloire de Dieu dans l'établissement du règne de mon « sacré Cœur dans celui des hommes, auxquels je le veux « manifester par ton moyen.

Mon Souverain [me] donna ces saints enseignements après l'avoir reçu; mais il ne me sortit point de mon état souffrant, dans lequel je sentais une paix inaltérable dans l'acceptation

[1] La Bienheureuse s'est déjà servie de cette expression à la page précédente. Elle veut exprimer par là l'état d'épuisement où l'a réduite la sainteté de justice.

[2] Où.

de tout ce que je souffrais, et qui m'était montré que je devais souffrir jusqu'au jour du jugement si c'était la volonté de mon Dieu, qui ne me fit plus paraître que comme un objet de contradiction, un égout de rebut, de mépris et d'humiliation, lesquels je voyais avec plaisir venir fondre sur moi de toutes parts, et sans recevoir aucune consolation du Ciel ni de la terre. Il semblait que tout conspirait à m'anéantir. J'étais continuellement interrogée, et le peu de réponse que l'on tirait de moi comme par force, ne laissait pas de servir d'instrument pour augmenter mon supplice. Je ne pouvais ni manger, ni parler, ni dormir; et tout mon repos et occupation n'était que de demeurer prosternée devant mon Dieu, dont la souveraine grandeur me tenait tout anéantie dans le plus profond abîme de mon néant, toujours pleurant et gémissant, pour lui demander miséricorde et détourner les traits de sa juste colère.

[1] L'emploi où j'étais pour lors fournissant de continuelles occupations à mon corps et à mon esprit, me causait un tourment insupportable; d'autant que, nonobstant toutes mes peines, mon souverain Maître ne me permettait pas d'en omettre la moindre, ni [de me] faire dispenser de rien, non plus que de tous les autres devoirs et observances de mes règles, dans lesquels je sentais que la force de sa souveraine puissance me traînait comme une criminelle dans le lieu d'un nouveau supplice. Car j'en trouvais en tout lieu; et je me trouvais tellement engloutie et absorbée dans ma souffrance, que je ne me sentais plus d'esprit ni de vie que pour voir et sentir ce qui se passait de douloureux à mon égard. Mais tout cela ne me causait pas le moindre mouvement d'inquiétude ni de chagrin, bien que parmi toutes ces peines l'on me conduisait toujours par ce qui était le plus opposé à la nature immortifiée et contraire à mes inclina-

1 Et.

tions. [1] L'on s'aperçut que je ne mangeais pas : l'on m'en fit des réprimandes, et ma Supérieure et mon confesseur, lesquels m'ordonnèrent de tout manger ce que l'on me donnerait à table : obéissance qui me semblait bien au-dessus de mes forces ; mais celui qui ne m'en laissait pas manquer dans le besoin me donna celle de m'y soumettre et de la faire [sans] excuse ni réplique, bien que je me visse contrainte d'aller rendre après le repas ce que j'avais pris de nourriture. Et comme cela dura fort longtemps, il me causa un si grand dévoiement d'estomac, avec beaucoup de douleur, que je ne pouvais plus rien garder du peu que je prenais, après que l'on eut trouvé bon de me changer [l'obéissance] que j'avais en celle de ne manger que selon que je le pourrais. Et le manger, je l'avoue, m'a causé de rudes tourments depuis ce temps-là, allant au réfectoire comme à un lieu de supplice auquel le péché m'avait condamnée. Et quelque effort que je me sois fait pour manger indifféremment ce qui m'était présenté, je ne pouvais me défendre de prendre ce que je croyais le moindre, comme le plus conforme à ma pauvreté et mon néant, qui me représentaient continuellement que le pain et l'eau étant suffisants, tout le reste était superflu.

Et pour en revenir à cette disposition souffrante qui ne discontinuait point, et qui s'augmentait toujours par des surcroîts fort sensibles et humiliants, [2] l'on crut que j'étais possédée ou obsédée, et on me jetait force eau bénite dessus avec des signes de croix, [et] [3] d'autres prières pour chasser le malin esprit. Mais celui dont je me sentais possédée, bien loin de s'enfuir, me serrait tant plus fort à lui, en me disant : « J'aime l'eau bénite, et je chéris si fort la croix, que je ne « peux m'empêcher de m'unir étroitement à ceux qui la « portent comme moi et pour l'amour de moi. » Ces paroles

[1] Et. — [2] Car. — [3] Avec.

rallumèrent tellement en mon âme le désir de souffrir, que tout ce que je souffrais ne me semblait qu'une petite goutte d'eau, qui allumait plutôt la soif insatiable que je sentais, que de la désaltérer; quoiqu'il me semble pouvoir dire qu'il n'y avait aucune partie de mon être qui n'eût sa souffrance particulière, tant l'esprit que le corps; et cela sans compassion ni consolation, car le diable me livrait de furieux assauts, et mille fois j'aurais succombé si je n'avais senti une puissance extraordinaire qui me soutenait et combattait pour moi, parmi tout ce que je viens de dire. Enfin ma Supérieure ne sachant plus que faire de moi, me fit communier pour demander à Notre-Seigneur, par obéissance, de me remettre en ma première disposition. M'étant donc présentée à lui commé son hostie d'immolation, il me dit : « Oui, ma « fille, je viens à toi comme souverain sacrificateur, pour te « donner une nouvelle vigueur, afin de t'immoler à de nou- « veaux supplices. » Ce qu'il fit, et je [me] trouvai toute tellement changée, que je me sentais comme une esclave à qui l'on vient de redonner la liberté. Mais cela ne dura guère, car l'on recommença à me dire que c'était le diable qui était l'auteur de tout ce qui se passait en moi, et qu'il me perdrait, si je n'y prenais garde, par ses ruses et illusions.

Ce fut ici un terrible coup pour moi, qui avais eu toute ma vie crainte d'être trompée et de tromper les autres, sans pourtant le vouloir. Ce qui me faisait beaucoup pleurer, car je ne pouvais en aucune façon me retirer de la puissance de cet Esprit souverain qui agissait en moi; et quelque effort que [je] pusse faire, je ne pouvais l'éloigner de moi, ni empêcher ses opérations. Car il s'était tellement emparé de toutes les puissances de mon âme, qu'il me semblait être dans un abîme d'où plus je faisais d'efforts pour sortir, plus je m'y sentais enfoncée, quoique je me servisse de tous les moyens que l'on disait; mais c'était en vain. Et je combattais quelquefois si fort que j'en restais tout épuisée de forces; mais

mon Souverain se jouait de tout cela, et me rassurait si fort, qu'il dissipait toutes mes craintes au premier abord, me disant : « Qu'as-tu à craindre entre les bras du Tout-« Puissant? Pourrait-il bien te laisser périr en t'abandon-« nant à tes ennemis, après [que je me suis] [1] rendu ton « père, ton maître et ton gouverneur dès ta plus tendre « jeunesse, en te donnant de continuelles preuves de l'amou-« reuse tendresse de mon divin Cœur, dans lequel même « j'ai établi ta demeure actuelle et éternelle? Pour plus « grande assurance, dis-moi quelle plus forte preuve tu « souhaites de mon amour, et je te la donnerai. Mais pour-« quoi combats-tu contre [moi], qui suis ton seul, vrai et « unique ami? » Ces reproches de ma défiance me jetèrent dans un si grand regret et confusion, que je me proposai dès lors de ne jamais rien contribuer aux épreuves que l'on ferait de l'Esprit qui me conduisait, me contentant d'accepter humblement et de bon cœur tout ce que l'on me voudrait faire.

O mon Seigneur et mon Dieu, qui seul connaissez la peine que je souffre en accomplissant cette obéissance, et la violence qu'il me faut faire pour surmonter la répugnance et confusion que je sens en écrivant tout ceci, accordez-moi la grâce de mourir plutôt que d'y mettre aucune chose que ce qui vient de la vérité de votre Esprit, et qui vous donnera de la gloire, et à moi de la confusion. Et par miséricorde, ô mon souverain Bien! qu'il ne soit jamais vu de personne que de celui que vous voulez qui l'examine, afin que cet écrit ne m'empêche pas de demeurer ensevelie dans un éternel mépris et oubli des créatures. O mon [Dieu]! donnez cette consolation à votre pauvre chétive esclave. En même temps, ma demande reçut cette réponse : « Aban-« donne tout à mon bon plaisir, et me laisse accomplir

[1] M'être.

« mes desseins sans te mêler de rien, car j'aurai soin de « tout. »

Je vais donc poursuivre par obéissance, ô mon Dieu! sans autre prétention que de vous contenter par cette espèce de martyre que je souffre en faisant cet écrit, dont chaque mot me semble un sacrifice; mais en puissiez-vous être glorifié éternellement! [Voici] [1] comme il m'a manifesté sa volonté en cet écrit : c'est que comme je me suis toujours sentie portée à aimer mon souverain Seigneur pour l'amour de lui-même, ne voulant ni désirant que lui seul, je ne me suis jamais attachée à ses dons, pour grands qu'ils fussent à mon égard, et ne les prisais que parce qu'ils venaient de lui; et je n'y faisais que le moins de réflexion que je pouvais, tâchant de tout oublier pour ne me souvenir que de lui, hors duquel tout le reste ne m'est rien. Et quand donc il a fallu accomplir cette obéissance, je croyais m'être impossible de pouvoir parler de ces choses passées depuis tant de temps; mais il m'a bien fait voir le contraire. Car, pour me donner facilité, il me fait ressentir sur chaque article la même disposition dont je parle. C'est ce qui me convainc qu'il le veut.

Parmi les peines et craintes que je souffrais, je sentais toujours mon cœur dans une paix inaltérable; et l'on me fit parler à quelques personnes de doctrine, lesquelles, bien loin de me rassurer dans ma voie, augmentèrent encore plus mes peines, jusqu'à tant que Notre-Seigneur renvoya ici le père de la Colombière, auquel j'avais déjà parlé en mon commencement, que mon souverain Maître me promit quelque temps après m'être consacrée à lui, qu'il m'enverrait un sien serviteur, auquel il voulait que je manifestasse, selon l'intelligence qu'il m'en donnerait, tous les trésors et secrets de son sacré Cœur qu'il m'avait confiés, parce qu'il me l'envoyait pour me rassurer dans sa voie, et pour lui départir de

[1] Mais.

grandes grâces de son sacré Cœur, qui les répandrait abondamment dans nos entretiens.

Et lorsque ce saint homme vint ici, comme il parlait à la Communauté, j'entendis intérieurement ces paroles : « Voilà « celui que je t'envoie. » Ce que je reconnus bientôt dans la première confession des quatre-temps; car sans que nous nous fussions jamais vus ni parlé, il me retint fort longtemps, et me parlait comme s'il eût compris ce qui se passait en moi. Mais je ne lui voulus faire aucune ouverture de cœur pour cette fois; et comme il vit que je me voulais retirer crainte [d'incommoder] la Communauté, il me dit si j'agréais qu'il me vînt [voir] une autre fois, pour me parler dans ce même lieu. Mais mon naturel timide, qui craignait toutes ces communications, fit que je lui répondis que, n'étant pas à moi, je ferais tout ce que l'obéissance m'ordonnerait. Je me retirai après y avoir demeuré environ une heure et demie. [1] Peu de temps après il revint, et encore que je connaissais être la volonté de Dieu que je lui parlasse, je ne laissai pas de sentir des répugnances effroyables lorsqu'il fallut y aller : ce que je lui dis d'abord. Mais il me répondit qu'il était bien aise de m'avoir donné occasion de faire un sacrifice à Dieu. Et alors, sans peine ni façon, je lui ouvris mon cœur et lui découvris le fond de mon âme, tant le mal que le bien. Sur quoi il me donna de très-grandes consolations, en m'assurant qu'il n'y avait rien à craindre en la conduite de cet Esprit, d'autant qu'il ne me retirait point de l'obéissance; que je devais suivre ses mouvements en lui abandonnant tout mon être, pour me sacrifier et immoler selon son bon plaisir. Admirant la grande bonté de notre Dieu, de ne s'être point rebuté parmi tant de résistance, il m'apprit à estimer les dons de Dieu, et à recevoir avec respect et humilité les fréquentes communications et fami-

[1] Et.

liers entretiens dont il me gratifiait, dont je devrais être dans de continuelles actions de grâces envers une si grande bonté. Et comme je lui eus fait entendre que ce Souverain de mon âme me poursuivait de si près, sans exception de temps ni de lieu, que je ne pouvais prier vocalement, à quoi je me faisais de si grandes violences, que j'en demeurais quelquefois la bouche ouverte sans pouvoir prononcer aucune parole, surtout en disant le rosaire, [1] il me dit de ne [le] plus faire, et que je me devais contenter de ce qui m'était d'obligation, y ajoutant le chapelet lorsque je le pourrais. Et lui ayant dit quelque chose des plus spéciales caresses et union d'amour que je recevais de ce Bien-Aimé de mon âme, et que je ne décris pas ici, il me dit que j'avais grand sujet en tout cela de m'humilier, et lui d'admirer les grandes miséricordes de Dieu à mon égard.

Mais cette bonté infinie [2] ne voulait pas que je reçusse aucune consolation, sans qu'elle me coûtât bien des humiliations. [3] Cette communication m'[en] attira en grand nombre, et [le Père] lui-même eut beaucoup à souffrir à cause de moi. Car l'on disait que je voulais [le] décevoir par mes illusions, et le tromper comme les autres; mais cela ne lui faisait nulle peine, et [il] ne laissait pas de me continuer [son secours] le peu de temps qu'il demeura en cette ville et toujours. Et je me suis cent fois étonnée comme il ne m'abandonnait pas aussi bien que les autres; car la manière dont je traitais avec lui aurait rebuté tout autre, bien qu'il n'épargnât rien pour m'humilier et mortifier, ce qui me faisait un grand plaisir.

Une fois qu'il vint dire la sainte messe à notre église, Notre-Seigneur lui fit de très-grandes grâces et à moi aussi. Car lorsque je m'approchai pour le recevoir par la sainte communion, il me montra son sacré Cœur comme une ar-

1 Ce qu'. — 2 Qui. — 3 Desquelles.

dente fournaise, et deux autres [cœurs] qui s'y allaient unir et abîmer, me disant : « C'est ainsi que mon pur amour unit « ces trois cœurs pour toujours. » Et après il me fit entendre que cette union était toute pour la gloire de son sacré Cœur, dont il voulait que je [1] découvrisse [au Père] les trésors, afin qu'il en fît connaître et en publiât le prix et l'utilité; et que pour cela il voulait que nous fussions comme frère et sœur, également partagés de biens spirituels. Et lui représentant là-dessus ma pauvreté et l'inégalité qu'il y avait entre un homme de si grande vertu et mérite et une pauvre chétive pécheresse comme moi, [2] il me dit : « Les ri- « chesses infinies de mon Cœur suppléeront et égaleront « tout. [Parle][3]-lui seulement sans craindre. » Ce que je fis à notre premier entretien. Et la manière d'humilité et d'actions de grâce avec laquelle il le reçut, avec plusieurs autres choses que je lui dis de la part de mon souverain Maître, en ce qui le concernait, me toucha [grandement] [4], et me profita plus que tous les sermons que j'aurais pu entendre. Et comme je lui eus dit que Notre-Seigneur ne me départait ces grâces qu'afin qu'il fût glorifié dans les âmes auxquelles je les distribuerais, selon qu'il me ferait connaître le désirer, soit de parole ou d'écrit, sans me mettre en peine de ce que je dirais ou écrirais, parce qu'il y attacherait l'onction de sa grâce, pour produire l'effet qu'il en prétendait dans ceux qui le recevraient bien, et que je souffrais beaucoup dans la résistance que je faisais d'écrire et donner certains billets à des personnes dont il me revenait de grandes humiliations, il m'ordonna que quelque peine et humiliation que j'en dusse souffrir, il ne fallait jamais désister de suivre les saints mouvements de cet Esprit, disant simplement ce qu'il m'inspirait; [et] [5] lorsque j'aurais écrit, il fallait présenter à ma Supérieure le billet, et puis en faire ce qu'elle m'ordon-

[1] Lui. — [2] A quoi. — [3] Dis. — [4] Tellement. — [5] Ou.

nerait : ce que je faisais. Mais cela m'a bien attiré des abjections de la part des créatures. Il me commanda aussi d'écrire ce qui se passait en moi, à quoi je sentais une répugnance mortelle. Car j'écrivais pour obéir, et puis je le brûlais, croyant que j'avais suffisamment satisfait à l'obéissance. Mais j'en souffrais beaucoup, et on me donna scrupule et défense de le plus faire.

Une fois mon souverain Sacrificateur me demanda de faire en sa faveur un testament par écrit, ou donation entière et sans réserve, comme je la lui avais déjà faite de bouche, de tout ce que je pourrais faire et souffrir, et de toutes les prières et biens spirituels que l'on ferait pour moi, soit pendant ma vie et après ma mort. [1] [Il] me fit demander à ma Supérieure si elle voulait servir de notaire en cet acte, qu'il se chargeait de la payer solidement, et que si elle refusait je m'adressasse à son serviteur le père de la Colombière. Mais ma Supérieure le voulut faire; et l'ayant présenté à cet unique amour de mon âme, il m'en témoigna un grand agrément, et me dit que c'était qu'il en voulait disposer selon ses desseins, et en faveur de qui il lui plairait; mais que puisque son amour m'avait dépouillée de tout, [2] il ne voulait plus que j'eusse d'autres richesses que celles de son sacré Cœur. [3] Il [m'en] fit une donation à l'heure même, me la faisant écrire de mon sang, selon qu'il la dictait, et puis je la signai sur mon cœur avec un canif, [à l'aide] duquel j'y écrivis son sacré nom de Jésus. Après quoi il me dit qu'il prendrait soin de récompenser au centuple tous les biens que l'on me ferait, comme faits pour lui-même, puisque je n'avais plus rien à y prétendre; et que, pour [4] celle qui avait dressé ce testament en sa faveur, il lui voulait donner la même récompense qu'à sainte Claire de Montefalco, et que pour cela [il] ajouterait à ses actions les mérites infinis

1 Et. — 2 Qu'. — 3 Desquelles. — 4 Récompense à.

des siennes, et par l'amour de son sacré Cœur il lui ferait mériter la même couronne. Ce qui me donna une grande consolation, parce que je l'aimais beaucoup à cause qu'elle nourrissait mon âme abondamment du pain délicieux de la mortification et humiliation qui était si agréable au goût de [mon] souverain Maître, que, pour lui donner ce plaisir, j'aurais voulu que tout le monde s'en fût mêlé. Aussi mon Dieu me faisait-il cette grâce que jamais il ne [me] manquait, ma vie s'étant toute passée parmi les souffrances du corps, [1] par mes fréquentes maladies et continuelles infirmités. En outre mon esprit souffrait par des dérélictions, délaissements, et de voir offenser Dieu, lequel par sa bonté me soutenait toujours, soit parmi les persécutions, contradictions et humiliations que je recevais de la part des créatures, soit dans les tentations de la part du démon, lequel m'a beaucoup tourmentée et persécutée; et aussi de la part de moi-même qui ai été le plus cruel ennemi que j'aie eu à combattre, et le plus difficile à vaincre. Car parmi tout ce que je viens de dire on ne laissait pas de me donner de l'occupation et du travail extérieur [autant] [2] que j'en pouvais porter; [et] ce qui ne m'était pas une petite peine dans celle que je souffrais, [c'était] de croire que j'étais en horreur à toutes les créatures, et qu'elles avaient grande peine à me supporter, en ayant beaucoup à me souffrir moi-même. [3] Tout cela me donnait une continuelle peine en conversant avec le prochain, et [je] n'avais d'autre recours ni remède que l'amour à mon abjection, où je me tenais abîmée avec grand sujet, car tout me retournait en humiliation, même les moindres actions. L'on ne me regardait que comme une visionnaire, entêtée de ses illusions et imaginations; et, parmi tout cela, il ne m'était pas permis de chercher le moindre soulagement ni consolation dans mes peines; car mon divin Maître me le défendait.

1 Tant. — 2 Tout ce. — 3 Et.

[1] Il voulait que je souffrisse tout en silence, m'ayant fait prendre cette devise :

Je veux tout souffrir sans me plaindre,
Puisque mon pur amour m'empêche de rien craindre.

Il voulait que j'attendisse tout de lui; et s'il arrivait que je me voulusse procurer quelque consolation, il ne me faisait rencontrer que de la désolation et de nouveaux tourments pour tout soulagement : ce que j'ai toujours regardé comme une des plus grandes grâces que mon Dieu m'ait faites, avec celle de ne me pas ôter ce précieux trésor de la croix, nonobstant le mauvais usage que j'en ai toujours fait, qui me rendait si indigne d'un si grand bien, pour lequel je me serais voulu fondre d'amour, de reconnaissance et d'action de grâce envers mon libérateur. C'était dans ces sentiments et parmi les délices de la croix que je disais : « Que rendrai-je au « Seigneur pour les grands biens qu'il m'a faits? O mon « Dieu! que vos bontés sont grandes à mon égard de vouloir « bien me faire manger à la table des saints, et des mêmes « viandes dont vous les avez substantés : me nourrissant « avec abondance des mets délicieux de vos favoris et plus « fidèles amis, moi qui ne suis qu'une indigne et misérable « pécheresse. »

Aussi savez-vous bien que sans le saint Sacrement et la croix, je ne pourrais pas vivre et supporter la longueur de mon exil, dans cette vallée de larmes où je ne souhaitais jamais la diminution de mes souffrances. Car, plus mon corps en était accablé, plus mon esprit sentait de joie et avait de liberté pour s'occuper et s'unir avec mon Jésus souffrant, n'ayant de plus ardent désir que de me rendre une véritable et parfaite copie et représentation de mon Jésus crucifié. Ce qui me réjouissait, c'est quand sa souveraine bonté employait

1 Car.

une multitude d'ouvriers pour travailler selon son gré à l'accomplissement de cet ouvrage. Mais ce Souverain ne s'éloignait pas de son indigne victime, dont il savait bien la faiblesse et l'impuissance à tout bien; et quelquefois il me disait : « Je te fais bien de l'honneur, ma chère fille, de me « servir d'instruments si nobles pour te crucifier. Mon Père « éternel m'a livré entre les mains cruelles des impitoyables « bourreaux pour me crucifier : et moi, je me [sers] pour cet « effet à ton égard de personnes qui me [sont] dévouées et « consacrées, et au pouvoir desquelles je t'ai livrée, et pour « le salut desquelles je veux que tu m'offres tout ce qu'elles « te feront souffrir. » Ce que je faisais de tout mon cœur, en m'offrant toujours de porter toute la peine du châtiment de l'offense de Dieu que l'on pourrait faire à mon égard, quoiqu'en vérité il ne me semblait pas qu'on pût faire aucune injustice en me faisant souffrir, ne le pouvant autant faire que je le mérite. Mais j'avoue que je me délecte si fort en parlant du bonheur de souffrir, qu'il me semble que j'en écrirais des volumes entiers, sans pouvoir contenter mon désir. Et mon amour-propre se satisfait beaucoup en ces sortes de discours.

Une fois mon Souverain me fit entendre qu'il me voulait retirer dans la solitude, non dans celle d'un désert comme lui, mais dans celle de son sacré Cœur, où il me voulait honorer de ses plus familiers entretiens, comme d'un ami avec sa bien-aimée ; et que là il me donnerait de nouveaux enseignements de ses volontés, et me ferait prendre de nouvelles forces pour les accomplir, en combattant courageusement jusqu'à la mort, ayant encore à soutenir les attaques de plusieurs puissants ennemis ; et que c'était pourquoi il me demandait que pour honorer son jeûne au désert, il me fallait jeûner cinquante jours au pain et à l'eau. Mais l'obéissance ne me l'ayant voulu permettre, crainte de me rendre singulière, il me fit entendre qu'il aurait autant agréable si je

passais cinquante jours sans boire, pour honorer l'ardente soif que son sacré [Cœur] avait toujours endurée du salut des pécheurs, et celle qu'il avait soufferte sur l'arbre de la croix. L'on m'accorda cette pénitence, qui me sembla être plus rude que l'autre, pour la grande altération dont j'étais continuellement tourmentée, laquelle me donnait nécessité de boire souvent de grandes tasses d'eau pour me rafraîchir.

Je souffris pendant ce temps-là de rudes combats de la part du démon, qui m'attaquait particulièrement sur le désespoir, me faisant voir qu'une aussi méchante créature que moi ne devait point prétendre de part dans le paradis, puisque je n'en avais déjà point dans l'amour de mon Dieu, duquel je serais privée pour une éternité. Cela me faisait verser des torrents de larmes. D'autres fois il m'attaquait de vaine gloire, et puis de cette abominable tentation de gourmandise : me faisant sentir des faims effroyables ; et puis il me représentait tout ce qui est capable de contenter le goût, et cela dans le temps de mes exercices [spirituels,] ce qui m'était un tourment étrange. Et cette faim me durait jusqu'à ce que j'entrais au réfectoire pour prendre ma réfection, dont je me sentais d'abord dans un dégoût si grand, qu'il me fallait faire une grande violence pour prendre quelque peu de nourriture. Et d'abord que j'étais sortie de table, ma faim recommençait plus violente qu'auparavant. [1] Ma Supérieure, à qui je ne cachais rien de ce qui se passait en moi, pour la grande crainte que j'ai toujours eue d'être trompée, [2] m'ordonna de lui aller demander à manger lorsque je me sentirais le plus pressée de la faim; ce que je faisais avec des violences extrêmes, par la grande confusion que je sentais. Et au lieu de m'envoyer manger, elle me mortifiait et humiliait fortement là-dessus, en me disant que je garderais ma faim

1 Et. — 2 Elle.

pour la contenter lorsque les autres iraient au réfectoire. Après je demeurais en paix dans ma souffrance. Et on ne me laissa pas achever cette fois-là ma pénitence du boire; mais après que j'eus obéi, l'on me fit recommencer; et je passai les cinquante jours sans boire, et de même je passais les vendredis.

Je [me] trouvais toujours également contente, soit que l'on m'accordât ou refusât ce que je demandais; pourvu que j'obéisse, cela me suffisait.

Mon persécuteur ne cessait de m'attaquer de toutes parts, à la réserve de l'impureté, dont mon divin Maître lui avait défendu [de me tenter,] quoiqu'une fois il me fit souffrir des peines épouvantables, et voici comment. C'est que ma Supérieure me dit : « Allez tenir la place de notre roi devant le « saint Sacrement. » Et y étant, je me sentis si fortement attaquée d'abominables tentations d'impureté qu'il me semblait être déjà dans l'enfer. Je soutins cette peine plusieurs heures de suite, et elle me dura jusqu'à ce que ma Supérieure m'eût levé cette obéissance, en me disant que je ne me tiendrais plus en la personne de notre Roi, devant le saint Sacrement; mais en celle d'une bonne religieuse de la Visitation. Aussitôt mes peines cessèrent là-dessus. Et [je] me trouvai noyée dans un déluge de consolations, où mon Souverain me donna les enseignements de ce qu'il souhaitait de moi. Il voulait que je fusse dans un continuel acte de sacrifice; et [il me dit] que pour cela il augmenterait mes sensibilités et mes répugnances, en telle sorte que je ne ferais rien qu'avec peine et violence, pour me donner matière de victoire, même dans les choses les plus minces et indifférentes. Ce que je puis assurer avoir toujours éprouvé depuis. [Il ajouta] de plus, que je ne goûterais plus aucune douceur que dans les amertumes du Calvaire, et qu'il me ferait trouver un martyre de souffrance dans tout ce qui pouvait composer la joie, le plaisir et la félicité temporelle des autres. Ce qu'il m'a fait

éprouver d'une manière très-sensible, puisque tout ce qui [se] peut nommer plaisir, me devint un supplice. Car, même dans ces petites récréations que l'on donne quelquefois, je souffrais plus que si j'avais été dans l'ardeur de la plus violente fièvre, quoiqu'il voulût que je [fisse] tout comme les autres. Ce qui me faisait dire : « O mon souverain bien! « que ce plaisir m'est cher vendu ! » Le réfectoire, le lit, me faisaient tant de peine, que la seule approche me faisait gémir et verser des larmes. Mais les emplois et le parloir m'étaient du tout insupportables ; et jamais, que je me souvienne, je n'y suis allée qu'avec des répugnances que je ne pouvais surmonter qu'avec de grandes violences : ce qui me faisait souvent mettre à genoux pour demander à Dieu la force de me vaincre. L'écriture ne m'était pas moins pénible, non tant de ce que je la faisais à genoux, comme de l'autre peine que j'y sentais. L'estime, les louanges et applaudissements me faisaient plus souffrir que toutes les humiliations, mépris et abjections n'auraient pu faire aux personnes les plus vaines et ambitieuses de l'honneur, ce qui me faisait dire dans les occasions : « O mon Dieu! armez plutôt toutes les fureurs de « l'enfer contre moi, que les langues des créatures de vaines « louanges, flatteries, ou applaudissements; que plutôt « toutes les humiliations, douleurs, contradictions et con- « fusions viennent fondre sur moi. »

[1] Il m'en donnait une soif insatiable ; quoiqu'il me les fît sentir si vivement dans les occasions, que je ne pouvais m'empêcher d'en donner parfois des marques; [et il] [2] m'était insupportable de me voir si peu humble et mortifiée, que je ne pouvais souffrir sans qu'on s'en aperçût ; et toute ma consolation était de recourir à l'amour à mon abjection, qui me faisait rendre grâces à mon Souverain, de ce qu'il me faisait paraître telle que j'étais afin de m'anéantir dans l'estime des

1 Car. — 2 Ce qui.

créatures. De plus, il voulait que je reçusse toutes choses comme venant de lui, sans me rien procurer; et [il me fallait] lui tout abandonner sans disposer de rien; lui rendre grâces des souffrances comme de la jouissance; et dans les occasions les plus douloureuses et humiliantes, penser que cela m'était dû et encore plus, et offrir la peine que je souffrais pour les personnes qui m'affligeaient; parler toujours de lui avec grand respect, [1] du prochain avec estime et compassion, et jamais de moi-même, ou courtement, [ou] avec mépris, sinon lorsque, pour sa gloire, il me ferait faire autrement; attribuer toujours tout le bien et la gloire à sa souveraine grandeur, et à moi tout le mal; ne chercher aucune consolation hors de lui, encore fallait-il, lorsqu'il m'en donnerait, les sacrifier en y renonçant; ne tenir à rien; être vide et dépouillée de tout; n'aimer rien que lui, en lui et par lui; ne regarder que lui en toutes choses et les intérêts de sa gloire dans un parfait oubli de moi-même. Et [2] quoique [je] devais faire toutes mes actions pour lui, [3] il voulait qu'en chacune d'icelles il y eût toujours quelque chose directement pour son divin Cœur. Comme par exemple, lorsque j'étais en récréation, [4] il fallait lui donner la sienne, par les douleurs, humiliations, mortifications et autres dont [5] il aurait soin de ne me pas laisser manquer, lesquelles je devais recevoir avec plaisir pour ce sujet. Et de même [6] au réfectoire [7] il voulait que je lui sacrifiasse pour sa régale ce que je pensais être le meilleur, et ainsi de tous mes autres exercices. De plus il me défendait de ne jamais juger, accuser ni condamner que moi-même. Il me donna plusieurs autres renseignements, et comme leur multitude m'étonnait, il me dit, que je ne devais rien craindre, d'autant qu'il était un bon maître, aussi puissant pour faire faire ce qu'il enseignait, que savant pour bien enseigner et gouverner. Aussi puis-je

1 Et. — 2 Que. — 3 Qu'. — 4 Qu'. — 5 Qu'. — 6 Qu'. — 7 Où.

assurer que bon gré ou mal gré les répugnances naturelles il me faisait faire ce qu'il voulait.

Étant une fois devant le saint Sacrement, un jour de son octave, je reçus de mon Dieu des grâces excessives de son amour, et me sentis touchée du désir de quelque retour, et de lui rendre amour pour amour; il me dit : « Tu ne m'en « peux rendre un plus grand, qu'en faisant ce que je t'ai déjà « tant de fois demandé. » Alors me découvrant son divin Cœur : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il « n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour « leur témoigner son amour; et pour reconnaissance je ne « reçois de la plupart que des ingratitudes, par leurs irré- « vérences et leurs sacriléges, et par les froideurs et les « mépris qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour. « Mais ce qui m'est encore le plus sensible est que ce sont « des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi. C'est « pour cela que je te demande que le premier vendredi « d'après l'octave du saint Sacrement soit dédié à une fête « particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce « jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une « amende honorable, pour réparer les indignités qu'il a « reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. « Je te promets aussi que mon Cœur se dilatera pour ré- « pandre avec abondance les influences de son divin amour « sur ceux qui lui rendront cet honneur, et qui procureront « qu'il lui soit rendu. » Et répondant à cela que je ne savais comme pouvoir accomplir ce qu'il désirait de moi depuis tant de temps, il me dit de m'adresser à son serviteur qu'il m'avait envoyé pour l'accomplissement de ce dessein. Et l'ayant fait, il m'ordonna de mettre par écrit ce que je lui avais [dit] touchant le sacré Cœur de Jésus-Christ, et plusieurs autres choses qui le regardaient pour la gloire de Dieu, lequel me fit trouver beaucoup de consolation dans ce saint homme, tant pour m'apprendre à correspondre à ses

desseins que pour me rassurer dans les grandes craintes d'être trompée, qui me faisaient gémir sans cesse. Le Seigneur l'ayant retiré de cette ville pour l'employer à la conversion des infidèles, je reçus ce coup avec une entière soumission à la volonté de Dieu, qui me l'avait rendu si utile dans le peu de temps qu'il avait été ici. Et lorsque seulement j'y voulus réfléchir, il me fit d'abord ce reproche : « Eh quoi! « ne te suffis-je pas, moi qui suis ton principe et ta fin? » Il ne m'en fallut pas davantage pour lui tout abandonner, puisque j'étais assurée qu'il aurait soin de me pourvoir de tout ce qui me serait nécessaire.

Mais je ne trouvais encore point de moyen de faire éclore a dévotion du sacré Cœur, qui était tout ce que je respirais. Voici la première occasion que sa bonté m'en fournit. C'est que sainte Marguerite s'étant trouvée un vendredi, je priai nos sœurs novices, dont j'avais le soin pour lors, que tous les petits honneurs qu'elles avaient dessein de me rendre en faveur de ma fête, elles les fissent au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce qu'elles firent de bon cœur, en faisant un petit autel, sur lequel elles mirent une petite image de papier crayonnée avec une plume, à laquelle nous tâchâmes de rendre tous les hommages que ce divin Cœur nous suggéra. Ce qui m'attira, et à elles aussi, beaucoup d'humiliations et de mortifications, d'autant que l'on m'accusait de vouloir introduire une dévotion nouvelle.

Toutes ces souffrances m'étaient d'une grande consolation, et je ne craignais rien tant, sinon que ce divin Cœur ne fût déshonoré. Car tout ce que j'en entendais dire m'était autant de glaives qui me transperçaient le cœur. [1] L'on me défendit de ne plus mettre aucune des images de ce sacré Cœur en évidence, et que tout ce qu'on me pouvait per-

[1] Car.

mettre, c'était de lui rendre quelque honneur secret. Je ne savais à qui m'adresser dans mon affliction qu'à lui-même, lequel soutenait toujours mon courage abattu, en me disant sans cesse : « Ne crains rien, je règnerai malgré mes ennemis « et tous ceux qui s'y voudront opposer. » Ce qui me consolait beaucoup, puisque je ne désirais que de le voir régner. Je lui remis donc le soin de défendre sa cause pendant que je souffrirais en silence. Mais il s'éleva tant d'autres sortes de persécutions, qu'il semblait que tout l'enfer fût déchaîné contre moi, et que tout conspirait pour m'anéantir. Cependant je confesse que jamais je ne jouis d'une plus grande paix au dedans de moi-même, ni je n'avais senti tant de joie, que lorsque l'on me menaçait de la prison, et que l'on me voulut faire paraître devant un prince de la terre[1], comme un jouet de moquerie et une visionnaire entêtée par son imagination de ses vaines illusions. Ce que je ne dis pas pour faire croire que j'ai beaucoup souffert, mais plutôt pour découvrir les grandes miséricordes de mon Dieu envers moi, qui n'estimais et ne chérissais rien tant que la part qu'il me faisait de sa croix, laquelle m'était un mets si délicieux que jamais je ne m'en ennuyais.

S'il m'avait été libre de communier souvent, j'aurais eu mon cœur content. [2] Une fois que je le désirais ardemment, mon divin Maître se présenta devant moi, comme j'étais chargée de balayures, il me dit : « Ma fille, j'ai vu tes gé- « missements, et les désirs de ton cœur me sont si agréables, « que si je n'avais pas institué mon divin Sacrement d'amour, « je l'instituerais pour l'amour de toi, pour avoir le plaisir « de loger dans ton âme, et prendre mon repos d'amour dans « ton cœur. » Ce qui me pénétra d'une si vive ardeur, que j'en sentais mon âme toute transportée, et ne pouvais m'ex-

1 Le cardinal prince de Bouillon, abbé de Cluny et doyen de Paray en 1683.

2 Comme.

primer que par ces paroles : « O amour ! ô excès de l'amour « d'un Dieu envers une si misérable créature ! » Et toute ma vie cela m'a servi d'un puissant aiguillon pour m'exciter à la reconnaissance de ce pur amour.

Une autre fois, comme j'étais devant le saint Sacrement le jour de sa fête, tout d'un coup il se présenta devant moi une personne toute en feu, dont les ardeurs me pénétrèrent si fort, qu'il me semblait que je brûlais avec elle. L'état pitoyable où elle me fit voir qu'elle était en purgatoire, me fit verser abondance de larmes. Elle me dit qu'elle était ce religieux bénédictin qui avait reçu ma confession une fois, et qu'il m'avait ordonné de faire la sainte communion, en faveur de laquelle Dieu lui avait permis de s'adresser à moi pour donner du soulagement dans ses peines. [Il] me demandait, pendant trois mois, tout ce que je pourrais faire et souffrir; ce que lui ayant promis, après en avoir demandé la permission à ma Supérieure, il me dit que le sujet de ses grandes souffrances, était [d'abord] qu'il avait préféré son propre intérêt à la gloire de Dieu, par trop d'attache à sa réputation; le second était le manquement de charité envers ses frères; et le troisième le trop d'affection naturelle qu'il avait eue pour les créatures, et le trop de témoignages qu'il leur en avait donné dans les entretiens spirituels, ce qui déplaisait beaucoup à Dieu.

Mais il me serait bien difficile de pouvoir exprimer ce que j'eus à souffrir pendant ces trois mois. Car il ne me quittait point, et du côté où il était il me semblait le voir tout en feu, mais avec de si vives douleurs [que j'étais obligée] d'en gémir et pleurer presque continuellement. Et ma Supérieure, touchée de compassion, m'ordonnait de bonnes pénitences, surtout des disciplines; car les peines et souffrances extérieures que l'on me faisait souffrir par charité, soulageaient beaucoup les autres que cette sainteté d'amour imprimait en moi comme un petit échantillon de ce qu'elle fait souffrir à ces

pauvres âmes. Et au bout de trois mois je le vis d'une bien autre manière : tout comblé de joie et de gloire il s'en allait jouir de son bonheur éternel ; et, en me remerciant, il me dit qu'il me protégerait devant Dieu. [1] J'étais tombée malade, et comme ma souffrance cessa avec la sienne, je fus bientôt guérie.

[2] Mon Souverain m'ayant fait connaître que lorsqu'il voudrait abandonner quelqu'une de ces âmes pour lesquelles il voulait que je souffrisse, il me ferait porter l'état d'une âme réprouvée, en me faisant sentir la désolation où elle se trouve à l'heure de la mort, je n'ai jamais rien éprouvé de plus terrible, n'ayant point de termes pour m'en pouvoir expliquer. Car une fois, comme je travaillais seule, il fut mis devant moi une religieuse encore vivante alors, et l'on me dit intelligiblement : « Tiens, voilà cette religieuse de nom « seulement, laquelle je suis prêt à vomir de mon cœur, et « à [3] abandonner à elle-même. » En même temps je me sentis saisie d'une frayeur si grande, que m'étant prosternée la face contre terre j'y demeurai longtemps, n'en pouvant revenir ; et je m'offris en même [temps] à la divine justice pour souffrir tout ce qu'il lui plairait, afin qu'il ne l'abandonnât pas. Et il me sembla qu'alors sa juste colère s'étant tournée contre moi, je me trouvai dans une effroyable angoisse et désolation de toutes parts ; car je me sentais un poids accablant sur les épaules. Si je voulais lever les yeux, je voyais un Dieu irrité contre moi et armé de verges et de fouets, prêt à fondre sur moi ; d'autre part, il me semblait voir l'enfer ouvert pour m'engloutir. Tout était révolté et en confusion dans mon intérieur. Mon ennemi m'assiégeait de toutes parts par de violentes tentations, surtout de désespoir, et je fuyais partout celui qui me poursuivait, et aux yeux duquel je ne pouvais me cacher ; car il n'y a sortes de tourments auxquels

1 Car. — 2 Et. — 3 L'.

je ne me fusse livrée pour cela. Je souffrais des confusions épouvantables de ce que je pensais que mes peines étaient connues de tout le monde. Je ne pouvais même prier, ni m'exprimer de mes peines que par mes larmes, en disant seulement : « Ah ! qu'il est terrible de tomber entre les mains « d'un Dieu vivant. » Et d'autres fois, me jetant la face contre terre, je disais : « Frappez, mon Dieu ! coupez, brûlez, « consommez tout ce qui vous déplaît, et n'épargnez ni mon « corps, ni ma vie, ni ma chair, ni mon sang, pourvu que « vous sauviez éternellement cette âme. »

[1] Je confesse que je n'aurais pu soutenir longtemps un état si douloureux, si son amoureuse miséricorde ne m'avait soutenue sous les rigueurs de sa justice. Aussi je tombai malade, et j'eus peine d'en revenir. [Mon Souverain] [2] m'a fait porter souvent ces dispositions douloureuses, parmi lesquelles m'ayant une fois montré les châtiments qu'il voulait exercer sur quelques âmes, je me jetai à ses pieds sacrés, en lui disant : « O mon Sauveur ! déchargez sur moi toute votre « colère, et m'effacez du livre de vie, plutôt que de perdre « ces âmes qui vous ont coûté si cher. » Et il me répondit : « Mais elles ne t'aiment pas et ne cesseront de t'affliger. — « Il n'importe, mon Dieu ; pourvu qu'elles vous aiment, « je ne veux cesser de vous prier de leur pardonner. — « Laisse-moi faire ; je ne les peux souffrir davantage. — « Et l'embrassant encore plus fortement : « Non, mon Sei- « gneur, je ne vous quitterai point que vous ne leur ayez « pardonné. » — Et il me disait : « Je le veux bien, si tu veux « répondre pour elles. — Oui, mon Dieu ; mais je ne vous « paierai toujours qu'avec vos propres biens, qui sont les « trésors de votre sacré Cœur. » — C'est de quoi il se tint content.

Et une autre fois, comme l'on travaillait à l'ouvrage com-

[1] Et. — [2] Il.

mun du chanvre, je me retirai dans une petite cour, proche du saint Sacrement, où faisant mon ouvrage à genoux, je me sentis d'abord toute recueillie intérieurement et extérieurement, et [il] me fut en même temps représenté l'aimable Cœur de mon adorable Jésus plus brillant qu'un soleil. Il était au milieu des flammes de son pur amour, environné de séraphins qui chantaient d'un concert admirable :

L'amour triomphe, l'amour jouit,
L'amour du saint Cœur réjouit.

Et comme ces esprits bienheureux m'invitèrent de m'unir avec eux dans les louanges de ce divin [Cœur], je n'osais pas le faire; mais ils m'en reprirent, et me dirent « qu'ils « étaient venus afin de s'associer avec moi pour lui rendre « un continuel hommage d'amour, d'adoration et de louange; « et que pour cela ils tiendraient ma place devant le saint « Sacrement, afin que je le pusse aimer sans discontinuation « par leur entremise, et que de même ils participeraient à « mon amour, souffrant en ma personne comme je jouirais « en la leur. » Et ils écrivirent en même temps cette association dans ce sacré Cœur, en lettres d'or et du caractère ineffaçable de l'amour. Et après environ deux ou trois heures que cela dura, j'en ai ressenti les effets toute ma vie, tant par les secours que j'en ai reçus, que par les suavités que cela avait produites et produisait en moi, qui en restait tout abîmée de confusion. Je ne les nommais plus, en les priant, que mes divins associés. Cette grâce me donna tant de désir de la pureté d'intention et [1] une si haute idée de celle qu'il faut avoir pour converser avec Dieu, que tout autre chose me paraissait impure pour ce sujet.

Une autre fois, comme il y avait une de nos Sœurs dans un sommeil léthargique, [on était] hors d'espérance de lui

1 Donna.

pouvoir faire recevoir les derniers sacrements, ce qui tenait la Communauté dans une très-grande peine, [surtout] notre Mère, laquelle m'ordonna de promettre à Notre-Seigneur tout ce qu'il lui plairait me faire connaître et désirer pour cela. Je n'eus pas plutôt accompli cette obéissance, que ce Souverain de mon âme me promit que cette Sœur ne mourrait point sans recevoir les grâces que nous lui souhaitions avec raison, pourvu que je lui promisse trois choses, lesquelles il voulait absolument de moi : la première, de ne jamais refuser d'emploi dans la religion; la seconde, de ne point refuser d'aller au parloir, ni d'écrire, qui était la troisième. A cette demande, je confesse que tout mon [être] frémit pour la grande répugnance et aversion que j'y sentais. Et je répondis : « O mon Seigneur! vous me prenez bien « par mon faible, mais je demanderai permission. » [1] Ma supérieure me [la] donna d'abord, quelque peine que je lui en pusse faire paraître, et il m'en fit faire une promesse en forme de vœu pour ne m'en pouvoir plus dédire; mais, hélas! combien d'infidélités n'y ai-je pas commises, car il ne m'ôta pas pour cela la peine que j'y sentais qui a duré toute ma vie, mais la Sœur reçut ses sacrements.

[2] Pour faire voir jusqu'où allait mon infidélité parmi toutes ces faveurs si grandes, je dirai qu'une fois, me sentant une ardeur bien grande d'aller en retraite et [de] [3] m'y préparer quelques jours avant, [je] voulus pour la seconde fois graver le saint Nom de Jésus sur mon cœur. Mais ce fut d'une manière qu'il s'y fit des plaies. L'ayant dit à ma Supérieure, la veille [du jour] que je devais entrer en solitude, elle me dit qu'elle y voulait faire mettre quelque remède, crainte qu'il n'y vînt quelque mal dangereux. Cela me fit faire mes plaintes à Notre-Seigneur : « O mon unique « Amour! souffrirez-vous que d'autres voient le mal que je

[1] Laquelle. — [2] Mais. — [3] Pour.

« me suis fait pour l'amour de vous? N'êtes-vous pas assez « puissant pour me guérir, vous qui êtes le souverain remède « à tous mes maux? » Enfin, touché de la peine que je sentais de donner connaissance de cela, il me promit que le lendemain je serais guérie : ce qui fut effectivement comme il me l'avait promis. Mais ne l'ayant pu dire à notre Mère, pour ne l'avoir pu rencontrer, elle m'envoya un petit billet, où elle me disait de montrer mon mal à la Sœur qui me le donnait, laquelle y remédierait.

Et comme j'étais guérie, je crus que cela me dispensait de faire cette obéissance, jusqu'à tant que je l'eusse dit à notre Mère, laquelle j'allai trouver pour cela, lui disant que je n'avais pas [fait] ce qu'elle m'avait marqué dans le billet, d'autant que j'étais guérie. Mon Dieu! combien sévèrement je fus traitée de ce retardement à l'obéissance, tant de sa part que de celle de mon souverain Maître, lequel me relégua sous ses pieds sacrés, où je fus environ cinq jours à ne faire que pleurer ma désobéissance, en lui demandant pardon par de continuelles pénitences. Et pour ma Supérieure, elle me traita en ce rencontre sans rémission, suivant que Notre-Seigneur le lui inspirait; car elle me fit perdre la sainte communion, qui était le plus rude supplice que je pusse souffrir en la vie. J'aurais mille fois mieux aimé que l'on m'eût condamnée à la mort. Et de plus, elle fit montrer mon mal à la Sœur, laquelle [le] [1] trouvant guéri n'y voulut rien faire. Mais je ne laissai pas d'en recevoir [une] [2] grande confusion.

Et tout cela ne m'était rien, car il n'y a sorte de tourments que je n'eusse voulu souffrir, par la douleur que je sentais d'avoir déplu à mon Souverain. [3] Enfin, après m'avoir fait voir combien lui était déplaisant le moindre petit manquement d'obéissance dans une âme religieuse, et

1 Y. — 2 De. — 3 Lequel.

m'en ayant fait sentir la peine, il vint lui-même essuyer mes larmes et redonner la vie à mon âme les derniers jours de ma retraite. Mais ma douleur ne finit pas pour cela, quelque douceur et caresse qu'il me fît. Ce m'était assez de penser que je lui avais déplu pour me faire fondre en larmes. Car il me fit tellement bien [comprendre] ce que c'était que l'obéissance dans une âme religieuse, que je confesse que je ne l'avais encore point compris jusqu'alors, mais je serais trop longue à le dire. Et il me dit qu'en punition de ma faute, [1] ce Nom sacré dont la gravure m'avait coûté si cher, en mémoire de ce qu'il avait souffert en prenant ce sacré Nom de Jésus, [2] ne paraîtrait point, non plus que les précédentes [gravures], lesquelles auparavant paraissaient fort bien marquées en différentes manières. Et je peux dire que je fis une solitude de douleur.

[3] Mes infirmités étaient si continuelles qu'elles ne me laissaient pas quatre jours de suite sans que je fusse malade. [4] Une fois, comme je l'étais beaucoup et que l'on ne m'entendait presque pas parler, notre Mère me vint trouver le matin et me donna un billet, en me disant de faire ce qu'il contenait; qui était qu'elle avait besoin de s'assurer si tout ce qui se passait en moi était de l'Esprit de Dieu. Que si cela était, il me mettrait dans une parfaite santé pendant cinq mois, [sans] que j'eusse besoin de soulagement pendant tout [ce] temps-là. Mais que si au contraire c'était de l'esprit du démon ou de la nature, je demeurerais toujours dans ces mêmes dispositions. Il ne se peut dire combien ce billet me fit souffrir; d'autant que ce qui y était contenu m'avait été manifesté avant que de l'avoir lu. L'on me fit donc sortir de l'infirmerie avec des paroles telles que Notre-Seigneur les inspirait pour les rendre plus sensibles et mortifiantes à la nature. Je présentai [5] ce billet à mon Souverain, lequel

1 Non-seulement. — 2 Que cette gravure. — 3 Et comme. — 4 Et. — 5 Donc.

n'ignorait pas ce qu'il contenait. Et il me répondit : « Je le « promets, ma fille, que pour preuve du bon Esprit qui te « conduit, je lui aurais bien accordé autant d'années de « santé qu'elle m'a demandé [de mois], et même toutes les « autres assurances qu'elle m'aurait voulu demander. » Et droit à l'élévation du saint Sacrement, je sentis, mais très-sensiblement, [que] toutes mes infirmités m'étaient ôtées, à la façon d'une robe que l'on m'aurait dévêtue, et laquelle serait demeurée suspendue. Et je me trouvai dans la même force et santé d'une personne très-robuste, laquelle depuis longtemps n'aurait été malade. Et [je] passai ainsi le temps que l'on avait souhaité, après lequel je fus remise dans les dispositions précédentes.

Et comme une fois que j'avais la fièvre, ma Supérieure me fit sortir de l'infirmerie pour me mettre en solitude, car c'était mon tour, [1] elle me dit : « Allez, je vous remets au « soin de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Qu'il vous dirige, « gouverne et guérisse selon sa volonté. » Or, quoique cela me surprît un peu, car pour lors je tremblais [de] la fièvre, je m'en allai pourtant bien joyeuse de faire cette obéissance, tant pour me voir tout abandonner au soin de mon bon Maître, que pour avoir occasion de souffrir pour son amour, m'étant indifférent de quelle manière il me fît passer ma retraite, soit dans la souffrance ou la jouissance. « Tout m'est bon ; « pourvu qu'il se contente et que je l'aime, cela me suffit, » disais-je. Mais je ne fus pas plutôt renfermée avec lui seul, qu'il se présenta à moi, qui m'étais couchée par terre toute transie de douleur et de froid, d'où il me fit relever en me faisant mille caresses, et me dit : « Enfin te voilà toute à « moi et toute à mon soin ; c'est pourquoi je veux te rendre « en santé à ceux qui t'ont remise malade entre mes mains. » Et il me redonna une santé si parfaite, qu'il ne semblait

1 Et.

point que j'eusse été malade. De quoi l'on fut fort étonné, et ma Supérieure particulièrement, laquelle savait ce qui s'était passé.

Mais jamais je n'ai fait de solitude parmi tant de joie et de délices, me croyant dans un paradis pour les continuelles faveurs, caresses et familiarités avec mon Seigneur Jésus-Christ, sa très-sainte Mère, mon saint Ange et mon bienheureux Père saint François de Sales. [1] Je ne spécifierai pas ici le détail des grâces singulières que j'en reçus, à cause de la longueur. [2] Seulement je dirai que mon aimable Directeur, pour me consoler de la douleur qu'il m'avait faite de l'effaçure de son sacré et adorable Nom sur mon cœur, après l'y avoir gravé avec tant de douleurs, [3] voulut lui-même l'imprimer au dedans et l'écrire au dehors, avec le cachet et le burin tout enflammé de son pur amour, mais d'une manière qui me donna mille fois plus de joie et de consolation, que l'autre ne m'avait causé de douleur et d'affliction.

[4] Il ne me manquait que la croix, sans laquelle je ne pouvais vivre ni goûter de plaisir même céleste ni divin, parce que toutes mes délices n'étaient que de me voir conforme à mon Jésus souffrant. Je ne pensais donc qu'à exercer sur mon corps toutes les rigueurs que la liberté où l'on m'avait mise me permettait. Et, en effet, je lui en fis bien expérimenter, tant pour les pénitences que pour le vivre et coucher, m'étant fait un lit de têts de pots cassés, où je me couchais avec un extrême plaisir, quoique toute la nature en frémît; mais c'était en vain, car je ne l'écoutais [pas]. [5] Je voulais faire une certaine pénitence, laquelle me donnait grand appétit par sa rigueur, pensant par là pouvoir venger sur moi les injures que Notre-Seigneur reçoit au très-saint Sacrement, tant par moi misérable pécheresse que par tous

1 Mais. — 2 Mais. — 3 Il. — 4 Mais comme. — 5 Comme.

ceux qui l'y déshonorent. Mais mon souverain Maître, comme je voulais exécuter mon dessein, [1] me défendit de passer outre, me disant qu'il me voulait rendre en santé à ma Supérieure, laquelle m'avait confiée et remise à ses soins, et qu'il agréerait plus le sacrifice que je lui ferais de mon désir que si je l'exécutais, puisque étant esprit il voulait aussi des sacrifices de l'esprit. Je demeurai contente et soumise.

Allant une fois à la sainte communion, la sainte hostie me parut resplendissante comme un soleil dont je pouvais supporter l'éclat; et Notre-Seigneur au milieu tenant une couronne d'épines, [2] me [la] mit sur la tête, un peu après que je l'eus reçu, en me disant : « Reçois, ma fille, cette cou-« ronne en signe de celle qui te sera bientôt donnée par con-« formité avec moi. » Je ne compris pas alors ce que cela voulait dire; mais je le sus bientôt par les effets qui s'en suivirent, [savoir] [3] deux terribles coups que je reçus par la tête, en telle sorte qu'il me sembla depuis avoir tout le tour de la tête entouré de très-poignantes épines de douleur, dont les piqûres ne finiront qu'avec ma vie, dont je rends grâces infinies à mon Dieu qui fait de si grandes grâces à sa chétive victime. Mais, hélas! comme je le dis souvent, les victimes doivent être innocentes, et moi je ne suis qu'une criminelle. [4] Je confesse que je me sens plus redevable à mon Souverain de cette couronne précieuse que s'il m'avait fait présent de tous les diadèmes des plus grands monarques de la terre; [5] d'autant plus que personne ne me la peut ôter, et qu'elle me met souvent dans l'heureuse nécessité de veiller et m'entretenir avec cet unique objet de mon amour. Ne pouvant appuyer ma tête sur le chevet, à l'imitation de mon bon Maître, qui ne pouvait appuyer la sienme adorable sur le lit de la croix, cela me faisait sentir des joies et consolations

1 Il. — 2 Laquelle il. — 3 De. — 4 Mais. — 5 Et.

inconcevables, quand je me voyais quelque conformité avec lui; et c'était par cette douleur qu'il voulait que je demandasse à Dieu son Père, par le mérite de son couronnement d'épines, auquel j'unissais la mienne, la conversion des pécheurs, et l'humilité pour ces têtes orgueilleuses dont l'élévation lui était si déplaisante et injurieuse.

[[1]] Une autre fois, dans un temps de carnaval, c'est-à-dire environ cinq semaines avant le mercredi des cendres, il se présenta à moi après la sainte communion sous la figure d'un *Ecce homo,* chargé de sa croix, tout couvert de plaies et de meurtrissures. Son sang adorable découlait de toutes parts, disant d'une voix douloureusement triste : « N'y « aura-t-il personne qui ait pitié de moi et qui veuille com- « patir et prendre part à ma douleur dans le pitoyable état « où les pécheurs me mettent, surtout à présent. » Et je me présentai à lui, me prosternant à ses pieds sacrés avec larmes et gémissements. [Il] [2] me chargea cette lourde croix sur les épaules, tout hérissée de pointes de clous; et me sentant accablée sous ce poids, je commençai à mieux comprendre la gravité et la malice du péché, lequel je détestais si fort dans mon [cœur], que j'aurais mille fois mieux aimé me précipiter dans l'enfer que d'en commettre un volontairement. « O mauvais péché, dis-je, que tu es détes- « table pour l'injure que tu fais à mon souverain bien ! » Lequel me fit voir que ce n'était pas assez de porter cette croix, mais qu'il fallait m'y attacher avec lui, pour lui tenir fidèle compagnie en participant à ses douleurs, mépris, opprobres et autres indignités qu'il souffrait. Je m'abandonnai d'abord pour tout ce qu'il désirait faire en moi et de moi, m'y laissant attacher à son gré, par une maladie qui me fit bientôt sentir les pointes aiguës de ces clous dont cette croix était hérissée par de très-cuisantes douleurs qui n'avaient

[1] Et. — [2] Et.

pour compassion que des mépris et humiliations, et plusieurs autres suites très-pénibles à la nature. Mais, hélas! que pourrais-je souffrir qui pût égaler la grandeur de mes crimes, qui me tiennent continuellement dans un abîme de confusion, depuis que mon Dieu m'a fait voir l'horrible figure d'une âme en péché mortel, [et] la grièveté du péché qui, s'attaquant à une bonté infiniment aimable, lui est extrêmement injurieux. Cette vue me fait plus souffrir que toutes les autres peines, et je voudrais de tout mon cœur avoir commencé à souffrir toutes celles dues à tous les péchés que j'ai commis, pour me servir de préservatif et m'empêcher de les commettre, plutôt que d'avoir été si misérable que de les avoir commis, encore que je serais assurée même que mon Dieu, par son infinie miséricorde, me les pardonnerait sans me livrer à ces peines.

Ces dispositions de souffrances dont j'ai parlé ci-dessus me duraient ordinairement tout le temps de carnaval jusqu'au mercredi des cendres, qu'il semblait que j'étais réduite à l'extrémité, sans que je pusse trouver aucune consolation ni soulagement qui n'augmentât encore plus mes souffrances. Et puis, tout d'un coup, je me trouvais assez de force et de vigueur pour jeûner le carême; ce que mon Souverain m'a toujours fait la miséricorde de faire, quoique je me trouvasse quelquefois accablée de tant de douleurs, qu'il me semblait souvent qu'en commençant un exercice, je n'y pourrais pas subsister jusqu'au bout; et puis, de celui[-ci], j'en recommençais un autre avec les mêmes peines, disant : « O mon Dieu, faites-moi la grâce de « pouvoir aller jusqu'à la fin, » [et] [1] je rendais grâces à mon Souverain de quoi il mesurait ainsi mes moments par l'horloge de ses souffrances, pour en faire toutes sonner les heures avec les roues de ses douleurs.

[1] Qui.

[1] Quand il voulait me gratifier de quelque croix nouvelle, il m'y disposait par une abondance de caresses et de plaisirs spirituels si grands, qu'il m'aurait été impossible de les soutenir s'ils avaient duré, et je disais en ce temps : « O « mon unique amour, je vous sacrifie tous ces plaisirs. Gar- « dez-les pour ces âmes saintes qui vous en glorifieront plus « que moi, qui ne veux que vous seul, tout nu sur la croix, « où je vous veux aimer vous seul pour l'amour de vous- « même. Otez-moi donc tout le reste, afin que je vous aime « sans mélange d'intérêt ni de plaisir. » Et c'était quelquefois dans ce temps qu'il prenait plaisir de contrarier mes désirs, comme un sage et expérimenté directeur, me faisant jouir lorsque j'aurais voulu souffrir. Mais je confesse que l'un et l'autre venaient de lui, et que tous les biens qu'il m'a faits, ç'a été par sa pure miséricorde; car jamais créature ne lui a tant résisté que moi, tant par mes infidélités que par la crainte que j'avais d'être trompée. Et cent fois je me suis étonnée comme il ne m'anéantissait, ou ne m'abîmait pour tant de résistances.

Mais [2] quelque grandes que soient mes fautes, cet unique bien de mon âme ne me prive jamais de sa divine présence, [3] comme il me l'a promis. Mais il me la rend si terrible lorsque je lui ai déplu en quelque chose, qu'il n'y a point de tourment qui [ne] me fût plus doux, et auquel je ne me sacrifiasse plutôt mille fois que de supporter cette divine présence et paraître devant la sainteté de Dieu, ayant l'âme souillée de quelque péché. [4] J'aurais bien voulu me cacher en ce temps-là, et m'éloigner si j'avais pu, mais tous mes efforts étaient inutiles, trouvant partout ce que je fuyais, avec des tourments si effroyables qu'il me semblait être en purgatoire, puisque tout souffrait en moi, sans nulle consolation, ni désir d'en chercher, ce qui me faisait dire quelquefois

1 Et. — 2 Pour. — 3 Ainsi. — 4 Et.

dans ma douloureuse amertume : « Oh! qu'il est terrible de « tomber entre les mains d'un Dieu vivant. » Voilà la manière dont il purifiait mes fautes, lorsque je n'étais pas assez prompte et fidèle à m'en punir moi-même. Et jamais je ne recevais aucune grâce particulière de sa bonté, qu'elle ne fût précédée de ces sortes de tourments; et après les avoir reçues, je me sentais jetée et abîmée dans un purgatoire d'humiliation et de confusion, où je souffrais plus que je ne peux l'exprimer; mais toujours dans une paix inaltérable, ne me semblant pas que rien puisse troubler la paix de mon cœur, quoique la partie inférieure fût souvent agitée, soit par mes passions, soit par mon ennemi, qui faisait tous ses ses efforts pour cela, n'y ayant rien où il soit plus puissant et où il gagne tant, qu'avec une âme qui est dans le trouble et l'inquiétude; il en fait son jouet et la rend incapable d'aucun bien.

Certifié et véritable, ce 22 juillet 1715.

Signé, Sœur Anne-Élisabeth DE LA GARDE.

Paraphé par nous le vingt-deux juillet mil sept cent quinze.

Signé, DOM DE BANSIÈRE, commissaire.

CHALON, greffier.

Nous, Protonotaire Apostolique, Vicaire général, Archidiacre d'Autun, avons reconnu comme autographe de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque cette biographie, écrite par elle-même, d'après l'ordre de ses supérieurs. Elle se compose de soixante-quatre pages.

En foi de ce :

Paray, le 26 février 1865.

Signé, G. BOUANGE, proton. apost.

Vic. gén., archid.

†

Place du sceau de l'évêché.

AVIS

DE LA

BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

AUX SŒURS DU NOVICIAT

ET AUTRES

QUI DEMANDAIENT SES CONSEILS

Ces avis sont tirés d'anciens manuscrits copiés sur les originaux, et conservés soit à la Visitation de Paray, soit à l'hospice de la même ville, soit en d'autres maisons religieuses. Nous indiquons les autographes parvenus à notre connaissance.

VIVE † JÉSUS

AVIS PARTICULIERS

I

A une Sœur novice.

Elle l'exhorte au parfait dénuement.

Je n'ai que ce petit mot à vous dire, ma très-aimée Sœur. Ce n'est que dans le parfait dénuement de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu, que vous trouverez la vraie paix et le parfait bonheur ; car n'ayant rien, vous aurez tout dans le sacré Cœur de Jésus, qui veut vous sauver par là. Ne faites donc état que de ce qui vous aidera à vous dénuer et dépouiller. Soyez sourde à tous les raisonnements de la nature et de l'amour-propre, aveugle à toutes ces vues de respect humain, car tout cela fait un grand obstacle au pur amour, qui rejette le tiède, et ne se donne qu'à l'humble et fervent. Voilà ce que j'avais à vous dire, et que vous soyez fidèle à vos bonnes résolutions, afin que ce sacré Cœur ne vous rejette jamais, ce qu'il ne ferait que si vous le laissiez et abandonniez par mépris ; mais j'espère que son amour vous gardera de ce malheur, car il vous aime et veut que vous lui rendiez du retour, en ne négligeant rien de ce qu'il vous fera connaître vouloir de vous. Aimez-le donc, en vous quittant et oubliant vous-même.

Priez pour cette indigne sœur qui vous aime tendrement.

II

A une Sœur novice qui lui avait soumis ses résolutions.

J'ai ajouté à vos résolutions le bon emploi du temps destiné à l'oraison et aux autres exercices spirituels. Cette fidélité vous soutiendra dans vos autres devoirs. Mettez sur les yeux de votre âme le bandeau de la sainte et amoureuse soumission à Dieu, et, pour l'amour de lui, à l'obéissance à qui aura droit de vous commander ; et ainsi, sans détour ni réflexion, marchez en votre chemin, qui est celui de l'exactitude à l'observance de vos devoirs religieux, desquels vous ne devez point vous distraire, à moins que la charité ou la nécessité ne l'exige de vous ; car tout le reste n'est qu'accessoire, et doit céder aux ordonnances marquées dans les règles, constitutions, coutumier et directoire.

III

A une autre.

Ma chère et bien-aimée Sœur, ce que je vous recommande particulièrement, c'est de ne vous attacher qu'à Dieu seul ; car si vous pensez de vouloir partager votre cœur, il l'abandonnera et s'éloignera de vous, si vous n'anéantissez ces vues de respect humain et ces réflexions d'amour-propre qui vous empêchent de devenir intérieure. Car, mon enfant, prenez-y garde, la vertu ne consiste pas à faire de belles réflexions et résolutions, ni à dire de belles paroles, mais à faire de bonnes exécutions et de bons effets. A moins que cela, elles ne vous serviraient qu'à une plus grande condamnation. Soyez donc fidèle en votre intérieur, et rendez à Dieu ce que vous lui avez promis, tâchant de tout votre pouvoir de vous rendre humble et douce envers le prochain, aimant d'être reprise et corrigée d'un chacun sans vous

excuser, recevant tous les événements de la Providence avec soumission, en disant toujours : Soit fait, mon Dieu, comme vous le voulez. Amen.

IV

A une Sœur novice.

Elle lui dit sa pensée sur un billet qui lui était échu au sort.

Voici ce qui me vient en pensée à votre égard. C'est que Notre-Seigneur vous a fait échoir ce billet parce qu'il voulait que votre disposition fût conforme à la sienne extérieure au prétoire. Premièrement, il veut que vous marchiez en pensant que vous l'accompagnez, et surtout quand vous allez à l'oraison, où il vous faut asseoir à ses pieds au milieu de ses ennemis qui le soufflettent, qui l'outragent et l'accusent injustement, sans qu'il recoive aucun secours, sans qu'il prononce aucune parole pour demander secours, ou pour se plaindre ou excuser. Il faut donc que vous tâchiez de l'imiter, en vous regardant environnée de vos ennemis qui se servent des tentations pour vous outrager et affliger, et comme vous souffleter ; et ainsi des autres qui crient après vous afin que vous soyez crucifiée. Eh bien ! consentez-y de bon cœur. Et lorsque vous sentez qu'ils vous accusent intérieurement et vous font entendre que vous êtes digne de la mort éternelle, ne vous excusez point ; mais en faisant un acte d'abandon, dites à Notre-Seigneur que vous espérez que sa miséricorde ne vous frustrera pas de la vie éternelle qu'il vous a méritée. Et en mémoire du bandeau d'opprobre qui lui fut mis sur les yeux acceptez de bon cœur vos ténèbres intérieures. Et comme il est destitué de toutes sortes de consolations et plongé dans toutes sortes d'opprobres, de même il faut souffrir les vôtres, demeurant ainsi destituée de tout appui au milieu de vos ténèbres, souffrir les orages et les tempêtes sur cette mer avec le calme d'une âme toujours paisible et tranquille, jusqu'à ce que vous soyez dépouillée de tout à l'imitation de Notre-Seigneur, pour vous revê-

tir de la robe d'innocence et de pureté que vous trouverez au milieu de vos peines, si vous tâchez de les porter ainsi et de vous défaire de toutes les choses créées, car le Seigneur veut posséder nos cœurs dans un parfait dénuement de tout. Son saint nom soit béni !

V

A une autre qui avait tiré au sort un billet indiquant qu'elle devait être un cierge ardent devant Notre-Seigneur.

Je vous souhaite, ma très-aimée Sœur, la fidèle pratique de tout ce qui vous est marqué dans le billet que le sort vous a donné, et il me semble que le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ sera content de vous, comme j'espère que vous le ferez de tout votre pouvoir. Il faut donc, pour imiter ce cierge ardent, que votre cœur soit la cire blanche dont l'usage est pour brûler. Votre volonté sera comme la mèche, laquelle n'est pas d'un seul filet : de même il faut que votre volonté soit unie à vos affections pour faire en cela la mèche entière, propre à être brûlée par le feu du divin amour qui doit consumer en vous toutes les affections aux choses terrestres ; et je crois que si vous vous appliquez un peu à considérer tout ce que cela signifie, vous le connaîtrez mieux que je ne pourrais vous l'expliquer. Seulement j'ajoute qu'il me semble que vous devez vider votre cœur de tout, pour vivre dans un parfait dénuement de vous-même, pour ne vous remplir et revêtir que du pur amour, renonçant à toute vaine satisfaction et propre intérêt. Mais voyez, ma chère Sœur, il faut que vous soyez de ces violents qui ravissent le ciel par la force ; le Seigneur vous aidera. Ne vous laissez jamais abattre le courage ni troubler de rien. Tenez toujours votre âme en paix parmi les divers changements de la vie, et elle deviendra le trône de Dieu, à qui je crois que vous plairiez beaucoup si vous retranchiez tout retour et réflexion sur vous-même, car c'est là un des plus grands empêchements des effets de la grâce en vous ; mais soyez constamment fidèle à faire ou éviter tout ce que le Seigneur vous

fera connaître lui être agréable ou lui déplaire, afin que vous ne perdiez jamais l'amitié de son sacré Cœur. Ne vous affligez pas pour tous ces dégoûts et sécheresses que vous sentez en le servant ; votre amour en sera plus pur, et votre service plus agréable si vous continuez à lui être fidèle dans une foi nue et simple. C'est le souhait que vous fait votre indigne sœur et servante qui vous aime sincèrement et qui voudrait vous le pouvoir témoigner. Priez le Seigneur qu'il me donne la pénitence finale.

VI

A une autre.

La Bienheureuse lui communique une pensée propre à son avancement.

Avant que de lire votre écrit, je vous ai voulu dire ce mot. Vous offrant hier à Notre-Seigneur, cette pensée me tomba dans l'esprit : « Quelle soit fidèle en sa voie, y souffrant tout sans se plaindre, puisqu'elle ne peut être au nombre des parfaites amies de mon Cœur, qu'elle ne soit purifiée et éprouvée dans le creuset de la souffrance. » Souffrez donc, et vous contentez du bon plaisir divin, auquel vous devez toujours être immolée et sacrifiée, avec une ferme espérance et confiance que le sacré Cœur ne vous abandonnera pas, car il est plus proche de vous lorsque vous souffrez que lorsque vous jouissez. Il faut que l'amour divin donne nos désirs à la grâce, et qu'il triomphe de notre cœur et de tous les respects humains. Plus tant de retour sur nous-mêmes : souffrir ou jouir nous doit être indifférent, pourvu que le sacré Cœur accomplisse en nous son bon plaisir.

VII

A une Sœur novice qui avait de la difficulté à exprimer son état intérieur.

Ma chère Sœur, je vous suis bien obligée de toutes vos amitiés et charités que vous avez pour moi, qui vous rends mes petits services de bon cœur, parce que je vous assure que je vous aime sincèrement dans celui Notre-Seigneur. Et pour ce qui est de vous exprimer, demeurez en paix, je vous connais bien, cela suffit. Tenez-vous toujours dans votre oraison et ailleurs devant Notre-Seigneur comme une disciple devant son Maître, qui vous apprendra à bien faire sa volonté par le renoncement à la vôtre propre. Je le prie de vous en faire la grâce.

VIII

A une autre.

Sur la nécessité de se faire violence.

Je crois que le sacré Cœur de Notre-Seigneur veut de vous que vous fassiez attention à trois choses. La première, que vous l'aimiez d'un amour de préférence qui vous fasse surmonter vos répugnances, et mettre sous les pieds ces respects humains, ce « qu'en dira-t-on si je fais cette pratique de vertu? » — Il faut mépriser tout cela partout où il s'agira de plaire à ce divin Cœur. — De plus, il ne faut mésestimer, juger ni condamner que vous-même, et par cette pratique vous observerez celle de la charité et de l'humilité, et vous éviterez le jugement et la condamnation de votre Juge. — La troisième, c'est qu'il veut être l'objet de toutes vos complaisances et que vous preniez tout votre plaisir en lui, pour vous rendre digne qu'il le prenne en vous. Il veut que

vous régliez votre cœur sur les vertus du sien. Et si vous saviez combien vous l'affligez quand vous manquez à la charité ou à l'humilité, ou lorsque par lâcheté vous négligez les vues qu'il vous donne de vous retirer de la dissipation et des réflexions sur vous-même ! Cela lui fait horreur et l'empêche de vous départir ses grâces plus abondamment. Je crois vous avoir dit tout cela, mais il souhaite que je vous le recommande encore, car il me semble qu'il ne vous veut pas donner de nouvelles pratiques pour le présent ; mais vous lui plairez et le contenterez beaucoup si vous vous rendez fidèle à celles qui vous avez. Tâchez donc de correspondre à son amour, en lui donnant tout le vôtre dans une exacte et fidèle pratique de toutes nos saintes observances, bannissant toute vaine curiosité et ne vous étonnant ni découragent des difficultés, tenant toujours votre âme en paix sans vous plaindre de rien, faisant votre plaisir de vous anéantir. Et si vous aimez, rien ne vous sera difficile.

IX

A une autre.

Elle l'engage à étudier et à imiter le Cœur de Jésus, et lui recommande en particulier la pratique du recueillement.

VIVE † JÉSUS !

J'ai lu votre écrit selon votre désir, ma très-chère et bien-aimée Sœur, et je n'y refuse pas ce mot de réponse, pour vous inviter à toujours bien aimer le sacré Cœur de notre bon Maître, lequel, j'espère, ne vous abandonnera pas, pourvu que vous vous confiiez humblement à son amoureuse bonté. Il prend un grand plaisir de faire du bien aux pauvres et d'enseigner ceux qui désirent profiter en l'école du saint amour, lequel nous crie incessamment d'être doux et humble de cœur comme lui. Et ainsi, mon bon enfant, je crois que vous ne sauriez rien faire qui gagne plus son amitié et qui vous rende plus agréable devant lui

que d'être bien douce et humble, mais d'une vraie humilité qui vous rende soumise à un chacun, et qui vous fasse souffrir en silence les petites mortifications et humiliations qui vous arrivent, tout gaiement, de bon cœur, sans vous excuser ni vous plaindre, pensant toujours que vous en méritez davantage, réprimant courageusement les sentiments de la nature immortifiée. Lorsque vous y aurez manqué ou que vous aurez témoigné vos répugnances, vous baiserez six fois la terre, en disant : *Miserere mei Deus,* seulement ce premier verset.

De plus, mon enfant, il faut toute votre vie être bien reconnaissante de votre vocation, car c'est une grâce bien particulière qu'il ne fait pas à tout le monde, et de laquelle il faudra rendre compte à l'heure de la mort. Et pour témoigner que vous l'aimez il faut être bien fidèle à la pratique de toutes nos saintes observances, sans rien négliger. Mais ce que je vous recommande le plus, c'est de vous rendre bien attentive au saint recueillement, retranchant à vos yeux, à votre langue et à vos oreilles toutes vaines curiosités, qui sont souvent la source et la matière de toutes nos distractions dans nos exercices. Voilà ce que je vous recommande particulièrement, parce que je crois que vous ne pouvez plaire au sacré Cœur qu'en vous rendant fidèle à ces pratiques, qui l'obligeront d'avoir un particulier soin de vous, et de vous prendre en sa protection. Et le moyen de vous rendre bien fidèle est de le bien aimer, évitant tout ce que vous connaissez qui lui peut déplaire.

Je suis bien aise que Notre-Seigneur vous attire, dans votre oraison, à regarder la grande miséricorde de son sacré Cœur. Demandez-lui bien de l'exercer sur vous et sur tous les pécheurs, dont je suis la plus méchante. Priez-le bien qu'il me donne son saint amour et le pardon de mes péchés. Je le prierai aussi pour vous et pour votre sœur, de laquelle il ne vous faut point troubler, mais vous contenter de la recommander à Notre-Seigneur, qui, j'espère, ne l'abandonnera pas. Adieu. Bonsoir.

X

A une novice professe qui était tourmentée par des peines intérieures.

Pour ce qui est de vos peines, je vous dirai simplement ma pensée comme à ma chère et bien-aimée Sœur. En premier lieu, je crois que c'est l'effet d'un très-grand amour de Notre-Seigneur envers vous que cette crainte qu'il vous donne ; car, voyant son amour n'être pas assez fort pour vous faire faire le bien et éviter le mal, il mêle la crainte avec l'amour, afin que tous deux ensemble vous fassent faire ce qu'il désire de vous. Ayez donc toujours une crainte amoureusement filiale qui vous fasse opérer le bien et éviter le mal ; et rejetez toute autre crainte, car elle ne vient que de l'esprit de ténèbres ; et faites que l'amour chasse peu à peu cette crainte, disant en chacune de vos actions : Mon Dieu, c'est pour l'amour de vous que j'ai fait cela, renonçant à toute autre intention. Renouvelez autant de fois vos vœux que vous vous sentirez attaquée de ces peines.

Ce qui affaiblit la grâce de l'amour en votre cœur c'est qu'il est trop attaché à la créature et au plaisir de se satisfaire. Il faut mourir à tout cela, si vous voulez que le pur amour règne en votre cœur ; il faut de plus rompre cette attache à votre volonté, car elle déplaît beaucoup au sacré Cœur de Jésus, lequel permet que vous sentiez des dégoûts à l'oraison et aux pratiques de la vertu, parce que vous goûtez trop la créature ; et c'est aussi pour vous donner plus grande matière de mérite ; mais il veut votre fidélité constante. Quoi qu'il vous coûte, il faut persévérer, car le sacré Cœur est ennemi de toutes sortes d'inconstances, et c'est là votre plus grand mal ; mais il n'y a que vous avec la grâce de Dieu qui y puissiez remédier en vous faisant violence continuellement, et il faut vous y résoudre.

Vous ne trouverez jamais la vraie paix jusqu'à ce que vous soyez dans le parfait dénuement où Dieu vous veut. Travaillez-y donc fervemment, parce qu'il n'y a point de perfection pour vous

hors de là. L'oubli de vous-même et l'amour de votre abjection sont les plus courts moyens d'y arriver.

Cette manière d'oraison est bonne ; demeurez-y dans une parfaite conformité au bon plaisir de Dieu, soit qu'il vous console ou vous afflige, faisant souvent des actes de soumission et d'abandon, en vous détournant simplement des distractions. Ne nous troublez point pour toutes les craintes de l'enfer : j'espère que l'amour du sacré Cœur vous en garantira. Faites là-dessus force actes d'espérance et de confiance en sa bonté, laquelle ne vous abandonnera pas. Et pour ce qui est de vous avoir reprise de vos défauts, la tendre affection que j'ai pour vous ne me permettrait pas de vous les celer, car j'ai un grand désir de votre perfection et avancement au saint amour : il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela, hors le péché. Travaillez-y donc tout de bon, car Dieu veut cela de vous, et si vous ne le faites, il ne laissera pas de vous faire rendre compte des grâces que vous auriez reçues si vous aviez été fidèle. Vous en savez assez. Faites gaiement et de bon cœur ce que vous savez, suivant les lumières qu'il vous donne, et ne m'oubliez pas dans vos prières, car pour moi je puis vous assurer que vous êtes très-avant dans mon cœur, et par conséquent dans mes indignes prières. A Dieu, mais tout à Dieu, sans réserve, ma très-aimée Sœur dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que je supplie vous consommer dans son saint amour. Amen éternellement.

XI

A une novice.

Sur le parfait abandon à la volonté de Dieu.

VIVE † JÉSUS!

Je veux bien vous répondre un mot, ma bien-aimée Sœur, selon votre souhait. Premièrement, il me semble que vous devez vous attacher inviolablement à ces paroles de notre saint Fondateur : Ne demandez rien, et ne refusez rien ; mais vous tenez prête

et disposée à tout faire et à tout souffrir dans le silence d'une âme parfaitement abandonnée, comme je pense que Notre-Seigneur veut la vôtre. Abandon pour le corps, prenant indifféremment la maladie comme la santé, le travail comme le repos. Abandon pour l'esprit, chérissant les sécheresses, les insensibilités, les désolations, et les acceptant avec les mêmes actions de grâces que vous feriez des douceurs et consolations; tenant toujours votre âme en paix, la faisant agir dans la parfaite nudité de la foi, sans vous amuser au goût sensible qui ne sert le plus souvent qu'à vous arrêter au chemin de votre perfection.

Le troisième abandon est celui du cœur, siége de l'amour et de la volonté, laquelle vous devez tellement faire mourir dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous le laissiez vouloir pour vous tout ce qui sera de son plaisir; ne vous procurant ni plaisir ni souffrance, mais prendre avec agrément tout ce qu'il vous présentera, soit doux ou amer, puisque c'est le même amour qui vous présente l'un et l'autre pour vous sanctifier à son gré. Supportez doucement les petites contradictions qui vous viennent de la part du prochain, et son humeur contraire à la vôtre, sans lui témoigner vos ressentiments, car cela est contraire au sacré Cœur de Notre-Seigneur.

Et pour votre oraison, si vous voulez vous en tenir à ce que je vous en ai dit, vous demeurerez dans cette disposition que vous me marquez dans votre écrit, paisible et tranquille, suppléant à votre esprit par ce seul acte d'abandon à la volonté de Dieu, demeurant ainsi en sa douce présence comme une servante inutile, sans vouloir vous violenter à faire des actes, sinon de temps en temps et lorsqu'il vous le suggèrera, ne vous mettant point en peine des suggestions de votre amour-propre, qui vous dit que vous perdez le temps, ne faisant rien. Ne l'écoutez pas, mais jetez votre pensée au Seigneur.

Faites, ma chère Sœur, que votre principal soin soit de vous quitter vous-même et toutes les réflexions d'amour-propre qui font un obstacle aux desseins de Dieu sur vous. Abîmez toutes vos misères dans la miséricorde de Dieu, et ne pensez plus qu'à l'aimer en vous oubliant vous-même; et puis laissez-le faire tout ce qu'il voudra en vous, de vous et pour vous.

Voilà, ma chère Sœur, ce qui m'est venu en pensée de vous dire, espérant de la grâce de ce divin Cœur que si vous êtes fidèle à les pratiquer, il vous fera sentir les effets de sa libéralité c'est-à-dire si vous vous confiez pleinement en son amoureuse bonté, à laquelle je vous supplie de recommander la plus indigne de toutes les pécheresses, afin qu'il me donne l'esprit de pénitence, et la grâce de vivre et mourir en son saint amour. Ne doutez pas que je vous aime dans le sacré Cœur de Jésus de toute l'affection du mien.

Prenez pour votre devise : L'amour divin m'a vaincue, lui seul possèdera mon cœur.

XII

A une autre qui souffrait de grandes peines intérieures.

Je prie le sacré Cœur de Notre-Seigneur que, puisque ce n'est pas son bon plaisir de faire cesser la tempête chez vous, d'être lui-même votre soutien, afin que vous demeuriez ferme et inébranlable et tranquille au milieu de l'orage, qui ne vous doit nullement troubler, parce qu'il ne vous renversera pas tandis que vous vous tiendrez constamment attachée à lui par une amoureuse confiance et forte tranquillité, par la pointe de l'esprit, sans goût ni sentiment, laissant crier votre ennemi et frapper tant qu'il lui sera permis. C'est bon signe quand il fait tant de bruit : il n'a pas son compte tandis qu'il clabaude tant. Cependant soyez fidèles à ne pas consentir à toutes ses suggestions, y renonçant par un simple désaveu, sans vous mettre en peine de faire des actes sensibles de votre volonté. Le sacré Cœur de Jésus connaît bien tout ce qui se passe dans le vôtre, et c'est pourquoi il permet vos peines. Tenez-vous en paix, et abandonnez-vous toutes à ses dispositions sur votre âme. Espérez en sa bonté ; et que votre confiance redouble à mesure que vos peines augmentent. Soyez fidèle à la pratique de la vertu, n'en négligeant point d'occasion volontairement.

Regardez-vous comme un arbre planté le long des eaux, qui porte son fruit en sa saison; et plus il est combattu par les vents, plus il enfonce ses racines dans la terre. De même, plus vous serez combattue des vents de la tentation, plus il faut enfoncer vos racines d'une profonde humilité dans le sacré Cœur de Jésus-Christ, lequel je supplie vous environner de sa puissance comme d'un mur inexpugnable à tous ses ennemis, disant : Sacré Cœur de Jésus, rendez mes ennemis confus.

XIII

A une novice qui entretenait une affection particulière qu'elle ne lui avait pas découverte avec simplicité.

Je suis bien aise, ma chère Sœur, que Notre-Seigneur vous ait fait connaître cet obstacle à votre perfection par un autre moyen que par le mien, espérant qu'il vous en fera mieux comprendre l'importance lui-même que je n'aurais pu faire. Mais sachez, mon enfant, que ce n'est pas le tout d'avoir connu cette faute, si vous ne venez à l'amendement par un généreux détachement de cette Sœur. Et voici les moyens qu'il faut prendre : c'est de lui témoigner de l'indifférence pour sa santé, pour chasser cet empressement pour tout ce qui la concerne; n'en parlant que par nécessité, n'affectant point de vous mettre près d'elle dans les conversations, n'usant avec elle d'aucune caresse ni témoignage d'affection, par des paroles de complaisances, flatteries, ou de louanges. Et si elle vous parle de l'indifférence que vous lui témoignez, dites-lui simplement que Notre-Seigneur vous a fait connaître que l'attachement que vous aviez pour elle était un obstacle à votre perfection. Et lorsque vous aurez fait quelque faute volontaire sur ce que je vous dis, vous m'en demanderez la pénitence.

Mais remarquez que c'est le démon qui vous fait manquer de simplicité à vous en découvrir pour vous empêcher de rompre ce lien par lequel il vous tient attachée, et pour vous empêcher de

vous unir au sacré Cœur de Notre-Seigneur, lequel se retirera de votre cœur si vous vous attachez à quelque autre chose qu'à lui. Et lorsque vous manquerez à la simplicité vous perdrez l'amitié du sacré Cœur de Jésus, lequel laissera le vôtre comme une terre stérile qui ne produit que des épines et des chardons, c'est-à-dire des fautes et imperfections. Cela s'entend quand nos fautes sont volontaires. Voilà, ma chère Sœur, ce que j'ai à vous dire sur votre billet; et que vous travailliez fidèlement à la mortification de vos sens, tâchant de vous rendre humble et simple, si vous voulez être avouée pour une vraie fille du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel je vous supplie de prier pour la parfaite conversion de cette indigne pécheresse qui vous aime sincèrement dans son saint amour.

XIV

A une novice imparfaite qui était tentée particulièrement sur sa vocation.

C'est de toute l'affection de mon cœur, qui vous aime dans celui de Notre-Seigneur, que je voudrais, en contentant votre désir, vous pouvoir donner tout ce qui est de plus utile à la perfection que notre bon Maître désire de vous, avec la force et le courage de l'accomplir. Après m'être adressée au sacré Cœur de Jésus, à l'oraison et à la communion, je vous dirai simplement ma pensée, laquelle j'espère qu'elle vous profitera, selon la croyance et l'attention que vous y ferez.

Premièrement, ne vous faites pas de peine à examiner si votre vocation vient de Dieu. Il n'en faut pas douter, et que vous ne soyez une de ces plantes que le Père céleste a mise dans son parterre pour la cultiver de sa main, la conserver par sa providence et la faire fleurir en odeur de suavité par les ardeurs de son amour, pourvu que votre volonté résiste courageusement aux empêchements que l'ennemi tâchera d'y mettre par l'opposition de notre nature corrompue, où il suscite de continuelles répu-

gnances, dégoûts et aversions du bien, tâchant de nous troubler et décourager, afin de nous empêcher de croître en la vertu et d'avancer l'œuvre de notre perfection. Mais il vous faut faire une généreuse violence, en vous rendant fidèle à Dieu, à vos règles et à vous-même.

Fidèle à Dieu, en ne disputant pas avec les mouvements de la grâce lorsqu'elle vous presse de faire le bien et d'éviter le mal. Pensez que cette même grâce qui vous sollicite à présent si vivement, et à laquelle vous avez tant de fois résisté, se lassera, se ralentira peu à peu et se retirera de vous, laissant votre âme comme une terre sèche et stérile qui ne portera que du fruit de perdition. Dieu vous garde de ce malheur, lequel j'espère de sa bonté ne vous arrivera pas, si, lorsque vous entendez sa voix, vous n'endurcissez pas votre cœur; car elle vient et elle passe, et ne retourne plus. Après, nous la cherchons, nous la demandons sans pouvoir l'obtenir, car elle se joue de nous à son tour comme nous nous sommes joués d'elle. Voilà ce qui arrive aux âmes lâches : il les abandonne à elles-mêmes.

En second lieu, il faut être fidèle à la règle, en ne négligeant rien de tout ce qu'elle demande de nous, quelque répugnance que la nature y puisse sentir.

En troisième lieu, il faut être fidèle à vous-même, en vous jugeant, vous condamnant et vous punissant vous-même. Voilà pour un article, lequel si vous le pratiquez, il assurera votre âme dans la crainte qu'elle a des jugements de Dieu, lequel vous aime et vous veut sauver, mais par une voie toute semée d'épines. Les piqûres produiront des roses qui ne flétriront jamais; et il ne faut pour cela que le sacrifice de votre volonté et de tous les vains plaisirs et amusements qui occupent votre cœur inutilement, et tenir toujours votre âme dans un parfait dénuement de tout le superflu, retranchant à votre cœur toutes les vaines inclinations et affections, non-seulement aux personnes, mais aux choses propres et bien faites. Tout cela vous tient la place de Dieu et vous empêche de le trouver et de le posséder, car il ne vous enrichira de ses dons et de lui-même, qu'autant que vous vous dépouillerez des créatures et de vous-même. Rompez votre volonté, et soumettez votre jugement autant de fois que vous

en trouverez l'occasion, car il me semble cela être bien agréable à Dieu.

Parlez de Dieu avec honneur et vénération, du prochain avec estime, et de vous-même avec mépris. Ayez une grande confiance en Dieu, et ne vous défiez jamais de sa miséricorde, qui surpasse infiniment toutes nos misères. Jetez-vous souvent entre ses bras ou dans son divin Cœur, en vous abandonnant à tout ce qu'il voudra faire de vous. Ne vous abattez point parmi vos peines et sécheresses, mais souffrez-les en esprit de pénitence; comme tout le reste qui s'opposera à votre inclination.

Je ne sais pourquoi je vous en dis tant, car il me semble que les résolutions que vous m'avez montrées contiennent déjà tout cela, et encore plus. C'est pourquoi je vous exhorte fort à les garder inviolablement, car Dieu ne peut être moqué. Il vaudrait mieux ne pas promettre, que de le faire et ne pas tenir sa promesse : c'est nous condamner nous-mêmes par notre écrit.

Aimez constamment le sacré Cœur de Jésus-Christ; demandez-lui conseil en toutes vos difficultés, secours en toutes vos nécessités et en tout ce que vous ferez et souffrirez. Conformez-vous le plus qu'il vous sera possible à son humilité et à sa douceur envers le prochain, surtout envers ceux pour lesquels vous auriez de l'antipathie : soyez-leur plus cordiale et condescendante qu'aux autres. Aimez ceux qui vous contrarient, car ils sont plus utiles à votre perfection que ceux qui vous flattent. Soyez fidèle à la pureté d'intention; mais sur toutes choses, je vous recommande de ne faire jamais de fautes avec vue, et de vous étudier à vous rendre en tout une vraie fille de Sainte-Marie, qui vous rendra une parfaite disciple du sacré Cœur de Notre-Seigneur, lequel je supplie de tout mon cœur de vous remplir totalement de lui-même, afin que vous ne puissiez plus avoir d'autre souvenir en votre mémoire, ni d'autre connaissance en votre entendement, ni d'autre affection en votre volonté. La mienne est toute remplie de bonne affection pour vous, que je supplie de ne pas oublier devant Dieu cette chétive pécheresse qui vous parle, et qui vous prie de demander sa parfaite conversion dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

XV

A une autre qui commençait son noviciat.

Puisque Dieu vous a mise dans la barque de la sainte religion, vous n'avez plus qu'à vous abandonner et vous laisser conduire aveuglément par la sainte obéissance, vrai signe de la volonté de Dieu sur vous. N'ayez, en tout ce que vous faites, de désirs ni de vues que de plaire à Dieu : ne regardez que lui en tout ce qui vous arrive. Son bon plaisir vous doit suffire en tout événement. Reposez-vous dedans son sein, comme un enfant, sans souci : son amour prendra soin de vous. Soyez humble envers Dieu et douce au prochain. Ne jugez et n'accusez que vous-même, excusez toujours les autres. Parlez toujours de Dieu en le louant et le glorifiant; du prochain en l'estimant; et jamais de vous-même, ni en bien ni en mal.

Si vous souhaitez honorer le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendez-le dépositaire de tout ce que vous ferez et souffrirez, lui offrant toutes vos actions afin qu'il en dispose et qu'il les applique selon son bon plaisir, vous unissant toujours à ses saintes intentions en tout ce que vous ferez et en tout ce qui vous arrivera. Faites votre demeure dans ce cœur adorable, portez-y vos petits chagrins et amertumes, tout y sera pacifié : vous y trouverez le remède à vos maux, la force en vos faiblesses, et votre refuge en toutes vos nécessités.

Traitez avec Notre-Seigneur avec une entière confiance et simplicité; ne vous amusez point à réfléchir sur vos fautes, cela ne sert souvent qu'à contenter l'amour-propre et à vous décourager. Quand nous en avons fait, il faut nous en humilier devant Dieu, lui demandant pardon, et puis, comme dit notre saint Fondateur, se remettre à travailler avec un nouveau courage. Oubliez vos intérêts et le soin de vous-même entre les bras de votre bon Père céleste.

Encore une fois, je vous prie, regardez Dieu et non vous-même. Plus vous vous éloignerez de vous-même, et plus vous

vous approcherez de Dieu ; il prendra soin de vous à mesure que vous vous oublierez. Aimez à être tenue comme un néant dans la maison de Dieu. Chérissez et honorez ceux qui vous humilieront ou qui vous mortifieront ; regardez-les comme vos plus grands bienfaiteurs, et dites en vous-même : Si on me connaissait, l'on verrait que j'en mérite bien davantage.

Lorsqu'on vous accusera, pensez que Jésus-Christ ne s'est pas excusé : qu'à son exemple vous ne devez pas le faire, quand même vous ne seriez pas coupable de ce dont on vous accuse. D'ailleurs, combien d'autres fautes avez-vous commises dont on ne vous a pas accusée?

Songez, en toutes les obéissances que vous pratiquez, que Jésus a été obéissant jusqu'à la mort de la Croix. Regardez-vous comme une pauvre à qui on donne tout par charité, et que si on vous dépouillait de tout, on ne vous ferait point d'injustice. Enfin tâchez de vous conformer en tout à votre amour Jésus, et Jésus crucifié : faites tout par amour et pour l'amour, et employez bien le moment présent, sans vous inquiéter de l'avenir.

XVI

A une postulante qui allait prendre le saint habit[1].

Elle lui inspire de saintes résolutions pour l'imitation de Notre-Seigneur.

Dites souvent avec le Prophète : Que rendrai-je au Seigneur pour les grands biens qu'il m'a faits? Je lui ferai un continuel sacrifice de tout mon être par hommage d'amour et de louange à sa souveraineté. Et, pour cet effet, je l'ai choisi pour l'unique objet de mon amour, tout le trésor de mon cœur et toutes les dé-

[1] Les sœurs Marie-Christine Bouthier et Marie-Nicole de la Faige des Claines reçurent le saint habit à l'âge de quinze ans : la première au mois de février, la seconde au mois de mai 1686. C'est à l'une des deux que fut adressé ce billet.

lices de mon âme, n'en voulant plus d'autre en la vie que de m'étudier à me conformer à mon Époux crucifié par une entière mort à ma propre volonté et à mes inclinations, lesquelles je sacrifierai non-seulement à l'obéissance, mais encore à la condescendance envers le prochain, duquel je ne parlerai qu'avec estime; et lorsque je lui verrai faire quelque faute, j'offrirai à Dieu une vertu du sacré Cœur de Jésus pour y satisfaire.

Je tâcherai de me tenir toujours anéantie dans l'abîme de mon néant par un véritable mépris de moi-même, qui me fera regarder les Épouses de Jésus-Christ comme mes supérieures qui ont droit de me commander et humilier. Et lorsqu'il m'arrivera quelque humiliation ou mortification, je la recevrai comme un gage de l'amour du sacré Cœur de Jésus, et je la souffrirai en silence, faisant une particulière attention de ne point parler de mes justifications, ne m'excusant jamais, puisque mon Jésus ne s'est point excusé, bien qu'il fût innocent. Il a été obéissant jusqu'à la mort de la Croix : c'est pour honorer cette obéissance que je veux obéir jusqu'au dernier soupir de ma vie, sans réfléchir, ni murmurer, ni désapprouver ce que l'on m'ordonnera. Je veux vivre comme un enfant, sans souci, dans le sacré Cœur de mon bon Père, lui laissant faire et disposer de moi selon son bon plaisir, sans autre soin de moi-même que de m'abandonner toute à lui et à son amoureuse Providence, me laissant conduire en tout avec la simplicité d'un enfant, n'ayant d'autre vue ni désir en tout ce que je ferai que de contenter Jésus-Christ.

Quand je garderai le silence, je l'unirai à celui de Jésus-Christ au saint Sacrement. Quand j'obéirai, ce sera pour honorer l'obéissance qu'il rend aux prêtres. Quand je m'humilierai, ce sera pour honorer l'humilité qu'il y pratique ; et lorsque je mortifierai mes sens, ce sera pour honorer sa mortification. Je ferai tout mon possible pour me rendre douce et soumise, mortifiant mes ressentiments et répugnances.

Voilà, ma chère Sœur, un petit mot de résolutions. Je les ai plus étendues que je ne pensais, mais cela vous sera utile si vous êtes fidèle. Demandez bien cette grâce au sacré Cœur le jour de votre prise d'habit; prenant votre cœur comme s'il était en vos

mains, offrez-le-lui et le lui consacrez afin qu'il y règne absolument, et qu'il vous apprenne à l'aimer parfaitement et à ne lui jamais déplaire volontairement, et à porter la croix amoureusement. Lorsque vous ferez quelque faute en ce que je vous marque ici, vous vous en imposerez quelque pénitence, comme sera de baiser six fois la terre, en disant : *Cor mundum crea*, etc. D'autres fois vous tiendrez les bras en croix pendant trois *Pater*.

Adieu, mon cher enfant, priez pour la conversion de cette indigne pécheresse, qui vous aimera bien si vous êtes fidèle au sacré Cœur de Jésus-Christ, lequel je supplie de vous bénir. Amen.

XVII

A une novice.

(SŒUR MARIE-CHRISTINE BOUTHIER)

Elle l'exhorte à travailler courageusement à sa perfection.

Il est vrai, ma très-chère et bien-aimée Sœur, que l'affection que j'ai pour vous me fait désirer fortement que vous vous rendiez une bonne religieuse, ce que vous ferez facilement si vous travaillez tout de bon et courageusement à la véritable mortification de vos sens, passions et inclinations, conformément à ce que la constitution ordonne ; ne vivant pas selon l'humeur naturelle, qui vous porterait à être tantôt gaie et à dire des paroles bouffonnes sur tout ce qui se présente, et d'autres fois à être de si mauvaise humeur que tout vous fâchera ; et ne vous faisant pas un trop grand scrupule de voir et d'entendre tout ce que nous avons envie, et de dire quelques paroles au temps de silence. Voilà, mon pauvre enfant, un des plus grands obstacles à votre perfection que vous ne pensez, et dont l'amour au sacré Cœur de Notre-Seigneur vous demande un prompt amendement, qui ne se peut faire que par cette véritable mortification. Et souvenez-vous que

saint Bernard dit que les paroles de bouffonnerie sont un blasphème en la bouche d'un religieux. Toutes les fois que vous en direz, vous ferez une croix avec la langue par terre, ou bien vous porterez de l'absinthe dans votre bouche pendant le temps d'environ cinq *Pater*. Et lorsque vous aurez fait des fautes de curiosité, vous baiserez six fois la terre, en disant le verset *Miserere mei* pour la première et pour la seconde faute, et à la troisième, vous me le viendrez dire. Et lorsque vous aurez fait deux autres fautes volontaires au silence, vous vous priverez de manger du dessert au premier repas. Je vous avoue que j'aurais bien envie de vous rendre une bonne sainte; mais si vous n'y travaillez vous-même, je n'en viendrai pas à bout.

Soyez donc pour cela humble et douce à supporter les petites mortifications qui vous arriveront, souffrant avec une douce tranquillité d'être humiliée et contrariée, en pensant toujours que c'est ce que le Cœur amoureux de notre bon Père céleste vous a préparé, pour vous perfectionner selon son désir. Ne donnez pas la liberté à votre esprit de tant réfléchir inutilement sur ce qui vous mortifie et humilie; cela ne sert qu'à éteindre en nous l'esprit intérieur, et à engraisser notre amour-propre.

Voilà ce que je désire que vous fassiez pour le présent, en vous rendant fidèle à nos saintes observances, si vous désirez que le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ vous avoue et reconnaisse pour une de ses filles, et que moi, chétive créature et indigne maîtresse, je reconnaisse, par l'attention que vous aurez à vous perfectionner suivant ses maximes, si vous avez de l'amitié pour moi qui vous chéris tendrement. N'en doutez pas, ma chère Christine, et tâchez, selon la signification de votre nom, de vous rendre une vraie imitatrice de Jésus-Christ, auquel je vous supplie de demander ma parfaite conversion, et la grâce que je puisse vivre et mourir en son saint amour, lequel je supplie consommer toutes nos tiédeurs et lâchetés, surtout à la sainte oraison, où je vous prie de vous rendre fidèle pour n'y pas dérober le temps à Dieu; car c'est du bon emploi de cette action que dépend tout le reste. Et pour la bien faire, il faut être fort recueillie et bien mortifiée, et tout ira bien. Voilà ce que je vous

recommande, et d'aimer le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'adorer souvent en vous donnant et offrant toute à lui. Qu'il soit béni éternellement et qu'il vous bénisse. Amen.

XVIII

Autre instruction à une novice.

L'autographe est au monastère de la Visitation de Nantes.

Vous m'avez fait plaisir, ma très-aimée Sœur, de m'écrire; et vous devez être sûre que mon affection pour vous rendre mes petits services me fait trouver du plaisir en ce que vous pensez m'être une peine; et quand la vue de mes misères m'y fait trouver de l'amertume, le désir que vous me faites paraître d'être toute à Dieu m'adoucit tout. Je suis bien aise que Notre-Seigneur vous invite à vous abandonner toute à lui, comme un enfant entre les bras de son bon Père, qui est tout-puissant pour l'empêcher de périr. Prenez donc pour vous ces paroles : « Si vous n'êtes fait comme un petit enfant, vous n'entrerez point au royaume des cieux. » Je crois que cela consiste à vous rendre petite par la vraie humilité de cœur et simplicité d'esprit. Il me semble que par ces deux vertus vous parviendrez à la perfection que Dieu demande de vous.

La première vous tiendra tout anéantie dans un parfait oubli et mépris de vous-même, recevant de bon cœur et comme venant de la main de votre bon Père les humiliations et les contradictions qui vous arriveront, sans vous amuser à regarder les causes secondes. Mais regardez uniquement son Cœur amoureux, qui ne permettra jamais à sa main adorable de rien exécuter à votre égard, que pour sa gloire et à votre sanctification. Parce qu'il vous aime, il vous fournira souvent des moyens de vous crucifier, soit par les créatures, soit par vous-même; mais de quelle manière que ce soit, n'y opposez que votre silence et votre soumission, disant : C'est mon Père céleste qui l'a fait; cela me suffit.

Et pour commencer ce parfait abandon, vous ferez un entier sacrifice à Dieu de votre propre volonté, jeudi après la sainte communion, ne vous réservant aucune jouissance de cette volonté propre, et demandant pardon du mauvais usage que vous en avez fait. Vous sacrifierez à son sacré Cœur votre libre arbitre, en demandant, par ce Cœur divin, la grâce qu'il vous fasse vivre à l'avenir comme si vous étiez sourde, aveugle et muette :

Sourde à entendre les suggestions de l'amour-propre, les paroles où la charité est blessée, et généralement tout ce qui peut altérer la pureté de votre cœur;

Aveugle sur les défauts d'autrui, pour n'en pas juger; et sur vous-même, pour vous laisser conduire en tout par la sainte obéissance, sans réplique et sans réflexions;

Muette, pour ne point parler de vous-même, ni pour vous louer, ni pour vous excuser. Souvenez-vous que quand vous faites l'un ou l'autre, vous vous rendez un objet de mépris aux yeux des anges. Lorsqu'il vous vient envie de vous excuser, dites en vous-même : Jésus était innocent, et il se tait quand on l'accuse; et moi qui suis tant de fois criminelle, oserais-je me justifier?

Lorsque des pensées du respect humain vous attaqueront, dites en vous-même : Non, mon Dieu, je ne ferai ni plus ni moins pour la vue des créatures; puisque je ne veux que vous plaire, il me suffit que vous me voyiez partout.

Pour votre oraison, pensez, en y allant, que vous accompagnez Notre-Seigneur allant faire la sienne au jardin des Olives : unissez-vous à ses saintes dispositions et à ses intentions. Lorsque vous vous trouverez dans la dissipation, l'ennui, ou la négligence, faites-vous ce reproche à vous-même en ramenant doucement votre esprit : Eh quoi! mon âme, n'avoir pu persévérer ce petit moment avec Jésus en l'oraison! Et puis vous remettre simplement à votre sujet, sans vous amuser à regarder quelles étaient vos distractions; et à la fin, offrez au Père éternel l'oraison de son Fils pour réparer les défauts de la vôtre, et faites que le principal fruit que vous en retirerez soit l'amour à l'humilité et simplicité.

Suivez l'exemple de votre Époux crucifié, qui n'a jamais cherché sa propre gloire, mais en tout celle de son Père éternel. Que votre gloire ne soit donc plus que dans ses humiliations, disant, lorsqu'il vous en arrivera : Voilà qui m'est dû, et non les approbations et les louanges.

Tenez toujours votre âme en paix, et ne vous troublez jamais de rien, non pas même de vos défauts, desquels il se faut humilier et corriger paisiblement sans nous décourager ni abattre, car le Seigneur n'habite que dans la paix. Faites en sorte que vous secondiez courageusement les desseins que le Seigneur a sur vous ; ce sera en vous abandonnant toute à son amour. Et soyez sûre, ma très-aimée Sœur, que de mon côté l'amitié que j'ai pour vous m'empêchera d'y rien épargner, suivant les lumières que sa bonté me donnera de vous humilier et mortifier selon le désir que vous m'en témoignez ; soyez persuadée que tout ne viendra que d'un cœur désireux de votre perfection autant que de la mienne propre, ne me tenant jamais importunée de vous rendre mes petits services. — Et je ne sais si je vous parle conformément à votre disposition.

XIX

A une autre qui l'avait priée de lui donner par écrit quelque mot propre à réveiller sa ferveur.

Copie conforme à l'autographe conservé au monastère de la Visitation de Turin.

Puisque vous voulez, ma chère Sœur, que je vous die un petit mot, je le fais de bon cœur, dans le désir que j'ai que vous soyez toute à Celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui me semble vouloir de vous une grande fidélité à lui faire des sacrifices de tout ce qu'il vous fera connaître lui être agréable, quoi qu'il en puisse coûter à la nature, car on ne se peut sauver sans souffrir. Et comme il est jaloux de votre cœur et qu'il veut le posséder seul, il faut aussi que vous soyez jalouse du sien, en l'aimant la plus si vous pouvez ; et comme l'amour conforme les amants, il

faut, si vous voulez être aimée de ce sacré Cœur, tâcher de vous rendre humble et douce de cœur comme lui.

L'humilité vous fera réjouir lorsque l'on vous humiliera et méprisera; elle vous empêchera de vous excuser, disant en vous-même : Jésus ne s'excusait pas! Elle vous rendra encore soumise et obéissante à tout ce que l'on demande vous, sans réplique.

XX

A une autre, au sujet d'un vœu qu'elle avait fait.

Suivant votre désir, je réponds à la proposition que vous m'avez faite touchant votre vœu, lequel je pense que Notre-Seigneur a désiré de vous pour vous retirer du plus dangereux penchant qui fût en vous, et le plus capable de vous perdre. Mais prenez bien garde, sous quelque prétexte que ce soit, de n'y pas contrevenir. Je pense que Notre-Seigneur a voulu que vous l'ayez fait, pour vous affranchir et vous éclaircir sur les doutes qui vous pourraient venir. Il ne diminuera pas vos peines et combats intérieurs, mais vous aurez enfin la victoire et la paix dans le sacré Cœur.

Vous ne manquerez pas de voir naître en vous une multitude de raisons, parce que votre cœur s'épanche trop dans la créature et y fait plus de fond que sur le Créateur. L'amour de la créature est un poison dans votre cœur, qui y tue l'amour de Jésus-Christ. Lorsque vous chercherez l'estime des créatures, et à vous insinuer dans leurs bonnes grâces, vous perdrez celles du sacré Cœur, qui vous appauvrira de ses trésors autant que vous vous enrichirez des choses créées; car quelque sorte de vaines complaisances que ce soit, par lesquelles vous chercherez à vous calmer et à vous contenter, vous vous trouverez après dans le trouble et dans l'inquiétude. Ces sortes de contentements humains feront tarir pour vous la source des grâces du Cœur de Jésus; et le vôtre demeurera comme une terre sèche et stérile; mais si vous êtes fidèle à garder ce que vous lui avez promis,

il vous sera très-libéral de ses faveurs; il vous pacifiera après quelques combats, et vous fera arriver sans que vous vous en aperceviez au but qu'il s'est proposé. Il faudra cependant faire quelques pas dans les sentiers de l'humiliation, laquelle sera pour vous une très-grande grâce. Lorsque vous y serez, réjouissez-vous, parce qu'alors vous entrerez très-avant dans les bonnes grâces du sacré Cœur, pour l'amour et de la part duquel je vous dis ceci, afin que vous ne puissiez plus vous excuser si vous y manquez.

XXI

A une Sœur du noviciat avancée dans l'amour de la perfection.

Elle l'exhorte à faire un sacrifice d'elle-même au sacré Cœur de Jésus, et à s'y abandonner entièrement.

Tout à la plus grande gloire du sacré Cœur de Notre-Seigneur.

Pour suivre ses saints mouvements, je vais vous dire en sa sainte présence ce qu'il me fera connaître vouloir de vous. Premièrement que vous lui fassiez un entier sacrifice de tout votre être spirituel et corporel pour ne plus vouloir vous en servir qu'à lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui sera en votre pouvoir; lui faisant une donation entière et sans réserve de tout ce que jusqu'à présent vous avez pu faire de bien avec sa grâce, et de tout ce que vous pourrez faire à l'avenir avec l'aide de cette même grâce, afin qu'il en dispose selon sa volonté; parce que, dit-il, ces biens ne sont pas capables d'enrichir une âme qu'il appelle à le suivre dans la voie du pur amour, dans le dénuement de toutes choses autant que votre vocation le peut permettre. C'est pour cela qu'il a revêtu votre âme de la robe d'innocence, et l'a couverte du manteau de sa charité, pour n'en jamais retirer sa miséricorde; et il veut vous enrichir de ses trésors inépuisables, qui sont éternels en leur durée. Il veut de vous

plus de sacrifices d'esprit et de volonté que d'austérités et de pénitences corporelles. N'en faites jamais aucune que par l'ordre de vos Supérieures, après leur avoir manifesté votre bien et votre mal ; et cela s'entend pour toutes choses, car l'on ne peut jamais être trompé en obéissant.

Je crois que vous contenterez le sacré Cœur de Jésus quand vous vous abandonnerez tellement à lui qu'il sera le regard de vos yeux, l'entendement de vos oreilles, la lumière de votre entendement, les affections de votre volonté, tout le souvenir de votre mémoire, et tout l'amour de votre cœur ; lui laissant faire pour vous selon son désir, sans vous rien réserver que le soin de lui plaire et l'aimer par-dessus toutes choses, bannissant toutes les réflexions d'amour-propre, et les retours sur nous-même qui font obstacle à l'opération de la grâce en notre âme. Allez donc simplement avec Notre-Seigneur : il ne vous perdra pas, car il vous aime. Confiez-vous en lui, en vous oubliant et méprisant vous-même. Contentez-vous de l'aimer, et le laissez faire, et cela seul suffit.

Dieu soit béni !

XXII

A une autre.

Elle l'exhorte à s'abandonner à l'action de Dieu. — Comparaison familière à ce sujet.

Que vous êtes obligée à Dieu, ma chère Sœur, du tendre amour qu'il a pour vous, qui lui fait user d'une si grande miséricorde à votre égard qu'il ne vous laissera pas perdre ; mais il vous mènera par le droit chemin pour vous faire arriver à lui, bon gré, malgré que vous en ayez. C'est pour cela que ce Maître souverain voyant que vous le quittez souvent pour vous donner aux étrangers, il vous a attachée comme un petit chien, par le cordage de son amour uni à celui de votre volonté, et par lesquels il vous tire après lui. Et parce qu'il vous

mène par un chemin raboteux, et un peu rude et épineux, vous tournez souvent la tête en arrière, pour voir si vous pouvez trouver qui vous l'adoucisse. Mais c'est en vain, il en faut passer par là, puisque c'est maintenant le temps de combattre et de souffrir avec une humble soumission, pour vous purifier et vous perfectionner à sa mode, afin de vous rendre digne d'accomplir ses desseins en vous. Qu'avez-vous à craindre, puisqu'il vous environne de toutes parts de sa puissance comme d'un mur inexpugnable aux attaques de vos ennemis?

Personne ne peut consoler ni soulager celui que Dieu veut faire souffrir. Abandonnez-vous à sa conduite, puisque vous êtes en l'état où il vous veut, qui est de vivre sans appui ni amis, et sans désirs autres que ceux qu'il vous donnera lui-même. Faites cela et vous vivrez comme il le veut.

Vous devez faire un simple désaveu de tout ce que vous connaîtrez déplaire au sacré Cœur de Notre-Seigneur, qui vous demande pour pratique la douceur et l'humilité. Faire et souffrir, et humblement se taire. Ne penser qu'à bien employer le moment présent.

XXIII

Avis à une novice sur la pureté du cœur.

VIVE † JÉSUS!

Je ne trouve rien à ajouter à votre billet que la fidèle pratique de tout ce qu'il contient, en tâchant de tout votre pouvoir de ne rien négliger de tout ce qui peut vous donner quelque conformité à votre Époux crucifié, en tout ce que la fidèle pratique de vos règles vous peut permettre, en vivant dans un amoureux abandon au soin de la Providence, bannissant toutes les réflexions d'amour-propre sur vous-même, pour vous entretenir simplement avec son divin Cœur, pour entrer, autant que vous le pourrez, dans la pureté de son saint amour et de toutes ces saintes intentions en tout ce qu'il veut de vous. Soit que vous agissiez

ou que vous pâtissiez, tenez toujours votre âme en paix, vous reposant en lui. Et en quelle disposition qu'il vous mette, ne vous troublez de rien, mais laissez-le faire en vous unissant toujours à toutes ses intentions.

Voilà ce qu'il me semble vouloir de vous, car cette pureté marquée dans votre billet comprend qu'il faut fuir non-seulement le péché, mais toute imperfection volontaire qui pourrait tant soit peu salir la pureté de votre cœur, qui doit être le trône de votre Bien-Aimé, en lui rendant amour pour amour, dans la fidélité qu'il vous fera connaître lui être plus agréable.

Abandon pour l'amour, abandon dans l'amour et tout à l'amour, sans plus de réserve. Il faut que vous fassiez une grande attention à bien profiter des occasions de mortification et humiliation qui vous arriveront, sans les éviter ni détourner, car c'est le moyen principal pour vous unir au sacré Cœur de Jésus.

XXIV

A une autre qui avait besoin d'humilité, et à qui il était échu par le sort d'honorer la vie humiliée de Jésus-Christ au saint Sacrement.

Votre billet, ma chère Sœur, me confirme toujours de plus en plus ce que je vous ai dit au sujet de l'humilité, qui est la voie sûre de votre salut. Vous ne pouvez plus vous éloigner de cette voie sans perdre l'amitié de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il vous élèvera en lui autant qu'il vous trouvera anéantie en vous-même.

Faites donc tout par amour et par humilité. Vous y êtes doublement engagée par le sort qui vous est échu d'honorer la vie humiliée de Jésus-Christ au saint Sacrement. Il faut donc vous offrir à lui comme le néant devant son Créateur, qui lui donnera tel être qui lui plaira, sans qu'il trouve de résistance.

XXV

A une novice.

Pour la fortifier dans ses désolations et ténèbres intérieures.

C'est ma pensée, ma très-chère Sœur, qu'il vous est plus convenable, pour le présent, de vous répondre par écrit que par paroles.

Vous devez être tout abandonnée au pouvoir et au soin du sacré Cœur de Notre-Seigneur, pour lequel vous devriez vous fondre d'amour et de reconnaissance pour tant de miséricorde et de tendresse qu'il a pour vous, ce que j'ai encore plus reconnu par tout ce que vous me dites dans votre écrit. Et tout ce que vous regardez comme des rigueurs de sa justice, je le tiens pour des marques de son amoureuse bonté envers vous. Il prétend par ces moyens, si peu agréables à la nature, vous détacher de vous-même et de toutes les choses créées, pour vous rendre entièrement dépendante de sa grâce, attendant tout de son secours, sans que pour cela vous négligiez rien de tout ce qui sera en votre pouvoir pour vous disposer à la recevoir.

Ah! ma chère Sœur, si vous pouviez bien comprendre l'ardente charité de Notre-Seigneur à votre égard, vous verriez bien que toutes ses permissions et dispositions ne sont qu'amour. Car ces insensibilités où vous vous trouvez sont pour vous apprendre que, pour être susceptible de son amour et de sa grâce, il faut être insensible à toutes les choses créées, et surtout aux mouvements que vous suggèrera votre amour-propre et votre volonté, de laquelle il veut que vous lui fassiez autant de sacrifices qu'il vous en fournira d'occasions, en la rompant et contrariant jusqu'à ce qu'elle soit entièrement détruite et anéantie, pour faire régner celle de ce divin Cœur en vous. Voilà où consiste toute votre paix, de laquelle vous ne pourrez jouir pleinement que cela ne soit fait, selon tout ce qui dépend de vous.

De plus, ces sécheresses et stérilités ne sont que pour vous apprendre que si vous voulez être une plante fertile dans le divin parterre du Sacré-Cœur, et y porter des fruits de sanctification, il faut premièrement que vous soyez sèche et stérile de toute inclination, vaines complaisances, affection et amitié envers les créatures et vous-même, et à toutes les productions de votre amour-propre, lorsqu'il vous presse de vous contenter, soit en vous excusant, soit autrement. Il faut être sourde à tout cela.

En troisième lieu, ces ténèbres où vous vous trouvez ne sont que pour éteindre en vous ces fausses lumières du raisonnement humain, qui empêchent l'accomplissement des desseins de Dieu sur vous, et vous retirent en même temps de la voie de votre perfection. Laissez-vous conduire par la main de son bon plaisir dans les pures lumières de son divin amour, auquel il vous faut entièrement abandonner, demeurant ferme et constante, paisible parmi toutes les rigueurs qu'il lui plaira vous faire sentir, vous contentant de vous tenir soit à l'oraison ou ailleurs dans une humble soumission à son bon plaisir, vous rendant simplement attentive à son amoureuse présence, en adhérant à toutes ses dispositions sans vous mettre en peine de rien autre que d'être courageusement fidèle à vous bien mortifier et humilier, dans toutes les occasions où vous en aurez la vue, ne faisant aucune faute volontaire.

En quatrième lieu, le silence que le Seigneur gardera à votre égard en ne vous donnant pas de bonnes pensées, c'est pour vous apprendre que si vous n'éteignez en vous toutes ces voix qui ne parlent pas de l'amour du divin Bien-Aimé, comme les réflexions d'amour-propre et autres, vous n'entendrez pas sa voix, laquelle vous en apprendra plus par son amoureux silence, et en ne vous exprimant rien, que toutes les créatures par leur éloquence. Tenez donc toujours votre intérieur en silence, parlant peu aux créatures, mais beaucoup à Dieu, par œuvres, en souffrant et agissant pour son amour.

Cinquièmement, soyez pauvre de tout, et le sacré Cœur vous enrichira. Videz-vous de tout, et il vous remplira. Oubliez-vous vous-même et abandonnez-vous à lui; il pensera et aura soin de

vous. Embrassez amoureusement tout ce qui vous humiliera et anéantira le plus, comme étant les moyens plus propres à faire triompher le doux et aimable Cœur de Jésus, et pour faire régner le vôtre à son tour dans le sien. Vivez-y sans souci, comme un enfant qui n'a que celui de l'aimer et s'abandonner tout à lui. Tenez en lui votre âme en paix sans aller au trouble ou inquiétude dans la vue de vos défauts et misères. Tout cela nous est bon et utile pour entretenir l'amour de notre abjection, qui ne nous doit jamais quitter un seul moment. Et c'est pour cela que si ce n'était l'offense de Dieu, nous devrions être bien aises de nous voir défaillantes involontairement.

Fuyez l'empressement, en tâchant de former votre intérieur et extérieur sur le modèle de l'humble douceur de l'amoureux Cœur de Jésus, en faisant chacune de vos actions avec la même tranquillité que si vous n'aviez à faire que cela, et avec la même pureté d'amour que si c'était la dernière de votre vie, tâchant d'employer chaque moment selon la fin à quoi il est destiné.

Retranchez toute curiosité à votre esprit, surtout en ce qui regarde autrui.

En voilà assez, ma chère Sœur, pour toute votre vie, avec ce que je vous ai déjà dit, vous priant par tout l'amour que je vous porte et par celui que vous avez au sacré Cœur, de vous tenir fidèle à le mettre en pratique, et d'en faire votre plus ordinaire occupation; car si je ne me trompe, c'est là où est renfermée la perfection que Dieu demande de vous, dans tout le cours de votre vie; et je vous le dis encore, que vous êtes obligée au sacré Cœur de notre bon Maître qui a tant d'amour pour vous! Aimez-le donc, par retour, de tout l'amour dont vous êtes capable, et lui rendez la gloire de tout bien. Soyez-lui inviolablement fidèle, quoi qu'il vous en doive coûter; car il est assez riche pour tout récompenser. Je le prierai pour que vous ne soyez jamais séparée de son pur amour. Amen.

XXVI

A une novice professe affligée de peines semblables.

VIVE † JÉSUS!

Croyez-moi, ne vous laissez point abattre ni aller au chagrin dans les petites peines par lesquelles il plaît au Seigneur d'éprouver votre patience et votre amour; mais tâchez de conformer votre volonté à la sienne, et le laissez faire en vous selon son désir, qui est que vous demeuriez paisible et contente dans vos peines et sécheresses intérieures, sans vous tant inquiéter à chercher les moyens pour en sortir : c'est en vain que vous le faites. Et puisque Dieu le veut, qu'avez-vous affaire de vous tourmenter? Otez seulement tout ce qu'il vous fera connaître être un obstacle à son amour. Il veut que vous viviez dans un entier dénuement de tout ce qui n'est pas lui, et qui peut contenter vos inclinations et lier vos affections; car à mesure que vous vous revêtez de ces sortes de choses, il vous dépouille de ses grâces. L'état d'estime et d'applaudissement est dangereux pour vous. Ne faites rien pour vous l'attirer. Fuyez les langues flatteuses et les respects humains, lesquels vous préfèreriez lâchement à l'amour que vous devez au sacré Cœur, duquel je pense que la très-sainte intention est de vous tenir petite et basse, par ces sortes de peines qu'il permet vous arriver, parce que l'humiliation vous est nécessaire non-seulement pour vous perfectionner, mais pour vous sauver. Toute autre voie est dangereuse pour vous, qui devez tenir à une grande faveur quand il vous en arrivera quelque occasion, soit dans vous, ou hors de vous.

Soyez fortement attachée à Dieu et le laissez faire : il ne vous perdra pas. Votre âme lui est chère, il la veut sauver. Consolez-vous et combattez courageusement, car j'espère que le souverain Pasteur ne perdra pas sa chère brebis, et ne la laissera pas dévorer par le loup infernal, auquel il permet de nous combattre pour avoir sujet de nous récompenser, et se rendre lui-même

le prix de nos victoires. Nous ne devons jamais nous décourager ni laisser aller à l'inquiétude, car si nous sommes fidèlement humbles, elles nous élèveront autant devant Dieu qu'elles nous humilieront dans nous-mêmes. J'espère cela de la bonté de Notre-Seigneur, qui ne laisse cet ennemi nous attaquer qu'afin que nous veillions continuellement, en nous tenant toujours sur nos gardes, afin qu'il ne nous surprenne. Quand vous êtes tentée, unissez votre cœur à l'adorable Cœur de Jésus, embrassez votre crucifix si vous êtes seule; sinon serrez votre croix sur votre poitrine, et dites : O mon Sauveur! c'est pour vous protester que c'est de tout mon cœur que je déteste et désavoue tout ce qui passe en moi de contraire à votre saint amour, et que j'accepterais plutôt mille fois la mort que d'y donner aucun consentement volontaire. Ne le permettez pas, ô mon Dieu! anéantissez-moi plutôt. Soyez ma force, combattez pour moi; car je ne refuse pas la bataille, pourvu que vous soyez ma défense, afin que je ne vous offense pas, puisque je suis et veux être toute à vous sans réserve. Et je désire et entends vous faire autant de fois protestation de ma fidélité pour tout ce que je viens de dire, que de fois je toucherai notre croix, ou que je mettrai la main sur mon cœur, qui vous dit par toutes ses respirations, mouvements et soupirs, qu'il ne veut rien aimer que vous, et qu'il s'abandonne totalement et irrévocablement à votre amour. Et toutes les fois que je baiserai notre croix c'est pour vous témoigner, ô mon souverain Bien, que j'accepte de bon cœur toutes les dispositions où il vous plaira de me mettre, et que je chéris ma croix pour l'amour de Celui qui me la donne, et que je ne souhaite que l'accomplissement de sa sainte volonté.

Mais, au nom de Dieu, ne nous amusons point à tant réfléchir sur nos peines, ni quand nous les sentons, ni quand elles sont passées. Ne les regardons que le moins que nous pourrons, car elles n'ont jamais moins de pouvoir à nous nuire que par le mépris, en ne faisant pas semblant de les voir ni écouter. Mais dans le fort de votre sentiment adressez-vous à Notre-Seigneur par paroles, ou quand ce ne serait qu'en le regardant avec une humble confiance pour lui témoigner que vous attendez tout de sa bonté.

Ne vous attachez point aux douceurs spirituelles, parce que cela ne dure guère; mais cherchez Dieu par la foi, et pensez qu'il ne mérite pas moins notre amour en nous affligeant qu'en nous consolant. Et s'il vous donne des douceurs, il faut penser que c'est pour vous disposer à boire quelques gouttes de son calice, par la mortification ou autrement. Et quand vous aurez fait des fautes, ne vous troublez pas pour cela, parce que le trouble et l'inquiétude, et le trop d'empressement, éloignent nos âmes de Dieu et chassent Jésus-Christ de nos cœurs. Mais en lui demandant pardon, prions son sacré Cœur de satisfaire pour nous, et de nous remettre en grâce avec sa divine Majesté.

Faites en sorte de ne point perdre de communions, parce que nous ne saurions donner une plus grande joie à notre ennemi qu'en nous retirant de Celui qui lui ôte tout le pouvoir qu'il a sur nous.

Pour toutes ces pensées de vanité il n'en faut faire nul état, mais dire à cet esprit de Satan, lorsqu'il vous en suggère en quelqu'une de vos actions : Maudit Satan, je te renonce toi et tes maudites suggestions. Je n'ai pas commencé pour toi, je ne finirai pas pour toi.

Mais surtout soyez attentive à ne vous pas excuser. Et lorsque vous en aurez envie, dites en vous-même : Mon Jésus qui êtes l'innocence même, vous ne vous êtes pas excusé; et moi qui ne suis qu'une criminelle, aurai-je bien le courage de le faire? Souvenez-vous de ne jamais désapprouver, ni accuser ou juger que vous-même, afin que votre langue, qui est destinée à la louange du Seigneur, et qui lui sert si souvent de planche pour le conduire à votre cœur, ne devienne pas l'instrument de Satan pour empoisonner votre âme.

Retranchez de votre esprit toute prétention de faire plus ou moins que ce qui est compris dans nos saintes règles et constitutions. N'en négligez rien, car c'est par là seulement que nous pouvons gagner le sacré Cœur de l'adorable Jésus.

XXVII

A une autre.

Elle l'anime à la confiance en Dieu. — Remèdes particuliers contre ses tentations.

Jetez-vous souvent dans les bras de l'amoureuse providence du sacré Cœur de Jésus-Christ, surtout après la sainte communion, vous abandonnant et livrant totalement à la divine puissance de son amour, pour tout ce qui lui plaira.

Qui dit pur amour, dit pure souffrance. Nous devons chérir nos peines et nous unir aux desseins de Dieu sur nous.

Servez-vous, contre ces pensées et songes qui troublent votre imagination, du psaume *Dominus illuminatio mea;* et le soir, dites celui-ci : *Exsurgat Deus;* ensuite faites trois fois le signe de la croix sur votre cœur avec de l'eau bénite, disant : *Per signum crucis,* en vous couchant. En vous levant, faites-en cinq sur vos cinq sens, en disant : *Sanctus Deus immortalis,* etc., pour demander à la très-sainte Trinité la force de résister courageusement aux attaques et tentations de vos ennemis. Soyez sûre que tandis que votre volonté désagréera ces sortes de pensées, Dieu ne s'en tiendra nullement offensé, pourvu que vous n'y réfléchissiez pas, mais vous en détourniez simplement comme par mépris.

Le Cœur de l'adorable Jésus veut des cœurs détachés de tout et de soi-même. Notre amour-propre est si fin, qu'il nous fait croire que c'est Dieu que nous cherchons en nous attachant trop aux choses mêmes de son service. Ce qui nous cause des troubles lorsqu'il les faut quitter, c'est parce que nous cherchons notre propre satisfaction plus que Dieu; car un cœur qui ne veut que Dieu le trouve partout. Cependant demeurons à ses pieds en paix au milieu de la tempête, en nous moquant des clabaudements de nos ennemis. Ils ne sauraient nous nuire si nous ne nous amusons point à les écouter et à réfléchir sur nos peines.

Le Seigneur nous donnera l'entrée de son sacré Cœur quand il sera convenable. Ne laissons jamais de l'aimer et de nous unir à lui en tout.

XXVIII

A une sœur qui lui avait demandé des règles de conduite.

Voici, ma très-aimée Sœur, un petit mot du cœur, selon le désir que vous m'en avez témoigné présentement. Si vous voulez seconder le désir du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et vous rendre sa vraie disciple, il faut renoncer à tous les raisonnements humains : c'est-à-dire qu'il ne faut pas disputer avec la grâce lorsqu'elle vous presse de pratiquer la vertu, pour vous faire faire le bien ou vous faire éviter le mal. Il faut suivre courageusement les bons mouvements qu'elle nous donne, malgré toutes les répugnances et oppositions de la nature; car il ne faut pas nous flatter : cette grâce qui nous presse à présent si vivement se ralentira peu à peu, se relâchera et se retirera de nous, et nous laissera froide et insensible à notre propre mal. Nous l'aurons après beau chercher et demander, le sacré Cœur de Jésus se jouera de nous comme nous nous sommes jouée de sa grâce. Dieu nous garde de ce malheur! et je vous dis ceci afin que vous le préveniez, et n'y tombiez jamais. Souvenez-vous souvent de cette parole : « Si aujourd'hui vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur. »

Soyez fidèle à Dieu, à vos règles et à vous-même. A Dieu, en lui donnant tout votre amour et tout votre cœur sans partage : ne souffrez pas qu'il se porte aux affaires terrestres et humaines, surtout à l'affection des créatures ; — fidèle à vos règles, en les préférant à tout le reste, et n'en négligeant aucune pour petite qu'elle soit. — Soyez aussi fidèle à vous-même, en faisant bon usage du temps, employant chaque moment selon la fin à quoi il est destiné, et avec la même pureté d'amour que si ce devait être le dernier de votre vie.

Soyez constamment fidèle à la pratique du bien que vous con-

naissez; car vous en savez tout ce qu'il faut pour faire une grande sainte; ce que j'espère que vous ferez avec le secours de la grâce et de votre fidélité. Il faut pour cela mettre toute votre confiance au sacré Cœur de Notre-Seigneur, y avoir tout votre recours en toutes vos nécessités, lui découvrant toutes vos peines comme un enfant à son père, car il vous a enfantée sur l'arbre de la Croix; c'est pourquoi il ne vous abandonnera pas si vous ne l'abandonnez la première, ce que je sais que vous ne voulez pas faire.

Il désire que vous lui fassiez des sacrifices de tout ce que la nature lui dispute. S'il vous fait trouver des inconstances et amertumes dans les créatures, c'est parce qu'il vous aime et ne veut pas que vous vous attachiez à ce qui est périssable, mais à lui seul. Ah! ma chère amie, si nous pouvions comprendre l'ardent amour qu'il a pour nous, et comme il fait bon l'aimer et être tout à lui, nous mépriserions bien tout le reste pour rendre du retour à son amour, en l'aimant d'œuvres plus que de paroles. Cet amour nous fera embrasser amoureusement les occasions d'humilité et de mortification, comme des moyens qu'il nous présente pour nous unir à lui en nous sanctifiant, ne conservant jamais aucun ressentiment envers les personnes dont il se sert pour nous les fournir.

Tâchez de former votre vie sur le modèle de l'humble douceur de l'aimable Cœur de Jésus-Christ, vous unissant à toutes ses saintes intentions, la pureté desquelles vous lui offrirez pour réparer tout ce qu'il pourrait y avoir d'impur dans les vôtres, soit à l'oraison ou ailleurs. Je vous conjure de ne point souiller votre langue d'aucun défaut de charité, et de ne point faire de faute avec vue; et lorsque vous en aurez fait, de vous donner pénitence.

A Dieu, ma chère Sœur. Que si je pouvais contribuer quelque chose à votre sanctification, il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela, hors le péché. Soyons donc tout à Dieu par amour, tout à nos supérieurs par soumission, et tout à notre prochain par charité.

Encore une chose que je vous demande, c'est de ne vous point troubler ni décourager dans nos fautes, mais d'aimer et chérir

notre abjection, laquelle est toute-puissante pour nous unir au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voilà, ma chère amie, ce qu'il m'est venu en pensée de vous dire. Je prie sa bonté tirer sa gloire de tout, et vous, de ne me pas oublier en sa divine présence.

XXIX

A une autre que la Bienheureuse affectionnait beaucoup à cause de sa vertu.

Oui, ma chère amie dans le tout aimable Cœur, nous serons toutes à lui, quoi qu'il nous en puisse coûter. Tenez-lui fidèlement la promesse que vous lui faites, et il sera content; et il ne vous rejettera jamais, tant que vous lui serez soumise dans tous les états où il vous mettra, sans vous troubler ni abattre. En un mot, si je ne croyais pas que vous ne fussiez des bonnes amies du sacré Cœur, vous ne seriez jamais des miennes.

XXX

A une novice dont elle connut les résistances intérieures.

Souvenez-vous, ma bien-aimée Sœur, que vous avez un Époux jaloux qui veut absolument tout votre cœur, ou il n'en veut point. Si vous n'en chassez les créatures, il en sortira; si vous ne les quittez, ainsi que leur amour, il vous quittera et vous ôtera le sien. Il n'y a point de milieu : il veut tout, ou rien. Son Cœur vaut bien le vôtre pour le moins. Et vous n'avez point de confusion de lui disputer un bien qui est à lui!... En vérité je ne puis comprendre comme il ne s'est pas lassé de vos résistances; il faut qu'il ait un grand amour pour vous. Enfin, mon pauvre enfant, rien ne se fera sans vous; pensez-y, et ne lui refusez plus ce qu'il vous fait connaître vouloir de vous; autre-

ment il vous privera de bien des grâces, et vous laissera dans une sècheresse et délaissement insupportable dans vos oraisons et autres exercices.

Je vous dis ceci comme à ma chère amie dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que vous y preniez garde, et que vous soyez plus fidèle à l'avenir aux mouvements de la grâce. Quittez tout, et vous trouverez tout dans le sacré Cœur, lequel je supplie de remplir le vôtre de son pur amour qui puisse consumer tout celui de nous-même et de la créature, pour nous donner l'amour à l'humilité et à notre abjection, sans lequel on ne fait rien qui vaille au service de Dieu. Voilà, ma chère Sœur, ce que je vous recommande; mais le tout dans la paix des enfants de Dieu. Qu'il vous bénisse!

XXXI

A une autre qui souffrait beaucoup intérieurement et extérieurement.

Puisque Notre-Seigneur veut que vous honoriez sa vie sacrifiée au très-saint Sacrement, il vous faut porter constamment la croix qu'il vous donne soit dans l'intérieur, soit dans l'extérieur, sans jamais vous plaindre ni vous lasser de sa longueur ou pesanteur. Ne vous suffit-il pas qu'elle vous soit donnée de la main d'un Ami, dont le Cœur tout amoureux vous l'avait destiné de toute éternité, pour vous rendre sa victime immolée et sacrifiée à tous ses desseins adorables sans résistance?

Il vous faut égorger tous ces petits ressentiments, promptitudes et vaines inclinations d'aimer et d'être aimée, estimée et applaudie des créatures, si vous voulez être fidèle au Cœur de Notre-Seigneur Jésus. Pour le faire triompher dans votre cœur, vous n'avez pour le présent qu'à lui tenir les promesses que vous lui avez faites, quoi qu'il vous en puisse coûter. Je crois que c'est là ce qu'il veut de vous pour ne pas perdre son amitié. Ne vous troublez de rien; tenez votre âme en paix parmi vos dé-

goûts et sécheresses. Dans cet état il ne demande de vous que des actes d'abandon et d'une soumission parfaite. Rien ne lui déplaît tant que vos troubles et abattements. Que craignez-vous? N'est-il pas assez puissant pour vous soutenir? Pourquoi aussi avez-vous tant de réserve pour lui? Laissez-le faire; et vous, soyez contente de souffrir en l'aimant. Il veut que vous l'aimiez par-dessus tout, et par un entier oubli de vous-même. Il ne faut plus penser à ce « qu'en dira-t-on », mais à contenter le Cœur de Jésus selon les vues qu'il vous en donnera. Il vous aime, et il ne vous laissera point périr tant que vous aurez confiance en lui; il vous fera sentir son pouvoir quand il sera temps.

XXXII

A une novice qui redoutait la souffrance,
et qui allait faire une retraite.

VIVE † JÉSUS!

Vivez, mon enfant, tout abandonnée au Seigneur, vous laissant gouverner à son amoureuse Providence, sans rien demander ni rien refuser, mais vous tenant toujours prête à tout souffrir et tout faire, au moindre signe de sa volonté, par l'obéissance que vous devez rendre à ceux qui vous conduisent de sa part. Regardez toujours Dieu dans tous les événements, et non les créatures; ce qui vous fera recevoir également de sa main adorable le doux et l'amer, les mortifications comme les consolations, le bénissant de tout. Enfin, ma chère amie, gardez une fidèle et inviolable exactitude à toutes nos saintes observances, sans rien négliger, si petit qu'il nous paraisse; car c'est par là que vous gagnerez le Cœur de votre bon Père, qui vous aime tendrement. Ne craignez rien tandis que vous lui serez humblement fidèle, ne faisant jamais de faute avec vue, l'aimant de tout votre cœur, ne vous attachant à rien qu'à lui plaire, en faisant tout pour son amour. Souvenez-vous souvent qu'étant l'Épouse d'un Dieu crucifié, vous lui devez être toute sacrifiée, tenant toujours votre âme calme

afin qu'il y établisse son règne de paix. Adressez-vous à ce divin Cœur en toutes vos nécessités avec confiance, et j'espère qu'il pourvoira à tous vos besoins; mais surtout ayez une grande reconnaissance de ce bienfait, qui est grand. Enfin tâchez de prendre toutes vos délices dans ce divin Cœur, priant la sainte Trinité de le faire connaître et aimer de tous les cœurs qui en sont capables. Aimez-le vous-même de toutes vos forces, vous occupant toujours de lui sans vous mettre en peine de rien : pourvu qu'il se contente, cela vous doit suffire. Faites sur cela le projet de votre solitude, dans laquelle je vous fais mille souhaits de bénédictions et de grâces. Qu'il vous rende à jamais toute sienne ! Amen.

XXXIII

A une autre qui s'effrayait de trouver en soi beaucoup de pente au mal. — Conseils pour sa retraite.

VIVE † JÉSUS!

Vous m'avez fait plaisir, ma toute chère Sœur, de m'écrire en toute sincérité le penchant qui tourmente votre pauvre cœur pour le porter au mal et l'empêcher d'être tout à Dieu et de le posséder. Mais j'espère qu'il n'en viendra pas à bout, et que par la résistance que vous lui ferez avec le secours de la grâce, il vous sera un sujet de très-grand mérite. Voyez-vous, ma chère Sœur, il ne vous faut pas flatter : vous n'aurez rien qu'en combattant, et à la fine pointe de l'épée; cela veut dire qu'il faut que vous soyez de ces violents qui prennent le ciel par force. Mais, bon courage! car la grâce ne vous manquera pas, ni le secours du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui veut vous sauver et ne vous laissera pas périr, tant que vous ne vous laisserez pas aller volontairement à ce qu'il vous fait connaître lui déplaire en vous. Et souvenez-vous qu'il ne vous donne ces vues de vos défauts et misères que par l'excès d'un très-grand amour. Il veut vous porter à une grande perfection par un entier et parfait

dénuement de toute chose et de vous-même, qui devez vivre du jour à la journée, dans une parfaite abnégation des choses même qui vous sont données pour votre usage, et vous en défaire promptement lorsque vous y sentez de l'affection, quoique la chose vous paraisse petite; car notre ennemi ne se soucie pas, pourvu qu'il nous tienne enchaînés.

En second lieu, il ne vous faut faire état que de ce qui vous rendra plus vile et abjecte aux yeux des créatures, car c'est là tout ce qui vous peut rendre plus agréable à Dieu, qui vous rejettera bientôt de son sacré Cœur si vous vous rendez vaine, vous laissant aller à l'estime de vous-même par le désir de paraître et d'être considérée. Mais, au contraire, il aura un particulier soin et amour pour vous, si vous vous tenez humble au dedans de vous-même, vous rendant douce et constante à souffrir les abjections et humiliations, qui sont quelquefois d'autant plus sensibles qu'elles sont petites et peu remarquables en apparence. Elles ne laisseront pas de vous élever devant Dieu, et surtout si vous tâchez de les soutenir courageusement par une douce patience et égalité d'esprit. Souffrez-les donc selon ses saintes intentions. Ainsi faisant, il sera toujours votre bon Père qui vous tiendra entre ses bras tout-puissants et ne vous laissera pas périr, pourvu que vous vous confiiez en son amoureuse bonté.

Faites donc état que vous allez à la solitude en premier lieu pour vous changer en Jésus-Christ.

Secondement, pour conformer votre volonté à la sienne, et à sa vie pauvre et humble, en vous quittant vous-même par un entier renoncement de tout ce qui pourrait donner quelque satisfaction à la nature.

En troisième lieu, il faut faire état que si vous voulez posséder Jésus-Christ, et habiter dans son sacré Cœur, il ne faut plus écouter la nature immortifiée, ni les suggestions de l'amour-propre. Qu'il crie tant qu'il voudra, nous sommes au Cœur de Jésus-Christ, qui veut que nous l'aimions d'un amour de préférence à tout. Lorsqu'il s'agira de lui plaire, plus de respect humain ni d'excuse d'amour-propre, car il vaut mieux tout perdre que les bonnes grâces de ce Cœur adorable, que je vous supplie de prier pour cette indigne pécheresse, afin qu'il m'accorde le

véritable esprit de pénitence et d'amour. Et je vous promets de ne pas vous oublier dans le temps de votre solitude, car j'ai un grand désir de vous voir arriver à la perfection que notre bon Maître désire de vous, étant fidèle à ce que je vous marque ici. Il vous fera ressentir les effets de sa libéralité à mesure de votre fidélité.

XXXIV

A une novice dominée par sa promptitude, qui se disposait à la retraite.

Je me suis souvenue de vous à la sainte communion, comme je vous l'avais promis; mais Notre-Seigneur veut que je vous dise qu'il n'est pas content de vous, et que si vous n'êtes plus attentive à modérer vos petites saillies et promptitudes, vous le contraindrez de s'éloigner de votre cœur. Mais prenez garde de vous détourner de la voie qu'il vous a tracée, car vous deviendriez aussi méchante que vous avez voulu être bonne. Pour vous redresser vous ferez, si vous voulez me croire, tous les jours cinq pratiques, trois de mortification de vos promptitudes, et deux de vos répugnances, jusqu'à la Présentation de Notre-Dame, pour gagner le Cœur de Jésus-Christ; et vous vous disposerez à recevoir les grâces qu'il vous a destinées en solitude. Le Seigneur vous aime. Si cela n'était, il vous laisserait plus longtemps croupir dans vos fautes. Confiez-vous en sa bonté et combattez courageusement; ne vous troublez point ni ne vous laissez point abattre. Et quand vous serez tombée vous en ferez volontairement pénitence.

Vous ne pouvez marcher dans la voie que le Seigneur vous a tracée, que par un continuel renoncement de vous-même et de tous les mouvements empressés que vous avez à la créature. Mourez donc à toutes ces inutiles inclinations, et Jésus-Christ vivra en vous, car il veut que vous alliez à grands pas à la perfection, afin que sa grâce ne soit point vaine en vous. Sa bonté vous en fasse la miséricorde. Amen.

XXXV

A une autre.

Pour vous préparer à recevoir la vie du pur amour en solitude, il faut mourir à vous-même intérieurement et extérieurement. Dans l'intérieur, par le renoncement de tous les plaisirs sensuels et même spirituels, faisant mourir les raisons de votre jugement, l'attache à votre volonté, qui vous rend si sensible à ce qui la contrarie que d'abord on voit la répugnance. Vous ferez mourir ce « qu'en dira-t-on » qui comprend le respect humain et les vaines complaisances. Vous ne témoignerez point votre inclination et aversion tant au manger, boire, comme en tout le reste.

Il faut mourir à toutes ces promptitudes et mouvements trop empressés, vidant votre cœur de l'amour de vous-même et de tout ce qui n'est point Dieu, si vous voulez qu'il soit capable de recevoir les grâces qui lui sont destinées. Vous ferez quinze pratiques là-dessus; et lorsque vous y aurez manqué vous porterez la ceinture trois heures, pour demander pardon à Notre-Seigneur.

Mot du guet : Dieu est mon Tout, et tout hors de lui ne m'est rien.

XXXVI

A une autre.

Allez en solitude pour vous quitter et oublier, par un entier délaissement à la merci de la providence du sacré Cœur, comme une statue entre les mains d'un sculpteur, afin qu'il coupe et tranche selon son désir. Laissez-le faire, et demeurez en paix, car il faut vous rendre propre à demeurer dans la niche de ce sacré Cœur, qui sera votre directeur et votre Tout.

XXXVII

A une autre.

Pour vous préparer à la solitude votre défi sera l'humilité, pour vous conformer à Jésus solitaire et anéanti au très-saint Sacrement, pensant à ces paroles : Dieu s'est anéanti lui-même. N'est-ce pas chose horrible qu'un ver de terre se veuille enorgueillir, en quittant le vrai caractère et la marque infaillible des enfants de Jésus-Christ pour prendre celle du démon, et faire son office? — Vous vous humilierez donc de n'avoir pas été humble, quoique vous en ayez eu tant de sujet. Vous vous réjouirez de vous voir méprisée, embrassant tout ce qui vous peut rendre vile et abjecte devant les créatures, et vous anéantir à vos propres yeux, afin que Dieu établisse son règne sur votre néant.

Quinze pratiques d'humilité. Et lorsque vous y aurez manqué, vous baiserez quinze fois la terre, en disant le verset : *Sacrificium Deo spiritus*. Pensez souvent qu'il n'y a que le Cœur humble qui soit capable d'entrer dans le sacré Cœur de Jésus, de converser avec lui, de l'aimer et d'être aimé de lui.

Votre mot du guet : Voici l'heure de m'humilier et de témoigner à Dieu mon amour.

XXXVIII

A une autre.

Pour vous préparer à la solitude votre défi sera de l'obéissance intérieure et extérieure. Premièrement, vous obéirez fidèlement aux mouvements de la grâce pour les actes des vertus, pensant à ces paroles : « Si aujourd'hui vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur, » car la grâce vient et ne retourne plus.

Et pour l'extérieur vous obéirez promptement, simplement,

sans réplique et amoureusement à ceux qui ont pouvoir de vous commander, pensant à ces paroles : « Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a appelé. » Au premier coup de cloche vous courrez à la voix de l'Époux, disant : « Il a été obéissant jusqu'à la mort. Je veux donc obéir jusqu'au dernier soupir de ma vie. » Et vos obéissances seront pour honorer celle de Jésus-Christ au saint Sacrement.

Quinze pratiques. Et lorsque vous y aurez manqué avec vue, vous prendrez quinze coups de discipline ; et lorsque ce sera par négligence, vous direz six *De profundis*.

Mais si vous êtes fidèle à faire la volonté de Dieu dans le temps, la vôtre s'accomplira pendant toute l'éternité.

XXXIX

A une autre.

Pour vous préparer à la solitude, vous y tiendrez par avance tous vos sens intérieurs et extérieurs dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ par le profond silence que vous leur imposerez : silence intérieur par le retranchement de toutes les pensées inutiles et réflexions d'amour-propre, pour vous disposer à entendre la voix de l'Époux ; silence sur tout ce qui vous peut louer et excuser, blâmer et accuser les autres ; silence sur les petites saillies que la nature immortifiée vous incite de faire pour témoigner votre plaisir dans les sujets de joie, et votre mécontentement dans ceux de tristesse, retranchant toute parole superflue hors le temps permis ; et ce silence sera pour honorer celui de Jésus solitaire au saint Sacrement. Vous en ferez quinze pratiques. Par ce moyen vous apprendrez à converser avec son sacré Cœur et à l'aimer en silence.

Lorsque vous aurez manqué au silence intérieur vous direz un *Miserere,* les bras en croix ; et pour l'extérieur, vous porterez un demi-quart d'heure de l'absinthe dans votre bouche. Votre mot du guet sera : *Jesus autem tacebat.*

XL

A une autre.

Allez en solitude pour réparer le temps perdu, et pour apprendre à employer les moments chacun selon la fin qui nous est donnée. Pour bien passer le temps il faut aimer ardemment, constamment; il faut s'abandonner toute à l'amour, et le laisser agir sur nous. Contentez-vous de lui adhérer en tout, avec un profond anéantissement de vous-même. Tout pour Dieu, rien pour moi! Un seul cœur, un seul amour à un seul Dieu.

Rien de souillé dans l'innocence,
Rien de perdu dans la puissance;
Rien dans ce beau séjour
Qui ne soit consommé dans l'amour.

La croix est ma gloire; l'amour m'y conduit,
L'amour me possède, l'amour me suffit.

Mon Dieu, mon unique et mon Tout, vous êtes tout à moi, et je suis toute à vous.

XLI

A une novice.

Avis particuliers que lui laisse la Bienheureuse en quittant le noviciat[1].

Je veux bien, ma très-aimée Sœur, contenter votre désir en vous disant ce petit mot avant que de vous quitter, pour vous recommander d'être inviolablement fidèle au sacré Cœur de Notre-

[1] Cette novice paraît être la jeune sœur Marie-Nicole de la Faige des Claines, fort chérie de l'amie du divin Cœur à cause de son innocence. Elle n'avait pas atteint huit mois de noviciat à l'époque du changement de directrice.

Seigneur, en faisant tout le bien qu'il vous fait connaître désirer de vous en l'aimant d'amour de préférence à tout le reste, comme votre bon Père qui vous a enfantée sur la croix avec tant de douleur qu'il est bien juste que vous soyez toute à lui sans réserve, vous reposant sur son amoureuse poitrine, en lui laissant tout le soin de vous-même. Ne faites aucune faute volontaire pour petite qu'elle soit. De plus il faut que vous soyez fidèle à vos règles, en tâchant de tout votre pouvoir de vous former et ajuster à toutes les observances, et aux pratiques et enseignements que l'on vous donne au noviciat, vous y tenant fortement attentive, et que rien au monde ne soit capable de vous en retirer, vous rendant exacte à toutes les pratiques d'obéissance, sans jamais rien négliger, pour petites que vous paraissent les choses, parce qu'il y a souvent de grandes grâces attachées à ce qui nous paraît plus petit.

Premièrement, vous ne vous étudierez qu'à vous rendre une bonne religieuse, tâchant en tout de vous conformer à votre Époux crucifié, auquel vous n'êtes encore liée que par désir. C'est pourquoi il vous faut orner des vertus qui vous pourront rendre plus agréable à ses yeux, surtout celle-ci : il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix, et toujours il obéit aux prêtres sur nos autels; de même il vous faut remettre entre les mains de l'obéissance pour obéir jusqu'à la mort de toutes vos volontés et inclinations, vous laissant conduire, et disposer de vous sans résistance ni réplique, quelque répugnance que vous y sentiez; disant toujours : Je ne suis pas venue en religion pour y faire ma volonté. Vous tâcherez de la rompre en toute occasion, unissant vos observances à celles de Jésus au saint Sacrement, où il est caché et anéanti. De même vous vous tiendrez toute cachée dans son sacré Cœur, comme tout anéantie aux yeux des créatures. Ne vous mêlez de rien, que de vous humilier et bien faire tout ce que l'obéissance ou nos Règles demandent de vous, étant toujours prête à tout faire et tout souffrir sans vous plaindre jamais, ni croire que l'on vous fasse tort; ne vous excusant point, ne cherchant point d'être louée ni approuvée en ce que vous ferez. Et s'il arrivait qu'on le fît, dites en vous-même : Voilà qui ne m'est pas dû; et lorsque l'on vous méprisera, réjouissez-vous, disant : Voilà ce qui m'appartient.

Soyez douce, si vous voulez plaire au Seigneur, qui ne se plaît qu'avec les doux et humbles de cœur. Ne vous troublez ni inquiétez jamais de rien, non pas même de vos défauts, vous humiliant seulement lorsque vous y serez tombée; et puis tenez votre âme en paix, et vous remettez au bien. Voilà comme il faut faire si vous voulez que Dieu y habite, car vous devez toujours regarder votre âme comme son sanctuaire. C'est pourquoi il vous faut bien garder de la souiller d'aucune tache. De plus, il faut faire de votre cœur un trône à son amour; et vous retirant là avec lui, vous y entretenir en silence, en l'adorant et aimant de toute votre force et puissance, retranchant toute pensée inutile, toute vaine curiosité, afin d'écouter en silence ce qu'il dira à votre cœur, duquel vous devez retrancher toute réflexion d'amour-propre. Autrement il se retirera de vous, et vous ne pourrez apprendre à converser avec lui.

Mais surtout je vous recommande d'être gaie, joyeuse et contente, car c'est la vraie marque de l'esprit de Dieu, qui veut qu'on le serve avec paix et contentement. Ne vous rendez point gênée ou contrainte, mais faites toutes choses avec un esprit libre, en la présence de Dieu, dans le seul désir de lui plaire en tout ce que vous ferez. Et le vrai moyen de faire tout cela c'est de graver dans votre cœur l'amour de votre abjection, à quoi il vous faut être toujours attentive, vous tenant petite et basse à vos yeux, et dans la simplicité d'un enfant. Ne cachez rien à ceux qui vous conduisent, ni le bien ni le mal, et Dieu vous bénira, car il est ennemi de tout détour et duplicité. En voilà bien assez. Je prie le Seigneur de vous y rendre fidèle; car, comme je vous aime bien, il me fâcherait beaucoup que vous changiez en vous rendant pire; ce que j'espère qui ne sera pas, Dieu aidant. Adieu, ma bien-aimée Sœur; priez bien le Seigneur pour la conversion de cette chétive pécheresse.

XLII

A une autre très-fervente dans l'amour de Jésus-Christ.

Souvenez-vous que si je meurs avant vous, vous tiendrez ma place devant le saint Sacrement pour lui demander pardon de toutes les irrévérences et outrages qu'il a reçus de moi. Et si Dieu me fait miséricorde, je vous promets que je ne vous oublierai pas, mais que je ferai pour vous tout ce qui sera en mon pouvoir. En attendant ce temps, croyez, ma bien-aimée Sœur, qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire, hors le péché, pour vous, et pour votre avancement au saint amour. Aimons-nous donc dans le sacré Cœur de Jésus; aimons-le l'une pour l'autre; aimons-le dans tous les événements, et dites toujours pour mot du guet: *Fiat voluntas tua.* Aimez, et faites ce que vous voudrez; car qui a l'amour, a tout. Faites tout par amour, et dans l'amour, et pour l'amour; car c'est l'amour qui donne le prix à tout. L'amour ne veut point d'un cœur partagé : il veut tout, ou rien. L'amour vous rendra tout facile. Rendez donc amour pour amour, et n'oubliez jamais Celui que l'amour a fait mourir pour vous; rendez-lui amour pour amour. Vous ne l'aimerez qu'autant que vous saurez souffrir en silence, et le préférer à la créature, et l'éternité au temps.

XLIII

A une jeune professe qui devait quitter le noviciat en même temps que la bienheureuse Directrice.

Je vous recommande, ma chère et bien-aimée Sœur, pour dernier adieu, d'être constamment fidèle à la pratique de tout ce que vous avez promis au sacré Cœur de notre aimable Jésus, quoi qu'il vous en puisse coûter, afin qu'il règne souverainement dans votre cœur. Soyez humblement courageuse à ne vous laisser point abattre, ni pour vos fautes, ni pour les petites contradic-

tions qui vous arriveront. Parce que Dieu vous aime, il vous en fournira souvent; mais retournez toujours à l'amour de votre divin objet, vous réjouissant et vous estimant bien heureuse en ces occasions. Embrassez amoureusement tout ce qui vous anéantira le plus aux yeux des créatures, comme les moyens les plus propres et les plus nécessaires à votre perfection; car la vaine complaisance est très-dangereuse pour vous. C'est pourquoi, soyez bien aise lorsqu'on vous oubliera et méprisera. Je sais bien que nous avons assez dit sur ce sujet, et sur tout ce que nous avons cru pouvoir contribuer à votre perfection. Je vous conjure d'être fidèle à le mettre en pratique, afin que ce ne vous soit pas un sujet de condamnation, mais de sanctification. Vous savez que la vertu ne se pratique pas sans peine. Mais pour un moment qu'elle dure, une éternité de récompense!

Soyez toujours humble, prête à tout, toujours soumise en tout événement à la volonté de Dieu et de vos Supérieures, les laissant disposer de vous tout comme elles voudront; et souvenez-vous de n'avoir en vue, dans toutes vos actions, que Dieu seul. C'est pourquoi, lorsque vous vous trouverez dans la privation, dans l'abandon et le dénuement intérieur, que la foi soit le flambeau qui vous éclaire, et vous anime et soutienne, pour agir en tout ce que vous ferez et souffrirez, pour la seule vue de Dieu, qui mérite d'être également servi dans la privation comme dans la consolation.

Alors que vous commencerez votre oraison, pensez que vous accompagnez Notre-Seigneur au jardin des Olives, et vous unissez à ses saintes dispositions; ensuite abandonnez-vous généreusement à la souffrance, et attendez patiemment la consolation de la grâce qu'il lui plaira de vous donner. Mais gardez-vous bien d'aller chercher du soulagement [auprès des créatures] dans cet état de sécheresse. Ramenez doucement votre esprit qui veut toujours agir : il faut se résoudre à tout perdre, pour s'abîmer en Dieu. Faites que le principal fruit que vous en retiriez soit un grand abandon à la Providence, un grand amour à l'humilité et simplicité. Et si vous voulez faire une bonne oraison, soyez fidèle à vous mortifier, tenez pendant le jour votre esprit dans un grand recueillement, ne faites jamais de fautes volontaires.

Soyez douce et condescendante au prochain, mais ne lui donnez rien de ce que vous devez au Cœur de Jésus. Tâchez de vous conformer à sa volonté en toute chose. Gardez le silence sur tout ce qui vous pourrait attirer la vaine estime des créatures, car le Seigneur rejette ce qu'elles estiment le plus; et son Esprit ne repose que sur l'humble de cœur. Tenez-y de tout votre pouvoir; et, s'il arrive que par fragilité vous y manquiez, ne vous troublez pas, mais humiliez-vous de n'avoir pas été humble.

Tenez toujours votre âme en paix, en l'amour et confiance en Notre-Seigneur; et souvenez-vous encore une fois de ce que vous lui avez promis, c'est-à-dire un amour sans partage, une humilité sans retour, une mortification généreuse; c'est ce que vous devez au sacré Cœur de Jésus.

Tenez-vous basse et petite à vos yeux, afin que vous croissiez dans ce divin Cœur. C'est où je vous laisse, pour y faire votre demeure; et lorsque vous aurez commis quelque faute, prenez dans ce Cœur de quoi la réparer, mettez-y tout ce que vous ferez, cherchez-y tout ce dont vous aurez besoin; mais prenez garde seulement de ne vous détourner jamais de lui, et si cela arrive, je le prie de vous en faire ressentir lui-même la vengeance.

Soyez humblement constante à mortifier vos sens si vous voulez acquérir le don d'oraison, que je vous souhaite de tout mon cœur. Ah! ma chère Sœur, si vous pouviez comprendre le grand bonheur qu'il y a d'aimer le sacré Cœur de Jésus, vous auriez bientôt méprisé tout le reste, pour n'aimer que lui seul. Priez-le pour votre indigne Sœur, qui vous aime tendrement et sincèrement dans son amour, duquel je souhaite que nos cœurs se puissent consommer éternellement.

XLIV

A une autre, sur le même sujet.

Si vous voulez, ma très-chère Sœur, vous rendre disciple et fille du sacré Cœur de Jésus, vous devez vous conformer à ses saintes maximes et vous rendre douce et humble comme lui;

douce à supporter les petits ennuis, humeurs et chagrins du prochain, sans vous fâcher des petites contradictions qu'il vous fera, mais, au contraire, lui rendre de bon cœur les services que vous pourrez; car c'est là le vrai moyen de gagner les bonnes grâces du sacré Cœur. Il faut être douce, pour ne vous point inquiéter ni troubler non-seulement dans les événements contraires à vos inclinations, mais aussi pour les fautes même que vous commettez; de plus, ne vous point excuser, puisque notre aimable Maître ne l'a point fait dans sa sainte Passion; ne point chercher d'être louée, estimée des créatures, rejetant toutes les pensées qui pourraient vous en venir. Réjouissez-vous lorsque l'on vous oubliera ou méprisera; car c'est le vrai moyen de faire régner l'aimable Cœur de Jésus dans le vôtre, que de vous humilier et laisser humilier par les autres paisiblement. Choisissez toujours pour vous, lorsqu'il vous sera permis, le pire et le plus répugnant à la nature, laquelle il faut contrarier autant que nous le pourrons.

Pour l'oraison, le moyen de la bien faire est d'être bien silencieuse, vous tenant attentive à la présence de Dieu, qui bannira toute affection d'amour-propre et de respect humain, qui sont les vrais poisons de l'amour de Dieu. Enfin, ma chère Sœur, tenez-vous comme un disciple devant son maître, ne faites point de fautes volontaires, voilà la bonne manière de faire l'oraison. Et pour dernier avis, je vous conjure, par tout l'amour que vous portez au sacré Cœur de Jésus-Christ, de vous attacher fortement et constamment à lui et à vos saintes Règles, ne vous départant jamais de tout ce que l'on vous a enseigné au noviciat. Étudiez-vous à vous rendre une bonne religieuse, fidèle au silence, à la présence de Dieu, et à une entière mortification de vos sens; humiliez-vous en toute occasion d'une vraie humilité de cœur. Voilà tout ce que je crois que celui de Notre-Seigneur demande de vous.

Qu'il soit béni éternellement.

XLV

A une Sœur du noviciat dont Dieu lui fit connaître les tentations.

(La Bienheureuse n'était plus directrice.)

VIVE † JÉSUS!

Ne vous pouvant parler, je vous avertis d'être grandement sur vos gardes, afin que Satan ne puisse avoir aucune prise sur vous pour vous faire offenser Dieu, lequel vous défendra de ses ruses si vous lui êtes fidèle. Et pour cela, il faut être douce, charitable envers le prochain; envers Dieu, un amour humble; et envers vous-même, un amour paisible et courageux, qui ne se laisse point abattre parmi les difficultés, dont vous n'êtes pas encore à bout; mais, bon courage, ma chère amie, le sacré Cœur sera le prix de vos victoires. Mais il ne faut pas vous flatter, car je crois qu'il prétend de vous éprouver comme l'or dans le creuset, afin de vous mettre au nombre de ses plus fidèles servantes. C'est pourquoi il vous faut embrasser toutes les occasions de souffrance, amoureusement et comme des gages précieux de son amour; tout souffrir en silence, sans vous plaindre de rien, voilà ce qu'il demande de vous.

Et ne croyez pas, mon cher enfant, que pour ne vous pas parler vous en soyez moins dans son sacré Cœur. Priez-le pour moi, car j'en ai un extrême besoin. Je vous rendrai le semblable.

Tenez-vous toujours forte et constante, et inébranlable en son saint amour, avec lequel il vous faut travailler à l'oubli de vous-même. Abandon total à la Providence, pour vous laisser conduire selon son désir. Et pour rigoureuses que ses dispositions paraissent à la nature, il faut vous y soumettre de bon cœur, vous souvenant que l'on ne devient sainte qu'en s'humiliant, renonçant à soi-même et se mortifiant, et, en un mot, qu'en se crucifiant en tout et partout.

XLVI

Autre billet à une Sœur du noviciat.

Ne croyez pas, ma toute chère Sœur, que pour ne vous rien dire je vous en aime moins; non, je vous assure, car je ne perdrai jamais les sentiments de tendresse et d'affection que le sacré Cœur m'a donnés pour vous, tant qu'il me fera connaître que vous voulez toujours persévérer à le servir et aimer constamment, pour rendre quelque retour au tendre amour dont il vous aime, et par lequel il veut que vous viviez, parce qu'il veut être seul votre ami, votre appui et votre plaisir, pourvu que vous n'en cherchiez point dans les créatures, sans pourtant vous rendre ni gênée ni contrainte à leur égard, mais toujours humblement gaie, douce et condescendante envers ces chers prochains, souffrant en silence et dans l'amour de l'aimable Cœur toutes les humiliations, peines et contradictions que vous en pourrez recevoir à l'avenir, ne vous en plaignant point. Mais lorsque la bonté infinie de votre Père vous gratifiera de ces sortes de caresses si déplaisantes à la nature, recevez-les comme des gages de son amour; et, sans vous troubler, recourez à l'amour de votre abjection, car il prend plaisir de faire sa demeure dans notre petitesse et dans notre néant : tenons-nous-y toujours, ma chère amie, joyeuses et constantes, et soyons bien aises que chacun travaille à nous y tenir.

Soyez fidèle à toutes nos saintes observances, sans rien négliger; mais tâchez de marcher toujours dans la sainte liberté des enfants de Dieu, vous conformant et unissant à son saint amour et à sa volonté, dans laquelle vous devez faire mourir la vôtre, pour n'avoir plus qu'un même vouloir et non-vouloir avec lui. Vous lui défèrerez la gloire de tout, sans rien prendre pour vous que l'impuissance, la pauvreté, le mépris et la douleur, sans vous amuser à vouloir toujours de nouveaux moyens pour votre perfection; car, souvenez-vous qu'en un mot la vôtre consiste à conformer votre vie et vos actions aux saintes maximes du sacré Cœur de Jésus, surtout à sa douceur, son humilité et sa charité.

Voilà, mon cher enfant, ce que je vous recommande, et tout ce qui m'est venu en pensée pour vous dire; et que vous me soyez toujours bonne amie dans le doux et aimable Cœur de notre adorable Jésus, lequel je vous supplie de prier fortement pour ma conversion. Je ne vous oublierai pas en sa présence, le suppliant de vous unir et consommer toute en lui par l'ardeur de son pur amour. Amen.

XLVII

Billet inédit de la B. Marguerite-Marie Alacoque.

L'autographe est à Rome chez les Dames du Sacré-Cœur, couvent Santa-Ruffina, *via della Lungavetta, 92.*

VIVE † JÉSUS!

Ne croyez pas, ma très-aimée Sœur, que le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne nous permet pas de nous parler, veuille pour cela que nous nous oubliions l'une de l'autre en sa présence. Non, mais il veut que nous vivions d'amour et de privation d'appuis, d'amis et de plaisirs, sacrifiées à toutes ses adorables volontés dans toutes les dispositions qu'il fera de nous, sans retour ni réflexions autres que de l'aimer et lui plaire dans le parfait oubli de nous-mêmes. Pensons souvent à ce que nous voudrions avoir fait à l'heure de la mort, et le faire à présent que nous avons le temps, afin que nous ne soyons surprises. Ne vous troublez jamais, tenez votre âme en paix, tout abandonnée à l'amoureuse providence du sacré Cœur [1].

1 ATTESTATIONS DE CET AUTOGRAPHE

« Testor ego subscriptus præsens autographum esse B. MARGARITÆ « MARIÆ ALACOQUE V., monialis a Visitatione Sanctæ Mariæ.

« Roma, die 26 mai 1870.

L. † S. « DOMINICUS BORGHI,
« canonicus Liberianus, causæ Postulator. »

« Je, soussigné, déclare avoir copié de ma main même la lettre et l'at- « testation d'authenticité ci-dessus, dans la chapelle du couvent susdit. »

« J. M. ALBINI, supérieur général des Barnabites,
† « consulteur de la S. C. des Rites. »

Place du sceau.

INSTRUCTIONS ET DÉFIS[1]

XLVIII

A ses novices.

Instruction sur la manière d'inscrire leurs noms dans le Cœur de Jésus.

Voyez-vous, mes chères enfants du sacré Cœur de Jésus, vous me forcez d'écrire ce que je vous dis de lui, mais si vous n'en profitez pas je le prierai moi-même de s'en venger, c'est-à-dire si vous venez à l'oublier et mépriser; prenez-y garde, je vous en avertis souvent.

Je vous dis donc que la grâce que le Seigneur a commencé à vous faire vous élèvera à une haute perfection, pourvu que vous lui donniez le cours par une fidèle correspondance de votre part. Il faut faire en sorte que votre sentier s'avance et croisse comme l'aurore du jour.

Il ne faut pas vous flatter; car si vos noms sont marqués dans ce Cœur adorable, ce n'est encore qu'avec de l'encre, qui signifie le commencement de la grâce en vous, qui vient pour vous aider à combattre et vaincre vos imperfections, surtout cet orgueilleux amour-propre qui se fourre partout, salit et flétrit les plus saintes de nos actions. Voilà encore le commencement signifié par ce caractère noir qui se doit éclaircir et blanchir comme l'or dans le creuset, et purifier d'avec la terre. De même nos inclinations et actions doivent être purifiées dans la fournaise de son amour

[1] Selon l'usage de notre Institut, la bienheureuse Directrice donnait le nom de *Défi* à différentes pratiques qu'elle proposait de temps en temps. Elle les exposait sous cette forme, afin qu'à l'envi les unes des autres ses novices s'excitassent à croître en vertu, et à se surpasser réciproquement en attention et en fidélité.

de tout ce qu'il y a de terrestre et d'humain, et des recherches de notre propre intérêt.

Et quand, par le progrès, tout cela sera changé en un caractère d'argent qui marque la pureté du cœur, il ne faut pas s'arrêter là en laissant cette œuvre imparfaite; il en faut venir à l'or de la charité, qui marque vos noms d'un caractère ineffaçable. Et vous serez alors, comme des holocaustes, toutes consommées dans les ardentes flammes de l'aimable Cœur de Jésus.

Mais il faut que l'amour vous fasse arriver là. Il faut souffrir par amour, en se faisant une continuelle violence, en se mortifiant et humiliant par amour, et être bien aise lorsque nous trouverons l'occasion d'exprimer notre amour à cet unique Ami de nos cœurs.

Tout ce que je viens de vous dire marque le commencement, le progrès et la fin de votre vie. La couronne ne sera pas donnée aux commençants ni aux avancés, mais aux victorieux qui persévèreront jusqu'à la fin.

Et lorsque vous faites quelques actes d'orgueil ou d'amour-propre, soit en vous excusant ou autrement, ou faisant aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît, de paroles ou d'actions, vous flétrissez autant de fleurs de vos couronnes et leur ôtez leur bonne odeur. Et même lorsque vous tâcherez de vous insinuer dans l'estime et amitié des créatures, autant de fois que vous le ferez volontairement ce sera comme autant de lettres que vous prendrez de votre écrit dans ce Cœur adorable, pour les graver dans celui de la créature. Et lorsque vous négligerez quelqu'une de vos observances, ce sera comme si vous jetiez de la boue dessus; et de même quand vous vous entretiendrez en quelque pensée de mésestime contre le prochain ou de ressentiment, faute de charité.

Enfin, mes chères Sœurs, je ne puis assez admirer les bontés et libéralités de ce sacré Cœur pour vous. Il semble que tous ses trésors sont dépliés pour vous enrichir, tant il prend de plaisir à vous faire du bien; mais je ne puis m'exprimer davantage sinon en vous disant que vous lui êtes bien redevables. Mais tout particulièrement, si après cela vous venez à vous relâcher et dégoûter de la fidélité qu'il demande, et que vous lui avez promise, je

crois qu'il ne sera pas moins libéral en sévérité pour se venger de vos ingratitudes. Prenez-y garde : je vous en avertis souvent, mais je serais alors contre vous. Et comme l'amour veut du retour, et qu'il n'en veut point d'autre que ce même amour, Dieu l'a gravé dans vos cœurs pour lui en rendre selon son désir. Il faut que ce même amour grave par retour le nom de notre Bien-Aimé, ce qui se pourra faire ainsi :

Lorsque vous remporterez quelque bonne victoire sur vous-même, soit par l'humilité, la mortification ou autrement, et que vous ferez quelques bons actes de charité envers le prochain, soit en le supportant ou excusant, le louant ou lui rendant service, ce sera autant de lettres de ce Nom adorable que vous graverez dans vos cœurs. Mais soyez fidèles, constantes et ardentes : je ne saurais assez le redire pour le mal qui vous reviendrait du contraire. — Je vous en dis plus que je ne pensais, et même quelquefois plus que je ne voudrais; mais le Seigneur soit béni de tout, et son sacré Cœur aimé, loué et glorifié éternellement ! Amen.

XLIX

Défi sur la douceur et l'humilité.

Le défi de nos chères Sœurs novices sera la douceur et l'hulité. Et pour cela, elles regarderont Notre-Seigneur au très-saint Sacrement comme leur bon Maître qui leur dit : « Apprenez de « moi à être douces et humbles de cœur. Autrement, vous ne « pourrez être aimées ni reconnues de mon Cœur sacré, qui ne « vous avouera pas pour ses disciples, tandis que vous ne vous « conformerez pas à lui par la pratique de ses saintes maximes. »

Étudiez-vous donc à une généreuse humilité, qui ne vous abattra pas le courage dans la vue de vos défauts et imperfections; mais, au contraire, après vous être humiliées, recommencez tout de nouveau à vous rendre fidèles, parce que le sacré Cœur aime cette manière d'agir, qui tient l'âme en paix.

Vous vous tiendrez petites et basses à vos yeux, et vous ré-

jouirez quand on vous donnera des preuves que l'on est dans le même sentiment à votre égard.

La vertu de douceur vous rendra condescendantes envers le prochain et vous le fera excuser, et supporter charitablement et en silence les petites insatisfactions que vous en pourriez avoir. Vous ne contesterez point, ni vous ne témoignerez point vos répugnances, ni dégoûts, ni aversions; car la douceur fait tout souffrir sans se plaindre.

Vous ne ferez point de fautes avec vue, et vous marquerez toutes celles que vous ferez de cette manière ou autrement.

Vous ferez tous les jours trente-trois pratiques de ces deux vertus, ou d'autres, si vous ne pouvez assez trouver d'occasions.

Vous ferez tous les jours trois visites intérieures : la première au sacré Cœur de Notre-Seigneur au saint Sacrement, en lui demandant pardon des injures qu'il y reçoit par les mauvaises communions; et pour cela, vous lui offrirez les onze premières pratiques : — la deuxième sera à la sainte Vierge sur le mont du Calvaire, pour lui demander sa protection pour bien porter la croix et mourir à nous-mêmes, et pour cela, vous lui offrirez les douze autres pratiques, qui seront sa couronne : — la troisième, à notre saint Fondateur, par une petite revue sur les manquements que vous faites à nos saintes observances, afin de vous redresser. Et pour en obtenir la grâce vous offrirez les pratiques qui restent.

Si vous vous rendez fidèles à ce petit défi, je prierai le sacré Cœur de vous en donner une ample récompense par l'abondance de son amour; et, de même, qu'il vous fasse sentir les effets de vos infidélités volontaires.

L

Défi pour le temps du Carême.

VIVE † JÉSUS!

Voici, mes très-chères Sœurs, un petit défi, selon que je crois vous être nécessaire pour vivre conformément à nos saintes observances, et vous rendre dignes de recevoir abondamment les grâces du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Vous ferez connaître l'amour que vous lui portez, si vous vous rendez fidèles à ne vous servir, comme il est dit dans la Constitution, de vos oreilles, de votre langue, de vos yeux ni de votre cœur que pour son amour et service. Il faut pour cela vous renfermer dans le sacré Cœur, pour y trouver une nouvelle vie d'esprit et d'amour, par une entière mortification des sens, faisant mourir la curiosité de vos yeux en portant la vue basse, et regardant le Seigneur dans votre cœur.

Vous ferez mourir votre langue en ne disant rien d'inutile dans le temps de silence; et dans les conversations point de paroles de plainte et de murmure, ou de mésestime du prochain; n'en disant point à votre louange ni pour vous excuser sur vos défauts. Point de répliques à l'obéissance; ne témoignant point vos répugnances, inclinations, aversions; ne parlant de vous qu'avec mépris, et toujours des autres avec estime. Vous ferez quinze pratiques sur tout cela; et lorsque vous y aurez manqué cinq fois avec vue, vous direz un *Miserere* les bras en croix.

Vous ferez mourir votre goût en mangeant indifféremment ce qui vous sera présenté, sans rien choisir. Six pratiques.

Vous ferez mourir la curiosité de vos oreilles, en les privant d'entendre ce qui vous pourrait donner de la distraction; vous en ferez cinq pratiques.

Et à chaque fois que vous ferez quelqu'une de ces pratiques vous direz : O sacré Cœur, je meurs à ce plaisir, pour ne vivre qu'à votre amour!

Voilà ce que je crois qu'il demande de vous : que vous mourriez à vous-même en ce saint temps de carême, pour ressusciter avec lui.

Ces vingt-cinq pratiques, avec les quinze de l'autre défi, seront pour honorer les quarante jours qu'il demeura dans le désert. Et celles qui s'y rendront les plus fidèles seront les plus aimées et caressées de lui, et obtiendront un plus grand don d'oraison, que l'on ne peut acquérir que par une vraie mortification, laquelle je vous souhaite de tout mon cœur.

LI

Défi pour nos chères sœurs novices.

Pour se préparer à la fête du sacré Cœur de Notre-Seigneur, en l'année 1685.

Premièrement, en vous éveillant, vous entrerez dans le sacré Cœur, et lui consacrerez votre corps, votre âme, votre cœur et tout ce que vous êtes, pour ne vous en plus servir que pour son amour et sa gloire.

Quand vous irez à l'oraison vous l'unirez à celle qu'il fait pour vous au saint Sacrement.

Quand vous direz votre office, vous vous unirez aux louanges qu'il donne à Dieu son Père en ce divin Sacrement.

Pour entendre la sainte messe vous vous unirez aux intentions de cet aimable Cœur, en le priant de vous en appliquer le mérite selon ses desseins adorables sur vous.

En allant au réfectoire, vous vous remettrez dans ce Cœur adorable, si par malheur vous en étiez sortie. En lui vous prendrez votre réfection spirituelle; vous le prierez d'incorporer sa grâce dans votre âme, et son pur amour dans votre cœur. Autant de morceaux que vous mangerez, qu'ils vous soient autant de communions spirituelles.

Allant à la récréation, vous unirez toutes vos paroles au Verbe

divin, qui est la Parole éternelle de son Père, pour ne rien dire que pour sa gloire, prenant garde que la langue qui lui sert si souvent de planche pour le porter dans votre cœur ne se souille d'aucune raillerie, murmure, manquement de charité. Et pour honorer les anéantissements de Jésus-Christ au saint Sacrement, en donnant la récréation à son sacré Cœur, vous accepterez de bon cœur toutes les mortifications, humiliations et contradictions, soit là ou ailleurs, sans vous plaindre ou excuser, disant : *Jesus autem tacebat.*

Vous unirez votre silence à celui qu'il garde au saint Sacrement, retranchant tout discours à votre avantage ou qui pourrait fâcher le prochain, anéantissant toute réflexion d'amour-propre et de vanité.

Jésus est pauvre au saint Sacrement afin de nous enrichir, pourvu que nous nous dépouillions de l'amour de nous-même et de celui des créatures, et de toute vaine complaisance ou estime de nous-même.

Il obéit au prêtre bon ou mauvais, sans faire paraître la répugnance qu'il a de se voir mettre dans des cœurs souillés de péché. De même, vous obéirez sans en témoigner, en aveuglant votre propre jugement.

Vous porterez les yeux bas, en élevant ceux de votre âme vers Jésus au saint Sacrement.

Et quand vous aurez fait des fautes vous irez prendre dans son divin Cœur la vertu contraire à votre défaut, pour l'offrir au Père éternel en le priant de vous remettre en grâce avec lui; et vous en ferez de même en voyant faire quelque faute aux autres.

Votre présence de Dieu sera de vous occuper à considérer ce que Jésus fait au saint Sacrement, pour vous conformer à lui. Et en vous tenant dans son sacré Cœur en la manière que le demande la différence de chacun de vos exercices, vous offrirez à Dieu ses saintes dispositions pour suppléer à celles qui vous manquent pour vous en bien acquitter; et, à la fin, pour réparer toutes les fautes que vous y aurez commises.

Et lorsque vous souffrirez quelque chose réjouissez-vous-en, et l'unissez à ce que ce sacré Cœur a souffert et souffre encore au

saint Sacrement. Que vos sécheresses et délaissements intérieurs soient pour honorer ceux qu'il reçoit de ses créatures ; la faim, la soif, pour honorer celles qu'il a de notre salut, et d'être aimé dans cet adorable Sacrement.

Ne conservez jamais aucune froideur contre le prochain, parce que le sacré Cœur de Jésus-Christ en aurait autant pour vous. Et lorsque vous rappelez dans votre mémoire avec ressentiment les petits déplaisirs que vous croyez avoir reçus autrefois, vous faites que le Seigneur se ressouvient de tous vos péchés passés que sa miséricorde lui avait fait oublier.

Lorsque vous vous sentirez attaquées de quelque mouvement contraire au pur amour, portez-le à ce divin Cœur afin qu'il y soit consommé, et qu'il vous donne en échange l'humilité ; et de même de toutes les autres passions ou défauts.

Lorsque vous vous sentirez impuissantes à former aucune bonne pensée à l'oraison, par sécheresse ou dissipation, offrez au Père éternel tout ce que le sacré Cœur fait au saint Sacrement, pour suppléer à ce que vous voudriez et devriez faire. De même pour la confession et communion, pour laquelle vous offrirez les dispositions de ce sacré Cœur pour suppléer à celles dont vous manquez.

Et lorsque vous ferez la génuflexion devant le saint Sacrement, vous direz : Que tout fléchisse devant vous, ô grandeur infinie ! Que tous les cœurs vous aiment, que tout esprit vous adore, et que toutes les volontés vous soient soumises !

En baisant la terre, vous direz : C'est pour rendre hommage à votre grandeur, confessant que vous êtes tout, et que je ne suis rien. Vous enverrez cinq fois votre cœur, par l'entremise de votre bon ange, pour rendre hommage à Celui de Jésus au saint Sacrement.

LII

Instruction sur l'esprit de la visitation.

Je vous dirai simplement ma pensée selon votre souhait. Il faut que vous viviez abandonnées à la merci de la divine Providence, recevant indifféremment la jouissance et la souffrance, la paix et le trouble, la santé et la maladie. Ne demandez rien et ne refusez rien, mais tenez-vous prêtes à faire et souffrir tout ce que cette divine Providence vous enverra, soit dans l'oraison ou ailleurs.

Travaillez au parfait dénuement de vous-même, et tâchez de prendre le vrai esprit de la Visitation, qui est une profonde humilité envers Dieu et une grande douceur envers le prochain. Par cette humilité vous vous tiendrez anéanties au dedans de vous-mêmes, comme indignes de tout bien et des miséricordes et grâces du Seigneur. Cette même humilité vous fera mépriser toute recherche de vaine estime ou complaisance des créatures, et en échange vous fera réjouir d'en être oubliées et méprisées, sans jamais croire qu'on vous fasse tort lorsqu'on vous contredira, humiliera et accusera; n'opposant à tout cela qu'un profond silence, par conformité à Notre-Seigneur souffrant, qui se veut servir de tels moyens pour accomplir son œuvre en vous; détruisant toute recherche de propre volonté et d'amour-propre, qui sont des rejetons de notre nature corrompue, et qui font un grand obstacle à la grâce.

Prenez pour aspiration ces paroles de Notre-Seigneur en toute sorte d'événements : *Fiat voluntas tua,* et ensuite : « Je m'abandonne à vous. »

La douceur envers le prochain vous rendra supportables et condescendantes à son égard, charitables à lui rendre vos petits services, l'excusant en ses défauts, malgré toutes les répugnances que vous y pourrez sentir lorsque vous en aurez reçu quelque insatisfaction, et priant pour lui. C'est ainsi que vous gagnerez le sacré Cœur de Notre-Seigneur, dans lequel vous devez vous

tenir comme faibles dans votre fort assuré; vous y réfugiant surtout lorsque vous vous sentirez attaquées de vos ennemis, qui résident au dedans de vous-mêmes, et qui voudraient souvent vous jeter dans le trouble, par le chagrin, à la moindre petite difficulté qui se présente. Mais vous trouverez dans ce sacré Cœur la force nécessaire pour ne point vous laisser abattre ni troubler de rien, non pas même de nos défauts, pour lesquels il nous faut humilier, et non jamais décourager, étant bien aises qu'ils soient connus, et de paraître ce que nous sommes. Cette fidèle pratique tiendra votre âme en paix, et en fera le trône de Dieu.

Soyez donc bien aises quand il vous fournira quelque occasion de souffrir, soit à l'égard d'autrui, ou de vous-même; recevez-les comme un gage de son amour, qui prétend vous faire mériter par tels moyens, pour se rendre l'unique possesseur de votre cœur. Ne lui disputez donc plus si peu de chose; mais, demain après la sainte communion, prosternées en esprit à ses pieds, et comme tenant votre cœur en vos mains, faites-lui-en un entier et parfait sacrifice, et de tout ce que vous êtes, le suppliant de ne pas vous rejeter, après lui avoir si souvent résisté; ne vous réservant que le seul désir de lui plaire et de l'aimer, quoi qu'il vous en puisse coûter, car il veut tout, ou rien.

Unissez-vous toujours à tous ses desseins sur vous; et puis laissez-le faire tout ce qu'il voudra de vous, en vous et pour vous, anéantissant toutes les vues contraires.

LIII

Instruction de la Bienheureuse à ses novices au sujet de l'établissement de la dévotion du sacré Cœur.

APRÈS LA FÊTE DE SAINTE MARGUERITE, 1685

VIVE † JÉSUS!

Pour m'acquitter de ma promesse au sujet de notre petite entreprise pour honorer le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vais vous dire simplement ma pensée. Il me semble

que, par ces petites pratiques, vous vous êtes gagné ses bonnes grâces; et qu'en vous y rendant fidèles, vous lui faites tant de plaisir, que vous vous rendez l'objet de ses amoureuses complaisances; et que cela le contente plus que tout ce que vous pourriez faire au reste, parce qu'il désire que cet aimable Cœur soit connu, aimé et honoré. C'est pourquoi vous ne lui sauriez faire plus de plaisir que de vous y employer de tout votre pouvoir. Et il me semble qu'il veut que je vous assure de sa part que, tandis que vous vous y rendrez fidèles, il ne vous laissera pas tomber dans la disgrâce de son sacré Cœur, lequel prendra soin de vous autant que vous vous confierez et abandonnerez à lui. Il pensera à vous, lorsque vous vous oublierez de vous-même. Mais surtout il veut que vous soyez humbles de cœur, comme lui, et toujours ardentes en charité. Vous ferez étendre la pratique de ces deux vertus selon les vues que ce divin Cœur vous en donnera, à chacune en particulier.

Il est vrai, mes très-chères Sœurs, que vous êtes bien obligées, mais j'entends tout particulièrement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que vos noms sont marqués dans son sacré Cœur, par l'excès de son amour. Mais vous êtes encore dans la liberté de les effacer. Prenez garde que ce malheur ne vous arrive, ce qui ne pourrait être que par le péché mortel, après vous être détournées et éloignées de ce divin Cœur, lequel ne vous rejettera pas que premièrement vous ne l'ayez méprisé et oublié.

Et pour le présent, je vous conjure de faire valoir les grâces qu'il est prêt de vous faire, dans les occasions, si vous êtes fidèles. Notre faiblesse est si grande, qu'avec le temps quelques-unes la pourraient tourner en mépris, ce qui serait un grand malheur pour vous, et plus grand que je ne le puis exprimer. Mais j'espère qu'après en avoir été averties, vous lui serez toutes si fidèles, et vous vous tiendrez tellement sur vos gardes, que ce malheur n'arrivera pas; mais, au contraire, vous vous insinuerez de plus en plus dans son amitié divine, afin qu'il vous consomme dans ses plus pures flammes, et vous reçoive à la mort. Mais ce ne sera qu'après avoir combattu toute notre vie. Il faut être résolues à tout souffrir et à tout faire, sans se lasser, car les lâches et les tièdes sont rejetés.

LIV

Défi pour l'Octave des trépassés.

VIVE † JÉSUS!

Voici, mes très-aimées Sœurs, la manière qu'il me semble être la plus conforme au désir du sacré Cœur de Jésus, pour vous acquitter plus fidèlement de la promesse que vous lui avez faite en faveur des saintes âmes souffrantes du purgatoire.

Premièrement, vous vous mettrez dans le sacré Cœur comme à l'ordinaire, vous consacrant tout à lui, et tout ce que vous direz et penserez.

Depuis prime jusqu'à l'office, cinq pratiques de pureté d'intention, avec cinq actes d'adoration unie à celle qu'il rend à son Père au saint Sacrement de l'autel. Vous les offrirez à Dieu pour satisfaire à sa justice, en lui payant, par la pureté du sacré Cœur, le défaut de pureté d'intention de ces pauvres âmes, pour lequel elles souffrent maintenant.

Depuis la messe jnsqu'à la récréation, cinq pratiques de silence intérieur qui vous unira à celui de Jésus au saint Sacrement, lui offrant tous les saints sacrifices qui se célèbrent dans la sainte Église, lesquels vous prierez vos bons anges d'entendre et offrir à Dieu pour apaiser sa justice. Vous l'adorerez six fois dans les cœurs qui ont eu le bonheur de le recevoir.

Pendant le dîner, cinq pratiques de mortification et cinq communions spirituelles, que vous unirez comme les autres.

A la récréation, cinq pratiques de charité et cinq actes d'amour de Dieu, que vous unirez à l'ardente charité du sacré Cœur, pour payer les défauts de ces pauvres âmes souffrantes en ce lieu.

Vons serez exactes au silence jusqu'à vêpres. Vous en ferez six pratiques, que vous unirez et offrirez comme les précédentes, avec neuf actes d'amour.

Depuis vêpres jusqu'à la récréation du soir, vous en ferez cinq

de modestie et d'attention à la présence de Dieu, que vous offrirez comme les précédentes.

A la récréation, vous en ferez cinq de douceur et condescendance, pour les mêmes intentions.

Mais comme l'orgueil est la plus grosse dette, vous ferez autant de pratiques d'humilité que vous pourrez. Vous les unirez à celle de ce divin Cœur, pour payer pour ces pauvres affligées, qui sont beaucoup soulagées par les communions spirituelles, pour réparer le méchant usage qu'elles ont fait des réelles.

Le soir vous ferez un petit tour par le purgatoire, en la compagnie du sacré Cœur, en lui consacrant tout ce que vous aurez fait pour le prier d'appliquer ses mérites à ces saintes âmes souffrantes. Et vous les prierez en même temps d'employer leur pouvoir pour nous obtenir la grâce de vivre et de mourir dans l'amour et la fidélité au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en répondant à ses désirs sur nous, sans résistance.

Je vous charge peut-être trop. Ne vous faites point de peine : quand vous ne les pourrez faire d'une façon, faites-les de l'autre. Et si vous pouviez mettre en liberté quelques-unes de ces pauvres prisonnières, vous seriez bien heureuses d'avoir une avocate dans le ciel qui plaiderait votre salut.

Il faut être bien fidèle à faire la petite couronne de la sainte Vierge tous les jours, car nous ne saurions faire un acte plus agréable à Dieu que d'honorer sa sainte Mère.

LV

Défi pour l'Avent de 1685.

Notre défi de l'Avent sera de nous unir d'esprit et de cœur à la très-sainte Vierge, autant que nous le pourrons, pour rendre hommage au Verbe incarné, ce Dieu fait enfant dans son sein; l'adorant et l'aimant en silence avec elle.

Premièrement, vous offrirez cinq fois au Père éternel les sa-

crifices que le sacré Cœur de son divin Fils lui offre par son ardente charité, sur l'autel du cœur de sa Mère, en lui demandant que tous les cœurs se convertissent, et se livrent à son amour. Vous lui offrirez cinq pratiques, en disant : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus; cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.*

Et pour honorer les anéantissements de ce Cœur adorable vous ferez cinq pratiques d'humilité en vous tenant dans le profond abîme de votre néant. Vous serez bien aises que l'on vous méprise et humilie; et vous ne direz aucune parole de vanité, ni pour vous excuser, ne cherchant point d'être aimées et estimées, sinon du sacré Cœur de Notre-Seigneur. Pourvu qu'il vous aime, cela suffit. — Vous l'adorerez neuf fois en fléchissant le genou, et vous direz : *Venite adoremus. Et Verbum caro factum est.*

Vous ferez cinq pratiques de silence intérieur et extérieur, en rejetant toute pensée inutile, et retranchant toute parole superflue au temps du silence, et tenant vos sens recueillis. — Vous ferez cette aspiration autant de fois que vous pourrez : O divin Cœur de Jésus vivant dans le Cœur de Marie, je vous conjure de vivre et de régner dans tous les cœurs, et de les consommer dans votre pur amour !

Dieu soit béni !

LVI

Autre défi pour l'Avent.

Pour dernier défi de cette année, vous honorerez la vie d'amour, de sacrifice et d'abandon du Verbe divin, anéanti dans le sein de la sainte Vierge.

Pour vivre de la vie d'amour du Verbe incarné, vous présenterez à son sacré Cœur les vôtres, trois fois le jour, demandant au Saint-Esprit la grâce d'y conserver cet esprit d'amour, qui vous unisse et vous transforme tout en lui, par un parfait

anéantissement de l'amour de vous-mêmes dans celui de votre abjection.

Cinq pratiques pour l'obtenir par des désirs ardents de cet amour.

Pour honorer cette vie de sacrifice, vous unirez et lierez votre esprit à celui de Jésus, que l'amour tient immolé sur l'autel du Cœur de Marie, comme la victime de la divine justice, quittant les plaisirs de la gloire pour se sacrifier à tout ce qu'il y a de plus douloureux, pauvre, vil et abject.

Pour nous conformer à lui, nous offrirons cinq fois le jour des sacrifices de ce qui nous coûtera le plus, soit en renonçant à ce qui nous contente, et en faisant ce qui nous mortifie le plus.

Pour honorer cette vie d'abandon, par laquelle l'amour le tient comme tout anéanti, caché et inconnu au monde, vous tiendrez votre volonté et toutes vos affections anéanties dans celles de Jésus anéanti, par une entière soumission et adhérence à son bon plaisir, lui abandonnant tout le soin de vous-mêmes, ne désirant que de vivre inconnues et oubliées, sans que rien paraisse, que ce qui est le plus capable de vous humilier et faire mépriser.

Cinq pratiques d'humilité.

LVII

Défi de l'année 1686.

Sur la pureté d'intention pour se conformer au sacré Cœur de Jésus.

Voici, mes bien-aimées Sœurs dans le sacré Cœur de Jésus, un petit mot qu'il m'oblige de vous dire de sa part, parce qu'il vous aime, et qu'il veut que vous changiez tout de bon, pour lui donner du retour; ce que vous ferez par la pureté de cœur et d'intention, qui vous rendra l'objet de ses amoureuses complaisances; — par l'humilité, qui le fera régner dans vos cœurs, et vous conservera dans son amitié; — et par la charité, qui vous

fera régner dans le Cœur adorable. — Car, mes enfants, il ne nous faut pas flatter, nos noms ne sont encore qu'ébauchés, et nous les avons tout barbouillés par l'impureté de nos intentions. Je veux que nous travaillions tout de bon cette année à les blanchir par ces trois pratiques qu'il vous donne lui-même par sa chétive esclave :

La première, la pureté dans nos intentions. La seconde, l'humilité de cœur dans toutes nos opérations. La troisième, l'unité sans mélange de propre intérêt, dans nos prétentions. — Il ne veut pas que je vous préfige aucun nombre de pratiques. Il le laisse à l'ardeur de votre amour, car il veut connaître par là celle qui l'aime le plus.

Voilà le défi qu'il vous donne pour l'année 1686.

Je vous avoue qu'il faut vous aimer autant que je le fais, pour me pouvoir résoudre à vous dire ce que je dis de lui.

LVIII

Lettre à ses novices au sujet du ressentiment qu'elles témoignaient pour le blâme qu'on jetait sur leur maîtresse et sur elles, par rapport au renvoi d'une postulante sans vocation.

Vers la fête de l'Invention de la sainte Croix, 1686.

VIVE † JÉSUS!

Mes très-chères et bien-aimées Sœurs dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ,

Je ne vous peux exprimer la douleur que je sens, du mauvais usage que nous faisons d'une si précieuse occasion pour lui donner des preuves de notre amour et fidélité. C'est lui-même qui a permis l'invention de cette croix, pour nous préparer à sa fête; et, au lieu de l'embrasser amoureusement, nous ne cherchons qu'à la secouer, et nous en défaire. Et n'en pouvant venir à bout, nous y commettons mille offenses qui remplissent ce

divin Cœur de douleur et d'amertume contre nous. D'où vient cela, sinon du trop d'amour que nous avons pour nous-mêmes, qui nous fait craindre de perdre notre réputation, et la bonne estime que nous désirons que les créatures aient de nous? — ce qui nous fait chercher à nous justifier, en nous croyant toujours innocentes, et les autres coupables; pensant toujours avoir raison, et les autres, tout le tort. Mais croyez-moi, mes chères Sœurs, les âmes humbles sont bien éloignées de ces pensées, se croyant toujours plus coupables qu'on ne le fait paraître en les accusant.

Mon Dieu! mes chères Sœurs, si nous savions ce que nous perdons en ne profitant pas des occasions de souffrance, nous serions bien plus attentives à ne pas perdre un moment de souffrir. Et il ne nous faut pas flatter: si nous ne profitons mieux des occasions de peines, humiliations et contradictions, nous perdrons les bonnes grâces du sacré Cœur de Jésus-Christ, qui veut que nous aimions et tenions pour nos meilleurs amis et bienfaiteurs tous ceux [qui] nous font souffrir, ou nous en fournissent l'occasion. Ayons donc un grand regret d'avoir donné ce déplaisir au sacré Cœur de Jésus-Christ, en ruinant ses desseins sur nous.

Et pour lui en demander pardon, vous ferez toutes ensemble, mardi prochain, un *Ave maris stella* de discipline, laquelle l'une continuera jusqu'à la fête du Sacré-Cœur, c'est-à-dire que tour à tour il y en aura toujours une qui la fera. De plus, vous porterez la ceinture trois heures chacune, pour honorer les extrêmes douleurs de Jésus sur la croix; et il y en aura tous les jours une qui dira un *Miserere,* prosternée devant son crucifix, et qui entendra une messe : le tout, pour demander miséricorde à Dieu par les mérites du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. De plus, vous vous abstiendrez de parler de..... ne vous en faisant aucun rapport les unes aux autres. Vous reprendrez les premières pratiques; et celle qui aura le plus d'amour en fera le plus. Vous ne ferez aucune faute avec vue. Et, entre vous toutes, vous direz neuf offices des morts, aux âmes du purgatoire, afin qu'elles nous obtiennent la grâce de bien rentrer dans l'amitié du sacré Cœur, et de pouvoir établir sa dévotion dans cette

Communauté. Et pour cette même intention, vous direz tous les jours l'*Ave Maria filia Dei Patris*, et trois *Sanctus Deus*, pour demander l'esprit d'union et de charité les unes pour les autres.

Mais au [nom] du sacré Cœur de mon Seigneur Jésus-Christ, plus tant de réflexions ni d'excuses d'amour-propre. Gardons soigneusement le silence, surtout dans les occasions de mortification. Soyons charitables et humbles en nos pensées et paroles; et je crois que si vous vous rendez fidèles à tout ceci, l'adorable Cœur de Jésus vous sera plus libérale de ses grâces qu'il n'a jamais été, et vous aimera tendrement.

Mais si, au contraire, vous y manquez, je le prierai moi-même de s'en venger; et vous n'aurez plus nulle part en mon cœur, qui ne vous peut aimer qu'autant qu'il peut connaître que vous êtes aimée de celui de Jésus-Christ, dans lequel j'espère vous aimer éternellement, comme ses chers enfants. Si je ne vous aimais pas autant que je le fais, je ne sentirais pas tant de douleur de vos fautes, qui blessent si sensiblement ce sacré Cœur; c'est ce qui me désole; ayant si à cœur votre perfection qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir, ôté le péché, pour votre avancement au saint amour.

A Dieu, mais tout à Dieu, mes bons enfants; portez la croix joyeusement et courageusement, car autrement vous en rendrez compte très-rigoureusement.

(* L'autographe appartient à M. Mariller, curé de Saint-Christophe-en-Brionnais, chanoine honoraire de la cathédrale d'Autun, et père spirituel du monastère de Paray.)

LIX

Conventions d'amour pour honorer le divin Cœur de Jésus.

Vive Jésus dans le cœur de ses fidèles amantes qui désirent consacrer leurs actions pour rendre hommage à son sacré Cœur au saint Sacrement!

Premièrement, le matin, après nous être mises sous la protection de la sainte Vierge, nous la prierons de nous offrir à Jésus-Christ au très-saint Sacrement, pour rendre hommage à cette offrande qu'il y fait de lui-même à son Père éternel; unissant nos âmes à la sienne, afin qu'il les préserve du péché; nos cœurs à son Cœur, afin qu'il y consomme tout ce qui lui déplaît. Il faut ainsi unir tout ce que nous sommes à ce qu'il est, et le prier de suppléer à ce qui nous manque.

Nous unirons notre oraison à celle que Jésus fait au saint Sacrement pour nous; et, à la fin, nous offrirons à Dieu celle de son divin Fils, pour réparer les défauts et pertes de temps de celle que nous venons de faire.

A l'office nous unirons nos louanges à celles de Jésus, et tâcherons d'entrer dans ces saintes dispositions et dans son ardente pureté, afin qu'il soit partout notre supplément auprès de son divin Père.

Voyant qu'il se rend obéissant aux prêtres bons ou mauvais, et se met entre leurs mains pour y mourir mystiquement, prenant la qualité d'hostie pour se laisser immoler et sacrifier selon leurs desseins sans qu'il témoigne de résistance; pour me conformer à lui, je me rendrai prompte à l'obéissance, et, comme une hostie d'immolation, je me mettrai entre les mains de mes Supérieures, de quelles manières qu'elles soient; afin que, mourant à toutes mes volontés, passions, inclinations ou aversions, elles puissent disposer de moi à leur gré, sans que je fasse paraître la répugnance que je sentirai. Et la violence que je me ferai sera pour honorer celle que Jésus se fait pour entrer dans les âmes souillées du péché, dont il a tant d'horreur, qu'à chaque

fois qu'il y entre il y renouvelle cette agonie mortelle du jardin des Olives.

Sa vie est toute cachée aux yeux des créatures, qui n'y aperçoivent rien que les pauvres et viles espèces du pain et du vin. De même, je tâcherai de me tenir tellement cachée, que je n'aurai point de plus grande joie que de ne voir paraître en moi que ce qu'il y a de plus pauvre et abject, pour me tenir toujours cachée sous la cendre de l'humilité, par les rebuts et mépris des créatures, pour soulager mon Jésus dans les mépris, injures, sacriléges, profanations et autres indignités qu'il reçoit dans cette vie cachée, sans que jamais il se plaigne. C'est pourquoi je ne me plaindrai ni excuserai, me souvenant toujours que chacun a droit de m'accuser, humilier et faire souffrir, puisque l'amour du sacré Cœur m'oblige à tout souffrir sans me plaindre ni dire que c'est assez.

Jésus est toujours solitaire au très-saint Sacrement, n'y conversant qu'avec Dieu. Pour me conformer à lui, je tâcherai d'être partout solitaire, ne conversant intérieurement qu'avec Jésus. Mon entendement n'aura de curiosité que pour le connaître, afin que mon esprit soit toujours attentif à l'adorer, et mon cœur tout ardeur pour l'aimer.

Il est là comme dans un état de mort au regard de la vie des sens. Il faut donc que je fasse mon plaisir de n'en point avoir, en renonçant à tout ce qui m'en pourrait procurer, essayant de mortifier tout ce qui me pourrait contenter.

Jésus se fait pauvre au très-saint Sacrement, nous donnant tout ce qu'il a, sans se rien réserver, pour posséder nos cœurs et les enrichir de lui-même. Il faut, pour l'imiter et gagner le sien tout aimable, que je me quitte et me méprise moi-même, et sois bien aise que les autres le fassent à mon égard.

Jésus y garde un perpétuel silence, lequel je veux imiter par le silence intérieur et extérieur, ne parlant que par l'ordre de ma Règle et de la charité.

Quand j'irai au réfectoire je prierai mon Jésus de me garder de moi-même, et que cette nourriture que je vais prendre pour l'amour de lui et par obéissance, me soit une communion spirituelle, par laquelle sa pureté s'incorpore dans mes intentions, sa

grâce dans mon âme, et son amour dans mon cœur, afin que je ne puisse jamais cesser de l'aimer, sans jamais m'en distraire ni séparer.

Quand j'irai à la récréation, je ferai attention de la donner au sacré Cœur de Notre-Seigneur, en parlant de lui et acceptant de bon cœur les mortifications et humiliations qui m'y arriveront; consacrant toutes mes paroles à ce Verbe divin, afin qu'il ne permette pas que j'en prononce aucune qui ne soit à sa gloire.

Quand je m'irai chauffer, je le prierai, lui qui est l'ardente fournaise du pur amour au très-saint Sacrement, d'enflammer tellement nos cœurs de son feu divin, qu'en les consommant ils puissent devenir tout amour pour l'aimer continuellement.

Quand je souffrirai la soif, ce sera pour soulager celle que l'adorable Cœur de Jésus a d'être connu et aimé dans ce Sacrement d'amour.

Pour prendre mon repos je l'unirai à celui que Jésus prend de toute éternité dans le sein de son Père, et à celui qu'il a au saint Sacrement et dans les âmes pures, lui offrant toutes mes respirations, les palpitations de mon Cœur, les agitations de mes poumons, pour autant d'actes d'amour, d'adoration, de louange et de sacrifice de tout mon être à Jésus au saint Sacrement; lui demandant que ce repos soit pour me donner de nouvelles forces pour le servir.

Quand j'aurai le bonheur de le recevoir réellement, j'offrirai souvent au Père éternel les saintes dispositions de la sainte Vierge au moment de l'Incarnation, lesquelles j'unirai à celles de son divin Fils, pour suppléer à celles qui me manquent pour le recevoir dignement. Et quand je l'aurai reçu, je l'offrirai à son Père éternel pour mon action de grâces, pour remercîment, louange, adoration et amour, le priant de réparer à ce moment tous les défauts de ma vie passée, de consommer en moi tous ses desseins, et d'y accomplir toutes ses volontés, lui demandant que, puisqu'il n'a jamais transgressé les lois que son amour lui a prescrites dans ce divin Sacrement, il ne permette pas que je néglige l'observation de mes saintes règles.

C'est pour cela, ô sacré Cœur de mon Jésus, que je vous

choisis pour ma demeure, afin que vous soyez ma force dans les combats, le soutien de mes faiblesses, ma lumière et mon guide dans mes ténèbres, et enfin, le réparateur de tous mes défauts, le sanctificateur de toutes mes intentions et actions, lesquelles j'unis aux vôtres et vous les offre pour me servir d'une continuelle disposition à vous recevoir.

Quand nous sortirons du chœur nous prierons les saints anges de réparer nos défauts et d'y tenir notre place, offrant à Dieu ce que nous devons faire, pour sa gloire et notre salut.

LX

Considérations pour le jour de sainte Madeleine.

Il nous faut, mes très-aimées Sœurs, imiter sainte Madeleine en cette sorte : premièrement, il nous faut convertir du péché à la grâce, et de nous-mêmes à Dieu, et de l'amour-propre à l'amour divin. Elle a quitté le monde pour faire pénitence, en s'embarquant sur la mer calme de la sainte Religion, pour y voguer à la faveur du vent de l'esprit de pénitence. Jésus-Christ sera notre pilote, comme il a été le sien, si nous le cherchons pour l'amour de lui-même, comme elle l'a cherché. Elle s'alla cacher au désert de Sainte-Baume; de même, il nous faut souvent retirer dans le désert de notre cœur, pour en chasser les bêtes venimeuses, qui sont notre amour-propre, et nos passions et mauvaises inclinations. Il y a en ce désert une très-haute montagne où cette sainte monta; de même il nous faut monter sur la montagne de la perfection, qui est inaccessible sans la mortification. Il faut nécessairement passer par les basses vallées de l'humilité et humiliation. Il y a une grotte où la sainte se retirait; la plaie du sacré côté de Notre-Seigneur Jésus-Christ sera la nôtre. Il y avait dans cette grotte une pierre où elle se reposait; le sacré Cœur sera le lieu de notre repos. Et, comme il y a une source qui coule continuellement, il faut que l'eau de la grâce découle sans cesse dans nos âmes

de cette source des eaux vives du sacré Cœur de Jésus. Et comme ce lieu se nomme « Sainte-Baume », il faut que le saint amour soit le baume précieux qui répande sa bonne odeur sur tout ce que nous venons de dire et que nous voulons pratiquer, afin qu'il nous élève sept fois le jour, comme il éleva cette fidèle amante, pour nous faire converser avec les anges, séparées du commerce des créatures pour jouir des amoureux entretiens de notre Bien-Aimé. Nous élèverons sept fois le jour notre esprit au ciel pendant cette octave, pour demander au sacré Cœur le don de son pur amour pour nous et pour tous les cœurs capables de l'aimer, et l'esprit de pénitence pour les cœurs endurcis.

LXI

Les prédilections du Cœur de Jésus.

Celle qui sera la plus humble et la plus méprisée, sera la plus avant dans ce Cœur adorable.

La plus dépouillée et dénuée de tout le possèdera davantage.

La plus mortifiée en sera la plus caressée.

La plus obéissante le fera triompher.

La plus charitable en sera la plus aimée.

La plus silencieuse en sera la mieux enseignée.

LXII

Héritages spirituels.

Vous aurez pour votre héritage le sacré Cœur de Jésus, où vous prendrez un amour d'enfant pour Dieu, de père pour le prochain, et de juge pour vous-même.

Votre héritage sera la plaie de la main droite de Notre-Seigneur, où vous prendrez de quoi satisfaire pour tous vos défauts de charité et de pureté d'intention.

Votre héritage sera le jardin des Olives, avec Jésus triste jusqu'à la mort, qui sera le trésor pour payer toutes vos vaines joies. Son oraison sera pour réparer le temps perdu dans les vôtres, et pour obtenir la grâce d'un parfait don d'oraison et d'union avec Dieu.

Votre héritage sera Jésus au très-saint Sacrement, où vous trouverez une manne cachée qui vous dégoûtera de toutes les choses de la terre, auxquelles vous préfèrerez la vie cachée et sacrifiée de Jésus au saint Sacrement[1].

LXIII

Défi pour l'Avent.

Votre dernier défi de l'année 1686 sera pour honorer le Verbe anéanti dans le sein de sa sainte Mère, de laquelle il a choisi le Cœur pour l'autel de ses sacrifices, où il s'immole continuellement comme victime de la divine Justice, pour nous mériter d'être celles de son amour.

Premièrement, nous ferons trois victimes des trois puissances de notre âme, en les tenant anéanties dans celle du Verbe.

Notre entendement sera anéanti dans le sien, pour apprendre à le connaître, lui retranchant toutes connaissances vaines et inutiles, surtout en ce qui regarde autrui. — Trois pratiques.

En second lieu, nous tiendrons notre mémoire anéantie dans celle du Verbe, en ne nous souvenant que de lui, ou de ce qui nous porte à l'abjection et anéantissement de nous-même, n'en perdant point d'occasion, non plus que de retrancher toute réflexion d'amour-propre. Trois pratiques.

[1] Ces billets étant au nombre de quatre, pouvaient être distribués de deux en deux sœurs, ce qui représente précisément le personnel du noviciat, composé de sept sœurs novices et de leur bienheureuse Maîtresse.

Nous tiendrons notre volonté anéantie dans la sienne adorable, en lui laissant vouloir pour nous, soit par l'ordre de l'obéissance, ou par le mouvement de ses saintes inspirations, disant toujours : « Non ma volonté, mais la vôtre soit faite. » Trois pratiques.

Nous tâcherons de tenir tous nos désirs anéantis dans ceux de Jésus, et de faire entre chaque exercice trois actes d'amour, trois d'adoration, et trois de contrition.

LXIV

Adieu de la Bienheureuse en quittant ses novices.

Elle leur enseigne à faire de leur cœur une chapelle toute dédiée au sacré Cœur de Jésus.

Pour dernier adieu, mes très-chères Sœurs, c'est de toute l'affection de mon cœur que je vous conjure, par tout l'amour que vous portez à celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de lui être constamment fidèles, en lui gardant inviolablement les promesses que vous lui avez faites, ne faisant rien avec vue de ce qu'il vous fera connaître lui déplaire, ne négligeant rien de ce que vous croirez lui être agréable, afin que vous ne le contraigniez pas à borner ses desseins sur vous et à retenir les grâces qu'il aurait envie de vous faire, et qu'infailliblement il vous fera, si vous ne l'empêchez par ingratitude et infidélité, ce qui me serait un tourment insupportable; vous avouant que je serais prête à tout souffrir pour vous procurer d'être tout à lui, et le faire régner dans vos cœurs. C'est pour cela que je vous remets à son soin et amoureuse conduite, à laquelle je vous prie de vous abandonner entièrement, disant souvent en vous-même : « Puisque ce divin Cœur est à moi, qu'est-ce qui peut me manquer? Et si je suis tout à lui, qui me pourrait nuire? »

Je crois que vous ne lui pouvez donner de plus forte marque d'amour, et qui lui soit plus agréable, que de le loger dans le lieu

de délices qu'il s'est lui-même bâti, qui est votre cœur, duquel il faut chasser ces idoles que vous avez si longtemps adorées, soit de votre orgueil ou de votre propre volonté, ou de quelque attache à la créature. Et après avoir chassé tous les ennemis du sacré Cœur de cette chapelle, — car c'est ainsi qu'il faut nommer les vôtres, — vous la nettoierez et purifierez de toute tache, en ôtant toutes les passions et inclinations immortifiées. Et puis vous la tapisserez de la pureté d'intention, qui sera de faire tout pour lui plaire.

Puis, par une profonde humilité, vous creuserez les fondements de son trône, que vous élèverez pour y faire régner le sacré Cœur. C'est le pur amour divin, au milieu des ardeurs duquel il est toujours comme une victime d'holocauste immolée et sacrifiée à la gloire de son divin Père pour notre amour.

Les ornements de ce trône seront riches et précieux, comme il les désire, et que vous pourrez saintement les avoir. Le premier doit être tout d'or de la sainte charité, laquelle vous mettra si avant dans son amitié qu'il se laissera posséder à vous comme à son épouse bien-aimée, à laquelle il dit amoureusement : « Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi ; car la charité nous unit. »

Le second ornement sera le bleu de la douceur, qui nous fera converser avec lui sur le midi de son amour, comme une amie avec son Ami, lui découvrant tous ses besoins.

La troisième sera le noir de la véritable mortification de vos sens, par l'entier oubli et mépris de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu.

Le quatrième sera le vert de l'espérance et confiance en son amoureuse bonté, comme des enfants à leur Père, qui ne vous abandonnera pas que, premièrement, il ne l'ait été de vous.

Le cinquième sera le violet d'un profond silence, par le retranchement de toute parole et réflexion inutiles, pour l'adorer en silence comme votre Roi. Enfin vous pourrez changer selon votre désir.

Le pavé de cette chapelle doit être l'amour de votre abjection.

La lampe ou le flambeau que vous y devez tenir toujours allumé, c'est votre amour pour ce divin Cœur, que vous entretiendrez avec la mèche et l'huile des bonnes œuvres.

La cloche sera une ardente fidélité, qui rappellera toutes vos puissances et vos sens, pour lui rendre un continuel hommage.

Le lambris sera fait d'azur d'une sainte sérénité et paix intérieure, qui vous tiendra toujours tranquilles parmi les divers événements de la vie, vous conformant en tout au bon plaisir divin.

Les trois puissances de votre âme sont comme trois anges destinés à lui rendre un continuel hommage. L'adoration de votre esprit ne s'occupera qu'à le connaître, et votre volonté à l'aimer, en lui offrant sans cesse l'encens de mille saintes affections, du désir de lui plaire et de n'être jamais séparées de lui. Le souvenir de votre mémoire ne sera qu'une continuelle reconnaissance de ses bienfaits.

La porte de la chapelle sera une croix, pour marquer que tous ceux qui entreront dedans y seront crucifiés, puisqu'il faut régner sur la croix, avant que d'entrer dans la gloire.

Les gonds qui soutiennent cette porte seront faits de la soumission et de l'obéissance, qui vous tiendront toujours prêtes à tout souffrir et tout faire.

La serrure sera :

Je veux tout souffrir sans me plaindre,
Car le cœur de Jésus m'empêche de rien craindre,

La clef sera faite de la ferme persévérance en l'amour et service de cet aimable Cœur.

Le portier sera la présence de Dieu, qui ne laissera rien entrer qui puisse tant soit peu salir ou profaner cette sainte chapelle, où l'on chantera ce saint cantique :

L'amour triomphe, l'amour jouit;
L'amour du saint Cœur réjouit.

Les fenêtres seront vitrées du cristal de la véritable et naïve

simplicité, par laquelle passera le jour d'une foi vive, qui vous fera chercher Dieu purement pour l'amour de lui-même, en référant tout à la plus grande gloire de son sacré Cœur, sans vous arrêter aux goûts ni consolations, mais le remerciant également de tout.

La sainte modestie prendra le soin d'orner et de tenir propre cette sainte chapelle.

L'ardent zèle de l'amour du sacré Cœur sera le juge qui punira par quelques pénitences les profanations que vous y aurez faites ou laissé faire.

Vous y entrerez trois fois le jour. Le matin, pour y rendre vos hommages d'adoration et de sacrifice à ce sacré Cœur, comme à votre souverain libérateur, auquel vous sacrifierez tout ce que vous ferez et souffrirez, et toutes les parties de votre être, pour ne vous en servir que pour l'aimer, honorer et glorifier, vous unissant à ses saintes intentions, en renonçant à tout ce qui lui peut déplaire.

A midi, vous y entrerez pour lui rendre vos hommages d'amour et de demande. Vous lui découvrirez toutes les plaies et les misères de votre âme, comme étant le souverain remède de vos maux, lequel peut subvenir à toutes vos nécessités.

Le soir, vous y rentrerez pour lui rendre vos hommages de reconnaissance, le remercier de tous ses bienfaits, et lui demander pardon avec une vive douleur de toutes les ingratitudes et infidélités que vous lui pourrez avoir faites, et avec une ferme résolution de mourir plutôt que de l'offenser. Et puis vous lui ferez une couronne de pratiques de vertus que vous aurez faites, dont vous le couronnerez pour adoucir les piqûres qu'il reçoit des épines de nos péchés, en le suppliant de réparer le mal que nous avons fait par le bien qu'il a fait.

Pour prendre votre repos en assurance, vous entrerez dans le saint des saints du Cœur amoureux de Jésus, où vous vous renfermerez avec la clef d'un abandon absolu à ses soins.

Voilà la manière de la sainte chapelle que le sacré Cœur de Jésus veut que vous édifiiez en vous-mêmes. Vous y pourrez

entrer souvent pour y chercher la richesse de ce sacré Cœur, et y abîmer l'abîme de votre nécessité présente. Si vous vous trouvez dans un abîme de tiédeur et de lâcheté, il faut prendre la fervente ardeur de ce sacré Cœur, et agir ensuite par ses mouvements. Vous en ferez ainsi de tous les autres, le priant de vous donner sa grâce selon votre besoin présent.

Lorsque vous vous sentirez troublées et agitées de quelque crainte, sur la mer orageuse de ce monde, où nous sommes continuellement battus des flots de nos passions et mauvaises inclinations, il faut dire à votre âme : « Que crains-tu? puisque tu portes le cœur de Jésus et sa fortune, qui est le pur amour, le trésor et les délices du ciel et de la terre. »

Vous pourrez d'autres fois considérer ce sacré Cœur au milieu de cette chapelle, comme un divin canal d'où s'échappe sans cesse la source des eaux vives, pour arroser le parterre de votre âme, où les fleurs de vos vertus sont toutes fanées, et leur redonner leur beauté naturelle, afin que votre âme devienne le parterre de ses délices; le priant qu'après vous avoir été une source d'eau vive, il vous soit un soleil divin, toujours éclairant et échauffant, afin que, faisant croître les vertus, il dissipe les brouillards et ténèbres de vos âmes.

Et lorsque vous voudrez faire oraison, entrez dans ce sacré Cœur comme dans un oratoire où vous trouverez de quoi rendre à Dieu ce que vous lui devez, en offrant l'oraison de Notre-Seigneur pour suppléer aux défauts de la vôtre; aimant Dieu par l'amour de ce divin Cœur, adorant par ses adorations, louant par ses louanges, opérant par ses opérations, et voulant par ses volontés.

Si vous avez quelque amitié pour moi, vous ne sauriez mieux me la témoigner qu'en vous rendant fidèles à ce sacré Cœur, lequel vous sera une source de tous biens, tandis que vous lui serez fidèles. Si, au contraire, vous lui êtes ingrates, il vous abandonnera, ou deviendra insensible à vos besoins.

Adieu donc, mes bien-aimées Sœurs, soyons à jamais toutes au Bien-Aimé de nos âmes. Donnons-lui tout notre cœur, notre amour, nos affections, inclinations et tendresses. C'est dans lui

que je vous aime et vous souhaite le pur amour du sacré Cœur, que je supplie vous consommer de ses plus vives ardeurs. Souvenez-vous que c'est à lui que vous avez fait tant de promesses : il ne peut être moqué. Il faut avoir une constance inviolable à les mettre en pratique, quoi qu'il vous en coûte. Il ne faut plus d'affections empressées pour aucune créature, ni pour vous-mêmes, mais tout pour le sacré Cœur, qui sait que, quoique je vous aie toutes remises à lui, je ne laisserai pas d'être toujours très-affectionnée à vous rendre mes petits services, pour son amour et sa gloire. Amen.

ÉCRITS DIVERS

VIVE † JÉSUS

Manière pour se tenir en la présence de Dieu
qui peut servir aux personnes tourmentées de distractions.

Le lundi, l'on peut prendre la plaie de la main droite de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour servir de miroir à notre âme et à notre cœur; et là, nous regarder de temps en temps, pour découvrir nos mouvements déréglés et tout ce qui empêche notre union avec lui. Et, prenant la qualité d'une criminelle devant son juge, nous lui demanderons d'être lui-même notre justification, lui disant souvent : « O Juge plein de clémence et de miséricorde, par le mérite de ce jugement injuste, et de cette rigoureuse sentence qui fut prononcée contre vous, détournez de moi celle que mes péchés ont méritée. » Et d'autres fois : « O Seigneur! sauvez par votre bonté celle que vous pouvez damner par justice! »

On peut s'entretenir ainsi pendant le jour avec ce Juge souverain, pour négocier l'affaire de notre salut éternel, lui témoignant la douleur que nous avons de l'avoir offensé, par de fréquents actes de contrition; et ensuite souffrir et faire toutes nos actions en esprit de pénitence.

Le mardi, faire sa demeure dans la sacrée plaie de la main gauche de Notre-Seigneur, prenant la qualité d'un enfant prodigue devant son père, lui demandant pardon d'avoir si longtemps abusé de ses grâces par nos égarements, en résistant à sa

sainte volonté. Et, avec une confiance filiale, nous jeter entre ses bras que son amour lui a fait étendre sur la Croix pour nous recevoir. Disons-lui souvent : « Mon Dieu, vous êtes mon Père; ayez pitié de moi selon la grandeur de vos miséricordes. Je m'abandonne à vous; ne me rejetez pas, car je sais que l'enfant ne peut périr entre les bras d'un Père tout-puissant. » D'autres fois, regardant sa bonté et son amour, dites-lui : « O mon bon Père, rendez-moi digne d'accomplir votre sainte volonté, car je suis toute à vous. »

Exercez en ce jour la vertu de douceur et de patience.

Le mercredi, il nous faut retirer avec une profonde humilité dans la plaie du pied droit de notre Pasteur. Et là, comme une pauvre brebis qui revient de ses égarements, nous tenir à l'abri, crainte du loup infernal, qui est notre orgueilleux amour-propre, qui nous fait si souvent marcher dans la voie de l'iniquité. Et, pensant combien ce souverain Pasteur a fait de pas pour vous chercher, vous l'en remercierez et unirez tous vos pas aux siens, lui demandant la grâce de ne plus marcher que dans la voie de son amour, lui disant souvent : « Hélas! mon aimable Pasteur, détachez-moi de toutes les choses terrestres et de moi-même, afin que je m'unisse à vous. Faites-vous entendre à l'oreille de mon cœur et attirez-le si fortement à vous aimer qu'il ne puisse plus résister. » D'autres fois, lui découvrant les blessures que le péché a faites à votre âme, vous lui direz : « O mon Seigneur, guérissez-moi par l'application de vos sacrées plaies; vous le pouvez si vous le voulez. »

Ne perdez point en ce jour d'occasion de vous humilier.

Le jeudi il vous faut retirer dans la plaie du pied gauche. Et là, comme un soldat qui est destiné à un continuel combat, se préparer à résister courageusement aux attaques de nos ennemis, en présence de notre Souverain, qui sera lui-même notre bouclier et notre force; ayant le pouvoir de les détruire quand il lui plaira. Mais c'est sa gloire de nous exposer au combat, afin qu'en nous faisant triompher, sa force paraisse dans notre faiblesse, et nous rende victorieuses pour avoir lieu de nous récompenser. Et

puisqu'il fait tout son plaisir en notre combat, faisons le nôtre de lui être fidèles, ne nous arrêtant jamais volontairement à aucune mauvaise pensée. O Seigneur, mon cœur est à vous! Ne permettez pas qu'il s'occupe d'autre chose que de vous, qui êtes le prix de toutes mes victoires et le soutien inébranlable de mon infirmité. Et d'autres fois : Mon Dieu, je souffre violence, hâtez-vous de me secourir.

Pratique de ce jour : la pureté d'intention.

Le vendredi, il nous faut retirer dans la plaie du sacré Cœur, comme un pauvre voyageur qui cherche un port assuré pour se mettre à l'abri des écueils et tempêtes de la mer orageuse de ce monde, où nous sommes exposés à un continuel naufrage, sans le secours de notre sage Pilote, au soin duquel il nous faut laisser absolument, sans nous vouloir plus mêler que de l'aimer et lui plaire, cherchant l'occasion de le contenter par l'exercice de la sainte charité, en pensant et parlant toujours bien de notre prochain, assistant les pauvres selon notre pouvoir, spirituellement et corporellement, regardant Jésus-Christ dans leur personne; et ne leur rien faire que ce que nous voudrions nous être fait à nous-mêmes, disant souvent à Notre-Seigneur : « Mon Dieu, vous êtes mon Tout, ma Vie et mon Amour! Sauvez-moi et ne me laissez pas périr dans le déluge de mes iniquités. »

Le samedi, il faut honorer la plaie sacrée de l'épaule, regardant Notre-Seigneur comme un vrai et parfait ami, qui s'est chargé de nos péchés en se rendant notre caution envers son Père éternel, qui, le regardant sous cette forme de pécheur, l'a immolé à toutes les rigueurs de sa justice divine, quoiqu'il fût innocent. Il a voulu mourir, pour nous mériter par l'excès de son amour une vie immortelle et bienheureuse, en nous retirant d'une mort immortellement malheureuse. Bénissons-le et le remercions d'une si ardente charité, par laquelle nous devrions nous consommer de reconnaissance, en lui faisant un continuel sacrifice de tout notre être, par hommage d'amour et d'adoration à sa souveraine grandeur, qui se plaît dans notre petitesse.

D'autres fois, l'envisageant dans cette qualité d'ami, nous

pouvons lui dire tous les secrets de notre cœur, lui découvrant toutes nos misères et nécessités comme à Celui qui seul y peut remédier, lui disant : « O l'Ami de mon cœur, celle que vous aimez est malade! Visitez-moi et me guérissez, car je sais que vous ne pouvez pas m'aimer tout ensemble et me délaisser en mes misères. »

Pratiquez en ce jour la mortification de vos sens, vous privant de quelques plaisirs pour honorer les privations du sacré Cœur de Jésus.

Le dimanche vous rendrez hommage à la très-sainte Trinité, par l'entremise du sacré Cœur de Jésus-Christ, que nous devons regarder comme notre Libérateur qui nous délivrera de la captivité de Satan, et comme notre bon Maître qui nous apprendra à le connaître et aimer de toute notre âme, de toutes nos forces et puissances, puisque c'est en cet amour que consiste tout notre bonheur et félicité. Adorons et aimons Dieu par ce Cœur adorable; faisons toutes nos actions dans lui; prions-le de tout faire en nous et pour nous, et de nous remettre en grâce avec Dieu, lorsque le péché nous en a séparé. Qu'il répare tous nos défauts, et supplée à tout ce qui nous manque pour lui être agréable. Unissons-nous souvent à ce qu'il fait en nous et pour nous, lui disant : « Sacré Cœur de mon Jésus, rendez mes ennemis confus. » Adressons-nous-y en toutes nos nécessités; demandons-lui de fortifier notre faiblesse, d'enrichir notre pauvreté, d'amollir la dureté de nos cœurs, pour les rendre susceptibles de son pur amour qui ne veut point d'un cœur partagé. C'est pourquoi, lorsque nous voulons avoir son amour pour notre hôte, il faut vider et détacher notre cœur de l'affection de toutes les créatures et de nous-mêmes; car tout ce qui attache nous le ravit, et nous ôte à Dieu et à son pur amour, qui règne dans la souffrance et triomphe dans l'humilité, pour jouir dans l'unité.

Voilà de quoi occuper les âmes qui ont peine de se tenir en la présence de Dieu, que nous devons toujours regarder en nous-mêmes, en quelle qualité que nous le considérions pour nous habituer à sa divine présence; parce que, en le regardant en

nous, il faut que toutes nos puissances et facultés, et même nos sens, se recueillent au dedans de nous-mêmes. En le regardant hors de nous les objets nous distraient facilement.

Autres conseils pour se tenir en la présence de Dieu.

Une des manières la plus agréable à Dieu pour nous tenir en sa sainte présence, c'est d'entrer dans le sacré Cœur de Jésus, et lui remettre tout le soin de nous-même, afin qu'il mette en sa place ce qui est de lui; c'est-à-dire que sa divine puissance agisse en place de notre impuissance, le laissant vouloir dans son amour. Et quand nous tombons en quelque faute, il faut prier le divin Cœur de satisfaire pour nous à sa justice, et de nous accorder sa grâce et miséricorde quoique nous en soyons indigne. Ayons-y recours en tout temps, en tout lieu; il prend un singulier plaisir de nous faire du bien. Unissons-nous à lui en toutes nos actions, car c'en est le mérite; il faut surtout le contenter avec une amoureuse confiance, si nous voulons qu'il nous contente à son tour.

Les abîmes du sacré Cœur de Notre-Seigneur pour toutes sortes de dispositions.

Le sacré Cœur de Jésus est un abîme d'amour où il faut abîmer tout l'amour-propre qui est en nous, avec toutes ses mauvaises productions, qui sont les respects humains et les désirs de nous satisfaire.

Si nous sommes dans un abîme de privations et de désolations, entrons dans ce divin Cœur : c'est toute notre consolation, dans laquelle il nous faut perdre, sans désirer d'en sentir la douceur.

Si nous nous trouvons dans un abîme de résistance et d'opposition à la volonté de Dieu, il nous le faut abîmer dans celui de soumission et conformité au bon plaisir divin du sacré Cœur de Notre-Seigneur ; et là, perdre toutes nos résistances pour nous

revêtir de cette heureuse conformité dans toutes les dispositions qu'il voudra faire de nous.

Si vous vous trouvez dans un abîme de sécheresse et d'impuissance, allez vous abîmer dans l'aimable Cœur de Jésus.

Si vous êtes dans un abîme de pauvreté et dénuée de vous-même, allez vous abîmer dans le sacré Cœur, il vous enrichira.

Si vous vous trouvez dans un abîme de faiblesse où vous tombez à tout moment, allez vous abîmer dans la force du sacré Cœur, qui vous fortifiera et vous délivrera.

Si vous êtes dans un abîme de misères, allez les abîmer dans ce Cœur adorable, qui est tout rempli de miséricorde.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'orgueil et de vaine estime de vous-même, abîmez-le dans celui de l'humilité du sacré Cœur.

Si vous êtes dans un abîme d'ignorance, allez vous abîmer dans l'aimable Cœur de Jésus, où vous apprendrez à l'aimer et à faire ce qu'il désire de vous.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'infidélités et d'inconstances, allez vous abîmer dans celui de fermeté et de stabilité du sacré Cœur de Jésus.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'indigence, allez l'abîmer dans celui de toute sorte d'abondance et de biens, dans le sacré Cœur de Jésus.

Si vous trouvez en vous un abîme d'ingratitude pour les grands biens que vous avez reçus de Dieu, allez vous abîmer dans le divin Cœur, qui est une source de reconnaissance, de laquelle il vous remplira si vous l'en priez.

Si vous voyez en vous un abîme de promptitude et de colère, allez l'abîmer dans celui de douceur de l'aimable Cœur de Jésus, afin qu'il vous rende douce et humble.

Si vous vous trouvez dans un abîme de distractions, allez les perdre dans l'abîme de tranquillité du sacré Cœur, qui vous en donnera infailliblement la victoire. Si vous combattez généreusement, vous pourrez vous y abîmer comme dans un abîme de pureté et de consolation, pour purifier vos intentions et y consommer vos désirs et prétentions.

Si vous vous trouvez dans un abîme de ténèbres, il vous revê-

tira de sa lumière, à laquelle il vous faut laisser conduire comme une aveugle.

Lorsque vous vous trouverez plongée dans un abîme de tristesse, allez l'abîmer dans celui de la divine joie de ce sacré Cœur, où vous en trouverez un trésor qui dissipera toutes vos tristesses et afflictions d'esprit.

Quand vous vous trouverez dans le trouble et l'inquiétude, allez vous abîmer dans la paix de ce Cœur adorable, que personne ne pourra vous ôter.

Abîmez-vous souvent dans la charité de cet aimable Cœur, afin que vous ne fassiez rien au prochain qui blesse tant soit peu cette vertu, ne faisant rien à autrui que ce que nous voudrions qui nous fût fait.

Lorsque vous vous trouverez dans un abîme d'amertume et de souffrance, abîmez-vous dans le sacré Cœur de Jésus, où vous trouverez un trésor de joie qui vous rendra soumise à tout ce qu'il voudra et fera. Tenez-vous-y toujours en silence sans vous plaindre.

Si vous vous trouvez dans un abîme de crainte, abîmez-vous dans celui de confiance du sacré Cœur; et là, vous ferez céder la crainte à l'amour.

Si vous vous sentez dans l'abîme du déplaisir et mécontentement, abîmez-vous dans le sacré Cœur pour les y perdre et n'avoir de plaisir qu'en lui seul. Amen.

(Les deux pièces qu'on va lire sont tirées du Recueil de prières autographes de la Bienheureuse, conservé à l'hospice de Paray. Nous avons cru devoir transposer ces quelques pages, afin de pouvoir présenter sans mélange les prières réunies dans la section suivante.)

Les diverses vies de Notre-Seigneur au saint Sacrement.

Le Seigneur vous destine à honorer « sa vie de gloire » au saint Sacrement. C'est pourquoi il veut que vous fassiez votre

trône sur la croix, pour le glorifier, en portant amoureusement toutes celles qu'il vous présentera, sans jamais vous lasser ni plaindre de leur longueur ou pesanteur, les prenant indifféremment et sans choix. Et, comme une victime, abandonnez-vous à être égorgée pour la gloire de votre Roi; c'est-à-dire qu'il faut faire mourir toutes vos promptitudes, ressentiments et répugnances, si vous voulez qu'il vous fasse triompher dans son sacré Cœur pendant l'éternité. Cinq pratiques que vous lui présenterez lorsque vous le visiterez au saint Sacrement.

Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Jésus-Christ en croix.

Puisque le Seigneur vous a choisie pour honorer « sa vie cachée » au saint Sacrement, il faut, comme morte, vous ensevelir si avant dans son sacré Cœur, que vous ne désiriez plus d'être vue que de lui seul; et tout votre plus grand soin doit être de cacher dans ce sacré Cœur tout le bien que vous ferez afin qu'il ne vous soit dérobé. Tâchez de vivre inconnue; et lorsque vous irez devant le saint Sacrement, prenez soin de lui présenter chaque fois cinq pratiques d'anéantissement de tout ce qui vous pourrait attirer la vaine estime des créatures, disant: *Quotidie morior* [1].

Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Jésus devant Pilate.

Le Seigneur vous choisit pour honorer « sa vie sacrifiée » au saint Sacrement. C'est pourquoi il vous faut offrir à son sacré Cœur, comme une hostie d'immolation à son divin sacrificateur, [laquelle] [2] n'a d'autre désir que de se sacrifier à tous ses desseins, pour rigoureux qu'ils paraissent à la nature, et il veut que vous sacrifiiez tout le plaisir que vous prenez d'aimer et d'être aimée, approuvée et estimée des créatures, les bannissant de votre cœur, si vous voulez faire régner celui de Jésus-Christ, [dans lequel] [3] vous ne pouvez entrer que par un entier dénuement de tout ce que vous affectionnez hors de lui. — Vous lui

[1] Je meurs tous les jours. (*I Cor.*, xv, 31.)
[2] P. qui. — [3] Q. Auquel.

en offrirez cinq pratiques toutes les fois que vous irez devant le saint Sacrement.

Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Jésus-Christ devant Hérode.

Le Seigneur vous appelle pour honorer « sa vie de grâce ». Il faut fuir tout ce qui vous la pourrait faire perdre, vous offrant à lui comme une esclave devant son libérateur, ne vous réservant plus d'autre liberté que celle de l'aimer, par le mépris de tout le reste. Et si vous voulez qu'il vous aime, mortifiez votre langue, et la tenez captive, afin qu'elle ne s'échappe contre la charité ou l'humilité, soit en vous excusant ou vous louant. Vous ferez attention d'en offrir cinq pratiques toutes les fois que vous irez devant le saint Sacrement.

Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Jésus-Christ dans l'étable de Bethléhem.

Le Seigneur vous a choisie pour honorer « sa vie humiliée » au saint Sacrement. C'est pourquoi vous vous offrirez à lui comme le néant devant son Tout. Toute votre attention doit être de vous humilier, et faire votre plaisir que les autres vous aident à le faire. N'évitez rien de tout ce qui vous peut rendre plus vile et abjecte devant les créatures; car c'est ce qui vous doit unir au sacré Cœur de Jésus-Christ, auquel vous présenterez cinq pratiques d'humilité toutes les fois que vous irez devant le saint Sacrement.

Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Jésus-Christ parmi les injures qu'on lui fit en sa passion.

Le Seigneur vous a choisie pour honorer « sa vie d'opération » au saint Sacrement. C'est pourquoi il vous faut, en qualité de servante fidèle, vous faire violence, pour travailler fervemment au service de votre Maître, qui ne récompensera vos actions qu'à la mesure de votre amour, par lequel il vous unira à son aimable Cœur. — Votre attention sera de faire chaque action selon l'esprit de la Règle, comme la dernière de votre vie, pour réparer les manquements que nous avons commis dans nos autres

actions. Vous tâcherez d'acquérir le silence intérieur et extérieur, autant que vous le pourrez, parmi les occupations de la vie, disant souvent : *Jesus autem tacebat*[1].

Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Notre-Seigneur au jardin des Olives.

Puisque le Seigneur désire que vous honoriez « sa vie de consommation » au saint Sacrement, il vous faut tenir comme un cierge ardent qui n'a autre désir que se consommer en l'honorant, afin que sa grandeur vous élève en vous abaissant. Vous vous abandonnerez à la merci de la Providence, lui laissant faire de vous selon ses désirs; et cet abandon vous fera retrancher toute vaine curiosité sur les actions d'autrui, ne désapprouvant que vous-même; et ce divin Cœur aura soin de vous selon la mesure de votre confiance et abandon à son amour.

Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Notre-Seigneur au saint Sacrement.

Vous serez la Sulamite, l'épouse bien-aimée qui honorerez la « vie d'amour » de Jésus-Christ au saint Sacrement. C'est pourquoi vous devez faire attention à vous rendre toute pure et innocente pour plaire à ce divin Époux, n'ayant autre but ni vue en tout ce que vous ferez, lui donnant tout sans réserve. Si vous voulez qu'il se donne à vous, et si vous désirez goûter la douceur de ses amoureux entretiens, il faut bannir toute réflexion d'amour-propre, tout respect humain. — Et toutes les fois que vous visiterez le saint Sacrement, vous lui en offrirez cinq pratiques.

Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Notre-Seigneur au désert[2].

[1] Or Jésus se taisait. (*Matth.*, XXVI, 63.)

[2] Dans un de nos anciens manuscrits se trouve la copie de cet exercice, donné par la Bienheureuse à ses novices; nous lisons les lignes suivantes ajoutées au billet de la vie d'amour :

« Vous ferez trente-trois communions spirituelles, et une réelle, pour « faire amende honorable au sacré Cœur de Jésus-Christ, et lui crier « merci [c.-à-d. pardon] de toutes les mauvaises communions qui se font, « et se sont faites par nous et les mauvais chrétiens. Et pour lui demander

Demeures dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le dimanche, vous entrerez dans ce sacré Cœur comme dans une fournaise d'amour, pour vous y purifier de toutes les taches et souillures que vous avez contractées pendant la semaine, et pour y consommer cette vie de péché, afin de revivre à celle de la grâce et du pur amour, qui vous transformera tout en lui-même; et ce jour sera pour rendre hommage à la très-sainte Trinité, faisant toutes vos actions en esprit d'adoration.

Le lundi, vous demeurerez dans ce sacré Cœur comme une criminelle qui, par le regret et la douleur de ses fautes par lesquelles elle a irrité son Juge, désire l'apaiser en se renfermant dans cette prison d'amour pour y brûler sans rafraîchissement, et pour y être liée et serrée si étroitement qu'il ne vous reste plus de liberté que pour l'aimer, plus d'autres lumières ni vues que celles de son pur amour qui le retient captif au très-saint Sacrement; et, par le mérite de cette captivité, vous lui demanderez la liberté pour ses pauvres prisonnières du purgatoire, et pour cela vous ferez toutes vos actions en esprit de pénitence.

Le mardi, vous entrerez dans ce sacré Cœur, comme sa disciple, dans l'école du pur amour, en quittant et oubliant toutes les sciences mondaines, et de l'amour-propre et vanité, pour ne vous plus rendre savante que de celle de son pur amour, courant généreusement à sa voix qui dit : « Venez à moi, vous tous qui prétendez m'aimer, et je vous logerai dans la source du pur amour, où vous deviendrez douces et humbles de cœur; [ce] qui vous fera trouver la paix et le repos dans ce même amour par lequel vous ferez toutes vos actions en esprit de soumission. »

Le mercredi, vous entrerez dans cet aimable Cœur comme voyageur dans un navire assuré dont le pur amour est le pilote

« pardon du superflu que nous donnons à la nature, et en obtenir la par-
« faite mortification, vous vous priverez, autant que la Règle vous le
« permettra, de tous les plaisirs de vos sens. Pour pénitence : cinq *Pater*
« et *Ave Maria* les bras en croix, comme le crucifix, sur le bout des pieds. »

qui vous conduira heureusement sur la mer orageuse de ce monde, vous préservant de ses écueils et tempêtes, qui sont les suggestions de nos ennemis, nos passions, notre amour-propre et vanité, l'attache que nous avons à notre propre volonté et jugement. Ce divin conducteur nous garantira de tous ces périls, anéantissant nos ennemis pour nous faire voguer dans le calme, et sans trouble ni inquiétude arriver heureusement au port de salut, faisant ce jour toutes vos actions en esprit d'abandon à la divine Providence de ce sacré Cœur de Jésus.

Le jeudi, vous y entrerez comme amie, invitée au festin d'amour de votre unique et parfait Ami, qui vous veut régaler et enivrer du vin délicieux de son pur amour, qui seul peut adoucir toutes vos amertumes en vous dégoûtant de toutes les fausses délices de la terre, pour ne plus prendre de plaisir que dans le Cœur de ce cher Ami, qui vous dit amoureusement : « Tout ce qui est à moi est à toi; mes plaies, mon sang et mes douleurs sont à toi; mon amour rend nos biens communs; laisse-moi donc posséder tout ton cœur, et j'échaufferai tes froideurs et animerai tes langueurs, qui te rendent si lâche à mon service et si tiède à m'aimer. Demandez-lui-en pardon; et en satisfaction vous ferez en ce jour toutes vos actions en esprit d'amour. »

Le vendredi, vous rentrerez dans ce sacré Cœur comme un enfant d'amour, puisqu'il vous a enfantée sur la croix avec tant de douleurs qu'il en est tout couvert de plaies et de sang, pour guérir celles que vous avez faites à votre âme par vos désobéissances, vanités et ingratitudes envers un si bon père. Il ne désire rien tant que de vous mettre en possession de son royaume, et vous faire reposer sur son sein comme un enfant d'amour qui s'abandonne entièrement aux soins de son adorable Providence, qui en prend le soin, et ne lui laisse manquer de rien, et ne le laissera pas périr puisqu'il est tout-puissant. Abandonnez-vous donc toute sans réserve à son soin amoureux, et lui donnez tout votre cœur. C'est ce qu'il demande de vous pour conformer votre vie à la sienne crucifiée, le prenant pour le modèle de toutes vos actions, unissant tous vos pas aux siens, afin que

vous ne cheminiez plus que dans la voie de son saint amour; et vous ferez toutes vos actions en esprit d'obéissance.

Le samedi, vous vous mettrez dans ce sacré Cœur comme une victime qui se présente à son sacrificateur, pour être égorgée et immolée sur l'autel de son pur amour, qui la doit consommer comme un holocauste de ses divines flammes, afin qu'il ne lui reste plus rien d'elle-même, et qu'elle puisse dire avec saint Paul : Non, ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus qui vit en moi. C'est en lui et pour lui que j'agis, et c'est son sacré Cœur qui vit et agit pour moi, qui aime pour moi, qui répare tous mes défauts. Vous ferez toutes vos actions en esprit d'humilité.

PRIÈRES

COMPOSÉES PAR

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

SECTION Ire

L'autographe des prières qui remplissent cette première section appartient aux sœurs hospitalières de Paray, auxquelles il fut donné peu de temps après la mort de Marguerite-Marie, et qui ont bien voulu nous le communiquer. Le précieux manuscrit (in-18 de 44 pages y compris les deux pièces déjà citées) est celui dont cette amie du divin Cœur se servait avec ses novices. Les titres sont de la même main que le texte. Son authenticité a été reconnue et constatée par la commission épiscopale de 1715, puisqu'on y lit après les derniers mots : *Parafé par nous ce* 12 *août* 1715. *Dom de Bansière, commissaire. Chalon, greffier.* Ce recueil a été imprimé pour la première fois en 1864, par les soins de M. l'abbé Cucherat, dans une notice historique sur la béatification de la vénérable Marguerite-Marie Alacoque.

VIVE ✝ JÉSUS!

PETIT LIVRET

TOUT DÉDIÉ A RENDRE HOMMAGE AU SACRÉ CŒUR
DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Amende honorable.

Divin Cœur de Jésus, source inépuisable d'amour et de bonté, ah! que j'ai de regret de vous avoir tant oublié et si peu aimé! O sacré Cœur, vous méritez les inclinations et l'amour de tous les cœurs que vous avez chéris, aimés et obligés infiniment, et vous n'en avez que des ingratitudes et des froideurs, et surtout de mon cœur, qui mérite justement votre indignation. Mais comme vous êtes un Cœur d'amour, aussi êtes-vous un Cœur de bonté, dont je me veux prévaloir pour ma réconciliation et pardon. Hélas! ô divin Cœur, c'est avec bien de la douleur que je me vois convaincue de tant de lâcheté, et que je considère l'injuste procédé de mon mauvais cœur, qui vous a volé si indignement l'amour qu'il vous devait, pour se l'appliquer à soi-même ou à quelque autre chétif amusement. Ah! Cœur très-doux, si la douleur et la honte d'un cœur qui reconnaît son erreur vous peut satisfaire, pardonnez à mon cœur; car c'est l'état où le mettent son infidélité et le peu de soin qu'il a eu de vous plaire par son amour. O sacré Cœur, hélas! qu'en pourrait-il attendre que la haine et la punition, s'il n'espérait en votre miséricorde? Hélas! Cœur de mon Dieu, Cœur très-saint, Cœur à qui seul

appartient le pardon des pécheurs, pardonnez, s'il vous plaît, à ce pauvre cœur misérable. Toutes ses puissances se rallient pour, en toute humilité, vous faire amende honorable et réparation d'honneur de ses égarements et de ses désordonnées distributions de son amour. Hélas! comment l'ai-je pu refuser, moi qui ai tant d'obligation de vous en faire l'unique possesseur! Je l'ai fait pourtant. Mais quel regret de m'être ainsi éloignée de vous, de votre amour et de la source de tout bien, et enfin du Cœur de mon Jésus, qui, sans avoir besoin de moi, m'avait cherchée et aimée le premier! O Cœur adorable! mon cœur vous a-t-il pu traiter ainsi, lui qui ne dépend que de votre amour et de vos bienfaits, et auquel si vous aviez soustrait un moment l'un ou l'autre, il tomberait dans la misère extrême ou dans le néant! Hélas! que je suis obligée à vos bontés, ô Cœur débonnaire, de m'avoir si longtemps supportée dans mes ingratitudes. Ah! que vos miséricordes viennent bien à propos pour pardonner à ce pauvre Cœur inconstant!

O Cœur de mon Jésus, c'est maintenant que je vous consigne et vous donne tout mon amour, avec la source d'icelui, qui est mon cœur; et je vous donne l'une et l'autre irrévocablement, quoique avec grande confusion de vous avoir si longtemps refusé vos propres biens. Hélas! Cœur divin, vous m'avez voulu rendre un témoignage de votre extrême amour, en me rendant capable de vous obliger par le mien : et j'ai si mal profité d'une si bonne occasion pour mériter vos bonnes grâces! Ah! que j'en suis confuse! Cœur de mon Jésus, réformez mon cœur infidèle. Faites que désormais il se lie à votre amour par le sien, et qu'il s'approche autant de vous à l'avenir qu'il s'en est éloigné par le passé; et comme vous en êtes le Créateur, soyez-en, je vous en supplie, un jour le Coronateur.

Trente-trois salutations au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je vous salue, Cœur de mon Jésus, sauvez-moi.

Je vous salue, Cœur de mon Créateur, perfectionnez-moi.

Je vous salue, Cœur de mon Sauveur, délivrez-moi.

Je vous salue, Cœur de mon Juge, pardonnez-moi.

Je vous salue, Cœur de mon Père, gouvernez-moi.

Je vous salue, Cœur de mon Époux, aimez-moi.

Je vous salue, Cœur de mon Maître, enseignez-moi.

Je vous salue, Cœur de mon Roi, couronnez-moi.

Je vous salue, Cœur de mon Bienfaiteur, enrichissez-moi.

Je vous salue, Cœur de mon Pasteur, gardez-moi.

Je vous salue, Cœur de mon Ami, caressez-moi.

Je vous salue, Cœur de mon Jésus enfant, attirez-moi.

Je vous salue, Cœur de Jésus mourant en croix, payez pour moi.

Je vous salue, Cœur de Jésus, en tous vos états, donnez-vous à moi.

Je vous salue, Cœur de mon Frère, demeurez avec moi.

Je vous salue, Cœur d'incomparable bonté, pardonnez-moi.

Je vous salue, Cœur magnifique, éclatez en moi.

Je vous salue, Cœur tant aimable, embrasez-moi.

Je vous salue, Cœur charitable, opérez en moi.

Je vous salue, Cœur miséricordieux, répondez pour moi.

Je vous salue, Cœur très-humble, reposez en moi.

Je vous salue, Cœur très-patient, supportez-moi.

Je vous salue, Cœur très-fidèle, payez pour moi.

Je vous salue, Cœur admirable et très-digne, bénissez-moi.

Je vous salue, Cœur pacifique, calmez-moi.

Je vous salue, Cœur désirable et très-beau, ravissez-moi.

Je vous salue, Cœur illustre et parfait, ennoblissez-moi.

Je vous salue, Cœur sacré, baume précieux, conservez-moi.

Je vous salue, Cœur très-saint et profitable, meilleurez-moi [1].

Je vous salue, Cœur béni, médecin et remède à nos maux, guérissez-moi.

Je vous salue, Cœur de Jésus, soulas [2] des affligés, consolez-moi.

Je vous salue, Cœur tout aimant, fournaise ardente, consommez-moi.

[1] Pour *rendez-moi meilleure.* — [2] Soulagement.

Je vous salue, Cœur de Jésus, modèle de perfection, éclairez-moi.

Je vous salue, Cœur divin, origine de tout bonheur, fortifiez-moi.

Je vous salue, Cœur des bénédictions éternelles, appelez-moi.

Consécration au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

O Seigneur Jésus, saint et doux amour de nos âmes, qui avez promis de vous trouver là où deux ou trois seront assemblés en votre nom et de tenir le milieu entre eux, voici, ô divin et très-aimable Jésus, nos cœurs unis d'un même accord pour adorer, louer et aimer, bénir et plaire au vôtre très-saint et sacré, auquel nous dédions ensemble et consacrons pour le temps et l'éternité les nôtres; renonçant pour jamais à tous les amours et les affections qui ne sont pas dans l'amour et l'affection de votre Cœur adorable, désirant que tous les désirs, souhaits et aspirations des nôtres soient toujours conformes au bon plaisir du vôtre, que nous désirons contenter autant que nous en sommes capables. Mais comme nous ne pouvons rien de bon de nous-mêmes, nous vous supplions, ô très-adorable Jésus, par l'infinie bonté et douceur de votre sacré Cœur, de soutenir les nôtres et les confirmer dans la résolution que vous leur faites faire pour votre amour et votre service, afin que jamais rien ne nous sépare et désunisse d'avec vous, mais que nous soyons fidèles et constantes en cette résolution, sacrifiant à l'amour de votre sacré Cœur tout ce qui peut donner des vains plaisirs aux nôtres et les amuser inutilement après les choses d'ici-bas, où nous confessons que tout est vanité et affliction d'esprit, hors de vous aimer et servir, vous seul, mon divin et très-aimable Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui soyez béni, aimé et glorifié éternellement.

A la sainte Vierge.

O très-sainte, très-aimable et très-glorieuse Vierge Mère de Dieu, notre chère Mère, Maîtresse et Avocate, à laquelle nous sommes toutes dévouées et consacrées, faisant gloire de vous appartenir en qualité de filles, de servantes et d'esclaves pour le temps et l'éternité; — voici que d'un commun accord nous nous jetons à vos pieds pour renouveler les vœux de notre fidélité et servitude envers vous, et pour vous prier qu'en qualité de choses vôtres, vous nous offriiez, dédiiez, consacriez et immoliez au sacré Cœur de l'adorable Jésus, — nous et tout ce que nous sommes, tout ce que nous ferons et souffrirons, sans nous rien réserver, ne voulant avoir d'autre liberté que celle de l'aimer, d'autre gloire que celle de lui appartenir en qualité d'esclaves et de victimes de son pur amour, plus d'autre volonté ni pouvoir que celui de lui plaire et le contenter en tout, aux dépens de nos vies. Et puisque vous avez tout pouvoir sur cet aimable Cœur, faites donc, ô notre charitable Mère, qu'il reçoive et accepte cette consécration que nous faisons aujourd'hui en votre présence et par votre entremise, avec les protestations de notre fidélité si nous sommes soutenues de sa grâce et de votre secours, que nous vous supplions ne nous pas refuser.

O notre douce Espérance, faites-nous sentir votre pouvoir envers cet aimable Cœur de Jésus, et employez votre crédit pour nous y loger pour toujours. Priez-le d'exercer son souverain empire sur nos âmes en faisant régner son amour dans nos cœurs, afin qu'il nous consomme et nous transforme toutes en lui-même. Qu'il soit notre Père, notre Époux, notre garde, notre trésor, nos délices, notre amour et notre tout en toutes choses; détruisant et anéantissant en nous tout ce qu'il y a de nous-mêmes pour mettre en place tout ce qui est de lui, afin que nous lui puissions être agréables. Qu'il soit le soutien de notre impuissance, la force de notre faiblesse, la joie de toutes nos tristesses.

O sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, réparez tous les manquements des nôtres; suppléez à tout ce qui nous manque; brûlez

nos cœurs dans vos saintes ardeurs ; consommez toutes nos froideurs et lâchetés à vous aimer et servir, puisque nous voulons faire consister tout notre bonheur et notre félicité de vivre et de mourir en qualité d'esclaves de l'adorable Cœur de Jésus, filles et servantes de sa sainte Mère.

Oraison au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mettez-moi, ô mon doux Sauveur, dans votre sacré côté, et dans votre Cœur adorable, qui est une fournaise ardente du pur amour, et me voilà en assurance. J'espère que vous m'y introduirez, ô mon Jésus et mon souverain Bien, puisque je vous aime, non pour les récompenses que vous promettez à ceux qui vous aiment, mais purement pour l'amour de vous-même. Je vous aime par-dessus toutes choses aimables, par-dessus toutes les bontés, par-dessus toutes les beautés, par-dessus tous les plaisirs, et enfin par-dessus moi-même et tout ce qui est hors de vous, protestant en présence du ciel et de la terre que je veux vivre et mourir en votre saint amour pur et simple, et que quand pour vous aimer de la sorte je devrais être persécutée, tourmentée et endurer la mort, j'en suis très-contente et dirai toujours avec saint Paul : Il n'y a aucune créature qui me puisse séparer de la charité du sacré Cœur de Jésus-Christ, que j'aime et veux aimer éternellement.

O Cœur très-aimable, vous êtes ma force, mon appui, ma récompense, mon salut, mon refuge, mon amour et mon tout! O Cœur de Jésus, très-saint, Cœur très-auguste, le Maître de tous les cœurs, je vous aime, je vous adore et je vous loue; je vous remercie et je suis toute à vous. O Cœur d'amour, demeurez avec moi et en moi; gouvernez-moi, sauvez-moi, changez-moi toute en vous. O Cœur très-bon, Cœur très-sacré dont l'éternelle jouissance sera sans dégoût, mais très-réjouissante, et la récompense des bienheureux, ah! que vous êtes désirable, que vous êtes aimable! O Cœur divin, venez, venez à moi, ou tirez-moi à vous. O Cœur très-haut, délices de la Divinité, hélas! je vous salue de l'exil où je suis; je vous invoque dans ma douleur, et je

vous appelle pour remède à ma fragilité. Ah! Cœur très-miséricordieux, Cœur pitoyable et très-bon de mon Père et de mon Sauveur, ne refusez pas votre secours à mon indigne cœur. Détruisez en moi le règne du péché et y établissez celui de la vertu, afin que votre image demeure parfaitement achevée, et qu'elle soit un jour un ornement de votre palais céleste. Ainsi soit-il.

Humblement prosternée au pied de votre sainte Croix, je vous dirai souvent, ô mon divin Sauveur, pour émouvoir les entrailles de votre miséricorde à me pardonner :

Jésus inconnu et méprisé, ayez pitié de moi.

Jésus calomnié et persécuté, ayez pitié de moi.

Jésus abandonné des hommes et tenté, ayez pitié de moi.

Jésus trahi et vendu à vil prix, ayez pitié de moi.

Jésus blâmé, accusé et condamné injustement, ayez pitié de moi.

Jésus vêtu d'un habit d'opprobre et de honte, ayez pitié de moi.

Jésus souffleté et moqué, ayez pitié de moi.

Jésus traîné la corde au cou, ayez pitié de moi.

Jésus réputé fou et (possédé du démon)[1], ayez pitié de moi.

Jésus fouetté jusqu'au sang, ayez pitié de moi.

Jésus (mis après)[2] Barabbas, ayez pitié de moi.

Jésus dépouillé [de vos vêtements], ayez pitié de moi.

Jésus couronné d'épines et salué par dérision, ayez pitié de moi.

Jésus chargé de la Croix et des malédictions du peuple, ayez pitié de moi.

Jésus accablé d'injures, de douleurs et d'humiliations, ayez pitié de moi.

Jésus triste jusqu'à la mort, ayez pitié de moi.

Jésus battu, outragé et bafoué, ayez pitié de moi.

Jésus pendu sur un bois infâme en la compagnie des voleurs, ayez pitié de moi.

[1] La parenthèse remplace *endiablé*, expression surannée et qui n'offre plus le même sens.

[2] Il y a *prostposé*.

Jésus anéanti et perdu d'honneur devant les hommes, ayez pitié de moi.

Jésus accablé de toutes sortes de douleurs, ayez pitié de moi.

O bon Jésus, qui avez voulu souffrir une infinité d'opprobre set d'humiliations pour l'amour de moi, imprimez-en puissamment l'amour et l'estime dans mon cœur, et m'en faites désirer la pratique. Ainsi soit-il.

Aspirations d'une âme qui désire ardemment la sainte communion.

Grand Dieu que j'adore voilé sous ces faibles espèces, est-il possible [que] vous vous soyez réduit à cette vile demeure, pour venir chez moi et demeurer corporellement avec moi? Les cieux pour vous loger sont trop indignes, et vous vous contentez, pour être toujours avec moi, de ces pauvres espèces.

O bonté inconcevable, pourrais-je bien croire cette merveille si vous-même ne m'en assuriez! Mais encore oserais-je bien penser que vous daignassiez venir en ma bouche! Vous voulez donc reposer sur ma langue et descendre en mon estomac; et pour m'y convier, vous me promettez mille biens!

O Dieu de majesté, mais Dieu d'amour, que ne suis-je tout entendement pour connaître cette miséricorde, tout cœur pour la bien ressentir, et toute langue pour la publier! C'est vous donc, ô le Dieu de mon cœur, qui m'avez créée pour être l'objet de vos amours et le sujet de vos ineffables bontés. Les anges ne se lassent jamais de vous voir; ils désirent cette faveur pendant même qu'ils en jouissent; et moi, puis-je ne point souhaiter de vous avoir?

Puisqu'il y va de votre contentement, ô aimable Sauveur, puisque mes besoins m'obligent de le désirer, et puisque votre bonté me permet de l'espérer, je vous ouvre mon cœur, je vous offre ma poitrine, et ma bouche et ma langue pour vous y transporter.

Venez, venez, ô mon divin Soleil! Je suis plongée dans des

ténèbres horribles d'ignorance et de péchés : venez écarter ces obscurités, et faites rayonner en mon âme les divines lumières de votre connaissance.

Venez, ô mon aimable Sauveur! Une fois vous vous êtes livré tout entier pour me retirer de l'enfer : je suis retombée misérablement sous la servitude du péché. Venez encore cette fois rompre mes liens, briser mes fers et me rendre la liberté.

Venez, ô charitable Médecin de mon âme. Après m'avoir fait un bain de votre sang et m'avoir rendue, dans le baptême, et plus saine et plus sainte que je ne méritais, je me suis, par ma faute, engagée dans mille dangereuses maladies qui portent le dégoût dans mon cœur, la faiblesse à mon courage et la mort à mon âme. Venez donc me guérir, ô mon divin Médecin! J'en ai plus besoin que ce paralytique à qui vous demandiez s'il voulait être guéri. Oui, mon Dieu, oui, je le souhaite tout de bon ; et vous qui connaissez la tiédeur de ce désir, augmentez-le vivement en moi par les ardeurs de votre saint amour.

Venez, ô le plus fidèle, le plus tendre, le plus doux et le plus aimable de tous les amis : venez à mon cœur. Celle que vous aimez est dans des infirmités et des langueurs dangereuses et mortelles. Vous le savez, vous qui lisez dans le fond de mon cœur, si jusqu'ici j'ai été insensible à mon malheur et imprudente à mon danger, maintenant, par votre grâce, je me sens, je me plains, je crie et j'implore votre secours. Je vous somme, par votre amitié incomparable et par votre parole, de venir me soulager. Venez, et ne permettez pas que je vous donne sujet de me quitter. Promettez-moi, comme à sainte Élisabeth, de vouloir toujours être avec moi.

Venez, ô la vie de mon cœur, ô l'âme de ma vie, ô le seul soutien de mon âme, ô pain des anges incarné pour mon amour, exposé pour ma rançon et disposé pour ma nourriture! Venez me rassasier abondamment! Venez me soutenir fortement! Venez me faire croître hautement! Venez me faire vivre de vous et en vous, mais efficacemeut, ô mon unique vie et tout mon bien !

Si un corps était privé de son âme, comment l'appellerait-il, comment la chercherait-il? Ai-je si peu de sentiment de vous et

de moi, que je ne sache pas ce que suis sans vous! Venez, ô mon Dieu et mon Tout; venez animer encore une fois mon âme, languissante après Celui qui fait tout l'ornement de sa beauté, le principe de ses mouvements et la source de sa vie.

Absorbez, je vous en conjure, ô Jésus mon unique amour, toutes mes pensées, et retirez mon cœur de tout ce qui est sous le ciel, par la force de votre amour, plus ardent que le feu et plus doux que le miel. Faites que je meure de l'amour de votre amour, comme vous êtes mort de l'amour de mon amour. Ah! Seigneur, blessez-le tellement ce cœur qui est à vous, et le transpercez si fort de toute part, qu'il ne puisse plus rien contenir de terrestre et d'humain.

O amoureux Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ! O Cœur qui blessez les cœurs plus durs que la pierre, qui échauffez les esprits plus froids que la glace, et attendrissez les entrailles plus impénétrables que le diamant! Blessez donc, ô mon aimable Sauveur, mon cœur par vos sacrées plaies, et enivrez mon âme de votre sang, en sorte que, de quelque côté que je me tourne, je ne puisse rien voir que mon divin Crucifié, et que tout ce que je regarderai me paraisse teint de votre sang. O mon bon Jésus, faites que mon cœur ne se repose point qu'il ne vous ait trouvé, vous qui êtes son centre, son amour et sa félicité.

Mon aimable Jésus, par la sacrée plaie de votre Cœur, pardonnez-moi les péchés que j'ai commis par malice ou par des intentions impures. Mettez mon mauvais cœur dans le vôtre, qui est tout divin, afin qu'étant continuellement sous votre sainte protection et direction, je persévère constamment à faire le bien et à fuir le mal jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Je trouve dans le sacré Cœur de mon Jésus tout ce qui manque [à][1] mon indigence, parce qu'il est tout rempli de miséricorde. Je n'ai point trouvé de remède plus efficace dans toutes mes afflictions que le sacré Cœur de mon adorable Jésus. C'est là que je dors sans soin et que je repose sans inquiétude. Il n'y a rien de rude ni de fâcheux qui ne soit adouci par l'aimable Cœur

[1] Par.

de Jésus. Les malades et les pécheurs y trouvent un asile assuré et y demeurent en assurance. Ce divin et amoureux Cœur est toute mon espérance; il est mon refuge. Son mérite est mon salut, ma vie et ma résurrection. Tandis que sa miséricorde ne me manquera point, je suis bien pourvue de mérites; car plus il est puissant pour me sauver, plus je suis en assurance.

O Cœur divin, qui nous avez montré sur la croix l'excès de votre amour et de votre miséricorde en vous laissant ouvrir pour donner entrée aux nôtres, recevez-les donc maintenant en les attirant par les liens de votre ardente charité, pour les consommer par la véhémence de votre amour.

O Cœur très-libéral, soyez tout notre trésor et notre seule suffisance.

O Cœur très-aimant et très-désirable, apprenez-nous à vous aimer et à ne désirer que vous.

O Cœur très-favorable et qui prenez tant de plaisir de nous faire du bien, faites-moi celui d'acquitter ma dette envers la divine justice. Je suis insolvable, payez pour moi. Réparez les maux que j'ai faits, par les biens que vous avez faits. Et afin que je vous doive tout, recevez-moi, ô Cœur charitable, à l'heure redoutable de ma mort. Cachez mon âme de la divine colère, que j'ai si souvent irritée. Paraissez et répondez pour moi; car je n'ai rien fait qui ne me condamne à un supplice éternel, si vous ne me justifiez. Hélas! ne souffrez pas que je sois privée de vous aimer éternellement. Je languis du désir d'être unie à vous, de vous posséder et [de] m'abîmer dans vous, pour ne plus vivre que de vous qui êtes ma demeure pour toujours. C'est en vous, ô Cœur tout aimable, que je veux aimer, agir et souffrir. Consommez donc en moi tout ce qu'il y a de moi-même; [1] mettez en place ce qui est de vous et me transformez en vous. Que je ne vive que de vous et pour vous. Soyez donc ma vie, mon amour et mon tout. Amen.

1 Et.

Acte de contrition vers le Cœur de Jésus-Christ.

O très-sacré et adorable Cœur de Jésus, me voici humblement prosternée devant vous, avec un cœur contrit et pénétré de la vive douleur de vous avoir si peu aimé et tant fait d'injures par mes égarements, ingratitudes, perfidies et autres infidélités, par lesquelles je me suis rendue indigne de vos miséricordes et de toutes les grâces et faveurs de votre pur amour. [1] La honte et le respect que j'en ai ne me laissent d'autre parole pour m'exprimer, sinon de vous dire : J'ai péché contre vous. J'ai péché, ayez pitié de moi qui suis indigne de toute miséricorde. Ne me condamnez pas pourtant, ô Cœur divin, plein de charité. Je vous conjure de signaler l'excès de vos bontés en faisant grâce à cette pauvre criminelle que voici devant vous comme anéantie dans l'abîme de son néant et de sa misère. Hélas! ô sacré Cœur, j'ai péché contre vous. Mais ne m'abandonnez pas à la rigueur de votre justice, qui infailliblement punirait mes manquements d'amour envers vous par la privation éternelle de ce même amour. Ah! que plutôt tous les tourments, peines et misères viennent fondre sur moi, que d'être un seul moment privée de vous aimer! Et puisque c'est vous, ô Cœur divin, source d'amour, qui avez reçu l'injure de toutes mes infidélités et de mon peu d'amour, prenez donc soin vous-même de vous venger. Et si vous voulez me condamner à brûler éternellement, j'y consens, pourvu que ce soit dans les feux dévorants de votre pur amour. O Cœur pitoyable, sauvez-moi par l'excès de vos miséricordes. Ne me laissez pas périr dans le déluge de mes iniquités. O Cœur d'amour, je crie à vous de l'abîme de ma misère : Sauvez-moi par votre ardente charité. Sauvez-moi, je vous en conjure par tout ce qui est en vous de plus capable à vous inciter à me faire cette grande miséricorde. Ayez donc pitié de cette pauvre criminelle qui attend son salut de vous.

Hélas! sauvez-moi donc, ô Cœur miséricordieux, à quel prix

[1] Et.

que ce soit. Sauvez-moi et ne me privez pas de vous aimer éternellement. Que plutôt tous les moments qui me restent de vie ne soient qu'amertume et douleur et affliction.

Mais ne suis-je pas assez punie d'avoir aimé si tard un Cœur si plein d'amour! [1] J'ai tant de regret de vous avoir si ingratement offensé, mon souverain Bien, pour l'amour de vous-même, que je voudrais avoir souffert toutes les peines de l'enfer, dès le moment que j'ai commencé à pécher, pour me servir de préservatif, plutôt que d'avoir tant commis de péchés, quoique j'espère que votre miséricorde m'en exemptera. C'est de quoi je vous prie, en vous criant merci de tout mon cœur. Pardonnez, pardonnez donc, s'il vous plaît, à ce pauvre cœur affligé qui a mis toute sa confiance et n'a d'espérance qu'en vous. O Cœur de Jésus, mon Sauveur, exercez sur moi cet office qui vous coûte si cher, et ne perdez pas le fruit de tant de peines et d'une mort si douloureuse. Mais honorez-la dans mon salut, afin que mon cœur vous puisse aimer, louer et glorifier éternellement. Soyez donc, ô sacré Cœur, notre refuge et notre secours, maintenant et à l'heure de notre mort.

Prenez ma cause en main; justifiez-moi et détournez les rigueurs que mes péchés ont méritées. Hélas! vous êtes mon vrai ami; répondez et payez pour moi. Retirez-moi de cet abîme où mes péchés m'ont déjà précipitée. Écoutez, écoutez donc, s'il vous plaît, les gémissements de ce pauvre cœur affligé qui espère tout de votre bonté. Et si votre justice le condamne comme indigne de pardon, il en appellera au tribunal de votre amour, étant prêt d'en souffrir toutes les rigueurs, plutôt que d'être un seul moment privé de vous aimer. Coupez, brûlez, tranchez; pourvu que je vous aime, cela me suffit. N'épargnez ni mon corps, ni ma vie, lorsqu'il s'agira de votre gloire. Je suis à vous, ô divin et adorable Cœur. Opérez donc mon salut, je vous en conjure; et ne m'abandonnez pas à moi-même, en punissant mes péchés par de nouvelles rechutes dans ces mêmes péchés. Ah! plutôt mille morts que de vous offenser, vous que j'aime cent fois plus que ma vie!

[1] Et.

Hélas! quelle gloire vous donnerait la perte d'un chétif atome? et [ce] vous en sera une grande de sauver une si misérable pécheresse. Sauvez-moi donc, pur amour, car je vous veux aimer éternellement, à quel prix que ce soit. Oui, je vous veux aimer, quoi qu'il m'en doive coûter, je vous veux aimer de tout mon cœur.

SECTION II

PRIÈRES DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE DONT LES AUTOGRAPHES DISPARUS SE TROUVENT REPRODUITS DANS LES ANCIENS MANUSCRITS DU MONASTÈRE DE PARAY.

Exercice du matin, qu'elle écrivit, ainsi que celui de la sainte Messe, par l'ordre de la mère de Saumaise.

Aussitôt que je suis éveillée, je dis ce qui est marqué dans le Directoire, et puis je présente mon cœur à mon Dieu, afin qu'il le remplisse tellement de lui-même qu'il n'y ait plus de place pour les créatures, pour moi, ni pour aucune chose mortelle. O mon divin Jésus, ne permettez pas que du sommeil corporel je tombe dans le spirituel. Réveillez tellement mon cœur et mon esprit et ma volonté à vous aimer, que jamais je ne cesse cet aimable exercice d'amour, qui me rende semblable aux anges. Unissez si fortement, ô mon divin Époux, mon cœur et mon esprit et mon âme à vous, que rien ne soit capable de m'en séparer un seul moment. Vous êtes ma vie, ma plénitude et tout mon contentement. Ne permettez pas, mon Dieu, que les occupations extérieures me retirent un seul moment de votre sainte présence; mais qu'elles me servent de moyens pour m'unir à vous.

Et puis je pense aux imperfections auxquelles je suis plus su-

jette, pour pratiquer la vertu contraire. Je dis les *Angelus*. Après avoir fait un acte de foi et d'adoration, je dis : Mon Dieu, je vous remercie de toutes les grâces que j'ai reçues de votre libérale bonté, particulièrement de la création, conservation, et vocation, et rédemption, et de la foi, et de m'avoir préservée cette nuit de mort subite.

Humblement prosternée à vos pieds, ô Grandeur infinie, je confesse que je ne suis qu'une misérable pécheresse, indigne de regarder le ciel et d'être sur la terre. Je vous demande pardon de tous les péchés que j'ai commis en toute ma vie. Je les hais parce que vous les haïssez; je les déteste parce que vous les détestez, et suis tellement marrie de les avoir commis, pour l'amour de vous-même, que quand il n'y aurait ni paradis ni enfer, je ne laisserais pas d'en avoir un très-grand regret, parce que vous êtes infiniment bon, et digne d'être aimé par-dessus toute chose. Je m'en corrigerai et m'en confesserai au plus tôt. J'accepte par avance toutes les pénitences qui m'en seront imposées, et celles dont il vous plaira me châtier en ce monde; proposant, moyennant votre sainte grâce, de m'amender.

Faites, mon Dieu, que toute ma vie je vous aime d'un véritable, fort et persévérant amour. O mon divin Jésus, j'offre et consacre à votre divine majesté mon cœur et toutes ses affections, mon âme et toutes ses facultés, mon esprit et toutes ses puissances, mon entendement et toutes ses connaissances, ma mémoire et toutes ses pensées, ma volonté pour être liée à la vôtre et ne paraître que dans son accomplissement. O mon amoureux Jésus, recevez-moi entre les bras de votre miséricorde, et unissez tellement mes actions, désirs, intentions et affections et paroles aux vôtres, et les animez de votre Esprit-Saint, que rien ne se fasse en moi que selon le mouvement de votre amour. Je vous sacrifie mon corps et tous ses sens, ma vie et tous ses mouvements. Je renonce de tout mon cœur aux vaines sensualités de la nature, aux vaines complaisances des créatures, et à toutes mes volontés, pour embrasser la vôtre en ce que je connaîtrai vous être le plus agréable. Faites, mon bien-aimé Jésus, que tous mes mouvements et actions et paroles soient autant d'actes d'adoration, d'amour et de soumission à votre bon plaisir. J'accepte de tout mon cœur

les peines et afflictions et humiliations qu'il vous plaira m'envoyer. Oui, mon Dieu, je les recevrai de votre main, comme des gages de votre amour, vous offrant toutes les actions que je suis obligée de faire selon ma vocation. Espérant en votre miséricorde, je veux gagner les indulgences, vous suppliant les vouloir appliquer au salut de mon âme. Je m'unis à toutes les bonnes œuvres qui se font dans la sainte Église militante, triomphante et souffrante.

O mon Dieu, je vous demande votre sainte bénédiction, abandonnant tout mon être, pour en disposer selon votre sainte volonté.

Je vous salue, ô mon aimable maîtresse, très-digne Mère de Dieu. Je vous honore et révère de tout mon cœur. Je vous consacre ma liberté, vous suppliant d'être la conductrice de mes pas, la gouvernante de ma vie, la règle de tous mes desseins et actions et désirs. Soyez, ô très-sainte Vierge, l'étoile de ma navigation, le port assuré de mon salut et de mon éternité. Je vous demande, ô doux refuge des pécheurs, votre protection et votre bénédiction, et la grâce que je vive de votre vie et que je meure de votre mort. Amen.

Je salue mon saint ange et mes saints protecteurs, et leur demande leur bénédiction et assistance, et puis je renouvelle mes vœux.

Pour la sainte Messe.

Je crois, mon Dieu, que vous êtes ici présent avec la même puissance que vous êtes au ciel; je vous y adore avec tous les saints anges et tous les bienheureux. Je vous reconnais et confesse pour mon Dieu, mon premier principe et ma dernière fin. O très-sainte, très-auguste, très-adorable Trinité, je me prosterne au pied de vos grandeurs pour vous demander pardon de toutes mes infidélités, tiédeurs et lâchetés, et de l'abus que j'ai fait de vos saintes grâces, et du peu de fruit que j'ai tiré des saints sacrements, et de tous les péchés que j'ai commis en ma vie, dont je me repens de tout mon cœur, pour l'amour de vous-

même, ô mon Dieu, que j'aime mille fois plus que ma vie, et de laquelle j'aimerais mieux être privée que de vous avoir offensé. Je vous supplie, par le mérite infini de votre très-saint sacrifice de la sainte Messe, de me pardonner et me donner la grâce de mourir plutôt que de vous déplaire.

Et je dis le CONFITEOR.

Je vous offre, ô mon Dieu, le mérite infini de ce sacrifice du corps et du sang précieux de mon Sauveur en satisfaction de mes péchés, et pour vous demander la consommation de vos grâces, l'accomplissement de vos saintes volontés, la persévérance aux bonnes œuvres, la mortification de ma propre volonté, une foi vive, une ardente charité, une ferme espérance, un heureux trépas, une vraie repentance à la fin de ma vie. Je vous l'offre encore, ô mon Dieu, pour l'exaltation de la sainte Église, pour N. S.-P. le Pape, pour notre Roi et tous les princes chrétiens, et toutes les nécessités de ce royaume, et celles de mes parents et alliés, spécialement pour notre famille, et pour tous les Ordres religieux, et pour notre Institut, et en particulier pour cette Communauté, vous suppliant de pourvoir à toutes nos nécessités spirituelles, corporelles et temporelles. Donnez-nous, mon Dieu, le vrai esprit de charité et d'humilité.

Je vous demande la conversion des infidèles et pécheurs, l'extirpation des hérésies, la délivrance des âmes du purgatoire, la consolation des affligés et de tous les nécessiteux. Je vous recommande les âmes agonisantes; et finalement, je m'unis à toutes les intentions que vous avez eues en instituant ce saint Sacrement, vous suppliant d'en appliquer le mérite à toutes ces intentions, et de tous les autres sacrifices qui se célèbrent par la sainte Église; souhaitant que votre volonté s'accomplisse dans toutes ses demandes, et que vos grâces s'y consomment.

A L'ÉVANGILE

Je dis : Jésus a été obéissant jusqu'à la mort, etc., comme il est marqué au Directoire. Après le CREDO, quand c'est jour de communion, je m'y prépare. Quand je ne la fais pas, je prends un

mystère de la Passion auquel je m'occupe jusqu'au SANCTUS. Le dimanche, la prière au jardin des Olives; le lundi, comme il fut trahi par Judas et lié par les Juifs; le mardi, la Flagellation; le mercredi, le Couronnement d'épines; le jeudi, le Portement de croix; le vendredi, le Crucifiement; le samedi, la sainte Vierge au pied de la croix.

Au SANCTUS, je dis :

Je vous offre, ô mon Dieu, tous les mérites infinis de la Passion de mon Seigneur Jésus-Christ dans ce saint sacrifice, pour le salut de toutes les créatures et la rémission de tous mes péchés et de ceux de tout le monde, à l'honneur de votre sainte Mère, à la gloire et félicité de tous vos saints, et pour vous demander la béatification de notre digne mère [de Chantal], et le soulagement des âmes du purgatoire.

A L'ÉLÉVATION

Je vous adore, mon Sauveur, dans un esprit d'une vraie humilité, et vous offre, par l'entremise du Prêtre, à votre divin Père, pour l'expiation de mes péchés et de ceux de tout le monde.

A L'ÉLÉVATION DU CALICE

O Sang précieux, répandez-vous sur mon âme pour la sanctifier; et que l'amour qui vous l'a fait répandre s'embrase dans mon cœur pour le purifier.

Mon doux Jésus, j'unis mon âme à la vôtre, mon cœur et mon esprit, ma vie, mes intentions aux vôtres; et ainsi unie je me présente à votre Père. Recevez-moi, ô Père éternel, par les mérites de votre divin Fils, que je vous offre avec le Prêtre et toute l'Église. Ne me regardez plus que comme cachée dans ses plaies, couverte de son sang et chargée de ses mérites. C'est ainsi que je me présente à vous, afin que vous ne me rejetiez pas de devant votre face, mais que vous me receviez entre les bras de votre paternelle bonté, et que vous m'accordiez la grâce du salut. O mon

Dieu, je vous rends grâces de tous vos bénéfices [1], de votre mort et passion, et de l'institution de vos saints sacrements, spécialement de celui de nos autels.

Et je dis le PATER.

Père éternel, je vous offre mon entendement afin qu'il apprenne à ne rien connaître que vous. Mon doux Jésus, je vous offre ma mémoire afin qu'elle ne se souvienne que de vous. Très-charitable Saint-Esprit, je vous offre ma volonté afin que vous l'échauffiez et l'embrasiez de votre divin amour. Ornez mon âme de vos sept dons, et me rendez votre temple de pureté. Remplissez-moi de vos grâces, et préparez mon cœur à recevoir mon Dieu spirituellement. Mon Divin Jésus, puisque mes péchés me rendent indigne de vous recevoir dans mon cœur, recevez-moi dans le vôtre et m'unissez si parfaitement à vous, que rien ne soit capable de m'en retirer un seul moment. Abîmez ma misère et petitesse dans la grandeur de vos miséricordes, et me transformez toute en vous, afin que je ne vive plus que de vous, en vous, et pour l'amour de vous. Venez donc, unique objet qui me contente, prendre possession de ce cœur qui est à vous et qui ne peut demeurer un seul moment sans vous.

Je vous rends grâces de ce qu'il vous a plu vous donner spirituellement à mon âme. Je me donne aussi toute à vous, sans réserve, afin qu'il vous plaise de faire en moi tout ce que vous désirez qu'il soit fait. Détruisez cet esprit d'amour-propre; abaissez tout ce qui s'élève, et anéantissez tout ce qui vous résiste.

Je fais la rénovation des vœux.

Oraison à Notre-Seigneur en qualité de roi au saint Sacrement.

Je vous adore, ô Jésus, Roi puissant, sur votre trône d'amour et de miséricorde. Recevez-moi comme votre esclave et votre sujette, et me pardonnez, s'il vous plaît, mes résistances et rébellion à votre souverain domaine sur mon âme. Hélas! Roi dé-

1 Bienfaits.

bonnaire, souvenez-vous que vous ne pourriez être miséricordieux si vous n'aviez des sujets misérables. Étendez donc, je vous en conjure, votre main libérale pour remplir mon extrême indigence du précieux trésor de votre saint amour, qui n'est autre que vous-même, après m'avoir vidée de tout ce misérable amour de moi-même et de tous ces vains respects humains qui me tiennent comme liée et enchaînée. Venez, ô mon Roi souverain, rompre mes liens, et me délivrer de cette méchante servitude, pour établir votre empire dans mon cœur. Je veux régner dans le vôtre, par une ardente charité envers mon prochain, n'en parlant qu'avec charité, en le supportant, l'excusant et ne lui faisant que ce que je voudrais m'être fait, ne souillant jamais mon cœur ni ma langue d'aucune médisance ni ressentiment; ni je ne me troublerai de rien, afin que mon Roi trouve en moi un empire de paix. Amen.

Oraison à Notre-Seigneur victime.

C'est pour honorer votre état de victime en ce Sacrement d'amour que je me viens offrir à vous en cette qualité, vous suppliant vouloir être mon Sacrificateur, pour m'immoler sur l'autel de votre aimable Cœur. Comme cette victime est criminelle en toutes ses parties, je vous supplie, ô mon divin Sacrificateur, de la vouloir purifier et consommer dans les ardeurs de votre divin Cœur, comme un holocauste parfait d'amour et de grâce, pour me donner une nouvelle vie, et que je puisse dire avec vérité : Je n'ai plus de « moi » ni de « mien », soit que je vive ou que je meure; mon Jésus est « mon moi; mon mien » c'est d'être « sienne [1] ». Amen.

Autre oraison.

Voici cette prodigue, ô Père pitoyable, qui a péché contre vous en dissipant les biens dont vous l'avez enrichie. Je me jette

[1] *Dilectus meus mihi, et ego illi.* (Cant., I, 16.) *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.* (Rom. XIV, 8.)

à vos pieds pour vous crier merci. Ne me rejetez pas, et ne vous oubliez pas de vos miséricordes ; exercez-les sur ma pauvre âme, quoiqu'elle en soit indigne. Ne permettez pas qu'elle se perde à vos yeux, puisque votre sacré Cœur l'a enfantée avec tant de douleurs. Ne me refusez pas l'aimable qualité de fille de votre Cœur, dans lequel je désir mourir à moi-même et au péché, pour ne plus vivre que de sa vie de soumission à l'obéissance. C'est dans cet esprit que je veux faire toutes mes actions, unissant mon obéissance à celle que vous rendez au Prêtre, bon ou mauvais, sans témoigner la peine que vous avez d'entrer dans les cœurs des pécheurs. De même, je réprimerai si bien mes répugnances, qu'elles n'auront point d'autre effet que de vous les sacrifier, en disant : *Jesus autem tacebat* [1]. Jésus a été obéissant jusqu'à la mort ; je veux donc obéir jusqu'au dernier soupir de ma vie. Amen.

Oraison à Notre-Seigneur en qualité de médecin tout-puissant.

O Jésus, mon amour, en mémoire du sacrifice que vous fîtes de vous-même sur la Croix et que vous faites maintenant au très-saint Sacrement, je vous supplie d'accepter celui que je vous fais de tout mon être, immolé et sacrifié à vos adorables desseins et volontés. Recevez-moi en esprit de pénitence et de sacrifice. O céleste Médecin de mon âme et souverain remède à mes maux, je me viens présenter à vous comme une malade désespérée à tout autre qu'à votre charitable Cœur, qui seul connaît mes maux et m'en peut guérir. C'est ce que j'espère de votre bonté, puisque vous vous êtes fait ma médecine et mon épithème d'amour dans cet aimable Sacrement. Ma lâcheté et ma froideur en votre amour ont fait toutes mes infirmités ; mais vous pouvez, si vous voulez, m'en guérir, car je suis prête à tout souffrir pour cela. Coupez, brûlez, tranchez ; pourvu que je vous aime et que je sois sauvée, je me soumets à tout. Et de mon côté, je suis prête d'employer et le fer et le feu, par une entière mortification et crucifixion de

[1] Matth. XXVI, 63.

moi-même, pour guérir les blessures que l'orgueil et l'amour-propre ont faites à mon âme. Appliquez-vous donc à mon pauvre cœur languissant comme un épithème d'amour. O mon charitable Médecin, ayez pitié de mes faiblesses, et m'en délivrez pour la gloire de votre nom. Amen.

Oraison pour demander les grâces nécessaires à la vie religieuse.

Seigneur, ne permettez pas que je viole ou néglige l'observance de mes saintes Règles. C'est pour cela que je choisis votre sacré Cœur pour ma demeure, afin qu'il soit ma force dans les combats, le soutien de ma faiblesse, ma lumière et mon guide dans les ténèbres, enfin le réparateur de tous défauts, le sanctificateur de toutes mes intentions et actions, lesquelles j'unis aux vôtres, et vous les offre pour me servir d'une continuelle disposition à vous recevoir. Amen.

Acte d'amour et de contrition parfaite.

Humblement prosternée devant vous, ô sacré Cœur de Jésus, je vous adore, je vous loue, je vous bénis et je vous aime de toutes les forces et de tout l'amour dont mon cœur est capable; mais étendez sa capacité et augmentez mon amour, afin que je vous aime davantage, et que cet amour me rende pour jamais tout à vous. C'est la grâce que je vous demande pour moi et pour tous les cœurs capables de vous aimer, et particulièrement pour le mien rebelle, endurci, infidèle, qui depuis si longtemps abuse de vos grâces, vous résiste et ne fait que vous offenser. Je mène une vie si lâche à votre saint service, que, sans l'excès de votre miséricorde, il y a longtemps que vous m'auriez vomie et rejetée comme un objet d'horreur et d'abomination, qui ne mérite que de souffrir éternellement toutes les rigueurs de votre juste colère. Mais je vous conjure, ô sacré Cœur de mon adorable Jésus, faites que par cette ardente charité qui vous a consommé sur l'arbre de la Croix, comme une victime d'amour et de souffrance, et

qui vous tiendra en cette qualité sur nos autels jusqu'à la consommation des siècles, de m'accorder à moi, pauvre misérable pécheresse, le pardon de tous les péchés que j'ai commis par ingratitude, oubli, infidélité et autres injures que je vous ai faites, et dont je me repends de tout mon cœur. Je vous en demande pardon avec toute la douleur et le regret dont je suis capable, protestant que je voudrais pouvoir répandre tout mon sang par par tous les tourments imaginables, pour satisfaire à votre divine justice et réparer tous les outrages que je vous ai faits, acceptant par avance toutes les peines dont il vous plaira me châtier en cette vie, à la réserve d'être abandonnée à moi-même et au péché, et par ce moyen être privée de votre amour. O divin et tout aimable Cœur, ne me condamnez pas à un si horrible tourment que de ne vous pas aimer! Que plutôt toutes les peines de l'enfer viennent me tourmenter, que d'être un seul moment sans vous aimer. O divin Cœur, source d'amour et de bonté, comment vous pourriez-vous oublier de vos miséricordes, pour condamner à une éternelle privation de votre amour un cœur qui ne veut plus vivre que pour vous aimer, et ne respirer et n'aspirer qu'à cet amour dans le temps et l'éternité?

Écoutez donc, ô tout aimable Cœur de mon Seigneur Jésus-Christ, la demande que je vous fais et la requête que je vous présente en ma faveur, indigne chétive pécheresse que je suis, en vous demandant ma véritable conversion. Je déteste le passé avec tant d'horreur, que je choisirais plutôt d'être abîmée dans l'enfer que d'y retourner à l'avenir; et si vous voulez me condamner aux flammes, que ce soit sans réserve dans celles de votre pur amour. Abîmez-moi dans cette ardente fournaise, pour punition de toutes mes perfidies. Et quand l'excès de vos bontés vous inciterait à me faire encore quelque grâce, je ne vous en demande point d'autre que ce doux supplice d'amour. Mais faites, je vous en conjure, que je m'y consomme pour y être transformée en vous. Et pour vous venger de ce que je ne vous ai pas aimé, pour m'être aimée désordonnément moi-même, percez et transpercez mille et mille fois mon cœur ingrat du trait de votre pur amour, en sorte qu'il ne puisse plus rien contenir de terrestre et d'humain, mais la seule plénitude de votre pur

amour, qui ne me laisse plus d'autre liberté que de vous aimer en souffrant et accomplissant en tout votre sainte volonté. Voilà les grâces que je vous demande, ô sacré et tout aimable Cœur, et vous conjure m'accorder et à tous les cœurs capables de vous aimer, pour lesquels je vous demande de vivre et de mourir dans ce même amour: Amen.

Union à Jésus immolé.

O mon doux Jésus, l'unique amour de mon cœur, le doux supplice de mon âme, et le martyre agréable de ma chair et de mon corps, toute la grâce que je vous demande pour honorer votre état d'hostie au saint Sacrement, c'est que je vive et que je meure victime de votre sacré Cœur, par un amer dégoût de tout ce qui n'est point vous; victime de votre sainte âme, par toutes les angoisses dont la mienne est capable; victime de votre corps, par l'éloignement de tout ce qui peut satisfaire le mien, comme par la haine d'une chair criminelle et maudite.

Acte d'amour au sacré Cœur.

O très-amoureux Cœur de mon unique amour! Jésus, ne vous pouvant aimer, honorer et glorifier selon l'étendue du désir que vous m'en donnez, j'invite le ciel et la terre de le faire pour moi; et je m'unis à ces ardents Séraphins pour vous aimer. O Cœur tout brûlant d'amour, que n'enflammez-vous le ciel et la terre de vos plus pures flammes, pour en consommer tout ce qu'ils enserrent, afin que toutes les créatures ne respirent que votre amour! Faites-moi ou mourir ou souffrir, ou du moins changez-moi tout en cœur pour vous aimer, en me consommant dans vos plus vives ardeurs. O feu divin, ô flammes toutes pures du Cœur de mon unique amour Jésus! brûlez-moi sans pitié, consommez-moi sans résistance. Hélas! pourquoi m'épargnez-vous? puisque je ne mérite que le feu et que je ne suis propre qu'à brûler. O amour du ciel et de la terre, venez tout dans mon cœur pour me réduire en cendres! O feu dévorant de la Di-

vinité, venez, venez fondre sur moi! Brûlez-moi, consommez-moi au milieu de vos plus vives flammes, qui font vivre ceux qui y meurent. Ainsi soit-il.

Oraison d'amour au sacré Cœur.

O Cœur embrasé et vivant d'amour! ô sanctuaire de la Divinité, temple de la majesté souveraine, autel de la divine charité, Cœur qui brûlez d'amour, et pour Dieu et pour moi, je vous adore, je vous aime, je me fonds d'amour et de respect devant vous! Je m'unis à vos saintes dispositions; je veux, oui je veux et brûler de vos feux et vivre de votre vie. Que j'ai de joie de vous voir heureux et content! Que je prends part à vos grâces, à vos douleurs et à votre gloire, et que de bon cœur je voudrais mourir et souffrir, plutôt que de vous déplaire! O mon cœur, il ne faut plus agir que par les mouvements du Cœur sacré de Jésus; il faut expirer en silence devant lui à tout ce qui est humain et naturel.

O Cœur divin, je m'unis à vous et me perds en vous. Je ne veux plus vivre que de vous, par vous et pour vous. Ainsi tout mon emploi sera de demeurer en silence et en respect, anéantie devant vous comme une lampe ardente qui se consomme devant le saint Sacrement. Aimer, souffrir et mourir! Amen.

Acte d'adoration au saint Sacrement.

Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, que je crois véritablement et réellement présent au très-saint Sacrement de l'autel, recevez cet acte d'une adoration très-profonde pour suppléer au désir que j'aurais de vous y adorer sans cesse, et en action de grâces des sentiments d'amour que votre sacré Cœur y a pour moi. Je ne saurais mieux les reconnaître qu'en vous offrant tous les actes d'adoration, de résignation, de patience et d'amour que ce même Cœur a faits pendant sa vie mortelle, et qu'il fait encore et fera éternellement dans le ciel afin de vous aimer, vous louer et adorer par lui-même autant qu'il me sera possible. Je

m'unis à cette offrande divine que vous faites à votre divin Père; et je vous consacre tout mon être, vous priant de détruire en moi le péché et de ne pas permettre que je sois séparée de vous éternellement.

Prière au sacré Cœur de Jésus pour toute sorte de besoins.

C'est du profond abîme de mon néant que je me prosterne devant vous, ô très-sacré et divin Cœur de Jésus, pour vous rendre tous les hommages d'amour, d'adoration et de louange dont je suis capable, et pour vous offrir toutes mes nécessités, en vous découvrant confidemment mes misères comme à mon parfait Ami, ma pauvreté, ma nudité, mes infirmités, mes tiédeurs et lâchetés, enfin toutes les plaies de mon âme, vous suppliant d'en avoir pitié et compassion et de vouloir me secourir selon la grandeur de vos miséricordes. O Cœur de charité, sauvez-moi, je vous en conjure par tout ce qui est capable de vous exciter à m'accorder cette grâce finale, et à tous ceux qui sont dans le même péril de leur salut. Hélas! ô Cœur divin, ne me laissez pas périr dans le déluge de mes iniquités! Et pourvu que je vous aime éternellement, faites au reste ce qu'il vous plaira de moi. J'ai mis ma confiance en vous, ne me rejetez pas. Je vous appelle, je vous invoque comme le souverain remède à tous mes maux, dont le plus grand est le péché. Détruisez-le en moi et me pardonnez tous ceux que j'ai commis, dont je me repens de tout mon cœur en vous en demandant pardon.

Faites-moi donc sentir, ô aimable Cœur, votre souverain pouvoir, et à tous les cœurs capables de vous aimer; à mes parents et mes amis, et à toutes les personnes qui sont recommandées à mes prières ou qui prient pour moi, et à qui j'ai une particulière obligation. Assistez-les, je vous en conjure, selon leurs nécessités. O Cœur plein de charité, amollissez les cœurs endurcis et soulagez les âmes du purgatoire; soyez l'asile assuré de celles qui sont en agonie, et la consolation de tous les affligés et nécessiteux. Enfin, ô Cœur d'amour, soyez-moi tout en toute chose; mais surtout à l'heure de la mort, soyez le refuge assuré de mon

âme étonnée. A ce moment, recevez-la dans le sein de votre miséricorde. Amen.

Acte d'adoration au sacré Cœur.

J'adore maintenant, et de toute l'étendue de mon cœur, votre souveraineté, ô très-sacré, divin et adorable Cœur de Jésus, que je veux craindre et respecter avec une attention continuelle de ne plus vous offenser, parce que vous êtes infiniment bon. O très-saint Cœur, je vous aime et veux vous aimer souverainement, par-dessus toutes choses, de toutes mes forces et puissances, détestant tout péché; espérant qu'étant toute à vous, puisque vous m'avez enfantée sur la croix avec tant de douleurs, vous aurez pitié de mes faiblesses et misères, et ne m'y laisserez pas perdre.

Je m'offre donc toute à vous, ô Cœur d'amour! avec intention que tout mon être, ma vie, mes souffrances soient pour vous aimer, honorer et glorifier au temps et en l'éternité. Je vous aime, ô Cœur tout aimable, comme mon souverain Bien, tout mon bonheur, toute ma joie, seul digne de l'amour de tous les cœurs. Puisse le mien se réduire en cendres par l'ardeur et la véhémence de cet amour, par lequel je renouvelle de toute mon âme toutes les offrandes que je vous ai faites de moi-même! Gardez-moi de vous déplaire, et faites-moi faire ce qui vous agréera le plus. O Cœur, source du pur amour, que ne suis-je tout cœur pour vous aimer, et tout esprit pour vous adorer! Faites donc que je ne puisse, s'il vous plaît, aimer que vous, en vous, et par vous et pour vous! Que ma mémoire ne se souvienne que de vous, que je n'aie plus d'entendement que pour vous connaître, de volonté ni d'affection que pour vous aimer, de langue que pour vous louer, d'œil que pour vous regarder, de mains que pour vous servir, de pieds que pour vous chercher, afin que je vous puisse aimer un jour sans crainte de vous perdre dans l'éternité bienheureuse. Amen.

Convention de tout faire par amour et par obéissance.

C'est par l'ardent désir que j'ai d'être une bonne religieuse que je vous demande, ô mon doux Jésus, de me rendre parfaitement conforme à cette vie de mort à l'égard des sens que vous menez au très-saint Sacrement, où vous vous rendez obéissant jusqu'à la mort, d'une manière mystique, à la seule voix du Prêtre, bon ou méchant. Faites donc, mon Sauveur, que pour y honorer votre obéissance et anéantissement, je puisse me rendre humble et obéissante, selon toute l'étendue de la perfection qui est marquée dans nos saintes Constitutions.

C'est pour vous, ô Jésus, que je sacrifie ma liberté et propre volonté à la vôtre très-sainte, sans réserve. Je désavoue de tout mon cœur, je renonce et déteste toutes les vues, répugnances et désagréments et murmures qu'elle me pourra suggérer, avec mon orgueilleux amour-propre, sur tout ce qui me sera ordonné ou défendu de faire. C'est ici un pacte que mon cœur fait avec le vôtre sacré, ô mon divin Jésus, de tout faire par amour et par obéissance, et de vouloir vivre et mourir dans cet exercice, où je comprends tout ce qui est nécessaire pour ma perfection. Je vous supplie de prendre possession de mon cœur, et de tout ce qui vous peut glorifier en moi, pour le temps et l'éternité. Amen.

Pacte avec le sacré Cœur de Jésus.

O très-divin, très-adorable et tout aimable Cœur de Jésus, me voici humblement prosternée devant vous pour vous adorer, louer, bénir et glorifier, et pour reconnaître les droits de votre souveraineté sur moi, en confessant et reconnaissant ma servitude et les protestations de mon amour et de ma fidélité envers vous. O Cœur très-saint, recevez-moi, puisque je suis et veux être toute à vous, malgré toutes les oppositions que mes ennemis y susciteront. Ne me rejetez pas, mais reconnaissez ce qui vous appartient; recevez-le et le défendez. Soutenez ma faiblesse dans l'extrême désir que j'ai de vous aimer et de vous plaire. Donnez-

moi, s'il vous plaît, les grâces nécessaires pour le faire parfaitement, et pour prier, agir et souffrir dans la pureté de votre amour. O Cœur sacré, je me donne et consacre tout à vous : mon cœur, mon entendement, ma mémoire et volonté, afin que tout ce que je ferai et souffrirai soit tout pour votre amour et gloire, que tout ce que je verrai et entendrai me porte à vous aimer, que toutes mes paroles soient autant d'actes d'adoration, d'amour et de louanges envers votre souveraineté, et que les mouvements de mes lèvres soient autant d'actes de contrition de tous les péchés commis et de tous les biens que j'ai omis; vous demandant, ô Cœur d'amour, que je puisse vous attirer autant de fois à moi que j'attire l'air pour respirer; et qu'en le renvoyant pour le même effet, je vous offre autant de fois à votre Père éternel pour lui rendre tout ce que je lui dois. Faites, ô sacré Cœur, que toutes les palpitations et battements de mon cœur et de mes poumons soient autant d'actions de grâces et de remercîments de tous les dons et faveurs que vous m'avez faits et que vous avez eu dessein de me faire. Ôtez donc, s'il vous plaît, tous les empêchements, car je renonce et désavoue tous les mouvements d'orgueil et d'amour-propre, et tout ce qui m'empêche de vous aimer parfaitement et vous servir fidèlement.

O Cœur plein de bonté, écoutez-moi et m'exaucez. O Cœur sacré, auquel je suis, duquel je dépens, et par lequel je vis, enflammez-moi, occupez-moi et me transformez tout en vous. Faites que toutes mes démarches soient pour parvenir à vous, et que tous mes mouvements et agitations soient pour m'y unir; protestant que j'aimerais mieux souffrir mille morts que de m'en séparer ou de commettre aucune infidélité envers vous.

Acceptez donc ce pacte que je fais avec vous, ô Cœur divin et adorable; désirant de le renouveler avec toutes les protestations de ma fidélité, autant de fois que j'ouvrirai les yeux ou que je mettrai la main sur mon cœur, qui ne veut plus vivre, respirer et aspirer qu'à vous aimer. Donnez-vous donc tout à moi, et me rendez tout à vous. Faites-moi connaître et éviter tout ce qui vous peut déplaire, protestant mille fois que si je savais quelque autre manière de me joindre, donner et unir à vous, je l'embras-

serais au péril de ma vie. Fortifiez et soutenez les résolutions et tous les bons désirs que vous me donnez, ô sacré Cœur, de vous aimer et de vous plaire. Faites qu'ils aient tous les bons effets que vous en prétendez. Amen.

OBSERVATIONS

Il existe des Litanies du P. de La Colombière attribuées à la Bienheureuse Marguerite-Marie. Nous les avons en latin et en français sur deux petits manuscrits qui ont été faits de son vivant, mais qui ne sont pas de sa main. L'un porte la date de 1687; il était destiné à la petite chapelle du Sacré-Cœur, dont il a souvent été question dans cet ouvrage. Toutefois comme ces Recueils renferment, avec les Prières de la Bienheureuse, d'autres pièces qui ne sont pas de sa composition, et que, d'ailleurs, les Litanies du P. de La Colombière ne figurent pas dans la liste des Écrits qu'on présenta pour le Procès de 1715, nous ne saurions prouver l'authenticité de ces Litanies. Nous nous abstenons de les reproduire dans ce livre, dont l'unique mérite est de donner le texte exact des Écrits de notre Bienheureuse Sœur.

La consécration et l'amende honorable qu'on lit sous son nom, à la suite de sa Vie, par Mgr Languet, sont tirées toutes deux du livre de la dévotion au sacré Cœur, du P. Croiset (1691, p. 245-251); et rien n'annonce qu'elles soient l'œuvre de la Bienheureuse. C'est pourquoi nous les omettons pareillement.

CANTIQUES

COMPOSÉS PAR LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

Cantique en l'honneur du saint Sacrement.

1

C'est dans la sainte Eucharistie,
Où j'ai trouvé mon vrai trésor :
Jésus, pour m'y donner la vie,
S'y tient dans un état de mort.

2

C'est à l'ombre de cette hostie
Qu'il a blessé mon pauvre cœur;
Pour lui communiquer sa vie
Il s'en est rendu le vainqueur.

3

S'il ne fallait rien que ma vie
Pour recevoir ce Dieu d'amour,
Hélas! que je serais ravie
De la donner cent fois le jour!

4

Si pour avoir un Dieu que j'aime
Il faut un parfait dénûment,
Je quitte tout, jusqu'à moi-même,
Pour Jésus au saint Sacrement.

5

Si mon Époux veut la souffrance,
Pur amour, ne m'épargnez pas;
Car, pour avoir sa jouissance,
Je veux souffrir jusqu'au trépas.

6

Pourquoi me cacher votre face,
Puisque je ne veux rien que vous?
Que vous plaît-il donc que je fasse
Pour jouir d'un objet si doux?

7

Coupez, brûlez, c'est vous que j'aime!
Contentez-vous à mes dépens;
Et si ma douleur est extrême,
C'est l'amour qui fait mon tourment.

8

Il est une fournaise ardente,
Qui brûle sans se consommer;
Hélas! que je serais contente
De m'y pouvoir toute abîmer!

9

Le cœur pur qui vous sert de couche
Trouve en vous sa joie, sa douceur;
Mais le cœur souillé qui vous touche
Ne trouve en vous que des rigueurs.

10

Pour calmer la sainte justice,
Jésus, la victime d'amour,
Voulant nous garder du supplice,
Fit ce mystère pour toujours.

11

L'âme pure y trouve la vie,
La méchante y trouve la mort;

Toutes deux dans la même hostie
Rencontrent un différent sort.

12

Le cœur souillé semble la boue,
Divin Soleil, à vos ardeurs;
Mais le cœur aimant qui vous loue
Semble un parterre plein de fleurs.

13

Amour du ciel et de la terre,
Venez et régnez dans mon cœur,
Et me rendez ce beau parterre
Tout rempli de fruits et de fleurs.

14

Je suis une biche harassée
Qui cherche la source d'amour;
La main du chasseur m'a blessée,
Son dard me brûle nuit et jour.

15

Souffrir, aimer, c'est mon délice,
Je ne veux plus d'autre plaisir;
Tout le reste m'est un supplice :
Aimer, souffrir, c'est mon désir!

16

Je veux tout souffrir sans me plaindre,
Mépris, douleurs, peine et travaux.
L'amour m'empêche de rien craindre;
Lui seul adoucit tous mes maux.

17

Perdez-moi en vous, ô ma source,
Comme une goutte d'eau en mer!
Mourir, ou aimer sans ressource!
Car tout le reste m'est amer.

18

Je suis pure quand je vous touche,
Vos baisers font la sainteté;
Et quand mon cœur vous sert de couche,
De joie il est tout transporté.

19

L'amour m'a fait un épithème
Qui me blesse et me fait languir;
Bien que ma douleur soit extrême
Je ne voudrais pas en guérir.

20

Sur le Thabor ou le Calvaire,
En tout lieu je ne veux que vous.
Dans vous, mon Dieu, je me veux plaire,
Car vous êtes un Époux jaloux.

Cantique au sacré Cœur de Jésus.

1

Le Cœur de Jésus m'a appris
Que l'amour est un grand mystère :
Soit pour le corps ou pour l'esprit,
Il fait tout souffrir et tout faire.
Je bénis mille fois mon sort
Si l'amour me donne la mort.

2

Sitôt que l'amour m'eut vaincue
Je croyais d'en perdre la vie;
Mais voyant mon cœur abattu,
Il lui donna l'eau de la vie
Qu'il avait prise au sacré Cœur,
Par cette plaie de mon Sauveur.

3

A tout autre qu'au pur amour.
J'aurais bien disputé la gloire;
Mais je n'en veux d'autre en ce jour
Que de lui céder la victoire;
Car son dard était si pointu
Que mon cœur en fut abattu.

4

Je bénis mille fois mon sort,
D'une si aimable surprise;
En aimant je fis un effort
Pour prendre, et d'abord je fus prise
Dans les filets de mon vainqueur,
Qui seul possèdera mon cœur.

5

Par les ardeurs du pur amour
Ma course se fera plus vite;
Car il fait courir nuit et jour
Toutes ses pauvres Sulamites;
Il leur fait souffrir mille morts
Par tous ses amoureux transports.

6

Je suis au Cœur de Jésus-Christ,
M'en dût-il coûter mille vies,
Puisqu'en lui mon nom est écrit.
Pour l'aimer, je suis une hostie
Sacrifiée à tout souffrir:
Je ne veux plus d'autre plaisir.

7

Pour faire ma confession
De ce qui le plus me tourmente,
C'est ma grande dissipation
Qui m'empêche d'être fervente,

Pour consommer vite mes jours
Dans les ardeurs du pur amour.

8

L'amour me presse incessamment
De lui faire des sacrifices
De tous ces vains contentements,
Pour n'avoir point d'autres délices
Que de me voir humilier
Et en tout lieu crucifier.

9

Si vous voulez que la douleur
Consomme ce reste de vie,
Je suis prête, mon doux Sauveur,
D'être immolée, c'est mon envie,
A toutes sortes de tourments
Pourvu que je meure en aimant.

10

Oui, je veux mourir sur la croix,
Toute nue et pauvre et souffrante;
Jésus étant mort sur ce bois,
Je n'ai plus rien qui me contente
Que la mort, la croix et l'amour
Pour lui rendre quelque retour.

11

Pourquoi, ô mon unique Époux!
Ne m'ôtez-vous pas la puissance
D'aimer autre chose que vous,
Et de commettre aucune offense?
Otez-moi cette liberté,
Elle m'expose à vous quitter.

12

Plus on contredit mon amour,
Plus cet unique bien m'enflamme;
Que l'on m'afflige nuit et jour,

On ne peut l'ôter à mon âme.
Oui, plus je souffre de douleur,
Et plus il m'unit à son Cœur.

13

Ah! je voudrais aimer mon Dieu
Autant que les damnés le haïssent;
Et brûler d'amour en ce lieu
Comme ils brûlent dans leur supplice.
N'aimer pas, c'est là leur tourment...
Moi, je veux mourir en aimant!

14

Qui dit pur amour, dit la Croix.
De toutes sortes de souffrance
Je suis accablée sous ce poids,
Sans souhaiter ma délivrance;
Je chéris ce bienheureux sort,
Si l'amour me donne la mort!

15

Pur amour, tu es sans pitié
D'un si long et rude martyre!
J'ai beau soupirer et crier,
Hélas! tu ne fais que d'en rire.
Du moins fais-moi ce doux plaisir,
Que l'amour me fasse mourir.

16

Sacré Cœur! donnez-moi l'amour.
Dont tant d'autres âmes se privent,
Ne vous donnant point de retour,
Crainte de se rendre captives.
Je la veux être pour toujours,
Dans la prison du pur amour.

17

J'ai perdu mon cœur en aimant;
On me l'a dérobé sans crime :

Le plus beau de tous les amants
M'a fait ce larcin légitime.
J'aurai le sien, ou le trépas,
Puisque sans cœur on ne vit pas.

Autre cantique au sacré Cœur de Jésus.

1

Hors du Cœur de Jésus
Rien ne me charme plus.
J'y ferai ma demeure,
Que je vive ou je meure ;
Je serai pour toujours
Sa victime d'amour.

2

Dans ce divin séjour
L'on ne vit que d'amour,
L'on y souffre un martyre
Qui vaut mieux qu'un empire,
Et c'est un grand bonheur
D'en sentir la rigueur.

3

Ou souffrir, ou mourir!
Courir pour parvenir
A ce Cœur plein de gloire!
Il sera ma victoire,
Parmi tous les tourments
Que l'on souffre en aimant.

4

Il m'a fait un festin,
Où l'amour sert de vin.
Bienheureux qui s'enivre,
Et qui ne peut plus vivre

Sans ce vin précieux
Qui découle des cieux!

5

Buvez de ce bon vin,
Il chasse tout venin,
Il guérit nos blessures,
Il rend nos âmes pures[1].
J'en veux boire à longs traits
Pour tenir mon cœur gai.

6

Je suis un cierge ardent,
Pour le saint Sacrement.
C'est ma plus grande envie
De consommer ma vie
Comme un cierge allumé
Devant mon Bien-Aimé.

7

Tout mon contentement
Est au saint Sacrement.
C'est un doux épithème,
Qui guérit, quand on l'aime,
Les plus vives douleurs
De tous nos pauvres cœurs.

8

Visitez-moi souvent,
O mon unique Amant!
Glissez-vous sans rien dire
Dans mon cœur qui soupire...
Vous êtes mon ami
Auquel j'ai tout remis!

[1] Allusion à la sainte Écriture : *Vinum germinans virgines... Bonum vinum lætificat cor hominis.*

9

Par amour je languis
Sans souhaiter guérir :
Depuis que votre flèche
Dans mon cœur a fait brèche,
Je n'ai plus de plaisir
Que d'aimer et souffrir.

10

Point de cœur à demi
Pour ce parfait ami,
Qui veut que quand on l'aime
On se livre soi-même
Aux ardeurs de l'amour,
Pour brûler nuit et jour.

11

Je suis toute à mon Roi,
Et il est tout à moi.
Son divin Cœur qui m'aime
M'attire dans lui-même,
Où je dis sans souci :
Oh ! qu'il fait bon ici !

Noël.

1

Voici que je m'éveille,
Pour offrir à mon tour
A ce poupon d'amour [1]
Mon cœur et mon oreille ;

[1] Le titre *Noël* justifie les expressions de ce genre. On sait la naïveté de nos pères dans ces sortes de cantiques.

Pour l'entendre et l'aimer
Et toujours m'enflammer.

2

Mais je l'entends qui pleure,
A cause des froideurs
Qu'il trouve dans nos cœurs.
J'ai bien peur qu'il ne meure!
Aimons-le vitement,
Pour son allégement.

3

Il a quitté la gloire
Pour conquérir nos cœurs
Et s'en rendre vainqueur.
Il aura la victoire!
Puisqu'il s'est fait enfant
Il sera triomphant.

4

Il veut le sacrifice
Du cœur et de l'esprit :
Ne soyons pas surpris
Qu'en lui rendant service
Nous trouvions des rigueurs
Pour l'esprit et le cœur.

5

Ah! que je suis heureuse,
Et que le sort m'est doux!
J'ai trouvé mon Époux...
J'en suis si amoureuse,
Qu'il aura pour toujours
Mon cœur et mes amours.

6

Je ne saurais plus vivre,
Ce poupon va mourir!
Il ne fait que languir :

L'amour le va poursuivre
Jusque dessus la Croix.
C'est là tout son emploi.

7

Nous mourrons donc ensemble,
Puisque l'amour est fort
Cent fois plus que la mort.
De vous quitter je tremble ;
Et j'aime mieux mourir
Que de vous voir souffrir!

Les cantiques précédents ont été copiés sur nos manuscrits. Nous n'avons trouvé les deux suivants que dans le livre intitulé *Dévotion au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, dédié à nos sœurs de Clermont-Ferrand, et imprimé à Poitiers au siècle dernier.

Au sacré Cœur de Jésus.

O Cœur de mon divin Sauveur,
Le plus beau Cœur du monde,
En qui tout notre bonheur
Uniquement se fonde
Trône d'amour dressé pour nous
Principe de la grâce,
Malheur à ce cœur qui pour vous
Se sent être de glace!

Vous êtes un Cœur tout charmant,
Il faut que l'on vous aime;
Nous vous aimons trop faiblement :
En faites-vous de même?
Hélas! l'on sait que votre amour
N'eut jamais de semblable;
N'aurai-je jamais de retour
Pour un cœur si aimable?

Autre.

1

Profondeur, abîme impénétrable
De grandenr, de grâce et de vertus!
O trésor! ô source inépuisable!
Cœur sacré de l'aimable Jésus!

2

Que d'attraits! que de beautés ensemble
Quelle douce et brillante clarté!
A nos yeux ce divin Cœur rassemble
Tous les traits de la Divinité.

3

Là je vois une fournaise ardente
Dont le feu éclate chaque jour;
Quel bonheur! quelle douceur charmante
De se perdre en ce brasier d'amour!

4

Là, du ciel les fureurs sont calmées,
Aux pécheurs un asile est ouvert.
Là pour nous au grand Dieu des armées
En hostie un Dieu même est offert.

5

Doux séjour de la divine essence,
Où le Verbe est grand en s'abaissant.
Qu'il instruit par son profond silence!
Que pour nous ce langage est puissant!

6

Des trésors de sa haute sagesse
Dieu le Père est lui-même charmé;
Il contemple, il admire sans cesse
Les attraits de son Fils bien-aimé.

7

O mortels qui désirez connaître
Le chemin qui mène au vrai bonheur,
Comme dit cet adorable Maître,
Soyez doux, soyez humbles de cœur.

8

Accourez, volez, peuple fidèle,
Vers ce Cœur où réside la paix;
Formez-vous sur ce parfait modèle,
Avec soin gravez-en tous les traits.

9

Trop longtemps le monde a su vous plaire:
Renoncez à ses biens superflus,
Vous aurez l'unique nécessaire
Dans le Cœur de l'aimable Jésus.

FIN

XVII OCTOBRE

MESSE PROPRE

DE LA

BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

Approuvée par le Saint-Siége pour tout l'Ordre de la Visitation et pour le diocèse d'Autun.

PRIVILÉGE ACCORDÉ EN 1876

INTROÏT

SUB umbra illíus, quem desideráveram, sedi; et fructus ejus dulcis gútturi meo. *Ps.* Exultávit cor meum in Dómino, et exaltátum est cornu meum in Deo meo : quia lætáta sum in salutári suo. ℣. Glória Patri. Sub umbra.

JE me suis reposée sous l'ombre de celui que j'avais désiré; et son fruit a été doux à ma bouche. *Ps.* Mon cœur a tressailli d'allégresse dans le Seigneur, et ma gloire a été relevée par mon Dieu, parce que j'ai mis ma joie dans sa grâce salutaire. Gloire. Je me suis.

ORAISON

DOMINE Jesu Christe, qui investigábiles divítias Cordis tui Beátæ Margarítæ Vírgini mirabíliter revelásti; da nobis, ejus méritis et imitatióne, ut Te in ómnibus et super ómnia diligéntes, jugem in eódem Corde tuo mansiónem habére mereámur. Qui vivis, etc.

SEIGNEUR Jésus-Christ, qui avez manifesté par de merveilleuses révélations à la Bienheureuse vierge Marguerite les richesses incompréhensibles de votre Cœur, faites que, par ses mérites et à son exemple, nous vous aimions en toute chose et par-dessus tout, et qu'ainsi nous soyons dignes d'avoir à jamais une place dans votre Cœur. O vous qui, étant Dieu, vivez et régnez avec Dieu le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ÉPITRE DE SAINT PAUL AUX ÉPHÉSIENS, III, 8

MES frères, j'ai reçu, moi qui suis le plus petit d'entre tous les saints, cette grâce d'annoncer aux gentils les richesses incom-

préhensibles de la grâce de Jésus-Christ et d'éclairer tous les hommes, en leur découvrant quelle est l'économie du mystère de leur rédemption, caché dès le commencement des siècles en Dieu qui a créé toutes choses. C'est ce qui me porte à fléchir les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le principe et le chef de toute cette grande famille qui est dans le ciel et sur la terre, afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous fortifie dans l'homme intérieur par son Esprit-Saint; qu'il fasse que Jésus-Christ habite par la foi dans vos cœurs; et qu'étant enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, et connaître l'amour de Jésus-Christ envers nous, qui surpasse toute connaissance, et que vous soyez comblés de toute la plénitude des dons de Dieu.

GRADUEL

Les grandes eaux n'ont pu éteindre la charité du juste, et les fleuves n'auront pas non plus la force de l'étouffer. ℣. Ma chair et mon cœur ont été dans la défaillance par la soif ardente dont je brûle pour vous, ô Dieu qui êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour toute l'éternité.

Aquæ multæ non potuérunt extínguere caritátem, nec flúmina óbruent illam. ℣. Defécit caro mea et cor meum : Deus cordis mei, et pars mea Deus in ætérnum.

Alleluia, alleluia. ℣. Je suis à mon bien-aimé, et son Cœur se tourne vers moi.

Allelúia, allelúia. ℣. Ego dilécto meo, et ad me convérsio ejus. Allelúia.

*Après la Septuagésime, on omet l'*Alleluia *et l'on dit le verset suivant :*

TRAIT

Mon cœur et ma chair brûlent d'une ardeur pleine de joie pour le Dieu vivant. ℣. Car, comme le passereau trouve une maison pour s'y retirer et la tourterelle un nid pour y placer ses petits. ℣. Ainsi vos autels, Seigneur des armées, mon Roi et mon Dieu, sont le lieu de mon repos.

Cor meum, et caro mea, exultavérunt in Deum vivum. ℣. Etenim passer invénit sibi domum, et turtur nidum sibi, ubi pónat pullos suos. ℣. Altária tua, Dómine virtútum, Rex meus et Deus meus.

Au Temps Pascal, on omet le Graduel et à la place on dit :

Alleluia, alleluia. ℣. Venez, mangez le pain que je vous donne et buvez le vin que je vous ai préparé. Alleluia. ℣. Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur, que vous avez cachée pour ceux qui vous craignent. Alleluia.

Allelúia, allelúia. ℣. Veníte, comédite panem meum et bíbite vinum quod míscui vobis. Allelúia. ℣. Quam magna multitúdo dulcédinis tuæ, Dómine, quam abscondísti timéntibus te. Allelúia.

ÉVANGILE SELON S. MATTHIEU (*Chap.* XI)

En ce temps-là, Jésus dit ces paroles : Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle, et que vous les avez révélées aux petits. Oui, mon Père, cela est ainsi parce que vous l'avez voulu. Mon Père m'a mis toutes choses entre les mains, et nul ne connaît le Fils que le Père, comme nul ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. Venez donc à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez ainsi le repos de vos âmes; car mon joug est doux et mon fardeau est léger.

OFFERTOIRE

Quid bonum ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi fruméntum electórum, et vinum gérminans vírgines?

Qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent à donner à son peuple sincère? Le froment qui fait les élus, et le vin qui fait germer les vierges.

SECRÈTE

Daignez accepter, ô Seigneur, les présents de votre peuple, et accordez-nous d'être enflammés de ce même feu divin qui, descendu du Cœur sacré de votre Fils, enflamma et consuma la Bienheureuse Marguerite. Par le même, etc.

COMMUNION

Ego dilécto meo; et diléctus meus mihi, qui páscitur inter lília.

Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi, lui qui se nourrit parmi les lis.

POSTCOMMUNION

Córporis et Sánguinis tui, Dómine Jesu, sumptis mystériis, concéde nobis, quæsumus, Beáta Margaríta Vírgine intercedénte; ut, supérbis sæculi vanitátibus exútis, mansuetúdinem et humilitátem Cordis tui indúere mereámur. Qui vivis, etc.

Maintenant que nous avons pris part, Seigneur Jésus, aux mystères adorables de votre corps et de votre sang, accordez-nous, nous vous en supplions, par l'intercession de la Bienheureuse vierge Marguerite, d'être dépouillés des vanités et de l'orgueil du siècle, pour que nous méritions par là d'être revêtus de la douceur et de l'humilité de votre Cœur. O vous qui vivez et régnez, etc.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. 5
Biographie de sœur Louise-Henriette de Sourdeilles. . . 11
— sœur Félice-madeleine de La Barge. . . . 16
— sœur Marie-Gabrielle Morant. 21
— la mère Marie-Félice Dubuysson de Beauregard. 23
— sœur Françoise-Lucrèce de Thélis. 27
— sœur Jeanne-Madeleine Joly 29

LETTRES DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

LETTRE I. — A la mère Marie-Françoise de Saumaise, a Dijon. — La Bienheureuse exprime à son ancienne supérieure la reconnaissance et l'affection filiale qu'elle lui conservera toujours, et lui parle des grâces, c'est-à-dire des épreuves dont elle est favorisée. (Fin de juin 1678.) . . . 35
LETTRE II. — A la mère de Saumaise, a Dijon. — Sentiments d'affectueux respect. — Amour des humiliations. — Depuis longtemps on n'a point de nouvelles du R. P. de La Colombière, qui est en Angleterre. (10 juillet 1678.). 37
LETTRE III. — A la mère de Saumaise, a Dijon. — Elle la félicite agréablement du bon accueil que cette digne Mère a fait à la Croix, et lui annonce les peines qui l'attendent. (Mai 1679.) 39
LETTRE IV. — A sœur Louise-Henriette de Soudeilles, a Moulins. — La Bienheureuse consent avec humilité à une spéciale union de prière et d'affection. (Septembre 1679.). . 40
LETTRE V. — A la mère de Saumaise, a Moulins. — Desseins de Dieu dans les grâces départies à la Bienheureuse. — Souffrances qui marquent pour elle le progrès de la dévotion au sacré Cœur. (Vers 1680.) 42

LETTRE VI. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A MOULINS. — Elle recommande aux prières de la mère de Saumaise le R. P. de La Colombière, dont la santé, très-gravement compromise, ne s'est pas rétablie depuis son retour d'Angleterre. — Vision du jour de l'Ascension. — Encouragement à étendre le culte du sacré Cœur. (Juin 1680.) 43

LETTRE VII. — A SŒUR LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — Le Cœur de Jésus source et centre de leur mutuelle affection. (Cette lettre peut donner une idée de tout ce que Dieu avait mis de suave et de délicat dans le cœur de Marguerite-Marie.) (6 juin 1680.) 45

LETTRE VIII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A MOULINS. — Elle exprime avec beaucoup d'humilité ses sentiments passionnés pour la Croix, qui est son trésor. — Remercîments pour un léger cadeau. (1680.) 47

LETTRE IX. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A MOULINS. — Guérison miraculeuse. — La Croix est seule capable de lui adoucir la longueur de la vie. — Instante prière de brûler tous ses écrits. (10 juillet 1680.) 49

LETTRE X. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A MOULINS. — Elle parle des faveurs singulières qu'elle reçoit. — Réponse de Notre-Seigneur au sujet du père de La Colombière. (Novembre 1680.) 51

LETTRE XI. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A MOULINS. — Souhaits du nouvel an. — Craintes de son humilité tempérées par l'amour. — Ineffable bonheur de souffrir. (16 février 1681.) 53

LETTRE XII. — A NOTRE TRÈS-CHÈRE SŒUR MARIE-BERNARDE PUYELLE, RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE-MARIE, A CHAROLLES. — En quoi consiste l'amour de conformité. — Avantages des maladies et de la répugnance même que la nature éprouve en les supportant. — Promesses de prières. (22 juillet 1681.) 56

LETTRE XIII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A MOULINS. — Sentiments de la Bienheureuse sur les croix et les faveurs qu'elle reçoit de Dieu. — Comparaisons qui expriment l'état de son âme. — Paroles de Notre-Seigneur. — Dernières nouvelles du père de La Colombière. (20 janvier 1682.) 59

LETTRE XIV. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — La Bienheureuse répond à la lettre qu'elle lui avait adressée. (1er juillet 1682.) 63

LETTRE XV. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — Elle promet une neuvaine, expose sa pensée sur les vocations religieuses qui affluent au monastère de Moulins, et parle de sa joie d'avoir revu la mère de Saumaise. (7 juillet 1682.) 65

LETTRE XVI. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — La Bienheureuse lui demande la continuation de son affection maternelle. — Sentiments fervents sur la Croix et sur l'amour de Jésus-Christ. (25 août 1682.) 67

LETTRE XVII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Reproche aimable que lui adresse la Bienheureuse au sujet de la compassion qu'elle a témoignée à son égard. — Réponse concernant une personne pour qui elle était consultée. (1682.) 69

LETTRE XVIII. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — Mot d'adieu avant la retraite, joint à quelques conseils spirituels. (1682.) 70

LETTRE XIX. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — La Bienheureuse console et encourage la nouvelle Supérieure, que les avis précédents avaient sans doute jetée dans un sentiment de crainte et d'inquiétude. (Du 15 au 21 novembre 1682.) 71

LETTRE XX. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — Souhaits de nouvel an, tels que l'Esprit-Saint les lui inspire. — Naïf aveu au sujet de ses lettres. (6 janvier 1683.) 73

LETTRE XXI. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Souhaits sur les fêtes de Pâques. — Elle raconte une guérison miraculeuse que Dieu a opérée à son égard, après l'avoir demandée par obéissance, et parle des âmes du purgatoire. (Avril 1683.) 74

LETTRE XXII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Révélation au sujet des saintes âmes délivrées du purgatoire le dimanche du bon Pasteur. (2 mai 1683.) 78

LETTRE XXIII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Elle parle de la mort de la vertueuse mère Boulier, survenue le 7 septembre. — Pensées sur le pur amour. (4 novembre 1683.) 79

LETTRE XXIV. — A UNE PERSONNE DE PIÉTÉ (Mlle de CHAMBERLAND), A MOULINS. — Conseils spirituels. — La généreuse franchise de cette lettre montre la force d'esprit de la Bienheureuse, et, à défaut d'autres renseignements, dépeint le caractère de la personne qui l'a consultée. (4 février 1684.) . . 81

LETTRE XXV. — A LA MÈRE PÉRONNE-ROSALIE GREYFIÉ, A SEMUR. — Première lettre que lui adresse la Bienheureuse après son départ. (Juillet 1684.) 84

LETTRE XXVI. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — L'estime et l'amour qu'elle a pour la Croix et les humiliations. — Elle parle de la dévotion au sacré Cœur, et dit un mot de consolation sur la mort de M. Chaudot. (10 août 1684.). 86

LETTRE XXVII. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — Idée pratique de la dévotion au sacré Cœur, adaptée à toutes les dispositions de l'âme et à tous les actes de la vie. — Conseils donnés par la Bienheureuse avec un grand mépris d'elle-même. (3 novembre 1684.) 89

LETTRE XXVIII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Sentiments d'humilité sur ce qui la regarde. — Réflexions que lui suggère la mort d'une Sœur. — Effusion de reconnaissance envers le divin Cœur. (1er février 1685.) 91

LETTRE XXIX. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Révélations très-instructives au sujet d'une âme du purgatoire qu'elle avait assistée pendant son agonie. — Gloire éminente dont jouit la mère Boulier. — Un mot des dispositions intérieures de la Bienheureuse. (24 avril 1685.) 93

LETTRE XXX. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — La Bienheureuse lui envoie d'aimables et consolants encouragements pour l'animer à reprendre le fardeau de la supériorité, et à le porter sans défaillir. (30 juin 1685.) 96

LETTRE XXXI. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — La Bienheureuse la félicite de ses ferventes dispositions. (17 août 1685.) 98

LETTRE XXXII. — A SŒUR MARIE-MADELEINE DES ESCURES, RELIGIEUSE DE PARAY. — Elle lui demande conseil relativement à une révélation sur la maladie de la jeune sœur Françoise-Rosalie Verchère. (Vers la fin d'août 1685.) 99

LETTRE XXXIII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Promesses de Notre-Seigneur aux âmes dévouées à son sacré Cœur. — Projet de tableau. — Un mot sur les âmes du Purgatoire et sur une autre personne. — Désir pressant d'être inconnue. — Sacrifice qui lui a été demandé en faveur d'une malade. (24 août 1685.) 101

LETTRE XXXIV. — A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR. — La Bienheureuse lui communique aussi les promesses du sacré Cœur (1685.) 105
LETTRE XXXV. — A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR. — Joie et reconnaissance de la Bienheureuse en recevant la miniature du sacré Cœur. (Janvier 1686.) 106
LETTRE XXXVI. — A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR. — La Bienheureuse lui rend compte d'une extase où lui furent proposées les délices du ciel et les souffrances de la terre. — Choix sublime qu'elle fit. (Environ février 1686.) 108
LETTRE XXXVII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — De la part de Notre-Seigneur elle prie la mère de Saumaise de faire dessiner et graver des images du sacré Cœur. — Vision du jour de saint François de Sales. (2 mars 1686.) 109
LETTRE XXXVIII. — A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR. — Comment la Bienheureuse reçoit les calomnies dirigées contre elle. (Dans le carême 1686.) 112
LETTRE XXXIX. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Sentiments fervents sur les croix et sur l'amour de Jésus-Christ. (Mars 1686.) 113
LETTRE XL. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Elle la presse de faire faire la planche des images du sacré Cœur, et parle de l'établissement de cette dévotion dans la Communauté de Semur. — Sa joie dans l'augmentation de ses souffrances. (20 mars 1686.) 114
LETTRE XLI. — A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR. — La Bienheureuse lui parle de la situation où elle se trouve. — Secours providentiel que lui a envoyé le Cœur de Jésus. (Mars 1686.) 116
LETTRE XLII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — La Bienheureuse explique son sentiment sur le retard de la planche des images dont on avait promis la commande. — De là, selon elle, le peu de succès dans l'apostolat auprès des hérétiques de Paray. (23 avril 1686.) 118
LETTRE XLIII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Elle répond au sujet de deux personnes pour lesquelles on l'avait consultée. (12 mai 1686.) 120
LETTRE XLIV. — A SŒUR MARIE-MADELEINE DES ESCURES, RELIGIEUSE DE PARAY. — Second billet de la Bienheureuse. (21 juin 1686.) 121

LETTRE XLV. — A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR. — Sentiments de Marguerite-Marie après avoir été témoin du triomphe du Cœur de Jésus dans la Communauté. — Témoignage remarquable donné de la part de Notre-Seigneur au monastère de Semur. — Médiatrice et réparatrice. — Communication surnaturelle reçue le jour de saint François de Sales. (Fin de juin ou commencement de juillet 1686.) 122

LETTRE XLVI. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — La communauté de Paray ayant adopté cette précieuse dévotion, la Bienheureuse, peu de jours après, écrit à la mère de Soudeilles, lui proposant de l'établir dans son monastère. — Elle lui offre une petite image du sacré Cœur pour la porter sur le sien, et lui parle du livre de la Retraite du père de La Colombière. (4 juillet 1686.) . . 124

LETTRE XLVII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — La Bienheureuse la prie de lui communiquer son avis pour la planche des images du sacré Cœur, dont elle attribue le retard à son indignité. — Paix et souffrance de son âme. (20 juillet 1686.) 126

LETTRE XLVIII. — A SŒUR JEANNE-MADELEINE JOLY, A DIJON. — Félicitations sur l'heureux résultat de son entreprise. (1686.) 128

LETTRE XLIX. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — Envoi des objets proposés dans la lettre du 4 juillet. — Encouragements pleins de ferveur et d'humilité. — Détails sur les communautés de Paray et de Semur. (15 septembre 1686.) 129

LETTRE L. — A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS. — Elle répond au désir de cette chère Sœur en lui parlant du Cœur de Jésus. (1686.) 134

LETTRE LI. — A SŒUR MARIE-GABRIELLE MORANT, A MOULINS. — Humilité aimable de la Bienheureuse. — Quelques mots fervents sur l'unique objet de son amour. (1686) 136

LETTRE LII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Elle lui envoie des reliques du père de La Colombière. (1686 ou 1687.) 137

LETTRE LIII. — A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS. — Cordiales assurances de son affection. (2 janvier 1687.) 138

LETTRE LIV. — A SON FRÈRE, CURÉ AU BOIS-SAINTE-MARIE. — A l'occasion de sa guérison inespérée, la Bienheureuse lui donne d'importants conseils spirituels. (22 janvier 1687.). 139

LETTRE LV. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Prédiction bien consolante au sujet de la dévotion du sacré Cœur, spécialement pour l'ordre de la Visitation. — Pourquoi Notre-Seigneur n'a pas fait choix de personnes illustres selon le monde pour établir et accréditer ce culte. (17 février 1687.) 142
LETTRE LVI. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIÈTTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — Elle lui envoie, au *verso* d'une lettre de sœur M.-A. Cordier, un petit mot d'affection, et lui annonce l'achat des livres demandés. (28 février 1687.) 145
LETTRE LVII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — La Bienheureuse lui parle avec une filiale confiance de ses dispositions et de ses souffrances, particulièrement dans le temps du carnaval. — Elle encourage le zèle des sœurs de Dijon, et s'unit à leurs prières pour le succès de la requête adressée à Rome. (Mars 1687.) 146
LETTRE LVIII. — A SON FRÈRE, CURÉ DU BOIS-SAINTE-MARIE. — Elle le fortifie dans ses bons désirs, l'anime dans ses essais de plus grande perfection, et se recommande elle-même avec respect à ses prières. (Mars 1867.) 149
LETTRE LIX. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Elle lui expose les lenteurs qui entravent l'exécution de la planche des images, et lui propose de s'en charger elle-même. — Envoi d'un petit livre du sacré Cœur, imprimé à Moulins, par les soins de la mère de Soudeilles. (1687.) 151
LETTRE LX. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — La Bienheureuse l'encourage à travailler à l'établissement de la dévotion au sacré Cœur, et en particulier à obtenir l'approbation de la Messe. (1687.) 153
LETTRE LXI. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Elle lui renvoie l'argent destiné pour la planche des images du sacré Cœur, et l'exhorte à persévérer dans son zèle à ce sujet. (1687.) 154
LETTRE LXII. — A SŒUR JEANNE-MADELEINE JOLY, A DIJON. — La Bienheureuse répond à cette chère Sœur qui lui avait soumis l'esquisse qu'elle venait de faire. (1687.) 155
LETTRE LXIII. — A SON FRÈRE, CURÉ DU BOIS-SAINTE-MARIE. — Conseils pleins d'humilité. — Témoignages de tendre affection. (Vers le mois d'avril 1687.) 156
LETTRE LXIV. — A SON FRÈRE LE MAIRE. — Elle lui témoigne une vive satisfaction, l'engage à ne pas se désister de sa gé-

néreuse entreprise, et le félicite de son bonheur. (Vers le mois d'avril 1687.). 157
LETTRE LXV. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — Elle lui fait parvenir les sermons du père de La Colombière, et demande combien on désire encore d'exemplaires de sa Retraite. (8 avril 1687.). 159
LETTRE LXVI. — A SŒUR FÉLICE-MARIE DE LA BARGE, A MOULINS. — Conseils spirituels. — Le Cœur de Jésus, oratoire sacré. — Utilité de l'examen particulier. (8 avril 1687.). . . 160
LETTRE LXVII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Joie que fait éprouver à la Bienheureuse la publication du petit livre de Dijon. — Élans d'amour et de zèle. — Grande faveur touchant la sainte Eucharistie, le jour du Vendredi saint. — Autres paroles de Notre-Seigneur. (Commencement d'avril 1687.). 161
LETTRE LXVIII. — A SON FRÈRE, CURÉ DU BOIS-SAINTE-MARIE. — Humbles sentiments d'elle-même. — Elle dit un mot de la fondation de la chapelle, et s'étend un peu plus sur des avis adaptés aux besoins spirituels. (14 avril 1687.). . . . 163
LETTRE LXIX. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — Envoi des livres du père de La Colombière. (1er mai 1687.). 165
LETTRE LXX. — A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR. — Amour passionné de la Bienheureuse pour les souffrances. — Perfection de ses vues sur ce point. (Mai 1687.). 166
LETTRE LXXI. — A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — Nouvel envoi de livres. — Encouragement à son zèle. (25 juillet 1687.). 168
LETTRE LXXII. — A SŒUR DE THÉLIS, A LYON. — Conseils spirituels. — Les deux lettres suivantes, pleines d'une sainte énergie, s'adressent à une âme qui alors hésitait entre la nature et la grâce. — La Bienheureuse lui parle de manière à fixer ses irrésolutions, et, par les motifs les plus sérieux et les plus pressants, l'exhorte à ne pas contrister davantage le Cœur de Jésus. (Septembre 1687.). 169
LETTRE LXXIII. — A SŒUR DE THÉLIS, A LYON. — Après la retraite de sœur de Thélis, la Bienheureuse revient à la charge, et n'omet rien pour déterminer le triomphe complet de la grâce. — Un mot de la direction des novices. — Efficacité de l'oraison des trente jours. (11 octobre 1687.). . . 172

LETTRE LXXIV. — A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS. — Lettre très-instructive sur l'esprit d'humilité et sur les avantages qui en reviennent à l'âme religieuse. — Le Cœur de Jésus, directeur incomparable. — Félicitations pour le zèle que déploie la mère de Soudeilles. (15 octobre 1687.) 176
LETTRE LXXV. — A LA MÈRE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — Elle lui témoigne sa vive satisfaction de l'accroissement du culte du sacré Cœur, et y joint un mot consolant sur son état actuel de souffrance. (Vers la fin de 1687.) 180
LETTRE LXXVI. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Elle lui exprime l'allégresse de son âme à la réception des images du sacré Cœur, et lui parle de quelques personnes. (17 janvier 1688.) 181
LETTRE LXXVII. — A SŒUR DE LA BARGE, A MOULINS. — La Bienheureuse lui découvre les divins stratagèmes de l'amour de Notre-Seigneur. — Pourquoi il permet et dispose les petits mécomptes de l'amour-propre, de la sensibilité, etc. — Réponse à quelques difficultés spirituelles. — Aveu remarquable au sujet de ses lettres. (Mars 1688.) 183
LETTRE LXXVIII. — A SON FRÈRE, CURÉ DU BOIS-SAINTE-MARIE. — Satisfaction que lui font éprouver sa conduite édifiante et ses pieux projets pour la gloire du Cœur de Jésus. — Conseils et réflexions. (1688.) 187
LETTRE LXXIX. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Remercîments pour une image. — Sa joie à la vue du tableau exécuté par les soins de la mère de Saumaise pour la grande chapelle du jardin, qu'on achevait de construire. (1688.) . . 189
LETTRE LXXX. — A SŒUR FÉLICE DE LA BARGE, A MOULINS. — Avis spirituel pour se disposer aux visites de Notre-Seigneur. — La Bienheureuse avoue ingénument les petites manœuvres de son humilité par rapport à sa charge d'Assistante. (Mars ou avril 1688.) . . . . . *Ibid.*
LETTRE LXXXI. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Elle témoigne son amour pour la Croix, et son grand désir de vivre dans l'oubli et le mépris. — Description d'un nouveau tableau du sacré Cœur. — Nuit du jeudi saint. (Vers la fin d'avril 1688.) 190
LETTRE LXXXII. — A LA MÈRE DE SOUDEILLES, A MOULINS. — Réponse de la Bienheureuse aux témoignages d'affection qu'elle a reçus. (Avril ou mai 1688.) 193

LETTRE LXXXIII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Elle l'entretient sur les grâces que le sacré Cœur prépare à ceux qui travaillent à le faire honorer, sur les billets qu'on fait prendre aux malades et sur la dévotion des neuf vendredis. — Inspiration donnée en sa faveur à un saint religieux. — Vision d'une âme du purgatoire. — Souffrances et humilité de la Bienheureuse. (Mai 1688.) 194
LETTRE LXXXIV. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — La Bienheureuse parle des faveurs qu'elle reçoit du sacré Cœur, de son ardent désir d'être oubliée et de sa reconnaissance envers le monastère de Dijon. — Grâces attribuées au père de La Colombière. — Envoi d'un petit office manuscrit. (6 juin 1688.) 199
LETTRE LXXXV. — A SŒUR DE LA BARGE, A MOULINS. — Cette lettre, écrite dans l'Octave du saint Sacrement, dépeint les caractères de l'amour de N.-S. dans l'Eucharistie. (11 juin 1688.) 201
LETTRE LXXXVI. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Vision admirable le jour de la Visitation. — La dévotion au sacré Cœur puissant secours aux âmes du purgatoire. — Dispositions de la Bienheureuse après de telles faveurs. (Juillet 1688.). . . 203
LETTRE LXXXVII. — A SŒUR DE LA BARGE, A MOULINS. — Conseils spirituels ; remarquables enseignements. (12 août 1688.) 208
LETTRE LXXXVIII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — La Bienheureuse console la mère de Saumaise du refus qu'on faisait à Rome touchant les bulles pour la dévotion du sacré Cœur, et parle de ses dispositions. (Août 1688.). 212
LETTRE LXXXIX. — A LA MÈRE MARIE-FÉLICE DUBUYSSON, A MOULINS. — Réponse de la Bienheureuse à une première lettre de cette nouvelle Mère. (1688.). 215
LETTRE XC. — A SŒUR DE LA BARGE, A MOULINS. — Abandon, simplicité, union à Dieu. (Octobre 1688.). 216
LETTRE XCI. — A LA MÈRE MARIE-FÉLICE DUBUYSSON, A MOULINS. — Remercîments aussi humbles qu'affectueux. — La plus excellente de toutes les prières, c'est l'amour. — Le Cœur de Jésus est satisfait de la communauté de Moulins. (1689.). . 218
LETTRE XCII. — A SŒUR DE LA BARGE, A MOULINS. — La Croix, baume précieux. — Dénuement, abandon, pur amour. (5 janvier 1689.). 219
LETTRE XCIII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Souvenirs de la vision qu'avait eue la Bienheureuse en 1673, le jour de saint Jean l'Évangéliste. (Janvier 1689.). 222

LETTRE XCIV. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Miséricordieux desseins du Cœur de Jésus sur la France, intercession de la Bienheureuse pour les pécheurs. — Révélation sur les grands avantages que notre Institut doit recevoir de la dévotion au sacré Cœur. — Spéciales faveurs destinées à quelques âmes. — Apostolat mystérieux du père de La Colombière. — Souffrances de la Bienheureuse. (23 février 1689.) 223

LETTRE XCV. — A SON FRÈRE, CURÉ DU BOIS-SAINTE-MARIE. — Elle lui envoie un petit livre du sacré Cœur, et lui parle d'un malade. (Vers le mois de mars 1689.) 228

LETTRE XCVI. — A LA SŒUR DE LA BARGE, A MOULINS. — La Bienheureuse l'encourage dans la voie de l'anéantissement et du saint abandon, lui suggère une pratique de dévotion pour le carême, et lui fait présent d'une des messes qui se célèbrent chaque vendredi selon ses intentions. — Souvenirs affectueux pour la Supérieure et la Déposée de Moulins. (Vers le mois de mars 1689.) 229

LETTRE XCVII. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Elle lui montre les grands desseins de la divine sagesse dans la manifestation du sacré Cœur à l'ordre de la Visitation. — Révélation très-importante au sujet de Louis XIV. — Mission spéciale et grâces particulières réservées à la compagnie de Jésus. (Vendredi après l'octave du saint Sacrement, 17 juin 1689.) 232

LETTRE XCVIII. — A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR. — Elle lui reproche affectueusement son silence et se réjouit à la pensée de la revoir au ciel. — Délices dont son âme a été inondée pendant une maladie. — Consolante extension de la dévotion au sacré Cœur. — La Bienheureuse voudrait s'effacer entièrement, et cesser toutes les relations extérieures. — Comment elle envisage les opinions humaines. (1689.) 236

LETTRE XCIX. — A SŒUR F.-M. DE LA BARGE, A MOULINS. — Elle confirme les avis qu'elle lui a toujours donnés sur l'humilité de cœur. — Quel est le mystère de la Passion que préfère la Bienheureuse. (Environ juin 1689.) 238

LETTRE C. — LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE AU PÈRE CROISET, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — Cette lettre résume toutes les lumières que la Bienheureuse a reçues en qualité d'apôtre du sacré Cœur, et parle de la confrérie future qui doit être parmi les fidèles. (10 août 1689.) 241

LETTRE CI. — Billet que la Bienheureuse adresse a une inconnue et qui semble avoir été joint a la lettre qui le suit. 254
LETTRE CII. — A la mère de Saumaise, a Dijon. — Elle répond au sujet d'une personne dont on lui a parlé, et marque sa peine d'écrire sur ce qui la regarde. (12 août 1689.). . . *Ibid.*
LETTRE CIII. — A la mère de Saumaise, a Dijon. — La Bienheureuse lui fait part de la consolation que lui donnent ses deux frères, et de leurs pieuses entreprises au Bois-Sainte-Marie. (Après le 12 août 1689.). 259
LETTRE CIV. — A la mère de Saumaise, a Dijon. — La Bienheureuse réitère d'une manière plus explicite et plus précise ce qu'elle a dit dans sa lettre du mois de juin, par rapport à Louis XIV, et propose d'employer l'intermédiaire du R. P. de la Chaise, confesseur du roi. (Août 1689.). 260
LETTRE CV. — A sœur F.-M. de la Barge, a Moulins. — Elle lui donne des conseils spirituels, expose avec franchise et simplicité ses propres impressions, et lui transmet d'intéressantes nouvelles relatives au sacré Cœur. (21 août 1689.) 263
LETTRE CVI. — A sœur Jeanne-Madeleine Joly, a Dijon. — Elle lui parle des consolants progrès de la dévotion au sacré Cœur, et du grand bonheur de travailler pour sa gloire. (28 août 1689.) 267
LETTRE CVII. — A la mère M.-F. Dubuysson, a Moulins. — Affection qu'elle lui témoigne. — Elle l'entretient avec beaucoup de ferveur et d'onction de l'amour du sacré Cœur. — Progrès de cette dévotion à Lyon, à Marseille et dans les établissements des PP. de la Compagnie de Jésus. — Humilité de la Bienheureuse. (22 octobre 1689.). 272
LETTRE CVIII. — A sœur de la Barge, a Moulins. — Entretien sur le divin amour. — Comment la Bienheureuse sent et comprend l'amitié. — Extinction de voix depuis près de trois semaines. (Vers la fin d'octobre 1689.). 275
LETTRE CIX. — A la mère de Saumaise, a Dijon. — Elle lui demande conseil au sujet d'une correspondance, et lui témoigne sa joie de voir s'affermir le culte du sacré Cœur par une nouvelle approbation diocésaine. — Petits détails sur sa retraite et sur les souffrances qui l'ont accompagnée. (3 novembre 1689.). 278
LETTRE CX. — A la mère de Saumaise, a Dijon. — Elle parle avec beaucoup de ferveur de l'amour de Jésus-Christ, et

de la souveraine puissance de son divin Cœur pour apaiser la colère de Dieu. (22 décembre 1689.) 280
LETTRE CXI. — A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR. — La Bienheureuse lui fait part des consolants progrès de la gloire du sacré Cœur. (1689 ou 1690.) 283
LETTRE CXII. — A SON FRÈRE LE MAIRE. — Elle prend une vive part aux souffrances de sa belle-sœur, Angélique Aumônier, femme de Chrysostome Alacoque. — Un mot sur la chapelle du Bois-Sainte-Marie. — Avis spirituels. (Janvier 1698.) 284
LETTRE CXIII. — A UNE RELIGIEUSE DE SAINTE-URSULE. — Lettre de condoléance, terminée par quelques humbles conseils. (12 janvier 1690.) 285
LETTRE CXIV. — A LA MÈRE M.-F. DUBUYSSON, A MOULINS. — La Bienheureuse lui écrit au sujet de la mort de deux de ses proches, et après avoir parlé des succès de la dévotion du sacré Cœur elle termine en lui faisant ses adieux, ainsi qu'à sœur de la Barge pour ne plus leur écrire jusqu'à sa mort. (27 janvier 1690.) 287
LETTRE CXV. — A SON FRÈRE LE MAIRE. — Malade elle-même, la Bienheureuse trace quelques mots de consolation pour les souffrances de sa belle-sœur. (Février 1690.) . . . 290
LETTRE CXVI. — A SŒUR JEANNE-MADELEINE JOLY, A DIJON. — Elle compare le Cœur de Jésus à un roi qui distribue dans la paix les récompenses méritées dans la guerre. — Progrès toujours croissant, particularités intéressantes. (10 avril 1690.) 291
LETTRE CXVII. — A SON FRÈRE LE MAIRE. — Elle l'exhorte à la patience et à la résignation dans la maladie d'Angélique Aumônier, sa femme. (1690.) 294
LETTRE CXVIII. — A SON FRÈRE, CURÉ DU BOIS-SAINTE-MARIE. — Après s'être recommandée à ses prières, elle l'engage à fortifier et à consoler sa famille. (1690.) 296
LETTRE CXIX. — A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON. — Elle témoigne une parfaite soumission dans les contradictions qu'on suscite au sujet de la dévotion au sacré Cœur. (7 mai 1690.) 297
LETTRE CXX. — A SŒUR DE LA BARGE, A MOULINS. — La Bienheureuse consent à lui écrire encore, malgré l'adieu qu'elle lui avait fait. — Réponse aux demandes de cette sainte âme. — Conseils de haute perfection. — Elle parle de son extinction de voix dont s'était informée sœur de la Barge. (27 mai 1690.) 300

LETTRES SANS DATES

LETTRE CXXI. — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — La Bienheureuse l'exhorte d'une manière pressante à réformer certains défauts et à se donner toute à Dieu. 303
LETTRE CXXII. — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — Au sujet du trépas d'une personne qui lui était chère, elle l'engage de nouveau à ne s'attacher qu'à Dieu seul. 306
LETTRE CXXIII. — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — Encouragement à la fidélité et à la confiance. — Elle lui trace le type d'une vraie religieuse. 307
LETTRE CXXIV. — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — Elle lui montre l'étendue des obligations religieuses, l'engage à s'en pénétrer, et lui conseille de puiser force et secours dans le Cœur de Jésus. 308
LETTRE CXXV. — A UNE RELIGIEUSE URSULINE. — Elle l'anime à la vertu et la console dans ses peines intérieures. — Conseils pour sa retraite. 309
LETTRE CXXVI. — A UNE DAME RELIGIEUSE. — Réponse pleine d'humilité sur la manière de se disposer à la mort. — Combien elle s'intéresse à la conversion des hérétiques. — Envoi d'une image et d'une consécration au sacré Cœur. 312

Observations relatives aux lettres suivantes. 315

LETTRES DE LA BIENHEUREUSE AU R. P. IGNACE ROLIN, SON DIRECTEUR

De 1685 à 1690.

LETTRE CXXVII. — Au père Rolin. 317
LETTRE CXXVIII. — Au père Rolin. 320
LETTRE CXXIX. — Au père Rolin. 327
LETTRE CXXX. — Au père Rolin. 329
LETTRE CXXXI. — Au père Rolin. 230
LETTRE CXXXII. — Au père Rolin. 332
LETTRE CXXXIII. — Au père Rolin. 333
LETTRE CXXXIV. — A son directeur. 334
LETTRE CXXXV. — Au père Rolin. 335

VIE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE

Tirée textuellement du manuscrit écrit par elle-même, d'après l'ordre du père Rolin, son directeur. 337

AVIS DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE AUX SŒURS DU NOVICIAT ET AUTRES QUI DEMANDAIENT SES CONSEILS

AVIS PARTICULIERS

I. — A une Sœur novice. — Elle l'exhorte au parfait dénuement. 433
II. — A une sœur novice qui lui avait soumis ses résolutions. 434
III. — A une autre. . . . . *Ibid.*
IV. — A une Sœur novice. — Elle lui dit sa pensée sur un billet qui lui était échu au sort. 435
V. — A une autre qui avait tiré au sort un billet indiquant qu'elle devait être un cierge ardent devant Notre-Seigneur. 436
VI. — A une autre. — La Bienheureuse lui communique une pensée propre à son avancement. 437
VII. — A une Sœur novice qui avait de la difficulté à exprimer son état intérieur. 438
VIII. — A une autre. — Sur la nécessité de se faire violence. . . . . *Ibid.*
IX. — A une autre. — Elle l'engage à étudier et à imiter le Cœur de Jésus, et lui recommande en particulier la pratique du recueillement. 439
X. — A une novice professe qui était tourmentée par des peines intérieures. 441
XI. — A une novice. — Sur le parfait abandon à la volonté de Dieu. 442
XII. — A une autre qui souffrait de grandes peines intérieures. 444
XIII. — A une novice qui entretenait une affection particulière qu'elle ne lui avait pas découverte avec simplicité. 445
XIV. — A une novice imparfaite qui était tentée particulièrement sur sa vocation. 446
XV. — A une autre qui commençait son noviciat. 449
XVI. — A une postulante qui allait prendre le saint habit. — Elle lui inspire de saintes résolutions pour l'imitation de Notre-Seigneur. 450

XVII. — A une novice (sœur Marie-Christine Bouthier). — Elle l'exhorte à travailler courageusement à sa perfection. 452
XVIII. — Autre instruction à une novice. 445
XIX. — A une autre qui l'avait priée de lui donner par écrit quelques mots propres à réveiller sa ferveur. 456
XX. — A une autre, au sujet du vœu qu'elle avait fait. . . . 457
XXI. — A une Sœur du Noviciat avancée dans l'amour de la perfection. — Elle l'exhorte à faire un sacrifice d'elle-même au sacré Cœur de Jésus, et à s'y abandonner entièrement. 458
XXII. — A une autre. — Elle l'exhorte à s'abandonner à l'action de Dieu. — Comparaison familière à ce sujet. 459
XXIII. — Avis à une novice sur la pureté de cœur. 460
XXIV. — A une autre qui avait besoin d'humilité, et à qui il était échu par le sort d'honorer la vie humiliée de Jésus-Christ au saint Sacrement. 461
XXV. — A une novice. — Pour la fortifier dans ses désolations et ténèbres intérieures. 462
XXVI. — A une novice professe affligée de peines semblables. 465
XXVII. — A une autre. — Elle l'anime à la confiance en Dieu. — Remèdes particuliers contre ses tentations. 468
XXVIII. — A une Sœur qui lui avait demandé des règles de conduite 469
XXIX. — A une autre que la Bienheureuse affectionnait beaucoup à cause de sa vertu. 471
XXX. — A une novice dont elle connut les résistances intérieures. . . . . *Ibid.*
XXXI. — A une autre qui souffrait beaucoup intérieurement et extérieurement 472
XXXII. — A une novice qui redoutait la souffrance, et qui allait faire une retraite. 473
XXXIII. — A une autre qui s'effrayait de trouver en soi beaucoup de pente au mal. — Conseils pour sa retraite. . . . 474
XXXIV. — A une novice dominée par sa promptitude, qui se disposait à la retraite. 476
XXXV. — A une autre. 477
XXXVI. — A une autre. . . . . *Ibid.*
XXXVII. — A une autre. 478
XXXVIII. — A une autre. 478
XXXIX. — A une autre. 479
XL. — A une autre. 480

XLI. — A une novice. — Avis particuliers que lui laisse la Bienheureuse en quittant le Noviciat. 480
XLII. — A une autre très-fervente dans l'amour de Jésus-Christ. 483
XLIII. — A une jeune professe qui devait quitter le Noviciat en même temps que la bienheureuse Directrice. . . . . *Ibid.*
XLIV. — A une autre, sur le même sujet. 485
XLV. — A une Sœur du Noviciat dont Dieu lui fit connaître les tentations. (La Bienheureuse n'était plus Directrice.). . . . 487
XLVI. — Autre billet à une Sœur du Noviciat. 488
XLVII. — Billet inédit de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. 489

INSTRUCTIONS ET DÉFIS

XLVIII. — A ses novices. — Sur la manière d'inscrire leurs noms dans le Cœur de Jésus. 490
XLIX. — Défi sur la douceur et l'humilité. 492
L. — Défi pour le temps du Carême. 494
LI. — Défi pour nos chères Sœurs novices. — Pour se préparer à la Fête du sacre Cœur de Notre-Seigneur, en l'année 1685. 495
LII. — Instruction sur l'esprit de la Visitation. 498
LIII. — Instruction de la Bienheureuse à ses novices au sujet de l'établissement de la dévotion du sacré Cœur. 499
LIV. — Défi pour l'octave des Trépassés. 501
LV. — Défi pour l'Avent de 1685. 502
LVI. — Autre défi pour l'Avent. 503
LVII. — Défi de l'année 1686. — Sur la pureté d'intention pour se conformer au sacré Cœur de Jésus. 504
LVIII. — Lettre à ses novices au sujet du ressentiment qu'elles témoignent pour le blâme qu'on jetait sur leur maîtresse et sur elles par rapport au renvoi d'une postulante sans vocation. (Vers la fête de l'Invention de la sainte Croix 1686.). . 505
LIX. — Conventions d'amour pour honorer le divin Cœur de Jésus. 508
LX. — Considérations pour le jour de Sainte-Madeleine. . . 511
LXI. — Les prédilections du Cœur de Jésus. 512
LXII. — Héritages spirituels. . . . . *Ibid.*
LXIII. — Défi pour l'Avent de 1686. 513

LXIV. — Adieu de la Bienheureuse en quittant ses novices. — Elle leur enseigne à faire de leur cœur une chapelle toute dédiée au sacré Cœur de Jésus. 514

ÉCRITS DIVERS

Manière pour se tenir en la présence de Dieu, qui peut servir aux personnes tourmentées de distractions. 521
Autres conseils pour se tenir en la présence de Dieu. 525
Les abîmes du sacré Cœur de Notre-Seigneur pour toutes sortes de dispositions . . . . . *Ibid.*
Les diverses vies de Notre-Seigneur au saint Sacrement. . . 527
Demeures dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 531

PRIÈRES COMPOSÉES PAR LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

SECTION I. (Copiée sur l'autographe.)

Amende honorable. 536
Trente-trois salutations au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ 537
Consécration au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 539
A la sainte Vierge. 540
Oraison au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. . . 541
Aspirations d'une âme qui désire ardemment la sainte Communion. 543
Acte de contrition vers le Cœur de Jésus-Christ. 547

SECTION II

Exercice du matin, qu'elle écrivit ainsi que celui de la sainte Messe par l'ordre de la mère de Saumaise. 549
Pour la sainte Messe. 551
Oraison à Notre-Seigneur en qualité de Roi au saint Sacrement. 554
Oraison à Notre-Seigneur victime. 555
Autre oraison. . . . . *Ibid.*
Oraison à Notre-Seigneur en qualité de médecin tout-puissant. 556
Oraison pour demander les grâces nécessaires à la vie religieuse 557
Acte d'amour et de contrition parfaite. . . . . *Ibid.*

Union à Jésus immolé. 559
Acte d'amour au sacré Cœur. . . . . *Ibid.*
Oraison d'amour au sacré Cœur. 560
Acte d'adoration au Saint-Sacrement. . . . . *Ibid.*
Prière au sacré Cœur de Jésus pour toutes sortes de besoins. 561
Acte d'Adoration au sacré Cœur. 562
Convention de tout faire par amour et par obéissance. . . . 563
Pacte avec le sacré Cœur de Jésus. . . . . *Ibid.*

CANTIQUES COMPOSÉS PAR LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

Cantique en l'honneur du Saint-Sacrement. 567
Cantique au sacré Cœur de Jésus. 570
Autre cantique au sacré Cœur de Jésus. 574
Noël. 576
Au sacré Cœur de Jésus. 578
Autre. 579

MESSE PROPRE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE. (17 octobre.). 581

TABLE ANALYTIQUE

Les chiffres romains indiquent le tome ; les chiffres arabes, la page.

Abandon.— Comment Notre-Seigneur veut que Marguerite le pratique, I, 71, 82, 94, 95, 155; II, 59, 371, 401, 424.

Abandon au sacré Cœur, I, 278, 323; II, 245, 247, 300 et suivantes.

Conseils de la Bienheureuse sur l'abandon, II, 71, 190, 209, 216, 220, 230, 238, 273, 435, 442, 449, 451, 454, 459, 462, 473. (V. Confiance.)

Alacoque (famille). — Détails sur cette famille, I, 34, 37, 42 et suiv., 379 et suiv., 403, 406.

Dépositions et mémoire de Chrysostome Alacoque, I, 381, 387.

La famille Alacoque érige une chapelle au sacré Cœur, I, 318, 401.

Lettres mentionnant la construction de ladite chapelle, II, 158, 163, 187, 235, 250, 259.

La guérison de son frère, le prêtre, II, 139, 196.

La maladie d'Angélique Aumônier, sa belle-sœur, II, 284, 290, 294, 296.

Fruits de la dévotion au sacré Cœur dans cette famille, II, 260.

Parenté de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, I, 565.

Amanzé (sœur Françoise-Marie d'). — Son mérite et son humilité, I, 432.

Amour de la Bienheureuse pour Jésus-Christ. — I, 36, 37, 64, 66, 69 et suiv., 119, 136, 187, 193, 280, 609; II, 67, 91, 98, 326, 330.

Notre-Seigneur l'interroge à ce sujet, I, 64, 95, 99.

Sa réponse à un Père jésuite, I, 218.

Effets de l'amour divin sur elle, I, 92 et suiv., 95, 115 et suiv., 153, 222 et suiv., 328 et suiv., 331, 358, 611 et suiv.

Ses pensées sur le pur amour, I, 142 et suiv., 145, 288; II, 80, 113, 167, 232, 330, 470 et suiv., 491.

Amour désintéressé, II, 62, 200, 302.

Lettres et avis sur l'amour divin, II, 134, 136, 201, 218, 271, 275, 456, 483.

Ses derniers transports d'amour, I, 328, 329 et suiv., 529.

Anges. — Marguerite gratifiée de la présence d'un ange, I, 156, 157, 295.

Elle reçoit de lui secours et instructions, I, 138, 156 et suiv.; II, 391.

Association avec les séraphins, I, 107; II, 420.

Leurs joies célestes lui sont offertes, I, 256; II, 108.

Sa dévotion aux saints anges, I, 108, 305, *note;* II, 251.

Les anges présentant au sacré Cœur les cœurs des Filles de la Visitation, I, 306, 308; II, 204, 206.

Annonciation et Avent. — Pratique pour l'Annonciation, I, 144.
Autres pratiques pour honorer le mystère, I, 100, 144, 248.
Défis pour le temps de l'avent, II, 502, 503, 513.

Apparitions. (V. Visions.)

Athose (soeur Françoise-Marguerite d'). — Sa déposition sur les vertus de la Bienheureuse, I, 361.
Sa biographie, I, 504.

Barge (soeur Félice-Madeleine de la). — Sa biographie, II, 16.

Basset (soeur Marie-Thérèse.) — Sa biographie, I, 519.

Bénédictins. — Apparition d'un bénédictin défunt, I, 302; II, 417.
Les frères de Marguerite étudient sous la direction des bénédictins, I, 379.

Billet (médecin.) — Sa déposition juridique sur les vertus de la Bienheureuse, I, 210, *note*.
Sa vénération pour elle, I, 328, 331.

Billet (soeur Claude-Marguerite). — Ses dépositions, I, 292, 362.
Sa biographie, I, 482.

Busseul Saint-Sernin (soeur Marie-Gabriel de). — Sa biographie, I, 424.

Carême. — Pénitences et souffrances de la Bienheureuse pendant le carême et les jours précédents, I, 53 et suiv., 169, *note*, 186, 289; II, 146.
Pratiques qu'elle propose pour ce temps, II, 231.
Défi pour le carême, II, 494.

Chailloux (soeur Françoise-Catherine Carme du). — Compagne de noviciat de la Bienheureuse, I, 417.

Chailloux (soeur Marie-Catherine Carme du). — Sa biographie, I, 428.
Ses dépositions, I, 362, 507.

Chalon (soeur Jeanne-Françoise). — Ses dépositions, I, 374.
Sa biographie, I, 520.

Chalonnay (soeur Marie-Dorothée de). — Sa biographie, I, 491.

Chapuy (soeur Claude-Françoise). — Sa biographie, I, 505.

Charité envers le prochain. — Comment Marguerite la pratique dans la vie séculière, I, 44, 49, 382 et suiv., 391, 392, 609; II, 352 et suiv.
Dans la vie religieuse, I, 115, 145, 151, 205, *note*, 228, 278, 359, 361, 363, 364 et suiv., 366, 419, 510.
Envers les âmes, I, 49, 64, 136, 146, 194, 195, 358; II, 418, 419.
Enseignement de Notre-Seigneur sur la charité, I, 65. (V. Purgatoire et Victime.)

Cœur (sacré). — Marguerite-Marie dépositaire des trésors du sacré Cœur, I, 155, 159; II, 406.
Son amour pour le sacré Cœur, I, 229, 238, 246, 248, 252 et suiv., 272, 587, 596; II (v. toutes ses lettres).
Comment elle en insinue la dévotion. II, 87, 89, 98, 132, 134, 281, 313.
Ardents désirs de sa gloire, I, 166, 229 et suiv., 248, 250, 253, 256; II, 107, 108, 152, 187, 192, 237, 245, 255, 267, 270, 291.
Paroles de Notre-Seigneur à ce sujet, II, 212, 226.
Grâces réservées à ceux qui honorent le sacré Cœur, I, 231, *note*, 272, 314 et suiv., 316, 318; II, 87, 101, 105, 107, 110, 123, 135, 141, 143, 195, 242, 244, 325, 334.
Pensées sur le sacré Cœur, II, 98, 105, 161, 180, 203, 282, 283, 292.
Forteresse et asile, II, 162, 225, 239, 282.
Les abîmes du sacré Cœur, II, 525.
Les demeures, II, 531.
Chapelle spirituelle au sacré Cœur, II, 514.
Défis, II, 490, 495, 499.
Prières au sacré Cœur, II, 135, 536 et suiv.
Cantiques, II, 570, 574, 578. (V. Culte du Sacré-Coeur et Visions.)

Cœur de Marie. — Vision au jour de cette fête, I, 122, *note*.

Colombière (PÈRE DE LA). — Il est promis et donné pour directeur à Marguerite-Marie, I, 112, 119, 120, 121 et suiv.

Leur union dans le sacré Cœur, I, 121.

Il ordonne à la Bienheureuse d'écrire ses communications célestes, I, 123.

Il se consacre au Cœur de Jésus, I, 125.

Lumières prophétiques de la Bienheureuse; confiance qu'elles inspirent au père, I, 126, 127, 128, 146 et suiv., 183, 455.

Avis et fragments de lettres du père de la Colombière, I, 126, 129 et suiv., 161.

Ses tribulations en Angleterre, I, 130, 146, 185.

Son passage à Paray à son retour, I, 159, 160.

Communications de la Bienheureuse sur sa maladie, II, 52, 62.

Sa mort, I, 183 et suiv.

Assurances de sa béatitude et de son pouvoir, I, 184, 185, 306, 312, 315, 459.

Ses talents pour la direction et la prédication, I, 416, 418, 423, 453 et suiv., 455.

Le livre de sa Retraite fait connaître le sacré Cœur, I, 231, *note*; II, 125, 131.

La Bienheureuse témoigne sa vénération pour le père de la Colombière, II, 132, 137, 145, 159, 224, 226, 253, 402-406. (V. JÉSUITES.)

Confiance. — Jésus répond à la confiance de Marguerite-Marie, I, 61, 155, 159, 344.

Il se fait sa caution, I, 66, 150, 156, 280; II, 88.

Confiance de la Bienheureuse dans ses divines promesses, I, 321, 357; II, 249, 270.

Avis sur la confiance en Dieu dans les charges difficiles, II, 63, 66, 286.

Sur la confiance dans le sacré Cœur, II, 185, 209, 210, 242.

Contois (SŒUR JEANNE-MARIE). — Ses dépositions sur les vertus de la Bienheureuse, I, 63, *note*, 359, 407.

Sa biographie, I, 426.

Contradictions. — Le règne du sacré Cœur s'établira malgré les contradictions et les efforts de Satan, I, 230, *note*, 240, 321, 367; II, 144, 152, 198, 223, 232, 248 et suiv., 291, 298.

Contradictions dans l'inauguration de son culte, I, 237, 239, 366, 426; II, 415.

Cordier (SŒUR MARIE-ANNE). — Sa biographie, I, 423.

Communion. — Première communion de Marguerite, I, 37; II, 339.

Ses desirs de la communion, I, 39, 64 *note*, 77, 98, 99, 170, 177, 181, 368; II, 162, 416.

Aspiration et amende honorable suggérées par Notre-Seigneur, I, 181.

Proposition pour éprouver l'amour de la Bienheureuse, I, 99.

Il imprime en elle sa vie eucharistique, I, 225.

Communion des neuf vendredis, I, 318; II, 196.

Diverses faveurs que la Bienheureuse reçut à la communion, I, 51, 64, 77, 88, 89, 90, 96, 121, 144, 158, 186, 190; II, 195, 196, 426, 427.

Effets de la communion dans les âmes ferventes, I, 146.

Dans les âmes infidèles, I, 88, 96, 99.

Préparation à la sainte Communion, II, 543.

Confession. — Naïve humilité de Marguerite dans ses premières confessions, I, 48; II, 360 et suiv.

Elle est rassurée par Notre-Seigneur, I, 90; II, 387.

Grâces qu'elle reçoit après une confession, I, 90; II, 326, 388.

Efficacité de ses larmes dans une autre confession, I, 296.

Le père Rolin hésite à lui faire écrire sa confession, I, 322.

Crucifix. — La jeune Marguerite à ses pieds, I, 43, 53.
Satan repoussé par la vertu du Crucifix, I, 137; II, 391.

Culte du sacré Cœur. — Premières chapelles du sacré Cœur au monastère de Paray, I, 270, 272, 285, 309; II, 131.
Chapelle fondée par la famille Alacoque, I, 318, 401, *note*.
Chapelle dans l'église de la Visitation de Paray, I, 439, 537.
Chapelle dans la cellule où mourut la Bienheureuse, I, 563.
Comment le culte du sacré Cœur était pratiqué de son vivant dans la Communauté, I, 312.
A Dijon, Semur et Moulins, II, 114, 123, 131, 161, 219, 228.
Petits Offices du sacré Cœur, II, 199, 216, 253.
Requête adressée à Rome, II, 148, 154, 212, 223, 227.
La Bienheureuse désire une Association, II, 251.
Progrès du culte du sacré Cœur, I, 321; II, 237, 242, 266, 267, 274, 279, 283, 288, 292.
Ses difficultés dans le diocèse d'Autun, I, 321, 358, 421.
Il y est autorisé solennellement, I, 536 et suiv.
Anniversaire séculaire, I, 540. (V. Images.)

Cyrot (soeur Marie-Félice de). — Éloge de sa vie, I, 420.

Damas de Barnay (soeur Françoise-Angélique). — Sa déposition, I, 365.
Sa biographie, I, 503.

Couronne. — Le Sauveur apparaît à la Bienheureuse avec une couronne d'épines, I, 88.
Elle la reçoit, I, 190 et suiv.; II, 69, 426.
Couronne de douze étoiles autour du sacré Cœur, II, 195.

Croiset (Père). — Son zèle pour le culte du sacré Cœur; ses relations avec la Bienheureuse, I, 338 et suiv.; II, 241, 257, 266, 278.
Prédiction de la Bienheureuse au sujet de son livre, I, 321.
Avis qu'elle lui donne pour sa composition, II, 243, 250.
Témoignage du Père Croiset sur la sainteté de la Bienheureuse, I, 339.
Faits merveilleux qui démontrent celle de ce religieux, I, 399.

Croix. — La Bienheureuse destinée à vivre sur la croix, I, 40, 66, 67 et suiv., 71, *note*, 143 et suiv.
Ses devises sur ce sujet, I, 145, 240.
Comment Jésus lui fait envisager ceux qui la font souffrir, I, 191, 195; II, 409.
La Croix communion spirituelle, I, 77, 144.
La Croix et le saint Sacrement, I, 170, 191.
Estime et amour de la Croix, I, 69, 75, 114, 142, 143 et suiv., 145, 187, 191 et suiv., 193 et suiv.; II, 36, 38, 46, 54 et suiv., 86, 113, 208, 219.
Les trente-trois visites à Jésus en Croix, I, 100. (V. Visions.)

Décrets et Brefs. — Pour la nomination d'une Commission, I, 571.
Pour l'introduction de la Cause, I, 574.
Sur l'examen des Écrits, I, 577.
Sur la validité des Procédures, I, 580, 583.
Sur l'héroïcité des Vertus, I, 586.
Sur la validité des Procédures sur les Miracles, I, 593.
Sur les Miracles, I, 596.
De Tuto, I, 601.
Bref de Béatification, I, 606.
Décret de reprise de la cause pour la Canonisation, I, 619.

Démon. — La Bienheureuse rassurée sur l'action du démon, I, 81, 109, 157.
Il obtient de sévir contre elle, I, 136, 292; II, 391, 410.

Sa fureur contre l'ordre de la Visitation, I, 295.
Combien le trouble seconde son action, II, 430.

Désirs. — Trois désirs de la Bienheureuse, I, 77; II, 60, 375.
Leur apaisement, I, 326; II, 335.

Détachement. — Enseignement qu'elle reçoit de Jésus-Christ sur ce point, I, 62 et suiv.
Comment elle le pratique à l'égard du Père de La Colombière, I, 185; II, 43.
Comment elle l'enseigne aux novices; I, 246.
Conseils relatifs au détachement, II, 306, 308, 433, 436, 441, 445, 457, 468, 470, 471, 489.

Direction. — Jésus seul directeur de Marguerite dans sa jeunesse, I, 47, 48, 49, 54; II, 318, 350 et suiv.
Règles de conduite qu'il lui trace dans la vie religieuse, II, 370, 376 et suiv.; 408, 412 et suiv., 429.
Le sacré Cœur, directeur incomparable, II, 178, 198. (V. Colombière et Rolin.)

Douceur. — Comment notre Bienheureuse la pratique, I, 75, 344.
Elle la recommande, II, 248, 281, 448, 482, 485, 486, 488.
Défi sur la douceur et l'humilité, II, 492.

Dubuysson de Beauregard (mère). — Sa biographie, II, 23.

Dusson (soeur Marie-Lazare). — Ses dépositions, I, 182, 376.
Sa biographie, I, 525.

Écrits de la Bienheureuse par ordre de la mère de Saumaise, I, 80 et suiv., 84, 92, 95; II, 549, 551.
Écrits commandés par le père de La Colombière et détruits, I, 123; II, 406.
Elle le consulte pour d'autres écrits, I, 122.
Sa vie écrite par ordre du père Rolin; ses répugnances à cet égard, I, 41; II, 337, 343, 347, 401, 402.
Conservation du manuscrit, I, 528.
Promesse de Notre-Seigneur au sujet de ses écrits, II, 42, 147, 405.
Exemple de la réalisation de cette promesse, I, 491.
Aveux de la Bienheureuse, par rapport à ses lettres, II, 74, 185, 192, 241, 253, 264.

Épreuves. — Épreuves intérieures et extérieures de la jeune Marguerite, I, 40 et suiv., 46, 51, 53, 406; II, 339 et suiv.
Épreuves au sujet de ses voies extraordinaires dans la vie religieuse, I, 60 et suiv., 66, 68, 72, 73, 102 et suiv. 109, 112, 140 et suiv., 159.
Marques pour discerner l'esprit de Dieu, I, 160, 175. (V. Souffrances.)

Escures (soeur Marie-Madeleine des). — Opposition et zèle qu'elle témoigne pour la dévotion au sacré Cœur, I, 237, 269.
Billets confidentiels que lui adresse la Bienheureuse, I, 244; II, 99, 120.
Elle vérifie le fait de la gravure du nom de Jésus sur la poitrine de la Bienheureuse, I, 171 et suiv., 370.
Son grand mérite et son humilité, I, 419.

Faige des Claines (soeur Marie-Nicole de la). — Ses dépositions, I, 373, 529.
Sa biographie, I, 488.

Farges (soeur Péronne-Rosalie de). — Sa biographie, I, 26.
Ses dépositions, I, 230, *note*, 369, 528.

Fautes. — Comment le Sauveur reprend la Bienheureuse de ses fautes, I, 47, 62, 63, 103, 104, 112 et suiv.; II, 377 et suiv., 385, 422.
Pour une faute de fragilité, I, 157.
Pratique par rapport aux fautes d'autrui, I, 115, 248.
Conseils et enseignements de la Bienheureuse au sujet des fautes, II, 210, 449, 470 et suiv., 485.

Combien dangereuses quand elles sont volontaires, I, 246; II, 169, 172.

Fautrières-Corcheval (Mme de). — Marraine de Marguerite, I, 34, 387, 405.

Fautrières-Corcheval (soeur Marie-Bénigne de). — Sa biographie, I, 429.

Fêtes relatives à la Béatification. — I, 553, 263.

François d'Assise (saint). — Un religieux de saint François aide Marguerite pour sa vocation, I, 54; II, 360.

Saint François d'Assise lui est donné pour protecteur, I, 281.

François de Sales (saint). — Première faveur qu'il accorde à la Bienheureuse, I, 53; II, 358.

Il la reprend au sujet de l'obéissance, I, 59; II, 366.

Il voudrait faire pénitence pour ses filles, I, 65.

Sa prédiction touchant le sacré Cœur, I, 257.

Révélations et apparitions du saint, I, 77 et suiv., 258, 273, 293, 308, 312, 314, 315; II, 111, 205. (V. Visitation.)

Foi. — Vivacité de la foi de Marguerite-Marie, I, 34, 321, 368, 382. (V. Confiance.)

Force. — Force d'âme de Marguerite pour sa vocation, I, 55 et suiv., 394 et suiv.; II, 357, 362, 364.

Dans les épreuves et difficultés, I, 259, 263, 508; II, 127, 128.

Elle est investie d'une force divine, I, 137; II, 214, 390.

Comment elle fortifie le courage de ses novices, I, 228; II, 436, 437, 444, 462, 465, 468, 474.

Garde (soeur Anne-Élisabeth de la). — Ses dépositions, I, 69, 74, *notes*, 187, *note*, 371, 508, 510, 530.

Sa biographie, I, 437.

Grâce. — Avec quelle ferveur la Bienheureuse en suit les mouvements, I, 72.

En redoute l'abus, I, 83.

Elle est pour plusieurs le canal de la grâce, I, 41, 150, 341. (V. Écrits.)

Il faut céder promptement à la grâce, II, 157, 169, 172, 179, 200, 254, 447, 469.

Greyfié (mère Péronne-Rosalie). — Mérite de cette supérieure, I, 148.

Son jugement sur Marguerite-Marie, I, 58.

Son Mémoire, I, 62, 149; continuation, 159, 166, 173, 177, 185, 187, 215, 299, 343.

Lettre résumant sa direction à l'égard de la Bienheureuse, I, 341.

Par rapport à ses tentations, I, 163.

Son récit d'une épreuve et d'une guérison de la Bienheureuse, I, 177.

Même fait rapporté par Marguerite-Marie, II, 50.

Autres événements du même genre, I, 181, 195; II, 75, 423.

Texte des Obédiences données en ces occasions par la mère Greyfié, I, 178, 195, 196.

Elle dresse l'acte du Testament spirituel demandé par Jésus-Christ, et en est récompensée, I, 158, 159.

Avis de la mère Greyfié à la Bienheureuse, I, 164 et suiv., 197 et suiv.

Son départ, I, 216.

Elle envoie des images et une miniature du sacré Cœur, I, 251.

Ses lettres, I, 17, 219, 225, 231, 233, 234, 241, 251, 253, 271, 297, 341.

Sa biographie, I, 471.

Hersant (mère Marguerite-Jéronime). — Elle reçoit Marguerite au Monastère, I, 56.

Son aspiration familière, I, 210.

Sa biographie, I, 415.

Heuillard (soeur Anne-Catherine). — Sa biographie, I, 433.

Heuillard (soeur Marie-Madeleine). — Sa biographie, I, 435.

Heure Sainte. — Premiers enseignements de Notre-Seigneur sur l'Heure Sainte, I, 89.

Révélation expresse à ce sujet, I, 109.
Autre révélation sur l'agonie de Notre-Seigneur, I, 84.
Pratique de l'Heure Sainte retranchée puis rendue à la Bienheureuse, I, 152.
Bref pour la Confrérie de l'*Heure-Sainte*, I, 623.
Pratique du Noviciat pour sanctifier les heures, I, 248.
Pratique de la Bienheureuse pour les heures de souffrance, II, 428.
Pratique de la mère Greyfié au monastère de Semur, I, 311.

Humilité. — Comment Marguerite-Marie pratique l'humilité dans les grâces qu'elle reçoit, I, 51, 150, 154, 175 et suiv., 290; II, 207, 269, 320, 322, 334, 269.
Paroles de Notre-Seigneur pour l'y affermir, I, 80, 112 et suiv., 290; II, 163.
Sentiments d'humilité de Marguerite, I, 260 et suiv., 343, 344, 358 et suiv., 362 et suiv., 365 et suiv., 368; II, 47, 63, 76, 80, 120, 136, 193, 215, 245 et suiv., 264.
Son attrait pour la vie commune et cachée, I, 102, 217, 346; II, 147, 237.
Ses pratiques, I, 113, 218 et suiv., 373, 374, 508.
Amour de l'anéantissement et du mépris, I, 41, 72, 76, 91 et suiv., 114 et suiv., 168, 193, 272, 277 et suiv., 282; II, 104, 122, 199, 300, 412.
Elle désire la destruction de ses écrits, I, 149, 266, 330, 342, 528; II, 103, 198, 227.
La cessation de toutes correspondances, II, 190, 208, 289.
Elle se croit un obstacle à la gloire du sacré Cœur, I, 321, 344; II, 154, 270.
Conseils de la Bienheureuse sur l'amour de l'abjection, II, 160, 176, 183, 238, 252, 265.
Défi, II, 492.

Images et tableaux du sacré Cœur. — L'image du sacré Cœur attire les bénédictions du ciel, I, 118; II, 101, 244, 325.
Elle est honorée au noviciat de Paray, I, 235, 236, 272.
Sa conservation, I, 284, 310, *note*.
Images envoyée par la mère Greyfié, I, 251, 253; II, 106.
Premières gravures demandées par la Bienheureuse à la mère de Saumaise, II, 109, 114.
Difficultés dans l'exécution, II, 118, 126, 142, 151, 153, 154.
Joie de la Bienheureuse en recevant ces images, II, 155, 181.
Projet et exécution de tableaux pour le monastère de Paray, I, 285, 310; II, 102, 115, 189, 191.
Images décrites et envoyées par la Bienheureuse, II, 129, 132.

Innocence (ROBE D'). — La Bienheureuse en est revêtue au temps de sa profession, I, 70.
Renouvellement de cette faveur, I, 90; II, 326.

Intercession. — Promesse de Jésus-Christ en faveur de ceux qui réclament l'intercession de Marguerite, I, 155.
Effets de cette promesse, I, 180. (V. MIRACLES.)

Jean l'Évang. (SAINT). — Le jour de Saint-Jean la Bienheureuse repose sur le cœur de Jésus, I, 117; II, 324.
Lettre qui rappelle cette grâce, II, 222.
Ses Contemporaines la comparent à saint Jean, I, 229, 358.

Jésuites. — Ils sont spécialement destinés à faire connaître le sacré Cœur, I, 307, 315 et suiv.; II, 205, 247 et suivant.
Le Père de la Colombière leur a obtenu ce privilége, II, 234.
Le culte du sacré Cœur s'établit dans leurs colléges, II, 266, 274.

Vénération que plusieurs ont témoignée pour la Bienheureuse, I, 125, 184, 210, *note*, 336, 339, 348.

Jésus. — La Bienheureuse grave sur son cœur le nom de Jésus, I, 158; II, 406.

L'imprime une seconde fois, I, 171 et suiv.; II, 421.

Dépositions juridiques sur ces faits, I, 370.

Notre-Seigneur le grave intérieurement en elle, I, 182; II, 425.

Le nom de Jésus est sa dernière parole, I, 331.

Joly (SOEUR JEANNE-MADELEINE). — Sa biographie, II, 29.

Jubilé. — Secours spirituels que Marguerite reçoit à Vérosvres pendant un Jubilé, I, 54; II, 360.

Révélation au sujet du Jubilé, I. 188.

Lestourneaud (SOEUR JEANNE-AIMÉE). — Sa biographie, I, 435.

Lumières surnaturelles de la bienheureuse sur plusieurs vocations, I, 126, 454 et 457, — 161 et 162, — 258 et suiv., 343, 355, 427, 494, 500.

Sur les dispositions des âmes, I, 180, 231, *note*, 237, 303, 338, 343, 375, 377, 386, 419, 459, 483, 524; II, 70, 120, 182, 254, 304.

Lyonne (SOEUR MARIE-ROSALIE DE). — Ses dépositions, I, 125 et 183, *notes*. 293, *note*, 305, *note*, 367.

Sa biographie, I, 449.

Madeleine (SAINTE). — Naissance de Marguerite au jour de cette fête, I, 33.

Commencement de sa préparation à la mort, I, 322.

Considérations pour le jour de Sainte-Madeleine, II, 511.

Maréchalle (SOEUR ANNE-ALEXIS DE). — Ses dépositions, I, 63, *note*, 364, 528.

Sa biographie, I, 496.

Marest (SOEUR CATHERINE-AUGUSTINE). Ses dépositions, I, 63, *note*, 137 et 205, *note*, 360, 529.

Sa biographie, I, 445.

Martinières (SOEUR FRANÇOISE-SÉRAPHIQUE DE). — Sa biographie, I, 517.

Melin (MÈRE MARIE-CHRISTINE). — Son élection, I, 216.

Elle nomme Marguerite-Marie assistante, I, 218.

Puis directrice, I, 227.

Elle lui retranche la communion des premiers vendredis, I, 240, 244.

Elle la lui rend, I, 245.

Elle fait construire la chapelle du Sacré-Cœur, I, 270.

Promesse de Notre-Seigneur en sa faveur, I, 270.

Sa biographie, I, 479.

Messe. — Disposition indiquée par Jésus-Christ pour assister à la Messe, I, 100.

La Messe du sacré Cœur célébrée à Dijon et dans le diocèse de Langres, II, 223, 229, 250, 279.

Exercice de la Messe composé par la Bienheureuse, II, 551.

Messe propre de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, II, 581.

Miracles. — Sœur converse guérie en touchant la robe de la Bienheureuse, I, 531.

Autres guérisons, I, 333, 335, 349, 353, 356, 357, 371, 599.

Morant (SOEUR MARIE-GABRIELLE.) — Sa biographie, II, 21.

Mortification. — Comment Marguerite la pratique dans son jeune âge, I, 35, 40, 47 et suiv., 53, 382, 388 et suiv.; II, 338, 349 et suiv., 353.

Dans la vie religieuse, I, 59, 61, 74, 138 et suiv., 145, 169, 170, 277, 279, 287, 327, 344, 346, 365, 369, 376, 523; II, 366, 368 et suiv., 392 et suiv., 399, 409 et suiv., 421, 425.

Petites pratiques réglées par sa supérieure, I, 202.

Noël. Vision du jour de cette fête, I, 248.
Cantique, II, 576.

Noviciat. — La Bienheureuse en est nommée directrice, I, 227.
Sa conduite en cette charge, I, 246 et suiv., 249.
Commencement de la dévotion au sacré Cœur, I, 235, 238, 272; II, 415.
Instruction de la Bienheureuse à ce sujet, II, 499.
Renvoi d'une postulante, I, 259.
Les novices veulent justifier leur maîtresse et sont réprimandées, I, 263.
Lettre que leur adresse la Bienheureuse, II, 505.

Obéissance. — Comment Marguerite pratique l'obéissance dans le monde, I, 49 et suiv., 388; II, 340, 352 et suiv.
Dans le monastère, I, 58, 67, 68 et suiv., 100, 112, 176, 250, 278, 286, 320, 359, 363, 372, 376, 377, 419.
Instructions que lui donne Notre-Seigneur pour l'obéissance, I, 63, 66, 89, 102, 104, 109, 155, 172.
Conseils de la Bienheureuse, II, 478. (V. Vie religieuse.)

Oraison. — Comment Marguerite la faisait dans ses premières années, I, 37 et suiv., 39, 382, 388, 427; II, 339, 345.
Ses dispositions et états d'oraison dans la vie religieuse, I, 58, 60, 63, 65, 72, 75, 80, 83 et suiv., 92 et suiv., 150, 153.
Offrande à la fin de l'oraison, I, 94.
Assiduité de la Bienheureuse à la prière, I, 78 et suiv., 374, 524.
Conseils pour l'oraison, II, 438, 442, 443, 453, 455, 463, 484, 486.

Pâques. — Un jour de Pâques elle est privée de l'oraison et instruite par Notre-Seigneur, I, 79.
Elle est exaucée pour la conversion d'une âme, I, 97.
Pour une âme du purgatoire, I, 301.

Paray (Visitation de). — Notes sur sa fondation, I, 412.
Les religieuses expulsées par la révolution, I, 541.
Rétablissement du monastère, I, 545.

Passion de Jésus-Christ. — Lumières données à la Bienheureuse sur ce sujet, I, 69, 143, 483.
Quel mystère la touche le plus, II, 239.
Avis sur l'imitation de Jésus en sa passion, II, 435.
Prière en l'honneur de la passion, II, 542.

Patience de Marguerite-Marie dans les maladies de sa jeunesse, I, 382, 389 et suiv.
De sa vie religieuse, I, 137, *note*, 167 et suiv., 173 et suiv., 228, *note*, 287 et suiv., 360, 372.
Dans les contradictions, I, 44, 263 et suiv., 358 et suiv., 361, 362, 365 et suiv., 368, 370, 373, 377, 508, 510, 522.

Pauvreté. — Comment la Bienheureuse l'a pratiquée, I, 170, 279, 333, 359, 360, 368, 370, 376.
Son affection pour cette vertu, II, 131, 186, 265.
Le cœur de Jésus son trésor, II, 40, 62.

Piedenuz (soeur Anne-Jéronyme). — Compagne de noviciat de Marguerite, I, 415.

Piédenuz (soeur Marie-Suzanne). — Sa biographie, I, 421.

Prédilection. — Preuves de la prédilection de Jésus-Christ pour Marguerite, I, 33, 34, 36, 47, 50, 51 et suiv., 55, 526.
Il établit sa propre vie en elle, I, 90, 144.
Il choisit son cœur pour autel, I, 95.
Pour asile, I, 154.
Il l'échange avec le sien, I, 101.
Sentences sur les prédilections du Cœur de Jésus, II, 512.

Présence de Dieu. — Marguerite gratifiée de la présence habituelle de Notre-Seigneur dans sa jeunesse, I, 44; II, 342.
Dans sa vie religieuse, I, 63 et suiv., 69, 71, 97, 112, 241; II, 60, 323, 371.
Diverses impressions qu'elle en reçoit, I, 72, 374, 523; II, 61, 429.
Méthodes pour se tenir en la présence de Dieu, II, 521, 525.
Exercice du matin, II, 549.

Procédures. — Procès épiscopal de 1715, I, 538.
Reprise de la cause en 1819, I, 546.
Procédures apostoliques, I, 547.
Audition des témoins, I, 548.
Progrès et résultat définitif, I, 551 et suiv.

Pureté. — Amour de la pureté inné en Marguerite, I, 34, 35, 382, 387, 391; II, 338, 341, 348, 355.
Affirmation de Jésus-Christ au sujet de sa pureté de cœur, I, 50; II, 354.
Son extrême horreur du péché, I, 91, 296; II, 318, 427.
Témoignage d'un de ses confesseurs, I, 322.
Avis sur la pureté de cœur, II, 460. (V. Voeu.)

Purgatoire. — Zèle et souffrances de Marguerite pour le soulagement des âmes du Purgatoire, I, 76, 104, 209 et suiv., 233, 238, 298, 299, 363; II, 76, 77, 95, 103, 115, 214.
Souffrances des âmes du Purgatoire; demandes qu'elles lui adressent, I, 210, *note*, 300 et suiv.; II, 93, 197, 417.
Apparitions d'âmes délivrées, I, 301, 303; II, 78, 418.
La dévotion au sacré Cœur et les communions spirituelles les soulagent, II, 207, 502.
Il faut accomplir les obligations laissées par les défunts, II, 306.
Défi en faveur des âmes du Purgatoire, II, 501.

Religieuse (vie). — Développement de la vocation religieuse de Marguerite, I, 38, 56; II, 338, 364.
Enseignements de Jésus-Christ à la Bienheureuse, I, 79, 155, 301. (V. Obéissance.)
Régularité de Marguerite-Marie, I, 73, 291, 299, 357, 370, 372, 419, 610.
Son estime de la vocation religieuse, I, 374.
Conseils par rapport aux vocations, II, 46, 66, 446.
Perfection qu'impose la vie religieuse, I, 228, et suiv., 246, 249; II, 81, 303, 306, 307, 308. (V. tous ses Défis et avis aux Novices.)
Prières pour demander les vertus religieuses, II, 557, 563.

Retraites. — Retraite préparatoire à sa Profession, I, 68 et suiv.
Lumière reçue dans une retraite de Communauté, I, 81.
Première retraite après sa Profession, I, 85, 90.
Ses sentiments dans une autre retraite, I, 114.
Détails sur sa retraite de 1678, I, 154.
De 1679, I, 171 et suiv., II, 421.
De 1680, II, 51.
De 1681, I, 181 et suiv.; II, 424 et suiv.
De 1683, II, 80.
De 1684, I, 221.
De 1687, I, 296.
De 1689, II, 280.
De sa grande et dernière retraite, I, 322.
Conseil pour les retraites et les résolutions, II, 169, 311, 434, 450, 474, 476 et suiv.

Roi. — Jésus envisagé comme Roi, II, 60, 291.
La Bienheureuse en prière pour le Roi de France, II, 411.
Desseins du sacré Cœur en sa faveur, II, 224, 233, 260.
Oraison à Jésus en qualité de Roi, II, 554.

Rolin (PÈRE IGNACE). — Religieux très-cher au Cœur de Jésus, I, 338.
Il dirige la Bienheureuse et lui fait écrire sa vie, I, 266, 528; II, 315.
Témoignages qu'il rend à sa sainteté, I, 322, 339.
Deux lettres de ce père, I, 267, 273.

Rosselin (SŒUR ANNE-LIDUVINE). — Compagne de noviciat de Marguerite-Marie, I, 415.

Rosselin (SŒUR MARIE-ÉMÉRENTIANE). — Ses dépositions, I, 360.
Sa biographie, I, 418.

Sacrement (SAINT). — Amour de Marguerite enfant pour le saint Sacrement, I, 34, 37, 39, 42, 150; II, 341, 346.
Développement de cet amour dans la vie religieuse, I, 78, 79, 153, 287, 360, 361 et suiv., 366, 368, 375.
Elle pratique ses vœux sur le modèle de Jésus dans l'Eucharistie, I, 223.
Nuits du jeudi saint, I, 187, 361, 362, 375.
Pour elle Notre-Seigneur eût institué l'Eucharistie, I, 290; II, 162.
Lampe et cierge ardents, I, 37, 101; II, 346, 436.
Pratiques pour honorer le saint Sacrement, II, 496, 527.
Prières, II, 554 et suiv.
Cantique au saint Sacrement, II, 567.

Sainteté. — La jeune Marguerite cherche dans les saints un modèle à imiter, I, 49; II, 351.
Grande idée qu'elle a de la sainteté, I, 57; II, 364.
Leçons que lui donne Notre-Seigneur sur la sainteté, I, 103, 112, 113; II, 376.
Dieu lui montre en lui la sainteté d'amour et de justice, I, 76.
Elle porte le poids de la sainteté de justice, I, 84 et suiv., 86 et suiv., 90, 98, 153 et suiv., 299; II, 75, 198, 332, 418 et suiv., 429.
Effet de la sainteté d'amour, I, 77, 303; II, 392, 417.
Consommation de sa sainteté, I, 326.
Réputation de sainteté de la Bienheureuse, I, 126, 184, 210, 230 et 231, *notes*, 331 et suiv., 346, 348, 356 et suiv., 364, 369, 522 et suiv., 529 et suiv., 531, 586, 613.
Par quels moyens on devient saint, II, 210, 276.

Saumaise (MÈRE MARIE-FRANÇOISE DE). — Son élection à Paray, I, 72.
Elle ordonne à sœur Marguerite d'écrire les grâces qui lui sont faites, I, 80.
Elle l'humilie au sujet d'une subite guérison, I, 99.
Au sujet de la révélation du sacré Cœur, I, 109.
Des accidents causés par la malice du démon, I, 138.
Ses craintes calmées par Notre-Seigneur, I, 67, 103.
Nouvelles preuves qu'elle demande, I, 111.
Son mémoire, I, 145.
Sa biographie, I, 441.
Son zèle pour le culte du sacré Cœur, II, 152, 195, 223. (V. IMAGES.)

Silence. — Combien il a d'attraits pour la Bienheureuse, I, 75, 224, 287; II, 280.
Avis sur le silence et le recueillement, II, 190, 463, 479, 482.

Simplicité. — Résolutions pratiques, I, 277, et suiv.
Conseils sur ce sujet, II, 446, 459, 460, 463, 482.
Dangers du défaut de simplicité, II, 82, 445.

Solitude. — Attrait de la jeune Marguerite pour la solitude, I, 35, 43, 427; II, 339, 341.
Elle se fait une solitude intérieure, I, 63, 102.
Jésus l'introduit dans la solitude de son divin Cœur, I, 169; II, 409.

Soudeilles (SOEUR LOUISE-HENRIETTE DE). — Sa biographie, II, 11.

Souffrances de Marguerite dans sa jeunesse, I, 38, 382, 389.
Elle veut imiter la vie souffrante de Jésus, I, 43, 44, 53, 58; II, 342, 358.
Elle ressent au côté une douleur continuelle, I, 95, 107, 167; II, 380.
Accident qui lui arrive en puisant de de l'eau, I, 173.
Douleurs qui lui rappellent la couronne d'épines, I, 190.
Panaris, I, 228, *note*, 287; II, 151.
Son horloge de souffrance, II, 428.
Ses souffrances intérieures, II, 213.
Son amour de la souffrance, I, 77, 110, 168, 170, 190 et suiv., 192, 240, 265; II, 48, 50, 52, 84, 150, 237.
Encouragements à une âme dans la souffrance, II, 310, 437, 472.

Tentations de la servante de Dieu, I, 163, 344; II, 410 et suiv.
Conduite à tenir dans les tentations, II, 185, 466, 467, 468, 487.

Testament de Marguerite avant son entrée au Monastère, I, 408.
Testament spirituel qui lui est demandé par Jésus, I, 158; II, 327, 406.
Conséquences de cette donation, II, 253, 327.
Héritages spirituels, II, 512.

Thélis (SOEUR FRANÇOISE-LUCRÈCE DE). — Sa biographie, II, 27.

Thouvant (SOEUR ANNE-FRANÇOISE). — Elle remplit la charge de Directrice, I, 57.
Elle éprouve Marguerite-Marie, I, 60 et suiv., 69 et 74, *notes*.
Sa biographie, I, 414.

Toussaint. — La Bienheureuse entrevoit la gloire du ciel, I, 113.
Autre vue du ciel, I, 222.

Trépassés. — Lumières qu'elle reçoit en ce jour, I, 67.
Défi pour l'Octave des trépassés, II, 501.

Tupinier (SOEUR JEANNE-MADELEINE). — Sa biographie, I, 422.

Urbanites (RELIGIEUSES CLARISSES). — Marguerite, pensionnaire dans leur couvent de Charolles, I, 37; II, 339.
Elles désirent l'y fixer, I, 55, 391; II, 362.

Ursulines. — On engage Marguerite à entrer à Sainte-Ursule, I, 52, 54, 383, 394; II, 357, 362.
Témoignages de deux Ursulines, I, 522, 523.
Lettres de la Bienheureuse à des religieuses Ursulines, II, 285, 303, 306, 307, 308, 309.

Varennes de Glétin (SOEUR MARIE-CONSTANCE DE). — Sa biographie, I, 494.

Vendredi. — Jésus ordonne à la Bienheureuse la communion du premier vendredi du mois, I, 109.
Grâce qu'il lui accorde ce jour-là, I, 106.
Faveur insigne le Vendredi saint, I, 290; II, 162.
Pratique indiquée par Notre-Seigneur pour le vendredi, I, 100.
Sa promesse pour ceux qui communient neuf premiers vendredis, I, 318; II, 196.
Indication d'autres grâces reçues le vendredi, I, 89, 144, 181.

Verchère (SOEUR FRANÇOISE-ROSALIE) — Sa biographie, I, 23.
Sa maladie et sa guérison extraordinaires, I, 243, 245.
Ses dépositions, I, 357.

Verchère (SOEUR PÉRONNE-MARGUERITE). — Ses dépositions, I, 367, 485.

Vichy-Chamron (SOEUR MARIE-JOSEPH DE). — Sa biographie, I, 511.

Vichy-Chamron (SOEUR MADELEINE-VICTOIRE DE). — Sa biographie, I, 512.

Vichy-Chamron (SOEUR FRANÇOISE-ÉLÉONORE DE). — Sa biographie, I, 515.

Victime. — Notre-Seigneur choisit Marguerite pour victime de charité, I, 64 et suiv., 139, 215; II, 321.
Elle s'offre en sacrifice à sa profession, I, 71.
Jésus lui demande le renouvellement de son offrande, I, 76; II, 374.
Elle se dévoue pour la Communauté, I, 140 et suiv.
Note explicat. sur cet événement, I, 464.
Récit complet de la Bienheureuse, II, 394 et suiv.
Jésus lui rappelle son titre de victime et la veut en état de sacrifice, I, 155, 192, 244; II, 52, 103, 409, 411.
Victime pour le salut de plusieurs âmes, I, 179, 347.
Victime d'expiation au temps du carnaval, I, 186, 289, 291; II, 224, 332. 427 et suiv.
Prières à Jésus victime, II, 555, 559.

Vierge (SAINTE). — Protection de la sainte Vierge sur Marguerite enfant, I, 35, 38, 43, 45, 51; II, 338 et suiv.
Marie l'attire à la Visitation, I, 52, 54, 56; II, 362, 364. (V. VISIONS.)
Comment il faut s'unir aux dispositions de la sainte Vierge en trois exercices, I, 100.
Efficacité de l'*Oraison des trente jours*, en l'honneur de la Vierge, I, 455 et suiv.; II, 175.
Dieu se plaît à la voir honorer, II, 502.
Prière composée par Marguerite-Marie, II, 540.

Visions réunies. — Le Cœur de Jésus, soleil rayonnant, I, 80, 106; II, 328.
Abîme sans fond, I, 83.
Déchiré par son peuple choisi, I, 86.
Livre de vie, I, 96.
Parterre délicieux, I, 97.
Maître d'amour, I, 116.
Source d'eau vive, I, 135.
Fournaise d'amour, I, 108, 222; II, 327.
Exposé des grandes visions touchant le sacré Cœur, I, 105, 107, 108, 117, 123; II, 324, 328, 379, 381, 414, 420.
Les saints Cœurs de Jésus et de Marie, I, 122.
Vision relative au père de La Colombière, I, 121; II, 404.
Vision relative à cinq cœurs infidèles, I, 135 et suiv.

Visions du Sauveur flagellé, I, 47, 51; II, 349, 353.
Couvert de plaies, I, 63, 87.
Couronné d'épines, I, 88.
Ecce homo, I, 88, 186; II, 427.
Il choisit Marguerite pour victime, II, 321.
Lui permet de baiser ses plaies, I, 88.
Celle de son côté, I, 89, 138; II, 393.
Il lui apparaît le jour de l'Ascension, I, 174; II, 44.
Pour récompenser son obéissance dans deux retraites, I, 69, 182; II, 376, 424. — Et son désir de l'Eucharistie, I, 290; II, 162, 416.

Vision de l'enfant Jésus éblouissant, I, 81.
De l'enfant Jésus et de la sainte Vierge, I, 225.

Visions de la sainte Vierge au sujet du Rosaire, I, 38; II, 339.
Pour guérir et consoler la Bienheureuse, I, 111; II, 385.
Un jour de l'Assomption, I, 135.
Deux fois comme reine et protectrice de la Visitation, I, 294, 306; II, 204. — Notre avocate, I, 295.
Bienfaitrice des cœurs infidèles, I, 295.

Visions de saint François de Sales. — Pour sa vocation, I, 53.
Par rapport à l'ordre de la Visitation, I, 65, 77.
Renouvellement de cette faveur et révélations pour le culte du sacré Cœur, I, 258, 293.
Saint François de Sales et sainte Chantal, I, 312.

Vision de saint François d'Assise, I, 281.

Vision de Noël, pour le noviciat, I, 248.

Vision de la sainte Trinité, I, 110; II, 384.

Visions de la croix couverte de fleurs, I, 76; II, 375.

Hérissée d'épines, I, 256.

Donnée par Jésus-Christ, I, 117, 186.

Croix du Jeudi saint, I, 319.

Vision du tableau de deux vies, I, 134; II, 389.

D'une âme en péché mortel, II, 428.

De ses propres misères, I, 113; II, 386.

Visions de la gloire céleste, I, 113, 222; II, 387.

Des joies des séraphins, I, 256; II, 108.

Visitation. — La Bienheureuse guérie d'une extinction de voix en ce jour, I, 81.

L'ordre de la Visitation destiné à honorer le sacré Cœur, I, 257.

Avantages qu'il doit en retirer, I, 258, 273, 314; II, 111, 121, 143, 204, 225, 228, 235, 247, 248.

Le sacré Cœur, arbre de vie pour cet Ordre, I, 315; II, 232.

Enseignements aux Filles de la Visitation, I, 66, 293, 294, 306 et suiv., 312 et suiv.

Instruction de la Bienheureuse sur l'esprit de la Visitation, II, 498.

Vœux. — Vœu de chasteté de Marguerite, âgée de quatre ans, I, 35; II, 338.

On la voue à la sainte Vierge, I, 38; II, 339.

Vœu qu'elle fait en l'honneur de l'Immaculée Conception, I, 51; II, 355.

Ses vœux de religion, I, 70.

Vœu ou Testament spirituel, I, 158.

Vœu d'obéir aveuglément, II, 317.

Vœu pour une malade, I, 215; II, 103.

Vœu de perfection, I, 275 et suiv.

Volonté de Dieu. — Conformité de Marguerite à la volonté et au bon plaisir de Dieu, I, 45, 95, 372; II, 52, 96, 298.

Le bonheur d'une âme consiste à s'y conformer en tout événement, II, 56, 73, 229, 273, 288.

Zèle de Marguerite pour instruire les enfants pauvres, I, 49, 383, 392.

Pour inspirer l'amour divin aux pensionnaires, I, 73, 522.

Dans l'emploi de maîtresse des novices, I, 229 et suiv., 245 et suiv., 258, 364, 367, 373.

Dans les conversations, I, 64, 74, *notes*, 119, 249, 348, 350, 352, 371, 455, 459 et suiv.

6437. — Tours, impr. Mame.

2 vol. 900.

ALACOQUE, M.M., St.
Vie et oeuvres.

BQ
7003
.I5
A2
v.2